CINQUIÈME ANNÉE. — N° 81 **10 Centimes** 1er-15 AVRIL 1894

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE :

RECTIFICATION NÉCESSAIRE

Dans le n° 78 de la *Paix Universelle* (16-28 février) nous avons reproduit sans commentaires l'appel de M. Papus en vue de la création d'un « Conseil du spiritualisme » et la lettre de notre ami Bouvéry sur le même sujet.

Nous ne voulons pas ouvrir aujourd'hui de polémique sur l'opportunité de ce projet que nous avons approuvé sans nous occuper de ses chances de succès, mais nous devons rectifier l'opinion personnelle et erronée qui fait dire à M. Papus: *De là l'effondrement de ce Comité de Propagande qui se tua par le sectarisme qu'il avait voulu inaugurer.*

On ne saurait davantage méconnaître la vérité. M. le Directeur du *Voile d'Isis* sait parfaitement que le *Comité de Propagande*, qu'il fait tuer si allègrement, n'a jamais cessé de fonctionner et que malgré les démissions ou radiations de certains des membres nommés au début, il n'en poursuit pas moins sa tâche et s'occupe activement de préparer le futur congrès de Liège.

Les membres qui se sont retirés ou ont dû être éliminés ont simplement été remplacés par des nouveaux, et M. Papus, qui le sait très bien, aurait tort de croire ou de vouloir nous faire accroire que parce qu'il n'en fait plus partie, le *Comité de Propagande* a dû forcément cesser d'exister, qu'il se rassure même: sans le concours de ses lumières le *Comité de Propagande* travaille et poursuit encore son but.

Nous devions à la vérité cette rectification dont acte.

LA RÉDACTION.

ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC

Nous croyons devoir une dernière fois rappeler à nos amis que la fête commérative organisée en l'honneur d'ALLAN KARDEC aura lieu aujourd'hui, *Dimanche 1er avril*, dans la GRANDE SALLE DES AMBASSADEURS, *12, Cours du Midi.*

CONFERENCE

A *2 heures précises*, conférence par M. D. METZGER, *de Genève*, et lecture des différentes adresses qui nous sont parvenues en l'honneur du fondateur du Spiritisme philosophique.

Tous nos amis sont invités à cette réunion, et nous espérons que tous tiendront à y prendre part et à venir rehausser par leur présence l'éclat de cette fête de famille.

BANQUET

A *6 heures*, dans le même local, une agape fraternelle réunira de nouveau tous ceux de nos frères et sœurs en croyance qui désirent y prendre part.

Que chacun de nous dans la mesure du possible fasse donc de son mieux pour donner le plus d'attrait à cette fête de la grande famille spirite et fête dignement, à Lyon, sa ville natale, notre maître aimé, ALLAN KARDEC.

Pour la Fédération Spirite Lyonnaise :

HENRI, SAUSSE, CHEVALIER, A. BOUVIER.

Mal et bien sensibles. Mal et bien latents

Nous avons remarqué, dans un de nos articles précédents, les multiples et diverses inégalités des conceptions individuelles, dans le domaine du *beau*, du *vrai*, du *bien*...

Nous avons ensuite exposé les causes de ces inégalités, dans notre théorie des réincarnations.

Ici, nous offrirons une classification condensée des époques progressives que chaque homme doit parcourir. Elles peuvent se résumer à quatre principales. Chacune d'elles subdivisée en nombreuses périodes diverses comme durée, diverses comme répétitions, selon l'activité ascendante de la personnalité.

1re ÉPOQUE : *Mal sensible.*
2me ÉPOQUE : *Mal latent.*
3me ÉPOQUE : *Bien latent.*
4me ÉPOQUE : *Bien sensible.*

. . . .

Mal sensible

Vu les connaissances acquises sur les règnes minéral, végétal, animal, — connaissances qui me semblent suffisantes pour démontrer ce qui suit, — je crois pouvoir assurer que: la conservation égoïste de l'individu, la propagation de l'espèce, et certaines règles d'harmonie conséquente avec l'être en lui-même, conséquente avec sa place dans l'Univers, sont les seules lois qui régissent ces trois règnes, les seuls efforts qui leur soient demandés. Chez un petit nombre d'individualités de quelques races animales, on voit pourtant l'aurore d'un mouvement expansif au delà du soi, *de l'ego*: un chien se dévoue pour son maître; quelques chats dépérissent, séparés de la maison, des personnes qu'ils ont aimées, etc., etc.

On dirait que « ces candidats à l'humanité » avaient hâte de s'exercer aux vertus qu'ils devront pratiquer plus tard.

Sauf ces rares exceptions, nulle tendance morale, — appréciable à notre jugement, — ne se fait remarquer chez les êtres de ces trois règnes précédant l'Homme. L'homme, jouant la première fois son rôle humain, est donc inapte à le remplir convenablement, sans oser encore ajouter *parfaitement*.

Il a tout à apprendre en morale. A concevoir, d'abord théoriquement, que, n'étant qu'une parcelle d'une grande entité, il existe d'autres parcelles de cette universalité, ayant les mêmes droits que lui...; qu'il doit, par conséquent, respecter ces droits d'autrui, aux dépens, quelquefois, de son bien-être, de ses intérêts et de ses affections.

Puis cet altruisme une fois conçu par la pensée... il lui reste un travail plus laborieux encore: il lui faut mettre ses théories en pratique.

C'est à cet œuvre colossal que plusieurs races disparues se sont occupées.

Quoique le résultat présent ne soit pas magnifique, il est pourtant immense, ainsi que nous le constaterions si nous pouvions mettre en face la première ébauche humaine et le scélérat le plus consommé de notre époque. Scélérat qui, presque toujours, nonosbstant sa cruauté, ses vices, son immoralité, possèderait quelques bons côtés psychologiques: tendresse pour l'enfance, ou pour la femme, pour l'ami, pour son père et sa mère, etc., etc.

La quantité des criminels devait équivaloir anciennement à 100 0/0; elle a dû décroître progressivement, et ne semble guère se chiffrer, à l'heure actuelle, que sur 1/10.000 ou 1/100,000 habitants.

Le mal, chez l'homme primitif et chez nos malfaiteurs, était et est leur élément distinctif. Ils en sont saturés; ils l'exhalent, non seulement en paroles, mais en pensées et par tous leurs pores. Leur atmosphère en est imprégnée, empoisonnée. De sorte qu'ils le communiquent à toutes les choses qu'ils approchent, à tous les hommes qui arrivent à leur contact. Si les individualités, mises en rapport avec eux, sont faibles, peu avancées... elles sont induites au mal, elles le commettent; si, au contraire, elles sont fortes, perfectionnées, le malaise instinctif qu'elles éprouvent, dans ce rapprochement mauvais, les font fuir ou se garer.

Cette surabondance de mal, cette plénitude d'instincts égoïstes, nuisibles aux autres, et fatalement obligée de se déverser sur l'entourage; et les personnes maîtrisées par le mal sensible ne comprennent pas qu'elles pourraient mieux agir.

Mal latent

Cependant, peu à peu le premier travail d'épuration s'achève, au moyen de multiples incarnations. L'homme, dépouillé de la matière la plus grossière de son égoïsme, s'exerce dans un plan supérieur. Chez lui, le mal devient rarement effectif, dans des crimes graves que son intelligence, déjà affinée, réprouve, en dépit de ses penchants. Il est capable de belles théories, lors même qu'il n'en pratiquerait aucune.

Un énorme degré est franchi: car trouver une chose mauvaise vous conduit vite à l'éviter... Le mal est latent ou caché...

Bien latent

Une phase de la vie humaine, plus intéressante, plus heureuse, commence alors. A force de réprouver le mal, l'homme a compris qu'elle était son antithèse. Il a découvert « le bien »: cet oubli de soi-même, de ses goûts, de ses aises, de ses plaisirs; d'abord, en vue de quelques personnes aimées; et, plus tard, à l'horizon, pour quelques-uns de ses semblables; et bien loin, dans l'arrière-plan, en faveur de tous les humains et, dans un certain degré, de tous les êtres de la nature. L'homme s'applique, en des efforts minuscules, à pratiquer ce nouvel idéal... Mais cette pratique gênante, inusitée, absorbe tellement ses facultés, que le fruit de son œuvre ne peut encore s'épandre, en doux rayonnement, autour de lui.

Toutes ses forces lui sont nécessaires pour arriver à bonne fin. Il ne peut en distraire aucune au profit, à l'enseignement de son prochain.

Tel, ce vase plein de glace, muni d'un thermomètre qu'on met sur le feu. Une fois la fusion commencée, on reconnaît que le termomètre se maintient invariablement à zéro, tant qu'il reste une parcelle de glace à fondre.

Vainement on activerait le foyer: on ne ferait que rendre la fusion plus rapide, sans faire remonter le thermomètre.

Mais, la glace en entier fondue, le thermomètre s'élève... Pas avant.

Qu'était donc devenue la chaleur ?.. le foyer en fournissait abondamment.

Cette chaleur servait à résoudre la glace en liquide, à la transformer en eau qui n'était pas plus chaude que la glace elle-même. Ainsi employée, cette chaleur cessait d'être la chaleur avec les propriétés ordinaires que nous lui attribuons. Pour nous, comme pour le thermomètre, elle n'existait pas. Elle n'était plus chaleur chaude, — si on pouvait se servir de cette expression, — elle n'était que chaleur latente ou cachée.

La chaleur est une force ; elle ne peut produire, à la fois, deux effets dont chacun exige la valeur entière. Occupée à liquéfier un corps, à en séparer les molécules, à les maintenir à la distance nécessaire pour la fluidité, la chaleur ne peut, en même temps, produire ses effets thermométriques : par la raison bien simple que ce qui fait son travail ne peut, en même temps, en faire un autre.

Bien sensible

Enfin la glace est fondue ; l'œuvre personnelle de la fusion est opérée ; la chaleur devient sensible ; elle impressionne le thermomètre ; et, nous-mêmes, nous en ressentirions les effets, si nous nous trouvions dans son rayonnement. C'est ainsi que l'homme, après avoir été longtemps incapable d'aider, de consoler, de moraliser ses semblables, en arrive à cette délicieuse étape du *bien sensible*.

Souvent alors, sa présence seule, sa sérénité d'âme, enfin conquise, son atmosphère enivrante : composé heureux de pensées dévouées et tendres, d'amour de beau, de désirs du vrai, de souhaits grandioses, suffira, — pendant longtemps, — à contenir les passions du plus mauvais, tant que celui-ci se trouvera en contact avec lui.

D'autres fois, l'idéal de cet homme, dans sa tendance invincible à la séparation de ses molécules spirituelles, se dilatera comme l'eau vaporisée, et, avec les expansions, propres à l'humanité, imprégnera l'atmosphère de ses idées sublimes, les répandra dans ses écrits pour les jeter aux quatre coins du globe.

Ses forces de perfectionnement ne lui étant plus nécessaires, — selon les lois admirables de la nature, — cet homme pourra élargir la sphère de ses actions, communiquer son exubérance aux êtres faibles qui la réclament.

Mais, depuis le premier atome de son développement moral et intellectuel, jusqu'à la plénitude de tous ses éléments de perfection qui en constitueront l'achèvement voulu, toujours obéissant aux lois rigoureuses de l'Univers, il appliquera, dans le plan intellectuel et moral qu'il se construit, les règles absolues auxquelles la matière inférieure des autres règnes a été obligée, est obligée et sera obligée de se soumettre. Que de merveilles psychologiques nous seraient révélées, deviendraient compréhensibles, presque simples, si nous connaissions mieux la physique ; si, — abandonnant les théories anciennes, — notre esprit ne se satisfaisait qu'à la découverte, dans l'ordre métaphysique, d'une loi correspondant à celle de l'ordre physique.

Hommes terriens, — je le répèterai à satiété, — nous sommes incontestablement l'échelon supérieur, la forme la plus dépouillée de matière, l'enveloppe la plus spiritualisée de notre planète ; et notre triomphe ne consiste point à être « hors la loi » de la Nature, « hors les lois » des règnes antérieurs, mais bien à en être une application plus vaste et plus parfaite.

S'il me fallait illustrer ici, par des comparaisons, les preuves sur le bien latent et sur le bien sensible, je dirais que la vie nous les fait côtoyer par milliers. Nous ne donnons jamais aux autres que ce que nous possédons avec excès : Notre cœur, quand il déborde ; notre éloquence, — à laquelle rien ne résiste alors, — quand nous sommes des convaincus ; notre savoir, quand il est cent fois supérieur à ce que nous enseignons ; notre enthousiasme, notre vie, quand nous croyons fermement.

Amour, persuasion, savoir, foi, tant que ces travaux grandioses et sublimes ne sont pas achevés en nous, repliés sur nous-mêmes, nous nous usons dans un labeur personnel, bien beau encore, puisqu'il tient une place voulue sur la route du perfectionnement.

L. d'Ervieux.

Paris, 31 décembre 1893.

THÉRAPEUTIQUE MAGNÉTIQUE

(*Suite*)

V

IL N'Y A QU'UN REMÈDE

S'il existe une Loi qui régit souverainement les phénomènes, si c'est de l'accomplissement strict de cette Loi dans le fonctionnement organique que dépendent la *Vie* et la *Santé*, il est de toute logique d'admettre qu'il n'existe qu'une seule façon de *remédier* à la *Maladie*, c'est de rappeler l'organisme à l'accomplissement intégral de la Loi.

Voilà ce qu'il faut entendre par ces mots : *Il n'y a qu'un remède.* Voilà ce que Mesmer a voulu dire lorsqu'il a avancé cette proposition, et il n'a jamais été dans la pensée du Maître pas plus que dans la nôtre de présenter le Magnétisme comme une panacée universelle et comme le seul et unique remède qu'on puisse opposer à la Maladie.

Tout procédé susceptible de rappeler sûrement et promptement l'organisme à l'accomplissement de la Loi, toute hygiène capable de préparer et de favoriser la réaction vitale, voilà à proprement parler ce qu'on peut appeler *Le Remède*.

L'action magnétique par l'influence dynamique puissante qu'elle exerce sur le système nerveux et consécutivement sur la matérialité des organes est évidemment, pour quiconque en a fait l'épreuve au point de vue expérimental, le plus sûr moyen de favoriser les réactions vitales ; et voilà pourquoi Mesmer a cherché à démontrer les vertus curatives de sa méthode, se mettant en cela en complet accord avec l'aphorisme Hippocratique qu'on peut avec raison considérer comme le point fondamental de l'art : *C'est la Nature qui guérit, à la condition qu'on l'aide, qu'on la soutienne, et qu'on la dirige vers ses admirables fins!*

Être le ministre de la Nature qui est notre premier maître ; chercher à connaître les lois qui régissent l'organisme et faire tous ses efforts pour ramener l'organisme le plus vite possible sous l'empire de ces lois ; ne jamais substituer l'action du praticien à celle de la

Nature ; tel est le secret de la vraie science médicale, de la science qui guérit ; en dehors de cela il n'y a rien qu'empirisme étroit, aveugle et néfaste !

Or malgré l'affirmation très nette d'Hippocrate, le père de la Médecine, qui devrait cependant servir de point de départ à la Pathologie, à la Matière médicale et à la Thérapeutique, au lieu d'étudier les lois dynamiques qui régissent l'organisme vivant, au lieu de rechercher les applications pratiques qu'on peut faire de ces lois, on se livre aux hypothèses les plus fantaisistes et les plus contradictoires, et l'on flotte depuis vingt-trois siècles entre le préjugé et le nihilisme.

Tout le monde déplore cet état de choses, les plus grandes notabilités médicales elle-mêmes, pénétrées de l'insuffisance de la science, ne se font pas faute d'en signaler les lacunes, mais personne cependant n'ose rompre franchement avec les préjugés routiniers de l'École ; on craint, semble-t-il, de porter à l'arche *Sacro-Sainte* une main sacrilège ; et cependant plus d'une parole autorisée indique depuis longtemps la route à suivre. « La première chose pour le médecin qui doit expérimenter et dont toute la science est constituée par l'expérience bien faite, dit le célèbre professeur Trousseau dans l'Introduction de sa Clinique médicale, est de savoir quelle *est l'allure naturelle de la Maladie :* mais la plupart des médecins, gâtés par l'éducation théorique qu'ils ont reçue, *trop impatients*, veulent toujours devancer l'évolution de la Nature, devancer les phénomènes naturels. . . . .

« Cela est triste à dire, par cela même qu'il n'observe pas avec le plus grand soin les phénomènes naturels, par cela même qu'il ne s'apprend pas de bonne heure à connaître la marche et l'allure des maladies, le médecin devient incapable de connaître l'action des remèdes qu'il ordonne, et toutes les expériences qu'il fait désormais, manquent de base ; car *la première notion, la plus importante, est de savoir comment la Maladie se serait comportée indépendamment de l'action du Médicament.*

« Nous croyons trop à nous-même, et nous nous défions trop de ce que j'ai appelé métaphoriquement la *Nature* ; nous ne savons pas assez que le *branle donné* (pardonnez-moi cette expression triviale) les choses reprennent leur allure normale et que rien ne doit être plus respecté par le médecin que le retour à l'activité des fonctions naturelles, qui désormais, *feront pour la curation plus que tous les agents de la Matière médicale* (*Clinique médicale, Introduction*).

Et dans la même introduction le savant professeur ajoute :

« Il y a bien longtemps que je suis incliné à croire à l'impuissance de la médecine dans le traitement de la pneumonie aigue ; il y a bien longtemps que je suis tenté de laisser à la Nature le soin de mener à bien cette maladie contre laquelle nous sommes tous disposés à agir avec tant de vigueur, mais jusqu'ici, je n'ai pas osé le faire. Les *antimoniaux*, les *vomitifs*, la *digitale*, sont mes armes de prédilection ; et je croirais manquer à tous mes devoirs si convaincu comme je le suis (*peut-être à tort*) de l'extrême utilité de ces moyens, je les mettais de côté pour voir comment la nature viendrait à bout de la Maladie. » (*Trousseau, page XXII.*)

Ainsi le célèbre docteur nous l'avoue sans périphrase : Le médecin par préjugé ne croit pas devoir s'abstenir ; lui-même n'a pas osé le faire ; au lieu d'étudier la marche naturelle de la Maladie, on institue un traitement énergique qui trouble nécessairement l'évolution normale de la maladie et lors même que le traitement a une issue favorable, on ignore absolument ce qui fût advenu si on eût abandonné le mal à lui-même. C'est mille fois pire encore si le traitement échoue, car la perplexité du médecin s'augmente de l'ignorance où il reste après cet échec sur la portée de l'action médicamenteuse.

Quoi qu'il arrive, le médecin reste donc dans le vague et ne peut se prononcer ni sur l'opportunité des moyens curatifs qu'il emploie ni sur leur réelle valeur.

Il n'est pas un seul praticien honnête et consciencieux qui ne souffre de cette cruelle perplexité, et l'honorable professeur Trousseau, tout en confessant ses anxiétés, cherche à rejeter la faute sur le malade lui-même : « chose triste, dit-il, mais qu'il faut dire bien haut, les malades veulent être trompés, ils le veulent !!... Ils savent mauvais gré au médecin qui les guérit sans remède ! Impatients de guérir, ils veulent qu'on agisse quand même ! C'est au médecin à résister et à tromper leur impatience légitime, *en leur donnant des riens* qui ne puissent aggraver leur état ! » (*Conférence de l'Association polytechnique*, page 41).

N'est-ce point là un aveu manifeste du principe *Natura medicatrix* dont nous parlions tout à l'heure ; pourquoi donc alors ne pas étudier l'allure naturelle des maladies, pourquoi ne pas rechercher les moyens les plus sûrs et les plus prompts de ramener la réaction vitale ?

Ne vient-on pas nous dire que la Nature *donne le branle à la Curation et fait plus que tous les agents de la Matière médicale !* que le médecin par une intervention intempestive risque de troubler à chaque instant l'évolution normale, pourquoi passer outre et ne point s'abstenir ? C'est qu'on n'a ni le courageux désintéressement ni la franchise d'avouer la Vérité au malade, et que, par routine ou nécessité de métier, on préfère jouer témérairement le tout pour le tout comme on risquerait une partie de dés.

On ne recherche point la cause du désordre ; à quoi bon ? elle est d'essence dynamique et l'on se sent d'avance désarmé contre ces influences impondérables. — Ce qui préoccupe avant tout, c'est la matérialité du mal ; voilà ce qui frappe et l'on se borne à expulser du corps, fût-ce même au détriment du malade, le produit matériel du désaccord dynamique ! Equilibre vital, tension nerveuse, sont des facteurs qu'on néglige ; l'unique objectif est l'organe ; on ne s'attaque qu'à l'animal interne, au sang, aux tissus ; on agit directement sur eux par des combinaisons chimiques ou des actions mécaniques dont on ne connaît qu'imparfaitement les effets et dont on ne saurait prévoir sûrement les résultats.

Quel est le cheval de bataille de la Thérapeutique actuelle ? Ce sont les médicaments, ces produits pharmaceutiques variés à doses plus ou moins considérables qu'on met en contact direct avec le sang ou la fibre vivante.

En admettant que le médicament favorise la réaction vitale qui peut seule ramener l'équilibre de notre Tonalité chancelante, comment apprécier d'avance avec quelque sûreté les actions chimiques, mécaniques ou physiques qui peuvent résulter du poids, du volume, de la forme, de la nature intrinsèque, et des affinités de chaque substance médicamenteuse avec nos tissus en vue d'une réaction dynamique subséquente ? Comment, parmi les cinquante mille substances que comporte le codex, reconnaître d'emblée celle qui convient le mieux à chacun des cas morbides si diversement détaillés et catalogués dans nos cadres nosologiques artificiels ?

Comment en dehors de ces questions de pure convention ou tout au moins de nuances incomplètement étudiées et fixées, juger des rapports d'affinités ou du degré exact d'électivité que ces substances multiples peuvent avoir sur les non moins multiples variétés de tempéraments ?

Comment enfin se prononcer sur leur mode de dosage ? La tolérance de l'organisme pour le médicament dépend d'une foule de conditions très difficiles à apprécier ; l'âge, le sexe, le genre de vie, la profession, le climat, le tempérament sont autant d'agents modificateurs dont il faut tenir compte.

Ne voyons-nous pas les organismes subir l'influence médicamenteuse d'une façon très diverse ; ce qui tue l'un nourrit l'autre et *vice*

versa: la quantité de *noix vomique* qui tue l'homme est supportée sans inconvénient par le porc. On peut administrer de hautes doses d'*arsenic* au cheval, et il succombe à une faible dose de *phosphore*; le *cerfeuil sauvage* nuit aux vaches et n'incommode pas les ânes; la semence de *persil* est en général le poison des oiseaux. Il en est de l'homme comme des animaux; tel dont quelques feuilles de cresson suffisent pour déterminer une éruption à la peau (fait que nous avons eu l'occasion d'observer plusieurs fois) peut absorber impunément la dose énorme de 750 grammes de laudanum de Sydenham ainsi que le constate M. le docteur Trousseau ! telle dose inoffensive pour celui-ci devient toxique pour celui-là; sous des influences variables les centres d'électivité changent et se modifient; les substances ingérées deviennent dangereuses par accumulation ou s'annihilent l'une l'autre par effet contraire; chaque corps dans la nature a son pôle chimique, autrement dit son *antidote*.

Comment au milieu d'une telle complexité de résultats inattendus juger et prévoir ce qui convient à la nature de la maladie, à sa marche, à son degré, à son siège, à l'état de l'organe spécialement affecté, au tempérament du sujet ?

Mais, objectera-t-on, voilà précisément l'objet de la science; c'est là où apparaît dans tout son éclat le talent du praticien; nous voulons bien le croire; cependant, à bien considérer, il est fort à craindre que cette science si compliquée ne soit par trop au-dessus de nos faibles conceptions humaines et, avec Hufeland (qui semble partager cette opinion) nous croyons qu'il vaut mille fois mieux se passer de médicaments en cas de maladie que d'en prendre un qui ne convienne pas ou qui risque de compromettre gravement l'organisme. Si encore on s'était appliqué à rechercher à quel *minimum* de dosage il faut descendre pour obtenir l'évolution bienfaisante qu'on veut produire dans l'organisme, mais c'est tout le contraire qu'on a fait, et le formulaire magistral se borne à faire connaître le *maximum* de chaque substance toxique que l'homme peut supporter sans périr; on joue à chaque instant, comme par plaisir, avec les plus hautes doses médicinales.

On fait pis encore; malgré toutes les difficultés qu'on peut avoir à se prononcer avec quelque assurance sur l'efficacité d'une seule substance, on en accouple deux, trois, quatre ensemble dans des proportions diverses, sans se préoccuper si leurs vertus opposées ne se neutralisent pas. De là ces ordonnances composées et ces médicaments spécifiques qui faisaient dire au vieux docteur Meckel de Halle : « Quand je veux m'amuser, je vais dans les pharmacies lire les prescriptions, ce qui me rend plus gai que les comédies et les recueils d'anecdotes ! »

Cette incertitude dans l'emploi des spécifiques, en faisant naître un sentiment d'indifférence, a conduit certains esprits sceptiques à résumer la science médicale en quelques flacons, un seul parfois, le remède à la mode (l'*antipyrine* ou le *bromure de potassium* par exemple) que les pharmaciens eux-mêmes montrent ironiquement comme l'arsenal dans lequel les médecins puisent pour guérir tous les maux.

En quels remèdes, du reste, doit-on mettre sa confiance ? Quels sont les plus aptes à ramener cette évolution naturelle de l'organisme vers la reconstitution de l'équilibre vital ? Est-ce dans les minéraux, dans les végétaux, dans les antithermiques, les toxiques, les anesthésiques, les antiseptiques, les analeptiques ou reconstituants qu'on peut trouver cette source de vie ? Nous n'avons pas la prétention de faire ici une analyse documentée des propriétés médicinales des diverses substances, nous nous bornerons à donner un aperçu rapide des effets désastreux qui, de l'avis même des praticiens les plus compétents, peuvent résulter des traitements les plus en usage.

(*A suivre.*) A. Bué.

OCCULTISME ET ANARCHIE

Tel est le sous-titre alléchant de la causerie du Docteur du Supplément du *Lyon Républicain* du jeudi 22 février.

Alors que les journaux les plus importants comme les plus modestes de notre époque publient à chaque instant des études sérieuses et approfondies sur les Sciences dites Occultes, le bon Docteur qui fait la causerie du *Lyon* ne pouvait rester en retard sur ses confrères. Comme eux, il a donc abordé à sa manière ces questions qui, pour lui, sont des plus troublantes. Jaloux sans doute des lauriers de feu Berton, « le candidat surhumain du sexe masculin de la partie du globe terrestre dénommée France », qui, sous l'Empire, de joyeuse mémoire, ne perdait jamais une occasion de poser sa grotesque candidature et de débiter des bêtises, notre bon Docteur saisit de même, à tort et à travers, tous les prétextes, bons ou mauvais, de déblatérer contre un ordre d'études qui n'ont pas le don de lui plaire et qu'il semble se faire un malin plaisir ou de méconnaître ou de ne pas connaître, si nous en jugeons par les énormités qu'il nous raconte à leur sujet.

Il est vrai que ce bon Docteur aborde tant de questions diverses qu'on ne peut lui demander une connaissance approfondie de chacune d'elles et il faut même qu'il soit d'une activité véritablement dévorante pour mener de front avec une telle furie ses travaux de journaliste, de politicien, de médecin, ou que cette dernière occupation lui laisse par trop de loisirs qu'il emploie, faute de mieux, à discuter de tout, même des choses qu'il nous semble qu'il serait nécessaire d'avoir avant mieux examinées.

Ah ! c'est qu'il n'y va pas par quatre chemins, ce bon Docteur, pour dire leur fait aux gens et aux choses qui n'ont pas l'heur de lui plaire. Nous sommes, paraît-il, de ceux-là; il est vrai que si, à ses yeux, nous n'avons pas volé ses mercuriales, nous nous en soucions comme d'une guigne; mais ce n'est pas une raison pour lui d'enfler la voix au point de fausser la note, de travestir sciemment la vérité et de légitimer contre nous d'odieuses et calomnieuses insinuations.

Ecoutez plutôt :

« Dans ma dernière causerie, dont les anarchistes et leur état d'âme faisaient l'objet, je concluais que les amants de la bombe étaient des dégénérés.

« L'enquête poursuivie sur le héros du café Terminus, qui s'appelait Breton la semaine passée et qui se nomme aujourd'hui Henry, a apporté des preuves à l'appui de ma thèse.

« Henry, et avec lui plusieurs compagnons, ne se contentait pas de frayer avec les explosifs, il fréquentait les esprits. Sa passion pour l'occulte le disputait à son amour de la chimie. Il quittait les cornues pour s'entretenir avec les âmes de ses pères. L'ombre sympathique de Ravachol est peut-être plus coupable que lui de l'attentat pour lequel il est sous les verrous.

« Dans le monde anarchiste, la kabbale, la suggestion, l'hypnotisme, le magnétisme, le spiritisme sont sujets de préoccupation, presque aussi vifs que les meilleurs procédés de démolition sociale.

« Les anarchistes, marchant à l'avant-garde des déséquilibrés, devaient fatalement donner dans cette manie du merveilleux et du mystérieux, qui sévit si cruellement sur un grand nombre de nos contemporains. »

Passons sur la suite de l'article, employée à casser du sucre sur le dos d'un excellent confrère, et retenons seulement le début.

Si nous ne maîtrisions la légitime indignation que nous cause un tel mépris de la vérité, nous répondrions à notre accusateur : Votre article est une mauvaise action; vous en avez menti en affirmant que : « Dans le monde anarchiste la kabbale, la suggestion, l'hypnotisme, le magnétisme, le spiritisme sont sujets de préoccupation,

presque aussi vifs que les meilleurs procédés de démolition sociale. » Vous en avez menti également en insinuant que l'étude des sciences occultes pouvait conduire à l'anarchie. Les doctrines des amants de la bombe n'ont et ne sauraient avoir aucun lien avec nos études. Nous avons toujours réprouvé assez hautement et énergiquement leurs théories et leurs exploits pour que la mauvaise foi seule puisse vous autoriser à formuler contre nous une accusation aussi perfide qu'elle est iujustifiable. Mais nous voulons rester parlementaire avec vous, Monsieur le Docteur, malgré l'écœurement que nous cause de tels procédés de polémique; nous nous bornerons à vous rappeler que si vous aviez lu attentivement votre journal, vous n'auriez pas commis une telle énormité, car vous auriez appris de la bouche même du compagnon que vous nous représentez comme « quittant ses cornues pour s'entretenir avec l'ombre de ses pères » que jamais l'étude de l'occulte ne lui avait paru assez élevée pour lui, lui le mathématicien, et que, s'il a pu assister en 1885 à quelques expériences de spiritisme, il se défend énergiquement d'être spirite ainsi qu'il l'a déclaré à M. Meyer; il était donc loin de passer son temps comme vous voudriez nous le faire accroire « à frayer avec les esprits et les explosifs ». Si vous aviez pris soin également, Monsieur le Docteur, de lire la chronique de votre collègue, M. Raoul Cinoh, vous auriez compris qu'en cette circonstance vous alliez écrire plus qu'une bêtise pour ne pas dire une..... infamie en concluant du particulier au général.

Était-ce une raison parce que on a dit par erreur que Henry était spirite pour insinuer que tous ceux qui s'occupent des sciences occultes étaient des anarchistes? pas plus que de prétendre que parce que Jobard était catholique, en devenant assassin, tous les catholiques ne valent pas mieux que lui. Combien de médecins, Monsieur le Docteur, ont été reconnus et justement condamnés comme de véritables scélérats sans qu'il soit venu à l'idée de personne de vous considérer tous comme tels.

L'ombre de Ravachol n'a rien à voir dans le crime de Terminus et le monde de l'anarchie n'a aucun enseignement à puiser dans les sciences occultes pour favoriser ses projets. S'il est une chose même de fort regrettable, c'est que la philosophie spirite ne soit pas répandue à profusion dans ces milieux qu'elle éclairerait d'un jour nouveau et qu'elle transformerait en apprenant à ces égarés le pourquoi de la vie et des épreuves souvent si douloureuses que nous avons à subir.

Au lieu de se contenter d'affirmer que tous les anarchistes donnent dans la manie du merveilleux, comme le dit le bon Docteur, il eût été plus sérieux et plus honnête de le prouver; or, et cela en connaissance de cause, nous mettons notre accusateur au défi d'établir ce qu'il avance autrement que sur des racontars absurdes ou des témoignages de mauvaise foi.

En terminant nous protestons donc énergiquement contre les insinuations malveillantes et mensongères de la causerie du Docteur, ou de tout autre écrit de même acabit et déclarons bien haut qu'il n'y a absolument rien de commun entre les théories anarchistes et l'étude des sciences occultes; l'étude sérieuse et attentive de ces dernières aura toujours et fatalement pour effet l'effondrement des données subversives des autres. C'est pour cette raison que les amoureux de l'occulte continueront à marcher le front haut, malgré toutes les sottises ou les vilenies qu'on pourrait débiter sur leur compte, car au lieu de pousser les malheureux, les déshérités à se ruer les uns sur les autres pour la satisfaction de leurs appétits grossiers et la revendication de leurs droits hypothétiques, ils ont la prétention de leur enseigner d'abord à pratiquer leurs devoirs. Pour eux, recherchant le bien, le beau, le vrai, la liberté de chacun finit où commence celle des autres; s'ils cherchent un jour à remédier aux injustices sociales, ce ne sera jamais que la mise en pratique de la véritable solidarité et mus par ce principe immortel qui nous apprend que nous devons faire pour les autres ce que nous voudrions que l'on fît pour nous-mêmes.

Que notre bon Docteur se rassure, et rengaine, à notre égard, ses philippiques. Ce que nous tenons en main, modestes éclaireurs, c'est le flambeau de l'Avenir, du Progrès, de la Vérité que nous cherchons à faire briller pour le bonheur de la vérité et non pas de nouvelles bombes explosibles.

H. SYLVESTRE.

P.-S. — Nous trouvons dans le numéro janvier-février 1894, des *Annales des sciences psychiques*, directeur M. le docteur Dariex, le passage suivant que nous prenons la liberté de recommander à M. le docteur Victor Augagneur persuadé qu'il pourra l'intéresser :

(Page 28). « Un vrai docteur peut être de plus un homme de science; mais, comme médecin, il sort de son rôle quand il généralise ses investigations, et, s'il pratique sérieusement, il lui reste bien peu de temps pour autre chose. Sans cette raison d'opposition avec les devoirs professionnels, l'attitude qu'a prise presque tout le corps médical en face de tout ce qui est nouveau serait non seulement pitoyable, mais véritablement honteuse.

« Je suis sûr qu'à l'heure qu'il est, beaucoup d'occasions de recherches, pleines de promesses ou de guérisons par des moyens psychiques, sont perdues pour la science et pour eux-mêmes entre les murs de nos hospices ». . . . .

« C'est l'erreur la plus impardonnable de la part d'un homme de science que de supposer que tout ce qui peut être connu fait déjà plus ou moins partie de nos connaissances, et sa plus injustifiable attitude est celle qu'il prend en face de certaines régions inconnues de l'univers, qu'il serait, suivant lui, défendu d'explorer. »

Les *Annales* de M. le docteur Dariex sont si documentées, si positives, parfois si concluantes, que nous ne pouvons résister au désir d'en recommander la lecture à M. le docteur Augagneur persuadé qu'il y trouvera beaucoup à glaner et..... à retenir. H. S.

Lyon, le 23 février 1894.

POUR ET CONTRE

(Suite)

L'auteur ajoute :

« Si le médium est inconscient, il y a les assistants qui sont « conscients et qui, *par un désir subtil*, font eux-mêmes agir ce « fluide *sans s'en douter*, et les dictées arrivent, corroborant des « pensées plus ou moins vagues. »

Cette thèse semble également justifiée dans bien des cas, mais non dans tous.

« Prenons, par exemple, un des faits cités par W. Crokes, *une des sommités scientifiques de l'Europe* :

« Une dame écrivait automatiquement au moyen d'une planchette (1). J'essayai de découvrir le moyen de prouver que ce qu'elle écrivait n'était pas dû à l'action inconsciente du cerveau. La planchette affirmait que, « quoiqu'elle fût mise en mouvement par « la main et le bras de cette dame, l'intelligence qui la dirigeait était « celle d'un être invisible qui jouait du cerveau du médium comme « d'un instrument de musique et faisait mouvoir les muscles. »

« Je dis alors à cette intelligence :

« — Voyez-vous ce qu'il y a dans cette chambre ?

« — Oui, écrivit la planchette.

« — Voyez-vous ce journal et pouvez-vous le lire ? ajoutai-je en

(1) Une planchette légère, munie de petits galets, porte un crayon, le médium met sa main sur la planchette, et celle-ci se meut et donne parfois des dessins ou des écrits, qui sont en dehors des aptitudes normales du médium.

mettant sur mon doigt sur un numéro du *Times* qui était sur la table derrière moi, mais sans le regarder.

« — Oui.

« — Bien, dis-je ; si vous pouvez le voir, écrivez le mot qui est maintenant couvert par mon doigt, et je vous croirai.

« La planchette commença à se mouvoir lentement et, avec beaucoup de difficulté, elle écrivait le mot *honneur*. Je me retournai et je vis que le mot honneur (*hower*) était couvert par le bout de mon doigt.

« Lorsque je fis cette expérience, j'avais évité à dessin de regarder le journal, et il était impossible au médium de voir un seul des mots imprimés. »

Du savoir de qui émanait cette communication? M. Philip Davis, ne pouvant prêter ce savoir ni au médium, ni aux opérateurs, ni au fluide, laisse cette citation de côté et n'en souffle mot!

Or, ces cas ne sont pas rares, et j'en citerai de plus accentués. On en retrouve les similaires dans l'hypnose, lorsque le sujet, les yeux tamponnés et hors d'état de voir, lit dans un livre qu'on a ouvert à tout hasard et qu'on lui pose sur la tête, ou sous les pieds, ou sous la main, sans que personne ait préalablement connaissance de ce qui est imprimé (1) : on ne peut donc dans ces cas soutenir qu'il y a transmission fluidique de la pensée.

On peut encore prétendre qu'il s'établit une relation entre le sensorium général fluidique et le mécanisme intelligent et que, par le toucher du doit de Crookes, cette relation s'est établie avec l'*inconscient* du médium.

(*A suivre*). A. Goupil.

EXPÉRIENCE MAGNÉTIQUE

Depuis quelque temps mon humble toit, qui est tout ce qu'il y a de plus campagnard et de plus agreste, est devenu un véritable laboratoire de magie, ce qui lui donne, selon quelques personnes qui croient voir dans les choses les plus inoffensives des manigances du démon, je ne sais quelle senteur de roussi. Il s'y produit, grâce à M. Costet, mon jeune et intelligent collaborateur, des phénomènes qui semblent renversants aux bons villageois qui ne connaissent pas même de nom ce que les modernes appellent magnétisme et hypnotisme. M. Costet se comporte, dans la production de ces phénomènes, en véritable thaumaturge, et je ne puis résister au désir de raconter un de ses hauts faits vraiment merveilleux qui tombent dans le domaine de l'impossible. M. Costet prend trois petits morceaux de papier, et, muni d'un crayon, il écrit, sur le premier : « Vous ne pourrez plus parler, je le veux », Sur le second, il trace ces mots : « Vous ne pourrez plus voir clair de « l'œil droit, je le veux » ; sur le troisième et dernier, il écrit : « Vous serez paralysé du bras gauche, je le veux. » Puis il plie soigneusement ces petits papiers afin que l'écriture reste cachée, et les magnétise l'un après l'autre. Quand il les juge suffisamment imprégnés de fluide de magnétique, il remet un papier dans la main de chacun des trois sensitifs, leur défend de lire ce qu'il y a sur le papier et leur commande de fermer la main. Après un assez court instant, l'un est privé de l'usage de la parole, l'autre commence à ne plus voir clair de l'œil droit et le troisième ne peut déjà plus remuer le bras gauche. Quelques minutes encore, et le phénomène se manifeste dans toute son intensité. L'aphasie du premier sensitif est complète : impossible d'articuler un son malgré les plus héroïques efforts. Le second sensitif ne voit plus clair du tout de l'œil droit, le troisième a son bras gauche parfaitement insensible : en dépit des pincements les plus cruels, il ne peut faire aucun mouvement, il est dans la situation de quelqu'un à qui on aurait coupé le bras gauche. Je retire le papier de la main de ce troisième, je l'ouvre et je lis : « Vous serez paralysé du bras gauche. » Je passe au papier du second que j'ouvre également et sur lequel je trouve écrits les mots : « Vous ne pourrez plus voir clair de l'œil droit. » Je prends le papier du premier qui contient la petite phrase : « Vous ne pourrez plus parler. » N'est-ce pas de la magie, tout ce qu'il y a de plus magie? Pour rendre l'usage de la parole au premier, l'usage de l'œil droit au second et l'usage de son bras gauche au troisième, M. Costet n'a eu qu'à faire quelques passes. J'attribue ces trois miracles à la suggestion mentale ; M. Costet les attribue à la vertu, à la puissance du fluide magnétique dont étaient pénétrés les petits papiers. Qui a raison de nous deux? C'est aux personnes compétentes à le décider. Quant à moi, je donnerais la préférence à l'explication de M. Costet comme donnant à son expérience une couleur de merveilleux, de surnaturel.

J'ai voulu payer de ma personne à mon tour. Quelques minutes après que M. Costet eut débarrassé les trois sujets de leurs infirmités passagères, je leur ai crié d'une voix impérative et forte : « Dormez. » Aussitôt les trois sensitifs se sont endormis. Au bout d'un court instant j'ai répété : « Dormez. » Le sommeil a paru encore plus marqué quoique dès le premier instant il eût été des plus réussis. J'ai crié pour la troisième fois : « Dormez. » Le sommeil a été tel qu'on a eu de la peine à les réveiller. Il a fallu leur souffler très fort et pendant assez de temps sur les yeux et sur les tempes pour les arracher aux étreintes de Morphée. Une fois qu'ils ont été bien réveillés et qu'ils ont pu reprendre possession d'eux-mêmes, je leur ai crié du même ton impératif : « Eternuez! » Tout aussitôt un concert d'énergique et acharnée sternutation de la part de mes trois patients. Cela n'en finissait pas ; chacun avait un véritable démon logé dans ses narines. Un nouvel ordre de ma part a fait immédiatement cesser cette sternutation aussi comique qu'enragée. Mes pauvres sujets se sentaient assez fatigués, car ils avaient éprouvé une espèce de convulsion dont leur éternuement n'était que l'expression. Ces deux dernières expériences relèvent de la suggestion verbale à l'état de veille. J'ai bien peur que les dernières séances qui ont eu lieu chez moi ne donnent une couleur encore plus mauvaise, je dirai même plus sinistre, à ma réputation qui déjà semblait laisser étrangement à désirer. Une pieuse personne de mon village avait déjà dit que mon humble toit était hanté du démon. Que ne dira-t-elle pas quand mes dernières séances parviendront à sa connaissance! Ma maison, je le reconnais, est hantée du

(1) Voir *Analyse des choses*, expériences de Paul Gibier, et *Souvenirs d'un magnétiseur*, par R., comte de Mircourt.

démon, mot grec pris par les superstitieux en mauvaise part, et qui signifie tout simplement âme, esprit, génie. Ma maison est hantée par le génie, c'est-à-dire l'esprit de la science, de la science secrète cultivée par les anciens dont faisaient partie les Juifs et les premiers chrétiens, ceux du temps des apôtres. Sous ce rapport mon humble toit comme ma pauvre cervelle est sérieusement hanté : on y brûle du désir de connaître, de connaître ce qui échappe au vulgaire.

HORACE PELLETIER,
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie,
à Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).

DOUBLE ACROSTICHE

A la mémoire de notre vénéré Maître ALLAN KARDEC

Jadis, mon *un* était un royaume prospère
Et grand ; c'était aussi de Jacob l'un des fils...
Devant l'Eternel, l'homme est mon *deux* vis-à-vis
De son prochain... ; il n'a pas été mis sur terre,
Oh non ! pour vivre *trois*.... *Quatre* est un mot latin,
Sorte de vase antique... et *cinq* une colline
De Jérusalem.... *Six* était, de la marine
Anglaise, un des fameux navigateurs.... Devins,
Vous trouverez mon *sept* dans la phrase suivante :
Kardec, par ses œuvres, ses investigations,
Pressa, de Jésus-Christ, la vraie Religion,
En la rénovant.... *Huit*, par plus d'une fringante
Cavale on le voit *faire*... et mon *neuf* est un nom
Que les Persans donnent aux bons anges... A l'âge
Heureux, à l'enfant *dix*.... maman donne une image.
Onze est un habitant d'une vaste région,
Ayant la vieille Europe et l'Asie en partage...
De ce double acrostiche étrange, les sujets
Que (de haut en bas, et sans peine), vous lirez
Sont, de la religion la plus belle et plus sage
« Christianisme » amis! le divin *Fondateur*,
Enfin, de celle-ci, le grand *Rénovateur*,
Qui nous en a montré les précieux avantages,

GASTON DE MESSIMY.

Puéchabon (Hérault), le 7 mars 1894.

Les noms des lauréats seront publiés dans le prochain n° 83 de la *Paix Universelle*. Nous souhaitons qu'ils soient nombreux.

SOLUTION DU MOT CARRÉ SYLLABIQUE

BOU VI ER
VI RA GO
ER GO TER

Ont trouvé juste :
Le jeune Armand ; Mlle Jeunet, Mlle Adèle H. ; G. V. B., K. P. Rosa, Lyon.

Cours de magnétisme

En raison de l'anniversaire d'Allan Kardec le cours de Magnétisme de A. Bouvier est renvoyé au dimanche 8 avril à 3 heures précises. Tous les intéressés et les porteurs de billets de tombola en faveur de l'œuvre de propagande et de secours immédiat sont priés d'y assister pour prendre part au tirage qui aura lieu à l'issue du cours.

Un nouveau journal spiritualiste

The Rising Sun (*Le Soleil Levant*), tel est le titre d'une nouvelle Revue *rédigée entièrement en langue anglaise* qui paraît chaque mois à Paris sous la direction de PAPUS à dater de février 1894.

Cette revue est spécialement consacrée aux arts divinatoires, à l'étude des pratiques hypnotiques et magnétiques et à la propagande des idées spiritualistes dans la nombreuse colonie américaine

C'est la première fois qu'un effort de ce genre est tenté et nous ne doutons pas d'un nouveau succès à l'actif de Papus. Les bureaux de **The Rising Sun** sont 14, rue de Strasbourg. L'administration est 29, rue de Trévise. Chamuel, éditeur. (Abonnement, un an 5 fr., le numéro 0,50 c.)

Tous nos souhaits de prospérité à notre nouveau confrère.

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

Prochainement PHAL-NOSE continuera son intéressante étude sur le Magnétisme transcendantal, où des faits d'un réalisme saisissant éclaireront d'un nouveau jour l'évolution incessante de la pensée en faisant cesser dans l'esprit des lecteurs les croyances néfastes de l'absurde.

HONORÉ.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 82 **10 Centimes** 16-30 AVRIL 1894

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE :

ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC

Ainsi que nous l'avions annoncé ici, l'aniversaire du 31 mars a été fêté cette année, à Lyon, avec un entrain, un éclat toujours croissant.

Tous nos amis avaient eu à cœur de prouver par leur présence soit à la conférence, soit au banquet, combien est vif dans leur mémoire le souvenir d'Allan Kardec et grand et sincère le témoignage de reconnaissance qu'ils lui ont voué.

Aucune annonce n'ayant été faite dans les journaux de notre ville, afin de ne pas troubler par la présence d'éléments étrangers le caractère intime de cette véritable fête de famille, les membres militants de nos groupes et sociétés spirites seuls y avaient été admis ; malgré cela, la vaste salle des ambassadeurs était presque au complet ; plus de six cents de nos frères et sœurs ayant tenu à manifester par leur présence leur sentiment de gratitude envers le fondateur de la Philosophie spirite

La réunion est ouverte à deux heures et demie par M. H. Sausse qui prend le premier la parole. Son discours, comme tous les autres qui ont été prononcés, devant être publiés dans ce journal, nous indiquerons seulement l'ordre dans lequel les discours ou adresses ont été placés.

Après M. Sausse, M. D. Metzger, venu exprès de Genève pour rehausser par sa présence et sa parole l'éclat de cette cérémonie, prononce la superbe conférence que nous publierons dans le prochain numéro de la *Paix Universelle;* l'orateur est fréquemment interrompu par de chaleureux applaudissements qui lui montrent combien les sentiments qu'il exprime sont à l'unisson de ceux de l'assemblée.

A la suite de la conférence, il est donné lecture d'un télégramme de félicitations de M. Léon Denis et d'une lettre pleine de chaude sympathie de M. Laurent de Faget.

Un discours de M. Dechaud d'Alger, ceux de M. B. de Reyle, de Paris, du docteur Gaston de Messimy, de Puéchabon, de M. Bouvery et, pour terminer cette première partie de la journée une adresse du groupe Girondin sont fort applaudis.

Jamais, nous nous faisons un devoir de le constater, nos amis n'avaient été aussi nombreux qu'à cette réunion.

A six heures et demie, un banquet de cent douze convives était servi dans cette même salle des Ambassadeurs, et la plus franche cordialité, la plus vive animation présidait à cette agape fraternelle.

Au dessert, dans un toast fort applaudi, M. D. Metzger, président, félicite l'assistance, qu'il ne s'attendait pas à trouver si nombreuse ; jamais, dans un aucun centre spirite, il n'a vu une assemblée aussi imposante et autant de sympathie en relier tous les membres; il est heureux de boire à la Fédération, à la Fédération spirite Lyonnaise, poursuivant dans la paix, la concorde, son œuvre de diffusion ; il boit aussi à l'union de tous dans le passé, dans l'avenir.

M. Sausse porte un toast aux dames qui ont bien voulu, par leur présence, rehausser l'éclat de cette réunion; il boit aussi à tous les amis qui ont bien voulu répondre à l'appel des organisateurs.

M. Bouvier rappelle qu'à l'heure où nous sommes réunis de nombreux centres spirites fêtent aussi Allan Kardec; il propose donc de porter un toast aux spirites de la capitale, de Bordeaux, d'Alger et à tous ceux qui, réunis en ce moment, proclament leur attachement à la philosophie spirite et à son fondateur.

Ces divers toasts sont fort applaudis, puis viennent le tour des chants joyeux et des gais monologues, enfin la soirée se termine par une sauterie des plus animées et chacun se retire en se promettant d'être, l'année prochaine, fidèle au même anniversaire.

VERDELET.

DISCOURS DE H. SAUSSE

MESDAMES, MESSIEURS.

Pour la troisième fois, l'anniversaire d'Allan Kardec nous réunit dans une fête intime et, nous sommes heureux de le constater le succès de cette réunion commémorative va s'affirmant toujours de plus en plus. Chaque année nous retrouve groupés plus nombreux pour honorer la mémoire du Fondateur du Spiritisme philosophique, de cet illustre enfant de notre cité lyonnaise, d'Allan Kardec dont nous sommes fiers d'être les compatriotes et les disciples.

En raison des nombreux discours que vous aurez à entendre et pour ne pas vous faire trop désirer le plaisir d'écouter et d'applaudir notre ami M. D. Metzger, je serai aussi bref que possible. Vous me permettrez cependant d'attirer votre attention sur ce fait bien digne de remarque : Vingt-cinq ans déjà nous séparent du jour néfaste, 31 mars 1869, où Allan Kardec fut si prématurément ravi à l'affection de ses disciples et à la direction de notre philosophie, et cependant, malgré les attaques sans nombre, comme sans loyauté, malgré les assauts furibonds dirigés contre le Spiritisme, cette doctrine qui nous est chère reste debout comme un roc bravant la tourmente, debout tout entière sans que rien n'ait pu l'amoindrir, l'effriter; et cependant le temps, cet aveugle destructeur, a passé sur nous emportant les hommes et pour la plupart leurs œuvres, jonchant de débris les plus divers la route pénible que nous avons à parcourir. Comment se fait-il qu'au milieu de tant de ruines l'œuvre d'Allan Kardec ait triomphé des coups et des outrages du temps? C'est que cette œuvre grandiose autant qu'humanitaire a pour but l'amour, le progrès, la solidarité, et pour base la vérité.

Rallions-nous donc autour de cette œuvre si belle, si forte, et pour la rendre toute-puissante, donnons-lui sans compter le concours de toutes nos bonnes volontés, de tous nos dévouements, afin de faciliter son développement, sa diffusion et aussi pour la défendre si jamais elle était attaquée.

A cette heure qui nous réunit, dans un même but, dans un même élan de gratitude, de reconnaissance envers Allan Kardec, nos Frères et Sœurs de Paris, Tours, Bordeaux, Alger comme ceux d'Espagne, d'Italie, de Belgique, etc., célèbrent aussi la mémoire du maître que nous chérissons tous. Adressons à tous ces cœurs qui battent à l'unisson des nôtres l'expression de notre fraternelle et sincère sympathie et joignons ensemble tous nos cœurs, toutes nos voix pour nous écrier bien haut :

Gloire au Spiritisme et honneur à Allan Kardec !

HENRY SAUSSE.

Télégramme de M. Léon Denis

Veuillez dire à vos frères et sœurs de Lyon que je suis avec eux par la pensée et par le cœur pour honorer, le 1er avril, la mémoire de notre Maître et Initiateur Allan Kardec.

A vous tous mes salutations cordiales.

LÉON DENIS.

DISCOURS DE M. DECHAUD

MESDAMES, MESSIEURS.

La grande et sublime pensée qui vous réunit aujourd'hui dans cette enceinte se repercute dans le monde entier : c'est la grande pensée multiple qui est appelée à régénérer l'humanité terrestre.

Je suis heureux de m'unir de cœur et de sentiments à la Fédération spirite lyonnaise, qui a pour principe et pour point de ralliement, l'union, la fraternité et la solidarité. Cette largeur de vue permet à toutes les aspirations de se produire, à toutes les lumières de se manifester librement et à tous les progrès de marcher hardiment dans la voie de l'harmonie universelle.

Malgré tous les charmes des rives africaines qui reflètent tant d'événements passés et la vitalité présente ; malgré les beautés d'un ciel presque toujours azuré et d'un climat plein de charmes, je ne puis me reporter par la pensée vers cette France chérie que je n'ai pas revue depuis trente-cinq ans et qui me rappelle tant de suaves souvenirs.

Permettez-moi, Mesdames, Messieurs, de vous exprimer mes vives sympathies et de vous offrir mes vœux de bonheur.

L'anniversaire du décès d'Allan Kardec est devenu le point de ralliement des spirites et l'occasion de se réunir et de s'affermir dans les consolantes vérités qui forment la base de notre sublime croyance.

Allan Kardec, ce travailleur infatigable, cet esprit cultivé et érudit a su reconstituer les enseignements pleins de charme qui font notre joie et notre bonheur.

Une œuvre aussi colossale, accomplie en si peu de temps, dépasse toutes les prévisions humaines. Il appartient aux hommes de cœur, qui sont bien pénétrés des grandes vérités qui forment la base de cette sublime croyance, d'en propager les engagements.

Malgré les efforts des missionnaires de la pensée qui émane de Dieu, la connaissance de la vérité éternelle se développe lentement. Le vrai, le beau et le bien, qui devraient illusionner tous les cœurs, sont méconnus par les jouisseurs de la vie présente.

La solidarité qui rattache l'homme à l'harmonie universelle et qui unit la terre au monde infini, n'est encore le partage que des intelligences d'élite qui savent l'apprécier. Les grandes vérités qui forment la synthèse psychologique constituent le soleil radieux qui se lève à l'horizon pour éclairer la société moderne. Ces sublimes vérités sont comme la voix de l'ange préludant à d'inénarrables harmonies. Elles sont le centre des plus douces consolations et les riantes espérances de bonheur et d'immortalité. Elles réunissent dans leur principe le summum de la pure morale qui concilie tous les intérêts et unit tous les cœurs dans un sentiment commun de fraternité, de solidarité et d'amour. Cette sublime morale reposant sur l'idéal de la raison humaine, concilie toutes les raisons individuelles dans la raison universelle.

Il y a dans l'homme un principe fondamental et stable qui sert de trait d'union à tous les autres : c'est le sentiment et l'intelligence, le sentiment produit la chaleur de l'âme et l'intelligence illumine et alimente la pensée.

Mais comme tout ce qui existe a déjà existé, il est sage d'interroger l'histoire; car l'antiquité est un phare lumineux qui nous montre la marche des civilisations et la décadence des peuples.

La Chaldée, l'Egypte et la Grèce détenaient jadis, dans de vastes sanctuaires, le dépôt traditionnel des croyances ésotériques qui font aujourd'hui l'objet de nos enseignements. Ces croyances, si consolantes et empreintes d'une idéale beauté, font le charme des esprits sages qui en sondent la profondeur ; mais cette sublime morale doit se manifester par ses fruits d'amour et de bienfaisance.

Notre mission embrasse donc dans son immensité tout ce qui est

beau, tout ce qui est vrai, tout ce qui est grand et tout ce qui est bien. Il importe surtout de réagir contre tout ce qui tend à avilir et à déprimer les grandes idées harmoniques qui régissent les mondes.

Dans notre siècle d'égoïsme, les tendances sociales convergent vers la liberté. Mais cette déité ne bivouaque pas sur des ruines morales. Elle ne peut vivre dans la poussière du tombeau de la vertu.

La liberté, préexistante à l'homme et au monde terrestre, doit être pondérée et conforme à la loi de la sagesse. Et puis, avant qu'un peuple puisse être libre, il faut qu'il y ait des hommes libres: car chaque société n'est que l'homme multiplié par l'homme.

Pour que le travail des civilisations perfectionne les peuples, il est nécessaire que le progrès moral ne soit pas devancé par le progrès matériel. C'est ce manque d'équilibre dans l'ordre social actuel qui alimente les haines des classes et cause tous les désordres qui se produisent. Il est donc essentiel qu'une morale pure, dégagée de toutes les scories qui l'enveloppent, soit enseignée au peuple.

Quand chaque homme comprendra bien sa mission, le capital et le travail, la richesse et la pauvreté cesseront de s'exclure et de se maudire. Alors la fraternité et la solidarité, qui sont de vains mots, deviendront une réalité.

C'est à nous, messagers de la bonne nouvelle, de propager les vérités si consolantes qui montrent aux hommes le chemin qu'ils doivent suivre et les écueils qu'ils doivent éviter.

Nous devons travailler avec persévérance à l'œuvre qui a pour objet le progrès moral et l'amélioration sociale, sans s'arrêter à la grandeur de la mission ni aux difficultés de la tâche, dans l'espoir que les bonnes pensées propagées parmi les masses croîtront avec le temps au profit de l'humanité.

Nous devons avoir pour devise Dieu et l'âme immortelle, pour but le progrès moral, pour loi, la solidarité, pour frein, la conscience, pour guide, la raison et pour étendard l'amour de tous les hommes.

Le spiritisme doit surtout se montrer supérieur à tous les autres enseignements par ses œuvres de bienfaisance. Pour lui, la charité bien ordonnée commence par les autres ; chacun pour tous et tous pour chacun. Ces principes sublimes qui forment la morale de notre croyance sont appelés à régénérer la société ; car sans cette morale pleine de consolations, l'homme ne peut marcher dans la voie du bien qui est celle de l'harmonie universelle.

Ah ! que cette croyance est belle ! C'est la lumière sans ombre, c'est la vie vivante, c'est le beau ciel azuré des splendeurs éternelles, c'est l'éternel rayonnement de la puissance et de la grandeur de Dieu, c'est le bonheur infini, c'est la vision qui nous montre la route que nous devons suivre pour remplir dignement notre mission terrestre.

Alger, le 27 mars 1894.

Dechaud.

DISCOURS DE M. E. DE REYLE

Mesdames, Messieurs,

Membre d'honneur de la *Société fraternelle*, je me fais un devoir et un plaisir tout à la fois de prendre part à votre réunion d'aujourd'hui et de vous adresser ces quelques lignes, puisqu'il ne m'est pas permis de vous entretenir de vive voix.

Prononcer l'éloge de Kardec, l'initiateur vénéré qui a su donner au Spiritisme la teinte philosophique sans laquelle il ne fût resté qu'un vain objet de curiosité, n'est plus tâche à faire, car de meilleurs lui ont élevé un monument éternel. Non ! la tâche qui incombe aujourd'hui aux continuateurs du Maître, c'est achever son œuvre et la débarrasser des vestiges anciens que les circonstances du moment ont pu forcer les apôtres de la première heure à maintenir, des compromissions nécessaires à certains moments de la lutte et que rien ne justifie plus aujourd'hui.

On a trop souvent répété, Mesdames et Messieurs, et trop le répètent encore, même parmi nous, que les cultes ne sont mauvais qu'en tant que dogmes et pratiques et que la morale en est bonne ; cela n'est vrai que pour quelques grosses vérités qu'il ne vient à l'esprit de personne de contester : *tu ne voleras point, tu ne seras point homicide*, par exemple. Mais à côté de ces vérités éternelles, qui peuvent toutes se résumer en : *sois équitable*, d'autres règles morales sont formulées dont la vérité n'est pas aussi évidente.

Attaquons-nous à celui des cultes qui nous intéresse plus particulièrement, parce qu'il tient le premier rang dans les régions où nous vivons et qu'il est, par conséquent, le premier obstacle qui surgisse sur notre route, et prenons un exemple entre mille. Quelles sont les trois vertus placées par le catholicisme au-dessus de toutes les autres et qualifiées par lui de théologales ? La Foi, l'Espérance et la Charité.

La Foi, c'est-à-dire l'aveugle croyance aux soi-disant vérités révélées, c'est-à-dire le bandeau sur les yeux, le boisseau sur la lumière, l'amour des ténèbres où l'homme, éclairé par une insuffisante lumière artificielle, refuse de lever vers le soleil son front qu'il heurte et meurtrit aux murs de son étroite prison.

L'Espérance, c'est-à-dire l'aspiration vers les récompenses futures — singulière contradiction d'une religion qui érige la Damnation du plus grand nombre en principe ! — l'oubli de la vie réelle et de ses devoirs remplacés par des devoirs factices et l'attente d'un paradis chimérique le refus de la lutte, le cloître et le monastère élevés sur les ruines du foyer familial.

La Charité, c'est-à-dire le don volontaire de son superflu à ceux auxquels il a souvent été d'abord extorqué par la rapacité et la tyrannie, et dont le donateur se fait un mérite, une *œuvre*, pour me servir du mot consacré, œuvre qui lui sera comptée, il n'en doute pas, au jour de justice et de jugement.

Eh bien ! ces vertus ne sont pas, ne doivent pas être les nôtres. Nous, hommes d'action, nous spirites, les yeux tournés vers l'avenir réparateur dont nous attendons la réalisation pleine et intégrale de notre idéal d'amour, il nous faut des vertus autres que celles qui enseignent le suicide de la raison, l'oubli de la réalité et l'aumône octroyée avec intérêt usuraire à recevoir au ciel !

A la Foi, nous opposerons le Doute, la sage Réserve en présence de toutes choses, jusqu'à tant que les lumières de notre raison, aidées par celles de l'Expérience, nous aient amenés à la somme de certitude que la nature humaine est capable de porter.

A l'Espérance, nous opposerons le Devoir d'éclairer et d'élever nos semblables, sans souci de ce qu'il en adviendra pour nous-mêmes, car le salut personnel est une chimère incapable de fournir une base au temple que l'Avenir élèvera au vrai Dieu, car ce qui importe avant tout, c'est que l'Humanité se rende digne de l'auguste tâche à elle confiée : Le défrichement matériel et moral du globe maternel où elle trouve chaque jour son purgatoire et où un jour, dégénérée par ses propres efforts, elle trouvera son paradis.

A la Charité, vertu orgueilleuse et théocratique, nous opposerons la solidarité, vertu modeste et démocratique, devoir sacré qui n'a aucune récompense à attendre et qui, loin des procédés de l'arbitraire charité, humiliante pour celui qui reçoit, humiliante pour celui qui donne, n'aura d'autre ressort que le sentiment de l'éternelle justice.

Combien dans nos propres rangs, esprits timorés ou consciences faibles, consentent encore à confier leurs enfants aux mains d'un prêtre, sous ce fallacieux prétexte que « la morale est toujours la même et que tous les cultes sont bons ! » J'ai essayé de prouver qu'il

n'en est rien et que si les trois vertus théologales offrent tout le nécessaire pour façonner une âme ennemie de tous les progrès et de toutes les lumières, préoccupée uniquement de l'œuvre personnelle de son salut et vivant dans le mépris de la vie réelle, consentent, il est vrai, à se dépouiller en partie de son superflu, mais en vue d'une récompense disproportionnée ; il faut les trois vertus spirites pour pétrir une âme capable de regarder toute question en face avec liberté et de la passer au creuset de la raison avant de la faire sienne, capable de se sacrifier à l'œuvre d'égalité et de salut général et de rejeter avec dégoût un salut où elle seule trônerait au séjour des bienheureux, tandis que ses compagnons de route seraient jetés aux ténèbres extérieures, capable d'exercer, sans en concevoir d'orgueil et sans en espérer de récompense, la loi divine de justice et de fraternité.

Je n'ai fait qu'effleurer, Mesdames et Messieurs, ces graves questions, afin de ne point vous priver plus longtemps des intéressants discours qui seront aujourd'hui prononcés devant vous. Je me réserve, si toutefois le sujet peut vous intéresser, de le traiter avec plus d'ampleur, quand vous m'accorderez un jour encore l'hospitalité de votre tribune et, regrettant de ne point prendre place parmi vous à la fraternelle agape de ce soir, je n'en lèverai pas moins — en pensée — mon verre au règne de la Lumière et de la Justice!

E. DE REYLE.

DISCOURS DE M. LE DR GASTON DE MESSIMY

CHERS FRÈRES ET CHÈRES SŒURS EN CROYANCES,

Combien je serais heureux, si je pouvais me trouver, en ce moment, au milieu de vous, qui ne formez qu'une famille afin de fêter l'anniversaire de notre vénéré maître Allan Kardec, le zélé apôtre du Spiritisme, le rénovateur du vrai christianisme. Quel vif plaisir j'éprouverais à prendre part à vos joies fraternelles, en célébrant, avec vous, les souveraines beautés du Spiritisme et du Magnétisme, qui sont et seront à jamais (quoi qu'on en dise !) les plus beaux fleurons du diadème de la science.

Mais, puisque les circonstances de la vie (mes devoirs professionnels, d'une part, mes charges de famille, de l'autre), m'obligent à rester à mon poste de Puéchabon (Hérault), j'y resterai, du moins, comme un soldat fidèle à la consigne, tout en restant de cœur et d'esprit avec vous.

Soyons tous adeptes, ô mes Frères et Sœurs, de cette belle et consolante Doctrine qui nous apprend tout ce qu'il importe que nous sachions pour être honnêtes hommes et vrais chrétiens.

Outre que le Spiritisme renferme des preuves convaincantes de l'existence d'un souverain être, ainsi que celle *d'êtres spirituels*, innombrables, elle nous fournit encore d'excellents exemples de toutes les vertus. Noue y trouvons de très bons encouragements à faire le bien, à apprendre nos devoirs et nos obligations envers Dieu, envers nous-mêmes et la société, sans être terrifiés par l'horrible cauchemar de flammes éternelles, et par la pensée d'un Dieu vengeur, inaccessible au repentir (!), inexorable au pardon (!)...

Élevons donc nos cœurs, mes frères et sœurs, vers les choses spirituelles. Ayons tous la foi qui sauve, et convaincus de la réalité des manifestations spirites, confessons avec courage, devant le monde, nos idées et nos croyances, sans nous laisser détourner par le sourire railleur des sceptiques, ni par les sarcasmes d'esprits légers ou fanfarons qui s'empressent de nier, sans examen préalable, la réalité des faits, sous le prétexte que la foi productrice des dits n'existe pas, leur étant inconnue. Plaignons ces derniers de toute notre âme, et faisons des vœux pour qu'un rayon de la pure vérité pénètre un jour leurs esprits.

Courage, spirites, hâtez-vous ! Que tout cède à votre énergique persévérance. Pressez le siège du matérialisme et du scepticisme et vous entrerez librement dans la vie glorieuse que le Seigneur vous montre !

Voici qu'approchent ces temps annoncés par les prophètes. Partout la sotte ignorance, les vieilles superstitions, les lâches persécutions reculent pour céder la place au Dieu vivant. Le trône de l'Esprit des ténèbres chancelle, redoublez vos coups, et il tombera pour jamais, la lumière divine éclairera toute la terre.

Unis par la foi, l'amour et la charité, les peuples, alors tous frères, ne formeront plus qu'une seuls et vaste nation, sous l'étendard sacré de *la paix universelle*.

C'est alors seulement qu'arrivera le règne du Dieu de l'univers, du Dieu des esprits.

En avant donc, mes frères et sœurs, toujours en avant pour la gloire de Dieu, le bonheur et le progrès de l'humanité !

Dr GASTON DE MESSIMY,
Membre honoraire de la Société Fraternelle de Lyon.

Puéchabon (Hérault), mars 1894.

DISCOURS DE J. BOUVERY

MES CHERS COMPATRIOTES,

Je me joins de tout cœur à vous pour glorifier Allan Kardec, l'illustre Lyonnais, à l'occasion de l'anniversaire de sa désincarnation.

Souhaitons que de ce 31 mars, il sorte de hautes pensées, des résolutions viriles, des solutions pratiques, pour faire triompher le bien, le beau et le vrai auxquels Allan Kardec avait voué sa vie ; ce sera le meilleur moyen d'honorer sa mémoire.

Le spiritisme ou « Modern spiritualist » a, en tant que fait, pénétré chez toutes les classes, surtout dans le monde savant. Ce progrès, ne craignons pas de le reconnaître, car la vérité avant tout, est bien plutôt dû au monde de *l'au-delà*, qu'à nous tous.

Pourquoi cette impuissance, pour ne pas dire cette décadence ?

Parce que nous n'avons pas suivi les conseils d'Allan Kardec, qui avait recommandé de ne pas *s'hypnotiser* sur son œuvre, vu qu'elle n'était qu'une *ébauche* du monument grandiose qui devra être édifié un jour.

Nous avons fait en cela comme les prêtres des religions juive, catholique ou protestante qui enseignent que tout ce qui est écrit dans la Bible est œuvre sainte, divine !... et nous savons — la science et la raison aidant — les monstruosités qui y sont relatées... Est-ce pour cela qu'il faut dire que la Bible est un tissu d'erreurs ? Jamais de la vie ! La Bible est le livre le plus véridique que nous ayons sur l'histoire des premiers âges de la terre et de l'humanité, mais à une condition, c'est qu'on passe les faits relatés au crible de la critique, de la raison, afin de discerner *l'esprit de la lettre*... La théorie du « bloc » est parfois bonne, mais parfois aussi elle a perdu les meilleures choses. N'oublions plus que ce sont les religions qui ont fait les athées.

A ceux qui croient que tout est pour le mieux... je dirai : regardez la guerre terrible qui est à la veille de s'élever entre le *Capital et le Travail*... guerre issue de la philosophie qui découle du matérialisme-néantiste et qui se résume ainsi : « la loi du plus fort, prime le droit », c'est logique, si la vie, la pensée, n'est que la suite d'une agglomération *passagère* d'un certain nombre de molécules ; suivre une autre voie que celle de l'égoïsme, serait une duperie. Demandez-vous, dirai-je à ces « satisfaits » de tous les pays, à commencer par ceux de l'Amérique, berceau du spiritisme, ce que nous avons fait de

sérieux, de pratique depuis la mort d'Allan Kardec, pour le rapprochement des classes, pour la paix sociale ? RIEN... Et pourtant la preuve *scientifique* de l'existence de l'âme, ainsi que de sa survivance, aurait pu amener ce rapprochement. Ne soyons donc pas trop surpris si parfois le monde des esprits répond si peu ou si mal à nos appels... C'est justice puisque nous n'avons pas fait notre devoir.

Nos groupes, il est vrai, continuent à avoir à leur service le Panthéon des grands hommes. Allan Kardec est plus puissant que Dieu, il est présent dans cent groupes *à la fois*... et ces prétendus grands esprits continuent, bien entendu, à nous répéter quelques-unes des bonnes paroles, que l'on trouve dans le premier livre de morale que l'on fait lire aux adolescents.

Oh ! les grands noms, les titres pompeux ! quand les remplacera-t-on par les grandes et utiles choses ?

On me dira : les autres écoles spiritualistes qui ont fait partie du Congrès de 1889 n'ont pas mieux fait que nous ?

Je le sais bien, chacun s'excommunie, mais raison de plus pour mieux faire qu'elles et donner le bon exemple, prenons garde, « tout royaume qui sera divisé perdra. »

Depuis quelque temps, plusieurs écoles essayent de s'organiser dans le but de reformer la *grande union libérale et impersonnelle*, qui a eu un si grand retentissement, en 1889, auprès de nos adversaires. Je souhaite de tout cœur que ces tentatives aboutissent à quelque chose de vraiment sérieux. Ces écoles auront bien mérité de l'humanité.

Toute branche, dit-on, qui ne porte pas de fruits, doit être jetée au feu. Eh ! bien, suivons ce conseil, débarrassons-nous de l'empirisme et du siège fait, qui ont tant fait de mal à la cause du spiritisme et du spiritualisme en général.

Entrons dans la voie *scientifique, impersonnelle* que plusieurs d'entre nous demandent depuis longtemps. Par cette voie, seulement, nous pourrons amener à nous toutes les bonnes volontés — plus nombreuses qu'on ne le croit — lesquelles n'attendent pour venir prendre place à nos côtés qu'un peu plus de sagesse et de science, dans nos paroles et dans nos actes.

Une autre question s'impose : c'est celle de *la croyance en Dieu*, qui, en ce moment, soulève parmi mes meilleurs amis des polémiques parfois irritantes.

Cette question est délicate entre toutes, vu les idées fausses dont l'humanité est imprégnée. Nous devons pourtant essayer de la dégager le plus possible des théories fantaisistes, grotesques souvent, dont les hommes, les prêtres surtout, l'ont entourée. Quoique le moi soit haïssable, permettez-moi, ici, de passer outre.

On a fortement critiqué la décision de la commission préparatoire du Congrès de 1889, pour avoir décidé que la croyance en Dieu ne serait pas discutée au Congrès. Le coupable, puisqu'il y a culpabilité, c'est moi.

Je ne répondrai pas aux critiques, chacun savait parfaitement ce qu'il faisait, en adhérant au Congrès.

Si j'avais à répondre, je dirai simplement : j'ai à ce moment-là fait œuvre de prévoyance, pour ne pas dire de sagesse. Dieu, vous le savez tous, qui devrait unir tout le monde est le mot qui a le plus divisé les hommes, depuis un grand nombre de siècles... et, nous aurions eu la prétention de traiter une pareille question en quelques minutes !... La Tour de Babel, de fantastique mémoire, aurait été dépassée... chose qu'il fallait éviter à tout prix.

On oublie trop facilement, *qu'à ce moment-là*, le spiritisme était regardé comme étant une *fumisterie* et les spirites, les « Modern spiritualist » comme étant des charlatans, ou des ignorants plus ou moins mystiques, voulant enseigner, imposer des choses dont ils ne connaissaient pas le premier mot.

Il fallait donc éviter, le plus possible, tout ce qui aurait pu amener des discussions *oiseuses* ou *irritantes*.

M. Ch. Fauvety, qui n'a pas cessé jusqu'à son dernier soupir de combattre vaillamment pour la croyance en Dieu, a fort justement compris notre pensée dans les paroles suivantes, qu'il prononçait en plein Congrès : « On a dit avec raison que c'est le mot de Dieu qui nous divise le plus à l'heure où nous sommes. Oui, c'est vrai, c'est fâcheux, mais cela est, parce que chacun n'a cru jusqu'ici à Dieu que par sentiment ou par tradition, en s'en rapportant à des lois préétablies ou à d'obscures légendes, ou bien encore à des métaphysiques fausses. incompréhensibles la plupart du temps et contradictoires, vous le savez bien. »

En définitive, de la tenue du Congrès dans le choix des questions présentées, allait dépendre la *mort* ou bien la confirmation de la mauvaise réputation que des critiques, dit bien pensants... avaient inventé contre le spiritisme. Nous voulions que ce soit la *mort* qui triomphe, car il n'était que temps de briser les barrières qui empêchaient le spiritisme d'entrer hardiment dans les milieux spéciaux, qui ont l'oreille du public et pouvaient plus que d'autres non seulement aider à enrayer le progrès du matérialisme, qui envahissait tout à ce moment-là, mais pouvait aussi orienter l'humanité vers la philosophie spiritualiste.

Les *faits* nous ont donné raison. Depuis le congrès, le savant ne se cache plus, ne craint pas de déchoir en s'occupant du spiritisme. Que ceux qui ont eu l'occasion d'assumer une responsabilité aussi délicate me jettent la première pierre...

Qu'on le veuille ou non, ce congrès marquera, comme l'a franchement reconnu le monde officiel (V. la *Revue philosophique*) dans l'histoire de la psychologie. Nous pouvons affirmer que c'est depuis lors que la réaction, qu'on a appelée improprement « mystique » qui étonne, effare les matérialistes a commencé. Je souhaite aux congrès à venir un même succès.

Mais revenons à la question de la croyance en Dieu. Aujourd'hui nous n'avons plus à réserver cette question. On peut sans crainte aller même jusqu'aux *divagations !* le spiritisme n'en sera pas atteint.

Occupons-nous en, mais sans avoir la prétention de la résoudre, de longtemps du moins, sinon comme il est dit précisément dans *le Livre des Esprits* : ON S'ÉGARERA DANS UN LABYRINTHE D'OU NOUS NE POURRIONS SORTIR.

L'Esprit-guide d'Allan Kardec ajoutait même : « Laissez donc de côté tous ces systèmes : vous avez assez de choses qui vous touchent plus directement, *à commencer par vous-mêmes :* étudiez vos propres imperfections afin de vous en débarrasser, cela vous sera plus utile que de vouloir pénétrer ce qui est impénétrable. »

La loi du progrès s'impose ici comme ailleurs, ce qui était une maladresse du temps d'Allan Kardec, ainsi qu'à l'occasion du congrès de 1889, ne l'est plus aujourd'hui.

Permettez-moi donc, mes chers compatriotes, puisqu'aujourd'hui nous sommes en famille, puisque chacun peut exprimer librement sa pensée, sans crainte d'être *honni* si on est pas orthodoxe... permettez-moi de vous dire — vu le peu de lumière que nous possédons pour le moment — comment je comprendrai la résolution de cette question primordiale de la croyance en l'Être suprême, soyez persuadé que j'admets parfaitement que vous me répondiez : « Votre Dieu n'est point notre Dieu. » « Dieu, dirai-je d'abord avec C. Flammarion, est la pensée inconnaissable (pour nous terréens), dont les lois directrices du monde sont une forme d'activité ». Ces lois sont non-seulement constantes, mais concordantes. intelligibles, DIEU EST !... parce que pas un peuple, que dis-je, pas une peuplade, qui n'ait dans son berceau, l'idée de Dieu. Trop souvent, comme l'ont démontré MM. de Quatrefages et Albert Réville, les voyageurs qui ont affirmé qu'ils avaient rencontré des peuples athées, sans religion,

prenaient leurs propres conceptions comme critérium des peuples qu'ils visitaient, c'est pourquoi ils ont été si souvent et si facilement induits en erreur. N'oublions pas aussi que les *primitifs* n'aiment pas montrer aux étrangers leurs croyances religieuses. On peut dire sans crainte, que l'athéisme n'est nulle part qu'à l'état erratique.

Un des arguments que l'on oppose à l'existence de Dieu c'est l'existence du mal, nous répondrons avec V. Hugo :

Dieu ce soleil qui fait même une ombre à l'athée
. . . .
Dieu fit l'univers, l'univers fit le mal.

Peu importe que l'*idée* de Dieu ait engendré dans le passé d'effroyables abus. S'il fallait renoncer à tout ce que l'homme n'a pas compris, ou mal interprété, il faudrait renoncer à toutes choses, même à la vie.

Qu'importe le nom qu'on donne à l'*Increé* pensant, intelligent, agissant. Qu'importe la forme, les oripeaux plus ou moins grotesques dont on l'affuble, ou bien les *vices* que l'homme se plaît à lui attribuer dans l'espoir de se faire pardonner les siens.

Dieu est au-dessus de toute cette mascarade .. Pauvres infiniment petits que nous sommes, devant cette question transcendante s'il en fut, ne devrions-nous pas avouer franchement notre impuissance ? Cet aveu serait digne de la pensée humaine, sans prétendre comme Tertullien, que l'embarras que l'on éprouve à concevoir Dieu est ce qui nous donne de son existence l'idée la plus magnifique. Nous pouvons dire comme M. Léon de Rosny, dans sa belle étude sur Lao-Tsen, dans laquelle l'éminent savant démontre que la philosophie chinoise n'est pas athée « c'est à coup sûr faire œuvre bien gratuite de raisonnement que de vouloir définir l'*absolu* et le mesurer d'une façon quelconque avec le mètre intellectuel encore *si étroit dont nous disposons*. Le bon sens le plus vulgaire nous enseigne que nous ne pouvons acquérir sur la Loi suprême initiatrice des mondes, qu'une idée en rapport avec les conditions de développement rationnel spécial à la sphère d'intelligence, au sein de laquelle nous évoluons, que cette voie n'étant que manifestation intuitive et rudimentaire, doit aller en s'élargissant, c'est-à-dire en se complésant par la connaissance de plus en plus approfondie des phénomènes de la nature. »

Mais comme nous le disons plus haut : le Progrès s'impose, cherchons... car sans celui auquel les prêtres égyptiens durent donner une figure (le soleil) afin que le peuple ne s'égarât point au milieu de la mascarade de dieux que la Théocratie avait inventé pour mieux asservir les foules. Sans cette Puissance supérieure, il ne saurait y avoir de base solide, pour ce qu'on appelle aujourd'hui la *science idéale* et qu'on appellera demain tout simplement la science.

Permettez-moi encore d'ajouter un mot : L'homme disait Schiller, se dépeint dans ses dieux : Dieu, selon moi du moins, n'est pas plus le Père, *imposant* la loi abominable du talion! comme nous le disons malheureusement en spiritisme, qu'il n'est le maître fantasque, vindicatif que nous enseignent les Religions. Il faudrait donc commencer à démasquer les dieux humains, si nous voulons découvrir, voir *celui qui est*.

Nous avons aussi à débarrasser la pensée humaine de ces affirmations absurdes, injustes, qui voudraient nous faire croire que la Nature est « immorale, criminelle, marâtre, etc. » C'est notre ignorance ou plutôt notre égoïsme qui rend parfois la Nature sévère... Elle nous gorge de richesses, mais nous nous gardons bien d'en user sagement... Oh ! que nous avons à nous réformer de ce côté-là !... Sans quoi nous ne comprendrons jamais Dieu.

Mes chers compatriotes, que cette belle union, où je suis de cœur avec vous, ne prenne pas fin, sans un engagement formel d'en finir une fois pour toutes avec le sectarisme. L'humanité souffre ! pensons à elle, avant de penser à nous. Demandons à tous les spirites, à tous les spiritualistes, quelle que soit l'école dont ils se recommandent, de s'organiser, afin qu'à un moment donné nous puissions, d'un commun accord — car sans le bon exemple rien n'est possible — nous placer entre les frères ennemis : *Le Capital et le Travail* pour leur démontrer *scientifiquement* l'existence de l'âme, ainsi que sa survivance, et les armes tomberont, les haines s'éteindront, devant la haute et consolante philosophie qui en découle. Ils se tendront la main et *s'uniront dans la science et dans la justice.*

« Voilà, mes chers compatriotes, le vœu que je forme à l'occasion de l'anniversaire de notre cher et grand Initiateur.

J. Bouvery.

ADRESSE DU GROUPE GIRONDIN

Tous les partis, toutes les sectes religieuses et philosophiques honorent leurs grands morts parce que, en dehors du respect et de l'admiration qu'ils peuvent inspirer, ils symbolisent, ou mieux encore, ils personnifient le pourquoi, la raison d'être des opinions, des croyances affichées et défendues par les partis auxquels ils appartiennent et qui les revendiquent.

Aussi grands ou aussi humbles qu'ils aient pu être de leur vivant, leur mémoire, pour devenir impérissable, attend la consécration de la mort et il en est très justement ainsi, parce que ces noms-là marquent une date dans les annales de l'humanité.

Jésus, cet humble entre les humbles, n'est devenu divin qu'après avoir rendu le dernier soupir. Lui tant méconnu, tant méprisé, tant renié, tant persécuté, tant martyrisé au temps béni de sa courte existence, annonce l'aurore d'un jour nouveau en relevant la femme de sa trop longue déchéance et en promettant aux humbles, aux petits, aux persécutés, aux déshérités, à tous les parias de ce bas monde, les premières places dans les demeures du Père... Au destin aveugle et cruel ; aux caprices irraisonnés du hasard stupide et désespérant, il oppose le règne de Dieu tout fait de justice et d'amour, Lui reste grand parmi les plus grands et aucun ne peut lui être comparé. Lorsqu'il a dit : « J'ai apporté aux hommes la lumière et les hommes ne l'ont point comprise », il eût pu, jetant un coup d'œil dans l'avenir, compléter sa pensée en ajoutant : Ceux qui auront pour mission d'instruire les hommes prendront la lumière pour la mettre sous le boisseau.

Allan Kardec, dont nous nous disposons nous aussi à fêter l'anniversaire, pour entrer en communion de pensée avec vous, a eu le mérite inappréciable d'avoir tenté, avec succès, de raviver la flamme de ce foyer près de s'éteindre et de l'avoir présentée aux yeux de ceux qui savent voir (et ils sont nombreux aujourd'hui), sinon dans tout l'éclat de son immortelle splendeur, sous un jour tout au moins assez lumineux pour frapper l'esprit et le cœur du plus grand nombre. S'il n'a pas tout dit ce qu'il savait, c'est qu'il a jugé avec raison que le moment n'était pas venu de tout dire alors qu'il avait déjà tant de peines à faire accepter les idées émises dans son œuvre magistrale, vrai travail de bénédiction.

En dehors des inspirations géniales qui le peuvent caractériser, d'autres hommes eussent été capables peut-être d'accomplir un pareil labeur. Le vrai, le grand, l'immortel mérite de l'œuvre est d'avoir été conçu et exécuté à une époque où les classes dites dirigeantes se montraient unanimement hostiles à ces idées taxées par elles de folie. Il eut également contre lui, il va sans dire, la science officielle, laquelle ne perd jamais de vue le côté politique de son institution, puis il eut à lutter contre un autre pouvoir exerçant une action autrement étendue que le pouvoir gouvernemental proprement dit, plus pratique que lui, mieux organisé, plus vivace, plus

fort, plus résistant, infiniment plus redoutable que tous les autres réunis. Est-il besoin de le nommer? Ajoutez à cela l'hostilité qu'il a dû rencontrer près de ces esprits toujours trop nombreux qui (passez-moi l'expression pittoresque) cherchent tous les matins d'où vient le vent pour savoir quelle direction suivre dans la journée. Mais ce ne sont point là les seuls ennemis qu'il ait eu à combattre. Restait le ridicule, cet hydre aux mille têtes, au rire sarcastique et cruel. Il n'a pas eu peur de la bête, l'effroi de notre race et de beaucoup d'autres. Les rieurs depuis ont changé de côté.

Oui, rendons hommage à sa mémoire, saluons en lui l'apôtre inspiré. Disons-nous bien que s'il n'y a plus aujourd'hui grand mérite à lutter contre les ennemis qu'il a eu à combattre, c'est à lui que nous devons reporter le mérite et les avantages de cet immense progrès S'il a été à la peine, il est juste qu'il soit à l'honneur. Souhaitons que les générations futures gardent, comme nous le gardons tous. un religieux souvenir de cet homme qui le premier réunit en un corps de doctrine tous les éléments de cette science vieille comme le monde qui conclut à démontrer aux plus sceptiques que la vie d'ici-bas n'est qu'un passage. un champ d'épreuves, une école sur les bancs de laquelle il nous faut venir nous asseoir bien des fois pour nous y instruire de toutes choses, au point que nous soyons dignes d'aller vers d'autres demeures, sous des cieux plus fortunés, toujours plus loin du mal, plus loin de la souffrance, plus près de Dieu.

Rosa AGULLANA.

TRAITÉ DU HASCHICH

ET D'AUTRES SUBSTANCES PSYCHIQUES

(*Suite*)

Nous savons aussi par Pline (1) que la mandragore, de même que l'ellébore, nous le verrons dans un chapitre, étaient utilisées comme anesthésiques à la dose d'un cyathe (0 lit. 045). La décoction vineuse de la mandragore est un narcotique qui apaise les douleurs, comme tous les soporifiques, et c'est pour cela, au dire de Dodonée, qu'on l'administrait à ceux auxquels en voulait brûler certaines parties du corps, retrancher ou scier quelque membre.

Après les plantes narcotiques, nous étudions les *Herbes Magiques* : verveine, chélidoine, ortie, centaurée, ellébore, mélisse, etc.

Enfin, dans une conclusion générale, nous donnons notre opinion sur les substances étudiées, en insistant tout particulièrement sur la manière d'employer ces divers produits. Nous engageons le lecteur à *user* de ces produits parfois dangereux, mais de ne jamais en *abuser*. Sans cela il s'exposerait aux plus graves dangers.

Le lecteur devra donc toujours avoir présent à l'esprit le précepte latin : *Uti et non abuti*, qui sert d'épigraphe à cet avant-propos; s'il se conforme à cette sage devise latine, le but que nous avons poursuivi en publiant ce nouvel ouvrage aura été atteint, et nous nous estimerons satisfait, puisque nous n'aurons pas répandu le bon grain sur un champ inculte, sur une terre stérile !

CHAPITRE PREMIER

HISTORIQUE

Importance du haschich parmi les substances psychiques. — Herbe aux fakirs. — Le népenthès d'Homère. — La belle Hélène magicienne. — *Le Cannabis Indica*. — Diodore de Sicile. — Marco Polo et le Vieux de la Montagne. — Les Haschichiens ou assassins. — Les Vieux de la Montagne et Eugène Salverte. — Paraphrosinie magique de Sauvage. — Les sorcières du moyen âge et leurs fumigations. — Opinion de Cornélius Agrippa. — Cardan. — Porta. — Davy et le gaz hilarant. — Spartmann. — De Sacy. — Aubert-Roche. — De Courtives. — Moreau de Tours. Le docteur Delens.

Parmi les substances psychiques, le *haschich*, nous l'avons dit, occupe sans contredit le premier rang. L'étymologie de ce terme est dérivée de l'arabe, et signifie simplement *Herbe*, d'où l'expression connue en Orient de *Haschich al Jocaro*, l'herbe aux fakirs.

Les puissants effets de ce narcotique ou plutôt de ce stupéfiant sont connus de toute antiquité.

Homère désignait sous le nom de *Népenthès* notre haschich moderne, cela ne peut faire aucun doute en se reportant au texte de l'illustre auteur de l'*Odyssée*.

D'après ce texte, en effet, cette substance avait la propriété de faire oublier tout chagrin et tout souci, en un mot toutes les peines de ce monde. Nous donnerons la traduction du passage où il est question de cette substance, mais après avoir toutefois rapporté les circonstances dans lesquelles le jeune Télémaque en fit usage.

Le fils d'Ulyse vient de quitter Ithaque pour aller à la recherche de son père. Le fils de Nestor, Pisistrates, l'a conduit de Pylos à Sparte, où le roi Ménélas leur fait le meilleur accueil; mais en leur faisant le récit de divers épisodes du siège de Troie, après avoir rappelé les exploits des Grecs, il insista sur les pertes subies par ceux-ci, ce qui émut les deux jeunes gens, à tel point qu'ils versèrent d'abondantes larmes. A ce moment les esclaves avaient dressé le festin et avant de se mettre à table la belle Hélène présente de ses gracieuses mains à ses hôtes des coupes pleines d'un vin exquis, mais dans laquelle elle a introduit une substance qui doit faire oublier au jeune Télémaque et à son ami leur profond chagrin ; voici comment s'exprime Homère (1) :

« Alors Hélène, fille de Jupiter, s'occupe d'un autre soin : elle jette dans le vin une préparation qui dissipe les chagrins, calme la colère et donne l'oubli de tous les maux; celui qui dans sa coupe mêle à son breuvage cette préparation ne peut de tout le jour verser des larmes. lors même qu'il viendrait à perdre son père ou sa mère, lors même que, sous le fer, il verrait périr un frère ou un fils bien-aimé. Tel est le remède salutaire, que la fille de Jupiter tenait de l'Egyptienne Polydamna, fille de Thon ; car c'est en Égypte surtout que la terre féconde produit avec abondance des plantes diverses, les unes bienfaisantes. les autres nuisibles; en ce pays, du reste, tout homme est médecin habile, car les Égyptiens sont tous issus de la race de Pæon. »

Dans le récit d'Homère, le terme « Nepenthès » est pris substantivement, bien que ce soit un adjectif composé de *ne*, particule négative et de *penthos*. chagrin.

Qu'est-ce que le Nepenthès des Grecs? c'était une plante ou plutôt une sorte d'arbrisseau sarmenteux à fleurs dioïques assez petites disposées en panicules et qui n'ont pas beaucoup d'éclat; l'espèce la plus commune du genre est le Nepenthès de l'Inde. *Nepenthès Indica* de Lamarque ou le *Nepenthès distillatoria* de Linné; mais nous devons ajouter que cette plante n'a aucun rapport avec le chanvre ou *Cannabis Indica*, qui sert à fabriquer le *Haschich*, aussi nous pensons pouvoir affirmer que sous ce terme de Nepenthès les occultistes anciens cachaient un arcane qui désignait et la plante véritable et sa préparation. Ce qui nous confirme dans cette supposition, c'est que, dans Homère à ce même terme de Nepenthès, il substitue celui de drogue *pharmacon* (*Odyss.*, IV, 220).

Après Homère, Diodore de Sicile nous dit que les femmes de Diospolis d'Egypte avait le secret de dissiper la colère et le chagrin, et il nous apprend (I, 97, 7) que les Egyptiens fondaient sur ce fait la croyance qu'Homère avait séjourné en Egypte, car cette substance était la même certainement que celle qu'Homère dénomme Nepenthès.

Marco-Polo nous donne des renseignements précis sur la subs-

(1) *Histoire Naturelle*, xxv, 94.

(1) *Odyssée*, IV, 219 à 234.

tance que le *Vieux de la Montagne* faisait absorber à ses disciples pour les fanatiser. Nous voyons que c'était du chanvre, les sommités qu'il leur faisait prendre dans leur breuvage, de là le nom d'*Haschichins* devenu par corruption assassins, qui fut donné à ses sectaires.

Une fois ce breuvage absorbé, les disciples de Sheyck-al-Djebal, dont les Croisés traduisirent le nom par celui de *Vieux de la Montagne*, étaient possédés d'une sorte de fanatisme et suggestionnés par leur chef; il en faisait ce qu'il voulait. Pendant plus d'un siècle et demi ces assassins tinrent tous les souverains de l'Asie dans une terreur perpétuelle; c'étaient les anarchistes du XIIe siècle.

Seul Louis IX, dit le *Saint*, brava leurs menaces, et exigea d'eux des réparations qu'il obtint. Les sectaires du Vieux de la Montagne succombèrent sous les coups des Mongals vers 1258.

« Le *Vieux de la Montagne*, nous dit Salverte (1), dont l'histoire est mêlée de tant de fables, s'entoura d'une troupe de fanatiques, prêts à tout oser à son premier signal. Leur dévouement sans bornes ne lui coûtait, dit-on, que le soin de les endormir par une boisson narcotique, puis de les faire transporter dans les jardins délicieux où, à leur réveil, toutes les voluptés réunies leur faisaient croire, pendant quelques heures, qu'ils goûtaient les plaisirs du ciel. Il est permis de suspecter l'exactitude de ce récit; car des indiscrétions pouvaient chaque jour compromettre l'existence de ce paradis factice!

E. Bosc.

(*A suivre.*)

OUVRAGES REÇUS

Le Prophète de l'Apocalypse, annonce du deuxième AVÈNEMENT SOCIAL DU CHRIST en esprit dans l'Intelligence des peuples.

Très intéressante étude sur les prophéties et plus particulièrement celle de l'Apocalypse se recommande au peuple, aux politiciens, aux socialistes, aux prêtres, aux philosophes, aux théologiens, en un mot à tous les penseurs de l'époque, par J. VICERE, GÉOMÈTRE. Prix 1 fr. 50, imprimerie de l'*Indépendant*, 3, rue Lazare-Escarguel, Perpignan.

L'AME VITALE, par le Dr R. Baraduc, conférence faite à la Société des études philosophiques et sociales sur son livre *la Force vitale, notre corps fluidique, sa formule biométrique*.

Brochure, chez *Henri Jouve*, éditeur, 13, rue Racine, Paris.

(1) *Eugène Salverte, Des rapports de la médecine avec la politique*, p. 182 et suiv. 1 vol. in-12, Paris, 1806.

Cette conférence est du plus haut intérêt. Nous en reparlerons en faisant l'analyse de *la Force vitale*.

POUR LES PAUVRES

Le 20 mars, de M. Nallet à Treffort, reçu. . . .	0 fr. 50
Le 22, d'une jeune communiante, ses économies.	2 »
Le 3 avril, anonyme, dans notre boîte.	20 »
Total :	22 fr. 50

SOLUTION DE LA CHARADE DU N° 80

PARACELSE

Ont trouvé juste: MM. Léon Denis, H. Sylvestre, R. Vadin, Le fil o zof, Mlle Adèle.

Mot Carré

Mon *un*, magnétiseur, brave à l'âme fière,
Et dont le cœur est plein de mon *deux*, pour ses frères.
Doublant *trois*, vous aurez certaine locution
Adverbiale. *Quatre* ?. . « Ah! prêtez attention;
C'est une rivière, affluent de la Saône.
Cinq signifie: court... *Zou! Zou!* que le trombone
Renommé de mon *un* vienne par ses accords
Eclatants, au combat, nous convier encor!

GASTON DE MESSIMY.

Puéchabon (Hérault), le 14 février 1894.

Les noms de nos œdipes seront publiés dans le n° 84 de la *Paix Universelle*.

Cours de magnétisme

Dimanche 15 courant, dans son cours. A. Bouvier traitera *De l'influence de la pensée au point de vue thérapeutique*.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 83 | 10 Centimes | 1er-15 MAI 1894

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il parait un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE :

AVIS

Pour répondre au désir d'un grand nombre de nos lecteurs et afin d'éviter trop de coupures, nous ne publierons l'intéressante conférence de M. D. Metzger qu'à partir de notre prochain numéro.

L. D.

OCCULTISME ET SOCIALISME

Dans le n° 81 de la *Paix universelle* du 1er au 15 avril dernier, Sylvestre adresse au Dr Augagneur quelques vérités bien senties.

Laissons le docteur à son rire, qui, hélas! ne rappelle que de loin celui de Voltaire. Le cas est d'autant plus différent que Voltaire était animé d'un ardent amour de la Vérité et de la Justice. Il fit une caricature de la religion à laquelle il s'attaqua de très bonne foi mais sans charité.

Laissons le docteur qui s'ennuie chercher à ennuyer les autres, laissons le docteur qui désespère chercher à désespérer les autres et partir en guerre contre tout ce qui s'appelle : foi, espérance, charité.

Laissons s'agiter ceux qui constituent les plus sûrs agents de la décomposition sociale, huileuse, actuelle.

Je dis huileuse, car il semble que les hommes d'aujourd'hui, glissent de scandales en scandales les uns sur les autres, ayant perdu toute énergie, toute passion, qui donnait comme une singulière beauté au temps barbares d'autrefois.

Il me sera facile un jour de démontrer que les plus dangereux anarchistes ne sont pas ceux que l'on croit, non que je veuille accuser les derniers, parce que l'occultiste comme le véritable chrétien doit préférer à tout la paix et la douceur.

Heureux les miséricordieux, a dit le divin maître.

Donc, je demande même au docteur Augagneur d'excuser ma vivacité et de me croire lorsque je lui affirme que j'ai pour lui la même sympathie que pour tous mes frères, en général. Je voudrais seulement tenter d'éclairer un homme qui est certainement intelligent et doué de précieuses facultés.

En même temps, je désire poser, en quelques mots, pour les lecteurs de la *Paix universelle*, le problème social.

Voici la vérité essentielle qui constitue comme un point de départ, auquel tout homme doit adhérer :

La terre marche à son unité.

Que les peuples consentent ou non à le reconnaître, ils continuent depuis des milliers d'années une expérience destinée à leur prouver *leur solidarité.*

Soit par la guerre, soit par le commerce, soit par l'idée religieuse, ils sont appelés sans cesse à des contacts et à des échanges réciproques.

Le système nerveux de cet organisme terrestre, rudimentaire, s'est développé récemment : télégraphes, téléphones, chemins de fer. A sa faveur, la terre est devenue plus sensible dans son ensemble et vaguement consciente d'elle-même.

L'empire universel a été rêvé par d'illustres guerriers. Leurs échecs successifs ont fait la preuve de *l'impuissance de la violence à réaliser l'Unité.*

Les diverses tentatives de conférences internationales, les expositions sont autant de facteurs contribuant à rappeler aux hommes la solidarité universelle.

L'Unité ne peut-être réalisée que par l'harmonie qui conserve à chaque peuple, à chaque individu, son caractère spécial, sa liberté relative et fait reposer le bonheur de l'un dans celui de tous et inversement.

L'anarchiste, non le criminel, mais le révolté de bonne foi, le pacifique, veut ramener l'homme à son état de nature, dans lequel il n'y aurait plus d'oppression, plus de contrainte.

Les hommes vivraient dans une grande liberté, une immense fraternité:

Il n'y a pas à s'y tromper. Là est l'idée par excellence de l'anarchie, celle qui lui donne une vigueur que les persécutions autoritaires, aveugles, n'étoufferaient pas. L'anarchiste est d'ailleurs un résultat et non une cause; il indique la maladie du corps social auquel il faudrait autre chose qu'un grossier empirisme.

L'anarchiste se trompe grossièrement dans l'application qui le pousse à combatre toute AUTORITÉ.

Voici ce que je lui répondrai :

Moi, je rêve la même chose que vous : bonheur pour tous, le produit du travail réparti équitablement, la fraude, le mensonge, le césarisme néfastes dans l'abîme ; *mais vous supposez que l'homme est parfait, je ne le suppose pas.*

Si l'homme n'est pas parfait, votre état de liberté sera en réalité un état d'oppression, de sauvagerie absolument effrayant où les vices et les passions se donnent libre cours. Contemplez en esprit, et vous serez effrayé, *si vous êtes logique*, du résultat de vos théories.

D'ailleurs, les peuples ont tellement conscience de cette vérité, qu'ils préféreront toujours instinctivement la plus absolue autocratie l'anarchie.

Je rêve, moi aussi, cet état de bonheur et de perfection. Mais je ne suppose pas l'homme parfait. Je chercherai donc à réaliser le maximum de bonheur, de perfection sociale par le *minimum d'oppression* ; et, cela en confiant l'autorité à ceux-là seuls qui sont incapables d'en abuser, aux *sages* qui doivent constituer la *tête* du corps social.

C'est ici que nous arrivons à la notion fondamentale qui va éclaircir tout ce qui précède.

La terre marche à son unité, elle doit la réaliser par une organisation.

Cette unité organisée constituera le corps social.

Sur quel modèle doit être organisé le corps social?

Sur le plus parfait modèle que nous présente la nature dont nous ne sommes jamais que les inférieurs copistes, bon gré mal gré.

Ce modèle : *c'est l'homme*. L'homme résumé de la création, résumé et synthèse de toute la nature terrestre. Les animaux sont l'analyse figurative de ses passions; tous les autres règnes y sont représentés : le minéral et le végétal.

Donc le corps social sera organisé sur son modèle naturel, le corps d'un homme.

A chaque lecteur, je laisse le soin de méditer largement cette notion fondamentale, naturelle et rationnelle.

C'est une vérité dans la plus forte expression du terme.

Oui, c'est l'homme, le microcosme, la clef de l'univers qui est le seul athanor des sages.

Le connais-toi toi-même est la plus grande révélation pour celui qui sait entendre ; mais, restreignons-nous à notre cas particulier actuel et disons quelques mots de cette organisation idéale.

Remettons la pyramide sur sa base ; en bas, la matière avec ses *faits* ; en haut, l'esprit avec ses principes ; dans le milieu, le cœur et les lois.

Le corps social sera organisé sur celui d'un homme prototype (le Christ, par exemple). Un tel homme équilibre parfaitement son corps avec sa tête par son cœur. Il est bien portant, il aime, il pense, il prie.

Le corps de l'homme comporte trois divisions principales :

La *tête*, le *cœur*, le *corps*.

Le corps social comportera trois divisions principales :

L'autorité correspondant à la tête.

La justice au cœur.

L'économie au corps.

La direction du corps d'un homme parfait est confiée à sa tête, siège de la sagesse, de la science, de la pensée et de la prière.

Un homme qui se laisse guider par ses instincts (corps) ou ses passions (cœur) est un homme perdu; tout le monde sait cela.

En haut du corps social, il y aura donc le tribunal *de l'autorité*, confié aux seuls hommes n'en pouvant abuser, aux sages, *aux mages*. Car les savants d'alors devront posséder la science intégrale du corps, de l'âme et de l'esprit. Ces hommes peuvent exister. Il y a de ces initiés qui sont comme des dieux. Je n'en puis dire plus long, ici pour l'instant.

Ce tribunal de l'autorité rassemblera les corps dispersés actuellement sous le nom de haute science, d'Initiés (dont la franc-maçonnerie conserve vaguement le souvenir), le pape lui-même et tous les *hauts clergés* de tous les pays de la terre.

Le succès du Congrès religieux de Chicago peut déjà prouver qu'il ne s'agit plus ici d'une utopie irréalisable.

Le second tribunal est celui du *Pouvoir*.

Là se trouvent réunis les rois, les empereurs chargés de maintenir l'ordre, de rendre la justice. Seront rois et empereurs en ce temps, les initiés de second ordre, possédant le pouvoir des initiés du tribunal de l'autorité. Ainsi plus d'abus, plus d'arbitraire.

Puis, en troisième lieu, le tribunal de l'économie, à proprement parler, la commune, chargé d'assurer la prospérité matérielle, les échanges commerciaux, etc., se composant des anciens, des notables élus directement par le peuple.

Ces trois tribunaux hiérarchisés, permettront à la lumière contemplée directement par le tribunal suprême, présidé par le grand hiérophante (représentant l'homme-Dieu), d'être répartie progressivement le long de la pyramide, jusqu'aux plus humbles et adaptée à leurs yeux.

L'homme pourra s'élever par son mérite des plus basses classes jusqu'au premier rang.

Je n'ai pas craint d'exposer franchement un ensemble qui pourra confondre et frapper plus d'un lecteur. Cet ensemble enveloppe tous les systèmes de gouvernement expérimentés par l'humanité depuis des siècles, les épure et les rend à leurs places respectives.

C'est un idéal qu'il est bon de contempler. Quand et comment se réalisera-t-il ? Quelle doit être notre conduite dans le moment présent ?

C'est ce que nous étudierons par la suite, si cette étude sommaire et grossière intéresse les lecteurs de la *Paix universelle*.

Par les faits, par la prophétie même, nous pourrons prouver ce qui pour aujourd'hui est simplement soumis à la foi et à la raison.

Nous montrerons aussi, aux seigneurs modernes, que ce sont eux, les véritables anarchistes ; nous pourrons mettre leur cœur à nu, dévoiler leurs procédés et leur apprendre, s'ils ne le savent, qu'un occultiste est avant tout un homme de vérité, de justice, d'ordre, de paix et d'amour.

L'occultiste réprouve toute violence. Il ne reconnaît que la puissance de l'esprit de charité dont il appelle de tous ses vœux le règne et auquel il fait don de sa vie.

Ainsi que le soleil échauffe et éclaire tous les êtres de la terre indistinctement, ainsi l'homme régénéré, le nouveau-né de l'Evangile, doit aimer et éclairer de toutes ses forces, selon ses moyens, tous les hommes, tous les êtres.

Où iraient donc les peuples affolés par la terreur du néant ou par l'aspect d'un Dieu vengeur, Moloch moderne créant pour l'Enfer, si des hommes dévoués ne leur apportaient l'espérance basée sur la justice et la miséricorde ?

Oui, nous ferons voir le Divin dans toute sa splendeur, nous ferons entrevoir la vérité une, soleil des idées comme le soleil unique des yeux.

Aux chrétiens mêmes, nous révélerons le Christ, car toutes les ombres grimaçantes, fruits du cauchemar des hommes, tous les

dieux de terreur, de sang, de vengeance, ont fait leur temps. Les hommes n'en veulent plus, ils ont soif d'amour, d'harmonie; la grande masse des deshérités souffre et pleure. Nous saurons bien arracher le Christ à ceux qui l'ont enseveli depuis dix-huit siècles pour le leur rendre.

Je termine en manifestant le regret que j'éprouve en voyant les spirites se livrer à des discussions sur Dieu (congrès de Liège).

Dieu, c'est la notion absolument sublime qu'il faut laisser au-dessus de toute discussion. Que les spirites ne l'oublient pas, ils se battent actuellement avec des mots. Ce que nul ne comprend, il n'y faut pas toucher. La justice, l'immortalité, la communion, l'union, les hiérarchies célestes et la sublimation indéfinie de l'homme, la lecture des analogies du Cosmos et la conquête des pouvoirs latents de l'humanité, des forces occultes de la nature, offrent suffisamment de débouchés à l'expansion de tous. CE qui est figuré par la croix, CE que la foi chrétienne ressent et aspire dans le mot Dieu, CE que l'Indou adore par l'ineffable syllable OM, CE que le rabbin juif nomme Iévé, l'Absolu insondable, la vie en elle-même, l'Être et la Raison suprême, CE qui est en dehors du temps, de l'espace et de toute figuration, sentez-le si vous le pouvez, mais ne le discutez pas.

AMO.

25e Anniversaire de la mort d'Allan Kardec

RÉUNION DES SPIRITES DE PARIS, AU *Père-Lachaise*, LE DIMANCHE 1er AVRIL 1894.

Comme d'habitude, à cette date, des couronnes ont été déposées sur la tombe du Maître, et des discours ont été prononcés.

Ainsi que cela s'est passé l'année dernière, les orateurs ont été classés par ordre alphabétique de noms.

Par déférence, on a lu d'abord les lettres et les discours de province.

1° Lettre de M. Alexandre Delanne, s'excusant de ne pouvoir assister à la réunion.

2° Lettre de M. Deslouis, excusant également son absence;

3° Lecture du discours de M. Dufilhol;

4° Lecture d'une adresse envoyée par les Spirites de Lyon.

Ces deux discours affirment Dieu et demandent que cette question figure au programme du prochain Congrès.

On comprendra que nous ne puissions, dans ce compte rendu succinct, analyser les discours, qui seront d'ailleurs publiés; à peine pourrons-nous donner une faible appréciation de l'ensemble.

Voici l'ordre dans lequel ils ont été prononcés:

1° M. ALPHONSE ARGENCE: sur l'utilité et sur la marche progressive du Spiritisme. Ce discours contient de belles pensées.

2° M. AUZANNEAU: veut l'affirmation de Dieu au Congrès, exprime des doutes sur le succès de la fédération; demande que les Spirites s'unissent à *d'autres Spiritualistes*, en vue de la création d'une société indépendante d'études psychiques.

3° M. STREIFF: discours entièrement rempli de la question de Dieu qu'il affirme, citations théologiques, et, à la péroraison, citation d'une belle phrase empruntée à Léon Denis.

4° M. BOYER: est aussi pour Dieu. Parle contre le fanatisme.

5° M. LAURENT DE FAGET: de la philosophie, de belles envolées poétiques, dont il est coutumier. « *Le Spiritisme, à sa base, est une science; à son sommet, il devient presque une religion.* »

Donne de bons conseils. Dit que nos adversaires ont droit à notre respect.

Un instant, l'orateur s'interrompt pour rappeler un passage du discours d'Auzanneau, où celui-ci demande l'alliance avec les Spiritualistes. S'adressant directement à Auzanneau, il lui dit que son *rêve* est beau, mais qu'il est irréalisable. Les autres écoles ne possèdent point la vérité tout entière.

A cela Auzanneau répond qu'il ne demande l'union des Spiritualistes que sur les points fondamentaux admis par tous, les sujets particuliers d'études étant réservés. Quant à nos connaissances au point de vue psychique, nous avons les uns et les autres, beaucoup à y ajouter.

Disons bien vite que ce petit incident n'a été qu'un échange de paroles courtoises.

6° M. GIROD: discours visant directement une personnalité Spirite en vue, que tout le monde a reconnu, la blâmant, entr'autres choses, d'avoir cherché à entraver la marche de la fédération, etc.

7° M. GUBIAN, délégué de la *Société fraternelle*: a parlé sur le Spiritisme et sur ses contradicteurs. Croit fermement à l'avenir de la doctrine.

8° M. MAITZERT: a récité une longue, très longue prière à Dieu. C'était un fort beau sermon, tel qu'on en entend dans les cathédrales.

Cette prière, inattendue, a clos la série des discours, et a mis fin à la cérémonie. Il était environ cinq heures.

On a pu constater que, cette année, il y avait moins d'orateurs que de coutume.

A.....

DISCOURS DE M. AUZANNEAU

MESDAMES, MESSIEURS,

Aujourd'hui, comme les années précédentes, je me fais un devoir d'assister à cette réunion commémorative, qui a pour but d'honorer le Maître et de parler de son œuvre.

Le spiritisme emprunte cette année à diverses circonstances un caractère de gravité qui doit attirer notre attention.

L'ouverture prochaine du Congrès de Belgique et le projet de Fédération spirite universelle, sont des événements importants; de plus, nous ne devons par perdre de vue que des groupes spiritualistes en formation se proposent d'étudier la question psychique en dehors de nous.

A propos du Congrès, il s'est déjà produit une polémique assez vive entre des personnalités marquantes, justement estimées du

monde spirite, ce qui nous a valu d'intéressants articles, notamment sur la question de Dieu.

J'ai suivi de loin la discussion, me sentant d'ailleurs incapable d'apporter aucune lumière sur cet insoluble problème. Et même, en ce qui concerne les questions de ma compétence, j'ai préféré garder le silence.

Quoique n'étant plus mêlé à la direction officielle de la marche du spiritisme, je m'intéresse néanmoins à son avenir, et je ne renonce pas à lutter pour le triomphe de nos idées.

Je m'honore d'être un spirite sincère, mais qui naturellement a ses impressions propres, voit par ses yeux, sent par son cœur, perçoit par son âme, et qui a la franchise, — parfois le courage, — de ne pas cacher son sentiment. Je suis avec tous ceux qui veulent le bien de la cause, renonçant toutefois à les suivre dans une voie qui n'est pas celle que je m'étais tracée.

Le congrès de Liège doit-il s'occuper de la question de Dieu, ou doit-il l'écarter de son programme?

Il peut sembler étrange de voir un pareil sujet mis en discussion par des spirites qui veulent se réunir en un congrès exclusivement spirite! J'avoue que, — en cela d'accord avec la majorité des spirites, — je ne comprends pas le spiritisme sans Dieu.

Je n'entends point qu'on cherche à définir la divinité, ni qu'on bataille sur des mots à double sens. Dieu! ce nom suffit. J'estime qu'un congrès qui ne l'affirme pas ne peut être un Congrès Spirite.

On parait, en ces derniers temps, être tombé d'accord sur cette question, parce qu'il a été admis que la proposition serait soumise au vote du congrès, lequel jugerait en dernier ressort.

Mais, dans les conditions où ce vote sera fait, il peut arriver qu'on trouve une majorité pour le rejet de la proposition. Si Dieu est exclu du programme, a-t-on pensé aux conséquences d'une pareille décision? S'est-on demandé ce qu'il adviendrait du congrès si la masse des spirites *déistes* était mise en minorité par une fration locale disposant d'un grand nombre de voix?

D'après votre déclaration, vous n'avez pas les éléments nécessaires pour résoudre scientifiquement le problème de l'absolu ; en d'autres termes, vous ne pouvez pas démontrer l'existence de Dieu.

Eh bien, à défaut d'un Dieu scientifique, inaccessible à notre entendement, laissez-moi le Dieu de la foi, celui que j'entrevois au moyen des sens de l'esprit, dont parle Arthur d'Anglemont, et dont l'idée m'aide à supporter les misères et les déceptions de cette vie. Je puis, de la sorte, pénétrer dans l'infini des mondes, que mon âme est avide de connaître, espérant y rencontrer le règne de la justice et de l'amour.

Voilà le Dieu que je voudrais voir affirmer au prochain Congrès.

Entre autres questions à traiter, la médiumnité mérite un examen particulier, en raison des difficultés qu'elle présente, des conséquences et des dangers qui découlent de sa pratique.

Quiconque s'est occupé d'expériences spirites, a dû remarquer que dans les groupes nouveaux, on accepte facilement les choses les plus invraisemblables, surtout lorsqu'elles portent l'étiquette d'un nom célèbre.

Quand cela se passe dans une réunion privée, le mal n'est pas grand; mais quand le ridicule se produit au grand jour, qu'il s'étale dans des articles ou dans des publications malencontreuses, il y a danger pour la cause. C'est alors qu'il faut enrayer le mal, ou tout au moins ne pas s'en rendre complice.

S'il est bon de tenir compte de la sincérité de ceux dont la bonne foi a été surprise, il n'est pas moins utile de leur signaler les écueils à redouter.

Il ne suffit pas qu'une communication contienne de hautes pensées, exprimées dans un style correct, pour qu'elle émane nécessairement d'une célébrité. Si elle est banale, un grand nom la rend ridicule.

Croire que les grandes intelligences de l'espace, sont à la disposition du premier évocateur venu, en vue de satisfaire sa curiosité, c'est faire preuve de présomption ou de... simplicité.

Allan Kardec, dans le Livre des Médiums, signala le danger des communications apocryphes, et ne cessa de conseiller, par la suite, de se tenir en garde contre les esprits légers ou trompeurs.

On sait cela partout, mais on ne le dit pas assez. Chacun travaille pour soi, groupes et individualités. Qu'une découverte utile au progrès de la cause se produise, elle se trouve, de ce fait, retenue dans un cercle étroit. Il en serait autrement si les sociétés d'études étaient reliées entre elles et se communiquaient leurs travaux.

On l'a bien compris, puisqu'on a voulu créer une fédération générale. Tous les spirites ont approuvé ce projet; malheureusement, d'accord sur ce but, ils se sont quelque peu divisés sur les moyens.

L'idée d'une fédération exclusivement spirite a prévalu. C'est un fait acquis, je le reconnais. Pourtant je n'oublie pas que j'ai voté contre. Les raisons qui m'ont guidé existent toujours. Je pense qu'une fédération *spiritualiste* est plus facilement réalisable, et que le spiritisme y peut occuper une place considérable.

Quant au projet actuel, pour mener à bien une aussi vaste entreprise, il faut autre chose que de la bonne volonté, il faut autre chose que de l'argent; il faut des hommes capables et dévoués.

Certes, il s'en trouve parmi les spirites; mais ceux-là sont-ils assez nombreux, et possèdent-ils les moyens voulus pour atteindre le but? L'avenir nous répondra.

En attendant, je crois qu'ils feraient bien de s'allier à d'autres chercheurs *spiritualistes* qui ont besoin de l'appui du spiritisme, et de mettre à profit l'union de ces forces, pour constituer une société indépendante d'études psychiques, reconnue utile par plusieurs d'entre nous.

Toutefois, si d'aucuns pensent que les spirites seuls disposent d'une force suffisante, qu'ils ont en mains les matériaux nécessaires à cette fondation, qu'ils ont des hommes pour la diriger, qu'attendent-ils pour commencer ces travaux? Leur devoir est de ne pas laisser à d'autres l'honneur de cette création.

S'il en est enfin qui se sentent le courage de tenter l'entreprise, qu'ils se fassent connaître! Nous sommes quelques-uns qui nous joindrons à eux avec empressement.

A défaut d'une entente sur ce point, déjà vainement cherchée, qu'on ne s'effraie pas de l'édification d'une œuvre commune *spiritualiste*, affirmant le principe de la survivance de l'âme et de la responsabilité individuelle, car elle n'infirmerait aucune école. Chacun des membres resterait libre d'agir selon ses convictions, dans sa propre sphère d'action. L'union serait faite en vue de l'examen approfondi des phénomènes psychiques, ce qui pourrait jeter un jour nouveau sur la constitution du monde extra-terrestre, et sur les conditions de vie de ses habitants.

Il est temps que les spirites, se dégageant enfin des vieilles coutumes, entrent résolument dans la voie de l'expérimentation scientifique. En agissant ainsi, ils se conformeraient d'ailleurs aux instructions du maître, et peut-être auraient-ils la gloire d'ajouter à son œuvre, par la découverte de lois nouvelles, ou par l'explication rationnelle de phénomènes encore incompris?

Dans tous les cas, ils doivent en chercher les moyens!

AUZANNEAU.

CORRESPONDANCE

Paris, le 3 avril 1894.

CHER MONSIEUR ET FRÈRE,

Ayant été absent, je viens seulement d'avoir connaissance de l'article de M. Henri Sausse : *l'Idée de Dieu* (nº 80 de *la Paix Universelle*).

A ce propos, voulez-vous me permettre quelques rectifications, relativement au Congrès de 1889.

C'est comme *délégué* de la « Société Parisienne des Etudes spirites » que j'en faisais partie. Je ne représentais donc pas une opinion personnelle. D'ailleurs, quelques autres membres de cette Société assistaient aussi au Congrès. De son côté, mon ami Marius George était *délégué* de la « Vie Posthume » et du « Groupe Jean » de Marseille.

Quant aux bases qui furent adoptées à cette époque, elles ne constituaient nullement un sacrifice imposé par une minorité, ainsi qu'on l'a prétendu récemment. Le programme général avait été conçu par les promoteurs du Congrès eux-mêmes. J'en appelle à notre ami Bouvéry. — La vérité est que la porte du Congrès se trouva assez largement ouverte pour que les spirites indépendants aient pu y prendre part.

Dans ces conditions, j'avoue que je fus un peu surpris par le discours que M. Léon Denis prononça le 11 septembre, et où les sociétés indépendantes furent prises à partie. N'étant pas orateur, je ne répondis pas immédiatement ; et peut-être même, par respect de l'ordre du jour et d'un temps précieux, n'aurais-je pas répliqué du tout, si le lendemain, vers les cinq heures du matin, je ne m'étais éveillé sans pouvoir me rendormir. Un discours de réponse se déroulait tout entier dans mon esprit; et, pour n'en pas perdre la mémoire, je dus me lever et l'écrire aussitôt. J'avais parfaitement l'impression du groupe invisible qui m'assistait; je pourrais même dire quelle influence me souleva de ses vibrations pour le passage relatif à Jésus et au christianisme ; mais, ne pouvant faire la preuve, je m'abstiens.

Vous voyez donc combien M. Henri Sausse est dans l'erreur lorsqu'il écrit : «... au début M. Camille Chaigneau prend la parole, et, de concert avec M. Marius George, dans un discours *savamment ordonné, préparé, étudié, point par point*, aborde... »

En passant, je ferai observer que je n'eus pas la parole au *début* de la séance (12 septembre), mais plutôt vers la fin. Je me rappelle même que, sur la demande de M. Laurent de Faget, je cédai mon tour de parole à M. d'Anglemont. D'ailleurs il n'y a qu'à se reporter au procès-verbal. Si je note ce détail, en soi peu important, c'est simplement pour montrer à M. Henri Sausse que sa mémoire peut le tromper.

Et ceci m'amène aux paroles qu'il m'attribue après la réplique de M. Léon Denis. Je ne doute pas de la bonne foi de notre frère ; mais il admettra bien qu'au bout d'à peu près cinq ans le souvenir peut lui faire défaut pour reconstituer des notes forcément incomplètes.

Quant à moi, je ne prétends pas me rappeler exactement ce que j'ai dit. (Si l'on devait se servir de mes paroles, il eût été préférable, me semble-t-il, de ne pas attendre si longtemps, et d'apporter ce supplément de procès-verbal dès la publication des documents.) Mais je me rappelle très bien le sens des quelques mots que j'ai prononcés, et je puis assurer que je ne me suis pas exprimé dans les termes que me prête M. Sausse. J'avais dit ce que j'avais à dire, et je croyais inutile de prolonger le débat, d'autant plus que la lutte n'eût pas été à armes égales vis-à-vis d'un orateur comme M. Léon Denis; d'autre part, j'ai gardé (peut-être à tort, si le texte publié est identique à l'improvisation) l'impression que son nouveau discours était une atténuation de celui de la veille.

Cela étant, comme je me rappelle vaguement avoir vécu en des temps chevaleresques, j'ai cru pouvoir, sans trahir ma cause, rendre hommage au beau talent de notre collègue, et j'ai dit en substance que je me félicitais de lui avoir fourni l'occasion d'un nouveau discours plein d'éloquence. Parce que l'on ne nous rend pas justice (en persistant à nous attribuer des idées sans grandeur), ce n'est pas une raison pour que nous ne rendions pas justice aux autres, malgré les divergences. Je ne me doutais pas que, cinq ans après, on retournerait contre moi un acte de pure courtoisie.

D'ailleurs, ce qui montre bien que je n'ai jamais eu la moindre intention de renier les termes de ma réponse à M. Léon Denis, c'est que, M. Fauvety (qui n'assistait pas à la séance du 12 septembre) m'ayant offert le lendemain d'insérer ce discours dans *la Religion laïque et universelle*, j'acceptai avec empressement. On peut le trouver dans le numéro portant la date du 15 septembre 1889.

Voilà, cher Monsieur et frère, les explications les plus indispensables que je crois devoir aux lecteurs de la *Paix Universelle*, malgré mon peu de goût pour les questions personnelles. Vous verrez, je pense, que je me suis scrupuleusement abstenu d'une ironie facile; la tentation pourtant ne m'en a pas manqué ; mais ce n'eût pas été véritablement spirite.

Je me suis efforcé d'être aussi bref que possible, et, connaissant votre esprit d'impartiale justice, je ne doute point que vous n'ayez l'obligeance d'accorder l'hospitalité à ces quelques lignes, simplement défensives.

En vous remerciant d'avance, je vous prie d'agréer, cher Monsieur et frère, mes meilleurs sentiments d'estime et de cordialité.

J. CAMILLE CHAIGNEAU.

Lettre de Bouvéry

Paris, 15 avril 1894.

MON CHER DIRECTEUR,

Ma lettre à Papus (1), au sujet de l'union à établir entre les diverses écoles : spirite, spiritualiste, occultiste, magnétique, m'a valu les observations de plusieurs de nos bons amis. Permettez-moi, mon cher directeur, de profiter de la large hospitalité que votre vaillant journal accorde à toute opinion sincère, pour répondre, aussi brièvement que possible, à nos amis communs.

La plupart conviennent que l'isolement des différentes écoles qui, réunies, ont assuré le grand succès des deux Congrès Internationaux : spirite, spiritualiste et magnétique, de 1889, les rend impuissantes et les réduit à un piétinement sur place lamentable. On avoue également l'urgence qu'il y a à suivre des méthodes plus scientifiques, à effacer les intérêts particuliers de chacun devant celui supérieur de la vérité.

Sur ces deux points capitaux, l'on est presque unanime, mais on ajoute: sans doute, *l'union libérale*, qui a tant contribué au magnifique succès de 1889, est désirable. Nous vous comprenons bien, Bouvéry, qui, depuis longtemps, vous appliquez à la reconstituer. Nous comprenons également Papus qui, tout récemment, est entré dans la même voie. Mais cette union, si désirable, qui donc l'a rompue ? qui ? sinon les occultistes. Avez-vous oublié que vous-même qui cherchez toujours à verser de l'huile sur les plaies, il vous

(1) Voir le nº 76 de la *Paix Universelle*.

a fallu relever, comme elles le méritaient, certaines assertions de ces messieurs? Ne vous souvient-il plus avec quel superbe dédain ils nous traitaient nous et notre cause? Vous conviendrez bien que, dans ces conditions, il est permis de réfléchir avant de tendre de nouveau la main d'association à ceux qui nous fustigeaient de si vigoureuse et de si injuste façon. Les sentiments des occultistes ont-ils changé à notre égard? Avons-nous cessé d'être pour eux les enfants que nous étions? Pouvons-nous attendre d'eux qu'ils nous traitent avec courtoisie et loyauté? Ont-ils renié le passé? Sont-ils venus à résipiscence? Tant que nous ne serons pas fixés sur ce point, nous ne pourrons consentir à renouveler une alliance qui serait une duperie.

Que l'on relève nos erreurs, s'il y en a; qu'on soumette le spiritisme et le magnétisme aux discussions les plus serrées; que l'on en élague impitoyablement tout ce qui n'est pas de bon aloi: à la bonne heure! nous applaudissons sans arrière-pensée à tout travail qui nous rapprochera de la vérité, idéal toujours poursuivi, jamais atteint. Mais docilement essuyer à nouveau les rebuffades dont, sous prétexte de science et même de morale, on se croyait le droit de nous accabler, non pas: Chat échaudé craint l'eau froide.

Voilà, mon cher Directeur, ce qu'on me dit. Que répondre, sinon renvoyer à ma lettre où l'on verra combien j'insiste pour que l'on cesse, dans un camp comme dans l'autre, du côté des spirites comme du côté des occultistes, de se décerner des brevets de sagesse *absolument gratuits des deux parts*. J'y demande à toutes les écoles de mettre fin à des disputes aussi stériles qu'irritantes, pour travailler en commun à la grande œuvre qui nous est chère à tous. C'est dire assez clairement que je réprouve absolument, aujourd'hui comme hier, la guerre indigne que certains occultistes et certains spiritualistes ont fait au spiritisme et au magnétisme.

L'*union*, cela est incontestable, ne pourra s'établir et ne sera durable que si, de part et d'autre, on est assez sage pour jeter le voile de l'oubli sur un passé mauvais, et pour s'engager d'honneur à ne plus retomber dans l'erreur qui nous a fait tant de mal. Hors de là, rien à attendre d'une union qui serait sans but comme sans lien.

Quand donc cesserons-nous *les uns et les autres* de marcher à la remorque de ces politiciens pour qui toute la politique consiste dans les injures et les infamies qu'ils se jettent mutuellement à la face, et pour qui les intérêts de la patrie s'effacent dès que les leurs sont en jeu?

Qu'on y réfléchisse! Le respect des adversaires est la première loi d'un homme épris de la vérité. Le pardon et le rapport ne s'imposent pas moins. Il ne se crée rien de durable ni de bienfaisant sans cela. Si donc les écoles qui ont pris part aux deux congrès internationaux de 1889 ne modifient pas leur manière de faire, elles se condamneront elles-mêmes à l'impuissance. Qu'elles cessent, dans ce cas, de prêcher le beau, le bien et le vrai; qu'elles ne prétendent plus posséder les moyens d'aider au relèvement moral de l'humanité! *Ce serait de l'ironie*, et ceux auxquels nous nous adresserions nous diraient avec raison: *Médecin, guéris-toi toi-même*. Donnerons-nous au monde le spectacle d'une irrémédiable division et de discordes qui ne connaîtront point de fin? Que ceux qui avant tout ont à cœur d'aider au triomphe de la vérité répondent. Que ceux qui veulent aider à enrayer la décomposition morale, sociale que l'on constate dans toutes les classes parlent sans crainte, il n'est que temps...

Que ceux qui ne veulent plus être dupes de théories plus ou moins alambiquées — quoique de bonne foi — cachant, sous de belles phrases, ou sous des promesses plus ou moins fallacieuses, une profonde ignorance des êtres et des choses, se lèvent et disent, sans morgue comme sans faiblesse: *assez de divisions. Assez de prétention à l'infaillibilité*; nous ne sommes, les uns et les autres, qu'à l'A,B,C. de la science, étudions ensemble, afin de tracer définitivement la voie qui nous mènera tous vers la lumière, vers Dieu!

Cordiales poignées de mains.

J. BOUVÉRY.

THÉRAPEUTIQUE MAGNÉTIQUE

(*Suite*)

V (*suite*)

IL N'Y A QU'UN REMÈDE

VÉGÉTAUX. — On avait jadis une grande confiance dans les vertus médicinales des plantes; on les employait au naturel, en infusions, décoctions ou cataplasmes. Aujourd'hui on a en quelque sorte relégué la médecine dite *des simples* au rang des *remèdes de bonne femme*. L'homme avec les tendances qui le caractérisent de substituer partout et toujours son action à celle de la Nature, a cru faire œuvre scientifique louable en extrayant des plantes leurs composés chimiques pour en constituer des *alcaloïdes*; c'est là, dit-on un progrès notable, en ce que les alcaloïdes présentent sur les substances brutes, herbes, écorces, racines, graines, le grand avantage de permettre de mieux en apprécier l'emploi, de mieux en définir les effets et d'en mesurer plus exactement le dosage. C'est ainsi qu'on a tiré la *morphine* du pavot, la *quinine* du quinquina, l'*atropine* de la belladone, la *strichnine* de la noix vomique, sans songer que par ces manœuvres de laboratoire on a détruit les précieuses facultés tonales originelles données par la Nature au Pavot, au Quinquina, à la Belladone et à la Noix vomique et qu'à l'élément de synthèse qui constitue l'individualité propre de chacun de ces corps on a subsistué par l'analyse chimique des éléments nouveaux qui n'ont aucun rapport avec les premiers.

Ainsi l'air par exemple qui se compose, on le sait, de 21 parties d'oxygène et de 79 parties d'azote, ne doit ses propriétés vitales qu'à cette condition expresse d'être le produit tonal de l'antagonisme de l'oxygène et de l'azote dans le rapport de 21 à 79. Changez ce rapport, brisez la tonalité de l'air, séparez l'azote de l'oxygène, ces deux gaz *isolés* n'auront plus séparément sur notre organisme les mêmes effets physiologiques que leur composé et perdront leurs propriétés vivifiantes. N'est-on pas arrivé au même résultat par la création des alcaloïdes? En brisant la tonalité vivante du pavot, n'a-t-on pas tué ses principes bienfaisants naturels pour y substituer des produits artificiels tels que l'Opium, la Morphine, la Narcéïne, la Codéïne, la Narcotine, la Papaverine et la Thébaïne, toxiques ou anesthésiques violents, tous plus dangereux les uns que les autres et qui peuvent compromettre sérieusement la tonalité vitale?

Après le jus de Pavot il n'est pas de substance dont on ait fait au détriment de l'humanité un abus plus grand et plus fréquent que la *Quinine*; or la Quinine prise en excès produit la phtisie, l'hydropisie, les vertiges, la surdité, un trouble profond des voies digestives et des idées. C'est, on le sait, le médicament héroïque de la Fièvre, mais personne n'ignore que les fièvres coupées par la quinine récidivent plus souvent que celles qui ont été arrêtées par d'autres moyens: son action très rapide n'est que passagère, le trouble revient aussitôt que l'action du remède est épuisée; de là ces fièvres intermittentes indéracinables qui, en réalité, ne sont qu'une maladie médicamenteuse produite par la Quinine.

Quant à la *Digitaline*, qu'on emploie fréquemment aussi, c'est une substance qui, plus que toutes les autres, paralyse la réaction vitale;

la digitaline neutralise l'effet des autres médicaments, surtout lorsqu'on l'emploie *antipathiquement*, c'est-à-dire dans le cas où le pouls est rapide. Au lieu d'être, comme on le croit généralement, l'agent *modérateur* du système artériel, elle en est l'agent *perturbateur* par excellence et elle donne aux battements des artères une intermittence irrégulière ; à la faible dose de 6 milligrammes elle peut amener des accidents redoutables.

Il en est ainsi de tous les alcaloïdes naturels dont les principes actifs extraits des végétaux sont plus ou moins dangereux à manier et sur lesquels nous reviendrons plus loin en parlant des anesthésiques. Ce que nous voulons établir ici, c'est qu'en mettant à nu les principes immédiats des substances sous prétexte de débarrasser les corps de tous les éléments étrangers et stériles qui les obstruent, le chimiste ne soupçonne pas, au point de vue de la combinaison des forces de la nature, où peuvent le conduire ces essentialisations artificielles de laboratoire.

MINÉRAUX. — L'organisme peut encore, si la dose n'est pas trop forte, se défendre contre les alcaloïdes végétaux, en les éliminant ; mais contre les sels minéraux, tels que ceux de platine, de plomb, de cuivre, d'arsenic, d'étain, d'antimoine, de fer, de mercure, il n'a plus la même puissance d'élimination : Les minéraux non seulement ne s'absorbent pas, mais il accaparent ou dispersent les forces vitales. « Le plomb qui frappe de mort le soldat sur le champ de bataille, dit le chimiste Louis Lucas, n'est pas plus mortel que le *bichlorure de mercure* ne l'est lui-même : l'un est revêtu d'une force balistique, l'autre d'une force de condensation chimique relative. Pour le maintenir en suspension, l'organisme se ruine en condensation normale de la même façon qu'un hôte pauvre s'épuise pour recevoir un grand seigneur dont la dépense l'obère. »

Les minéraux sont des accapareurs de mouvement ; ils ruinent par leur présence dans l'organisme la tension normale de la vie, et c'est ainsi que le mercure fait de si grands ravages ; on s'était tout d'abord prudemment borné à n'employer le mercure que comme insecticide, on l'a ensuite appliqué comme spécifique de la syphilis, des maladies de la peau ; puis, généralisant son emploi, on l'a associé à plusieurs substances et notamment à l'iode contre la scrofule.

L'*Iode* lui-même est devenu le médicament tellement à la mode qu'on l'emploie journellement *intus* et *extra* sous forme *d'iodure* et de *teinture* contre toutes les maladies. Convaincu de son innocuité dans les applications externes surtout, chacun de nous s'en badigeonne l'épiderme des pieds à la tête à propos de rien.

Et cependant, non seulement l'Iode donne des nausées, des vomissements, cause le tremblement des membres, une prostration générale, des sueurs froides, mais il dessèche et corrode les tissus blancs, ligaments et enveloppes des articulations, sur lesquelles on l'applique. L'Iode n'est donc pas si inoffensif qu'on pourrait le croire.

Il en est de même du *Fer* dont on fait un si grand abus dans l'anémie ; on s'est imaginé que le Fer, symbole de la Force, devait renforcer l'organisme comme on double la force d'une roue en la ferrant. « C'est une erreur qui s'éternise dans les livres, dit le Dr Giacomini, mais dans la pratique jamais on n'obtiendra à l'aide du fer la moindre élévation du rythme des fonctions vitales ! » L'abus du fer, considéré à tort comme le spécifique de la scrofule et du rachitisme, gâte les dents, perd l'estomac, échauffe les intestins, donne de la diarrhée et des vomissements, abaisse le pouls et finalement enflamme et affaiblit l'organisme.

Le fer, par ses hautes propriétés condensatrices du mouvement, peut, appliqué sur l'épiderme, arrêter par son simple contact les hémorrhagies, les crampes et les spasmes les plus violents, mais, si l'on tient à sa santé, il faut bien se garder de l'absorber par la voie stomacale.

Quant à l'*arsenic*, tout le monde connaît les dangers de son emploi ; nous n'insistons donc pas ; nous nous bornons à constater que pas un sel minéral n'est assimilable, et que tout traitement par les minéraux présente un danger pour l'intégrité de la tonalité vitale.

ANTITHERMIQUES. — On s'est beaucoup rejeté en ces temps derniers vers les antithermiques. L'*antipyrine* a eu et a encore une grande vogue ; concurremment à l'antipyrine on a employé d'autres produits tels que l'*acétanilide* et la *kaïrine*.

Nous ne pouvons mieux faire que de donner sur la valeur de ces agents pharmaceutiques l'opinion d'un homme qui a été l'une des lumières de l'Académie de médecine, le regretté professeur Peter : « Leur usage à titre d'antithermique et de *refroidissant*, dit-il, est motivé par l'une des erreurs les plus graves de la médecine contemporaine, la médecine *Physico-Chimique* qui prend l'*effet* pour la *cause*, le *fait* pour l'*acte*, et considère l'*hyperthermie* ou *surélévation* de la température comme constituant le péril dans une maladie. L'hyperthermie est tout simplement une déviation de l'acte fonctionnel ; viser l'hyperthermie par un médicament *refroidissant*, ce n'est qu'accomplir une partie de la tâche médicale ; au grand péril du malade, on abaisse brusquemment de plusieurs degrés la température ; l'état du malade est tout ausi mauvais ; *la prostration est plus grande encore*, le malade l'est même plus qu'avant, car le *médicament a cyanosé les extrémités en les rendant bleuâtres et froides comme celles d'un noyé* ; *il y a empoisonnement médical et si cet empoisonnement va trop loin le malade est si bien refroidi qu'il l'est pour toujours !*

Cette explication très catégorique du savant professeur de la faculté sur les applications et les conséquences funestes des antithermiques, vise également la méthode réfrigérante appliquée dans les fièvres graves, où l'on pense pouvoir éteindre le feu de la maladie par un bain froid, comme on éteindrait un charbon incandescent dans l'eau. C'est ainsi que les docteurs Leroy de Béthune, Brand de Stettin et Liebermeister, de Bâle, considérant l'élévation de température comme le principal danger des fièvres graves, ont cru devoir appliquer la méthode réfrigérante à la fièvre typhoïde. Mais c'est là une erreur grave que la célèbre physiologiste Claude Bernard a combattue de son mieux en démontrant que dans la fièvre on ne connaît guère encore les phénomènes intimes d'échange, de réduction et d'oxydation qui se passent dans les tissus et qu'on commence au contraire à entrevoir très nettement la nature des influences, que peut exercer sur eux l'appareil général de régulation calorifique, le système nerveux. C'est donc au réseau nerveux qu'il faut s'adresser pour combattre le désaccord tonal ; la surélévation de la chaleur vitale, n'est, comme le dit très justement M. le professeur Péter, qu'un symptôme de la maladie et non sa cause, et ce n'est point en abaissant brusquement la chaleur vitale par un procédé mécanique ou chimique qu'on parviendra à atteindre la source du mal ; tout ce que l'on peut faire en agissant ainsi, c'est troubler davantage par un choc violent l'équilibre nerveux.

ANESTHÉSIQUES. — A côté des antithermiques, le progrès de la science moderne a placé les *anesthésiques*.

Anesthésiques et antithermiques suppriment la douleur, et c'est cela surtout qui fait leur grande vogue ; mais s'ils suppriment la douleur, c'est parce qu'ils agissent sur le cerveau et sur la moelle en les paralysant ; l'effet n'est donc qu'apparent ! Il ne faut pas s'illusionner, le *chloroforme*, l'*éther*, le *chloral*, le *sulfonal*, la *cocaïne*, la *morphine* et leurs congénères, sont les plus redoutables agents *déprimants* du système nerveux : ils arrêtent les battements du cœur, donnent des nausées et des vertiges, des sueurs profuses, dilatent les vaisseaux cutanés et cyanosent le sang. Ils n'agissent pas seulement sur les éléments nerveux en maintenant les nerfs dans les tonalités basses de la sensibilité générale, ils sont aussi de violents poisons

musculaires; si l'on en force la dose, on provoque des attaques tétaniques, analogues à celles produites par la *strychnine* ; les muscles *antipyrinés* ou *anesthésiés* ne répondent plus par la contraction à l'excitation électrique, et la fibre musculaire, sous cette influence pernicieuse, subit une sorte de *coagulation* qui donne au muscle une rigidité dont il ne se dépouille que lorsque la cellule nerveuse sort elle-même de son anesthésie ; une trop fréquente répétition de cet état amène à la longue, on le comprend, une déchéance profonde des systèmes nerveux et musculaires, et consécutivement la ruine complète de la tonalité.

Le remède, dit-on, a supprimé la souffrance! Mais n'est-ce point payer bien cher ce court répit? Le médecin croit-il avoir enrayé le mal, et le malade être quitte de toute récidive? Il n'y a rien de changé, sinon que l'organisme, plus détraqué qu'avant, devient moins susceptible que jamais de répondre désormais à une réaction salutaire. Il ne faut pas s'y méprendre : la douleur n'est point le mal; la douleur bien au contraire est la manifestation d'un acte vital inhérent à toute cellule vivante; « c'est, dit M. le Docteur Luys, *un acte de réaction!* Il faut pour qu'il y ait douleur, qu'il y ait éveil de la sensibilité et qu'il y ait même une dose de sensibilité en disponibilité : ne souffre pas qui veut; pour souffrir il faut sentir. »

Tant qu'on souffre on peut espérer une réaction vitale; lorsqu'on ne souffre plus, « loin d'être guéri », on ne fait bien souvent que se rapprocher de la mort; éteindre la douleur par les anesthésiques, ce n'est point enrayer la maladie, c'est se payer d'un subterfuge d'autant plus décevant qu'il coupe court pour l'avenir à toute réaction vitale!

ANTISEPTIQUES. — On est arrivé aujourd'hui à considérer la plupart des maladies comme ayant un germe préexistant et étant engendrées par des parasitaires. Partant alors de ce principe que tuer le parasite c'est tuer la cause de la maladie, on use beaucoup des remèdes *antiseptiques*, et l'on fait une guerre acharnée aux microbes, au détriment trop souvent du malade lui-même.

Lorsque, dans le cours de la croissance de l'enfant, la muqueuse intestinale s'enflamme et engendre tout à coup des milliers de vers, sans se préoccuper des causes de cette invasion insolite, on se contente d'administrer au petit malade un vermifuge quelconque en se reposant sur cet adage populaire : « Morte la bête, mort le venin! »

En vingt-quatre heures, on débarrasse également un galeux de *l'acarus scabiei*, par quelques bains sulfureux, sans se demander si cette rapide expulsion du parasite par le soufre ne peut entraîner pour le malade des conséquences facheuses; or, la répercussion de la gale produit parfois une maladie des voies aériennes qu'on appelle la *phtisis purentula pulmonum*, et, pour notre compte, nous avons observé dans l'armée, parmi les militaires que nous avions sous nos ordres, que des hommes ainsi promptement guéris de la gale rentraient souvent deux ou trois mois après à l'hôpital, atteints d'une maladie interne plus ou moins grave.

A. BUÉ.

(*A suivre.*)

SECOURS IMMÉDIAT

Reçu de Mme H. Lefort, à Sens	5 fr. »»
Le 14 avril, de Mme B., à Lyon	5 »»
Le 15 avril, produit d'une tombola au profit de la caisse.	25 »»
Le 17 avril, de Mlle Morin.	»» 50
Total.	35 fr. 50

SOLUTION DU DOUBLE ACROSTICHE

Du numéro 81

J U R A
É G A L
S E U L
U R N A
S I O N

C O O K
H A T A
R U E R
I Z E D
S A G E
T U R C

GASTON DE MESSIMY.

Ont trouvé juste :

H. Sylvestre, le jeune Armand, Achard, Mlle K. P. Rosa, Adèle H., le Touareg, Mlle Jeunet.

TOMBOLA

Réclamer les numéros suivants :

1, 8, 12, 16, 18, 24, 25, 30, 36, 39, 44, 48, 49, 55, 59, 62, 65, 69, 73, 80, 82, 87, 90, 93, 99, 104, 108, 112, 113, 117, 124, 125, 131, 134, 140, 141, 146, 150, 156, 159, 161, 168, 170, 173, 180, 183, 186, 191, 194, 198.

Par suite de nombreux lots arrivés au dernier moment et n'ayant pu être classés, la tombola au profit de la caisse de secours, qui devait être tirée à l'issue du concert du 22 avril, a été renvoyée au dimanche 27 mai ; le tirage aura lieu au siège de la Société Fraternelle, 7, rue Terraille, à trois heures du soir.

Cours de magnétisme

Le dimanche 6 mai, A. Bouvier continuera dans son cours l'étude sur l'action de la pensée et l'intervention de l'occulte au point de vue de la thérapeutique.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons avec douleur la désincarnation de M. Louis-Horace Lefort, architecte, délégué cantonal, membre du conseil d'hygiène de l'arrondissement de Sens (Yonne).

Défenseur ardent de la cause spiritualiste, nous faisons des vœux pour que, débarrassé de la matière, il puisse continuer son œuvre régénératrice et bienfaisante, et vienne bientôt nous éclairer de ses lumières.

Que sa famille, attristée par sa disparition terrestre, reçoive nos sentiments de profonde condoléance. L. D.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 84 | 10 Centimes | 16-31 MAI 1894

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il parait un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE :

LA PAIX UNIVERSELLE

Il m'est doux de m'inspirer aujourd'hui de ce beau titre de journal suggéré par l'excellent M. Bouvier dont le dévouement et les sacrifices ont assuré la vitalité de la *Paix universelle.*

Un titre est comme une signature. C'est la signature de *l'esprit* qui devrait guider chaque collaborateur, et c'est ainsi que les diversités liées par une unité formeraient un tout harmonieux.

Il ne m'est pas permis d'apprécier jusqu'à quel point cet idéal a été réalisé, mais que les lecteurs sachent que ce ne sont pas les bonnes volontés qui ont manqué; s'ils ont cru constater des défaillances, il faut en accuser l'imperfection de la nature humaine.

Nous sommes beaucoup plus des hommes-animaux que des *hommes*. Nous désirons ce titre d'homme, mais ce n'est que par l'aspiration incessante au divin, par l'effort continu vers la purification et le perfectionnement que nous deviendrons semblables aux modèles qui sont soumis à l'humanité à travers les âges, prototypes qui l'éclairent et la conduisent.

Un jour, nous parlerons de l'homme régénéré; pour l'heure actuelle, constatons notre triste condition d'hommes-animaux (plan Kama-rupique de la constitution de l'homme d'après les Indous).

La preuve m'est facile : *En l'année 1894, dans l'Europe civilisée ... celui qui parle de Paix universelle provoque le rire ou la pitié de la grande masse et non certes des plus mauvais.*

Eh bien! parlons-en quand même de cette paix universelle, parlons-en hardiment avec foi, avec enthousiasme.

Nous croyons qu'un jour, qui n'est pas très éloigné, tous les peuples de la terre aspireront à la paix; ils seront las de carnage, ils auront soif d'amour.

Tous, solidaires de corps, d'âme et d'esprit, ils réaliseront l'unité par l'harmonie; ils réaliseront cette union *par la tolérance*.

La Foi et la Raison se soutiendront réciproquement au lieu de s'opposer pour se combattre; la Religion et la Science, unifiées dans leurs domaines respectifs (malgré les variantes des cultes ou modes de culture), s'apporteront un mutuel concours.

La Nature humaine est partout la même, partout la même aussi est l'*essence de l'adoration*.

La communion chrétienne et la Yoga (union) indoue ne diffèrent pas, en réalité, mais signifient le même sublime mystère, s'identifient pour celui qui sait aller au centre des choses et ne s'arrête pas à la circonférence.

La Science, qui a conclu à l'unité des forces physiques, conclura à l'*Unité* dans la plus large acception.

Dès aujourd'hui, d'ailleurs, des savants illustres, moins préoccupés de politique que de science, de vanité que de savoir, abordent courageusement, quoique prudemment, les questions de l'âme et de ses destinées éternelles.

Lorsque la paix sera faite dans les âmes, lorsque l'esprit pacifique, le saint esprit, aura été répandu comme un souffle par toute la terre, cette paix sera vite réalisée en fait. L'odieux démon de la guerre, démasqué et manifesté dans son horrible nudité aux yeux de tous, sera repoussé et précipité...

La nature humaine aura évolué. Le règne de Dieu arrivera sur la terre ainsi qu'il est demandé au *Pater*. C'est la véritable mission de Jésus. Beaucoup de ceux qui se croient

chrétiens n'ont pas l'air de s'en douter. C'est que les hommes n'ont pas encore su conquérir la vraie liberté, s'affranchir du joug de la lettre qui tue.

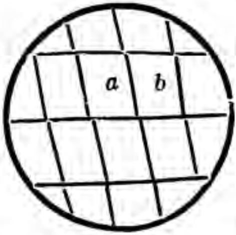
Il faut bien le dire : Des nations entières, des humanités entières peuvent être magnétisées comme un individu.

Cherchons à dissiper le mauvais magnétisme qui a fermé les yeux des hommes pour leur dérober la contemplation du soleil d'Amour dont l'aurore commence cependant à poindre.

L'état de guerre est anormal et provient uniquement de l'ignorance qui, d'ailleurs, ne subsisterait pas sans lui.

Nous montrerons plus tard comment un homme peut se *rendre libre*, s'affranchir du honteux esclavage des instincts, des passions et des parti-pris et redevenir roi dans ses domaines.

Pour l'instant, essayons de faire comprendre l'absurde de la situation européenne et terrestre actuelle et cela en quelques mots, clairement, pour tous. Nous définirons en même temps le vrai patriotisme.



Regardez cette figure, grossièrement divisée. Elle vous représente la France féodale du moyen âge.

Les subdivisions, ce sont les châteaux forts, les provinces. Tous ces petits territoires étaient en luttes perpétuelles les uns contre les autres. Il n'y avait d'autre justice que celle du fer. Le patriotisme, en *a*, consistait à se grouper autour du seigneur et à bien détester les autres.

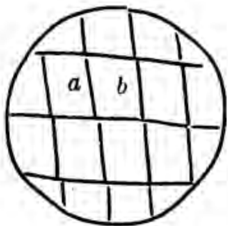
Fidèle à son seigneur, tel était le grand mot, dont le plus clair résultat était la guerre sauvage de château à château. Cet état de choses a disparu.

Tout en continuant d'aimer son sol natal, l'habitant de la subdivision *a* a cessé de détester les autres.

La France a été constituée ; l'harmonie s'est réalisée au profit de la grande unité, la mère-patrie actuelle, notre bien-aimée France, et aussi au grand profit de chacune des petites unités constitutives.

Aimons-nous moins notre famille, notre foyer, notre village ou notre ville qu'en ces temps-là ? Non ; mais le bien-être général s'est accru et les guerres locales et continuelles ont disparu. Pourquoi donc, cependant, la menace de la guerre est-elle restée suspendue sur nos têtes ?

Ah ! voilà.....



Regardez cette figure.

Elle rappelle tellement la précédente que je suis obligé de vous faire remarquer que ce n'est pas la même.

Celle-ci vous représente l'Europe actuelle : *a*, c'est la France, *b*, c'est l'Allemagne, etc... L'échelle est plus petite simplement.

Recommencez le raisonnement qui s'est appliqué à la France féodale, car il s'applique textuellement à l'Europe féodale.

La disparition de l'état de guerre entre les nations aura les mêmes conséquences que celles de la suppression des guerres de château à château. C'est absolument logique, et la raison n'a pas à se préoccuper de la différence d'échelle.

L'Europe ne connaît aujourd'hui d'autre justice que celle du fer. On maintient surchauffées, en tension menaçante réciproque, au nom *d'un mauvais patriotisme*, les nations qui n'ont pas envie de se battre.

C'est l'*anarchie* des souverains rappelant celle des seigneurs et donnant un funeste exemple, un lugubre prétexte aux anarchistes d'en bas.

Pourquoi Français, Allemands, Italiens, Autrichiens, Russes, etc... vous en voulez-vous ? Vous avez beaucoup de mauvaises raisons, pas une bonne.

Les plus clairs résultats de cette situation sont la ruine, la banqueroute imminente, la misère, la menace permanente d'une dévastation générale, l'inondation du feu et du sang permettant à quelques hommes aveugles ou criminels, égoïstes à coup sûr, de conserver par la terreur et la violence les fortunes injustes, les privilèges iniques.

Quels baroques spectacles, d'ailleurs. On a vu dernièrement un souverain évoquant le dieu de la guerre, comme s'il pouvait y avoir un dieu de la guerre !

Il faut dire le diable de la guerre et le dieu de la paix.

Un autre, ami du premier, voulait récemment déchaîner, sans motifs autres que ceux de sa haine, une guerre horrible sur la France, et je constate que pas un cri d'indignation ne s'élève contre ces *grands anarchistes*.

Supposez que les familles diverses d'une petite ville se mettent en guerre de porte à porte, de quartiers à quartiers, quelle horrible situation que celle de ces familles individuelles et de leur collectif, la ville. Cette situation que vous jugez affreuse, contraire à la raison des intérêts bien compris, n'est-elle pas celle de l'Europe actuelle ? Ce qui serait raison quelque part ne le serait donc pas autre part ?

Concluons :

Il faut que la famille européenne se constitue dans la paix. Les Etats-Unis d'Europe ne sont pas un vain mot, un rêve insensé. Ils constituent la solution, le salut. Puissions-nous bientôt connaître la Patrie Europe comme les habitants du moyen âge connurent la Patrie France !

L'horrible cauchemar qui pèse sur nous disparaîtrait enfin et les femmes oseraient encore enfanter, les jeunes hommes se marier. Votre fils, père qui m'entendez, ne serait pas appelé à vingt ans à un esclavage pire que les esclavages antiques, à une débauche qui lui pourrira la moelle des os, en pleine jeunesse.

Je manifeste ici la Vérité sans voiles et je fais appel à tous les cœurs ; dans notre cher pays de France, ce n'est jamais en vain qu'on s'y adresse.

Cessons d'admirer la guerre. Aimons notre patrie, soyons prêts à verser notre sang pour elle, mais reconnaissons que cette *nécessité est un mal*. Que l'Europe n'ait pas le droit de nous dénoncer comme une menace permanente pour sa sécurité, alors que tout homme sincère peut se convaincre aujourd'hui que la *France souhaite ardemment la paix*.

Proclamons bien haut notre fraternité pour tous les peuples. Appelons de tous nos vœux la réunion de plus en plus fréquente des congrès de la paix. Soyons au premier rang de tous les concours pacifiques.

Rectifions ainsi la notion du patriotisme :

EST PATRIOTE *celui qui, aimant son pays comme sa propre mère, aime cependant fraternellement tous les autres pays.*

N'EST PAS PATRIOTE *celui qui cultive la haine de peuples à peuples et menace par suite,* INDIRECTEMENT, *sa patrie des pires fléaux.*

On aimera un jour la grande mère Europe. Ce sera un beau jour, un jour de fête inouïe que celui de la réconciliation complète des peuples frères.

Puis la terre ne se composera plus que de quelques grandes subdivisions; par suite guerres plus espacées, mais encore à craindre, guerres de races qui se termineront à leur tour, la même loi agissant encore pour provoquer la fusion finale, la constitution de la patrie terre.

Présentement, la constitution des Etats-Unis d'Europe permettrait aux peuples réunis l'acquisition rapide d'une grande fortune par le commerce intérieur et extérieur, la réalisation moins douloureuse des transformations sociales nécessaires et inévitables, la puissance suffisante pour résister un jour à l'invasion des peuples chinois, musulmans, indous (la vieille civilisation marchant à l'assaut de la nouvelle) jusqu'à ce que les malentendus qui divisent les hommes disparaissent entièrement.

En résumé : Aimons tous les hommes, tous les êtres ; aspirons sans cesse à la paix universelle.

Ne parlons que pour bénir ; fuyons tout ce qui divise.

On se fait à soi ce que l'on veut aux autres.

Celui-là seul peut véritablement être heureux qui *veut* le bonheur de tous ses frères.

Celui-là seul peut posséder la paix du cœur, le calme de l'esprit, et c'est là le vrai bonheur.

AMO.

ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC

Il est de mode, dans certains milieux, de médire de la vie, de s'émouvoir, très platoniquement d'ailleurs, au sujet des misères et des souffrances humaines dont on ne parle qu'avec des larmes dans la voix et dans les yeux. Ce ne sont que plaintes, gémissements, colères, récriminations sans fin, tant contre la société telle que l'ont constituée les générations qui nous ont précédés sur la terre que contre l'auteur même de toute existence que d'aucuns rendent responsable de tous les maux qui s'appesantissent sur nous.

Je ne voudrais pas, optimiste béat et satisfait, affirmer que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Je sais trop les douleurs dont nous souffrons tous. Mais je proteste contre le pessimisme, facile autant que stérile des Jérémies, nos contemporains. Il y a mieux à faire qu'à broyer incessamment du noir. Au reste, soyons francs, nous ne sommes pas tellement déshérités que la vie ne nous offre à chacun sa part de bonheurs. L'homme, malheureusement, paraît plus sensible à ce qui l'afflige qu'à ce qui lui est une source de joies. Il oublie, l'ingrat, le bien qui lui est échu en partage pour concentrer toute son attention sur ce qui le rend misérable et digne de pitié.

La nature, pourtant, Dieu plutôt, dans son admirable prévoyance, avait tout fait, semble-t-il, pour qu'il ne fût pas tenté de s'abandonner à ces sombres pensées. De quel merveilleux ensemble de facultés n'est-il pas doué ! Il a l'intelligence, il a la volonté, il a le sens du beau, du bien et du vrai. L'univers s'ouvre devant lui dans sa souveraine magnificence. Il pénètre l'infiniment grand comme l'infiniment petit. Le champ de ses recherches est illimité. La puissance de son génie et ses triomphes sur la matière se déploient bien au delà de ce qu'ont jamais rêvé les imaginations les plus aventureuses. Enfin, il a en lui ces deux forces transcendantes, trop négligées : le souvenir et l'espérance. Parlons du souvenir.

Se rappeler, n'est-ce pas revivre dans leur plénitude les heures les plus délicieuses d'un passé dès longtemps évanoui ? N'est-ce pas retrouver les saints transports et les divines extases qui nous ont émus en des jours solennels et bénis ?

Comment donc se fait-il, comment est-il possible que, si souvent, nous jetions un voile d'oubli sur les années écoulées et que nous nous absorbions tout entier dans le moment actuel? N'est-ce pas nous diminuer nous-mêmes ? N'est-ce pas ressembler à celui qui, libre de contempler dans son immensité la splendeur radieuse des cieux étoilés, ou les merveilles sans nombre écloses sous les chaudes effluves d'un soleil printanier, s'enfermerait chez lui, dans une chambre étroite d'où sa vue n'embrasserait qu'une fraction infinitésimale du spectacle grandiose ou ravissant qui, au dehors, s'offrait intégral à son admiration ?

Que diriez-vous d'un homme qui, soudain, arrêté par un grand mur sombre et nu, se buterait obstinément contre cet obstacle, le fixant de ses yeux stupides et se répandant en lamentations amères sur le malheur de sa destinée, quand il lui suffirait du plus léger effort, d'un pas fait dans une autre direction pour voir s'entr'ouvrir devant lui d'incomparables horizons, des espaces immenses tout semés des richesses sans pareilles d'une nature inépuisablement féconde ? Or, cet homme, c'est vous, c'est moi, si, nous hypnotisant dans le présent, nous tenons pour nul et non avenu tout ce qui n'est plus, ainsi que ce qui n'est pas encore.

Donc, soyons moins oublieux. Regardons plus fréquemment que nous n'avons l'habitude de le faire, vers les temps et les événements que nous avons vécus. Le souvenir, c'est étendre et multiplier ses joies ; se souvenir, c'est rajeunir ; se souvenir, c'est revivre.

Est-il rien de plus doux au cœur que de se rappeler l'affection pleine de tendresse et de sollicitude d'un père et d'une mère que la mort a ravis à notre amour ? Est-il rien qui nous parle avec plus d'éloquence, de dévouement et de sacrifice de soi-même ? Ils nous ont aimés, ils se sont donnés à nous, ils ont travaillé, peiné, souffert pour nous. N'en ferons-nous pas autant pour les nôtres ? Et si, tout à notre égoïsme et à notre lâcheté morale, nous ne tenions nul compte de l'enseignement que nous a laissé leur vie, une voix vengeresse ne nous crierait-elle pas des profondeurs de notre conscience : ce que tu es, tu le dois à l'effort combiné et persévérant de tes parents, de tes maîtres, de tous ceux qui, de manière ou d'autre, ont concouru à faire de toi un homme. Est-ce ainsi que tu réponds à leur attente? Est-ce ainsi que tu acquittes la dette sacrée contractée envers l'humanité ?

Quelle douceur émue n'y a-t-il pas aussi à repasser dans sa mémoire les faits et gestes des amis qu'on a perdus ! On leur avait voué un attachement sincère. On savait qu'on pouvait compter sur leur fidélité. Ah ! les chers souvenirs, les luttes soutenues en commun, les devoirs accomplis ensemble ! On marchait appuyés l'un sur l'autre. On était forts, on s'encourageait. Une émulation d'efforts et

de volonté nous stimulait. Et maintenant, aveugles et égoïstes, nous ne penserions plus aux disparus ni aux travaux dont ils ont pris leur part? Nous consentirions à cet appauvrissement, à cette mutilation de nous-mêmes! Non, non : regardons, osons regarder en arrière, non pas pour nous perdre en regrets stériles, mais pour puiser dans cette vue rétrospective de choses qui ne sont plus, des motifs d'action, de persévérance et de courage. Il n'est pas de meilleure école que le passé pour qui sait y démêler les leçons de sagesse qu'il contient, pour qui sait y lire l'enchaînement inéluctable des causes et des effets, pour qui sait comprendre qu'il est gros du présent comme l'est celui-ci de l'avenir.

Sans doute, et je ne l'ignore pas, tous les souvenirs inscrits dans notre mémoire ne nous sont pas également agréables. Il en est d'importuns, il en est de terribles, que nous voudrions pouvoir arracher de nos cœurs. Ils troublent notre quiétude ; ils nous crient nos défaillances et nos fautes. Témoins incorruptibles, leur voix ne cesse de se faire entendre et de nous tenir en éveil.

Souvenirs pénibles et pleins d'amertume, mais souvenirs salutaires. Ils sont la sentinelle vigilante qui veille au salut de tous, ils sont notre sauvegarde contre de nouvelles chutes.

Il nous arrive parfois de nous comparer, non pas aux meilleurs d'entre les hommes — la comparaison nous serait trop défavorable, — mais aux autres, à ceux qui le sont moins. Et comme, suivant une disposition naturelle dont il nous est bien difficile de n'être pas dupe, toute faute s'exagère ou s'atténue selon qu'elle est commise par un autre ou par nous-mêmes ; comme, d'autre part, nous ne tenons pas compte, dans nos jugements, ni des difficultés particulières contre lesquelles le prochain peut avoir eu à lutter, ni des circonstances plus favorables qui ont été les nôtres ; comme enfin nous reléguons volontiers, dans une ombre discrète et sûre, nos erreurs de jeunesse, nos fautes les plus graves, nos crimes mêmes, nous arrivons facilement à cette persuasion que nous sommes moralement supérieurs aux autres. Aussi ne nous en coûte-t-il guère, au contraire, de les condamner sans réserve ni ménagements, avec une rigueur qui ne connaît ni la pitié ni le pardon. A l'exemple du pharisien de l'Evangile, du haut du piédestal que nous nous sommes dressé à nous-mêmes, nous remercions Dieu de n'être pas comme tels et tels voleurs, menteurs, adultères, etc.

Rien de plus dangereux pour l'homme, au point de vue moral de cette orgueilleuse complaisance pour soi-même. Il n'y a ni remède ni médecin pour celui qui ignore son mal. Seuls, les humbles guérissent et progressent. Ils sentent ce qui leur manque ; ils connaissent et s'avouent leur misère spirituelle ; ils tendent en avant vers le mieux. Aussi, loin de nous plaindre de la voix mystérieuse et redoutable qui, incessamment, nous rappelle à nous-mêmes et à l'humilité, en nous redisant les pensées, les paroles et les actes qui nous couvriraient de confusion devant les hommes s'ils leur étaient révélés, devrions-nous l'écouter, reconnaissants et attendris, comme on écoute un maître en qui l'on a toute confiance et dont on sait que sa sévérité même nous est un gage, et l'un des meilleurs, de sa bonne volonté à notre égard. Elle nous garde de nous-mêmes, elle nous stimule, elle nous incite à bien faire, à corriger ce qui est défectueux en nous, à réparer nos torts, à hausser toujours davantage notre idéal.

Ainsi, que le souvenir nous rappelle les heures bénies de notre bonheur et de nos joies, où les heures douloureuses de nos hontes et de nos humiliations, dans l'un et l'autre cas, si nous sommes sages, nous l'accueillerons, tout prêts à profiter des enseignements qu'il nous apporte, soit pour persévérer dans la bonne voie si nous y avons marché jusqu'à ce jour, soit pour y revenir si nous avons eu le malheur de nous en détourner.

Notre vie agrandie, nos horizons étendus, nos félicités multipliées, une vue plus claire de notre état spirituel, la connaissance exacte de ce qui nous manque et de ce que nous avons acquis, voilà ce que nous vaut le souvenir, et nous le négligerions ?

Les anciens, meilleurs philosophes et psychologues plus profonds que nous ne le sommes, dressaient des autels à la piété, à la reconnaissance, à la justice, à l'amour. Et nous, ne dresserons-nous pas un autel au passé, n'élèverons-nous pas, dans l'intimité de nos cœurs tout au moins, un temple au souvenir? Pour moi, plus je réfléchis, plus j'avance dans la vie, et plus je demeure convaincu que si nous savions et voulions nous rappeler, bien des douleurs, bien des déchirements nous seraient épargnés. Que de désaccords tragiques, que de séparations irréparables entre ceux qui se sont aimés un jour et que les frottements de la vie, ses difficultés et ses angoisses ont peu à peu aigris l'un contre l'autre, dont la seule idée eût été étouffée aussitôt que conçue, si, au lieu de s'enfermer exclusivement dans *maintenant*, on faisait, par intervalles, quelques excursions dans *autrefois!*

Prenez, par exemple, les époux. En est-il parmi vous qui n'aiment à évoquer devant leur esprit ces heures charmantes et toutes pleines de ravissements surhumains, où il suffisait d'un regard, de moins encore, de la vue lointaine de celui ou de celle qui, ayant éveillé votre cœur à l'amour, faisait palpiter tout votre être de tressaillements inconnus et de mystérieuses aspirations ; où l'aspect d'une fleur, d'une couleur, d'une fenêtre vous transportait instantanément dans le monde idéal du rêve et des espérances illimitées dont un avenir prochain semblait vous promettre la douce réalisation ? On s'est donné sans restriction ni arrière-pensée l'un à l'autre ; on s'est juré sur ce qu'il y a de plus sacré qu'on s'appliquerait, chacun de son côté, à assurer le bonheur de l'autre. Tous les dévouements, tous les sacrifices paraissaient non seulement possibles, mais faciles. On s'aimait, et l'essence de l'amour n'est-il pas dévouement et sacrifice ?

Unis sous ces auspices et dans ces sentiments, on n'admettait pas que les circonstances pussent jamais modifier ou atténuer l'intégrité des résolutions prises. Mais voici que les caractères se heurtent, que les volontés cessent de converger vers le même but, que les amours-propres froissés creusent un fossé entre ceux qui s'aiment et voudraient se le prouver, n'était le sot orgueil qui les tient éloignés l'un de l'autre. Il faudrait verser l'huile de l'amour qui se répand au dehors sur les rouages qui grincent, on n'y laisse tomber qu'un entêment silencieux, une humeur muette et farouche. C'est à qui maintiendra le plus obstinément ce que chacun appelle son droit : c'est à qui ne fera pas le premier pas vers un rapprochement que tous les deux désirent avec la même ferveur intérieure, et qu'empêche seul, chez l'un comme chez l'autre, je ne sais quel faux et absurde sentiment de dignité mal comprise.

Que de paroles aigres viennent s'ajouter à ces griefs, et la situation déjà bien compromise ne pourra que s'aggraver encore. Quelle en sera l'issue ? Hélas ! l'amour est une plante fragile : il faut peu, bien peu pour le changer en indifférence ou même en antipathie. Quant au bonheur, il ne résiste pas longtemps ni aux tempêtes ni aux sécheresses de la vie. Il ne s'épanouit, il ne prospère que sous une atmosphère chaude, toujours la même : il a besoin, pour ne pas s'étioler, de soins aussi constants qu'attentifs, d'une abnégation et d'une tendresse inaltérables,

Que faire, comment le préserver de l'orage qui approche, grandit, éclate, brisant d'un seul coup peut-être le doux lien d'amour, et engloutissant dans un abîme de désolation ce bonheur jusque-là si chaudement abrité, cette tendresse si entièrement partagée. Alors, oh ! c'est alors que l'être tout entier doit se tendre vers la source réconfortante que le passé a confié à sa garde. Qu'il vienne le radieux souvenir, qu'il ressuscite et fasse revivre en nos âmes les heures ineffables où, dans nos cœurs élargis, toute concession pa-

raissait douce, tout sacrifice semblait facile! Que sa clarté splendide troue un instant les ténèbres qui nous enserrent de toutes parts, faisant jaillir du foyer presque mort des élans de support, de charité, de pardon! Que par la vision consolatrice des enchantements de jadis, l'espoir renaisse, ranimant de son souffle puissant cette tendresse qui agonise. Les bras alors se tendront de nouveau, le regard cherchera le regard, les lèvres retrouveront les mots divins qui effacent toutes larmes. Oh! triomphe du souvenir : l'orage est apaisé, le danger conjuré. Les cœurs battent à l'unisson comme aux jours d'autrefois, les cœurs se sont retrouvés.

D. Metzger.

(*A suivre.*)

POINT DE MORT -- L'ÉTAPE DU REPOS

Un penseur a fait cette réflexion : « Si le jeune homme charmé par le talent musical d'une jeune fille, séduit par son chant, sa diction, son savoir quelquefois, avait assisté aux exercices innombrables qui lui ont acquis ces dons, il la fuirait... il la haïrait... »

En effet, ils sont multiples et incalulables les essais, les tâtonnements que la jeune fille, et nous tous, avons dû faire pour arriver à une médiocrité désolante! Nous croyons savoir lire? — Sans parler des caractères graphiques différents des nôtres, qu'on nous présente des livres en anglais, en espagnol, en portugais, en italien, en latin, quels sont ceux de nous, Français, Espagnols, Portugais, Italiens, qui pourront *tous* les lire? Combien connaissent tous les mots de notre propre langue, savent les assembler suivant l'ordre de la syntaxe? Combien pourraient traduire le vieux français à son origine, dans ses divers idiomes? seraient capables de le suivre dans son transformisme gallo-latin, puis germano-barbare?

Et ceci n'est qu'une des branches de la culture!..

Que dire de notre manque de connaissance en musique, en peinture, en sculpture? Sauf quelques spécialistes dans chacun de ces arts, qui déchiffrerait, à première vue? dessinerait le plus simple objet? pétrirait et modèlerait le médaillon le plus vulgaire?

Quels sont ceux qui seraient capables de donner, avec la somme des découvertes déjà faites, de raisonnables et plausibles explications de tous les phénomènes de la nature?

La physique et la chimie sont encore dans l'enfance...

Si l'on pousse ces idées dans leur dernier retranchement, l'on restera anéanti devant notre ignorance...

Pourtant, le résultat artistique, scientifique et moral, déjà obtenu, est grandiose, immense! Il raconte le labeur de milliers de générations que, toutes, ont apporté leurs efforts : chaque individu payant de sa personne selon son organisme et son avancement; disparaissant ensuite, pour sa période de repos; apparaissant de nouveau; et jouissant, à son tour, du progrès matériel acquis en son absence; comme ses successeurs avaient utilisé les atomes de développement que lui et ses contemporains avaient élaborés et semés dans l'espace.

Donc, remontant degré par degré, on peut établir une proportion presque exacte du temps demandé par l'acquit du monde terrien, en observant, je ne dirai pas l'exécution de notre cerveau, ce qui demanderait une observation longue et laborieuse, mais l'éducation de nos plus simples mouvements.

Parmi ceux-ci, j'en distinguerai de deux sortes :

1° Les mouvements dont l'inhabilité tient à la faiblesse de l'organisme : ils apparaissent, à peu près, à la même époque, chez tous les enfants bien constitués : comme la marche, etc.

2° Les mouvements qui font le charme du bébé, lui créent, à l'aurore de sa petite intelligence, cette individualité qui le distinguera de tout, aussi puissamment, plus peut-être? que les traits de son visage. Dans ces mouvements règne la plus grande fantaisie personnelle. Ils sont multiples à l'infini. Pour certain petit être, les uns sont presque impossibles, les autres fort aisés, déjà appris, l'on dirait.

J'ai connu un garçon de neuf ans, adroit comme un singe, souple dans ses allures, montant admirablement à cheval, conduisant, avec assurance et dextérité, un attelage de deux chevaux de luxe; je l'ai vu essayer, en vain, durant une demi-heure, de boutonner sa chemise de nuit. Tour à tour, il s'impatientait, reprenait courage, se mettait en nage; et... finalement se faisait aider.

Ce ne fut qu'après deux mois d'un exercice journalier qu'il parvint, — pour son grand plaisir, — à faire surgir cette tête de bouton qui ne voulait jamais s'introduire, dans sa petite porte, sous son doigt maladroit.

Cette plus grande ou cette moins grande facilité dans un genre doit être attribuée, je le crois, aux plans plus ou moins cultivés dans nos précédentes vies.

Il existe un plan de perfection dans la grâce et l'agilité des mouvements, comme dans toutes les autres branches du beau.

Il est indubitable que notre marche vers la perfection est soumise, ainsi que toutes les choses matérielles de notre planète : 1° à un accroissement microscopique, plutôt appréciable dans son résultat final, — opposant le point de départ à celui de l'arrivée, — que dans les détails de chaque jour : Le monde est toujours aux infiniments petits : 2° aux mille circonstances de milieu, d'atavisme, d'époque, de climat, de positions, d'individus, de lois sociales, au centre desquelles nous sommes obligés d'évoluer.

Ces circonstances favorisent, durant nos vies multiples, ces développements qui tendent à incliner nos facultés à l'acquit d'un plan, aux dépens des autres. De là, ces natures déséquilibrées où nous constatons, par exemple, le principe artistique complètement ou presque totalement achevé, avec une absence regrettable de sens moral ou intellectuel. D'autres fois, une intelligence supérieure unie à un despotisme brutal, à un orgueil sans frein.

L'effort de l'être désincarné prêt à reprendre vie doit donc s'attacher, il me semble, à rencontrer les molécules matérielles des deux êtres les plus propres à lui permettre un labeur capable de lui acquérir les qualités artistiques ou morales ou intellectuelles qui lui manquent et qui, cependant, sont nécessaires à la perfection finale.

C'est la loi d'attraction, jouant un rôle si prépondérant dans l'Univers, qui est appelée à rétablir l'équilibre, à pousser inévitablement les êtres à travers tous les plans terrestres, à travers, plus tard, les sphères astrales.

Suivant ma théorie, l'individualité la plus parfaite sera celle dont tous les plans seront, à peu près, au même point d'élévation; chez laquelle une heureuse harmonie des facultés constituera un équilibre puissant qui n'aura plus à développer ses qualités que dans leur intensité.

Ce type est encore rare à notre époque; cependant on le rencontre; et son rayonnement artistique, intellectuel et moral, est une source de progrès pour son entourage.

Quoi qu'il en soit, il est certain, vu le nombre de genres où nous devons nous exercer, que la somme de perfectionnement d'une seule existence est infiniment minime. De plus, soit que nous ne jouissons pas d'un organisme très fort, soit que la loi des modifications infinitésimales, plus rationnelle qu'une loi de changements à vue, demande encore à l'individu des efforts immenses; malgré que, rarement, nous donnions, dans nos travaux et nos actes, les forces intégrales de nos facultés, nous sommes constamment obligés de nous reposer.

Il est vrai d'ajouter que, — sans nous en rendre compte, — nos sens se saturent de mille impressions, visions, auditions, etc., qu'il nous faut, bon gré mal gré, digérer, — si j'osais me servir de cette expression. Et, si le repos journalier, imposé par la nuit, ne venait clore nos paupières, nos oreilles, fermer nos autres sens au contact des objets extérieurs, nous ne pourrions continuer de vivre avec les lois qui régissent notre organisme : ou celui-ci se modifierait ou les lois changeraient.

Mais en l'état où il en est et où elles en sont, le sommeil nous est indispensable. Par le temps qu'il prend à notre vie, nous pouvons juger de l'étendue de la réparation réclamée par notre Être.

Ceci établi, continuons de considérer le peu dont nous sommes capables; l'enfant studieux, qui réellement se surmène, est obligé, à tous moments, d'interrompre ses études. Dans les écoles spéciales, s'il est trop surchauffé, souvent sa belle intelligence s'étiole dans une méningite, dans une fièvre typhoïde... Certes, ce qu'il a acquis lui restera éternellement acquis... Ce suprême effort lui aura, peut-être, permis de franchir une étape double, triple de celle de son voisin paresseux ; mais son œuvre, — pour cette vie brisée en sa fleur, — est terminée, quant à son progrès.

Que d'hommes ont disparu après leur unique chef-d'œuvre! sans pouvoir en jouir... Que de génies sont devenus fous!... L'effort ne peut donc jamais dépasser un certain degré, sans péril pour l'individu. De plus, la durée du repos obligatoire est toujours proportionnelle à l'intensité de cet effort, à la dépense de forces qu'il a occasionnée.

Analysons notre vie et nous y retrouverons nos époques de luttes intellectuelles et leurs subordonnées de temps de repos ; nos étapes de combats physiques et leurs dérivées de farniente corporel. Et, s'il nous était ensuite accordé de pouvoir aussi décomposer impartialement l'activité et l'inactivité de chaque individu, nous verrions que ces phases seraient moins accentuées dans l'organisme le mieux équilibré, dans celui où chaque plan aurait atteint le même niveau ; tandis qu'elles se marqueraient davantage chez celui dont la puissance aurait convergé vers un développement privilégié.

Du reste, que ce soit un peu plus, que ce soit un peu moins, notre période productive en croissance intellectuelle et morale est non seulement très courte, mais de plus constamment coupée par des moments de repos forcé, absolu. A cette lutte, notre corps et notre cerveau s'usent. Il nous faut alors entrer dans ce que nos religions actuelles nomment, *si improprement*, le repos *éternel*.

Repos?... Oui, cela l'est, dans un sens, en ce que, comme dans le sommeil, nous ne sommes plus impressionnés par des formes extérieures. Mais, ainsi que dans le sommeil, c'est notre étape d'assimilation. Ce n'est point en vain que nous obligeons nos enfants à apprendre leurs leçons, le soir, pour les mieux savoir le lendemain. Ceci est un fait prouvable : ce que nous emmagasinons dans notre mémoire, durant le jour, est très fugitif. Peut être à cause des nombreuses impressions auxquelles il nous est impossible d'échapper? Nous avons donc besoin de la nuit pour fixer, plus définitivement, l'empreinte des choses dans notre esprit.

La mort nous fait entrer nécessairement dans une étape, aussi différente de la vie que celle du sommeil l'est de la veille. Pourtant, puisque les lois de la nature sont uniques, qu'elle ne diffèrent que dans leur extension, dans leur complexité : *la complexité étant le souverain mode du plus grand dans l'Univers*, nous devons trouver dans la mort un équivalent amplifié du repos que nous procure la nuit... Notre contact avec la matière doit y être suspendu ; car, cette époque n'est plus celle de la semence : c'est celle de l'assimilisation des impressions si nombreuses, si opposées, si composées de toute notre dernière vie : les unes faibles, presque imperceptibles, en apparence oubliées ; les autres fortes, bouleversantes, vivantes.

Ce travail doit ressembler à ce doux repos goûté pendant une nuit calme et tranquille : à cet oubli de toutes nos souffrances ; à cette sécurité inerte, défiant les maux qui épient le réveil ; à ce Léthé absolu où vont se retremper nos forces ; à ce Léthé merveilleux où nous puisons les espérances sans lesquelles il nous serait impossible de continuer.

Combien cet au-delà de la vie dure-t-il?

On peut presque se l'imaginer en voyant ce que réclame de repos l'assimilisation imparfaite des actes d'une journée.... Pour toute une existence combien l'étape doit être plus longue?... Ce n'est, peut-être, que par le carré des années vécues qu'on pourrait approcher de la vérité?... Puis, il faut ensuite que le principe vital, — pour se réincarner à nouveau, — trouve, avec ses aspirations enfin *cordonnées*, les formes terrestres, plus tard astrales qui lui siéent parfaitement. La mort n'est donc point *éternelle!* Il semble même absurde qu'on pût lui adjoindre jamais un tel mot!...

Quoi!... nous apparaîtrions sur la Terre, les uns pour apprendre simplement quelques centaines de pages d'histoire générale, à l'exclusion des sciences; les autres, quelques gammes, quelques arpèges pour ignorer, à jamais, la totalité des lois prodigieuses du son ! Les autres, encore, pour posséder les premières notions de la bonté et ne point soupçonner la sublimité d'un amour grandiose de l'humanité entière, de l'Universalité sans bornes!...

Et, ce peu de culture dans un seul genre, le pourquoi du choix, — à l'exception de tous les autres genres ou de la plupart d'entre eux, — serait récompensé de joies éternelles ou puni de tortures sans fin !

On ne peut admettre la conception d'une telle absurdité, et sa propagation à travers tant de siècles, qu'en reconnaissant que nous faisions et faisons encore nos débuts dans le plan intellectuel. De manière qu'il est excusable et concevable que nous ne soyons pas arrivés, de suite, à cette vérité, qu'à l'heure actuelle, — sauf de rares exceptions, — on ne fait qu'entrevoir dans des horizons lointains et voilés.

Point de mort éternelle!... Tout au contraire, une vie éternelle sous ses formes et aspects multiples !

Paris, 9 février 1894. L. D'ERVIEUX.

SÉANCE SPIRITE

Dans les ouvrages qui traitent de la Magie et des sciences secrètes, on voit souvent employée l'expression d'intelligences occultes. Enfant de l'Université, élevé par elle, j'ai toujours conservé un certain fonds de scepticisme, et je me suis demandé bien des fois si réellement il existe des intelligences occultes.

Je croyais volontiers aux faits extraordinaires et possédant tous les caractères d'authenticité rapportés par les auteurs qui traitent de questions d'occultisme et de spiritisme; mais il me semblait qu'on pouvait attribuer ces faits à l'action des fluides qui se dégagent du corps des sensitifs ou médiums beaucoup plus qu'à l'intervention d'êtres invisibles qui parfois nous semblent par leurs actes doués d'un caractère plus ou moins espiègle ou facétieux.

Depuis quelques mois, il y a eu chez moi, sous la direction de M. Costet, jeune magnétiste distingué, plusieurs séances de spiritisme, dont le résultat parait donner raison à ceux qui admettent l'existence d'intelligences occultes qui se mêlent à nos études et à nos expériences et exercent

un rôle plus ou moins actif suivant le degré de puissance des médiums.

Mes sujets, sont comme médiums, d'une force très ordinaire, mais leurs différentes sommes de force, additionnées ensemble, peuvent donner un résultat assez marqué. Pendant le cours de mes séances spirites il ne se passe rien de nouveau, rien qui ne soit connu déjà, mais les phénomènes obtenus quoique des plus ordinaires viennent fournir une preuve de plus que dans tous les faits dont il est rendu compte dans les journaux et revues traitant de spiritisme et d'occultisme, il n'en est aucun qui ne soit exactement vrai.

Ne m'étant livré qu'à des expériences d'hypnotisme et de force psychique produisant le mouvement et le déplacement d'objets inanimés à distance et sans contact, n'ayant assisté à aucune séance spirite je ne croyais tout en doutant légèrement, aux phénomènes appelés spirites que sur la foi d'autrui. Mes séances m'ont permis de m'assurer de la vérité par moi-même, de voir par mes propres yeux.

Les faits qui se sont passés n'ayant rien de bien merveilleux je me contenterai de les rappeler brièvement. Nous étions huit personnes faisant cercle, en nous tenant par la main, autour de mon guéridon, théâtre de mes expériences habituelles. La chambre où nous étions réunis était dans l'obscurité, ayant pris la précaution d'éteindre les bougies. Le feu de la cheminée, peu ardent, jetait de très faibles lueurs qui nous permettaient cependant de nous surveiller mutuellement.

M. Costet invoquait les esprits et les priait en termes courtois de vouloir bien manifester leur présence. Mais les esprits, soient qu'ils eussent l'oreille un peu dure, soit qu'ils fussent peu touchés des façons courtoises et polies de M. Costet, ne nous gratifièrent pas de la plus légère manifestation. Pendant plus d'une demi-heure, sauf quelques paroles échangées entre ceux qui composaient le cercle, ce fut le silence de la tombe. Pas le plus petit craquement, pas le moindre souffle frais, souffle, dit-on, par lequel les esprits font sentir leur présence.

On désespérait de la réussite, on éprouvait une véritable déception, et, mécontents de ce silence persistant, de cette absence complète de la plus infime manifestation, nous prîmes la résolution, une fois l'heure écoulée, de lever la séance. Le temps se dépensait toujours inutilement sans que nous puissions entendre quelque chose qui ressemblât à une espèce de bruit, l'heure approchait. A la lueur du feu de la cheminée, je regardai à ma montre: encore six minutes, et nous allions rompre la chaîne, l'heure gaspillée en pure perte étant expirée. Tout à coup nous entendîmes un certain bruit au plafond, comme des coups frappés avec un gros gourdin; après quelques secondes le bruit fut plus fort et se fit entendre à différents endroits du plafond, puis le guéridon, que personne ne touchait, se mit à craquer. Les craquements redoublèrent d'une façon plus accentuée et enfin le guéridon s'éleva tout seul de deux pieds au-dessus du parquet; puis en redescendant brusquement vint s'abattre sur les genoux de l'une des personnes qui faisaient la chaîne.

Nous nous gardâmes de lever la séance, bien entendu. Pendant dix minutes, il n'y eut aucune manifestation, puis nouveaux coups au plafond, nouveaux craquements dans le pied du guéridon et celui-ci s'éleva cette fois à hauteur d'homme, pour retomber encore une fois sur les genoux de l'un des assistants.

A cette lévitation et à cette descente du guéridon, un silence de plusieurs minutes succéda. Celui qui rompit le silence fut un de mes sujets.

— Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! s'écria-t-il, on vient de m'enlever ma casquette.

Et il tenait toujours les mains de son voisin de droite, et de son voisin de gauche.

— Eh bien! eh bien! dit l'un des assistants qui lui faisaient face, et qui avait toujours eu la tête nue, voilà qu'on vient de me coiffer d'une casquette; ce ne peut être que la vôtre.

Le détenteur de la casquette enlevée tenait aussi les mains de son voisin de droite et de son voisin de gauche. Cette espièglerie de l'invisible, on était convaincu que c'était une niche d'une intelligence occulte, cette espièglerie, dis-je, égaya beaucoup le cercle, à l'ennui, à la déception que nous avait causé la première partie de la séance succéda la bonne humeur. Les esprits qui avaient frappé au plafond, qui avaient soulevé le guéridon, qui avaient escamoté la casquette restèrent tranquilles pendant un bon quart d'heure, puis le détenteur de la casquette sentit qu'une main invisible, il supposait que c'était une main, la lui enlevait de dessus la tête. En même temps je sentis que de mon côté la facétieuse casquette prenait place sur mes genoux, je la pris et je la restituai à son propriétaire. J'étais à côté d'une jeune dame qui compte parmi mes sujets.

— Eh! mais, dit-elle, je n'ai plus mon fichu, que j'avais noué sous mon menton.

Le fichu, qui était en laine, lui couvrait la tête et était attaché sous son menton. Il avait été lestement dénoué sans que sa propriétaire le sentit, et il vint se poser sur la tête de M. Costet.

Après cette espièglerie on vit apparaître une espèce de nuage blanc sans forme précise, mais ayant une faible lueur phosphorescente. De nouveaux coups, cette fois très forts, retentirent au plafond, le guéridon s'éleva encore à hauteur d'homme pour retomber lourdement et on sentit de temps en temps de légers et de frais attouchements sur les joues. Ce sont les sujets qui ont senti ces attouchements. M. Costet et moi, nous n'avons rien senti. Après ce dernier phénomène, nous levâmes la séance.

Nous avons eu d'autres séances, et les faits ont été exactement les mêmes. Je ne suis pas plus partisan du merveilleux qu'un autre, je me défie même du merveilleux: il m'apparaît toujours avec une certaine teinte de supercherie, mais je suis obligé de me demander si une casquette peut changer de tête de son propre gré, de sa seule volonté, et si un fichu peut se dénouer tout seul et quitter le cou et la tête de sa légitime propriétaire pour aller se poster sur la tête d'une personne étrangère. Les

personnes qui formaient le cercle se tenaient toujours par la main, elles se surveillaient constamment les unes les autres, elles étaient de bonne foi, incapables de toute tricherie; il n'y avait pas dans la chambre d'autres personnes qu'elles, qui a pu frapper des coups au plafond, soulever le guéridon à hauteur d'homme, transporter une casquette et un fichu d'une tête à une autre, et se permettre des attouchements légers et frais sur les joues. Evidemment ce ne peut être que quelqu'un d'invisible, intelligent et farceur. Ceux qui faisaient la chaîne ne pouvaient se concerter avant la séance, ils s'attendaient à une séance magnétique et hypnotique et nullement à une séance spirite, et du reste ils ignorent complètement en quoi consistent les faits spirites. Je le répète, l'auteur de ces facéties ne peut être qu'une intelligence occulte.

Horace Pelletier,
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie,
à Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).

P. S. — J'approuve de toutes mes forces l'article de M. Henri Sausse. Très bien! très bien! Il défend avec vigueur la science spirite et les sciences occultes contre les attaques d'un docteur de la Faculté. Ces messieurs veulent montrer leurs crocs, ils veulent nous déchiqueter, il est bon de les rappeler à l'ordre.

BIBLIOGRAPHIE

Travaux du premier Congrès national pour le libre exercice de la médecine, 9 fascicules in-18. Prix 12 fr. le cent, 20 centimes l'exemplaire, à la *Librairie du magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

I. *Compte rendu des Travaux du Congrès*. Discours. — Discussions. — Réponses aux questions du programme. — Vœux et Résolutions, etc.

II. — *Rapport au Congrès* sur les travaux de la *Ligue* et l'organisation du *Congrès*, appréciations de la Presse, arguments en faveur du libre exercice de la médecine, par H. Durville, *délégué* du Comité.

III. — *Thèse sur le libre exercice de la médecine*, soutenue en faveur de l'humanité souffrante, par le Dr G. de Messimy.

IV. — I. *La liberté de tuer, la liberté de guérir*. II. *Le Magnétisme et l'Alcoolisme*, par G. Fabius de Champville.

V. — *La liberté de la médecine*. II. Pratique médicale chez les modernes, par Rouxel.

VI. — *Le Magnétisme et la maladie sociale*, par Bouvéry.

VII — II. *Le libre exercice de la médecine réclamé par les médecins* II. (Documents divers, correspondance).

VIII. — I. *L'art médical*, par Daniaud. — II. *Note sur l'enseignement et la pratique de la médecine en Chine*, par un Lettré Chinois. — III. *Extrait de la Correspondance*; IV. *Articles de journaux*.

IX. — *Sur un cas d'internement arbitraire*, par Mme Deronzier.

L'ensemble de ces travaux montre sous un jour tout nouveau les avantages du libre exercice de la médecine, comme elle est pratiquée en Angleterre, en Allemagne, aux Etats-Unis et dans plusieurs cantons de la Confédération Suisse. C'est une collection remplie de documents inédits et d'arguments sans réplique intéressant aussi bien les médecins, les magnétiseurs et les masseurs que les malades et les partisans de la liberté, à quelque titre que ce soit.

Le *Congrès* a été sévère mais juste dans ses revendications. Considérant, conclut-il: 1° que *tout malade doit être libre de confier le soin de sa santé au praticien — diplômé ou non — qui possède sa confiance; 2° Que le monopole de l'art de guérir est abusif, puisque le médecin n'est jamais sûr de guérir son malade; 3° Que chaque praticien doit être responsable des accidents de sa pratique;*

Emet à l'unanimité les vœux suivants:

I. Que la pratique de l'art de guérir soit libre, sous la seule garantie des lois de droit commun.

II. Que chacun ait droit à l'assistance judiciaire dans toute poursuite exercée contre un praticien — diplômé ou non — pour maladresse, imprudence, négligence ou ignorance ayant porté préjudice.

Ce dernier vœu rendra peut-être rêveur plus d'un médecin; car celui-ci possède actuellement le droit de tuer ou d'estropier presque impunément ses clients. Ce serait pourtant de toute justice; car le praticien, si diplômé qu'il puisse être, qui se charge, moyennant finances, du traitement d'un malade, doit suffisamment connaître l'efficacité des moyens qu'il emploie pour ne les employer qu'à bon escient.

SOLUTION DU MOT CARRÉ

Du numéro 82

J A C O B
A M O U R
C O U C I
O U C H E
B R I E F

G. de M.

Ont trouvé juste:

M. J.-Camille Chaigneau; le jeune Armand Sylvestre; J. Maton; Mlle Adèle Hoffmann; K. P. Rosa.

SECOURS IMMÉDIAT

Le 24 avril,	reçu de M. A. N., à Treffort	0 fr. 50	
Le 24	— Anonyme	5	»
Le 25	— de Mme Vigne, à Vienne	2	»
Le 27	— dans notre boîte, anonyme	5	»
Le 29	— de M. V., rue de Sèze	1	»
Le 6 mai,	— de M. Fragnon	1	»
	Total	14 fr. 50	

Cours de magnétisme

Le dimanche 20 mai, à 3 heures précises, A. Bouvier fera l'étude comparée des différentes doctrines de l'occulte, appliquées à la thérapeutique.

Vu l'importance de cette étude, il ne sera admis aucun étranger au cours.

ERRATA

Lire dans le n° 83 de la *Paix Universelle*, à Occultisme et socialisme, 2e page, 1re colonne, 3e paragraphe: le mensonge, le césarisme *refoulés* dans l'abîme, au lieu de *néfastes* dans l'abîme.

Même page, même colonne, 5e paragraphe, lire au lieu de la plus absolue autocratie, l'anarchie: la plus absolue autocratie *a* l'anarchie.

2me colonne, paragraphe 5, lire: possédant le pouvoir *délégué par le* tribunal de l'autorité, au lieu de: possédant le pouvoir *des initiés du* tribunal de l'autorité.

Le Gérant: L. Coulaud.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 85 | 10 Centimes | 1er-15 JUIN 1894

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il parait un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE :

SOCIALISME

4 avril 1894.

La guerre règne en souveraine incontestée sur la terre.

Guerres de races, guerres de peuples, guerres de castes, guerres d'individus.

Ce n'est que lorsque la paix sera universelle que l'Unité du corps social pourra être constituée, réalisant le maximum de perfection pour l'individu et le collectif. Le parfait, c'est le ciel des Chinois et ce doit être aussi le nôtre.

Nous avons pris comme modèle d'organisation parfaite, le corps d'un homme possédant la santé, l'amour et l'intelligence, image de la sagesse sur la terre.

Dans un tel homme, aucun organe, aucune fonction, aucune aspiration n'est lésée.

On peut bien dire qu'en réalité, chez lui, la santé est totale. Sa sensibilité est si grande que le malaise d'une partie est connue immédiatement du tout dont l'office principal est d'y remédier.

Mais cet homme prototype, cette humanité parfaite ne craindront plus la maladie, car le *magnétisme* et la manipulation de forces inconnues jusqu'à ce jour sauf aux initiés, seront à leur pleine et entière disposition.

L'homme régénéré connaîtra les secrets de la volonté, de l'imagination, de la foi ; il sera restitué dans ce que l'Eglise appelle les pouvoirs adamiques, lesquels sont latentsen chacun de nous et, je le répete, *sont divins.* Est-il besoin d'ajouter que dans le *corps social régénéré,* ceux qui pourront et sauront, n'auront qu'un seul désir, un seul bonheur: celui de soulager leurs frères moins avancés et les attirer avec eux jusqu'à la contemplation des merveilles infinies ?

Dès aujourd'hui, celui qui se dégage des étreintes de la matière peut contempler par avance l'humanité future à laquelle je fais allusion.

Mais il s'isolerait dans un égoïsme d'autant plus condamnable s'il s'en tenait là. Il lui faut descendre dans les régions dites terre à terre, car *pour convertir il faut savoir adopter.* Il lui faut parler un langage accessible à *l'instinct lui-même.* C'est ce que nous ferons de notre mieux en nous inspirant de la remarque suivante :

La nature obéit à une seule loi. M. A. Bué a si bien développé cet aspect que je n'y ajoute rien.

Or, la nature commence par *le corps de l'enfant* avant de le mettre en possession de sa conscience. Nous devons conclure que l'essentiel dans le temps présent est de contribuer de toutes nos forces à la constitution du *corps du corps social.*

Ventre affamé n'a point d'oreilles. Il nous faut donc, sous peine de n'être point entendu, parler aujourd'hui *nourriture, socialisme matérialiste.*

Le Socialisme actuel est matérialiste, il se préoccupe peu de l'âme, de l'esprit ; c'est le socialisme de l'instinct. Il a sa place dans l'économie générale de la constitution du corps social.

Pour nous, la réalisation du bien-être matériel, de la répartition équitable du produit du travail ne seront pas un but, mais un moyen ; ce ne sera pas la fin, mais le commencement d'un nouvel état de choses.

D'ailleurs les socialistes actuels, purement matérialistes, se heurteront un jour à des difficultés sans nombre et seront dévorés fatalement par l'anarchie. C'est terrible ; mais, c'est nécessaire.

De même que pour la germination de la graine il faut la décomposition préalable du vieux fumier, de même la

constitution de l'état idéal terrestre sera précédée par la décomposition générale ; car, je le répète, *il n'y a qu'une loi*.

C'est l'abomination de la désolation, annoncée par le Christ, comme devant fatalement arriver. Si les temps n'étaient abrégés, dit-il, il ne resterait pas pierre sur pierre... Mais il faut que ces choses arrivent.

Que nous importe, d'ailleurs ! La même action providentielle qui tisse une fleur conduit aussi facilement une humanité à ses fins. S'il faut quelques milliers d'années au lieu de quelques mois, cela n'entrave en rien la loi.

Pour nous qui aspirons à l'idéal, à la paix, à l'Amour ; pour nous, les infinis ouvriers de ce gigantesque travail, nous devons tendre sans cesse à sa réalisation. Les gouttes sur les gouttes alimentent les fleuves. Les larmes sur les larmes alimentent les ruisseaux qui laveront l'humanité de toutes ses taches. Au jour du triomphe, nous serons là aussi : car nous croyons à la justice, à la raison de tout ce qui est, dans tout ce qui vit.

Parlons donc socialisme sans crainte.

De même que la justice ne paraît sur la terre que s'il y a des hommes justes, de même il n'y a de véritable socialisme que s'il y a des hommes sociaux.

LES HOMMES SOCIAUX SONT LES HOMMES CHARITABLES.

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT. C'est la vieille formule qui suffit à tout. Mais il ne suffit pas de la répéter, il faut la comprendre.

Hélas ! on ne la comprend guère, même aujourd'hui. Nous reviendrons plus tard sur cette grave question de la charité.

En ce moment, je m'adresse surtout aux charitables.

Les autres ne comprendront pas plus la formule qui suit, qu'il n'en comprendraient d'ailleurs aucune autre. Car la charité, cela se sent plus que cela ne se démontre. (Il est possible cependant de le démontrer et de prouver à l'homme que son seul intérêt véritable est d'être charitable. Nous le ferons un jour, à l'article *Envoûtement*, si rien ne vient nous interrompre.)

Tout le socialisme se résume dans cette formule simple : *Protection du faible par le fort.*

Le premier degré est la protection matérielle.

Les faibles se divisent ainsi :

1° Enfance abandonnée ou maltraitée ;

2° Femme abandonnée ou maltraitée ;

3° Ouvrier dans son premier établissement, son chômage, sa maladie ou sa vieillesse.

Voilà ceux qu'il faut protéger. O progrès dérisoires de la Science, de l'Industrie !

La terre produit actuellement avec surabondance tout ce qu'il faut pour mettre à l'aise relative tous les hommes. Non seulement les hommes actuels ont perdu l'espérance divine, ont perdu l'amour véritable et pudique avec toutes ses saintes joies, mais, en outre, ils sont tombés dans une misère matérielle affreuse.

Ils ont changé leurs maîtres. Au lieu de quelques nobles seigneurs, ils ont quelques milliers de nouveaux maîtres, mille fois plus cruels, égoïstes et lâches.

Mais, pourquoi m'indigner ? Est-ce que tous ne sont pas à plaindre, même ceux qu'on pense être *les jouisseurs*. Tristes jouissances que celles que l'ennui et le dégout harcèlent sans cesse. On a vu des millionnaires se suicider d'ennui. Cela ne m'étonne pas. Le bonheur est donné par l'amour pur, la *satisfaction du devoir accompli*. Il n'est que là.

Reprenons donc notre tableau de protection.

La charité individuelle s'est largement exercée, surtout dans notre généreuse patrie. Aussi, je lui adresse mes éloges, sans restriction, de même que je salue en passant la *sœur de charité* qui est à la fois une consolation et une espérance.

Il est donc de toute évidence qu'il faut protéger l'enfance. La situation de la femme est encore plus horrible. Abandonnée ou maltraitée, la femme, traitée en esclave, payée dérisoirement, n'a qu'une ressource, la prostitution. La prostitution est la honte de la société et sa condamnation.

Que de développements demanderaient toutes ces questions qui intéressent au plus haut point la vitalité de la société ; mais je laisse ce soin à d'autres plus autorisés sur ces matières.

Je m'arrêterai un instant, cependant, sur la *protection de la vieillesse*. Il *faut* qu'une caisse nationale de retraite pour la vieillesse soit constituée, obligatoire, alimentée par l'État, les départements, les communes et les particuliers. Chaque Français doit être inscrit à sa naissance sur le Grand Livre de la caisse nationale, l'État devant exercer sa tutelle surtout pour les imprudents et les faibles.

Un homme a donné au pays toute sa somme de travail disponible. Il a nourri péniblement femme, enfants. Maladies, chômages lui ont rendu toute économie impossible. Cet homme a soixante ans. Il est chassé de partout, car il est redevenu faible ; pourquoi est-il traité comme un paria ? Savez-vous, riches égoïstes, financiers véreux, gens interlopes et débauchés de tous ordres, savez-vous qu'avec un franc par jour, cet homme vivrait et bénirait la société.

Cette loi sur la vieillesse, tout le monde la réclame à grands cris. Elle est juste, elle est réalisable ; elle immobilisera sur la tête des bons Français des milliards qui seront aussi arrachés au tripotage, à l'accumulation de quelques-uns.

Or, nos députés, pleins d'énergie pour la répression impitoyable, n'ont pas le temps de soulever cette question, de la résoudre.

Certes ! défendez-vous contre l'anarchiste, rien de mieux ! Mettez-vous en garde contre un certain socialisme, soit ! Mais faites-en, du socialisme !

Que la révolution de 89 n'ait pas été une vaste duperie ! Qu'une révolution encore plus effroyable ne soit pas provoquée par votre aveuglement criminel !

De quel droit le possesseur actuel prétend-il conserver ses privilèges ? Est-il plus sacré que ceux qu'il a dépossédés ? Non. La même loi amènera les mêmes effets.

Rien n'entravera la marche en avant du socialisme. C'est une prophétie facile. Aveugle celui qui croit enchaîner le progrès, l'idée.

Pour rappeler une image qui n'est pas de moi, d'ailleurs: La société actuelle est semblable à un salon dans lequel il y aurait soixante chaises, une pour chacune des soixante personnes qui s'y trouvent réunies. C'est l'équité, c'est la justice. Figurez-vous qu'une des personnes accapare vingt chaises, alors qu'une seule lui suffit: elle empêcherait dix-neuf autres personnes de s'asseoir. Cela vous paraît absurde. C'est cependant ce qui se passe tout autour de nous.

Si on menace les intérêts des possesseurs modernes, ils crient à l'anarchie. Là, encore, il nous faudra prochainement arracher le masque dont ils se parent.

Non seulement l'occultiste rêve une société idéale où chaque chose est à sa place, où règnent l'ordre, l'harmonie par la hiérarchie dans l'Unité, une société basée sur la paix, l'amour, mais il répudie tout moyen violent. Il désire l'avènement du règne de la Vérité et de la justice sur la terre. Il ne provoque pas les convoitises des petits, mais il réclame aux grands de justes concessions: la répartition équitable du produit du travail, et non un communisme impossible.

Il pense que la Révolution peut être épargnée, mais qu'on ne saurait entraver l'Evolution.

L'occultiste est *évolutionnaire* et *non révolutionnaire*. *L'occultiste se rangera toujours du côté de ceux qui assurent l'ordre*; mais, il les avertit en même temps des dangers pressants.

La violence appelle la violence. L'oppression provoque la la révolte. Au contraire la tolérance appelle la tolérance et rend possible l'harmonie préparatoire et réalisatrice de l'Unité.

Maîtres du jour, soyez intelligents dans votre propre intérêt. On n'étouffe pas une idée. Le sang des martyrs engendre les dévouements qui deviennent légion.

En France, il y a peut-être 25,000,000 de Français qui ne sont pas assouvis contre la faim à soixante ans. Ces 25,000,000 nourrissent l'idée de *la caisse nationale de retraites pour la vieillesse.*

C'est donc l'immense majorité qui peut un jour s'insurger violemment si vous ne l'apaisez par la plus juste et la plus équitable des réformes.

Dans le socialisme corrompu et aigri, la sinistre plante de l'anarchie peut germer.

Au contraire le peuple entier applaudirait à un socialisme rationnel, chrétien, disons le mot.

Mais il faut pour cela de la Charité, il faut que les hommes s'améliorent. Hélas! leur aveuglement est tel, ils méconnaissent tant leurs intérêts que la douleur seule peut les avertir.

Elle viendra, cette terrible douleur, mais on pourrait l'éviter ou l'atténuer si *l'on s'aimait davantage.*

Pourquoi ne pas créer l'armée du travail comme on a su organiser celle de la destruction? Pourquoi solidarité ici et non pas là?

La faim n'est-elle pas un ennemi aussi dangereux que l'homme? Que de désespoirs, de douleurs, de crimes ne faut-il pas lui attribuer?

C'est le devoir de la société entière d'assurer l'individu contre la misère; c'est sa véritable raison d'être.

Les récriminations violentes s'apaiseront d'elles-mêmes le jour où les hommes par l'Union auront vaincu la faim, le jour où le riche n'appuiera plus son orgie sur la souffrance du pauvre, le jour où l'homme ne s'abreuvera plus du sang de l'homme, le jour où les réjouissances universelles remplaceront les cris et les pleurs.

Qui donc est l'auteur de tout mal? C'est l'égoïsme, le serpent de la genèse, le Nahash, l'attract ou l'amour du Moi.

En attendant le règne de l'amour, serrons les rangs, rassemblons-nous pour la nouvelle croisade.

Surtout ne craignons pas d'aimer trop. L'amour, c'est le remède unique. Jésus l'a dit: Vous aimerez Dieu par-dessus tout et votre prochain comme vous-même.

Là est toute la Loi et sont tous les prophètes. Aucun effort n'est perdu. Tout s'inscrit dans le grand livre.

En travaillant pour les autres, on travaille pour soi; que faut-il de plus pour nous faire aimer la vérité de toutes les forces de notre âme, de notre cœur, de notre esprit?

AMO.

LE CONGRÈS DE LIÈGE

Une décision bien grave a dû être prise par le Comité de Propagande dans sa réunion du 11 avril 1894. Comme elle doit intéresser au plus haut point tous nos amis, nous nous faisons un devoir de la porter à leur connaissance.

On se souvient qu'à la demande de M. Félix Paulsen, il fut décidé, au Congrès de 1889, que les prochaines assises du Spiritisme auraient lieu à Bruxelles. Depuis, la date de la réunion fut reculée et la ville de Liège substituée à la capitale de la Belgique, pour la réunion de ce nouveau Congrès. En vue de préparer cette nouvelle manifestation du Spiritisme, un Comité d'organisation se créa à Liège et au début, de concert avec le Comité de Propagande, chercha à en élaborer le programme. Cette entente fut malheureusement bien éphémère, car, dès que le comité de Liège se crut maître de la situation, il n'essaya plus de déguiser sa prétention de se passer du Comité de Propagande, d'imposer à tous sa manière de voir et aux congressistes la ligne de conduite qu'ils auraient à suivre.

Cette attitude exorbitante se produit d'abord au sujet de l'*Idée de Dieu*, que le Comité liégeois avait la prétention de rayer du programme. Devant la volonté formellement manifestée de la majorité des spirites, ce comité parut céder sur ce point et dans une lettre rendue publique par le journal le *Spiritisme*, déclara accepter à ce sujet la décision du Comité de Propagande. Son intention cependant était bien arrêtée de passer outre, ainsi qu'en fait foi la réponse suivante adressée à M. Léon Denis, dans le *Flambeau* du 11 mars, par M. Gustave Gony, un des principaux meneurs du Comité liégeois.

M. Léon Denis demandait :

« *La rédaction du « Flambeau » accepte-t-elle les décisions du Comité de Propagande?* »

M. Gustave Gony lui répondit :

« *La rédaction du « Flambeau » n'a pas accepté les désisions du « Comité de Propagande.* Toutefois, pour nous rendre au désir de

« notre ami, nous disons : NON, elle laisse au Congrès le soin de décider lui-même. »

La rédaction du *Flambeau* et le Comité liégeois n'étant en réalité qu'une unique collectivité, on se rend compte de la sincérité avec laquelle les décisions du Comité de Propagande étaient acceptée, et seraient poursuivies.

Le Comité de Propagande voyait avec peine les intentions non déguisées du Comité liégeois d'entraîner le Spiritisme dans la politique socialiste ; avec tous les spirites clairvoyants et sincères, il jugeait que notre Philosophie a tout à perdre et rien à gagner dans la lutte des partis, que son but humanitaire est de les dominer tous pour les éclairer au flambeau de la vérité, leur enseigner la solidarité et non de se lier à aucun d'eux pour en devenir l'esclave, la chose. Aussi quelle ne fut pas la douloureuse surprise de nos amis lorsqu'ils apprirent par le *Flambeau* qu'à la réunion du Comité liégeois du 18 mars, « M. Gony doit quitter la séance, et prie les membres de « l'excuser, étant appelé par les ouvriers de Beyne-Heusay *à aller « fêter l'anniversaire de la Commune au milieu d'eux.* »

Où allions-nous en suivant cette voie ? Contre quels écueils n'allions-nous pas nous briser.

Sur ces entrefaites une lettre de M. Gony au Comité de Propagande vint proposer de donner la présidence du Congrès à une haute personnalité politique n'ayant aucun lien avec le Spiritisme. « Cette proposition était faite, disait son auteur, afin qu'on ne puisse « pas accuser le Comité liégeois de vouloir s'imposer au Congrès. »

Mise aux voix, elle fut repoussée par le Comité de Propagande qui ne comprenait pas pourquoi un Congrès spirite devait être présidé par un Monsieur quelconque très avancé en politique, mais ne connaissant rien de notre philosophie.

Voici dans quels termes les auteurs de la proposition, MM. Gony et Paulsen, cherchaient à imposer leur manière de voir, contrairement au sentiment de tous :

« En premier lieu, c'est au Comité organisateur belge, qui se « trouve sur les lieux et qui est à même d'apprécier l'importance que « le choix d'un président connu et respecté par le public belge peut « avoir pour la réussite du Congrès, *à décider en dernier ressort.*

« C'est donc par déférence et par esprit de confraternité, afin « d'éclairer la question, que le Comité organisateur belge s'est « adressé au Comité de Propagande.

« JE JUGE cependant qu'il vaut mieux que le président du Congrès « soit choisi en dehors du Spiritisme parce que *le Congrès aura « pour caractéristique principale : la question sociale envisagée au « point de vue spirite.*

« J'ENGAGE donc le Comité à laisser toute liberté au Comité orga- « nisateur belge, qui, selon les circonstances, choisira une person- « nalité éminente en dehors du spiritisme, ou laissera, *dans le cas « très improbable où il ne réussirait pas*, le soin au Congrès de « désigner lui-même son président. »

Pour sauvegarder sa dignité et défendre contre de telles prétentions les intérêts supérieurs du Spiritisme, le Comité de Propagande n'avait qu'une conduite à tenir : cesser tout rapport avec le Comité liégeois afin de ne pas compromettre dans une ridicule équipée politique la marche en avant du Spiritisme.

Voici en quels termes le Comité de Propagande s'est séparé du Comité liégeois dont la conduite et les vues étaient devenues inacceptables.

Après plusieurs considérants dont nous avons exposé les motifs ci-dessus, le Comité de Propagande,

DÉCLARE :

« 1° Qu'il n'a le droit de donner son adhésion au nom de l'univer- « salité des spirites qu'à un Congrès uniquement basé sur les prin- « cipes du spiritisme : Dieu, l'immortalité de l'âme, la pluralité des « existences, le progrès indéfini de l'être, la communication nor- « male entre les incarnés et les désincarnés, sans aucune préoccupa- « tion d'un autre ordre ;

« 2° Que la préparation du Congrès de 1894, telle qu'elle a lieu à « Liège, ne répond pas à ses vues purement et simplement spirites ;

« ARRÊTE :

« *Qu'il cesse de coopérer à la préparation du Congrès qui doit « avoir lieu à Liège en août prochain et qui ne peut être que nuisible « à la sage propagation du spiritisme pacificateur et moralisateur ;*

« *Qu'il retire son adhésion au dit Congrès, pour rester en com- « munication parfaite d'idées et de sentiments avec l'immense « majorité des Spirites, des mandataires ne pouvant substituer à la « volonté expresse de leurs mandants une volonté particulière dia- « métralement opposée.* »

. . . .

En présence d'une telle résolution, et étant données les circonstances qui l'ont motivée, nous ne pouvons qu'approuver la douloureuse détermination du Comité de Propagande et déclarons que la Fédération Spirite Lyonnaise ne prendra point part au Congrès de Liège et considérera comme nulles et non avenues toutes les décisions qui pourront y être prises, quel qu'en soit d'ailleurs l'objet.

Pour la Fédération Spirite Lyonnaise :

HENRI SAUSSE. CHEVALIER.
A. BOUVIER.

UN DERNIER MOT

Ou je n'ai pas su traduire ma pensée, ou notre ami M. Camille Chaigneau en a mal lu l'exposé.

Je lui répondrai néanmoins en faisant comme lui trêve d'une ironie qui ne serait pas de mise en ce débat :

Si je n'ai pas relevé plus tôt l'incident, dont j'ai rappelé le souvenir, c'est que je n'en avais pas vu l'utilité et je n'en aurais probablement jamais parlé si je n'y avais été invité par les circonstances présentes. Du souvenir indécis de M. Camille Chaigneau, je pourrais en appeler à la mémoire de tous les assistants, pour maintenir l'intégrité de mon récit ; mais la chose me paraît bien inutile, et cela d'autant plus que je n'ai jamais eu la pensée de faire un crime à notre ami de son aveu pas plus que de sa courtoisie. J'ai voulu seulement établir par un fait combien était minuscule le nombre de Spirites qu'offusque l'idée de Dieu.

M. Camille Chaigneau m'objecte que notre ami M. Marius Georges et lui représentaient des collectivités et non de simples unités ; je le lui accorde d'autant plus volontiers que tous les autres assistants se trouvaient dans les mêmes conditions que ces messieurs, ce qui revient à dire qu'au Congrès de 1889, l'Idée de Dieu fut combattue par les délégués de deux groupes et acclamée par tous les autres. Ce Congrès, ne l'oublions pas, avait réuni plus de 40,000 adhésions.

Inutile d'insister : cet incident ne comportant pas un plus long débat, je le considère comme entièrement clos et terminé, en adressant mes fraternelles salutations à nos amis MM. Marius Georges et Camille Chaigneau.

HENRI SAUSSE.

ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC

Mais, s'il en est ainsi, toute date mémorable : fiançailles, mariage, naissance d'enfant, etc., ne devrait-elle pas être célébrée dans les familles? Ce sont les étapes successives de notre pèlerinage terrestre. Comment se peut-il que nous les laissions passer sans nous arrêter un instant à chacune d'elles pour nous y rafraîchir et y puiser les forces dont nous aurons besoin pour atteindre la suivante sans défaillances ni chutes?

Et si la célébration de nos anniversaires est d'un prix inestimable pour la famille, celle des grands événements, fastes ou néfastes, de la patrie ne portera pas des fruits moins excellents. Est-ce que la vue de l'héroïsme des ancêtres n'inspirera pas à leurs descendants les sentiments qui leur ont valu la victoire? Est-ce que les jours de deuil et de défaites n'éveilleront pas dans les cœurs des pensées et des résolutions salutaires, en montrant comment les peuples succombent ou périssent quand, s'oubliant dans la mollesse, ils se détournent des vertus viriles qui sont la seule garantie de l'existence et de la prospérité des nations?

Faisons un pas de plus. Au-dessus de la patrie, il y a l'humanité, l'Humanité dont nous sommes tous membres, l'humanité qui nous réunit tous dans une fraternité supérieure. Or, si la famille a ses fêtes, et si la patrie a les siennes, il est des faits et des dates qui intéressent à la fois tous les peuples sans distinction, à la célébration desquels tous peuvent s'associer. Lorsqu'un grand génie paraît sur la terre, renouvelant soit la science, soit l'art, soit la philosophie, soit la morale, est-ce que son enseignement ne va pas se répercutant d'écho en écho jusqu'aux contrées les plus lointaines? Qu'il soit Allemand, Anglais, Américain, ou Français ou Russe, est-ce que directement ou indirectement, nous ne lui serons pas redevables des progrès dont sa venue et son œuvre ne pourront manquer d'être le signal dans le monde? Ne nous féliciterons-nous pas, quelle que soit sa nationalité, de ce qu'il aura fait en vue du bien de tous?

∴

Il y a quarante-six ans, le 31 mars 1848, un phénomène de vulgaire apparence, mais d'importance singulière, se produisait aux États-Unis. Dans une des maisons d'un petit village, des coups étaient frappés depuis des mois, sur les murs, dans les meubles, au plafond, au plancher, sans qu'on eût pu jusqu'alors en découvrir les mystérieux auteurs. On avait eu beau chercher dans tous les coins et recoins, visiter l'immeuble du haut en bas, du grenier à la cave, les frappeurs, qu'on savait là pourtant — ils faisaient assez entendre leur présence — étaient demeurés introuvables.

On ne savait que faire ni que penser, quand une fillette de douze à treize ans, qui s'était peu à peu familiarisée avec le phénomène, eut l'idée d'entrer en conversation avec M. Piedfourchu, autrement dit le diable, un diable d'assez bonne composition après tout, l'auteur présumé de tous ces bruits qui troublaient jour et nuit le repos des habitants. L'invisible ayant répondu à l'enfant par coups frappés, les parents avertis et témoins de la chose appelèrent les voisins pour constater le fait à leur tour. D'interrogation en interrogation, on en vint à apprendre que le soi-disant diable n'était rien autre qu'un ancien habitant de la maison où il avait été assassiné à l'insu de tous, et où, disait-il, on devait retrouver ses os. On fit les recherches nécessaires. Jugez de l'étonnement, de la stupéfaction plutôt, quand, ayant creusé le sol à l'endroit indiqué, on se vit soudain en présence d'un squelette: preuve tangible que la communication reçue, si étrange, si invraisemblable qu'elle parût, n'en était pas moins rigoureusement vraie.

Ce fait aussitôt connu, et commenté de toutes parts, excita une universelle surprise. Les uns en contestèrent la réalité ; les autres l'attribuèrent à l'intervention occulte et pernicieuse du prince des ténèbres ; ceux-ci, les croyants, y vivent une preuve irrésistible de la survivance de l'âme et de la possibilité du retour des morts parmi les vivants ; ceux-là, les fanatiques, ennemis jurés de tout ce qui vient déranger leurs petits calculs, entrèrent en fureur, et pour un peu eussent lynché toute la famille. Quant à l'immense majorité, le premier moment de stupeur passé, elle ne s'en inquiéta pas davantage. Seuls, un petit nombre d'esprits libres, curieux et sans préjugés, se mirent à l'étude du problème de l'au-delà que les manifestations d'Hydesville venaient de faire surgir si inopinément au milieu d'un monde qui se targuait de son scepticisme, s'imaginant dans sa folle présomption d'avoir fait fuir à tout jamais sous la lumière du gaz et de l'électricité, les fantômes et les revenants sortis jadis des ténèbres épaisses des siècles d'ignorance du moyen âge.

Vous savez ce que sont devenus depuis ces phénomènes, si humbles dans leur origine ; comment, malgré toutes les dénégations, tous les partis pris, toutes les menaces, toutes les haines et toutes les injures, ils s'imposent de plus en plus, non plus seulement au public ignorant et crédule, mais aux esprits les plus distingués de la science, de la littérature et de la philosophie.

Ah ! comme nous sommes loin des tables tournantes et parlantes ; comme, à mesure qu'on serre la question de plus près, elle prend plus d'ampleur ; comme elle se complique et s'élève ! Quelles perspectives nouvelles elle ouvre à l'intelligence humaine ! Quelles certitudes elle nous apporte ! Comme elle modifie, comme elle transforme les croyances philosophiques et religieuses ! Aux négateurs matérialistes, l'étude de la psychologie expérimentale démontre l'inanité de leurs négations. Elle oblige les savants à sortir de la torpeur indifférente où ils se complaisaient à l'égard des problèmes de l'âme. Les croyants des diverses fractions du christianisme officiel peu à peu abandonnent leurs dogmes surannés, leur ciel et leur enfer immobiles et éternels pour des idées plus saines, plus logiques et plus justes.

Il n'est pas un domaine, physique, chimique ou moral qu'elle ne pénètre et où elle n'exerce son influence. Et nous ne sommes qu'au commencement ! Qu'est-ce, en effet, que quarante-six ans dans l'histoire d'une science ou d'une philosophie ?

Or, si des résultats aussi considérables ont pu être obtenus en un si court espace de temps, que ne nous est-il pas permis d'espérer de l'avenir, d'un avenir prochain peut-être, étant donné surtout que le nombre et la qualité des investigateurs ne fait qu'augmenter incessamment ?

Eh bien, je le demande, un fait qui a résisté à toutes les attaques et survécu à toutes les coalitions des partis pris les plus invétérés ; qui s'est joué de l'opposition des hommes de science ; qui a bravé le ridicule ; qui s'est implanté dans nos sociétés en dépit de toutes les hostilités, et - pourquoi ne l'avouerions-nous pas entre nous ? — en dépit souvent de ses défenseurs dont le zèle maladroit, l'étroit fanatisme et la crédulité excessive lui ont plus nui que toutes les autres causes réunies — un tel fait n'est-il pas de ceux qui valent qu'on en consacre le souvenir, qu'on en célèbre l'anniversaire ? Saluons donc, saluons de tout notre cœur la date désormais impérissable du 31 mars 1848, puisque c'est de là qu'est parti ce mouvement extraordinaire qui, s'épanouissant et se diffusant parmi toutes les nations civilisées, aura pour conséquence prochaine la révolution déjà commencée — scientifique, morale et sociale la plus formidable peut-être à laquelle il ait été donné à l'homme d'assister.

∴

Mais, si le fait lui-même vaut d'être rappelé, les ouvriers qui s'en sont emparés, qui l'ont étudié, qui en ont examiné les phases diverses et les aspects multiples, qui en ont dégagé les conséquences philosophiques qu'il comportait, ces ouvriers ne méritent-ils pas, eux aussi, eux surtout, que leurs noms soient précieusement inscrits dans les annales de l'histoire, que nous conservions le souvenir de l'œuvre qu'ils ont accomplie, de l'exemple qu'ils nous ont laissé? Bien des pommes étaient tombées de bien des pommiers, avant que Newton conclût de ce fait banal à la grande loi cosmique de l'attraction universelle. N'est-ce donc pas le savant qu'il faut louer ici, bien plus que la cause occasionnelle qui a révélé à son merveilleux génie le principe qui en découlait?

Parmi les ouvriers qui, en France, ont le plus fait pour la propagation et l'assainissement des idées spirites, il n'en est pas de plus grand ni de plus digne d'attirer l'attention et d'éveiller l'admiration qu'Allan Kardec. Son mérite est des plus éminents. Lorsqu'en effet la mode des tables tournantes et parlantes se fut répandue dans les salons, on en fit un peu partout un jeu, un amusement. On faisait tourner et parler les tables par passe-temps : on leur posait les questions les plus saugrenues, on les plaisantait, elles répondaient sur le même ton. Elles étaient aussi la *sybille* qu'en cachette beaucoup qui s'en riaient ouvertement, allaient consulter à propos de tout et à propos de rien. Nul sérieux dans les interrogations. Comment en espérer quelque résultat utile ? Parfois, cependant, une sentence à l'emporte-pièce, ou un argument *ad hominem* venaient rappeler aux expérimentateurs qu'il y avait mieux qu'un sujet de simple distraction dans le problème soulevé par les tables tournantes et par les coups qui s'y frappaient.

Mais comment démêler exactement ce quelque chose au milieu de la confusion, du chaos qui régnaient dans ce domaine étrange où tous se laissaient plus ou moins guider par le hasard, allant de l'avant à tâtons, sans but précis ni règle de conduite? Les savants, sauf un très petit nombre, déclaraient purement et simplement que le phénomène n'existait pas, qu'il ne pouvait pas exister, que si, par impossible, il était réel, ce serait quelque chose de si effroyable, de si épouvantable que le monde en serait bouleversé de fond en comble. Relisez ce qu'en ont dit quelques uns. C'est tristement comique, et cela rappelle point par point les frayeurs, simulées ou réelles, des savants contemporains de Galilée qui tous, à l'envi, lui démontraient par $a + b$ que l'existence des planètes vues à travers son télescope était une erreur monstrueuse, en même temps qu'une impossibilité scientifique. Comment le monde continuerait-il de subsister, si l'on y introduisait de nouveaux astres ou si l'on faisait au soleil l'injure de lui attribuer des taches? C'était la fin de tout. Il est vrai que depuis lors, malgré les sinistres prédictions dont leur découverte était l'objet, les planètes et leurs satellites, ainsi que les taches solaires et tant d'autres nouveautés astronomiques ne sont plus guère contestées. Quant à l'univers, dont on annonçait la ruine prochaine, il ne s'en porte pas plus mal ni nous non plus. Ainsi en va-t-il des manifestations spirites, des mouvements d'objets sans contact : leur réalité n'est plus mise en doute que par les ignorants. Mais où sont les bouleversements, où les dangers dont on nous menaçait ?

Après les savants qui niaient, ceux qui essayaient d'expliquer. C'était un progrès, bien petit encore, bien insuffisant. Car ils prétendaient rendre compte de phénomènes qu'ils n'avaient pas directement observés, se donnant ainsi le ridicule de trouver les raisons des choses de l'existence certaine desquelles ils ne s'étaient pas assurés. Ils devaient tomber, ils tombèrent dans l'erreur. Et, comme il arrive généralement, une fois entrés dans une mauvaise voie, ils crurent de leur dignité d'y persister envers et contre tous, comme si la véritable dignité ne consistait pas bien plutôt à faire son *meâ culpâ*, quand on s'aperçoit qu'on s'est trompé, et à se retourner sans hésitation du côté de la lumière et de la vérité !

A côté des savants dont les négations ou les explications étaient également enfantines, l'Église tenait un langage plus grave et plus terrifiant. La force qui mouvait les tables, l'intelligence qui se manifestait par elles, c'était le diable. Le diable, c'est avec la franc-maçonnerie, qui n'est d'ailleurs qu'une des manifestations, la plus perverse peut-être et la plus dangereuse de Satan, le cauchemar de l'Église. Donc que les tables se meuvent, que les meubles craquent, qu'un coup soit frappé dans un mur ou contre une porte ; qu'une communication intelligente soit obtenue par l'une des médiumnités en usage chez les spirites, c'est, au dire de l'Église, le diable, et lui seul, qui est l'auteur responsable du phénomène. Les fidèles en avaient une fière peur, allez! Que de messes et que d'exorcismes pour le chasser des demeures qu'il avait envahies ! Je ne jurerais pas qu'on en rencontre encore aujourd'hui qui sont infiniment persuadés que c'est lui qui vient dans les cercles spirites loup revêtu de la peau de l'agneau, pour mieux arriver à ses fins qui sont la perdition de l'homme.

Le diable, naturellement, ne faisait pas l'affaire des chercheurs, dont les uns, les plus réservés, s'abstenaient de toute explication, ou convenaient simplement que c'était bien curieux, et dont les autres, bravement, avec une conviction inébranlable, attribuaient tous les faits, tous, sans exception, à l'action des esprits des morts...

Il s'agissait de mettre de l'ordre dans ce désordre, de séparer, si possible, l'ivraie du bon grain, de classer chaque chose à son rang. Qui entreprendrait cette œuvre, qui la réussirait ? Les hommes de talent ne manquaient certes pas qui étaient convaincus de l'importance du sujet, et de l'urgence qu'il y avait à y faire pénétrer, à hautes doses, l'air et la lumière. Malheureusement, si « l'esprit sert à tout, il ne suffit à rien ». La tâche à accomplir n'exigeait pas seulement une intelligence d'élite, une logie hardie et pénétrante, un sens droit et juste ; elle voulait un homme dont la volonté fût à la fois énergique et pénétrante, le cœur ferme et dévoué jusqu'au sacrifice ; un homme qui fût prêt à toutes les luttes, résolu à faire front de toutes parts ; un homme assez fort pour ne s'émouvoir ni du ridicule qu'on ne manquerait pas de déverser sur lui, ni des haines qui s'amasseraient sur sa tête, ni des accusations odieuses et lâches qui, assurément ne seraient pas épargnées à l'audacieux, assez osé pour s'atteler à une besogne qui avait contre elle, tout ensemble, le mauvais vouloir, disons mieux, l'hostilité déclarée des sceptiques, les préventions des corps savants, les anathèmes de l'Église, l'ignorance et le fanatisme de la grande masse.

Allan Kardec fut cet homme. Oh ! il ne se faisait pas illusion sur les difficultés à vaincre, ni sur les obstacles à surmonter. Il était trop bon philosophe, psychologue trop profond et trop perspicace pour ne pas prévoir tout ce qu'il lui faudrait déployer d'efforts, tout ce qu'il lui faudrait supporter de vilenies pour réaliser, même partiellement, l'œuvre qui allait être désormais le but de sa vie. Mais, s'il avait l'intelligence et la volonté, il avait aussi la foi. D'abord, la foi en lui-même, et c'était un grand point : qui doute de soi est d'avance voué à la défaite ; la foi en la vérité, ensuite, et en son triomphe final ; la foi, enfin, en l'assistance du monde spirituel dont il allait essayer de démontrer, expérimentalement, l'existence, en même temps que son action sur le monde matériel auquel nous appartenons. On est bien fort quand on possède de telles armes et qu'on combat sous l'égide de la vérité pour la conquête du bien.

Alors parurent successivement : *Le Livre des Médiums*, *le Livre des Esprits*, *l'Évangile selon le Spiritisme*, *le Ciel et l'Enfer*, *la Genèse*, ouvrages importants qui supposent un travail énorme, e

qu'on consultera longtemps encore avec autant d'intérêt que de profit. Ils constituent en quelque sorte le code, un code revisable, bien entendu, du spiritisme. Les conseils qu'on y trouve sur la pratique de la médiumnité, sur la formation des groupes, sur les questions à poser aux invisibles, sur la manière de les interroger, sur l'examen auquel il convient de soumettre les communications, sur les dispositions d'esprit dans lesquelles les évocations doivent se faire et sur tant d'autres choses concernant une bonne et saine expérimentation, n'ont pas vieilli d'un jour, ils sont plus actuels que jamais. Notre tort est de les ignorer, ou, les connaissant, de ne pas y conformer notre conduite.

(*A suivre.*) D. METZGER.

LETTRE A M. C. CHAIGNEAU

Paris, 10 mai 1894.

MON CHER DIRECTEUR,

Notre chère et belle cause traverse en ce moment une des plus pénibles, une des plus dangereuses crises qu'il était possible de prévoir.

Les lecteurs de *la Paix Universelle* en ont pu constater seulement un des côtés les moins dangereux. Le gachis est général ! On espérait que ceux qui avaient assumé l'organisation du Congrès trouveraient le moyen de rapprocher les mains et les cœurs ; c'est le contraire qui a lieu ! Les organisateurs eux-mêmes sont partagés en deux camps ennemis !...

Le Congrès n'aura pas lieu, car on n'a pas le droit d'appeler *Congrès* une réunion *d'un parti*.

Quels sont les coupables ? Oh ! croyez-moi, ceux qui les connaissent feront bien de jeter sur les noms un voile très opaque, peut-être c'est tout le monde dans un certain sens, aussi bien ceux qui se taisent, que ceux qui agissent, qui parlent, puisque ceux qui se taisent *n'ont rien fait, rien construit*, pour permettre au public, aux chercheurs, un lieu où ils pourraient étudier sérieusement. Et puis se taire lorsqu'il y a danger de recevoir des *coups*, c'est dans son genre une *culpabilité*.

M. Chaigneau fait appel à toutes les bonnes volontés pour faire cesser la guerre ; je me joins à lui et j'ajoute : il faut non seulement faire cesser la guerre, mais il faut trouver un moyen pour sortir une fois pour toute de l'ornière où le spiritisme kardéciste est depuis si longtemps *par la faute de tout le monde*.

Inclus la réponse que je viens de faire à M. Chaigneau. Si vous pensez, comme moi, qu'il faut en finir avec ce triste état de choses, qui paralyse le progrès, et fait tant rire nos adversaires, je vous prierai de publier ma lettre dans votre vaillant et libéral journal.

Mes meilleurs sentiments,

J. BOUVÉRY.

Paris, 10 mai 1894.

MON CHER CHAIGNEAU,

Vous faites appel à toutes les bonnes volontés dans le but de faire cesser la guerre qui existe entre spirites, guerre qui a déjà tant fait de mal à notre belle cause.

Vous demandez que chacun émette son opinion pour reformer le faisceau rompu.

Mon cher ami, le moyen est bien simple ; il est à la portée de tous, il a trop bien réussi, il y a cinq ans, pour que tous ceux qui font passer le triomphe de la cause avant leurs intérêts ou leur petite personnalité, ne s'y rallient pas ; chacun le connaît : c'est celui qui a permis le grand et fructueux « *Congrès spirite et spiritualiste international de 1889* ». A ce moment aussi — ou plutôt à la veille — la guerre existait non seulement entre les spirites et les spiritualistes modernes, mais aussi entre les différentes fractions spirites. C'était parfois *écœurant !*... L'union pourtant s'est faite, pour célébrer le centenaire de la grande République !

Comment ce *miracle* s'est-il produit ? Simplement par l'UNION DE LA LIBERTÉ AVEC LA FRATERNITÉ ; chacun sait l'effet considérable qu'a produit cette union sur nos adversaires.

Depuis qu'on a voulu suivre une autre voie, tout a été à la dérive.

Toutes les écoles sans exception ont été impuissantes à fonder quelque chose d'utile, à agir sur l'humanité, oh ! beaucoup de paroles... Quant aux écrits jamais pareil chant triomphal n'a été entonné... Le lecteur qui s'est contenté de lire, sans imiter saint Thomas, c'est à-dire « voir et toucher », est certainement convaincu qu'à l'heure qu'il est, chaque école, que dis-je ? chaque fraction d'école, qui a fait parti du Congrès de 1889 a conquis l'univers, *pour son compte* bien entendu...

Seulement notre lecteur doit se demander comment il se fait que le *mal* que chacune d'elle promettait d'extirper soit plus grand, plus dangereux encore. Mystère ! mystère !

Allons ! mes chers collègues et amis du Congrès, tendons-nous la main, sans arrière-pensée ; *nous valons mieux que cela*. Nous l'avons trop bien prouvé en 1889, pour que cela ne soit pas.

Prenez garde, nous finirons par faire croire que nous ne sommes que des *fumistes*, lorsque nous parlons de fraternité, de paix sociale, nous chez qui règne la rancune et la guerre sans discontinuer.

Oh ! je sais, on va me dire : X a dit ceci ! Z ne croit pas à cela ! ou bien : nous allons aider F ou G à grandir ! etc.

Cessons ces récriminations, ces cancans de portières. Nous avons tous sans exception quelque chose à nous reprocher. Quant à aider F ou G à grandir, eh bien ! tant mieux ! faisons comme lui, cela nous changera un peu, car je trouve que n'avoir autour de soi que des *nains* et l'être soi-même, cela ne donne pas un fier exemple de la puissance de nos idées.

Finissons-en avec nos prétentions de croire que nous seuls possédons la vérité. Laissons l'Infaillibilité à Dieu : lui seul y a droit. Avec toutes nos récriminations, savez-vous à qui nous finirons par ressembler ? A certains prétendus adorateurs de Jeanne d'Arc. Les Royalistes qui l'ont si lâchement laissé torturer et brûler disent : Nous voulons bien que l'on décrète une fête nationale en l'honneur de la petite bergère, mais à une condition, c'est qu'on la fêtera seulement comme soutien de la *royauté*...

Les cléricaux, le clergé, qui ont *assassiné* la missionnaire de Dieu s'écrient : Oui, votons la fête, mais pour rappeler que Jeanne avait des *visions*... (Ils ne disent plus du *diable*). Les républicains (du moins une partie, ceux qui se disent les plus *avancés*), qui ont tant tergiversé, tant attendu, ce qui a permi aux royalistes et au clergé de s'emparer de la tête du mouvement qui se dessine *partout* dans le peuple, pour la glorification de Jeanne d'Arc l'envoyée de Dieu, et cela précisément à l'heure ou le matérialisme — néantiste, se croit triomphant... coïncidence que l'on devrait bien méditer, — les républicains s'écrient : Ah ! mais non, nous voulions bien voter la fête nationale, mais, puisque les royalistes prétendent que Jeanne a seulement voulu sauver Charles VII, et que les cléricaux, le clergé affirment (aujourd'hui) qu'elle a été inspirée, envoyée par le « nommé Dieu », *nous ne votons plus !*

Qu'importe aux royalistes, aux cléricaux, et à ces républicains, que Jeanne d'Arc, peut-être la plus noble, la plus grande figure, qui ait jamais paru, ait sauvé la France... aidée, qu'on le veuille ou non, des forces de *l'au delà ?*

Moi moi, voilà la devise de tous ces gens-là...

Si Jeanne revenait, c'est à qui la pourchasserait, si comme la première fois elle ne voulait voir que la France, que sa mission. Les savants eux-même la feraient enfermer dans une maison d'aliénés,

comme étant atteinte d'*hystérie*, comme le disait M. Bertrand, le secrétaire de l'Académie des sciences, qui *ose*, malgré ses confrères, admirer la petite bergère !

Ah ! lorsqu'on réfléchit sur tant de petitesse, d'hypocrisie que l'on rencontre si souvent, on n'a plus le droit d'être surpris de la marée montante des *« révoltés »* bravant la mort, comme des « mystiques » comme « Polyeucte » pour me servir des expressions de leurs juges les plus sévères.

Les écuries d'Augias devaient être des *salons de propreté* en comparaison des *écuries* où vit la société moderne, et ce n'est pas, — je le crains, — avec un plumeau qu'on les nettoiera.

Mais revenons à la question qui nous intéresse tout particulièrement aujourd'hui.

Je vous disais, mon cher ami, que pour faire cesser la guerre entre spirites, il fallait en revenir à *l'Union libérale* qui a permis le grand succès de 1889 Que chacun passe l'éponge sur le passé mauvais... et qu'il n'en soit plus question.

Le congrès de 1889 avait voté que le prochain congrès aurait lieu à *Bruxelles* ; nous n'avons qu'à exécuter cette décision, qui du reste était des plus justes.

Tous ceux qui croient à *l'existence* de l'âme, à sa *survivance et à la possibilité de communiquer directement avec ceux qu'on appelle improprement les morts*, sont de droit admis, quelle que soit l'école dont ils font partie. Le Pape lui-même, s'il croyait à ces vérités, peut y venir au même titre que vous et moi. Je voudrais même que, comme au Parlement des Religions, on puisse admettre les matérialistes. *Arrière* l'intolérance, place à

LA BELLE LIBERTÉ DANS LA BELLE LUMIÈRE !

Mais, où je proteste, c'est de vouloir *plébisciter* Dieu ! On a dû en rire chez nos adversaires. Ne tombons pas dans le ridicule.

Croyez-moi, mon cher Chaigneau, engageons tous nos amis à être plus modeste, lorsqu'ils parlent de Dieu. Ah ! je vous en prie, ne méritons pas la célèbre riposte de Pascal : « Sa justice se moque de notre justice ! » Cherchons, mais encore une fois soyons modestes, et GUÉRISSONS-NOUS AVANT DE VOULOIR GUÉRIR LES AUTRES.

En attendant, voici la question qui devrait primer toutes les autres au Congrès : *Quel est le meilleur moyen de faire pénétrer, dans le monde du Capital et dans le monde du Travail, qui sont à la veille de s'entr'égorger, les trois vérités sur lesquelles le Congrès se réunit ?*

Tant que le monde du Capital et le monde du Travail ne seront pas pénétrés de ces vérités, le mal sous toutes ses formes régnera.

Pour régénérer la société, comme le disait M. Léon Denis en 1889, *il faut commencer par régénérer l'âme*, mais les deux sociétés en question ne croient pas à l'existence de l'âme. Ceux qui disent qu'ils y croient, ce n'est que pour la forme, leur conduite le prouve.

Il faut donc commencer par prouver *scientifiquement* l'âme, et ce n'est pas par ce que nous constatons dans les groupes qu'on y arrivera.

Si le Congrès arrive à trouver le moyen pratique de résoudre cette seule question, il dépassera en importance, en utilité, celui de 1889. N'est-ce pas, du reste, la chose qui nous incombe avant tout ? Allons, haut les cœurs ! Parlons un peu moins de nos droits et beaucoup plus de nos devoirs.

Unissons-nous tous *sans exception* pour sauver l'humanité d'une catastrophe sans précédent dans l'histoire, et la vérité, la justice, l'harmonie règneront à la place de la haine d'en bas et de la rapacité d'en haut.

Amitiés. J. BOUVÉRY.

THÉRAPEUTIQUE MAGNÉTIQUE

(Suite)

IL N'Y A QU'UN REMÈDE

Le remède varie en raison de l'idée qu'on se fait de la vie et des causes de désorganisation vitale ; c'est en cela évidemment que résident les erreurs médicales et tout le danger.

Si l'on croit, par exemple, devoir provoquer artificiellement par l'administration de certains médicaments des dérivations et des évacuations comme celles que la vie produit parfois naturellement, on arrive souvent à causer la ruine de l'organisme ; c'est ainsi que certaines personnes finissent par ne plus digérer qu'à force de pilules purgatives, d'eaux minérales salines et de lavements et terminent misérablement leur existence dans la consomption entre l'hydropisie la congestion du gros intestin et la goutte, l'abus des vomitifs et des purgatifs exagérant à la longue la constipation jusqu'à la rendre incoercible.

Si au lieu de provoquer les évacuations on les combat ; si on arrête la diarrhée par l'opium, les vomissements par des potions effervescentes, la sueur des pieds par des pédiluves froids ou des fomentations astringentes, les exanthèmes, les ulcères, par des pommades de plomb ou de zinc, les hémorrhagies par le tamponnement et la glace, on atteint le même but et l'entrave qu'on apporte au précieux travail d'élimination de la nature arrête le mouvement de réaction qui pouvait sauver l'organisme.

Doit-on lier un polype, extirper une glande tuméfiée, la détruire par suppuration au moyen d'irritants locaux, disséquer un kyste, opérer un anévrysme, une fistule, un sein cancéreux, un os carié ? Faut-il cautériser un chancre, un fic, une verrue, débrider un abcès, chasser de la peau les dartres, plaies ou ulcères qui l'envahissent en associant les pommades astringentes aux purgatifs ? Voilà ce que journellement l'on fait, croyant anéantir ainsi les causes du mal, et cependant à l'affection primitive on voit fréquemment succéder des complications plus fâcheuses encore ; c'est que la désorganisation des tissus ne provient pas exclusivement de l'obstacle matériel qu'on a supprimé, mais d'une cause d'ordre purement dynamique dont on n'a tenu aucun compte.

(A suivre.) A. BUÉ.

POUR LES PAUVRES

Le 8 mai, dans notre boîte, anonyme.	20 fr.
Le 16 mai, anonyme.	5 »
Total.	25 »

Cours de magnétisme

Dimanche 3 juin, A. Bouvier continuera l'étude comparée des différentes doctrines de l'occulte.

Le 17 juin, considération sur les miracles de N.-D. de Lourdes au point de vue magnétique.

En raison de l'importance de ces deux cours, il n'y aura pas de cartes de faveur.

A. B.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 86 | 10 Centimes | 16-30 JUIN 1894

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il parait un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE :

L'ANARCHIE

Nous nous attacherons, ici, à la plus grande modération dans la forme. Il s'agit surtout de réchauffer, d'éclairer et de vivifier les pauvres âmes endolories. Que les hommes actuels aient pris pour s'incarner une enveloppe de riche ou une enveloppe de pauvre, ils n'en sont pas moins tous misérables, tous à plaindre. Ils n'ont pas encore compris que la violence est une duperie, qu'elle est impuissante. Ils ont de fausses notions sur la force à laquelle ils ne croient que sous son aspect matériel. Ils n'ont pas compris la parole : Si on vous frappe une joue, tendez l'autre. Heureux ceux qui ont la douceur, car ils possèderont la terre. L'exemple des pouvoirs chrétiens bouleversant le vieux monde par l'Amour semble être perdu. Elle était pourtant limpide aussi, la légende d'Hercule, le symbole de la force mâle se prosternant aux pieds d'Omphale, la force féminine. Ne voyez-vous donc pas que la loi des compléments se révèle ici, ainsi que la loi d'équilibre. L'aspect mâle et l'aspect féminin de la force existent l'un par l'autre, s'attirent et se complètent réciproquement. En outre, toute action exagérée dans un sens amène fatalement l'action inverse.

L'homme ardent, fort, violent sera fatalement dominé par la faiblesse féminine. Mais alors! si c'est la femme faible qui domine l'homme fort, ce n'est donc pas l'homme qui est fort. Ce qu'on nomme faiblesse est donc une force, une force invincible.

Méditez bien sur cette question des deux aspects ou modes de manifestation de la force.

Il ne faut pas oublier qu'un homme est essentiellement composé d'un ange et d'une bête. On craint les violents, mais on ne les aime pas. Ceux qu'on n'aime pas, on cherche instinctivement à les fuir. C'est pourquoi toujours les armées de César se débanderont à l'aspect de douze hommes remplis d'amour et d'humilité. Car l'amour est contagieux.

L'Amour est tout-puissant. Quelle que soit l'objection d'un homme, quelle que soit sa cruauté, qu'il soit véritablement une brute à face humaine, *si cet homme est convaincu que vous voulez son bien, son bonheur, et cela d'une façon absolument désintéressée, il sera toujours désarmé contre vous dont il ne redoute plus rien.*

Parfois même, vous ferez jaillir les larmes de ses yeux secs et cruels. C'est qu'il souffre lui-même de cet esprit de violence ; c'est qu'au fond de lui il y a l'ange, et que cet ange, à votre abord, a soulevé son cœur, éclairé vaguement son esprit.

L'Amour est tout-puissant. Car l'amour, c'est la chaleur. C'est la chaleur qui fond la glace, ce n'est pas la glace qui détruit la glace ; de même, c'est l'amour qui fond la haine, ce n'est pas la haine qui détruit la haine. La chaleur purifie tout et vivifie la terre, l'amour sanctifie tout et vivifie les âmes qui, toutes engourdies, n'attendent que le soleil d'amour pour croître, s'épanouir et fructifier.

Faut-il vous faire voir, autrement, que les forces *subtiles* ont toujours domination sur les forces matérielles? Considérez l'Électricité. L'Électricité, cela ne pèse rien, cela ne se voit pas, cela ne se touche pas, cela n'a pas de consistance ; en vérité, on mépriserait volontiers cette chose qui se manifeste à nos yeux sous la forme d'une timide flamme. Cependant, cette électricité volatilise instantanément le fer, les métaux en général, elle décompose tous les corps, elle est la reine de la matière et la force des forces. C'est qu'elle constitue le principe des corps ; et,

quand un corps est atteint dans son principe, son apparence, à laquelle nous croyions tant, ne tient guère.

Ainsi, de même, quand le puissant magnétiseur a pénétré et lié le principe immatériel qui constitue la volonté de l'Hercule, il ne craint plus rien de son bras atteint d'une paralysie instantanée.

Toute la clef de la magie est là. Le mage frappe droit à l'âme, il fouille les replis de la pensée, il connaît l'*Amour régnant*, le mobile principal, et le domine.

Il est maître de l'ignorant qui, non seulement ne peut plus frapper, mais ne peut même plus *vouloir* frapper.

On peut entrevoir ici quels mystères seront révélés à celui qui consent à étudier l'homme, qui arrive à connaître sa constitution intime.

Connais-toi toi-même, tu connaîtras les autres, tu connaîtras l'Univers, car tout est dans tout. Il y a correspondance parfaite du Macrocosme (l'Univers) et du Microcosme (l'Homme). Analogie, harmonie, correspondance ou unité, c'est la même chose.

Il en résulte que toutes les choses de l'Univers étant contenues dans l'homme, dès que l'homme a dominé une force en lui, il peut en disposer dans l'Univers. C'est affaire d'entraînement. Nous en donnerons la clef plus tard.

J'ai dit que, lorsqu'un corps est atteint dans son principe, son apparence se dissipe vite. Il est déjà mort; mais sa coque survit quelque temps.

J'emploie le mot principe en le détournant un peu de son sens habituel. Ici, comme toujours, il faut chercher l'idée, l'*esprit*, et ne pas s'arrêter à la fantasmagorie des *mots*, de la lettre.

Dès que le principe animateur de l'homme s'éloigne, toutes les molécules qui avaient été entraînées dans l'harmonie générale au profit de l'unité, qui avaient *assenti* à la vie commune, reprennent leur liberté.

La vie asticotale commence (je forge ici un mot énergique, que le lecteur me le pardonne, en faveur de la clarté qui en résulte).

Il n'y a qu'*une loi de vie*, qu'il s'agisse d'un homme ou d'un corps social.

Dès qu'une humanité ou une nation ont perdu leur principe animateur, la vie asticotale (anarchie) commence.

La vie à la faveur du principe s'appelle, inversement, synarchie.

La Société constituée sur le modèle d'un homme est en synarchie. C'est le marquis de Saint-Yves d'Alveydre dans son admirable *Mission des Juifs* (chez M. Calmann Lévy) qui a développé ce système auquel j'ai emprunté ce que j'en ai dit.

Une nation est d'autant plus forte et vivante qu'elle adhère à un principe. Les principes eux-mêmes prennent leur force dans la prière et l'illumination des guides de peuples. C'est ainsi que, par l'intermédiaire de l'esprit religieux, nous voyons l'invisible animer le visible. Tout se tient dans l'immensité; il n'y a de lacunes qu'aux yeux des ignorants.

Les savants modernes ont eu raison de ne chercher la *certitude* que dans le *fait*, mais ils ont eu le tort extrême de ne reconnaître qu'un ordre de faits, les *faits matériels*. C'est absolument arbitraire. En voulant imposer cette croyance, ils n'ont guère fait avancer l'esprit humain; et, ils lui ont fermé d'admirables horizons.

Tout le monde sait que la RELIGION, cultivée sincèrement, la bonté, la charité donnent une grande beauté à l'homme. Au contraire, l'esprit matérialiste, jouisseur, enlaidissent l'homme jusqu'à le rendre répugnant aux yeux des moins délicats.

Cela c'est un fait. Le beau est le critérium du vrai. L'homme se composant aussi bien d'un aspect esprit que d'un aspect matière, il est illogique de vouloir à tout prix faire rentrer l'esprit dans la matière et ne reconnaître que celle-ci.

De même, la RELIGION communique la foi, l'enthousiasme, la vigueur aux nations, exalte les arts et remplit l'existence de la plus douce poésie. *Cela est un fait.* Nous nous expliquerons un jour sur la vraie Religion.

Qu'il nous suffise de dire ici que tout homme croyant à la perfection infinie, à la vie éternelle régie par la justice, aux hiérarchies célestes aboutissant à l'insondable *suprême éternel*, est vraiment religieux, quel que soit le culte auquel il appartient.

Les cultes eux-mêmss sont plus ou moins parfaits. Nous chercherons un jour à résoudre ces questions, sans blesser aucune conscience, dans le plus grand esprit de conciliation.

Nous voyons donc que l'esprit religieux assure véritablement la vie des individus et des nations.

Cela est un fait que cependant notre société moderne cherche à nier. Le néant qui pourtant n'est guère attrayant, *l'attire*; en même temps elle s'effraye des conséquences de ses funestes théories.

Mais, pauvres aveugles, malheureux frères égarés, que nous aimons pourtant, ne réfléchissez-vous donc pas? Si la vie est, c'est qu'elle a été éternellement; si l'harmonie est, c'est qu'il y a une Harmonie éternelle. Ne voyez-vous pas que l'intelligence est partout; ne sentez-vous pas que l'Infini est vivant?

Qui donc a éclairé le ver luisant? Ce ne sont pas les hommes, certes; ni le ver qui en sait moins long que vos savants. Pourtant vos savants n'en savent pas long. Il y a une lumière et des hommes avant qu'il y ait des savants. Cette intelligence qui est visible dans l'univers, je ne la définis pas, mais je la constate. Cette intelligence agit selon une loi, loi de progrès et d'évolution pour tous les êtres. Cette loi puissante brise tout obstacle; or, *vous venez vous mettre en travers de cette loi*. Vous ne savez rien et vous concluez cependant que la VIE EST SANS RAISON. Vous ne voulez pas que tout ait une raison! vous avez donc le droit de poser des bornes à la raison? N'insistons pas ici, ce serait cruel.

De ce que vous ne voulez plus croire à un Dieu mauvais, vous avez conclu qu'il n'y avait plus de divin. Avouez, que vous avez peut-être bien conclu un peu vivement!

N'avez-vous pas songé aux conséquences terribles de

votre rébellion, dans le cas où la LO I divine, la Raison suprême, SERAIENT RÉELLEMENT ?

N'avez-vous pas songé qu'alors vous seriez absolument dans la solution d'une fourmi se plaçant sur un rail devant la grande locomotive ?

Elle serait fatalement écrasée, n'est-ce pas,

Eh bien, je dois vous déclarer ici avec la plus grande force que vous serez écrasés, vous aussi.

Déjà, on vous voit regretter vaguement l'esprit religieux qui retenait l'homme sur la pente du crime.

Vous avez accusé imprudemment les occultistes et les spirites de faire cause commune avec les anarchistes.

Vous avez oublié que les anarchistes ne croient à rien, qu'à la terre, et qu'ils sont dans une terrible logique en préférant la mort et la tuerie à la privation des jouissances uniques de la vie uique, jouissances dont vous leur donnez le spectacle scandaleux, sans pouvoir la justifier à leurs yeux.

Vous avez oublié que, dès qu'un homme *croit*, chrétien, occultiste ou spirite etc., il renonce par cela même à l'esprit de violence, au crime pour placer son espérance dans une justice éternelle qui lui *interdit formellement de tuer sous peine des plus terribles tortures, de l'expiation exacte la plus douloureuse.*

Dans la Bible, tout est images. Or, vous pouvez y voir que le feu du ciel détruisit Sodome..., qui livre la vie au néant, qui aime la putréfaction. C'est la véritable signification ; car les péchés contre le Saint-Esprit sont les seuls qui ne peuvent être remis.

Ainsi donc la LOI qui est, éternellement, et régit tout, vous menace.

Car vous êtes les véritables anarchistes. Tout ce qui menace une forme est anarchiste par *rapport à cette forme.*

Aussi êtes-vous dans une certaine logique, en considérant comme anarchiste tout ce qui est contre vous.

Mais vous-même, vous êtes anarchiste par rapport à la forme idéale, que la LOI veut ramener sur la terre.

Cette *loi* terrible pour les mauvais, douce pour les bons, elle vous forcera, PAR LA DOULEUR, même à la reconnaître.

Car l'homme est mené à son perfectionnement par le plus court chemin. La Providence le conduit à la conscience divine par le minimum de douleurs, compatibles avec la conservation de sa *Liberté*, ce qui constitue l'essence de l'homme. Ecoutez les fiers Gaulois :

« Trois choses sont nées en même temps : l'homme, la lumière, la liberté. »

Tant que l'homme reste sensible dans son esprit, les avertissements s'adressent à son esprit; tant que l'homme est sensible dans son âme, les avertissements s'adressent à son âme.

Mais quand l'homme ne veut plus entendre ni raison, ni sentiment, il est frappé dans son corps.

Ce sont là les plaies d'Egypte, les derniers fléaux, qui, avec la mort des nouveaux nés forceront enfin les Pharaons du vice à laisser en liberté le peuple de Dieu.

Qui a des oreilles pour entendre, entende.

Car tout se traduit par des images. Tout est dans tout.

L'histoire d'une humanité ne diffère pas de celle d'un homme. C'est l'échelle qui a l'air de différer.

Voulez-vous juger un peuple et sa destinée. C'est facile. Considérez-le comme un homme. Telle passion mène un homme par telles conséquence à sa perte. Telle passion mène un collectif (homme-peuple), une nation par les mêmes conséquences à la même perte.

Vous voyez encore ici combien l'étude de l'homme est essentielle au *savoir*. Il faut commencer par soi-même ; l'homme est comme une synthèse des autres hommes qui sont comme la décomposition de lui-même. C'est le rapport par mirage réciproque du un au multiple et inversement. Nous reviendrons plus tard sur ces notions.

Les peuples actuels sont si profondément matérialistes qu'ils ne peuvent être châtiés que dans leur corps.

Cette décomposition douloureuse des nations, animées d'un reste de vie, par l'anarchie (semblable à celle des coques astrales en Kama-loca), est fatale.

La forme parfaite est celle qui constitue le corps social terrestre dans l'Unité sur le modèle du corps d'un homme prototype (Bouddha ou Christ).

Toutes les formes ont droit à l'existence ; mais celle-là seule sera durable qui n'en excluera aucune autre, mais les rassemblera, chacune à sa place.

La terre a, paraît-il, connu cette organisation idéale, (le cycle de Ram), il y a environ 8,500 ans (d'après Saint-Yves d'Alveydre). Toutes choses étaient à leurs places respectives, en équilibre.

Le schisme d'Irshou (qui affirma l'excellence du féminin sur le masculin) vint rompre cet état, il y a 5,000 ans.) L'esprit de violence et de cupidité vinrent remplacer la douceur et le sacrifice ou don de l'un à tous. Une *immense anarchie* désola la terre depuis ce temps. Ce fut la sortie du paradis terrestre, la fin de l'âge d'or dont la tradition des peuples a conservé le souvenir.

A mesure que la décomposition s'accentuait, des initiés jetèrent les germes de la recomposition parallèle. Le globe du Christ est un des plus extraordinaires.

Il faut songer maintenant que le christianisme n'a encore existé que de NOM jusqu'à ce jour.

César se l'est adapté comme habit; mais en même temps, la graine, ainsi jetée en terre, a germé; elle est prête à paraître.

L'esprit d'amour et de charité entrave actuellement les peuples. Ne nous effrayons donc pas au spectacle des douleurs du temps présent.

C'est fatal et providentiel. Si vous voulez y voir clair, ne perdez pas de vue cette notion : *La terre reconstitue son unité. Elle enfante dans la douleur l'humanité future dont l'esprit sera celui de l'Evangile.* Le Pater convient à toutes les religions. Il a été récité au début du congrès de Chicago avec l'assentiment de tous les prêtres de tous les cultes de la terre.

Ne craignez pas de le réciter et le méditer.

La vérité simple et belle, il vous l'enseignera.

En présence de l'anarchie, que devons-nous faire? Bien qu'il soit facile de prévoir la plupart des événements futurs

(sans fixer la date) qui précéderont l'avénement du règne de la Vérité et de la Justice sur terre, l'incarnation de l'amour dans tous les cœurs, bien qu'il soit facile de dianostiquer la maladie du corps social, d'indiquer le processus de la décomposition, les douleurs successives, les convulsions sociales, européennes et terrestres, nous ne le ferons pas, pour ne pas semer une épouvante prématurée.

Il faut que ces choses arrivent. Que ceux qui n'en veulent pas être terrifiés se réfugient dans le sein de la pure lumière, dans la pensée de la vie éternelle et la comtemplation des splendeurs de l'au-delà.

Qu'importent les douleurs de la vie à celui que le ciel attend. Songez que les premiers martyrs marchaient au supplice en chantant, et entraient dans la béatitude alors que leur chair devenait la proie des lions. Ils ne souffraient déjà plus. Pas de vaines terreurs donc ! Haut les cœurs !

L'homme tend vers ce qu'il adore. Ne craignez donc pas de vous élever vers l'idéal ; laissez un libre cours aux aspirations de votre cœur. Redevenez simples, semblables aux petits enfants. Purifiez-vous sans cesse sur tous les plans. Préparez votre demeure future.

Dans la prière et l'élévation de tout votre être vers le *parfait*, dans la pratique de la charité à l'égard de tous, vous puiserez toutes les consolations et tous les courages.

La vie vous paraitra plus légère et vous adoucirez les douleurs des autres.

Vous passerez comme une bénédiction parmi vos frères. Vivons dès maintenant dans l'harmonie comme si nous étions déjà dans cette société future qui est promise à la terre.

Bornons-nous aux rôles d'amour, CEUX DE LA HAINE SONT HÉLAS ! TROP BIEN TENUS.

Prêchons la patience et la résignation aux pauvres; prêchons la tolérance et la charité aux riches.

Soyons les plus fermes soutiens de l'ordre. Consolons et soignons les blessés de tous les combattants ; mais ne meurtrissons personne. Soyons indulgents les uns pour les autres. Hélas! ne le sommes-nous pas tous, anarchistes?

Anarchistes, sont les *violents*, ceux qui maintiennent l'Europe sous le poids des armées.

Anarchistes, sont ceux qui accaparent injustement le bien d'autrui.

Anarchistes, sont ceux qui jettent la haine, la division entre les hommes, ceux qui enseignent le sectarisme, ceux qui excluent leurs frères de leur communion, ceux qui tuent, ceux qui volent, ceux qui calomnient, ceux qui oppriment, ceux qui déshonorent, ceux qui scandalisent, tous ceux qui n'aiment pas, tous ceux qui mentent ou souillent, tous ceux qui propagent les ténèbres ou les vices, TOUS CEUX QUI DIVISENT.

Mais un jour, tous les membres du corps d'Osiris dispersés actuellement à tous les vents, seront rassemblés. Sachez que dans toute idée, il y a une leçon de vérité qui la vivifie.

Devenez donc tolérants. Songez que la fleur pousse sur le fumier et ne désespérez pas des hommes actuels. Le plus mauvais pourra parfois être converti par vous, si vous lui manifestez suffisamment d'amour et de patience.

AIMER, TOUT EST LA.

AMO.

LES TABLES TOURNANTES

Il se produit, dans l'Amérique du Nord, un phénomène électrique très peu connu des Européens. J'ai rencontré même nombre de personnes instruites, de notre Continent, qui refusaient d'ajouter foi au récit que je leur en faisais. Ne mettant point cependant ma loyauté en doute, quand je leur assurais que je l'avais amené maintes fois, elles attribuaient mes observations, mes visions du fait, à de pures hallucinations.

Ce n'est que, lors du passage de quelques Américains de mérite, qu'il m'a été enfin loisible de convaincre quelques individus qui, — à force de douter de tout, — dans la crainte d'accepter quelque chose de faux, en arrivent, avec leur specticisme, à être aussi loin de la vérité que ceux dont la crédulité accepte à peu près tout à priori. Voici comment ce phénomène a été obtenu, en ma présence : comment moi-même je l'ai obtenu, à New-York, 33 22nd Street. W.

Par une atmosphère très sèche, après une belle journée d'hiver, en marchant sur les tapis épais de nos salons, sans solution de continuité, — c'est-à-dire, sans que nos pieds soient jamais levés entièrement de dessus le sol, — plutôt en frottant le tapis que par une démarche ordinaire, il nous est arrivé, des centaines de fois, d'allumer le gaz, en approchant simplement notre doigt de l'orifice du bec : L'étincelle électrique jaillissait et l'appareil flambait, tout aussi bien qu'au contact d'une allumette.

Si, dans ces journées extra-sèches, — journées qui ne sont pas très rares, — le phénomène d'allumer le gaz, sans l'intermédiaire d'un foyer, est réalité neuf fois sur dix, par presque tout le monde, j'ai pourtant vu une ou deux personnes n'y arriver jamais.

Soulevaient-elles trop leurs pieds, en approchant du lustre ? Ne possédaient-elles aucun feu sacré ?

J'inclinerais à croire qu'elles étaient réfractaires, que leur électricité de pôle, semblable à celui de l'instrument d'éclairage, n'était point capable de faire naître l'étincelle, source de la lumière.

Souvent aussi, — et cela, sans prendre aucune précaution, dans notre marche, — notre contact le plus léger, le plus involontaire, avec des objets en métal : surtout avec les pommeaux métalliques des serrures des portes, produisaient quantité de décharges.

D'autres fois, c'était au simple toucher d'une personne.

Je me rappelle surtout un soir : Après le dîner, nous voulûmes, sans cérémonie, organiser une petite sauterie. Les tapis n'étaient pas enlevés ; nous n'avions pas mis de gants... Ce fut une succession d'étincelles, aux plus éphémères rapprochements de nos mains, de nos bras. L'atmosphère devint si saturée d'électricité que je fus forcé de quitter mes hôtes. J'en étais malade ; comme je le suis toujours, dès que je ne trouve plus, dans mon air ambiant, une assez grande quantité d'humidité.

Si nos connaissances scientifiques étaient plus avancées qu'elles ne le sont à l'heure actuelle, il est certain que, durant telle soirée, la force dynamique dégagée par ces dix ou douze personnes humaines étant utilisée, nous aurions obtenu un effet équivalant à une grande force mécanique.

Le fait que je viens de mentionner est acquis, prouvé, prouvable, renouvelable quand on le voudra, à New-York, ou dans tout autre pays offrant même *sécheresse* d'atmosphère: la seule différence de l'expérience, l'épaisseur des tapis s'obtenant à volonté.

Puisqu'il en est ainsi ; puisque notre corps est une vraie pile voltaïque, pourquoi ne pas trouver en lui, en cette électricité qu'il dégage à certains moments, dans de certaines conditions atmosphériques, l'explication des tables tournantes ?

Pour qu'une table de n'importe quel poids se détache du sol sur lequel elle est retenue par la force de la pesanteur ou gravitation, il suffit de trouver juste la force opposée à la pesanteur, la seule qui puisse triompher d'elle. Car, tout dans l'Univers a son antagoniste, son contraire.

Cette force, en opposition constante avec la gravitation, est la lévitation. Quoique la science ne nous ait point habitués à l'envisager, elle existe cependant. Et, il me semble que, sans un trop grand effort d'imagination, nous pourrions arriver à envisager une force attractive agissant tout autour sur les parois de la table. Il la faut d'abord assez grande pour faire équilibre à la pesanteur : ce qui produira ces mouvements d'oscillations de droite à gauche, en avant, en arrière ; jusqu'à ce que l'une ou l'autre des deux forces l'emporte enfin.

Si c'est la pesanteur, la table cessera de remuer ; si c'est la lévitation, la table, pour un espace de temps en rapport avec l'application de la force, restera suspendue dans les airs ; et d'autant plus haut que la force attractive la sollicitera davantage. Les cas de lévitation ne sont pas si rares, pour que nous n'acceptions pas celui-ci :

1° Les ballons de nos magasins du Louvre nous en offrent un exemple : une enveloppe, un gaz léger, un volume enfin plus léger que l'air déplacé.

2° Tous les liquides plus légers qui viennent à la surface de liquides plus lourds, etc, etc ; sans parler encore de l'aimant. Et nous élevant dans les régions célestes, ces multitudes de corps qui se tiennent. en équilibre, maintenus par deux forces équivalentes assez puissantes pour les soutenir sans support matériel. quand nos architectes bâtissent nos maisons, c'est en vertu de calculs très exacts qu'ils construisent les planchers divisant chaque étage. Ce sol en bois n'est qu'un terrain factice, capable de supporter seulement un poids déterminé qui ne peut être dépassé. Admettons que, pour un instant, nous introduisions sur le plancher de notre chambre un objet pesant plus que le plancher ne peut porter. Qu'arrivera-t-il ? Le plancher s'effondrera, effondrera les planchers des étages au-dessous si, — eux aussi, — en éprouvent une trop grande charge ; jusqu'à ce qu'enfin tout le matériel rencontre la terre ferme.

Nos tables ne reposent donc que sur une assise conventionnelle qui ne fait obstacle à leur chute que parce que leur poids exerce une pression en deçà de celle que l'assise est apte à endurer sans plier et se rompre.

Trouvons dans l'atmosphère une autre force pour faire contrepoids à la pesanteur de n'importe quel objet, le sollicitant en haut, au lieu de l'attirer en bas, et nous aurons résolu le grand problème de la lévitation.

D'un autre côté, le passage de la chaleur se change en mouvement, nous le savons. J'ai prouvé aussi que, sans le secours d'un autre foyer, notre doigt, notre corps, dans de certaines conditions favorables produisent le feu, l'étincelle électrique ; pourquoi donc ne pas chercher l'explication des tables tournantes seulement dans la force dynamique des personnes qui entourent la table. Les expériences faites par Richet, à Milan, avec Eusopia ; celles du professeur Elliot Coues, où l'on ne touchait même pas la table et où celle-ci s'est élevée à la hauteur de trois à six pouces, écartant toute idée de supercherie.

Sans dédaigner ceux qui attribuent à des esprits extra-terriens, tous ces mouvements qui s'interprèteraient d'une manière assez logique, en assimilant la lévitation, faite par eux, aux mêmes règles qui nous permettent de soulever les objets soit avec nos bras, soit avec nos pieds ; je crois qu'il est de notre devoir absolu, — les faits étant acquis, — de consacrer les plus patientes recherches à la découverte des pouvoirs inconnus des *vivants*, avant de nous aventurer dans la poursuite de la formule de ceux qui appartiennent aux *morts*. . Si, d'abord, ces pouvoirs existent,.. et, ensuite, peuvent nous devenir appréciables.

Et pour continuer les observattons, à l'aide desquelles nous découvrirons, dans les Etres savants, les puissances attractives qu'ils possèdent certainement : puissances qui, peut-être, ne demandent qu'à sortir de leur état latent, considérons, dans les ordres inférieurs, de petits cas de lévitation dus à l'attraction sollicitée par la chaleur : Frottez un morceau d'ambre ; placez un fêtu de paille, un brin de papier, sur une table ; approchez l'ambre ainsi chauffée, par le frottement ; votre paille, votre papier s'élanceront vers elle.. Remplacez l'ambre par un diamant, chauffez aussi, par le frottement, le même phénomène aura lieu.

N'est-ce pas là de véritables lévitations, de véritables mouvements d'objets matériels inanimés ? Et si ce que les naturalistes avancent sur le *minime à bandes* est vrai, comme l'a mentionné le général Parmentier, n'est-ce pas là des phénomènes plus incroyables encore : Cette plante mâle qui jouit de la faculté prodigieuse de trouver sa femelle à de grandes distances, même quand on enferme cette dernière dans une boîte ?

Si un morceau d'ambre, un diamant, une plante dans de certaines conditions ont le pouvoir de contrebalancer la pesanteur, de triompher sur la loi de la gravitation ; pourquoi la force électrique, dynamique de l'homme, dans de certaines circonstances, voulues, ne pourrait-elle pas obtenir le même résultat.

Logiquement, il n'y a pas de raison qui puisse nous empêcher de posséder, sur quelques objets, le même don que l'ambre et le diamant possèdent sur la paille et le papier.

Il y en aurait, au contraire, pour que notre domaine attractif fut plus étendu... Il suffit de trouver où réside notre puissance et le moyen de l'appliquer. Nous paraissons être sur la voie ; à nous de continuer activement, d'augmenter nos recherches. Les phénomènes sont d'une très grande irrégularité d'intensité et de manifestation, en conviendrait-il pas de noter l'état atmosphérique ! Si cela était possible, ne faudrait-il pas contrôler la disposition individuelle de ceux qui font réussir une expérience, de ceux qui empêchent son succès ?

Il est démontré, par les personnes dignes de foi qui se sont occupées de ces faits extraordinaires, que ce n'est nullement, — comme on se plaît à le croire, — l'incrédulité ou la crédulité des individus présents qui paralysent la lévitation ; que ce sont simplement les tempéraments accidentellement ou constamment réfractaires aux phénomèmes nerveux et phsychiques. Ceci n'a rien de surprenant, et ne fait qu'établir un plus grand rapprochement entre les phénomènes de l'électricité et les phénomènes du psychisme ; puisque — ainsi que je l'ai dit au commencement, — j'ai rencontré, à New-York, deux personnes, dans des soirées répétées, ne pouvant jamais allumer le bec de gaz, alors que toutes les autres le faisaient avec la plus grande facilité.

Pour produire un effet, il est indispensable que toutes les forces nécessaires à cet effet soient présentes, et proportionnelles à la valeur à obtenir. La foudre ne se révèle que lorsque tous ses agents constitutifs sont accumulés ; et cela ne peut arriver qu'accidentellement parce que souvent ils sont disséminés d'ici, de là.

Le corps humain, sans doute, trop bon conducteur, ne condense pas encore assez son pouvoir électrique ; on le dépense, peut-être trop libéralement, sans en connaître le prix, sans savoir l'utiliser ? Mais cela ne signifie pas qu'il ne possède point ce pouvoir, ou que, quelques individus de nos races actuelles ne soient pas déjà aptes à l'appliquer aux objets matériels inanimés.

Seulement, cette force électrique, le produit d'un corps vivant, soumis à toutes les variations atmosphériques, à toutes les lois de l'Univers ambiant, doit être variable dans son apparition, puisqu'elle dépend des dispositions changeantes de l'individu. Elle n'est point comme un accumulateur mécanique, obéissant à une pression mécanique qui ne produira que l'effet mathématique désiré au moment désigné. Cependant, dans l'accumulateur faut-il encore la perfection du mécanisme; une communication interrompue, un accident, et... plus de phénomènes

Conclusion première. Je ne trouve donc, dans la lévitation accidentelle des objets, sous l'influence de la force psychique ou électrique, aucune chose surnaturelle. Je la crois soumise au pouvoir des *vivants* et non pas à celui des *morts*.

Les lois réagissant ce pouvoir nous sont ignorées actuellement. D'une part, les préjugés scientifiques et religieux nous ayant forcés plus ou moins à l'apparition de ces phénomènes, de les envisager de parti pris; d'autre part, la complexité de notre Être s'accentuant toujours dans ses éléments physiques et par contre psychiques; psychiques et par contre physiques, il se pourrait fort bien: 1° que l'apparition de ces faits extraordinaires soit relativement récente; 2° que ces faits merveilleux, présentement rares, deviennent, à un moment donné, si fréquents qu'ils entraîneraient de puissantes modifications dans nos organismes intimes: matériel et spirituel.

Il a fallu que l'oxygène se formât pour que l'homme apparût. Il faudra peut être que l'électricité prenne une place immense, pour que notre Être se modifie, se spiritualise presque totalement.

. . . .

Quant aux frappements de la terre, répondant à un alphabet conventionnel dont les lettres réunies forment des mots et des phrases, mon expérience personnelle m'a démontré que, ce que « ces discours frappés » révélaient, était toujours des choses ou des faits connus de moi, ou d'une ou de plusieurs personnes *présentes* à la séance.

Ces coups rentreraient donc encore dans le phénomène connu de la suggestion.

1° La pensée du plus fort — psychiquement parlant, — dominant la pensée des plus faibles, s'imposant aux tapotements de la table, selon des signes décidés à l'avance;

2° La personne la plus émue de l'assemblée, par incrédulité ou par désir, amenant en relief un événement antérieur de son existence, oublié par elle, à l'heure actuelle, mais présent dans son *atmosphère astrale*: ce grand réservoir de nos idées et de nos actes passés.

3° Dans le cas plus rare — que je n'ai jamais été à même de constater — où les phrases seraient dictées dans une langue non parlée par les personnes *présentes*, on pourrait encore ne voir là que la transmission des réminiscences d'un langage possédé par une des personnes réunies, lors d'une de ses incarnations antérieures, selon ce que j'ai exposé dans l'explication de l'organisme de M. Shepard.

Conclusion deuxième. Je conclurai donc pour les frappements de la table comme pour la lévitation: Je crois, il me semble, que ces phénomènes ne dépassent pas les pouvoirs humains, et qu'ils doivent être attribués plutôt aux *vivants* qu'aux *morts*.

L. D'ERVIEUX.

Paris, 13 mars 94.

ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC

Allan Kardec ne s'est pas contenté de classer et de coordonner des faits, de donner de précieuses indications sur les meilleurs moyens de les obtenir et sur les conditions à observer pour se mettre à l'abri des fraudes, des inconvénients, des dangers même auxquels sont exposés les expérimentateurs novices ou imprudents. Il poursuivait une fin plus haute. Qu'est-ce qu'un fait en lui-même? Un phénomène transitoire, une chose qui passe. Ce qui en fait la souveraine importance, c'est la loi qui le régit, ce sont les conclusions auxquelles il conduit légitimement. Allan Kardec n'a jamais perdu de vue ces deux points essentiels: la recherche des causes, ou la loi des manifestations, ni les conséquences que ces manifestations pouvaient entraîner, tant pour chaque homme, en particulier, que pour la société dans son ensemble. Et c'est à l'esprit philosophique avec lequel il s'appliquait à l'étude de tous les problèmes qui, de près ou de loin, se rattachaient aux tables tournantes et parlantes que nous devons ces vues, qui parurent nouvelles alors, si hardies, si consolantes, si conformes aussi à la justice divine, tempérée par l'amour, telle que la conçoivent les esprits moralement les plus avancés de l'humanité. C'était un pas énorme en avant que ces spéculations, basées sur des faits probants, grâce auxquelles le voile de l'au delà s'entr'ouvrait à nos yeux pour nous faire voir dans la vie d'outre-tombe, non plus un paradis figé, avec tous ses habitants, dans une éternelle et immuable félicité, ni un enfer avec des souffrances et des tortures dont nos langues sont impuissantes à exprimer l'horreur et l'épouvante, mais une vie toujours active, toujours en harmonie avec l'effort de chacun pour réaliser en lui l'idéal du bien, du beau et du vrai; une vie où toutes nos actions, toutes nos paroles, toutes nos pensées rejaillissent sur nous en bonheur ou en douleur, selon qu'elles sont conformes ou non à la loi inscrite dans la conscience; une vie où tous, nous moissonnerons exactement ce que nous aurons semé; où il n'y a pour personne ni privilège ni faveur, mais des peines et des récompenses également équitables, strictement mesurées sur l'état moral et spirituel de chacun; où tous seront placés au rang et dans la situation que leur auront mérité, non pas leurs richesses, leur position sociale, leur fidélité et leur exactitude à suivre telles ou telles cérémonies religieuses — toutes choses extérieures qui, bien loin d'être l'homme, ne sont souvent que les vains oripeaux dont il couvre sa laideur, et par conséquent, n'ont aucune valeur au regard de la sagesse suprême: non, *ce qui importe, ce qui compte, ce n'est pas ce qu'on a, mais ce qu'on est.* Riches ou pauvres, savants ou ignorants, grands ou petits, la condamnation ou le salut ne nous viendront pas de ce qui est en dehors de nous. Ce sont nos vices, c'est la dureté et la méchanceté de notre cœur qui élèveront leur voix contre nous. C'est la volonté et la pratique du bien, ou, si vous l'aimez mieux, c'est la charité dont saint Paul, dont le Christ lui-même, faisaient la plus grande des vertus, c'est la charité intérieure, celle qui a son foyer dans les profondeurs de l'être, qui plaidera notre cause devant le Tribunal du souverain Juge. Ah! ne la confondez pas avec la vulgaire aumône, jetée en passant à un mendiant. Vous pourriez donner tout votre bien, votre vie même aux pauvres, et ne pas avoir la vraie charité, celle qui consiste à garder ses lèvres des médisances et des calomnies, à s'abstenir des insinuations malveillantes et des supositions injurieuses, en un mot de tout ce qui, de manière ou d'autre, serait capable de nuire au prochain.

Direz-vous que cela n'est pas très nouveau? que le Christ avait dit en un langage plus original les mêmes choses, et avant le Christ Platon, et avant Platon Bouddha et avant Bouddha, Krishna, et tant d'autres? Incontestablement. Mais vous semble-t-il que les fruits portés par leurs enseignements soient tellement parfaits qu'il est inutile dorénavant de les rappeler aux hommes? Il y a plus. Voilà de longs siècles que ceux mêmes qui prétendent — combien à tort, vous le savez! — avoir reçu la mission d'interpréter les vérités apportées au monde par le divin Galiléen, ont substitué au salut par la charité le salut par la foi. C'est la foi qui sauve, le reste n'est rien, ou n'est qu'accessoire. Ayez la charité, pratiquez toutes les vertus, soyez

fidèles, soyez purs, soyez saints dans l'acception la plus élevée du mot, dévouez-vous à ceux qui souffrent, soit en leur corps soit en leur âme, sacrifiez-leur votre vie même, si vous n'avez pas la foi, la foi telle qu'on la comprend et qu'on la décrète à Rome, ou dans telle petite chapelle férocement orthodoxe, votre sort est sans espoir, vous êtes irrémédiablement perdus.

Il était bon, il était nécessaire, dans ces conditions, que quelqu'un vînt rappeler au monde et à l'église que : *Hors la charité, point de salut*, comme il était bon, comme il était nécessaire de rétablir cette autre vérité, bien connue des premiers temps du christianisme, mais tôt oubliée, hélas ! et proscrite, que les morts et les vivants peuvent, dans certaines circonstances données, communiquer ensemble. En anathématisant comme elle le fait cet enseignement primitif, l'Eglise fait preuve tout à la fois d'ignorance et d'ingratitude ; elle renie ses origines. Mais n'a-t-elle pas défiguré, jusqu'à la rendre méconnaissable, toute la doctrine évangélique, pour lui substituer je ne sais quelle contrefaçon bâtarde, mélangée de judaïsme et de paganisme ? Ah ! l'homme qui a rétabli les choses dans leur vérité, qui a lutté et combattu en faveur de ces grandes idées, oubliées et honnies par l'Eglise qui, malgré tout, ose parler du Christ et commander en son nom, rendu par elle haïssable, — cet homme, quoi qu'on dise, a bien mérité de l'humanité, et nous saluons sa mémoire avec reconnaissance.

**

Est-ce à dire que nous acceptions, sans restriction, tous les enseignements, toutes les affirmations d'Allan Kardec ? Que nous considérions son œuvre comme achevée ? Dieu nous en garde ! Allons, Kardec a été homme, et, comme tel, sujet aux défaillances et à l'erreur. Il y a dans son œuvre plus d'une contradiction ; bien des passages soulèvent des objections, et des objections très graves. Fermerons-nous les yeux sur les imperfections qui se rencontrent ici et là dans ses ouvrages ? Aveugles volontaires, nous en tairons-nous pour ne pas nuire à sa réputation ou de peur de diminuer son prestige ? En aucune façon. Ce ne serait rien moins qu'une trahison. Ami de Platon, mais encore plus ami de la vérité. Ah ! croyez-moi, ne divinisons personne, pas plus Allan Kardec que qui que ce soit. Diviniser, c'est immobiliser. S'il nous est défendu de toucher à aucune des assertions de celui qu'on appelle volontiers « le maître » — expression, je le crains, qu'il eût réprouvée de toute son énergie — si, malgré l'évidence, il faut nous incliner devant ce que nous savons ou croyons faux ; si l'on nous impose son enseignement comme des dogmes qu'il faut croire et auxquels il faut se soumettre sous peine de perdition, que deviendra, dans ce cas, la liberté d'investigation et de conclusion pour laquelle il a tant souffert, et sans laquelle son œuvre n'existerait pas ? Comment réaliserons-nous les progrès qu'il a laissé entrevoir, qu'il souhaitait, qu'il appelait de tous ses vœux, sachant mieux que personne combien l'intelligence la plus lumineuse et la plus cultivée est impuissante à embrasser tout le champ des connaissances humaines ? S'il avait voulu que l'on fermât les portes après lui, pour qu'aucune lumière nouvelle ne vînt éclairer le fruit de son immense labeur, eût-il parlé de ses successeurs et de ses remplaçants, de ce qu'ils pouvaient et devaient apporter de matériaux nouveaux à l'édifice qu'il avait élevé ; eût-il dit que le spiritisme ne serait jamais dépassé par les progrès de la science, parce qu'étant lui-même scientifique, il s'approprierait à mesure tous les résultats acquis par l'effort combiné des savants ? Non, il n'eût pas parlé de la sorte, s'il s'était cru infaillible, ou s'il avait cru posséder la science universelle.

Nous restons donc libres, absolument libres vis-à-vis de lui comme vis-à-vis de son œuvre, pour la corriger, la modifier, l'améliorer. Et nous serons d'autant plus fidèles à ses idées et à ses intentions que nous nous appliquerons à cette tâche avec plus d'ardeur.

Il va de soi, n'est-ce pas ? qu'avant de vouloir corriger ou rectifier une œuvre, il faut l'avoir étudiée dans toutes ses parties, en avoir examiné le fort et le faible, en avoir pénétré le sens intime. Ce n'est pas par une lecture superficielle, faite au pas de course, qu'on juge de la valeur des ouvrages d'Allan Kardec. Il est nécessaire de les lire avec réflexion, et de les relire, de les comparer entre eux, comme de les mettre en parallèle avec ce qu'enseigne la science la plus exacte et la plus avancée. Quand on aura fait ce travail, alors, mais alors seulement, on sera autorisé à dire : Voilà ce qui manque à l'œuvre du « maître », voilà ce qu'il en faut retrancher, et ce qu'il y faut ajouter. Je ne sais si je me trompe, mais je doute que cette tentative ait été essayée avec le sérieux et les connaissances exigées pour l'amener à bien. Des observations plus ou moins vagues et partielles, des critiques insuffisamment fondées et d'autant plus injustes qu'elles sont plus générales : voilà ce qu'on entend de ci et de là, ce qu'on lit de temps à autre dans les revues spirites comme dans celles qui ne le sont pas. N'y aura-t-il pas un écrivain doublé d'un savant pour rendre ce service à Allan Kardec et à ses adeptes ?

En attendant, mesdames et messieurs, gardons vis-à-vis du « maître » comme à l'égard de tout homme, notre pleine et entière liberté d'appréciation. Point d'abdication. L'intelligence est et doit rester libre ; libre, par rapport aux volontés qui, du dehors, pourraient vouloir l'influencer par des arguments autres que ceux réclamés par la raison, peser sur elle par la violence comme fit l'Eglise après son triomphe sur le paganisme ; libre aussi, par rapport à notre propre volonté. Sous l'action de l'éducation première que nous avons reçue, il nous arrive de nous obstiner à voir blanc où nous voyons noir, ou, inversement, à voir noir où nous voyons blanc. C'est un tort auquel il est essentiel de remédier. Non pas que la volonté n'ait à jouer son rôle dans la croyance ou même dans la science. Elle est le frein qui ajourne les conclusions trop hâtives, et insuffisamment justifiées. Elle prête son appui au sentiment et à la conscience pour résister aux impatiences de la pensée qui, entièrement abandonnée à elle-même et à sa fougue, risquerait de s'égarer et de se perdre dans la multiplicité et la diversité infinies de ses propres suggestions. Mais un frein n'est pas un mur d'airain qui arrête l'attelage dans sa marche ; ce n'est qu'une précaution qu'on prend pour l'empêcher de descendre la côte d'une course dont la rapidité pourrait lui être fatale.

Ainsi de l'intelligence. Si elle n'était quelque peu retenue par la volonté, qui est, dans ce cas, faite de la sommation de tous les souvenirs et de tous les enseignements antérieurement reçus, elle irait, sans guide, au hasard, en grand danger de périr, victime de son inexpérience, ou de se décourager, quand elle se serait aperçue que seule elle n'atteindra jamais les hauts sommets vers lesquels nous pousse, envers et contre tous, un instinct inné en nous et indéracinable. Mais s'il est bon qu'elle se laisse diriger et, au besoin, modérer dans son allure parfois désordonnée, il serait, je le répète, funeste et criminel qu'elle consentît à abdiquer les droits imprescriptibles de liberté, inséparables de sa nature spirituelle.

(*A suivre.*) D. METZGER.

Déclaration du Groupe spirite Girondin

A la Fédération Spirite Lyonnaise

Les membres du Groupe Girondin viennent se joindre à vous pour affirmer leur foi dans CELUI qui régit l'Univers de quelque nom qu'on le désigne.

Ils protestent avec énergie contre tous agissements qui auraient pour but de nous désunir et de nous détourner de l'œuvre purement morale par nous entreprise et qui consiste simplement à démontrer la survivance de l'être après la mort du corps en faisant ressortir les

conséquences et responsabilités qui résultent pour nous tous d'un pareil fait.

Si les événements qui doivent résulter ici-bas de la propagation de ces idées demeurent par nous prévus, nous ne pourrions sans manquer aux règles les plus élémentaires de la Sagesse et de la Prudence, nous associer en corps à aucun mouvement d'idées qui s'éloignerait du but poursuivi et semblerait de près ou de loin affecter un caractère politique.

Bordeaux, le 2 juin 1894.

La Présidente du Groupe,
ROSA AGULLANA.

Le Vice-Président
A. BLADINIERE.

Le Trésorier,
BLAUCKEMAN.

Cette déclaration a été approuvée à l'unanimité par tous les membres du Groupe Girondin à la réunion du 2 juin 1894.

BIBIBLIOGRAPHIE ET OUVRAGES REÇUS

Le poète mystique Jules Bois, dans son deuxième drame ésotérique LA PORTE HÉROIQUE DU CIEL (dessins d'Antoine de La Rochefoucauld, prélule d'Erik Satie), annonce à l'encontre d'Ibsen et de Nitsche le dévouement de l'intellectuel et du poète vers les foules. Jésus y transmet au futur rédempteur la mission que lui n'a pu achever ; loin des lâchetés solitaires ou des orgueils dominateurs, l'Homme Régénéré, messie dédaigneux d'un individualisme égoïste, ne veut entrer au ciel que par la porte des précipices, et il choisit le chemin de la Terre et de l'Enfer afin d'entraîner à sa suite les faibles et les désespérés dont il fera des élus.

M. Jules Bois a continué dans cette œuvre moderne le symbolisme traditionnel et vivant des anciens drames sacrés.

Librairie de l'*Art Indépendant*, 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

L'ESPRIT DES RACES JAUNES. — Le Tao de Laotseu traduit du chinois par Matgioi (Albert de Pouvourville).

LA MAGIE ET LA DIVINATION chez les Chaldéo-Assyriens, par A. Laurent.

Librairie de l'*Art Indpendant*, 11, Chaussée-d'Antin, Paris.

DIEU ÉVIDENT POUR TOUS, par M. Arthur d'Anglemont, librairie psychologique, 2, place du Caire, Paris ; prix : 1 franc.

Dans ce livre, M. d'Anglemont nous fait voir la Divinité sous un jour tout nouveau ; il déchire les voiles qui le tiennent dans la nuit du mystère pour nous le montrer éclatant de gloire et de lumière, dans la splendeur de son amour, rayonnant de toute part sur les êtres et les humanités disséminées dans l'infini des *cieux*.

LA TERRE, brochure de 86 pages, par M. Lucien Gueneau, sous-préfet honoraire, directeur de l'Union Républicaine de la Nièvre ; compte rendu du bel ouvrage de M. Emmanuel Vauchez. Prochainement nous en ferons l'analyse.

Cours de magnétisme

Dimanche 17 juin, considération sur les miracles de Notre-Dame de Lourdes au point de vue magnétique ; les cours cesseront à partir de ce jour pour reprendre au mois d'octobre.

SOCIÉTÉ FRATERNELLE

CAISSE DE SECOURS

Numéros sortis à réclamer avant fin juillet. les lundi et vendredi de chaque semaine.

59	247	422	502	664	889	1035
72	253	425	512	667	911	1053
107	258	438	514	694	916	1071
111	261	446	535	700	929	1081
129	271	447	542	728	945	1094
130	290	448	563	735	949	1105
192	297	455	573	744	956	1140
193	328	458	598	756	961	1141
204	331	459	602	766	964	1152
207	363	460	612	768	970	1173
208	381	471	618	780	973	1187
213	388	473	621	782	977	
218	391	487	637	834	981	
226	403	492	653	855	1001	
240	413	496	662	871	1003.	

POUR LES PAUVRES

Le 29 mai, reçu d'un anonyme 20 francs.

ERRATA

Lire dans notre numéro 85, à l'article Socialisme. Première page, deuxième colonne, troisième paragraphe : pour convertir il faut savoir *adapter* au lieu de *adopter*.

Deuxième page, première colonne, quatrième paragraphe, les *infimes* ouvriers au lieu de *infinis* ouvriers.

Troisième page, première colonne, huitième paragraphe, lire : ne sont pas *assurés* contre la faim au lieu de *assouvis* contre la faim.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et C[ie], 6, rue de la Préfecture.

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 87 | 10 Centimes | 1er-15 JUILLET 1894

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE :

AVIS

Nous prions nos lecteurs dont l'abonnement est expiré de bien vouloir nous faire parvenir le montant de leur réabonnement pour l'année 1894-95 afin de ne subir aucun retard dans l'envoi du journal, ou de réserver bon accueil aux quittances de 3 fr. 25 que nous leur ferons présenter par la poste, courant juillet.

L. D.

MALADIE

Le corps social est malade. Insensé comme un homme qui, perdant jusqu'au souvenir de la prière, abdique même la saine raison, pour ne plus écouter que la voix des instincts lâches de la matière, il aboutit fatalement aux mêmes conséquences. Nous l'avons déjà dit: Il n'y a qu'une LOI. L'unanimité des peuples à travers tous les âges a proclamé la nécessité de l'idéal religieux. Bien des sceptiques d'une autre envergure que nos modernes jouisseurs, ont tenté la révolte. Leurs théories n'aboutissant qu'au désespoir et à la corruption, *l'expérience* a donc ramené toujours les hommes dans la même voie. On peut différer sur la manière de cultiver l'aspiration religieuse qui constitue la base même de l'âme humaine, mais le consentement unanime a toujours fini par s'imposer sur la nécessité même de la croyance. Non seulement tout homme a besoin de croire, au fond; mais l'expérience même lui confirme, *par le fait*, qu'il ne trouve que là la santé, l'amour, la vie, l'enthousiasme et l'allègement de toutes ses peines.

Pour celui qui consent à voir, c'est donc bien une loi de la nature qui impose à l'homme, aux peuples, la direction de l'esprit religieux, sous peine des conséquences les plus sévères. Elles ne sont pas immédiates, mais infaillibles. On ne prend pas une seule fois cette loi en défaut. Il suffit, pour s'en assurer, d'employer le critérium du vrai, qui consiste, pour constater la *bonté* d'une règle, à l'appliquer à l'infini dans le temps et l'espace.

Le culte de la matière aboutit à la dégradation et au néant, *parce que l'homme tend fatalement à ce qu'il adore*. Le culte de la vie éternelle de l'esprit décuple au contraire les forces vives de l'âme humaine et les tend vers une spiritualisation de plus en plus parfaite.

En un mot, l'Amour de l'Unité, de l'Harmonie, conduit nécessairement l'Humanité à leur réalisation.

L'amour du néant conduit fatalement l'Humanité à la désagrégation totale.

C'est de la logique pure.

Or, nous ne trouvons peut-être pas, à travers les enseignements de l'histoire, une situation semblable à celle de la France actuelle et de l'Italie.

Ces deux nations, en particulier, ont supprimé officiellement le divin. C'est bien là un point extrême ; mais gare à la LOI qui, menant la *terre* à sa perfection, dissoudra vite ou rejettera les substances inassimilables, et inutiles par suite, nuisibles même à la constitution du corps social.

Non! ridicules humains (comme il est dit dans *la Damnation de Faust*, de Berlioz), vous n'êtes pas libre d'inaugurer tels ou tels systèmes fantaisistes sur votre infinie grain de boue; non, vous n'avez ni le droit ni les pouvoirs de troubler l'éternelle harmonie qui réunit les espaces infinis, visibles ou invisibles, dans un *tout harmonieux* qui constitue le *Kosmos*, le *corps de la manifestation*.

Il vous fallait et il vous faudra abandonner votre criminelle fantaisie, revenir à *l'étude simple des lois de la* nature et vous y conformer.

Elle est pourtant bien simple, cette lecture ; la famille des étoiles, vous le savez, obéit à des lois immuables qui règlent le mouvement et l'harmonie générale. Tout est soumis à la *LOI éternelle.* C'est une notion qu'il ne faut pas perdre de vue. Il y a en particulier à considérer l'aspect de la loi, lorsqu'elle régit un organisme. Etudiez-le dans le corps de l'homme.

Qu'y voyez-vous ? Un organe principal, le cœur, correspondance visible de l'amour, son siège matériel en quelque sorte. (On voit donc, par l'analogie, l'importance de l'*amour* dans l'organisation sociale.) Le cœur, dont le mouvement régulateur transmet le sang, siège de la vie animale, à travers tout le corps et le ramène pour le purifier par les poumons, puis le renvoyer : dans cette admirable circulation, aucune cellule n'est oubliée. On peut dire, en vérité, que le *sang est à tous* ; c'est le produit du *travail général,* qui est réparti à chaque cellule suivant ses besoins exacts. *Elle en tire équitablement ce qui lui est nécessaire.* La cellule la plus infime du plus humble organe y puise sa vie, de même que la cellule cérébrale la plus élevée hiérarchiquement.

Comme tout se tient dans cette belle machine humaine! Comme tous vivent pour tous ; et que le résultat, la vie du corps est admirable! Le plus humble est aussi utile que le plus élevé ; *c'est par un sacrifice réciproque de leur liberté à l'ordre général,* qu'ils assurent la perfection de l'organisation, qu'il concourent à cet ordre, seul moyen de réalisation de l'Unité.

Que le sang arrive en trop grande abondance ou sorte raréfié sur un point, *le mal s'y manifeste* immédiatement.

Eh bien! et notre corps social, qui doit ressembler à celui-là, regardez-le donc en pratique.....

Vous vous étonnez maintenant de ses douleurs et de ses maladies. Mais elles sont la conséquence de la dérogation à la LOI unique.

La lumière, l'air sont à tous. Chacun y puise, selon ses besoins. Heureusement! car on aurait connu les accapareurs d'air et de lumière ; on aurait vu des milliers d'hommes condamnés chaque jour à l'asphyxie ou aux ténèbres perpétuelles, par l'égoïsme criminel de quelques-uns. Quelques âmes, *dites charitables,* auraient daigné leur accorder une seconde de respiration prise sur leur trop-plein. La grande masse aurait trouvé que c'était très bien comme cela. Ah ! je n'insiste pas, l'image est tellement claire que j'ai peur d'éblouir les vues trop faibles ; car je viens de peindre la situation exacte de notre société. Les uns aperçoivent cette vérité ; ils se révoltent. Les autres trouvent que tout est parfait ; ils tuent les révoltés, les vouent à l'exécration publique. Mais, espérance! la LOI agira. De même que la douleur annonce à l'homme que l'équilibre est rompu, de même les premiers attentats anarchistes peuvent-être considérés comme un avertissement providentiel, puisqu'ils invitent la société à se réformer. Ou le corps se guérira en revenant aux saines notions, ou bien le mal s'accélérera jusqu'à la mort par anarchie générale, par *impossibilité de vivre.*

Le produit du travail, c'est le sang de l'humanité. La terre appartient au corps social et non à quelques hommes.

De même que le sang est réparti par le suprême régulateur, le Cœur, de même *le produit du travail, de la communauté, doit être réparti par un tribunal d'hommes de cœur, par l'amour, la Justice,* chacun puisant dans le courant ce qui est nécessaire à sa vie propre suivant la même LOI qui préside à l'état de santé générale.

Il y a loin de là à la Commune et à l'arnachie, on le voit.

Je réclame au contraire de l'ordre, de l'harmonie dans l'Unité.

Je projette quelques vives lueurs, selon nos moyens ; mais je n'oublie pas que je m'adresse aux lecteurs de la *Paix Universelle,* qui, eux, comprendront.

Pour guérir le corps, il ne suffit pas de cautériser les plaies (anarchie) que les accaparements et les jouissances injustes de quelques-uns ont véritablement provoquées, puisqu'ils ont détruit tout d'abord l'harmonie générale. D'ailleurs, touts en souffrent. La joie a disparu, le rire des mauvais hommes ressemble beaucoup plus à une grimace qu'à un geste de satisfaction. *Les méchants ne rient pas, c'est leur punition.* Les possesseurs eux-mêmes sont menacés dans leur apparente tranquillité. Aveugle est celui qui ne voit pas le flot montant et menaçant du socialisme affamé.

Méditons sans cesse le modèle d'organisation qui est soumis à nos yeux : *l'homme.* Par la tolérance, l'amour, la Charité, nous pourrions modeler le corps social à la ressemblance de plus en plus exacte avec son modèle.

Faisons donc de bonnes lois sociales, des lois équitables. Pour commencer, réclamons la *Caisse nationale française de retraite pour la vieillesse.*

Rendons les scandales impossibles en choisissant pour représentants des hommes justes et droits.

L'homme qui gère mal ses intérêts privés ne saurait bien gérer les intérêts publiques.

L'homme qui n'est pas bon époux, bon père, bon citoyen ne peut qu'être funeste à son pays.

Le caractère d'un homme le suit partout comme son ombre, qu'il soit en particulier ou en public.

Si une plante empoisonne, un massif entier composé avec cette plante ne guérira pas.

Pour terminer donc par un conseil pratique, je vous dirai : *Français, apportez la plus grande circonspection dans le choix des hommes qui sont appelés à tenir vos destinées entre leurs mains.*

Ecoutez beaucoup moins une Presse qui n'est plus qu'un instrument entre les mains de quelques louches financiers ou de quelques politiques cyniques ou fanatiques, mais, dans le silence, consultez votre cœur. Songez à la gravité de l'heure présente.

Ce n'est pas le gendarme qui sauvera la Société. La bonté et la justice seules peuvent la guérir ; et, alors, il n'est plus besoin de policiers.

Surtout évitez les jugements téméraires, car vous serez

jugés comme vous aurez jugé. Fuyez tout aspect de violence. Celui qui dit « Tue-le » n'est pas un chrétien. Evitez donc les sectaires, les fanatiques, les faux dévots, les faux charitables.

Plaignez-les, éclairez-les, si vous le pouvez.

Mais soyez avant tout *tolérants*.

Vous devez aimer tous les êtres sans exceptions.

Le salut est dans la Charité. Est charitable celui qui se conduit charitablement dans tous les actes de sa vie, dont toutes les paroles sont des paroles de charité, dont toutes les pensées ont pour objet la Charité, dont tous les sentiments sont charitables.

Car il ne suffit pas de nettoyer le dehors du plat. Si vous éprouvez une antipathie envers qui que ce soit, vous n'êtes pas charitable.

Tout le divin est représenté sur la terre par la Charité.

La Charité résoudra toutes les difficultés.

AMO.

JEANNE D'ARC

En présence de l'audace impudente avec laquelle le cléricalisme cherche à accaparer la popularité de notre grande héroïne nationale Jeanne Darc, on se sent envahir d'une violente indignation, d'un souverain mépris, pour tous ces gens d'église qui la firent autrefois condamner et brûler vive comme « hérétique, relapse, apostate, ydolastre », et d'une profonde pitié pour leurs successeurs qui espèrent voiler l'histoire sous leurs pieux mensonges et cherchent à présenter comme une sainte du catholicisme cette vierge que des prêtres, des moines, des évêques catholiques, ont si odieusement et si cruellement martyrisée. Non, on ne corrige pas l'histoire d'un trait de plume. Les sous-Loriquet actuels du cléricalisme auront beau entasser mensonges sur sophismes, dithyrambes sur Te Deum, ils ne parviendront pas à égarer l'opinion publique et à laver leur parti de l'ignominie dont le couvrent le procès et l'horrible supplice de la Pucelle. Non, jamais ils ne pourront amasser assez de doutes, d'ombre, d'oubli, pour cacher aux yeux de tous le forfait des misérables bourreaux ecclésiastiques dont la honte, celle de leur parti, restera éternellement éclairée par les lueurs sinistres d'un bûcher.

Pour pallier à tout prix l'écrasante responsabilité qui incombe dans le meurtre de Jeanne Darc, les gens d'église cherchent à rejetter toute l'horreur de cette condamnation sur l'ignoble évêque de Beauvais, Pierre Cauchon que, ne le pouvant repêcher dans son infamie, ils chargent de tous leurs torts comme un bouc émissaire.

Dans une publication de circonstance, et dont le but évident est d'altérer la vérité, de fausser l'histoire, je trouve le passage suivant :

« Les ennemis de l'Église cherchent aujourd'hui à accaparer Jeanne « d'Arc (1) et à la présenter aux populations comme une libre penseuse parce que le tribunal qui la condamna fut présidé par un « évêque. Ils font de cette admirable Fille de l'Église et de la France, « une ennemie et une victime des prêtres.

« Ils ne savent donc pas ou font donc semblant de ne pas savoir « que ce fameux Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, vendu aux « Anglais dont il espérait recevoir l'archevêché de Rouen, avait été « chassé de son diocèse par le peuple et le clergé, avant même le « procès de Jeanne d'Arc; que, dès l'année 1431, où mourut l'héroïque Pucelle, il était un des meneurs du concile de Bâle qui se « révolta contre le pape Eugène III (1), qui élut un antipape et qui, « anathématisé par le Souverain Pontife, finit honteusement en 1443, « non sans avoir vu le misérable Pierre Cauchon mourir subitement en pleine séance (2), en pleine révolte contre l'Église ? »

(1) Ils crient aux voleurs dans l'espoir de cacher leur larcin.

Autant d'affirmations, autant d'erreurs, de mensonges. Pierre Cauchon fut excommunié en effet par l'Église de Rome, mais non à cause du concile de Bâle, non à cause du procès de Jeanne d'Arc, mais pour ce fait qu'en 1432, — un an après la mort de Jeanne. — ayant été nommé par le pape de Rome évêque de Lisieux, il refusait de payer une somme de 400 florins d'or comme redevance (annates). Par son trésorier l'évêque André, le pape fit signifier, le 20 décembre 1434, à l'évêque Pierre Cauchon qu'il serait excommunié s'il ne payait pas cette dette et qu'il lui serait interdit de continuer son ministère ; devant cette menace, l'évêque Cauchon paya et on lui fit grâce. Le procès de Jeanne, dont il se glorifiait, n'avait été absolument pour rien dans son excommunication.

M. de Beaurepaire nous apprend que, lorsque l'évêque Pierre Cauchon mourut d'une attaque d'apoplexie, le 11 décembre 1442, à l'évêché de Rouen, il reçut dans cette ville tous les honneurs mortuaires de l'Église et fut accompagné en procession par les chanoines, les chapelains et tout le clergé de l'église Saint-Condé-le-Vieux jusqu'à la Seine. A Lisieux il reçut les mêmes honneurs et fut enterré dans la cathédrale. Par testament il avait fait divers dons à l'Eglise qui les accepta et fit dire des messes, des prières, etc., pour le repos de son âme.

C'est donc bien injustement et bien hypocritement que l'Eglise, rejette aujourd'hui toute la faute du procès de Jeanne d'Arc sur l'évêque de Beauvais. Tous les prêtres, moines, évêques, cardinaux qui participèrent à ce meurtre furent aussi éclaboussés du sang de cette héroïque victime. L'histoire impartiale a cloué au plilori tous les bourreaux tonsurés, crossés et mitrés qui prirent part à cette sanglante tragédie et dont le verdict infâme alluma le bûché.

En attendant que cette France qui est ton œuvre, que cette Patrie que tu nous appris à servir, à aimer, ô Jeanne qui l'aimas et la servis jusque sur le bûcher : que cette France, notre glorieuse patrie, que ta mémoire honore, ait décrété, pour perpétuer ton souvenir, une fête officielle digne de toi, je veux, ô sublime inspirée, en ce jour anniversaire de ton supplice, resuivre les étapes de ton calvaire. Je veux rappeler quels furent les monstres qui allumèrent ton bûcher.

Au cléricalisme qui se défend de l'avoir condamnée et martyrisée, je veux, l'histoire en main, montrer sa fourberie, et, lorsque tant de prêtres ont participé au crime de l'évêque Pierre Cauchon, je veux selon mes faibles moyens, que comme lui tous les bourreaux soient enveloppés dans la même réprobation, puisqu'ils ont partagé la même infamie.

L'évêque Cauchon était vendu aux Anglais nous dit-on ; c'est vrai, mais quel était alors le gouvernement d'Angleterre ?

Consultons Michelet : dans sa belle Histoire de France, tome VI, page 222, il nous apprend : « Le Cardinal (Winchester) et les riches « évêques de Cantorbery, d'York, de Londres, d'Ely, de Bath, constituaient le conseil ; s'ils y laissaient siéger des laïques, c'était à la « condition qu'ils ne diraient mot, et aux séances importantes on ne « les appelait même pas. »

Le gouvernement anglais était donc absolument un gouvernement théocratique, un gouvernement de prêtres. On a prétendu que tous ces évêques étaient protestants et en révolte avec la papauté (3) ; ce

(1) Eugène III fut pape de 1145 à 1153 ; c'est contre le pape Eugène VI que se révolta le concile œcuménique de Bâle en 1439, et qu'il élut Félix V antipape huit ans après la mort de Jeanne.

(2) Pierre Cauchon ne mourut pas en pleine séance, mais d'une attaque d'apoplexie pendant qu'il se faisait raser.

(3) Michelet, t. VI, p. 223.

n'est encore un pieux mensonge d'autant plus facile à démontrer que le protestantisme n'était pas encore établi à cette époque (1431), attendu que Martin Luther ne prêcha la révolte contre Rome qu'en 1521, que Calvin naquit seulement en 1509, attendu enfin que le roi d'Angleterre, Henri VIII, ne rompit avec la cour de Rome qu'en 1534, soit plus de cent ans après le supplice de Jeanne d'Arc.

Tous ces cardinaux et évêques étaient bien les serviteurs du pape; pour servir alors leurs projets contre la France, il fallait une armée (1): « Cette armée, *Winchester* l'avait toute prête: *chargé par le pape d'une croisade* contre les Hulssites de Bohême, il avait sous ce prétexte engagé quelques milliers d'hommes. Le Pape lui avait donné l'argent des indulgences pour les mener en Bohême; le conseil d'Angleterre lui donna encore plus d'argent pour les retenir en France. Le cardinal, au grand étonnement des croisés, se trouva les avoir vendus... »

Pour être mieux en odeur de sainteté avec la cour de Rome, le cardinal Winchester valait-il mieux que son valet l'évêque Cauchon? Non, les deux faisaient la paire et peuvent rester dos à dos au pilori.

Voyons maintenant comment fut composé le tribunal qui condamna Jeanne d'Arc (2): « Le 12 juin, une lettre royale fit savoir à l'Université que l'évêque et l'inquisiteur jugeraient ensemble et concurremment. Les procédures de l'inquisition n'étaient pas les mêmes que celles des tribunaux ordinaires de l'Église. Il n'y eut pourtant aucune objection. »

Parmi les moines et les prêtres qui firent partie de ce tribunal, il faut, à côté de l'évêque Cauchon, signaler les chanoines Gilles Deschamps, Raoul Roussel, Jean Banet, Denis Gastinel, Jean de Lancastre, Jean de la Fontaine; à marquer d'un fer rouge aussi l'évêque de Lisieux avouant que les révélations de Jeanne étaient inspirées par le Démon, qu'elle devait être jugée schismatique; de même l'évêque de Coutances qui écrivit à l'évêque de Beauvais qu'il jugeait Jeanne livrée au démon « parce qu'elle n'avait pas les deux qualités qu'exige saint Grégoire, la vertu et l'humilité, et que ses assertions étaient tellement hérétiques que, quand même elle les révoquerait, il n'en faudrait pas moins la tenir sous bonne garde. »

Tels étaient les compagnons d'infamie de l'évêque Cauchon, tels étaient les monstres tonsurés qui s'acharnaient après une jeune fille, une paysanne de vingt ans: en voici un encore digne des précédents, l'ignoble Loyseleur.

« Toute sa consolation, c'est qu'on avait d'abord laissé communiquer avec elle un prêtre qui se disait prisonnier et du parti de Charles VII, ce Loyseleur, comme on l'appelait, c'était un Normand qui appartenait aux Anglais. *Il avait gagné la confiance de Jeanne, recevait sa confession, et pendant ce temps des notaires cachés écoutaient et écrivaient*... On prétend que Loyseleur l'engagea à résister, pour la faire périr. *Quand on délibéra si elle serait mise à la torture* (chose bien inutile puisqu'elle ne niait ni ne cachait rien), *il ne se trouva que deux ou trois hommes pour conseiller cette atrocité et le confesseur fut des trois* (3) ».

En face de tant d'infamie, de tant d'atrocité de la part de ces gens d'Église comment ne pas sentir une profonde horreur, un insurmontable dégoût contre ces évêques, ces prêtres qui se firent un jeu et un instrument de leurs fonctions sacerdotales pour perdre et torturer une innocente victime?

A chaque pas dans ce lamentable procès, le pouvoir ecclésiastique se montre toujours plus féroce que le bras séculier. Lorsque, la faculté de droit ne jugeait Jeanne punissable que dans deux cas, la faculté de théologie la condamnait sur douze articles et déclarait: que cette fille était livrée au Diable, impie envers ses parents, altérée de sang chrétien, etc... Pour lui faire avouer des fautes qu'elle n'avait point commises, on lui refuse la communion; puis ces prêtres, sinistres comédiens, l'admettent à la pénitence, mais la condamnent d'abord: « Jeanne, nous vous condamnons par *grâce et modération* à passer « le reste de vos jours en prison, au pain de la douleur et à l'eau « d'angoisse, pour y pleurer vos péchés. » Ils lui font prêter le serment de ne plus revêtir ses habits d'homme et, pour l'obliger à le violer, ils lui enlèvent la nuit ses vêtements de femme et ne lui laissent que ses vêtements de combat; pendant des heures elle pleure, elle supplie qu'on ne la force pas de manquer sa parole: puis, lorsque, vaincue par les exigences du corps, elle est contrainte de s'habiller, ces prêtres qui ont tendu ce guet-apens en prennent prétexte pour la condamner comme ayant violé son serment.

Le 30 mai 1431, « Elle fut liée sous l'écriteau infâme, mitrée « d'une mitre où on lisait: « Hérétique, relapse, apostate, ydo- « lastre ». . Et le bourreau mit le feu... Elle le vit d'en haut et « poussa un cri... Puis, comme le frère qui l'exhortait ne faisait pas « attention à la flamme, elle eut peur pour lui, s'oubliant elle-même, « et elle le fit descendre.

« Ce qui prouve bien que jusque-là elle n'avait rien rétracté « expressément, c'est que ce malheureux Cauchon fut obligé (sans « doute par la haute volonté satanique qui présidait) (1) à venir au « pied du bûcher, obligé à affronter de près la face de sa victime, « pour essayer d'en tirer quelque parole... Il n'en obtint qu'une, « désespérante. Elle lui dit avec douceur ce qu'elle avait déjà dit: « Évêque, je meurs par vous... Si vous m'aviez mise aux prisons de « l'Église, ceci ne fût pas advenu. » On avait espéré sans doute que, « se croyant abandonnée de son roi, elle l'accuserait et parlerait « contre lui. Elle le défendit encore. « Que j'aie bien fait, que j'aie « mal fait, mon roi n'y est pour rien; ce n'est pas lui qui m'a con- « seillée. »

Puis la flamme monta, l'enveloppa, et bientôt Jeanne, condamnée et brûlée par les prêtres, rendit son âme à Dieu. Pour que rien ne restât de cette sublime martyre, de cette grande patriote, le cardinal Winchester fit jeter ses cendres dans la Seine.

Ce sont les successeurs de ses bourreaux qui prétendent que les ennemis de l'Église veulent accaparer Jeanne d'Arc. Alors qu'ils font eux-mêmes des efforts désespérés, qu'ils ont recours à des mensonges éhontés pour s'en emparer. C'est parce que vingt-quatre ans après ce crime odieux, le 11 juin 1455, le pape Calixte III fit reviser ce procès, que l'Église essaye de se prétendre absoute. Allons donc! Lorsque cette revision eut lieu, il y avait déjà treize ans que l'évêque Cauchon avait été enseveli avec tous les honneurs de l'Église, il y avait vingt-quatre ans que les papes Martin V, Eugène IV et Nicolas V, n'avaient employé qu'à combler d'honneur ce triste évêque de Bauvais — et ses acolytes; — que le parti prêtre répudie si allègrement aujourd'hui. Ce parti sans vergogne, composé des débris de ceux des anciens bourreaux de Jeanne d'Arc, aura beau faire, beau dire, il ne se lavera jamais de sa triple honte. Jeanne ravie et abandonnée par son roi, vendue et livrée aux Anglais par la noblesse, condamnée et brûlée par les prêtres catholiques et romains de son temps, ne saurait appartenir ni aux uns ni aux autres. Sa foi ardente et chrétienne l'empêchera également de devenir la proie de l'athéisme, du matérialisme, Jeanne restera toujours ce qu'elle fut, une grande patriote, une sublime inspirée, qui, grâce aux voix invisibles conduisant son étendard à la victoire, sut rendre l'espérance à ses concitoyens et chasser du sol sacré de la patrie l'ennemi qui le profanait.

Pour tous les Français dignes de ce nom, en dehors de toutes caste, de toute secte religieuse ou non, Jeanne d'Arc sera la sainte du patriotisme, son nom restera inséparable de celui de Patrie et chacun

(1) C'est ce qu'on dit dans certaines écoles bien pensantes.
(2) Michelet, page 272.
(3) Michelet, page 272.

(1) Le cardinal Winchester. H. S.

fêtera dans son cœur cette illustre Française, en attendant, le jour où la France reconnaissante décrétera, en son honneur, une fête officielle à laquelle, sans distinction de parti, tous les Français pourront prendre part. Jusque-là, que l'opinion publique sache imposer silence aux audacieux qui tenteraient de fausser l'histoire pour l'accaparer à leur égoïste profit et de souiller de leurs hosannas cette innocente que leur verdict n'a pu ternir.

En ce jour anniversaire de ton supplice, ô sublime Jeanne d'Arc, j'appelle de tous mes vœux celui de ta glorification, celui de ton apothéose nationale. Puisse-t-il ne pas plus longtemps se faire attendre !

Le 30 mai 1894.

H. Sylvestre.

N. B. — Sur la proposition de M. Fabre, le Sénat a fixé par une loi la fête de Jeanne d'Arc au 2e dimanche de mai en souvenir de la prise d'Orléans.

OCCULTISME ET SOCIALISME

APPEL AUX INITIÉS

T. C. F. Amo, je suis heureux de voir combien vous comprenez cette organisation toute synarchique.

Je viens unir ma faible voix à la vôtre pour prier tous ces *Initiés*, dont vous parlez, à se ranger sous cette bannière.

Oui, T. C. F., l'instant est venu où le règne de l'Esprit doit s'ouvrir.

Oui, il est temps de préparer les peuples assez avancés à la synarchie.

Voilà le pas à faire dans la voie du Mieux !...

Nous avons eu l'Empire, gouvernement rudimentaire, avec son orgueilleuse splendeur, ses vices et ses crimes et par cela même impuissant à établir l'Harmonie parmi nous.

Nous avons eu, plus tard, la Royauté, gouvernement d'une autorité incertaine, gouvernée elle-même par une cour fastueuse, mais ridicule et ignorante.

On nous donna la Royauté Constitutionnelle, mais l'un ne s'accorde pas avec l'autre. D'un côté la Constitution, la presque Raison ; de l'autre le Roi et sa Cour, ennemis naturels de tout ce qui n'est pas leur autorité, par conséquent les premiers contrevenants à des lois qu'ils acceptent et subissent par la force des choses et non avec le cœur.

Enfin nous avons la République, un grand progrès, un grand pas vers le Parfaitisme, mais pas assez grand encore.

En effet, nous ne sommes pas satisfaits. Il nous manque beaucoup pour la réalisation de nos aspirations présentes.

Notre Gouvernement actuel se compose de trois puissances bien distinctes l'une des deux autres, ayant toutes trois une autorité différemment applicable et appliquée.

Le Conseil des Ministres, un Sénat, une Chambres des Députés. A elles trois, ces puissances n'arrivent qu'à réaliser à peu près une des divisions de l'organisme social : l'*Economie*.

Et encore ai-je dit : à peu près.

Mais toute notre société moderne est posée sur ce dernier rouage.

L'Economie est mise à toutes les sauces.

On en use, on en abuse même.

C'est bien là une organisation purement matérialiste.

Elle n'a peut-être que cette qualité, c'est d'être logique avec elle-même.

Mais elle est fausse dans son logisme, parce qu'elle est insuffisante.

Sans *Justice*, sans une Autorité purement intellectuelle, c'est-à-dire dépouillée des sordités matérielles, nous n'arriverons pas à la réalisation de l'Unité.

Les moyens à employer ne sont pas les plus nombreux, ce n'est ni la Force, ni la Violence, ni la Ruse, ni la Persuasion ; c'est la *Sagesse*.

Quels sont les Sages ?

Les Scientifiques, les Religieux, les Politiques, les Diplomates, les Philosophes, les Littérateurs, les Artistes et Poètes sont-ils ceux-là ?

Oui, s'ils sont tout cela.

Non, s'ils ne voient qu'une face de la grande Science.

Donc, il n'y a que les *Initiés* qui soient aptes à gouverner équitablement.

TT. CC. FF., je vous fais un second appel pour avancer, unis, dans cette voie.

Pour cela, il faut rejeter loin de nous cette constante *guerre de mots*.

L'Initiation suprême nous apprend que le silence est d'or, c'est la réalisation du Grand-Œuvre.

Rendons-nous à l'évidence, nous sommes trop petits pour expliquer ou comprendre Dieu. Contentons-nous de le sentir. C'est déjà là de la grandeur d'âme.

Tous ne peuvent concevoir l'Absolu...

Donc, pas de divisions politiques et religieuses ; unissons nous étroitement pour réaliser le règne de la *Justice* par l'*Amour* et la *Charité*.

A. Costet.

THÉRAPEUTIQUE MAGNÉTIQUE

(Suite)

On s'est borné à employer le couteau et les réactifs violents là où il fallait rétablir un équilibre rompu : on a porté une atteinte plus profonde à l'organisme et on à dispersé les derniers éléments de réaction vitale qui laissaient encore au malade quelques chances de guérir ; par la méthode *dérivative* ou *antagoniste* on épuise au lieu de reconstituer. Pourquoi ne pas avoir recours aux fortifiants ? Mais là encore, en croyant bien faire, on se prépare des désillusions, car les substances nervines ou toxiques, soi-disant fortifiantes, telles que les quinquina, les amers, les martiaux, qui forment la base de la *méthode excitante*, sont loin d'avoir les propriétés analeptiques qu'on leur prête et ne font la plupart du temps qu'ajouter leur fâcheuse influence à celle de la cause inconnue qu'on cherche à combattre ; c'est un préjugé de croire que les bouillons concentrés, les consommés, les jus et les extraits de viande, la pulpe de viande crue, les thés de bœuf, le fer, le manganèse, le phosphate de chaux, le chlorure de sodium, les alcools

sont des reconstituants de la nutrition par l'intermédiaire du sang; les corps gras, le lait, l'eau, les huiles comestibles, les fécules le sont bien davantage : l'accomplissement normal de la nutrition et de l'assimilation dépend plus intimement d'un équilibre nerveux que des métamorphoses chimiques qu'on cherche à provoquer par les adjuvants artificiels qu'on emploie.

Le médicament, quel qu'il soit, fût-il reconstituant, ne peut s'administrer à l'intérieur que par certaines voies, l'estomac ou le rectum. Sait-on d'avance, en admettant que l'estomac, dont la fonction est plus ou moins compromise dans l'état de maladie, puisse les digérer et ne les rejette pas, dans quelle mesure l'organisme désemparé pourra s'assimiler les substances ingérées? Le suc gastrique lui-même, par son action puissante, ne neutralise-t-il pas l'influence de tous les corps mis en contact avec lui? Aussi dans la pensée de remédier à ces inconvénients, on a instauré en ces temps derniers une nouvelle méthode de médication : on introduit maintenant directement dans l'organisme, par des injections hypodermiques, les produits pharmaceutiques qu'on veut lui faire absorber.

C'est M. le docteur Koch, de Berlin, qui le premier a ouvert la marche avec ses injections contre la tuberculose; un instant le monde scientifique s'est ému : on crut avoir trouvé là merveilleuse panacée de cette terrible affection qui fait tant de victimes; l'enthousiasme ne fut pas de longue durée. La méthode du professeur allemand à cause de ses nombreux insuccès et de ses dangers découragea bien vite les plus audacieux.

M. Brown-Séquard raviva bientôt l'attention publique en annonçant à la Société de biologie qu'il avait trouvé l'art de ne plus vieillir. L'elixir de longue vie des alchimistes du moyen âge était retrouvé! et, signe des temps! ces philtres magiques que la science avait si longtemps conspués avec leurs auteurs rentraient en faveur dans toutes les doctes facultés modernes.

M. Brown-Séquard a eu de nombreux imitateurs et tous les vaccins de génisse, de veau, de chèvre, de chien et de cobaye ont fait invasion dans la Matière médicale. Ce qui porte Emile Gautier, le très spirituel rédacteur scientifique du *Figaro*, à formuler des craintes : « Pourvu, dit-il, que toutes ces essences animales dont les Circés de la physiologie nous saturent à l'envi ne nous fassent pas à la longue retomber en bestialité! Pourvu que l'homme qui descend, dit-on, du singe ne finisse pas, sous prétexte de tromper la mort par remonter au cochon d'Inde!... »

Nous plaisanterions volontiers avec notre aimable confrère sur le côté comique de la nouvelle méthode, si nous ne voyions dans ces bizarres écarts de la science une grave faute physiologique commise et un véritable danger à signaler. Nous reviendrons plus tard tout au long sur la question des injections hypodermiques et des vaccins, mais nous ne voulons pas attendre pour protester contre cette méthode qui préconise dans le circulus fermé de la circulation, l'introduction directe d'une substance étrangère, produit organique ou autre, alors que la physiologie nous enseigne que toute substance ingérée doit être préalablement soumise au contrôle sévère des nombreuses filières qui ont mission d'élaborer le minutieux travail d'élimination et d'absorption, sauvegarde du sanctuaire de la vitalité.

Considérerait-on les injections hypodermiques comme un palliatif qu'on aurait encore le plus grand tort d'en faire usage. Les *palliatifs* qu'on emploie souvent pour tempérer le mal ont ce grave inconvénient que le symptôme morbide s'aggrave aussitôt que le palliatif cesse son effet, et la réaction morbide est d'autant plus grande que le palliatif a été administré à des doses plus élevées; tout médicament a un effet *primitif* et un effet *secondaire* : l'effet secondaire tient à une réaction de tension de l'organisme; c'est la conséquence d'une loi générale: toute migration des forces amène dans l'organisme une réaction pire que l'effort de projection; si vous poussez violemment une cuve pleine, l'eau ne déversera pas du côté opposé mais par un violent mouvement de retour elle viendra déborder sur vous. Un pédiluve chaud et fortement synapisé dégage la tête et attire le sang aux pieds : mais après le bain le sang afflue d'autant plus violemment à la tête qu'il a été déplacé plus brusquement.

Il fut une époque où, croyant favoriser la réaction vitale, on fit un étrange abus de la saignée. Par la lancette, les ventouses et les sangsues on tirait du sang pour n'importe quelle maladie. On s'aperçut bientôt que la saignée, loin de dégager l'organisme dans les maladies inflammatoires, ne faisait qu'augmenter la substance filamenteuse du sang, au lieu de la diminuer, et réduisait le nombre des globules.

Les saignées, à n'en pas douter, abaissent la vitalité, et certains praticiens, ceux de l'École italienne entre autres, les employèrent comme *contre-stimulant* afin de substituer l'état hyposthénique à l'hypersthénie; seulement l'hypersthénie persistait souvent, même après qu'on avait rendu le malade *exsangue*.

Si par hasard l'émission sanguine produit un court amendement passager, on peut être sûr qu'elle n'apporte aucune amélioration sérieuse, elle tend au contraire à affaiblir, à augmenter l'état congestif et même elle ajoute à la maladie une aggravation dangereuse en lui donnant un caractère nerveux spécial.

Le sang, a dit un de nos grands physiologistes, est le théâtre de toutes les actions vitales, c'est en lui que se trouvent les conditions de la vie de tous les tissus et de tous les organes; la circulation peut être mal équilibrée, mais il ne peut jamais y avoir une seule goutte de sang de trop dans les veines.

Ce n'est point à une surabondance de sang que sont dues les congestions et les inflammations.

« Saigner dans l'apoplexie, dit le Dr Copemann, c'est doubler la mortalité ou amener une paralysie consécutive. »

« Saigner dans la pleurésie et la pneumonie, dit le Dr Ziemssen, c'est nuire à la conservation des forces et à l'énergique activité de la respiration, les deux choses les plus urgentes et qui viennent bien avant la congestion du poumon. »

Saigner, c'est occasionner d'inguérissables langueurs, d'interminables convalescences, c'est ôter au malade la possibilité de réparer ses forces.

Tous les praticiens intelligents et honnêtes se sont élevés avec énergie contre cette inepte et meurtrière méthode qui a tant fait de victimes au siècle dernier.

« Ce système a eu le singulier avantage, dit le Dr Gallavardin, de faciliter les études des anatomistes en leur donnant l'occasion de faire un grand nombre d'autopsies! »

« Le premier qui osa faire une saignée, disait Bordeu, fut un homme bien courageux pour ne pas dire davantage; mais que penser de celui qui, s'étant aventuré pour la première fois à saigner un malade, le vit mourir et cependant se détermina à saigner de même un autre malade après avoir vu mourir le premier? »

On a renoncé aux émissions sanguines, est-ce à dire qu'on ait fait justice de ce procédé brutal parce que les lumières de la physiologie nous ont éclairé?

Il n'en est rien. Si on a abandonné la saignée, on s'est rejeté sur les opérations chirurgicales; le scalpel et la scie ont remplacé la lancette : question de mode et non de progrès.

Aujourd'hui on considère comme solution obligée de toute affection morbide, la brutale nécessité d'intervenir à main armée dans nos organes. Le chloroforme, la cocaïne et la morphine, en supprimant la souffrance, ont grandement contribué à favoriser l'introduction de ces nouveaux procédés.

Les anesthésiques rendent le patient plus brave et l'opérateur plus

hardi; un abcès, un furoncle, le plus simple bobo deviennent prétexte à opération; on s'attaque aux muscles, aux ligaments, aux tendons : le bistouri a la prétention de vouloir tout guérir. « Cette « méthode est devenue selle à tous chevaux, dit spirituellement « M. le Dr Verneuil dans le discours d'ouverture qu'il prononça au « congrès scientifique de Grenoble en 1885, on lui demande tout ; « c'est la panacée opératoire ! la gynécologie et l'ophtalmologie se « disputent la place d'honneur sur ce turf d'un nouveau genre; on « a inventé le raclage, ou rugination des abcès froids ; on s'est mis « alors à racler, racler et on racle encore, et ceux qui ne raclent pas « sont déclarés arriérés ou rétrogrades : et, tout en raclant on pénètre « au besoin jusque dans le canal rachidien ; et bien que l'opération « donne toujours des résultats encourageants (c'est la formule cou« rante), le malade *raclé* va rejoindre ses ancêtres dans un monde « meilleur ! »

Ce langage de l'éminent chirurgien n'est certes pas fait pour nous tranquilliser sur l'excès de zèle opératoire qui caractérise la nouvelle école.

Il est bon de retenir aussi ce qu'il dit *des pointes de feu* qui ont détrôné le vésicatoire complètement démodé, et dont on multiplie l'emploi dans les affections les plus diverses : gastralgie, bronchite, lumbago, sciatique, rhumatisme, asthme, goutte, et même dans les névroses.

A. BUÉ.

(*A suivre.*)

Aux lecteurs de la « Paix Universelle »

L'article de L. d'Ervieux intitulé *Les tables tournantes*, paru dans le dernier numéro de *la Paix*, paraissant de nature à jeter le *trouble* dans l'esprit de quelques lecteurs de *la Paix*, j'ai cru devoir leur soumettre mon opinion. Je cherche la vérité, comme nous la cherchons tous ; je n'ai donc aucun titre qui m'autorise à juger en dernier ressort ; je communique simplement mon impression à un public qui m'est spécialement sympathique (car j'ai eu souvent l'occasion d'apprécier sa bonne foi, sa sincérité). M. L. d'Ervieux n'apporte aucun argument scientifique proprement dit : il n'y a pas à répondre là-dessus. Je ferai observer simplement que l'électricité statique (à laquelle se rapportent les phénomènes constatés) telle que la connaît la science actuelle, n'est pas de nature à provoquer une forte attraction.

L'étincelle de décharge jaillit entre deux corps chargés d'électricité, positive pour l'un, négative pour l'autre, bien avant qu'une attraction constatable autrement qu'à l'*Electromètre* (instrument de mesure de ces attractions) ait pu provoquer un rapprochement *de deux corps lourds*, vaincre les frottements ou la pesanteur qui les maintiennent éloignés.

Le phénomène constaté en *Amérique, non en Europe*, paraît dû à une *circonstance locale*.

Mais, d'autre part, les tables se mouvant aussi facilement en Europe qu'en Amérique, ce phénomène n'explique plus du tout le mouvement en question.

On peut d'ailleurs trouver la conciliation de toutes les opinions.

1° L'intelligence des tables semble étrangère aux personnes qui évoquent, d'où la croyance aux esprits.

2° Cette intelligence déclare se servir du perisprit des médiums, d'où la contribution des assistants au phénomène.

3° L'homme est une intelligence incarnée qui possède, évidemment latentes, toutes les facultés reconnues par les spirites aux esprits.

La conclusion serait donc de nature à satisfaire tout le monde, ce qui témoigne en faveur de sa probabilité.

Aux spirites je dirai :

Vous avez raison de croire aux rapports harmonieux de toutes les intelligences diverses, dans le grand *Tout*, qu'elles soient incarnées ou non.

Vous avez tiré des tables un grand appui à vos convictions.

Tout en reconnaissant avec vous la possibilité des communications, je vous recommande surtout de chercher les rapports spirituels, par l'esprit, d'accord en cela avec les esprits supérieurs qui vous enseignent.

A M. L. d'Ervieux je dirai : Vous avez raison de croire aux pouvoirs latents de l'homme.

Les *Maîtres* peuvent faire tout ce que font les esprits.

Il n'y a donc pas, dans tout cela, de nouvel argument pouvant modifier les croyances respectives ; mais je recommande aux uns et aux autres la pratique de l'*Union intime, spirituelle, avec le tout divisé.*

C'est là le culte par excellence.

Tout ce que les esprits font, *les hommes peuvent le faire, et bien d'autres choses encore* ; mais il faut d'abord atteindre la sainteté. A ceux qui cherchent le *pouvoir* d'abord, je crie : « Casse-cou ! »

Autour de *la table tournante*, ou mieux, de la *table parlante*, les opinions sont variées, on le voit.

Le phénomène des tables n'est pas le seul d'ailleurs qui ait servi aux spirites à établir leurs convictions.

Ecriture directe, apports, communications d'ordre supérieur, apparitions qu'on peut photographier, sont autant de phénomènes extraordinaires (pour notre ignorance), qui peuvent être attribués soit aux *esprits désincarnés*, soit aux *esprit incarnés* (d'ailleurs, il n'y a pas de morts pour le véritable spiritualiste). *Puisque chaque croyance renferme une part de vérité, et ne devient erreur que lorsqu'elle se montre exclusive, n'apportons aucun trouble, aucun germe de division, et continuons à chercher tous ensemble.*

AMO.

EXPLOITS
d'un fragment de brique, d'une baguette de coudrier et d'une peau de lapin

Je ne saurais chanter trop haut les gloires et les mérites de la polarité humaine qui fournit aux expérimentateurs novices tant de pro-

cédés tout à fait rudimentaires pour endormir et réveiller un sujet hypnotisable. Il y a un an environ, j'ai expérimenté sur un jeune facteur de la poste de Blois, sujet très intelligent, que j'ai réussi à endormir en employant le Mandeb dans lequel les Orientaux sont passés maîtres. J'ai également endormi et réveillé ce jeune facteur en lui appliquant les lois de la polarité humaine. Grâce aux mêmes lois j'ai endormi et réveillé ces jours-ci avec succès un jeune sujet de treize ans, qui est la fille aînée d'un de mes meilleurs sujets habituels, Jean Masson. Avec quoi ai-je endormi cette fillette? Avec un simple morceau de brique. La brique étant polarisée négativement, j'ai appliqué le morceau de brique à la nuque qui est négative. En vertu de cette loi de la polarité que les pôles de même nom contracturent, repoussent, endorment, j'ai plongé la fillette dans un lourd et magétique sommeil; sept minutes m'ont suffi pour obtenir ce résultat. Après m'être assuré que le sujet était bien endormi, j'ai retiré de la nuque le morceau de brique et je l'ai appliqué au milieu du front. Conformément à l'autre loi de la polarité que les pôles de de nom contraire décontracturent, attirent et réveillent, le sujet en quelques minutes, quatre ou cinq, a été tiré de son sommeil. La fillette n'avait plus conscience d'elle-même, elle ouvrait les yeux tout grands et regardait autour d'elle sans pouvoir se rendre compte du lieu où elle était. Enfin, peu à peu elle a repris ses esprits et son état normal, et non sans être étonnée qu'un vulgaire morceau de brique ait pu produire un si étrange effet sur elle.

Le lendemain, j'ai soumis la fillette à la même épreuve par un procédé également indiqué par la polarité humaine. J'ai employé la baguette de coudrier dont je me sers le plus souvent pour paralyser le pied et la jambe des personnes qui veulent bien se soumettre à mes expériences. La baguette de coudrier peut être comparée à un aimant, elle a son pôle positif qui est la sommité, son pôle négatif qui est le bout opposé à la sommité et sa ligne neutre. J'ai appliqué la sommité positive de la baguette au milieu du front positif du jeune sujet, et, en six minutes, je l'ai endormi. Pour rendre le sommeil plus profond, j'ai attendu douze minutes, puis j'ai changé le pôle de la baguette, et, au lieu du pôle positif, j'ai appliqué au front le pôle négatif. Le sujet en moins de deux ou trois minutes a été réveillé.

J'ai laissé la fillette se reposer pendant une semaine, puis je l'ai soumise à l'épreuve de la peau de lapin, laquelle épreuve relève comme les précédentes de la polarité. Je lui ai appliqué au front, à la racine des cheveux la partie de la peau qui confine à la tête de l'animal et qui est positive, et j'ai réussi à obtenir le sommeil. Pour réveiller le sujet je n'ai eu qu'à retourner la peau et à placer au front, à la racine des cheveux, la partie voisine de la queue. Inutile d'ajouter que le réveil a été bien vite obtenu. Comme les jours précédents, le succès a été complet; d'ailleurs, il est toujours assuré. J'ai répété des centaines de fois depuis huit ans, et sur différents sujets hypnotisables les expériences que je viens de décrire, et bien d'autres, et je n'ai jamais éprouvé d'échec parce que la polarité indique des moyens faciles et infaillibles de vous assurer si tel ou tel sujet est véritablement hypnotisable. On a contesté l'existence de la polarité, on l'a considérée comme très hypothétique; l'expérience, la pratique semblent cependant me donner la preuve qu'elle n'est pas une science imaginaire, mais bien une science véritable, positive, qui mérite une étude sérieuse. Son moindre mérite, c'est de fournir des procédés aisés et tout à fait élémentaires qui permettent au plus inexpérimenté de découvrir des sujets hypnotisables et de produire sur eux le sommeil et le réveil. La polarité met la science hypnotique à la portée de tout le monde, même des plus ignorants.

HORACE PELLETIER,
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie,
à Candé, par les Montils (Loir-et-cher).

Notre œuvre de secours immédiat

Nous sommes heureux de porter à la connaissance des nombreux bienfaiteurs connus et anonymes qui collaborent à notre œuvre les résultats obtenus pendant l'année 1893-1894, résultats pleins de promesses pour l'avenir.

Au 15 mai 1893 nous avions en caisse sur l'exercice précédent	76 fr. 40
Du 15 mai 1893 au 31 mai 1894 nous avons reçu par divers, dont détails portés à la *Paix Universelle*, la somme de	529 fr. 40
Soit un total de.	605 fr. 80

Nos dépenses réparties en locations, pain, charbon, habits et espèces comme en fait foi notre livre tenu à la disposition des intéressés, s'élèvent à la somme de 507 fr. 05 cent., soit en caisse à nouveau pour l'exercice 1894-95 : 605,80 — 507,05 = 98 fr. 75 cent., quatre-vingt-dix-huit francs et soixante-quinze centimes.

A. BOUVIER.

ERRATA

Plusieurs coquilles se sont glissées dans le corps de notre dernier numéro ; nous aimons croire que nos lecteurs les auront corrigées, néanmoins nous les prions de rétablir comme suit les deux suivantes : à l'article l'*Anarchie*, page 3, deuxième colone, lire : le *geste* du Christ au lieu de *globe* du Christ; même page, même colonne, lire: la charité *entraîne* actuellement, au lieu de *entrave*.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 88 | 10 Centimes | 16-31 JUILLET 1894

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il parait un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE :

REMÈDE

Protéger l'extérieur, guérir l'intérieur, sinon les mêmes causes amèneront les mêmes effets, l'amplitude de la décomposition allant toujours en augmentant.

Par suite donc, il FAUT :

1° Réprimer le désordre, se défendre contre les criminels, voilà pour l'immédiat; mais ce n'est pas suffisant, il FAUT :

2° Entrer dans la voie du socialisme évolutionnaire, ne pas se refuser aux réformes équitables pour lesquelles l'heure a sonné. Dans cet ordre d'idées, je préconise la *Caisse de retraite pour la vieillesse ;*

3° Combattre impitoyablement les éléments de démoralisation : *le jeu, la presse pornographique, la débauche.*

Il est clair que la décomposition matérielle (anarchie), n'est que le résultat *inévitable* de la décomposition morale.

Hé quoi ! vous laissez la seule population parisienne perdre 180,000,000 francs, aux courses, en l'année 1894, pris sur ses épargnes, et vous vous étonnez de la DÉBACLE !

Que de débauches, de désespoirs aussi, que de plaisirs de pourriture, et que de virus corrompant l'amour du travail, de l'honneur, représente cette somme !

Laisseriez-vous empester l'air des rues, les eaux des fontaines? Alors pourquoi laissez-vous vicier la voie publique par une presse immonde (*Gaudriole, Paris fin de Siècle, Lanterne illustrée*, etc.), que tous nos enfants, jeunes hommes, jeunes filles, ont dès leur première enfance entre les mains?

Jeunesse flétrie, *sources de la vie* empoisonnées, horreur du travail, plaisirs pervers, NOCES sans scrupules, voilà le bilan de la JEUNE FRANCE ! Que sera-t-elle dans quelques années ?

J'indique ici aux hommes de cœur qui pourraient encore être appelés à nous gouverner *leur devoir ;*

4° La décomposition morale n'est que le résultat de la décomposition des principes élevés de l'homme, du sentiment de l'idéal, de l'*esprit religieux.*

Il *faut* ranimer cet esprit religieux et pour cela ouvrir toutes grandes à la foule, les portes divines des espérances éternelles, lui faire concevoir les *infinies possibilités des destinées de l'âme* conformes à la raison, à la justice, à la *science même* et aux aspirations intimes de l'humanité à travers tous les temps et tous les âges.

Au *Dieu arbitraire*, on a opposé le *Néant.*

Singulière solution, en vérité !

Au Dieu fantaisiste, sortant de son éternelle inaction pour créer notre petite boule dont on fait ainsi le *centre du temps et de l'espace*, on a opposé le Néant créateur; la terre sortant de rien, par hasard, empilant les unes sur les autres les humanités broyées, râlantes, désespérées, vivant sans motif, jusqu'au jour où par hasard tout disparaîtra.

Les deux conceptions précédentes *se valent*, existent l'une par l'autre et sont d'une relativité qui ne peut plus convenir. ELLES AURAIT EU TOUT AU MOINS CETTE UTILITÉ D'AMENER LES HOMMES A UNE CONCEPTION SUPÉRIEURE DE L'IDÉAL.

Actuellement, constatons que la Science n'a pas le droit de soumettre la seule terre, notre demeure, à l'examen de notre raison, d'exclure l'infini du temps et de l'espace de notre pensée.

Or, si nous regardons un instant dans l'infini et dans l'éternité, nous voyons que, puisque la *vie est*, elle est au nom de la plus pure logique, partout dans l'espace et éternellement dans le temps.

Cet idéal que nous voulons réaliser, *ce devenir éblouissant* a forcément été réalisé, et l'est *éternellement*. l'*Idéal Réel* est *donc, logiquement*, autrement que comme un fruit des aspirations humaines (dans le lieu et le temps où nous sommes). La plupart des systèmes philosophiques de ce siècle s'écroulent pour avoir témérairement exclu, de leurs spéculations, sur la vie l'infini et l'éternité.

Nous reviendrons plus clairement sur ces questions de la plus haute importance.

Occupons-nous, aujourd'hui, du remède spirituel.

Il *faut* rouvrir le Divin, conforme à l'esprit scientifique, au sentiment, à la raison (quoiqu'il les donne infiniment, il ne doit pas s'y opposer),

Voici le trépied sacré, le trépied des Maîtres, les trois croyances fondamentales, les trois choses vivantes qui suffisent à sauver l'humanité :

Fraternité universelle réelle, Karma, Réincarnation, Karma, c'est la loi de justice, la loi de l'effet et de la cause, en vertu de laquelle notre existence actuelle est la résultante des existence passées, et prépare nos existences futures.

Je ne fais ici qu'esquisser le sujet de mon prochain article intitulé *Union* ou Appel d'Amour à tous les spiritualistes.

A ces trois croyances fondamentales, se joint le Culte par excellence (qui est l'essence de tous les cultes), c'est le culte de l'*Union intime et constante avec le Divin*, la pure Lumière, l'Unité sublime qui domine le Kosmos (l'Univers total, le *Manifeste*).

Le résultat dans la vie pratique, c'est la *Marche devant Dieu.*

Rien dans ces croyances n'est contraire à l'Évangile.

Les vies successives ont été enseignés dans l'Église pendant cinq cents ans, jusqu'au concile de Constantinople.

Sans vouloir insister outre mesure sur ces questions, je dis que bien des frontières s'abattront sous l'influence de l'esprit de *vraie Charité*.

Nous sommes tous de la même nature, tous frères, et nous devons tendre à la *Conciliation générale*, éviter les froissements inutiles et mauvais. Que ceux dont je heurterais les convictions me le pardonnent, en faveur du but poursuivi : l'*Union !*

Conclusion : Il *faut* donc appliquer les remèdes au corps social, à l'âme sociale, à l'esprit social et retourner boire à longs traits à la véritable source de la vie : *la prière*.

Entendront-ils? pendant qu'il est encore temps !... peut-être ? Que tous les spiritualistes prennent conseil de la Voix du Sibna, la Voix du père qui est en secret, et qu'ils fassent *leur Devoir* !

Amo.

APPEL A TOUS LES SPIRITUALISTES

(spirites, occultistes, théosophes, etc. de toutes nuances)

en faveur de K.-F. GABORIAU

On nous signale le dénùment complet de K.-F. Gaboriau, 6, rue Alfred Stevens, Paris.

Gaboriau a sacrifié tout son avoir à l'introduction de la Théosophie en France, par la fondation du *Lotus rouge* à ses frais, la publication du *Monde Occulte* de Sinnett. L'Occultisme occidental s'est développé à la suite. Le Spiritisme y a rencontré des confirmations, et des théories analogues aux siennes, comme nous le prouverons prochainement.

Les gouvernements trouveront dans le mouvement spiritualiste des éléments de défense et de progrès contre toutes les réactions et toutes les violences.

Quelles que soient les fautes reprochées à Gaboriau, il n'en est pas moins, au même titre que l'abbé Roca, un martyr de la sainte cause de la Vérité.

Il ne suffit pas de se dire spiritualiste, il faut *vivre en spiritualiste*. La charité, la miséricorde et la compassion sont les premiers devoirs de cette vie.

Que nos frères de *toutes les écoles* adressent donc leur obole à l'un des leurs, tombé sur le champ de bataille; qu'ils affirment ainsi leur solidarité, préparant l'Union *sympathique* que nous appelons de tous nos vœux.

La Rédaction.

PREMIÈRE LISTE DE SOUSCRIPTION

A. Bouvier	10 fr.
Amo.	20 fr.
Emile Bouvier	1 fr.
Veuve Maignien.	0 fr. 50
Total de la première liste. .	31 fr. 50

ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC

(Suite et fin)

Allan Kardec, Mesdames et Messieurs, a donc accompli une œuvre grande et utile ; il a soutenu, en faveur de la vérité et des droits de la pensée, des luttes ardentes et opiniâtres contre les protagonistes satisfaits d'un passé, pour eux intangible ; contre ceux qui, au lieu de regarder en arrière pour trouver dans les progrès réalisés par les générations antérieures des motifs de faire mieux encore, voudraient nous *ramener* tout simplement vers un état de choses qu'elles ne supportaient qu'avec peine, et qu'elles s'acharnaient à améliorer par un labeur incessant ; contre ceux aussi qui, sous l'empire des idées scientifiques du jour, se figuraient que la matière suffisait à tout, et prétendaient que la science se gardât, à tout prix, des phénomènes capables de l'entraîner hors de son domaine propre, vers des régions toutes semées, à leurs avis, de dangers et de chausse-trapes. Les uns et les autres, ennemis du progrès, voulaient : ceux-là, au nom de la religion, faire rétrogader l'homme vers les époques de foi aveugle ; ceux-ci, au nom d'un savoir fragmentaire et incomplet, fermer sur lui les portes de l'idéal et les perspectives lointaines d'une vie ultra-terrestre, pour l'enserrer tout entier dans les limites étroites d'une existence éphémère. Les deux tentatives, au nom d'autorités et de principes différents, poursuivaient au fond le même but : soumettre l'intelligence et le cœur à des dogmes ou à des lois qui, figés eux-mêmes, devaient fatalement arrêter l'essor humain dans son vol ascendant et progressif. Elles furent heureusement aussi vaines l'une que l'autre. Dans une époque comme la nôtre, où l'esprit de corps a été rompu

au profit d'un individualisme souvent excessif, l'initiative privée a libre jeu, et il ne se peut pas qu'une bonne cause ne trouve des champions pour la défendre et travailler à son triomphe. Le spiritisme a eu Allan Kardec et d'autres. Leur œuvre se fortifie et s'étend de jour en jour. Plus on la connaît, mieux on l'apprécie. Et, si certains points, encore mal définis, ont besoin d'être modifiés, d'autres, restés douteux, s'éclaircissent, tandis que ceux qui paraissaient acquis se fixent définitivement. Il en est comme de ces ondes qui se forment sur une nappe liquide lorsqu'on y jette une pierre. Le cercle initial est très petit, mais des cercles concentriques toujours nouveaux, toujours plus vastes, se succèdent, chacun faisant sentir plus au loin la secousse première. Il y a une différence, cependant, qui est une révélation et une révolution: c'est qu'au lieu de s'affaiblir à mesure qu'elles s'éloignent de leur centre commun, comme les cercles de la nappe liquide, les vagues successives dues à l'effort d'Allan Kardec et de ses collaborateurs se grossissent, s'élèvent plus haut chaque jour, comme pour mieux mettre en évidence la puissance du choc primitif.

Ne voyons-nous pas, en effet, les contradictions diminuer d'année en année? Ne voyons-nous pas les faits les plus extraordinaires, les plus invraisemblables, les plus contestés, s'imposer peu à peu et se faire admettre par leurs détracteurs naguère les plus acharnés? Ne voyons-nous pas des hommes de science, d'entre les plus éminents, faire amende honorable à ceux qu'hier encore ils traitaient de fous et de charlatans? Ne voyons-nous pas, à côté de ceux qui, tout en acceptant nos phénomènes, repoussent cependant nos théories, d'autres savants s'en rapprocher pas à pas, chassés qu'ils sont de retranchements en retranchements?

N'a-t-on pas entendu tout récemment, dans une conférence faite au cercle de Saint-Simon, M. Ch. Richet conclure ainsi : « Je ne puis pas encore croire au spiritisme, et cependant je n'en puis plus douter! » N'assistons-nous pas à ce spectacle étrange, qu'on eût cru impossible il y a seulement vingt ans, d'une véritable renaissance de spiritualisme et de mysticisme, et cela au moment même où la science matérialiste se glorifiait d'avoir banni des préoccupations humaines toute recherche concernant l'âme et la vie future? Quel ensemble de signes réjouissants, et quelle preuve saisissante de l'influence énorme exercée directement ou indirectement par les idées spirites sur les esprits désorientés! Et il a suffi de 46 ans pour conduire à de si magnifiques résultats! Connaissez-vous beaucoup de révolutions de cette envergure accomplies en si peu de temps? Que ne pouvons-nous espérer de l'avenir, maintenant surtout que dans tous les pays et dans tous les milieux des hommes en nombre toujours grandissant s'appliquent à qui mieux mieux à déchiffrer l'énigme posée devant nous par le fait de Hydesville?

Quant aux manifestations psychiques en elles-mêmes, plus rien à redouter, la victoire est définitive et absolue. Reste l'explication. Là, malgré des progrès louables et pleins de promesses, les contradictions persistent ; là, les idées se choquent et se heurtent en un cliquetis incessant. Deux grandes écoles sont en présence : celle qui cherche dans l'homme même la raison suffisante de tous les phénomènes dits spirites ; et celle qui, sans nier la nécessité de l'intervention humaine dans leur production, soutient que cette intervention ne suffit pas à tout, et que certains faits impliquent l'action d'êtres extraterrestres : les âmes de nos morts. Peut-être la première apprendra-t-elle à l'autre plus de rigueur dans ses observations, une étude plus attentive des faits, plus de suite dans la méthode. Peut-être aussi celle-ci sera-t-elle de quelque secours à celle-là, en lui communiquant la hardiesse qui lui fait trop souvent défaut vis-à-vis de certains faits d'un ordre plus transcendant que les autres. De la collaboration des deux — car elles collaborent même en se disputant — sortira en fin de compte la vérité. Ce qui est certain dès à présent, c'est le mal fondé des craintes que manifestent bon nombre de spirites, disciples d'Allan Kardec, que leur zèle égare jusqu'au fanatisme. Ne craignez rien, la vérité ne sera plus étouffée. Elle a résisté depuis 1848 à tant d'attaques furieuses, à tant d'assauts qui semblaient devoir être mortels, que douter de son succès final, c'est lui faire injure, comme c'est faire injure à la science et à ceux qui, de l'au-delà, s'intéressent aux progrès de l'humanité.

Mais les faits ni leur théorie ne nous suffisent point. Au-dessus de la science, il y a la conscience. Allan Kardec l'a dit, et *la Paix Universelle* rappelait, il y a quelques jours, ses paroles :

« Le but essentiel du spiritisme est l'amélioration des hommes. Il n'y faut chercher que ce qui peut aider au progrès moral et intellectuel.

« Le vrai spirite n'est pas celui qui croit aux manifestations, mais celui qui met à profit l'enseignement donné par les esprits. Rien ne sert de croire, si la croyance ne fait pas faire un pas en avant dans la voie du progrès et ne rend pas meilleur pour son prochain.

« La croyance au spiritisme n'est profitable qu'à celui dont on peut dire : « Il vaut mieux aujourd'hui qu'hier. »

Or, si nous avons, quant à la solution intellectuelle et scientifique du spiritisme, mieux que des espérances, d'invincibles certitudes, nous est-il permis d'avoir les mêmes assurances quand nous en envisageons le côté moral et pratique? Peut-on dire de nous que nous sommes meilleurs aujourd'hui qu'hier, plus doux, fermes, plus charitables, moins médisants, moins calomniateurs, moins durs de cœur? Vous l'avez entendu. Croire n'est rien. C'est agir qui importe, agir en vue du bien de tous. On n'est pas disciple d'Allan Kardec parce qu'on partage sa foi, pas plus qu'on n'est disciple du Christ par la seule croyance en sa vertu rédemptrice. On l'oublie trop.

Et maintenant, reportez-vous, pour un instant, par la pensée, aux humbles commencements du spiritisme. Revoyez les luttes qu'il a dû soutenir à son apparition, les éclats de rire qui l'ont accueilli, les colères qu'il a suscitées, les anathèmes sous lesquels on a tant de fois essayé de l'écraser. Représentez-vous ce qu'ont souffert ses premiers défenseurs, les injures dont ils ont été abreuvés, les menaces qui devaient les réduire au silence, les vilenies que chacun se croyait le droit de déverser sur eux! Si, à certains égards, le spectacle est attristant, n'est-il pas, sous d'autres rapports, singulièrement réconfortant? Avec des moyens minimes, malgré des ennemis puissants et des amis tièdes ou craintifs, quelques hommes, à force d'énergie persévérante, ont renversé tous les obstacles dressés sur leur route, si bien qu'aujourd'hui leurs idées triomphent, qu'on les discute dans les académies, qu'elles entrent de plus en plus dans la science. Je vous parlais en commençant des leçons de sagesse que nous enseigne le passé. Celle-ci n'est-elle pas éloquente entre toutes? Elle nous apprend comment et sous quelles conditions les causes les plus décriées, pourvu qu'elles renferment en elles les éléments de vérité et de justice indipensables, s'imposent à l'attention des peuples et se font accepter par eux. Mais si avec les moyens restreints dont ils disposaient, il a été donné à un petit groupe d'hommes dévoués d'être les promoteurs d'une révolution aussi grandiose et aussi fertile en résultats heureux ; si le passé, un passé récent, réagit si puissamment sur le présent, n'est-ce pas l'annonce certaine de plus merveilleuses transformations pour l'avenir? Qu'importe après cela le mal que l'on dit de notre fin de siècle? Qu'importent les lamentations découragées des prophètes du malheur? Pour nous, moins ingrats envers notre temps, et qui voyons dans ce qui a été fait l'heureux présage de ce qui se fera, nous attendons avec une invincible confiance la pleine réalisation des magnifiques promesses en germe dans ce mouvement spiritualiste qui gagne incessamment du terrain et qui unira, avant qu'il soit longtemps peut-être, dans une synthèse supérieure, la physique et la métaphysique, la science et la

religion. Aussi, tout à cette espérance qui est une anticipation de l'avenir, comme le souvenir est une reprise du passé, saluons-nous encore une fois, avec une joyeuse fierté, les hardis pionniers qui, ayant été les premiers à la peine, méritent d'être les premiers à l'honneur.

D. Metzger.

LA CAUSERIE DU DOCTEUR

Causons tout bas, mes amis... bien bas... oui, plus doucement encore, lorsque nous parlons des choses occultes, car de grands malheurs, des cataclysmes peut-être épouvantables en pourraient résulter. Songez donc à la grave responsabilité qui nous incomberait si par nos propos trop nettement exprimés nous arrivions à provoquer une tempête... non pas une tempête dans un verre d'eau mais sous un crâne... et sous quel crâne encore ? sous celui de ce bon docteur dont nous avons déjà signalé les amusantes homélies.

Ce bon docteur, qui nous fait parfois passer de si agréables instants dans le *Lyon Républicain*, n'aime pas, vous le savez, qu'on s'occupe des manifestations d'outre-tombe. Sous son scalpel, il n'a jamais rencontré d'âme, donc l'âme n'existe pas, ne saurait exister ; il ne faudra plus le contrarier sur ce point si nous ne voulons nous exposer à nous faire mordre.

Cette propension à rechercher l'occulte me met en rage, chaque fois que je la trouve sur mon chemin, nous dit le bon docteur dans sa chronique du jeudi 21 juin, puis il ajoute qu'il a été *exaspéré* par l'affaire du voyant de l'Hôtel-Dieu. Songez donc aux malheurs irréparables qui pourraient en résulter, si à cause de nous M. le docteur, exaspéré outre mesure, devenait complètement enragé, enragé pour de bon, comme dirait Gavroche. Cela doit être si mauvais la morsure d'un docteur enragé, que certainement tous les virus antirabiques de M. Pasteur se trouveraient impuissants à en conjurer les effets. Pour éviter un tel malheur, causons bas, bien bas, je vous le répète, de crainte qu'il nous entende, lorsque nous avons à nous occuper de l'âme et de ses manifestations.

Ecoutez ce qu'il dit le bon docteur dans sa chronique pour vous rendre compte de son état mental et vous convaincre que je n'exagère rien.

« Quand donc serons-nous débarrassés de cette tendance à croire au merveilleux, à des phénomènes se passant en dehors des lois immuables régissant les êtres animés ou inanimés ? Les toqués sont à la mode : somnambules, hystériques, occulistes, spirites et autres malades de l'esprit font école, rayonnent et arrivent à faire prendre au sérieux leurs conceptions délirantes. On s'envoûte : le sâr Peladan ou Stanislas de Guaïta, d'autres occultistes de moindre marque, tous mi-fumistes et mi-détraqués jouissent d'une réputation, alors qu'ils ne devraient jouir que du ridicule.

« Des gens, en apparence pondérés, bons négociants, ou bons photographes, bicyclistes quelquefois, évoquant les esprits, font parler les tables. J'ai connu un ingénieur, ancien polytechnicien, qui utilisait ses loisirs, trop nombreux pour le service qu'il dirigeait, à photographier les âmes ! ! !

« Pour s'imaginer qu'un individu peut voir sans yeux, entendre sans appareil auditif, il faut posséder un cerveau fortement détérioré.

« Quand on vous dira qu'un individu lit les yeux fermés, apprécie l'avenir, répondez que le sujet ou l'observateur est sujet à caution : il y a quelque part un farceur.

« Depuis dix ans, la médecine s'occupe activement de ces phénomènes en apparence merveilleux. Parfois quelque observateur s'en est laissé imposer, a annoncé des résultats extraordinaires ; une observation plus attentive a toujours montré que le merveilleux n'existait pas. »

Je me suis laissé dire qu'il y a dans les petites maisons des malades qui voient juste, raisonnent sagement, posément, presque sur toutes choses, mais que malgré cela on les retient dans leur cabanon, parce que dès qu'on aborde en leur présence certains sujets déterminés, leur esprit perd la tramontane et leur pauvre cervelle se livre à des calembredaines presque aussi extravagantes que celles que je viens de citer. Je ne voudrais pas faire de rapprochement blessant pour votre bon docteur, mais convenons que l'occasion est tentante, car pour traiter ainsi à tout propos et parfois si hors de propos tout ce monde de toqués, de déséquilibrés, de dégénérés, et se croire seul ne possession de toutes ses facultés, il faut avoir tant soi peu la jaunisse et juger tous les autres à son aune.

Pour ne pas contrarier notre bon docteur — quel malheur s'il devenait enragé — convenons aussi que Don Quichotte est par lui surpassé. Le chevalier à la triste figure ne se battait que contre les moulins à vent ; plus fort que lui, notre bon docteur ose attaquer le merveilleux et le terrasse. Oui, mes amis, N, I, NI, c'est fini, le merveilleux n'existe plus, et son tombeur, c'est notre bon docteur.

Gens en apparence bien pondérés, bons négociants, bons bicyclistes, ingénieurs, polytechniciens, docteurs, etc., cessez de vous occuper des âmes de vos ancêtres, de vos parents, de vos amis, croyez-en le bon docteur, elles ont rejoint les vieilles lunes, et lorsque vous vous livrez à de telles investigations vous n'êtes plus que des jobards ou des fumistes.

Tous sujets à caution ou détraqués ! ! !

Vous nous la baillez belle, Monsieur le docteur, de nous juger de la sorte : alors que vous portiez un tel diagnostic, vous deviez sans doute vous admirer devant votre miroir.

Je ne vous répéterai pas tous les noms de la phalange si nombreuse de tous nos illustres contemporains jugeant, contrairement à votre manière de voir, qu'il y a dans le domaine de l'occulte d'immenses champs très fertiles et qu'on n'a pas encore cherché à défricher.

William Crookes ne dit pas que cela est possible, il affirme que cela est. Il est donc peut-être imprudent de votre part de traiter de fumistes ou d'illuminés des savants dont, soit dit sans vous offenser, vous n'atteignez pas la cheville, ou des docteurs vos maîtres, comme MM. Charles Richet, Lombroso, E. Cones, Gibier, Dariex, etc... En telle compagnie nous pouvons sans crainte, pour la solidité de nos cerveaux, continuer nos recherches dans l'au delà. Si nos études vous exaspèrent, nous en serons désolés, Monsieur le docteur, mais nous passerons outre, car rien, dans nos travaux parfois captivants, n'est mieux fait pour nous détendre les nerfs, pour nous désopiler la rate que vos philippiques enflammées, furibondes contre nous, amoureux de l'occulte. Continuez, mon bon docteur, vos tirades redondantes, abracadabrantes, continuez, c'est si bon de pouvoir rire large, et dans la vie on en trouve si rarement l'occasion que nous ne pouvons que vous remercier des bons moments que vous nous procurez. Néanmoins, pour ne pas fatiguer inutilement nos lecteurs, nous croyons devoir vous prévenir que nous ne relèverons plus vos tartines indigestes, le feu n'en vaudrait pas la chandelle, et nous avons mieux à faire pour occuper nos loisirs.

H. Sylvestre.

DIEU

Il est véritablement étrange de voir sombrer, sur une semblable question, le congrès qui devait être tenu à Liège au mois d'août de 1894.

L'essence et la nature de Dieu, étant inexplicable, constitue une vérité absolue qui ne peut être discutée par l'humanité terrestre. Les efforts des savants, les hypothèses des penseurs et les théories des philosophes seront toujours impuissantes pour définir l'Etre suprême, la cause sans cause de tout ce qui existe.

L'existence de Dieu est une vérité immuable et éternelle, une nécessité absolue qu'il faut admettre comme l'on admet l'infini du temps et de l'espace.

Le véritable théiste, le philosophe de bonne foi, le penseur éclairé et impartial croient sans arrière-pensée à une cause consciente de toutes choses, loi d'amour et d'harmonie, lien indissoluble de tous les êtres et de tous les mondes.

Ceux qui se font une juste idée de la cause suprême de tous les effets ne cherchent pas à la discuter.

Dieu étant la vie éternelle et universelle dans l'infini du temps et de l'espace, dans tous les siècles comme dans chaque instant, dans tous les mondes comme dans chaque atome, existe par lui-même et en lui-même. Supprimer Dieu infini ce serait anéantir l'univers entier, ce serait supprimer le firmament, ce serait enfin méconnaître le grand moteur de toutes choses, puisque tous les êtres sont le résultat de l'animisme et que l'anéantissement de l'unité totale produirait, par voie de conséquence, l'anéantissement de toutes les parties. La négation de l'être des êtres entraîne donc celle de toutes ses parties.

Dieu, étant l'infini des infinis, remplit cet infini. Considéré comme le grand tout, le total de tout ce qui existe, rien donc ne peut lui être ajouté ni retranché. Tout donc est en *Lui* et rien n'est hors de *Lui*.

La preuve de l'existence de Dieu se manifeste dans tous les éléments de l'univers. Mais le principe suprême est tellement au-dessus des plus hautes conceptions humaines qu'il doit rester en dehors de toutes les discusssions et de toutes les hypothèses.

Les diverses dénominations qui lui sont données ne peuvent rien changer à l'existence de la Divinité.

Les définitions suivantes qui sont données à l'Être suprême par divers auteurs ne peuvent servir que de termes de comparaison.

Ainsi on dit : « Ce Dieu est un, éternel et infini.

« Dieu est le Créateur incréé de tout ce qui existe ;

« Dieu, par son immensité, est une mer sans fond, un océan sans rivages ;

« Dieu est la cause sans cause de tous les effets, l'infini des infinis, la source de toute intelligence, de toute justice et de toute puissance ;

« Dieu est tout et partout quoique rien ne soit *Lui* excepté *Lui*. »

Il résulte des définitions qui précèdent que Dieu est essentiellement incompréhensible et par conséquent indiscutable. Et puis, si Dieu pouvait être compris, il ne serait pas Dieu, mais un dieu imaginé par l'homme.

L'incompréhensibilité de Dieu lui est donc tellement propre que refuser de croire en Dieu parce qu'il est incompréhensible et indiscutable, ce serait refuser de croire en Dieu parce qu'il est Dieu.

Dieu, n'étant pas discutable, ne peut entrer dans un programme quelconque.

Si les organisateurs du congrès de Liège avaient envisagé la Divinité telle qu'elle est, jamais il ne lui serait venu à l'idée de la discuter. C'est donc une erreur capitale de vouloir mêler l'Etre des êtres, le principe de toutes choses, aux discussions du congrès de Liège. Ceux qui ont soulevé ce conflit n'ont assurément pas compris le désarroi qu'ils jettent parmi leurs frères. Ils sont la cause de l'avortement de ce congrès, qui avait été décidé dans celui 1889 dans des idées de progrès, dans des vues de propagande, dans des pensées d'union, de fraternité et de solidarité.

Le spiritisme offre d'ailleurs par lui même un champs assez vaste d'investigations pour absorber l'activité de tous ceux qui auraient pu prendre part à ces travaux.

La question sociale qui en découle, peut seule d'ailleurs affirmer, par des œuvres réelles, les sublimes principes de cette belle croyance. On a donc tort de vouloir perdre son temps à discuter des choses indiscutables, pendant que tant de questions qui sont à l'ordre du jour peuvent être discutées au profit du spiritisme et pour le bien de l'humanité.

En présence des principes dévoyés émis par certains des organisateurs du Congrès de Liège, le Comité de Propagande ainsi que la Fédération spirite Lyonnaise ont agi sagement et dignement en refusant leur concours au Comité liégeois qui tend à jeter la division parmi les spirites.

Dieu étant incompréhensible, la discution qui en serait faite ne servirait qu'à jeter le trouble dans les consciences hésitantes et à faire naître les dissensions parmi les frères encore faibles ou mal affermis dans nos croyances. Une telle discussion ne servirait donc qu'à saper le spiritisme et toutes les croyances spiritualistes, dans leur fondement ; car toutes ces croyances ont pour principe Dieu et l'âme immortelle.

Espérons que ce point noir qui apparaît à l'horizon du spiritisme se dissipera et disparaîtra pour faire place à un ciel radieux, plein des douces espérances de joie, de bonheur et d'immortalité que promet la croyance en Dieu, principe incompréhensible et souverain moteur de toutes choses. Espérons surtout que nos frères dissidents, mieux avisés, se feront une juste idée de Dieu et qu'ils ne demanderont plus à le discuter.

Restons frères et amis et travaillons ensemble pour le bien de l'humanité. Ne cherchons jamais à expliquer ce qui est inexplicable: C'est d'ailleurs le seul moyen de ne pas s'égarer et de rester dans la voie de la logique et de la vérité.

Alger, le 16 juin 1894.

DECHAUD.

L'IDÉE DE DIEU

DISCOURS PRONONCÉ AU GROUPE GIRONDIN

Si vous avez lu ce qui a été écrit sur le Congrès qu'un grand nombre de personnes qui se disent spirites se proposent de réunir à Liège, vous avez dû être frappé par la lutte ardente qui s'est à nouveau engagée sur l'inépuisable sujet de dispute qui, de tout temps, a eu le don d'exciter la verve des philosophes : *l'existence ou la non-existence de Dieu*.

Certains proposent le rejet de l'existence de Dieu. Notre groupe a protesté contre cette prétention inqualifiable et injustifiable. Vous avez dû lire, à votre grande surprise, très sûrement, que ceux qui se proposent de présenter cette motion sont des savants, des penseurs ou des lettrés ; en un mot, des hommes d'une haute intelligence. Ces gens-là que rien n'embarrasse et qui cependant ne sont pas encore en état de créer un monde, donnent pour motif premier de cette négation que cette idée de Dieu, qui n'est après tout qu'une absurde légende, une antique erreur, a été dans le passé et dans le présent la cause de tous les maux soufferts par l'humanité, le motif de toutes les persécutions et de tous les supplices subis par l'armée innombrable de tous ces précurseurs, qui, à tous les âges de l'histoire, ont essayé péniblement de dissiper les noires ombres dont l'humanité, dans ce siècle, dit de lumière, n'est pas encore bien sûre d'être débarrassée.

Avant tout, ne vous semble-t-il pas que ces hommes d'une haute culture, qui se disent spirites, auraient bien pu, avant de présenter

une telle motion, se poser la question de savoir ce qu'il serait advenu si cette idée qu'ils récusent comme fausse n'avait pas dominé les siècles, et si le reflet de cette sublime image n'avait pas apporté quelque lumière dans nos consciences plus ou moins obscures à nous tous qui, ayant vécu dans le passé, voyons se lever aujourd'hui des jours moins sombres ; à nous qui pressentons, malgré les amertumes de l'heure présente, la venue prochaine de jours meilleurs.

Ces savants, ou les soi-disant tels nient donc le progrès? Ces spirites d'un nouveau genre oublient donc que l'humanité dont ils font partie, progresse à l'unisson des êtres qui la composent, et que de ce fait que nous sommes moins mauvais aujourd'hui que nous ne l'étions hier, et dans les siècles passés, si réellement l'idée de Dieu eût été, comme ils le disent, une idée néfaste, nous n'eussions point progressé, car une mauvaise chose ne saurait produire de bons effets.

C'est-il, par hasard, qu'ils imputeraient à Dieu l'essence des êtres et des univers infinis, les crimes commis au nom des religions humaines qui toutes hypocritement se sont réclamées de lui pour le mieux trahir?

Ne nous semble-t-il pas qu'ils commettent là une erreur peu digne de leur savoir et de l'esprit qu'ils peuvent avoir ou que nous pouvons leur prêter? De ce fait, que vous ou moi par exemple nous nous recommandons d'une personne honorable pour pénétrer quelque part, et y commettre une mauvaise action, s'en suit-il par là que la bonne réputation de cette personne en puisse être atteinte? Non, n'est-il pas vrai.

Donc, et Dieu me pardonne, ce n'est pas Dieu qu'il faut accuser, mais bien l'humanité qui n'avait pas dans le passé atteint le degré de moralité nécessaire pour se défendre de commettre les nombreux crimes et forfaits qu'on peut, à bon droit, lui reprocher.

Vous parlez du mal que l'on fit au nom de Dieu, mais pourquoi ne voulez-vous pas être assez juste pour parler du bien que cette grande idée a pu produire.

Si les récits de l'histoire peuvent s'écrire avec du sang, ne pensez-vous pas qu'au milieu de ces tueries incessantes on ne puisse découvrir de beaux exemples de vertu, d'héroïsme et de charité? Pensez-vous que, si Dieu n'existait pas, des êtres supérieurs à l'humanité eussent pu venir en tous temps nous apporter ces enseignements?

Est-ce que cette hiérarchie des êtres ne nous laisse pas supposer l'existence de degrés infinis s'élevant jusqu'à celui dont tous les êtres ont conscience et qu'il n'est permis à aucun de définir ni de concevoir, par la raison très simple que le limité ne saurait concevoir l'infini.

Avouez également une chose qui doit servir à affirmer les progrès accomplis : c'est que si les savants furent jusques à ces derniers temps victimes de l'ingratitude, de la cruauté et plus encore de l'ignorance des hommes, les temps pour eux, aujourd'hui, sont bien changés, il faut en convenir. On leur fait maintenant une vie bien douce, ce qui devrait bien les disposer à croire en Dieu, puisqu'ils refusent d'y croire à cause justement des tourments et persécutions qu'ils ont eu à subir dans le passé.

Si, fidèle à la vieille habitude prise, on maltraite aujourd'hui Turpin, cet irrégulier, ce pelé, ce galeux, convenez que Pasteur, ce savant officiel, n'a point trop à se plaindre? D'aucuns prétendent même que ce dernier, dont la réputation n'est peut-être pas, paraît-il, à la hauteur du savoir et du mérite, croit au nommé Dieu ; et Turpin, dont le savoir et le mérite sont très probablement à l'inverse de la réputation que cherchent à lui faire les patentés de la science, lui aussi, croit en Dieu, et affirme sa foi dans une préface magistrale que l'on devrait bien lire au congrès de Liège, histoire d'établir qu'il n'y a pas que les ignorants qui croient à ce quelque chose, ce sublime pourquoi de tout ce qui est.

En resterons-nous toujours à une querelle de mots, indigne de l'intelligence humaine ! C'est-il donc que ce mot formé de quatre lettres paraît ou trop court, ou pas assez long? Qu'à cela ne tienne. Libre à vous d'en créer un, au besoin, qui sonne mieux à vos oreilles et qui prête à vos discours des redondances plus heureuses.

Si le mot est joli, et même au besoin, ne le serait-il pas, soyez sans inquiétude. Si tout le monde l'adopte, un jour ou l'autre la réunion des quarante finira bien par l'adopter aussi.

Mais que l'on prenne garde qu'à ce moment il n'ait fait lui aussi son temps, et qu'alors les savants de l'avenir, qui en sauront pour sûr beaucoup plus que ceux d'aujourd'hui, n'essaient, eux aussi, de le discréditer, en ayant l'air de repousser l'idée représentée par l'expression, alors qu'ils n'en voudront qu'à l'expression elle-même comme aujourd'hui.

Guerre de mots, pas autre chose. Il n'est personne, et c'est d'ailleurs justice, qui ait été gratifié de plus de noms, que celui dont je viens vous entretenir.

Tout d'abord, Dieu, expression démodée, tant usée, paraît-il, qu'elle n'exprime plus rien. Ce qui tendrait à démontrer que tout s'use, même les mots. L'Etre Suprême a fait son temps ; mais il a peu duré. Nous avons eu autrefois le mot : Très-Haut, qui semble avoir subi la loi commune, et être bien descendu dans l'estime des hommes. — Le Grand Maître de l'univers, le Grand Architecte (style maçonnique), puis l'Invisible, l'Inconnaissable ! l'Incommensurable ! beaucoup d'autres encore..... et le Père des êtres, la plus douce et la plus divine expression. Tous ces mots-là ont été dits et redits, mais n'ont point eu l'heureuse fortune du premier, le plus populaire de tous.

Si celui-là, comme les autres, a cessé de plaire, qu'on le remplace par un autre, nous l'acceptons d'avance. Mais qu'on n'ait pas la naïveté de nous laisser croire que le mot reste si intimement lié à l'idée qu'en repoussant le mot on repousse également l'idée.

Non, qui que tu sois, que tu aies ou non une forme, que tout soit en toi, ou que tu demeures indépendant de tout ce qui existe, tu es celui qui est parce que tu es.

Nous n'imaginions pas ici-bas qu'un effet puisse se produire sans qu'il existe une cause qui le détermine. De ce fait que les êtres ont eu de tout temps l'intuition de ton existence, la cause réside en toi.

Nos sens limités demeurent incapables d'apprécier ta présence toi, l'Illimité !... Tu es et demeures l'éternelle raison d'être des choses parce que tu domines éternellement la hiérarchie infinie et resplendissante des êtres, dont les moins parfaits avant nous éblouiraient nos yeux de leur vive lumière.

Tu es la véritable ancre du salut, le suprême espoir de celui qui souffre.

Tous redisent ton nom, même ceux qui te nient.

Les négations, d'où qu'elles viennent, ne te détruisent pas, elles t'affirment.

On ne nie pas ce qui n'est pas, parce qu'il n'est rien qui ne soit : Je pense à toi, donc tu es!

Bordeaux, 9 juin 1894.

POUR ET CONTRE

(Suite)

Mais combien est tirée par les cheveux cette explication si incompréhensible ! Combien paraît plus rationnelle l'hypothèse spirite, d'après laquelle « un être inconnu, doué de sens spéciaux, supplée

à l'incapacité des expérimentateurs, tout en se complétant lui-même des facultés de ces derniers. »

Voilà la catégorie de faits qui, s'ils ne prouvent pas d'une manière absolue l'intelligence occulte, s'opposent à la négation de son existence, tant que la science n'aura pas démontré, péremptoirement, comment ils sont possibles par des moyens purement matériels.

Examinons, maintenant, les preuves qui, selon le docteur, doivent enterrer à tout jamais les esprits. Notons déjà que cet expérimentateur déclare avoir passé *une année* à acquérir, par des essais journaliers et *une forte tension de volonté*, le pouvoir psychique suffisant pour faire agir une table.

Quelle volonté! Assurément M. Philip Davis ne doit pas subir facilement l'influence magnétique; aussi va-t-il nous prouver qu'il la dirige.

Cet expérimentateur est parti d'un principe absolument faux; c'est que, s'il parvenait à acquérir une certaine faculté, elle serait nécessairement l'équivalent de celle des individus chez qui elle est naturelle et qui ne font aucun effort de volonté ni de pensée pour l'obtention des phénomènes.

L'auteur donne la relation de trois séances types, lesquelles, selon lui, démontrent d'une manière écrasante que jamais on ne rencontre d'indices sérieux d'une intelligence étrangère dans ces phénomènes.

Première séance. Le docteur, médium, est seul en contact avec la table. Préalablement il a rempli trois plis scellés qu'il distribue aux assistants.

La table fonctionne, sans intervention voulue de l'action musculaire, et, par l'effet seulement de la volonté du médium, dicte un message qu'un des assistants trouve dans son pli.

Même réussite pour les autres plis.

Que prouve scientifiquement M. Philip Davis ici?

« Qu'il peut, qu'un psychique de sa nature peut diriger le phénomène par sa volonté. »

Cela est reconnu et admis par nombre d'expérimentateurs, qui recommandent précisément la passivité la plus grande aux médiums s'ils veulent subir l'influence occulte.

Et il ne suffit pas de vouloir être passif, il faut l'être en réalité par des dispositions naturelles qui ne sont pas du libre arbitre du sujet.

Un psychique exerce l'ascendant ou il le subit, et parfois d'une manière variable et alternée.

Après cette séance, le point de savoir s'il y a des êtres occultes et s'ils peuvent entrer en action reste debout.

Cette séance marque précisément le premier degré des phénomènes, c'est une des combinaisons possibles de l'influence magnétique, mais elle ne saurait faire loi d'une manière générale.

Deuxième séance. Ce sont les assistants qui rédigent des communications que Philip Davis ne connait pas.

L'un des auteurs des écrits se place à la table, en compagnie du docteur, et ce dernier *veut* que ce qui a été libellé soit dicté par la table.

Malgré toute l'attention de l'auteur de l'écrit, pour ne pas agir musculairement, la communication est reproduite, et même M. Philip Davis, qui a suivi la dictée et se trouve bientôt au courant de l'écrit, l'altère à sa volonté.

Qu'a démontré le docteur dans cette seconde séance?

« Qu'à sa volonté, qu'à la volonté d'un psychique de sa nature, un des assistants en contact avec le meuble entre en jeu dans le phénomène qui reproduit son savoir.

Leurs deux intelligences, ou leurs deux esprits, si l'on veut, peuvent être les uniques moteurs du phénomène.

Mais c'est tout; la question d'une intervention occulte, possible dans des cas, reste encore debout.

Troisième séance. Cette troisième expérience marche déjà à l'encontre de la théorie du docteur.

Il fut convenu qu'on évoquerait Lamartine et que, si Lamartine répondait à l'appel, on ne lui imposerait en rien la volonté, ni le désir, ni le savoir des opérateurs.

Lamartine (réel ou imaginaire) s'annonça.

— Le grand poète? demanda M. Philip Davis.

— Lui-même, répondit la table.

On pria le soi-disant Lamartine de citer les premiers vers de *Jocelyn* choisis en raison même de l'ignorance des opérateurs sur ces vers.

Si le phénomène n'est que le reflet, la synthèse des désirs et du savoir des assistants, la table ne pourra évidemment dicter ces vers que les opérateurs ignorent; mais, de plus, si les opérateurs sont restés neutres, comme l'affirme le docteur, le phénomène, n'ayant pas de guide intellectuel, doit assurément rester muet, ceci me semble incontestable.

Or le fluide, faisant acte d'indépendance et constatant son ignorance ou son absence de mémoire, dicta : *Je ne me souviens plus* (!?)

Comment expliquer ce fait, si ce fameux fluide n'est pas une intelligence indépendante? Ou bien, le médium a-t-il voulu cette réponse? Auquel cas, il n'a pas laissé le phénomène libre de toute entrave, comme il le soutient; ce cas rentre alors dans l'ordre des choses de la première séance, et M. Philip Davis n'a rien résolu contre la théorie spirite.

Cette prétendue démonstration scientifique de l'auteur de la *Fin du monde des esprits* pourra paraître suffisante aux personnes qui ont peu ou point expérimenté, mais les trois séances types en question plongeront dans l'étonnement ceux qui ont procédé à des investigations plus attentives.

Les déductions qu'en tire l'auteur reviennent à dire: « J'ai analysé « le vin qui est dans ma cave, je n'y ai trouvé que de l'eau et des « produits chimiques, j'ai donc prouvé scientifiquement que le jus « de raisin est une chimère! »

Pas plus que d'autres, le docteur n'a pu pénétrer toutes les lois de « ces mystères, et son tort a été de vouloir établir une théorie ferme « et de tout vouloir y rattacher; oubliant « que dès lors qu'il s'a- « git de phénomènes dans lesquels, selon lui, l'intellect devient force « agissante, les forces d'un intellect peuvent paralyser celles d'un « autre intellect ».

Le fluide s'empare, etc., est une manière d'expliquer des apparences, mais ce n'est pas tout le phénomène, et nous pouvons même étendre cette explication à certains cas de l'hypnose, en considérant les divers degrés de sensibilité auxquels peuvent être amenés les sujets;

Premier degré. Le sujet se reproduit lui-même dans ses discours, il n'exprime pas autre chose que ce qu'il sait ou a su; c'est son langage et son instruction qui apparaissent, sous les idées que lui inspirent les ordres verbaux de celui qui l'actionne.

Deuxième degré. Le sujet (lié par le fluide, si l'on veut, au magnétiseur) reproduit les pensées de ce dernier, à sa volonté mentalement formée; le langage et le savoir du sujet s'élèvent au diapason des facultés de l'hypnotiseur, si celui-ci lui est supérieur.

Troisième degré. A la volonté du magnétiseur, qui transfère l'influence à un des assistants, le sujet reflète les pensées, la volonté et le savoir de cet assistant.

Quatrième degré. Le sujet, abandonné à ses inspirations par le magnétiseur, tient des discours étranges, parle un langage inconnu, cite des faits précis, exacts, qui ne sont connus ni de lui ni des assistants au moment de l'expérience.

Et cette dernière classe de phénomènes se retrouve chez des somnambules naturels et chez des extatiques qui n'ont été dominés par aucun être humain.

C'est ce qu'on appelle : *état de lucidité*.

On retrouve ces quatre degrés dans les phénomènes spirites, et l'ensemble des travaux faits jusqu'alors démontre que les sensitifs qui ne sortent pas du premier degré sont les plus communs, alors que ceux qui donnent des effets du quatrième degré sont exceptionnels

(*A suivre.*) A. GOUPIL.

CORRESPONDANCE

M. Nicolaï, directeur de la Paix Universelle,
5, cours Gambetta, Lyon.

Je viens de lire dans la *Paix Universelle* un article: « les Tables tournantes », signé d'Ervieux.

Il y a des choses qui peuvent avoir une apparence de vérité pour un spirite ayant beaucoup étudié mais peu vu.

La conclusion de M. d'Ervieux est une magistrale hérésie.

Il dit : Mon expérience personnelle m'a démontré que « ces discours frappés » étaient des choses connues de moi ou de personnes présentes à la séance. Plus loin, je crois que ces phénomènes doivent être attribués plutôt aux *vivants* qu'aux *morts*.

Or, sans vouloir parler des phénomènes multiples dont tous les livres spirites abondent au sujet de tables tournantes, disant des choses inconnues de tous, et même prédisant certains faits à venir, à date fixe, je lui opposerai mon « expérience personnelle ».

En 1871, m'étant moqué, selon la méthode panurgique habituelle, d'un spirite qui me disait avoir obtenu des noms et des dates extraordinaires de vérité, sur des faits qu'il avait contrôlés ensuite et reconnus exacts, j'achetai, sur ses indications, le Livre des Médiums,

D'après les indications de ce livre, je fis une petite tablette de bois blanc et je mis les mains dessus. Les ayant relevées au bout de 10 minutes, la tablette se mit à frapper des coups électriques sans contact.

Ayant demandé : « Combien de lettres y a-t-il à la page 155, premier mot, du livre que je regarde sur ma bibliothèque? » il fut frappé 10 coups.

J'ouvre le livre à la page 155 et je trouve *précédente* = 10 lettres. Effrayé, je dis : « De l'autre côté, page 156, premier mot ? » Il fut répondu 4 coups : je tourne la page et je trouve *quel* = 4 lettres. Puis agissant seulement par la pensée, je demande des pages dans le livre, et toujours le nombre des lettres se trouve en accord avec les coups frappés.

Voilà mon commencement et pourquoi je suis devenu spirite. Je regrette de ne pas être d'accord avec les conclusions de M d'Ervieux, mais je crois être d'accord avec les vérités affirmées et démontrées du spiritisme.

Capitaine TÉGRAD.

BIBLIOGRAPHIE

Le Tao de Laotseu

Librairie de l'Art Indépendant, 11, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris; prix 2 fr.

Nous recommandons ce petit livre à tous ceux qui cultivent le Silence et la Méditation profonde, aspirent à la Connaissance des principes. Nos philosophes et nos usages y pourront puiser la Philosophie et la Sagesse transcendante, cachées au fond de tous les Esotérismes qui, eux-mêmes, coulent d'une *Source unique*.

La Science occidentale appliquée uniquement à l'étude externe des faits dits physiques n'est qu'un jeu d'enfant, comparée à la Science orientale dont quelques rayons commencent à revivifier l'Europe, qui, pour l'instant, patauge dans la boue et se débat entre le *Néant* et le *Dieu cruel et fantaisiste*.

Nous le répétons, il y a une Science lumineuse qui réserve à celui qui aime la Vérité par-dessus tout les plus admirables certitudes et la conquête de la Conscience divine.

Que ceux qui sont prêts se nourrissent donc de la Sagesse du *Tao!*

Que ceux qui se sentent encore trop faibles, espèrent en la justice et la miséricorde éternelles !

Ainsi ce n'est point la volonté de votre Père céleste qu'il se perde aucun de ces petits (Saint Mathieu).

Le Socialisme pratique et le programme de Godin de Guise

Brochure de 32 pages, librairie psychologique et sociologique, 2, place du Caire, Paris ; prix 0,20 centimes.

Conférence faite à la Société d'études psychologiques de Genève le 25 juillet 1893 par M. BLOUME.

Les spiritualistes de toutes Ecoles peuvent adhérer à ce programme qui est conforme à la formule *Un pour tous*, *Tous pour Un*, et tend à donner sans secousses au corps social, *la Santé* résultant du rapport harmonieux de tous ses éléments constitutifs.

POUR LES PAUVRES

Reçu à nouveau pour recommencer notre exercice 1894-95, par un anonyme, la somme de 50 francs. Au nom de ceux qui souffrent et désespèrent, merci. A. B.

ERRATA

Dans l'article *Jeanne d'Arc*, le 1er renvoi page 4 doit être le 3e page 3 et le 3e renvoi page 3 se rapporte au n° 1 page 4.

Lire page 4, 2e colonne, ligne 49 : *Jeanne trahie et abandonnée...* au lieu de *ravie*, etc. H. S.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 89 **10 Centimes** 1er-15 AOUT 1894

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il parait un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE :

LE MAGNÉTISME ET LA LOI

Ayant toujours défendu hautement et énergiquement la libre pratique du magnétisme curatif contre tous les empiètements, de quelque part qu'ils se produisent, nous ne pouvons que nous réjouir de la bonne nouvelle que nous communique à l'instant M. le comte de Constantin, et nous nous empressons de la faire connaître à nos amis, qui, comme nous, seront heureux d'apprendre que la loi vient enfin de consacrer notre droit; en voici la preuve :

« Paris, 11 juillet 1894.

« MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

« J'ai le plaisir de vous adresser sous ce pli le compte rendu d'un jugement de la Cour d'appel d'Angers, qui présente une application, bien intéressante pour les magnétiseurs, de la nouvelle loi sur l'exercice de la médecine.

« Vous vous êtes employé avec nous, il y a deux ans, d'une manière si active et si désintéressée, à faire triompher la cause du magnétisme au moment du vote de la loi, que j'ai pensé vous faire plaisir en vous communiquant cet arrêt, qui fixe la jurisprudence et qui récompense nos efforts.

« Vous ne manquerez pas, je l'espère, d'en donner connaissance, par la voie de votre estimable journal, à tous ceux qui ont signé avec nous les pétitions. Il est juste qu'ayant été réunis dans l'effort, nous le soyons aussi dans le contentement.

« Je profite de cette occasion pour vous rendre grâces de nouveau, au nom du Comité de la Mesmérienne aussi bien qu'en mon propre nom, des bons offices que vous avez si généreusement prêtés à la cause du magnétisme.

« Et je vous prie d'agréer, Monsieur et cher confrère, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« Comte de CONSTANTIN. »

(Extrait du *Figaro* du 4 juillet 1894.)

La cour d'appel d'Angers, sur une savante plaidoirie de Me Comby, du barreau de Paris, vient de faire une application bien intéressante de la nouvelle loi sur l'exercice de la médecine. *Elle a décidé que les magnétiseurs ne tombent plus sous le coup des poursuites correctionnelles et peuvent opérer en toute sécurité sans avoir à craindre les foudres du corps médical.*

Il s'agissait, dans la circonstance, d'une sage-femme du Mans, la veuve Blin, qui, au dire d'une dizaine de malades abandonnés par les médecins, a opéré des guérisons certaines à l'aide de passes magnétiques et d'eau aimantée.

Un instituteur nommé Marchesseau, auquel le chirurgien parlait de couper un doigt de pied, fut radicalement guéri en huit jours, grâce aux passes de la veuve Blin.

Le syndicat des médecins du Mans, indigné de ces cures sans diplôme, avait pris l'initiative d'une poursuite en police correctionnelle contre la sage-femme guérisseuse, et le tribunal du Mans l'avait condamnée à quelque amende.

Mais la cour d'appel d'Angers vient de relaxer la veuve Blin, en proclamant le droit pour les magnétiseurs « d'exercer leurs pratiques dans le but de soulager et guérir les malades ».

Voilà un arrêt qui va faire quelque bruit dans le monde médical.

***

Peut nous importe, à nous magnétiseurs, que le monde médical fasse grise mine? Cet arrêt, qui consacre notre droit

et la justice de notre cause, ne peut que nous réjouir: ce résultat est une récompense à nos efforts à tous et un hommage rendu à la loyauté du Dr Chevaudier, qui nous avait déclaré : *que la loi sur l'exercice de la médecine ne visait ni les masseurs ni les magnétiseurs tant qu'ils n'appliqueraient que leurs pratiques ou leurs procédés au traitement des maladies.*

Ainsi que nous l'avons établi par la publication des passages qui nous concernent dans les rapports officiels de M. le Dr Chevaudier, nous serons toujours en dehors des atteintes de la loi tant que nous resterons strictement dans notre domaine. *Nous pouvons faire en toute assurance du magnétisme curatif, mais nous ne devons faire que du magnétisme;* que ceux qui seraient tentés de l'oublier sachent bien « qu'ils retomberaient sous le coup de la loi le jour où, sous le couvert du massage, du magnétisme ou de l'hypnotisme, ils feraient de la médecine et prescriraient des médicaments ». Contentons-nous, pour guérir ceux qui souffrent et qui viennent à nous souvent en désespoir de cause, des passes magnétiques et renvoyons aux médecins les malades qui veulent quand même des drogues et des consultes, ce n'est pas là notre affaire.

Vive la Loi qui, en le réservant, a consacré notre droit, et gloire au Magnétisme!

LA RÉDACTION.

THÉRAPEUTIQUE MAGNÉTIQUE

(Suite et fin)

« Je vous signale *cette manie*, dit M. le Dr Verneuil, elle a au moins le mérite d'être à peu près innocente, n'étant que *ridicule*. C'est l'effroi des enfants et ce n'est pas la joie des parents ! on applique les pointes de feu à tous propos. Il ne manque qu'à les appliquer préventivement chez les gens bien portants contre les maladies à venir, et vous pouvez croire que certains praticiens y pensent ! »

Les pointes de feu ont-elles vraiment cette inocuité qui exerce la verve de l'éminent professeur ? Nous ne le croyons pas. Par ce mode de traitement on offense inutilement les tissus ; en agissant profondément sur les ramifications nerveuses du derme, on apporte des perturbations dans sa sensibilité, et l'on obscurcit ainsi plus ou moins les indications précieuses qu'elle pourrait fournir sur l'état du malade.

Cette tendance à substituer les manœuvres chirurgicales à la thérapeutique va chaque jour en grandissant ; les spécialistes, cessant de s'en tenir aux broutilles de la médecine opératoire, se lancent dans les opérations les plus téméraires. Ils ont toutes les audaces et se disposent à transformer les salles des hôpitaux en laboratoires d'expériences de vivisection humaine ; on ne se contente plus de faire des amputations de membres, des évidements osseux, des résections articulaires, des ablations de seins, on s'attaque témérairement aux organes les plus essentiels de la vie, à l'estomac, aux intestins, au foie, à la rate, au rein, au pancréas ; on extirpe couramment les ovaires et l'utérus ; on a même essayé de toucher aux poumons et au cerveau. Le cœur seul a été respecté et encore s'attaque-t-on à ses enveloppes !

Il n'est pas besoin de dire combien ces procédés meurtriers sont contraires aux lois psysiologiques. Nous ne sommes pas, comme on paraît le croire, une machine articulée, démontable et taillable à merci. Rappelons-nous ce cri d'alarme poussé par le célèbre Dupuytren à son lit de mort : « Combien je déplore, s'écriait-il avec amertume, cette chirurgie sans principes qui croit que l'art autorise tout ce que l'anatomie permet ! » L'application brutale au corps de l'homme de la main armée du fer ou du couteau ne peut constituer une science ! C'est vouloir ne tenir aucun compte des lois de la vie ! Des hommes de la compétence de Wolf, de Broussais, de Hunter, proclament hautement que l'abus de la médecine opératoire est un signe manifeste de l'imperfection et de l'impuissance de l'art médical.

Les seules opérations chirurgicales permises doivent être celles qu'on ne saurait négliger sans compromettre l'organisme : rapprocher les lèvres béantes d'une plaie pour en favoriser la cicatrisation ; redresser et affronter les deux extrémités d'un os dans une fracture ; lier une artère ; ramener à sa situation normale la tête d'un os déplacé par l'effet d'une luxation ; débarrasser les chairs d'un corps étranger violemment introduit ; opérer l'amputation d'un membre écrasé ou gangréné ; mais on ne saurait être trop restritif et prudent lorsqu'il s'agit d'attaquer des organes essentiels de la vie ou dans les tentatives que l'on fait pour associer la chirurgie à la médecine.

La méthode dite *révulsive* qui emploie à tous propos *setons, moxas, ventouses, cautères, vésicatoires, saignées*, doit être absolument rejetée. « Les révulsifs sont les ressources de l'ignorance qui ne sait que faire et de la science à bout de moyens, dit avec raison M. le Dr Bousquet. » Respecter l'intégrité de l'épiderme est un axiome physiologique que la médecine ne saurait méconnaître sans risquer de commettre une faute capitale; « la peau est pour l'homme une limite sensitive placée à l'extrémité de son âme, a dit le célèbre physiologiste Bichat », c'est à cette limite que viennent heurter sans cesse tous les corps et c'est par elle que l'homme lie son existence avec celles qui l'entourent ; c'est l'enveloppe idio-électrique dont la nature a armé l'organisme pour régulariser ses radiations et régler l'absorption des courants externes ; et cela est si vrai qu'un membre peut être écrasé, les os peuvent être broyés, les muscles dilacérés, sans qu'il résulte de si effroyables désordres, ni gangrène, ni suppuration, ni phlegmasie locale, ni retentissement fébrile général, à la condition expresse *que la peau n'aura pas été intéressée* dans la blessure, que la plaie ne sera pas exposée ; la réparation s'opère par les seuls actes psysiologiques, tandis qu'une simple excoriation insignifiante peut devenir le point de départ de complications locales sérieuses et d'accidents généraux graves. Il faut donc, autant que possible, ne jamais offenser volontairement la peau par le feu, les caustiques et le bistouri : or c'est là le grand inconvénient des ventouses, des moxas, des pointes de feu, des débridements d'abcès, des ablations de tumeurs, de la cautérisation des plaies et de l'incision des phlegmons.

Il faut éviter également d'enduire l'épiderme de pommades épispastiques, sous le prétexte de tirer l'humeur et dégager l'organisme de ses principes morbifiques ; les principes gras les plus inoffensifs en apparence tels que les huiles, les graisses et la glycérine, peuvent gêner la fonction des pores de la peau au point de produire une asphyxie partielle ; tous les jours on tente de faire disparaître les dartres par des pommades ; c'est un danger, car ou la dartre s'exaspère, ou elle disparaît, et sa disparition provoque fréquemment des désordres internes tels qu'ophtalmie, surdité, spasmes, convulsions, apoplexie, maladies du foi ou des poumons. « Quand on meurt d'une inflammation dartreuse, dit Broussais, ce n'est pas de la peau qu'on meurt, mais de phlegmasies viscérales. »

Quand on débride les engorgements froids, quand on les amène à suppuration par des frictions arsenicales ou mercurielles, quand on les réduit par des caustiques, les cicatrices qui résultent de ces opérations sont plus difformes que les traces que peut laisser la maladie : « Une livre d'onguent ne produit pas un grain de chair saine, dit Paracelse : la chair se refait de l'intérieur et non de l'extérieur. » La vérité est que tous ces maux peuvent céder à la réaction vitale si on a

l'adresse de favoriser cette réaction et si on a la patience de l'attendre.

C'est vers cet objectif que doivent tendre tous les efforts de la médecine, en favorisant de son mieux les réactions naturelles de l'organisme; aussi, sous l'empire des sentiments altruistes qui nous animent, unissons-nous nos vœux à celui si patriotiquement et si noblement exprimé par le plus sage et le plus humain de nos chirurgiens: « Puisse un jour, grâce aux progrès de la science française, la chirurgie ne plus répandre de sang, et ne plus faire couler de larmes. » (Dr Verneuil).

Tels sont en résumé les divers modes de traitement en usage, telle est l'énumération des principaux agents qui forment le fond de l'arsenal thérapeutique.

Il n'est point de notre compétence de porter un jugement sur la valeur des théories qui régissent la Matière médicale et la Pathologie. Laissant ce soin aux hommes du métier, nous nous bornons à constater que, profondément divisés d'opinion sur les détails, ils sont presque tous d'accord sur ce point que la médecine est une science sans unité dans ses principes, sans fixité dans ses fondements, et qui flotte sans boussole aux mille vents de l'expérimentation la plus arbitraire. Nos plus éminents professeurs, nos plus savants praticiens avouent publiquement l'insuffisance de la Science; ils signalent les écarts que cette insuffisance peut produire et n'en dissimulent pas les dangers.

Cette diversité d'appréciations, ce manque d'unité, le vague et l'obscurité qui règnent dans l'art de guérir, rendent l'application de la médecine très difficile.

Ne faut-il pas avant tout, comme nous l'avons vu, que le médecin détermine avec précision le cas morbide spécial en présence duquel il se trouve? N'est-ce point la connaissance plus ou moins nette de la maladie qui lui permettra d'instaurer le genre de traitement à appliquer?

Mais comment arrivera-t-il sûrement à ce résultat, puisqu'il est avéré qu'il existe un désaccord absolu sur les causes et la nature des maladies, sur leur classement méthodique et sur l'essence même de la maladie prise au point de vue général?

Le diagnostic est tout ce qu'il y a de plus aléatoire, de l'aveu même des praticiens les plus expérimentés.

L'histoire de la médecine démontre qu'au début d'une affection aiguë non seulement l'erreur est facile, mais qu'elle est fréquente; l'histoire fourmille de faits de ce genre: Dans un concours d'examen à la Faculté, un malade entrant est soumis au diagnostic d'un candidat. Celui-ci opine pour une petite vérole. L'un des juges prévoit une fièvre typhoïde, et, faisant partager son opinion par ses collègues, il détermine l'élimination du candidat; or le lendemain la variole faisait irruption, donnant raison à l'élève évincé et tort aux maîtres chargés de l'examiner.

Un médecin, dit M. le Dr Trousseau, après avoir passé trente ans dans les hôpitaux, est quelquefois singulièrement embarrassé pour distinguer une phtisie pulmonaire d'un rhume qui dure depuis longtemps et qui a épuisé le malade.

Qu'importe, répond à cela un de ses confrères, puisque dans les deux cas on emploiera les mêmes agents thérapeutiques: l'huile de foie de morue, les pectoraux, les béchiques, les résineux, les phosphates, les vésicatoires et les cautères ?...

Car ce n'est pas tout d'avoir une notion précise du cas particulier en présence duquel on se trouve, il faut savoir encore faire choix du médicament le mieux approprié et à la maladie et au sujet; or, nous l'avons vu par ce qui précède, il n'est pas facile de connaître ce qui est vraiment curatif; on ne possède qu'une connaissance très vague des propriétés médicales des corps et de leur appropriation aux maladies; il existe à cet égard une divergence d'opinion qui se manifeste à tout instant: en voici un exemple entre mille:

Un médecin très distingué des hôpitaux soignait un jeune enfant d'une *broncho-pneumonie;* le mal ne faisait qu'empirer, le médecin déclare qu'il faut en venir au vésicatoire; à peine est-il sorti que l'enfant, comme on le mettait en devoir d'exécuter la prescription, fond en larmes, se débat, repousse l'emplâtre avec fureur et crie à tue-tête: « Qu'on me laisse mourir! je ne veux pas de vésicatoire, je veux de la médecine de Cabarrus! » Cabarrus, un vieil ami de la famille, était le célèbre médecin homœopathe bien connu; les parents cèdent, s'en vont trouver Cabarrus, qui fait une prescription à la condition que le médecin traitant sera averti. Le lendemain, ce dernier constate une amélioration surprenante; le père lui apprend ce qui s'est passé; mais le Docteur de la Faculté nie l'efficacité du remède homœopathique et attribue l'amélioration à un retour spontané de l'action vitale. Alors, s'il devait en être ainsi, pourquoi avoir voulu infliger la torture d'un remède violent au pauvre petit malade, qui l'eût certainement subie inutilement sans sa répulsion et ses protestations énergiques?

« Combien de pneumonies et de pleurésies ont été guéries ainsi à ma connaissance, dit le Docteur qui cite ce fait, alors que des professeurs de la Faculté, académiciens et médecins des hôpitaux, c'est-à-dire les praticiens les plus expérimentés, avaient jugé nécessaires les saignées, les sangsues, les vésicatoires, les vomitifs et les purgatifs! Les prescriptions de ces honorables maîtres eussent donc été funestes aux malades ou pour le moins inopportunes! »

Il en est ainsi dans toutes les maladies. « Ne vaut-il pas mieux alors méditer sur la mort des malades attaqués d'une maladie mortelle, dit Bordeu, plutôt que rendre mortelle une maladie qui se serait guérie d'elle-même, si on n'avait pas harcelé le malheureux patient par des manœuvres inconsidérées et par l'application hasardée de remèdes mal étudiés ou adoptés à la suite de vains et puérils témoignages! »

L'expectation, de l'avis même d'un grand nombre de praticiens — et ce sont les plus habiles qui sont les plus prudents — est donc mille fois préférable au désir d'intervenir précipitamment par des moyens violents susceptibles d'entraver la réaction vitale.

Il ne faut pas s'imaginer, comme on en jugeait du temps de Herman Boërhaave, « que la cure des maladies consiste uniquement à atténuer ce qui est mauvais, à encrasser ce qui est trop fluide, tendre ce qui est lâche, relâcher ce qui est tendu, modérer, adoucir ce qui est impétueux ou âcre, ouvrir les passages obstrués ». En intervenant ainsi à l'aventure et en substituant une action directe et matérielle au mystérieux travail de la Nature, en soutirant le sang en balayant les humeurs, en les attirant sur certains points de l'organisme, en attaquant les tissus par des doses considérables de médicaments dont les effets sont peu connus, en accumulant plusieurs substances dans la même formule et prenant ainsi à tâche d'en rendre l'action plus obscure encore, on ajoute à la maladie existante de nouvelles maladies médicinales, on arrête l'essor vital, on oblige un mal apparent externe à se rejeter sur les organes essentiels de la vie, on accroît les souffrances du malade, on épuise ses forces, et finalement on disperse les derniers éléments de réaction qui avaient quelque chance d'amener la guérison; et, chose triste à dire, c'est dans les cas les plus critiques, là où le malade a tant besoin de toutes ses forces pour lutter contre le mal, que le médecin, redoutant de rester spectateur oisif de la lutte, a recours aux remèdes les plus désespérés, opposant au trouble de la maladie le trouble du médicament.

La maladie, nous l'avons démontré, n'a rien de matériel, elle est de pure essence dynamique, et tient uniquement à un affaissement de la tonalité vitale.

Les changements matériels qui accompagnent la maladie ont leur unique et véritable cause (tout comme la décomposition après la mort) dans la diminution ou dans la réduction de la domination

de la force vitale sur la matière ; ce n'est donc pas à ces perturbations physiques, à ces dégénérescences de tissus, résultats consécutifs du manque d'équilibre de la tonalité qu'il faut s'adresser, si l'on veut guérir, mais à l'agent régulateur de toutes les tensions vitales, au système nerveux, et c'est là précisément le triomphe de l'action magnétique comme agent thérapeutique.

Le magnétiseur en présence d'un malade n'est pas embarrassé comme le médecin, il n'a pas besoin de connaître le nom de la maladie, il n'a pas à délibérer sur le remède qu'il doit choisir.

Il fait simplement appel à la réaction vitale qui se charge de rétablir la tension normale et l'équilibre : alors l'accomplissement des fonctions se fait ; les tissus se réparent d'eux-mêmes ; on guérit sans verser une goutte de sang, sans administrer vomitifs, purgatifs, laxatifs, ou sudorifiques ; on n'a recours ni aux bains, ni aux pédiluves, ni aux lavements médicamenteux ; on n'emploie ni cantharides, ni sinapismes, ni sétons, ni cautères ; on ne brûle point les patients jusqu'aux os avec le moxa ou le fer rouge ; on n'empoisonne pas l'organisme par les toxiques ; on n'abaisse point la vitalité par les antithermiques et les anesthésiques ; on n'endort pas la douleur, on ne provoque rien, on n'atténue rien, on laisse à la vie le soin d'exalter ou de calmer les crises ; car la puissance des radiations magnétiques porte sur tous les états du mouvement et elle impose tour à tour à l'organisme les nuances infinies de la concentration et de l'expansion depuis la rigidité cataleptique jusqu'au collapsus extrême.

Le magnétisme, agissant profondément sur le système nerveux, est le meilleur stimulant des mutations nutritives ; sous son impulsion l'organisme — obéissant en cela aux lois générales de la morphologie — tend à se rétablir dans sa forme et son unité et comble ses pertes de substance, par les phénomènes de cicatrisation et de rédintégration, comme les minéraux rétablissent d'eux-mêmes leur unité morphologique spéciale quand on les mets dans certaines conditions de liberté.

En définitive ce n'est point le médecin qui nous guérit ! Il ne peut faire qu'une chose : « nous aider à rentrer dans l'accomplissement de la Loi ». C'est nous qui créons notre Tonalité ; c'est à nous qu'il appartient de l'entretenir et de la réparer, obéissant en cela à la grande Loi d'évolution qui, dans notre petite sphère et sous notre responsabilité propre, nous donne la faculté de reproduire une évolution similaire à celles qui nous entourent.

Cette évolution ne *s'accomplit* que lorsque notre Tonalité est en tension normale. Il n'y a qu'une seule façon de guérir ! Il n'y a qu'un remède !

Remettre la Tonalité à son point, rendre à l'organisme la tension normale qu'il a perdue : voilà en un mot tout le secret de la Thérapeutique !

A. Bué.

LES RÊVES

Si la science a voulu s'arroger le droit d'analyser toutes nos actions, toutes nos idées, tous nos gestes de l'état de veille ; si elle leur a assigné des causes définies qui ne doivent pas, — à son dire, — se diffuser dans des explications autres que celles qu'elle a fournies, il est un domaine qui lui échappe : celui des rêves faits pendant le sommeil.

Elle les attribue, quand ils sont douloureux, pénibles, à une mauvaise digestion. Et, quelques-uns, en effet, trouvent leur souffrance dans un désordre gastrique, ce en quoi elle se trouve avoir raison. Elle voit la source des autres, dans le reflet de nos pensées, de nos visions habituelles, dans le relief d'une sensation magistrale, d'une impression intense ; ce en quoi elle n'a point tort...

Mais où elle devient muette, c'est en face : 1° de ces songes télépathiques, annonce d'un malheur ou, — plus rarement, — d'un bonheur éminent ; 2° devant ces rêves créateurs de formes, de lieux, d'habitations, de paysages, d'animaux même non entrevus durant notre existence présente. Pourtant, les uns et les autres sont *réels* et, qui plus est, ont leur raison d'être logique et très conforme aux lois de la nature.

Et, d'abord, pour les songes télépathiques qui ne peuvent plus être niés : nous connaissons presque tous, sans le témoignage de nos voisins, — qu'il est bien permis de mettre en doute, — une ou deux personnes qui nous ont conté au moins un de ces rêves avant que la réalisation en fût connue, alors qu'une séparation de centaines de kilomètres, de la mer quelquefois, obligeait d'attendre, avec cruelle anxiété, l'avis officiel d'un malheur suspendu à la Damoclès.

Leur droit à un enregistrement véridique une fois constaté, il est bon de noter que ces rêves télépathiques arrivent généralement, lorsque, — au moins, — l'une des parties est dans un état anormal de lutte, de danger de mort le plus souvent : or, c'est précisément dans ces états d'âme (1) plus dégagés de la matière, que nous devons les rencontrer si notre théorie de la force nerveuse ou psychique est vraie : comme une décharge électrique se glisse avec une subtilité et une vitesse instantanées au travers des ondes astrales, de même la pensée humaine projetée, — dans un instant critique, — avec une force extraordinaire, est apte à se communiquer à des êtres chers, propres à devenir bons récipients.

On peut acquérir une idée assez juste de ces phases anormales de notre vie, en en consultant d'autres analogues.

1° Nous sommes capables, dans un moment de surexcitation, de lever des meubles, des poids que nous ne pourrions ordinairement mouvoir.

2° Nous pouvons supporter des douleurs qui nous feraient faiblir, en une heure de calme. Dans la chaleur de l'action, à la guerre, on ne sent pas immédiatement une blessure grave... Il faut que le sang se soit refroidi pour en réaliser toute la douleur...

Ce n'est pas parce que ces actions, ces impressions ne rentrent pas dans le train de nos sensations et actes coutumiers que nous allons les nier... Bien plus, plus ou moins, en en ayant ressenti de semblables, par un effort intellectuel, nous arrivons fort bien à admettre ceux qui seraient, chez les autres, d'une envergure plus large, plus en dehors de nos habitudes sensationnelles...

Pourquoi donc ne pas faire dériver d'une force nerveuse émanée soit de la personne en danger, soit de la personne sympathique à celle qui souffre, soit enfin de toutes deux, ce pouvoir extraordinaire de communication *anormale* par la distance, par le mode de transmission ; mais *normale* par cette considération que tous nos moyens cérébraux, physiques et psychiques sont, dans de certaines circonstances, centuplés par la gravité des circonstances elles-mêmes.

Quant aux rêves de la seconde catégorie, dans lesquels notre esprit semble doué du génie créateur, leur essence étant de nature très différente de celle des songes télépathiques, ils doivent avoir d'autres causes.

J'ai déjà exposé, dans les « Organismes dits surnaturels », que nous ne pouvions posséder des talents, des arts, des idées, des langages, sans les avoir acquis au préalable, dans cette vie ou dans nos existences antérieures. Il en est de même pour les formes, les lieux, les animaux, les personnages entrevus durant notre sommeil. Nous ne pouvons nous retracer que ceux que nous avons perçus dans l'état de veille. Je sais bien que, dans cet état, l'imagination des plus actifs enfante des modèles, des types multiples ; mais, si on allait au

(1) Expression si expressive de notre langue actuelle que la magistrature de Paris, dans le procès récent de jeunes voleurs, les a condamnés parce qu'il ressort ait de leur dossier « un état d'âme anarchiste ».

fond de ces conceptions fantaisistes, si on analysait, dans leurs détails, les parties constituant ces créations, nous y retrouverions toujours des lignes, des formes, des couleurs, etc., vues à de certains moments de notre existence.

Ces réminiscences éparses que nous amalgamons ainsi, donnent naissance, c'est vrai, à une création originale dans son ensemble, mais commune dans les éléments qui la composent, que nous avons puisés un peu partout.

En somme, nous assemblons, nous ne créons pas, dans le sens littéral du mot, qui veut dire: « faire de rien ». Bien plus, je ne crois pas que nous arrivions à l'idée exacte d'une chose *décrite* qui n'aurait pas quelque ressemblance avec un effet qui nous soit ou qui nous ait été connu. Quoique. — avec l'avancement actuel de notre intellect, une description soit déjà une vraie peinture.

Pour rendre mon idée sensible, j'ajouterai que la vision des flots lumineux, nuancés, de Loïe Fuller m'a inspiré des combinaisons de coloris, des chatoiements de vapeurs éclairées que la description enthousiaste qu'on m'en avait faite n'avait pu évoquer en mon imagination! Cependant, à présent que je suis allé aux Folies-Bergères, je me suis demandé maintes fois comment, ayant vu l'arc-en-ciel et les fontaines lumineuses, ma conception ne s'était pas élevée à ces degrés de mélange qui les surpassent. Ceux qui voient l'Océan pour la première fois éprouvent, presque toujours, une impression différente de celle qu'ils croyaient ressentir. Bref, c'est rare que la réalité des choses tienne ce que leur forme imaginée nous avait promis. Et, notez qu'ici je parle d'êtres, d'objets dont l'idée nous a été déjà apportée, soit par un récit lu, soit par un récit parlé.

1° Une partie de nos songes, lorsque, d'un côté, on se les rappelle assez et que, d'un autre, on possède une mémoire suffisante pour remonter le courant des actes, des pensées les ayant précédés, ne sont que des empreintes reflexes de ces actes et de ces pensées se représentant pêle-mêle, dans le désordre affreux d'un kaléidoscope agité qui ne reproduit le même assemblage que dans des conditions mathématiques semblables.

Dans les songes, l'agitation des nerfs de sens différents, jouant le rôle d'agents émotionnels, parmi ces empreintes innombrables, reçues depuis notre naissance, les amène souvent bouleversées dans notre plan objectif. Car, il faut bien se le rappeler, — ainsi que je l'ai dit précédemment, — le peu de sommeil pris, après chaque journée, ne suffit pas à coordonner toutes les auditions, visions, etc., de cette journée. Nous sommes si saturés par le contact des milliers de choses qui nous enveloppent, que notre corps succombe enfin à cette lourde tâche!... cherchant dans le long repos qui sépare nos incarnations la réfection indispensable pour reprendre possession de son *individualité* affaiblie par ce qu'elle a donné d'elle-même à sa Planète; épuisé, sous le faix, de tout ce qu'elle en a reçu.

Cette réapparition d'actes vécus, d'idées survenues longtemps avant nos rêves, alors que ces actes et ces idées paraissaient totalement oubliés, — n'est-ce point une preuve bien palpable que tout laisse une empreinte en notre organisme?

2° Une autre catégorie de rêves ne nous représentent que paysages, habitations, lieux, formes, personnes absolument inconnus; ou encore des aptitudes impropres à notre conformation: comme le vol.

Ainsi, je connais plusieurs personnes qui vivent, qu'on peut consulter, qui sont dignes de confiance et qui assurent voir, avec une persistance qui les étonne, une splendide maison, toujours la même dans sa position, dans le nombre de ses fenêtres, dans son architecture, dans ses décors, dans ses moindres détails. D'autres individus aperçoivent une femme ou un homme avec les mêmes traits, la même expression, les mêmes vêtements, — quoique ceux-ci ne soient jamais à la mode du jour; — et, tout ces gens sont sûrs que rien, dans l'existence qu'ils traversent, n'a pu leur suggérer les éléments de leurs rêves.

Je me rappelle un songe de mon enfance, qui se répéta si souvent que je finis par le croire vrai. Je m'y voyais toujours, avec la taille d'un enfant de quatre ans, jouant, sur le sable, avec des coquillages, au bord d'une mer calme, à l'horizon infini. Dire combien d'années j'ennuyai de mes questions mon pauvre père, l'assurant qu'il devait m'avoir conduit dans l'endroit que je lui dépeignais, le priant, le suppliant de m'en dire le nom, de m'y mener encore... Mon père ne cessait de me répéter que je n'avais jamais été sur le bord de la mer, ni sur celui d'un lac, que je ne m'étais même pas approché des berges de mon fleuve encaissé dans ses deux rives... Je ne le croyais pas, hanté par mon rêve et par le désir de sa réalité.

Depuis, j'ai visité les cinq parties du monde; et, si je n'ai pas exactement rencontré le contour des lignes harmonieuses de ma plage rêvée, du moins ai-je trouvé, dans l'Océan Indien, les tons de l'eau et la qualité de lumière des songes de mon enfance.

J'ai entrevu aussi, dans le sommeil, des ombrages plus beaux, plus sombres, plus grandioses que ceux de la veille;... et, pourtant, j'ai contemplé la végétation des tropiques, j'ai foulé, en Amérique, les confins de la forêt vierge.

3° Enfin, endormis, nous nous livrons à des exercices que nous n'avons jamais pratiqués: *Nous volons!...*

Si, en nous élevant dans les airs, nous n'éprouvions qu'une sensation similaire à une des impressions quelconques de notre état de veille, je dirais simplement que nous faisons, en dormant, une substitution de mots, que nous appelons improprement voler ce qui ne serait que marcher ou aller en chemin de fer, en voiture... Mais, non, je vole très souvent dans mes rêves — c'est mon moyen d'échapper aux dangers; — et, cette sensation est tout à fait exclusive; elle ne ressemble, en rien, à ce que m'ont fait éprouver les multiples genres de locomotion que j'ai pratiqués en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique, en Océanie; que je me plais à essayer dans toutes les expositions, dans toutes les foires.

C'est une vélocité complètement à part... Et, autant que l'échange d'impressions, entre personnes qui ont usé du même transport, peut suffire à donner l'idée exacte de ce qu'elles ont éprouvé, j'ai déduit des communications reçues que ceux qui volent avaient, comme moi, une sensation nouvelle, non assimilable à celles ressenties dans d'autres locomobiles.

Analyse faite: le vol nous était à tous fort agréable; sauf chez un individu qui y perdait la respiration.

A quoi donc attribuer toutes ces créations de formes, d'impressions non évoluées en cette vie présente.

Si ce n'est encore à des empreintes...

Empreintes, peut-être très anciennes, peut-être de deux, de quatre, de six existences antérieures. *Réapparitions objectives* de ce qui nous entoura, de ce que nous éprouvâmes jadis... *Réapparitions évoquées*, — plutôt apportées, — dans notre lumière astrale, on ne sait encore comment! on ignore encore pourquoi!

Mystères d'aujourd'hui qui, sûrement, seront jugés très simples quand nous connaîtrons un peu plus les lois physiques et psychologiques.

Retours de sensations, de personnalités, pas plus extraordinaires que les retours d'ailes, de pattes, de formes animales dans le sein de la femme qui, au lieu de mettre au monde un fils, donne le jour à un monstre qu'un docteur fait disparaître.

Visions pas plus illogiques que celles qui, durant le jour, nous retracent à tous une enfance, un passé oublié.

Non, *pas à tous*, car, dans ma vie errante sur notre globe, en contact avec des peuples de presque toutes les contrées de la terre, j'ai causé avec un individu, un Américain du Sud, qui n'avait jamais rêvé, durant son sommeil.

C'était pour lui un suprême effort d'imagination d'en arriver à

une conception. — sans doute très infidèle, — de la perception reflexe, dans le songe des scènes vues et vécues pendant la veille.

Quant aux songes prophétiques, ils trouveront leur place dans une prochaine causerie : « La lecture du présent, du passé, de l'avenir. »

Que d'explications plausibles sont tirées de la consolante croyance aux réincarnations !

L. D'ERVIEUX.

Paris, 3 avril 1894.

LA MAÇONNERIE INITIATIQUE

T. C. F. BOUVIER,

Votre article déjà ancien, que j'ai relu avec beaucoup de plaisir, nous prouve que vous êtes ce que nous appelons un « Maçon sans tablier ». Permettez donc que je vous parle en F∴ et qu'à ce titre je vous offre la primeur de quelques informations susceptibles d'intéresser les lecteurs de *la Paix Universelle*.

Vous avez trop bien saisi toute l'ampleur des principes de la F∴ M∴ pour que je m'attache ici à les exposer. Je prie simplement les personnes prévenues contre notre ordre de vouloir bien considérer que si la F∴ M∴ (qui, sous sa forme présente, ne date que de 1717) s'est propagée partout avec une rapidité sans précédent, c'est qu'elle s'est montrée digne d'être accueillie par les esprits sincères et indépendants de toutes les races et de toutes les croyances.

« La Maçonnerie, comme le dit Eliphas Lévi, est le premier essai de synthèse universelle et d'association vraiment catholique. Nous savons qu'ici le nom semble protester contre la chose. Mais il faut tenir compte de cet illogisme, que les prétendus catholiques sont les plus exclusifs des hommes et que les francs-maçons qui, sous le nom de profanes, semblent enclure les majorités humaines, sont en réalité les seuls partisans sérieux de l'association universelle. » (*Livre des Splendeurs*, p. 161.)

Mais, il faut le reconnaitre, il y a loin du programme à l'exécution. Plus l'idéal est sublime et plus la réalisation est difficile.

Les associations, pas plus que les individualités, ne naissent achevées. Elle évoluent, pour se transformer sans cesse et franchir une à une les étapes de leur perfectionnement.

La F∴ M∴ est encore fort jeune. Elle sort à peine de l'enfance et approche de l'âge où la virilité se réveille. Elle s'apprête à prendre pleinement conscience d'elle-même, car, jusqu'ici, elle ne s'est pas connue, elle n'a eu de sa mission qu'une sorte de vague instinct qui s'est montré insuffisant pour lui assurer une orientation ferme, une parfaite entente de son but et de ses moyens d'action.

L'incertitude a momentanément jeté le désarroi dans les rangs des Maçons. Mais, comme toujours, le mal a fait sentir la nécessité du remède. Des initiés animés du véritable esprit maçonnique se sont groupés, s'élevant contre les abus ; ils sont devenus les apôtres d'un puissant mouvement de régénération.

Leurs efforts sont couronnés d'un plein succès. On renonce partout aux préoccupations d'ordre profane, pour revenir aux traditions philosophiques et hautement humanitaires des fondateurs de la F∴ M∴.

Mais il ne s'agit pas d'un simple retour à un ancien état de choses, car la F∴ M∴ entre dans une phase entièrement nouvelle de son existence. Elle était jusqu'ici fermée, mystérieuse, secrète : elle va s'ouvrir, se révéler, pour appeler à elle tous ceux qui lui appartiennent déjà par les idées et par le cœur.

Elle sera désormais moins esclave de son organisation, moins emprisonnée dans la lettre des règlements et moins retenue en tutelle par des gouvernements maçonniques qui n'ont plus aucune véritable raison d'être.

Déjà la grande Loge symbolique de France a proclamé *le Maçon libre dans la Loge libre*. Ce principe démocratique fait son chemin, mais il ne peut être fécond que si les Maçons acquièrent les connaissances qui feront d'eux de véritables initiés.

C'est là ce qui est aujourd'hui réellement compris. On sent en Maçonnerie le besoin d'une instruction plus complète. On veut savoir, on réclame des explications, on s'informe du sens des rites et des symboles. On cherche, en d'autres termes, la Lumière, celle qui éclaire les esprits, qui ouvre la compréhension, pour transformer l'homme ignorant en un penseur et un sage.

Nous assistons à un réveil initiatique, qui aura son retentissement sur les destinées du vingtième siècle. Je ne puis donc mieux terminer qu'en faisant appel, en faveur d'une institution calomniée, aux sympathies de tous les amis du progrès. Les Maçons, en leur qualité d'hommes, ont leurs faiblesses et leurs travers. Mais la Maçonnerie a droit au respect de tous. En elle s'incarne de nos jours la raison de l'humanité, et, si je voulais me lancer dans la voie des allégories mystiques, je n'hésiterais pas à la comparer à la vierge victorieuse du serpent, symbole du mensonge, de la haine et de l'obscurantisme.

OSWALD WIRTH.

QUI FAIT TOURNER LES TABLES ?

Qui fait tourner les tables ? On a imaginé pour expliquer ce fait deux théories. Il y a d'abord celle des spirites qui soutiennent que ce sont les esprits qui, avec le secours des personnes qui appliquent légèrement la paume de leurs mains sur la surface de la table la font mouvoir et onduler. Il s'échappe des mains de ces personnes, disent-ils, certains fluides dont s'emparent les esprits pour produire le mouvement qui parfois se montre très violent. Cette théorie naturellement a fait sourire les Académiques, qui considèrent les esprits comme une hypothèse tout à fait enfantine. Un des leurs, M. Chevreul, non moins sceptique que ses vénérables collègues, a cru devoir bâtir tout d'une pièce, pour l'opposer à celle des spirites, une théorie assez ingénieuse qui, lors de son apparition, a eu une très grande vogue, on peut même dire qu'elle a fait fortune, et qu'elle a procuré à l'honorable académique une sorte de popularité. M. Chevreul suppose que les personnes qui appliquent leurs mains sur le plateau d'un guéridon, lors même qu'elles ne font pour ainsi dire que l'effleu-

rer, éprouvent dans leurs articulations un mouvement imperceptible dont elles n'ont pas conscience, et qu'elles communiquent ce mouvement au guéridon, qui se met à tourner sans qu'elles le veuillent. Cette théorie que je viens d'énoncer aussi exactement que possible a porté un coup terrible à celle des spirites, d'autant plus terrible qu'elle semblait s'appuyer sur le bon sens, sur le plus vulgaire bon sens, cet ennemi implacable du merveilleux et de l'absurde. Depuis que la science a fait son apparition sur la terre, il y a toujours eu lutte, lutte acharnée entre le bon sens et l'absurde, mais, à la longue le bon sens a toujours fini par être vaincu, et il s'est trouvé que l'absurde avait raison, tandis que le bon sens, en dépit des apparences, était complètement dans le faux. C'est ce qui est arrivé pour la théorie plus ingénieuse que vraie de M. Chevreul. Je n'affirmerai pas que les spirites ont entièrement raison, ce qui cependant ne serait pas impossible, mais j'affirme qu'ils ont au moins en partie raison tandis que la théorie de M. Chevreul est tout simplement une ingénieuse erreur.

Il est certaines personnes qui ont en elles surabondance de fluide magnétique, d'électricité animale ou plutôt de force psychique, et c'est cette force psychique qui, projetée hors de leur corps, fait mouvoir une table ou un guéridon. Quand un certain nombre de personnes appliquent leurs mains, en se touchant par le petit doigt, sur la surface de la table, celle-ci, bien qu'elle ne soit en quelque sorte qu'effleurée se met toujours en mouvement au bout d'une ou deux minutes. On entend des craquements dans le bois, puis elle ondule, le mouvement s'accentue encore, et parfois elle semble vouloir se soustraire au contact des mains. Pour la faire mouvoir d'une façon très marquée, il n'est pas toujours nécessaire que les sujets tiennent constamment leurs mains appliquées sur la table, on peut la faire mouvoir sans contact. C'est ce que je fais avec mes sensitifs depuis un grand nombre d'années, et c'est bien rare quand je ne réussis pas. Voici comment je m'y prends. J'ordonne à mes sujets de tenir leurs mains appliquées sur le plateau d'un guéridon en se touchant par les petits doigts. J'ordonne cette application des mains pour que le guéridon soit bien imprégné de fluide ou de force psychique. Le guéridon ne tarde pas à onduler, et, lorsque les ondulations et les mouvements se répètent plusieurs fois, je commande à mes sujets de tenir leurs mains à 2 pouces au moins au-dessus du plateau. Le guéridon n'ondule plus, il reprend son immobilité, et cette immobilité se prolonge pendant une, deux, trois minutes, quatre au plus, puis tout d'un coup, le guéridon se meut, son pied s'ébranle, souvent il quitte le sol, reste suspendu pendant deux ou trois secondes, puis il retombe sur le sol. J'invite alors mes sujets à appliquer de nouveau leurs mains sur le plateau, qui au bout d'un court instant se remet à onduler ; je dis à mes sujets de quitter le plateau et de tenir leurs mains à 2 pouces au-dessus, et, après un moment d'attente, sans qu'il y ait ou qu'il puisse y avoir contact, le guéridon se meut d'une façon très marquée. Comme je viens de le dire, le pied s'ébranle, il quitte le sol, reste suspendu, puis se replace de lui-même sur le parquet. J'ai renouvelé cette expérience des centaines de fois et plusieurs fois en présence de personnes venues exprès de Paris pour être témoins. C'est donc bien un fluide ou plutôt une force appelée psychique qui se dégage par moments du corps de personnes qui en ont en surabondance qui fait mouvoir les tables et au besoin les fait tourner. Cela semble absurde, mais ce n'en est pas moins réel, ce n'en est pas moins la vérité, le fait est là pour le certifier.

Que devient alors la théorie du mouvement inconscient créé, mis en avant, prônée, tambourinée par M. Chevreul et ses bruyants adhérents? Hélas ! le mouvement inconscient n'est qu'un fantôme, une vaine hypothèse comme il y en a tant dans les écoles qui sont démenties par la production de faits nouveaux. Les tables tournantes ou mouvantes, comme on voudra les appeler, remontent très haut ; les anciens en faisaient usage, ils les consultaient. Ammien Marcellin, historien des derniers temps de l'empire romain, en fait mention. On prétend aussi que les Juifs, bien avant Jésus-Christ, consultaient le bois, c'est-à-dire les tables, malgré la défense des saints prophètes, qui blâmaient cet usage qui de leur temps était très répandu. Les tables tournantes, qui n'ont commencé à faire parler d'elles que dans la seconde moitié de notre siècle, ne sont donc pas une découverte, mais seulement une redécouverte, comme la plupart de de nos découvertes dites modernes. *Nihil novi sub sole.*

HORACE PELLETIER,
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie, à Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).

VÉRITÉ UNE

Si l'Église catholique décrète : *Hors de mon giron pas de Salut*, me dit un jour un de ses membres, M. B... « c'est que la Vérité *étant Une* ne peut être là et ailleurs, et que, assités en corps de l'Esprit-Saint, ainsi que de notre chef de Rome, le Pape, c'est nous seuls (l'Église catholique) qui la possédons. »

Comme la Vérité, comme la Force, comme le Mouvement, comme la Lumière, comme la Substance, comme le Temps, comme l'Étendue, l'Univers *est Un*. Or, si nous pouvons le contempler dans quelques-unes de ses parties, combien d'autres nous échappent, qu'après des siècles nous ne connaîtrons pas encore ! . Ne faut-il pas d'ailleurs à la créature intelligente et immortelle du travail pour l'Éternité ?...

Je suis donc fâchée d'en donner à ces Messieurs le démenti, mais l'évidence nous prouve qu'en fait de Vérité, nous en possédons tous, plus ou moins, quelques lambeaux ; et que c'est à chacun de nous de la chercher encore franchement, sans arrière-pensée, prêts à la saisir sitôt qu'elle nous fait signe.

« Le Royaume de Dieu (la Vérité) a dit le Christ, est semblable « au grain de sénevé : c'est une des plus petites graines, mais quand « elle a poussé, elle devient un arbre, et les oiseaux du Ciel (les cher- « cheurs, non les fanatiques de tous genres) se logent sur ses bran- « ches. »

Ainsi de nous qui, de vérités en vérités, cherchons chaque jour à nous enrichir, sans dénier à d'autres les secrets qu'ils ont pu découvrir dans un champ aussi vaste. Ces études devenant par la suite la propriété incontestée de tous, ceux qui en acceptent les résultats s'en servent pour fouiller plus avant dans l'immense domaine du Vrai, qui est aussi toute l'espérance de l'homme.

L'ARBRE DE LA VÉRITÉ OU LE ROYAUME DE DIEU

En vain le tronc s'ébranche,
Par son faîte abrité ;
Pour voir la Vérité,
Montons de branche en branche.

Là, tout rameau qui penche
Dégage une clarté,
Où notre déité
Apparaît rose ou blanche :

Aurore au teint vermeil,
Ou midi, blanc soleil.
Son pur rayon qui vibre
Chasse l'ombre des nuits ;
Car pour l'homme, enfin libre,
Elle a quitté son puits.

Mme CORNÉLIE.

PAIX

Soleils des jours futurs qui verserez, limpide,
L'averse des rayons sur des champs mieux verdis,
Mon espoir vous salue et, sous le ciel livide,
Entrevoit déjà l'aube où vous luirez, grandis.

Soleils des jours tout bleus, sans avoir soif de larmes,
Vous passerez brillants au-dessus des humains;
Plus de sang répandu, plus de sourdes alarmes,
Plus d'effrois redoutant l'aube des lendemains.

L'Amour aura vaincu le noir troupeau des haines;
Plus d'armes reflétant les matins argentés;
Des vents doux berceront les nourrisseuses graines
Au-dessus des sillons alors indisputés.

Aux chemins verts du temps, en marche cadencée,
Les hommes s'en iront sans vil désir aux flancs,
Et dans chaque œil luira l'éclair de la pensée
Et tous les cœurs battront des mêmes chauds élans.

Ils aimeront les fleurs qu'éveillent les aurores,
Les arbres chuchoteurs, les agneaux innocents;
Leurs pensers passeront sans crainte aux mots sonores
Qu'il nous faut étouffer aujourd'hui sous nos dents.

Sans honte ils donneront à leur race la vie,
La débauche aura fui loin des cœurs épurés,
Et les bonheurs tendront sur la route suivie
Aux soifs de leurs amours des fruits sains et dorés.

Guymiod.

SOUSCRIPTION
en faveur de K.-F. GABORIAU

(2e liste)

9	juillet, reçu de	M. Beau, Lyon	20	»
15	—	M. Vialle, Lyon	1	»
16	—	Mme Lætitia Parizot, à Montech.	5	»
17	—	Mme Hoffmann, Lyon	0	60
17	—	Mme Armand, Lyon.	1	»
20	—	M. Eugène Rocher, Lyon.	1	»
20	—	Mme Trillet, Lyon	3	»
20	—	M. H. S.	2	»
		Total de la deuxième liste.	33	60

Notre œuvre de secours immédiat

Le 10 juillet reçu de Mme G. Vaucluse, pour être remis à une misère désignée	5	»
16 juillet, reçu pour la même, de M. P. V.	10	»
17 — de Mlle Lambert.	1	»
Total :	16	»

BIBLIOGRAPHIE

Jeanne Leade : *le Messager céleste de la Paix Universelle*, première traduction française par Paul Sédir ; une plaquette de 48 pages in-8, Chamuel, éditeur, 29, rue de Trévise, Paris.

Cette brochure est la première d'une série dans laquelle M. Sédir, un des collaborateurs les plus actifs du mouvement spiritualiste qui s'effectue en ce moment, se propose de remettre au jour les travaux des mystiques occidentaux ; cet opuscule, inconnu encore en France, est du plus grand intérêt pour les philosophes et pour tous ceux que préoccupent ces questions primordiales.

M. Sédir a su conserver à sa traduction toute la saveur et l'admirable frisson qui vivifie les œuvres de la célèbre illuminée, disciple de Jacob Boehme.

Nous venons de recevoir un numéro-spécimen de la *Revue Anecdotique des Deux Mondes (Revue de poche)*, qui comble une véritable lacune par son contenu, aussi honnête qu'amusant, obtenu principalement par des emprunts faits aux meilleures publications humoristiques et satiriques de tous les pays ; elle offre avec chaque numéro le Programme hebdomadaire des Spectacles, ce qui la rend d'une véritable utilité.

Cette petite Revue, sans grandes prétentions littéraires, mais rédigée avec beaucoup d'humour, vient d'être fondée par M. A. B. de Liptay, très avantageusement connu par ses ouvrages philologiques publiés en différentes langues. Pour recevoir un spécimen du premier numéro, s'adresser au directeur, 110, boulevard St-Germain, Paris.

ERRATA

Plusieurs coquilles se sont encore glissées dans notre dernier numéro. C'est ainsi qu'il faut lire à l'article « Remède », 1re page, 2e colonne : Elles *auraient* eu au lieu de Elles *aurait* eu ; 2e page, 1re colonne, 3e paragraphe, lire : quoiqu'il les *domine* infiniment au lieu de *donne* infiniment ; dans la Causerie du Docteur, lire *occultistes* au lieu de *occulistes*.

Le Gérant : L. Coulaud.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 90 | 10 Centimes | 16-31 AOUT 1894

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il parait un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE :

UNE PENSÉE DE J.-J. ROUSSEAU

Il est des retours sur nos fautes qui valent mieux que de ne pas en avoir commis. A première vue cette pensée de Rousseau peut paraître un paradoxe ; en effet, quoi de plus beau, de plus idéal que l'homme marchant d'un pas toujours sûr, sans défaillances ni fautes et luttant avec héroïsme contre la faiblesse humaine? Quel noble exemple n'offre-t-il pas à nos regards, celui qui ne laisse qu'un passé sans tache, dont la vie a été sans cesse remplie par les plus sacrés devoirs de l'humanité et dont nous trouvons quelques rares exemples dans l'antiquité?

Ne nous semble-t-il pas, par sa perfection, au-dessus des forces de notre nature? Cet idéal si élevé ne nous semble-t-il pas impossible à atteindre? S'il ne nous laisse pas le découragement, du moins il ne stimule pas notre âme, qui sent toute son infériorité. De plus, la perfection, autant qu'il nous semble possible de la posséder, ne doit-elle pas nous laisser l'empreinte d'un froid dédain, d'une pitié indifférente pour nos contemporains? Ne connaissant ni nos fautes ni nos remords, la divine compassion n'a plus de prise dans les cœurs.

Combien plus rapproché de nous, plus miséricordieux, celui qui, partageant nos erreurs, nos fautes, se relève, par un élan généreux, et, par ses remords, son ardeur à réparer le mal commis, nous met en garde contre les mêmes fautes et nous donne le noble exemple de la réhabilitation!

Rousseau, abandonnant ses enfants à leur naissance, commet un crime abominable, qu'il déplore toute sa vie et qui semble irréparable. Il veut que ce crime soit un exemple à sa génération ; il ennoblit les prérogatives de la maternité. A sa voix, les femmes les plus frivoles se font une gloire de nourir elles-mêmes leurs enfants, et beaucoup se convertissent aux théories du philosophe génevois sur l'éducation. Un homme illustre nous dit : Je suis homme, et rien de ce qui touche l'homme ne m'est indifférent. N'est-ce pas avouer que nos faiblesses, nos fautes, ont été ou sont les siennes, et qu'une même pitié va de lui à nous? Cette pitié, cette générosité, nous ne les retrouverons pas chez celui qui, à l'abri de nos passions, ne peut ni les connaître ni faiblir sous leur poids. Victor Hugo, dans son magnifique roman *Les Misérables*, fait sortir son héros de la tourbe des passions, épuré, grandi par le malheur ; sa vie est un enseignement sublime, son retour constant sur ses fautes le rend bon, miséricordieux pour les misérables de toute espèce, et il met en œuvre toutes les forces vives de son âme pour ramener au bien tous ces forçats de la vie.

Cependant celui qui se fierait à sa seule volonté pour s'arrêter à temps dans la voie du mal, pour le réparer, ce mal, après l'avoir volontairement commis, non seulement ne parviendrait à remplir son but, car nul repentir, nul bien ne peut jaillir du mal sciemment fait, mais il agirait contre l'ordre de la nature, de la morale qui veut que le bien soit notre premier et unique but.

Si la faiblesse humaine succombe dans la lutte du bien contre le mal, que cette lutte soit digne de nous. Or, si nous acceptons le mal uniquement pour la tendance que nous avons à le commettre, il n'y aura pas de lutte contre notre volonté, mais consentement. De là, pas de remords, pas de réparations fructueuses, mais seulement un lâche compromis entre notre mauvaise nature et notre conscience.

J. L. M.

LA FOLIE

. . . .

Durant mon séjour dans l'une des principales villes des États-Unis, je fus reçu, pendant dix-huit mois, presque journellement dans la famille W...

Tout m'y attirait : l'aimable et intelligente maîtresse de la maison, la société d'élite qu'on y recevait et, il faut l'avouer, l'élément français que j'y rencontrais.

On abordait toutes les questions dans le salon de Mrs. et de Mr. W.: Religions, philosophies, sciences, arts trouvaient, dans ce sanctuaire du beau, leurs adeptes et leurs amateurs.

Hélas! les heures heureuses ne durent pas toujours !

Dans l'organisme de Mrs. W.... quelques gouttes de sang dévièrent de leur droit chemin ; nos joies s'envolèrent et nos nobles passe-temps s'effeuillèrent : Mrs. W... devint folle pendant quelques mois.

Les six premières semaines de l'éclipse de son intelligence, elle essayait encore, — au milieu de ses divagations, — de nous donner l'illusion de nos anciennes soirées. Pour elle, c'était une réalité qu'elle s'offrait; pour nous, ce n'était qu'une douloureuse parodie... Cependant, nous l'aimions tant que tous, amis et amies, nous consentîmes à la veiller, à tour de rôle, avec ses gardes et ses domestiques. J'avais reculé, aussi longtemps que je l'avais pu, cette épreuve, si redoutable pour ma sensibilité. Mais elle me réclama. Invité par son mari et ses filles à dîner avec eux, avant la veillée funèbre, j'arrivai vers sept heures.

Heureusement averti, je ne témoignai nul étonnement en apercevant Mrs W... en momie.

Elle avait consacré deux heures à s'entourer, à se faire entourer de bandelettes parfumées, et l'art et la perfection avec lesquels ce travail avait été accompli montraient quelles lectures savantes et détaillées elle avait dû faire sur l'antiquité égyptienne.

Durant ce mouvement d'esprit si rétrospectif, Mrs. W... ne voulut prendre aucune boisson, aucune nourriture. Sa faiblesse en augmentait; mais impossible de la contrarier. Dans le dilemme affreux où agissaient nos bonnes volontés, nous étions relativement heureux qu'ainsi emmaillottée, elle eût quelques heures de calme.

A peine notre repas fini, la scène changea : un flot d'activité circula dans son sang. Elle voulut d'abord refaire son lit, me confiant, à l'oreille, que sa femme de chambre n'y entendait rien. Alors, pièce par pièce, drap par drap, couverture par couverture, me donnant les bouts opposés à ceux qu'elle tenait en mains, elle chercha le *milieu* de tous ces objets.

Certes, si ses yeux eussent été comme les miens, ce problème eût été vite résolu. Mais le *milieu* qu'elle poursuivait n'était qu'un milieu factice, toujours introuvable, ou plutôt introuvable durant une demi-heure,... jusqu'à ce que, par une bizarrerie cérébrale, elle l'atteignit enfin, et, chose merveilleuse! l'entrevit si mathématiquement qu'on eût éprouvé une grande difficulté à la trouver en défaut de la simple épaisseur d'une ligne...

Pour faire un tel lit, avec de tels principes, nous prîmes plus de deux heures qui furent pour Mrs. W... un véritable labeur. Nous espérions au moins qu'elle irait vite s'y reposer... Non, elle voulut encore s'improviser un costume de nuit; et, si j'entre dans son détail, ce n'est que pour l'étrangeté de ses minuties...

C'était une espèce de pagne indien, partant de la ceinture, collant aux reins, rattaché, sur le côté gauche par une série d'épingles noire, à tête en verre. Pour chacune des épingles, elle réclamait infailliblement, — pour la poser, — le concours de trois personnes, celui de sa garde, celui de sa dame de compagnie et le mien. Naturellement, nous n'arrivions jamais à réaliser la perfection souhaitée ; et, en effet, je défie la main la plus habile, — qui ne serait pas dans l'état étrange de folie ou d'hystérie, — d'en arriver au fini géométrique de l'œuvre que Mrs. W... acheva, non pas avec l'aide des yeux, — car elle ne se baissa pas une seule fois, — mais simplement avec celle du toucher, avec ses doigts dont le sens du tact avait acquis une subtilité qui leur est refusée à l'état normal.

Figurez-vous une rangée d'une cinquantaine d'épingles, séparées par une distance minutieuse de cinq des fils de la toile!... Je le répète, bien portants, nous ne pourrions arriver à ce triste chef-d'œuvre... Quant aux pointes, où étaient-elles entrées?... C'était à faire frémir!...

Ce costume achevé, ce fut, dans le cerveau de Mrs. W..., une ronde des plus fantasques et des plus saugrenues, apportant les volitions les plus disparates, exécutées aussitôt : cérémonial religieux, bains, festin; et puis, soupçons, haîne contre sa dame de compagnie qu'elle voulait étrangler, dans les replis de sa chevelure qu'elle lui avait fait dénouer... ; que sais-je encore ?

Ce ne fut que vers l'aurore qu'elle s'étendit sur son lit, — avec grand'peine, — vu le vêtement que je vous ai décrit. Enfin, sous l'influence des premières clartés naissantes, sans dormir, elle se tint immobile. Fut-ce ces quelques minutes de repos en pleine émotion qui me rendirent à la cruelle réalité ?... Quand son mari et ses enfants entrèrent, j'étais presque sans mouvement : je ne pus marcher jusqu'à mon domicile, très voisin pourtant de l'hôtel des W...

Sans pouvoir me déshabiller, je m'étendis sur mon sofa, réclamant « a pitcher of ice water », en français « un bon broc d'eau glacée ». Je commençai par en boire un plein verre. Mon hôtesse, effrayée de la décomposition de mes traits, de la dilatation de mes pupilles, avait, en secret, envoyé chercher son docteur. Elle ne quittait pas mon chevet, *inapte* à comprendre ce qui avait pu m'advenir, pendant une veillée, chez des amis dont elle connaissait le dévouement pour moi. Au premier instant, elle s'était montrée très contrariée de me voir avaler tant de liquide froid, car les verres succédaient aux verres. Peu à peu, elle s'était rassurée. A chaque gorgée, mon visage reprenait son expression ordinaire. Une heure après, lorsque le docteur arriva, j'étais presque moi-même. Les forces m'étant revenues, je lui racontai les péripéties de ma nuit : et, sauf une légère potion calmante, il ne changea rien au traitement que la Nature m'avait indiqué : l'eau glacée m'avait sauvé.

Cent fois par jour, et pendant deux mois, Mrs. W..., se répétant rarement, entassa idées sur idées, actes sur actes. Les docteurs les plus éminents forcèrent enfin son mari à la conduire dans une maison de santé située dans la banlieue de X... : un véritable palais.

En Amérique, en Angleterre, on traite la folie d'une tout autre manière qu'en France. C'est par des impressions riantes, par le luxe, par les fleurs, par la musique, par le confort plus que par les remèdes et la violence, qu'on envisage cet affreux mal. Ce fut une cruelle décision pour M. W. Cependant, tout, dans le caractère de sa femme, devait lui faire envisager cette séparation comme devant amener un heureux résultat : Mrs. W..., entière maîtresse chez elle, — dans la plus large expression de ce mot, — hantée de ses rêves de générosité, de grandeur, de richesse, avait toujours montré un total abandon de ces exigences sous le toit de ses amis.

En effet, montant l'élégant perron du château qu'elle allait habiter, la vérité se fit jour dans son esprit. Elle se retourna tristement du côté de son mari : « Mon ami, lui dit-elle, je ne vous pardonnerai « jamais ce que vous me faites; pourtant, le meilleur moyen de mon- « trer qu'on n'est pas fou étant de supporter patiemment une « épreuve : Venez, ajouta-t-elle au docteur ; — conduisez-moi dans « mon appartement. »

Introduite dans son salon, elle y joua encore son rôle d'aimable hôtesse, offrit un siège au médecin, causa avec lui, en jouissant de la plus grande lucidité, du plus d'esprit possible.

L'émotion avait été sans doute assez forte pour faire reprendre au sang la voie dont il s'était écarté. Mrs. W. voulut rester dans cet asile de calme et de repos, plus longtemps qu'on eût voulu l'y retenir. Elle y passa ses journées à consoler de plus malades qu'elle : les calmant, comprenant mieux que toute autre leurs souffrances. Jamais, sous ces murs, — dès son premier pas jusqu'au dernier, — sa raison ne dévoila la plus petite faiblesse : le parc, le salon, les chambres, tout était devenu son domaine ; et, chaque jour, quelqu'un eut à recueillir une de ses bonnes paroles, un de ses actes de bienveillance.

. . . .

Voilà la folie, avec toutes ses incohérences. En somme, en quoi consiste-t-elle ?... Dans une apparition exubérante et mal appropriée — dans son application — de toutes les empreintes d'une vie.

J'adresse cette question à ceux qui soignent les aliénés : « Ces malades ont-ils quelquefois l'idé d'une chose qu'ils n'aient point pu connaître, dans leur état normal ? »

Je ne le crois pas.

Une personne qui aurait ignoré l'existence des momies ne nous les aurait jamais représentées comme le fit Mrs. W.

Mrs. W. fut folle momentanément parce que ses fonctions organiques affectaient le mécanisme de ses sens ; de sorte que ceux-ci étaient devenus incapables de recevoir les empreintes rationnelles du présent et ne vivaient que des souvenirs du passé : Passé vécu, passé lu, passé décrit...

Une idée n'est jamais complètement fausse, — quelque étrange que cela puisse paraître. — Même la plus bizarre, à notre point de vue, est formée de débris de choses, ou de choses ayant existé, existant ou pouvant et devant exister.

Toute idée correspond aussi à une sensation réelle, ressentie pourtant, quelquefois par quelques individus seulement à l'exclusion de beaucoup d'autres.

Mrs. W... existait tellement dans le passé que, revenue à l'état de santé, elle ne se souvint, en aucune manière, des actes qu'elle avait faits durant sa maladie. Ils étaient pour sa mémoire « page blanche ».

De plus, les empreintes de ce passé se présentaient avec les mêmes incohérences que celles qui nous assaillent pendant le sommeil, à la seule exception près que, dans l'état de folie, le fou ne se contente pas du visu de l'empreinte, souvent il la matérialise par un acte. Tandis que, dans le songe, on n'agit généralement qu'en imagination, non objectivement ; sauf, dans les rêves du somnambulisme : véritable folie du sommeil où l'on est entraîné à des actions tout aussi périlleuses, tout aussi imprudentes que celles de la démence.

Si, dans ce triste état maladif, l'on ne reproduit les empreintes que de ce que l'on a vécu ou de ce dont on a reçu l'idée par lecture ou récit ; si l'on n'y invente rien ; si l'on n'y a aucune envolée vers l'au-delà ; par contre, je crois qu'on jouit de la faculté d'y faire réapparaître quelques impressions très anciennes, d'incarnations primitives. Tous les fous, après un certain temps de maladie, veulent se mettre nus, et, pas au début, mais après quelques temps, deviennent méchants. On dirait que ce n'est qu'après épuisement de leurs images récentes qu'ils vont fouiller dans leur passé antérieur à cette vie, et fassent revivre leurs instincts barbares et non civilisés.

La folie *polymane* est guérissable ; elle laisse quelque espérance ; car, en somme, les sens n'ont pas immobilisé leurs facultés sur la contemplation d'une seule empreinte. Par un jeu des ondes acoustiques, visuelles, etc., qui est surexcité et non atone, il y a chance qu'après l'apparition des visions et des sons rétrospectifs, nos sens soient encore aptes à accepter les visions et les sons du présent, dans toute leur réalité.

On voit rarement la guérison d'un *monomane ;* sans doute, parce que son jeu sensitif converge tout entier sur une seule impression. Et c'est dans la monomanie qu'on constate le plus l'étrangeté de ce phénomène qui met en relief les plus grandes futilités cérébrales : Comme celle de cette pauvre femme qui se tenait constamment sur un poêle, — froid heureusement ! — parce qu'elle se croyait « une théière ». Comme celle de ce bon vieux qu'on ne pouvait faire entrer dans un poulailler, parce que, étant grain de millet, les poules se seraient jetées sur lui pour le manger, etc., etc...

Ce phénomène ressemblerait énormément au désordre d'un appareil à sonnerie électrique.

Par un jour de tempête, sur l'Atlantique, la sonnerie de la « Bourgogne » s'était détraquée. Dans toutes les cabines, on appelait en vain : Un seul et même numéro sortait toujours. O dérision !... c'était celui d'un passager qui ne demandait qu'à dormir.

Enfin la folie prouverait tellement ma théorie des empreintes qu'après la nouvelle découverte du docteur Lhuys, il ne serait plus possible de ne pas l'accepter.

A ce qu'il paraît, — quoique beaucoup l'ignorent, quand tous devraient le savoir, — cet éminent chercheur, le docteur Lhuys, reçut, il y a quelque temps, la visite d'une dame folle qui souffrait de violents maux de tête.

Le docteur la traita par l'influence des métaux. Il lui fit porter un casque métallique, pendant un certain laps de temps. Au bout de quelques semaines de ce traitement, la dame fut guérie et le casque enfermé dans quelque placard.

Quelques mois plus tard, un monsieur, en parfaite possession de sa raison, consulta notre docteur pour des maux de tête. Le docteur Lhuys songea à son casque, et traita son malade par des applications de ce couvre-chef.

O merveille étrange ! M. X... se mit à énoncer les mêmes idées que Mme Z... Il se crut une femme, et parla ainsi que Mme Z.

Le chercheur avait trouvé, par hasard, que certaines matières sont capables d'emmagasiner nos pensées, comme le phonographe emmagasine les sons, et, qui plus est, de les manifester ensuite, avec la forme objective que leur inventeur leur aurait fournie ou aurait voulu leur donner.

Il me semble pourtant, — malgré cette expérience si concluante pour ma théorie, que le même casque, imprégné de la forme idéologue de la folle, aurait pu ne point trouver la vibration propre à donner corps aux pensées emmagasinées, s'il n'avait pas rencontré *juste* un sujet capable de provoquer ce merveilleux développement. Cette découverte est une heureuse chance qui, lors même qu'elle ne se renouvellerait pas, n'en serait point, pour cela, infirmée.

Pour qu'un phénomène quelconque se manifeste, — je ne cesserai de le répéter, — il faut tous les agents nécessaires à sa production : assemblage toujours très rare.

En effet, nous connaissons bien tous les éléments constitutifs propres au bonheur de nos rêves !.. Combien de fois et pendant combien de temps nous a-t-il été possible de réunir tous ces éléments ?..

Quant à la contagion de la folie, — ce désordre des facultés des surveillants des déments, — il est encore une preuve à l'avoir de la théorie des empreintes.

Les gardes des fous, vivant dans une atmosphère saturée d'empreintes, irraisonnables parce qu'elles n'ont plus leur raison d'être, irraisonnables parce qu'elles ne possèdent plus, — dans leur réapparition, — les circonstances rationnelles du passé qui les avait fait naître jadis, finissent tous par devenir fous, sous la multiplicité de ces empreintes folles dont le nombre dépasse de beaucoup celui de leurs impressions logiques.

Pour remédier à cet inconvénient, plus grand lorsqu'on a affaire à une seule personne malade, que lorsqu'on entre en contact avec

beaucoup d'aliénés dont forcément la diversité de conceptions burlesques apporte, avec elle, une diversité qui repose, — il serait de toute utilité de procurer des distractions aux gardes-malades, de les relayer autant que possible, de leur offrir, en mainte occasion, la possibilité de remplacer des images insensées par des images pleines de sens : normales enfin.

Le traitement des malades me paraît aussi presque indiqué. On devrait le chercher dans le contraste des idées du fou. Celui-ci est-il *monomane:* pour combattre cette empreinte qui, — en dépit de toutes les autres, — s'impose à son cerveau, c'est par des voyages, par des variétés de toutes sortes qu'il faudrait chercher à le guérir.

Celui-là est-il *polymane:* il serait désirable de circonscrire le plus possible ses visions, auditions, etc.; de faire converger les rapports de ses sens avec très peu d'objets, et avec les mêmes objets..., ces objets, si cela était encore possible, toujours pris hors du centre où, antérieurement à sa maladie, il avait eu son champ de mouvement et d'opérations.

Ceci, naturellement, n'est que l'hygiène du traitement. Je n'imagine pas formuler ici un antidote universel pour la folie. Le remède interne relève du médecin ; mais, tandis que le médicament peut et doit varier selon la constitution de chaque aliéné, la direction des moyens indiqués plus haut, — d'une essence toute psychologique, — peut convenir à tous les fous, parce qu'elle est basée sur la recherche de « *l'état d'âme* » du malade qui, dans cet égarement de sa raison, — est un agent presque aussi puissant, — s'il ne l'est plus, — que celui de l'organisme physique.

La folie du suicide, celle des crimes, si la société pouvait en arriver à des conceptions plus vraies sur ces démences morales, imposeraient des traitements analogues.

Que de propensions criminelles, assassines même, — retours de la brute, retours de la bête, — côtoyons-nous dans nos salons les plus selects. Heureusement, elles ne rencontrent pas toujours la vibration sympathique à leurs excès latents, cette occasion, ce moment psychologique sans lesquels *rien* ne se fait. Mais le mérite de l'individu qui les recèle n'en est guère plus grand.

Au contraire, nous constatons et nous constaterons encore longtemps des vies remplies d'idéal, de bonnes actions, se ternir par un acte horrible, démenti formel, — dans ses apparences, — de toutes ces existences.

Ce retour fortuit, dû à une circonstance, — quelquefois impérieuse, quelquefois, hélas ! puérile, — sera racheté, — *puisque tout mal entraîne le mal;* — et pourtant l'individu qui l'a commis, cet acte regrettable, peut être très méritant, très avancé dans ses réincarnations.

Comment l'humanité peut-elle parler de *sa justice*, quand son couperet s'abat, sans pouvoir distinguer le plus coupable du moins coupable !

Car, coupables, ils le sont tous, les criminels ! quel que soit leur motif, — notez-le bien, — tous ceux qui, pour se venger, pour contenter leurs désirs, commettent le mal, tous ceux même qui, par le mal, cherchent un bien ou le triomphe de leurs idées ;... oui, tous sont coupables !...

Ceci est absolu... Impossible d'y trouver quelque échappatoire.

Donc, la société n'a pas à punir un crime par une action criminelle en elle-même :

1° Parce que, ne pouvant le juger que superficiellement, et par suite imparfaitement, la société fait une nouvelle injustice en dressant l'échafaud.

2° Parce que, en commettant un mal qui appelle un autre mal, elle tombe dans un cercle vicieux.

La société n'a donc de droit que celui de rendre le criminel incapable de nuire : soit à le déporter dans un lieu tout à fait étranger à celui de son crime, soit à le régénérer par le travail.

En observant la folie à un point de vue élevé, on comprendrait facilement que les fous au physique et les fous au moral doivent être traités comme des enfants. Lorsque ceux-ci nous demandent une chose qu'on ne peut leur accorder sans danger, les parents intelligents tâchent de détourner leur attention. Les enfants oublient et ne nous tourmentent plus.

Si, loin d'agir ainsi, on excite leur esprit de contradiction par un refus, ils s'entêtent dans leurs caprices et sont insupportables.

Il est, du reste, inadmissible que ce qui est prohibé à l'individu soit permis à la collectivité ; que ce qui est *mal* chez le particulier devienne *bien* pour la société.

Il ne faut pas deux poids et deux mesures.

Conclusion : 1° Les multiples empreintes de la folie sont des empreintes vécues, entendues ou lues. Elle ne sont grotesques que parce qu'elles ne surgissent plus dans le cadre des événements et des faits où elles avaient puisé, jadis, leur raison d'être.

Quelques-unes d'elles découlent des images de nos vies précédentes.

Conclusion : 2° On doit trouver un remède ou un palliatif à la folie dans la science psychique, autant que dans la médecine.

Conclusion : 3° La société n'a pas plus le droit de mort sur le criminel, — fou moral, — que sur l'aliéné, — fou physique, — ... parce que, pas plus que l'individu, une collectivité ne peut s'arroger le monopole immoral de venger le mal par un mal.

Fais au contraire le bien : adviendra le bien et toujours le bien.

L. D'ERVIEUX.

Paris, 23 mai 1894.

LETTRE OUVERTE

Bien qu'à l'avenir nous ne voulions plus nous occuper des causeries du Docteur (1), vu leur insignifiance et aussi parce que nous sommes persuadés que nos répliques le font souffrir au point de le rendre malade, et qu'avant toute chose il faut être humain, nous ne pouvons cependant résister au plaisir de publier la lettre suivante parmi tant d'autres reçues à ce sujet :

L. R.

« MONSIEUR LE DOCTEUR,

« Vous vous demandez quand donc nous serons débarrassés de cette tendance à croire au merveilleux, qui paraît avoir pris une recrudescence manifeste depuis une quinzaine d'années et va nous entraîner dans la folie universelle.

« En effet, nous entendons nombre de gens sciencés, et pas des moindres, nous conter des histoires des « Mille et Une Nuits » : c'est toute la magie et la sorcellerie anciennes qui reviennent sur l'eau avec leur cortège de faits étourdissants ; c'est Gibier avec des ardoises, Crookes et Rochas avec des fantômes, etc., etc.

« Quelle débandade d'intelligences !

« Et dire que tous ceux qui fourrent le nez dans ces prétendus mystères en arrivent à ce degré d'abrutissement ; les plus sceptiques sont démontés et, s'ils n'en arrivent pas à affirmer les esprits, ils affirment au moins la réalité des phénomènes ; s'ils ont conservé quelque lueur de raison, ils échappent à la croyance aux manifestations d'outre-tombe.

« Ce sont surtout les polytechniciens, gens positifs, n'admettant que la preuve par A + B, sceptiques par tempérament, habitués au

(1) *Causeries parues dans les colonnes du « Lyon Républicain » sous la signature du Dr Victor Augagneur.*

maniement *des lois naturelles*, qui piquent des plongeons dans ce tourbillon d'idiotie et d'absurdités ! ? Comme si de pareils phénomènes n'étaient pas en opposition flagrante avec *les lois immuables régissant les êtres animés et les choses inanimées !*

« Que faire, Monsieur le Docteur, pour enrayer le mal et nous préserver de cette épidémie ?

« Évidemment tous ces chercheurs se laissent emballer par des apparences ; le mal vient de ce qu'ils ne sont pas suffisamment pénétrés de l'*immuabilité des lois naturelles* ; c'est qu'ils les connaissent mal, ou qu'ils ne les connaissent pas toutes.

« Je ne vois donc qu'un moyen, c'est de couper le mal dans sa racine ; c'est d'établir, une bonne fois pour toutes, les lois de la nature !

« Que nous tous, sceptiques, gens rassis, positifs et éclairés, nous nous réunissions en Congrès et que ces lois soient examinées, comptées, fixées et décrétées !

« Puis nous dresserons un catalogue où chaque fait, imaginé et imaginable, sera classé, étiqueté, avec les numéros correspondant aux *lois immuables* qui le régissent, et où l'on trouvera la mention suivante :

« Ceci est possible.

« Cela est impossible.

« Ceci sera, plus tard.

« Cela ne sera jamais.

« Et qu'on en remette un exemplaire à chaque citoyen à sa majorité !

« Car enfin ce serait bien le diable si, avec toute la science de nos jours et des cerveaux éclairés comme les nôtres, on ne pouvait déterminer d'une façon rigoureuse *où finit le naturel et où commence le merveilleux !*

« Mais ce que je trouve très original, c'est que ces satanés amateurs d'occulte conçoivent l'occulte si naturel, qu'ils en parlent comme de quelque chose qui n'offre rien de merveilleux ! Ils n'en font pas plus de cas qu'un nègre du téléphone ou que nous de la métamorphose d'une chenille !

« Lecomte vous expérimente ses fantômes et ses demi-fantômes bleus et rouges, comme on expérimente les lois de la réfraction ou la prise du ciment, et il trouve (croit-il) des corrélations étonnantes avec les phénomènes physiques connus. *Ces phénomènes sont* (prétend-il) *soumis à des lois naturelles !*

« Crookes, cet autre halluciné, constate, dans la lévitation de corps pesants, un abaissement du thermomètre dans la salle d'opération, comme si les lois de la thermo-dynamique s'appliquaient à ce phénomène en opposition apparente avec les *lois immuables* de la gravitation !

« D'autres remarquent (ou croient remarquer) que le processus des manifestations intelligentes des tables, des lucides, etc..., semble être de même ordre que celui des élucubrations humaines !

« Et tous ces *toqués* en arrivent à soutenir que l'occulte, avec ses fantasmagories, est une chose aussi naturelle que l'existence de l'homme, que son génie et son crétinisme ; et ils crient sur les toits qu'il n'existe ni merveilleux ni surnaturel !

« Mais alors qu'est-ce qui sera le surnaturel aux yeux de ces gens-là ?

« Ce à quoi nul n'aura jamais songé ?

« Ce qui est impensable ?

« Est-ce que toute chose pensable ne rentrerait pas dans le cadre des contingences possibles ?

« Je vois, Monsieur le Docteur, que nous allons avoir du fil à retordre pour établir ce qui est possible et le distinguer de ce qui ne l'est pas et nous ne risquons rien de retrousser nos manches.

« C'est ça qui serait drôle, si, en essayant de démontrer que tous ces expérimentateurs et amateurs d'inconnu ne sont que des hallucinés, nous arrivions à nous démontrer que c'est nous qui ne sommes que des ignorants ?

« Je vous avoue que pour ma part je ne suis pas sans quelque inquiétude. Quand je fais la somme de tout ce que je m'explique par l'aide des lois naturelles, et que je la compare à tout ce que je ne saisis pas et que personne ne m'explique, je suis stupéfait de la maigreur de mon savoir.

« Puis, quand j'examine à son tour *la loi naturelle immuable*, sur laquelle je me suis appuyé, je me demande si cette loi-là a bien la figure que je lui suppose, et je ne tarde pas à la trouver occultée et fortement entachée de merveilleux, de surnaturel.

« Ainsi, sans aller plus loin, je n'ai encore pu me débarrasser de cette manie de me trouver assez fantastique par moi-même, si bien que, si j'étais autre chose, je ne croirais pas plus à l'existence de l'homme que vous ne croyez à celle des esprits ; comment, en effet, se fait-il que ce soit moi qui suis moi et non pas un autre qui soit à ma place ?

« Sans doute que c'est parce que, tout en ayant l'air d'être pondéré, je ne le suis pas du tout de ce côté-là (?)

« Il doit pourtant y avoir un moyen de se jauger et de savoir quand on est *pondéré* ou quand on ne l'est pas. Il serait particulier qu'on ne jouirait que de la faculté de savoir juger les autres sans pouvoir se juger soi-même ; et je suis d'avis que pour discuter valablement dans notre Congrès, il importe d'éliminer d'abord tous ceux *qui ne sont pas régis par les lois immuables de la saine raison*.

« Car il n'est pas douteux que des lois naturelles gouvernent la raison ; il nous suffira donc de les connaître.

« Or vous, Monsieur, qui avez pu connaître que tous ceux qui inclinent à croire *à la double vue, aux apparitions*, et autres phénomènes de cet acabit sont des estropiés du jugement, devez posséder des moyens d'investigation ?

« Veuillez donc nous instruire, et nous dire comment vous êtes parvenu à vous démontrer que ce sont ces croyants, *et non pas vous*, qui sont dans le bourbier de l'erreur ? Démontrez-nous que la sagesse est en vous ! Car vous n'ignorez pas que les fous se considèrent comme des sages et que l'hôpital se moque parfois de la Charité.

« Quand, grâce à vos lumières, nous nous serons bien assurés que c'est *nous* qui possédons la vérité, alors le moment sera venu de nous réunir en Concile et de proclamer *notre infaillibilité*.

« Nous ferons alors une science *à notre image*, et ce sera du solide !

« Agréez, Monsieur le Docteur, mes salutations empressées.

« BLAGUENSKI. »

LES MIRACLES DE COVINDASAMY

Dans deux articles que nous avons publiés dans la *Paix Universelle* (1), nous avons prouvé que l'antiquité tout entière avait reconnu l'existence d'êtres spirituels ou *esprits*, et que cette croyance qui existait, surtout, dans l'Inde, depuis un temps immémorial, avait servi de base à toutes les religions. Nous avons également entretenu nos lecteurs de la doctrine philosophique des Pitris (Esprits), et de ses initiés supérieurs, parmi lesquels se trouvent les Fakirs, doués, généralement, d'une puissante mediumnité.

(1) Des fakirs indous « charmeurs », paru dans le nº 76 ; — Convindasamy, « Etranges expériences psycho-magnétiques des fakirs charmeurs », paru dans le nº 79 de 1894.

Dans son très intéressant ouvrage « *le Spiritisme dans le monde* », M. Jacolliot rapporte des faits extraordinaires (tenant vraiment du prodige ou du miracle), accomplis, sous ses yeux, par les fakirs indous.

Avant de raconter ces faits étranges, il tient à prévenir ses lecteurs qu'il n'affirme absolument rien sur la plupart des phénomènes dont il a été le témoin. Toutefois, il avoue, pour être *impartial* et *vrai*, que, malgré le contrôle le plus sévère, auquel les fakirs se sont toujours prêtés, volontiers, il n'est jamais parvenu à en prendre un seul *flagrante delicto*... de supercherie, chose qui a bien son importance, soit dit entre nous.

Et, pour montrer son impartialité dans la question, en même temps que son esprit d'observation, il ajoute ces paroles: « *Nous ne sommes pas un adepte du spiritisme*, nous restons l'historien pur et simple de faits, dans lesquels les uns verront des manisfestations occultes d'autres d'habiles jongleries hindoues. »

Pour nous, spirites, après les expériences, suivies de sages réflexions, auxquelles nous nous sommes livrés, nous n'allons pas jusqu'à admettre l'intervention des esprits dans tous les phénomènes *suprà-naturels*, ou du moins *prétendus* tels, dont nous avons été, ou dont nous pouvons encore être les témoins. En d'autres termes, si nous avons parfaitement reconnu tel ou tel phénomène comme étant *spirite*, c'est-à-dire dû à une intelligence de *l'au-delà*, nous n'étendrons pas notre croyance à tous, sans exceptions, en disant : « *ab uno disce omnes* ». Non, nous ne tomberons pas dans une pareille exagération, contraire à la logique et au bon sens! Nous ferons preuve de sagesse et de discernement, en attribuant certains de ces phénomènes à des forces naturelles encore inconnues à l'homme, non sous le rapport de ses effets (que nous devons, tous, avoir plus ou moins sentis), mais sous le rapport de ses causes, de ses lois surtout.

A la fin de cet article, nous rechercherons ensemble quelles peuvent être ces forces, ou plutôt cette Force.

Permettez-moi, maintenant, chers lecteurs et chères lectrices, de vous présenter Covindasamy, un des princes... des fakirs, dont les hauts faits pyscho-magnétiques sont autant de « miracles » (1).

∴

En janvier 1866, M. Jacolliot partit de Chandernagor pour Bénarès, où il devait passer deux mois, afin de se livrer à des études sur les antiquités du pays. Le Peishwa, prince mahratte, dont il avait fait la connaissance chez le rajah de Chandernagor, ayant appris son arrivée, lui offrit l'hospitalité dans le magnifique palais à sept étages qu'il possédait sur les bords du Gange. . . . .

. . . .

Le suprême espoir de l'Indou est de mourir sur les bords du Gange, ou d'y faire transporter ses restes. Aussi M. Jacolliot dut-il à cette dernière croyance de voir, pendant son séjour à Bénarès, le plus extraordinaire des fakirs qu'il eut, peut-être, jamais rencontré dans l'Inde. Il venait de Trivanderam, près du cap Comorin, et avait été chargé d'apporter les restes funéraires d'un riche Malabare. Le Peishwa l'avait fait loger dans une petite paillote, sur les bords mêmes du fleuve, où il devait, pendant vingt et un jours, faire ses ablutions, soir et matin, en l'honneur du mort. Il se nommait Covindasamy.

« Après m'être assuré de sa bonne volonté, dit M. Jacolliot (dans l'ouvrage déjà cité), je le fis amener dans mon appartement, un jour, sur l'heure de midi. La chambre où je le reçus donnait sur une terrasse extérieure qui avait vue sur le Gange..... Je l'engageai à passer sur la terrasse qui, plus vivement éclairée que la chambre, devait permettre un contrôle plus facile.

« — Ne pourrai-je pas, lui dis-je quand il se fut accroupi sur le sol, te poser une question? — Je t'écoute. — Sais-tu si une force quelconque se développe en toi quand tu accomplis tes phénomènes? As-tu jamais senti une modification quelconque se produire dans ton cerveau ou dans tes muscles? — Ce n'est pas une force naturelle qui agit, je ne suis qu'un instrument, j'évoque les âmes des ancêtres, et ce sont elles qui manifestent leur puissance.

« J'ai interrogé une foule de fakirs sur le même sujet, tous m'ont fait à peu près la même réponse; ils ne se considèrent que comme les intermédiaires entre ce monde et les *invisibles*. ..... Cependant le fakir était déjà en posture, les deux mains étendues dans la direction d'un énorme vase de bronze plein d'eau..... Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que le vase commença à osciller sur sa base et à s'approcher du charmeur, insensiblement et sans secousse apparente. A mesure que la distance diminuait, des sons métalliques s'échappaient du vase, comme si l'on eût frappé sur ce dernier avec une tige d'acier. A un moment donné les coups devinrent si nombreux et si rapides, que l'effet produit ressemblait à celui de la grêle sur une toiture de zinc.. . . . .

. . . .

« Sur la table du salon qui dépendait de mes appartements se trouvait une de ces boites à musique que le prince Mahratte avait, sans doute, fait venir de Calcutta. Je me la fis apporter par mon *cansama* (1) et demandai que les coups frappés sur le vase de bronze le fussent de façon à accompagner l'air que l'instrument allait jouer. Je remontai alors le mouvement de la boite : aussitôt éclatèrent les notes fraîches et rapides de la valse de *Robin des bois*. Sur le vase des coups secs et pressés accompagnaient en cadence, avec la régularité du bâton d'un chef d'orchestre. L'air fini, je pressai le ressort, et, avec la *Marche du Prophète*, les coups modérèrent leur allure et accentuèrent fidèlement la mesure.

..... Le vase (largement évidé comme une coupe), ainsi mis en mouvement, pouvait à peine, *quand il était vide*, être remué par deux hommes..... Le fakir, qui n'avait ni quitté sa place, ni changé de position, se souleva alors et appuya le bout de ses doigts sur le rebord du vase; ce dernier se mit, au bout de peu d'instants, à se balancer en cadence de droite à gauche en augmentant graduellement de vitesse, ce sans le moindre bruit, et *l'eau restant immobile dans le vase*, comme si une forte pression s'était opposée à ce qu'elle regagnât son centre de gravité, que les mouvements de son récipient lui faisaient perdre. Trois fois pendant ces balancements, le vase se souleva entièrement à sept ou huit pouces du sol, et, quand il retombait sur la dalle, c'était toujours sans choc appréciable. » . . . .

. . . .

« En me quittant, le fakir me promit de revenir le lendemain à la même heure. — Covindasamy fut exact au rendez-vous. — S'approchant du vase de bronze, qui lui avait servi la veille, il imposa les mains sur la surface de l'eau... sans la toucher cependant, et resta immobile. .

« ..... Au bout d'une heure, l'eau commença à s'agiter doucement ; on eût dit qu'un souffle léger ridait sa surface; ayant placé les mains sur un des rebords du vase, je reçus une légère sensation de fraicheur, et une feuille de rose jetée sur l'eau en peu de temps alla s'échouer sur l'autre bord...., et, circonstance extraordinaire (!), les rides légères de l'eau se formaient à l'opposé de l'opérateur.... Peu à peu le flot augmenta d'intensité et, sans direction aucune, éclata en tous sens comme s'il eût été soumis par la chaleur à une forte ébullition; bientôt il dépassa les mains du charmeur, et plusieurs jets s'élevèrent par instants à un et deux pieds de la surface. . . . .

. . . .

« L'Indou m'ayant, ensuite, demandé un petit bâton, je lui remis un crayon à enveloppe de bois qui n'avait pas été taillé. Il le plaça sur l'eau et en quelques minutes, par l'imposition des mains, le fit se mouvoir dans tous les sens, comme l'aiguille d'une boussole à laquelle on présente une tige de fer . . . .

. . . .

« La troisième visite du fakir fut courte, car il devait passer la nuit en prières sur la rive du fleuve sacré... Il consentit, sur ma demande, dit M. Jacolliot, à reproduire un phénomène d'*élévation* que j'avais déjà vu faire à d'autres fakirs, sans me rendre compte des moyens qu'ils employaient.

« Ayant pris une canne en bois de fer que j'avais rapportée de Ceylan,

(1) Miracles, *au figuré*, signifiant merveilles, ces deux expressions peuvent être considérées comme synonymes en mettant de côté l'idée de contraires aux lois de la nature (?) qu'on prêta aux miracles.

(1) *Cansama*, en indoustani, est la même appellation que *dobachi* en tamoul, et signifie valet de chambre.

le fakir appuya la main droite sur la pomme, et, les yeux fixés en terre, il se mit à prononcer les conjurations magiques de circonstance. Appuyé d'une seule main sur la canne, Covindasamy s'éleva graduellement à deux pieds environ du sol, les jambes croisées à l'orientale, et resta ainsi immobile . . . .

. . . .

Quelques jours après, au moment où le fakir quittait M. Jacolliot, il s'arrêta à l'embrasure de la porte qui conduisait de la terrasse à la porte de sortie, et, croisant les bras sur la poitrine, il s'éleva peu à peu, sans soutien, sans support apparent, à une hauteur d'environ vingt-cinq à trente centimètres ; M. Jacolliot put fixer exactement cette distance grâce à un point de repère. Derrière le fakir se trouvait une tenture de soie servant de portière, rayée or et blanc par bandes égales ; c'est ainsi qu'il remarqua que les pieds de Covindasamy étaient *à la hauteur de la sixième* (!) *bande*. « En voyant commencer l'ascension, dit M. Jacolliot, j'avais saisi mon chronomètre ; la production entière du phénomène du moment où le charmeur commença à s'élever à celui où il toucha de nouveau le sol, dura un peu plus de huit minutes. Il resta à peu près cinq minutes immobile dans son maximum d'élévation » . . . .

. . . .

Et M. Jacolliot raconte ensuite que Covindasamy, en le quittant, lui annonça qu'au moment où les éléphants sacrés frapperaient sur les gonds de cuivre l'heure de minuit dans la pagode de Siva, il évoquerait les esprits familiers qui protègent les *Franguys* (Français) et que ces esprits viendraient manifester leur présence dans sa propre chambre à coucher . . . .

. . . .

Voulant se prémunir contre toute supercherie vulgaire, M. Jacolliot se prépara à créer au fakir de véritables difficultés. Il envoya ses deux domestiques passer la nuit sur le Dingui avec le cercar et les bateliers, et, dès que la nuit fut venue, il visita minutieusement les différentes pièces de l'appartement, et, assuré que personne n'avait pu s'y cacher, il releva le pont-levis (1) pour interrompre ainsi toute communication avec le dehors.

A l'heure indiquée, il entendit des coups frappés contre la muraille même de sa chambre. « Je me dirigeai, dit-il, vers le lieu d'où ces bruits semblaient partir, lorsqu'un coup sec, qui me parut provenir de la verrine de la lampe suspendue, me fit arrêter subitement ; quelques bruits se produisirent encore à intervalles inégaux dans les solives de cèdre au plafond, puis tout rentra dans le silence. Je m'acheminai alors à l'extrémité de la terrasse ; il faisait une de ces nuits argentées inconnues de nos brumeuses contrées, le fleuve sacré roulait silencieusement sa nappe immense aux pieds de Benarès endormie ; sur un des gradins une forme humaine se profilait en plus sombre, c'était le fakir de Trivanderam, (Covindasamy), qui priait pour le repos des morts. »

. . . .

. . . .

Dans un prochain numéro de la *Paix Universelle*, nous donnerons la suite du récit des faits « miraculeux » de ce puissant fakir. En présence de si étranges phénomènes, nous nous demanderons quelles sont les *forces* ou plutôt la *force* qui les produit. D'après les Brahmes, cette force se trouve tout entière dans le fluide AGASA (dirigé par les esprits) ou *fluide vital*, qui, répandu dans la nature entière, met en communication tous les êtres *animés* ou *inanimés*, *visibles* ou *invisibles*. » La chaleur, l'électricité, toutes les forces de la nature ne seraient que des états particuliers de ce fluide. De ce qui précède, nous pouvons conclure que l'être qui possède une somme plus grande de cette force vitale, acquiert une puissance proportionnelle et sur les êtres animés moins bien partagés, et sur les êtres inanimés. Les esprits eux-mêmes sont sensibles à la communication établie par le fluide universel, et peuvent mettre leur puissance au service de ceux qui possèdent une force suffisante pour les évoquer. ***Plus l'âme se dégage de son vêtement matériel par la contemplation, plus elle devient sensible au courant universel qui unit les êtres visibles et les invisibles.***

Le phénomène d'élévation, dit de *lévitation*, a lieu quand l'âme est absolument détachée, par l'entendement et la volonté des choses d'ici-bas, et qu'elle se trouve en même temps parfaitement unie à l'objet de son amour, c'est-à-dire à son divin créateur et au monde spirituel. Trouverons-nous des termes assez beaux pour exprimer le saint ravissement, l'extase délicieuse de l'âme, se sentant attirée peu à peu au-dessus de la terre, par une force irrésistible soulevant le corps (dessous les pieds), pour laisser ensuite ce dernier comme anéanti ?

Nous terminerons ce sublime sujet par une comparaison très juste que nous trouvons dans la vie de sainte Thérèse : « *Dans l'extase* (1) *les puissances de notre âme se rassemblent à peu près comme les vapeurs de la terre se réunissent pour former les nuages : et Dieu attire à lui cette nuée sainte, qui, montant vers le ciel, nous enlève avec elle pour nous dévoiler les trésors du royaume qui nous est préparé.* »

O beautés ineffables des choses spirituelles ! O merveilles incomparables des mondes invisibles !...

Dr GASTON DE MESSIMY.

Puéchabon (Hérault), 9 avril 1894.

(1) On parvient au septième étage du palais par un perron mobile, que l'on peut relever à l'aide de chaînes comme un pont-levis.

(1) Sainte Thérèse, chap. xx.

POUR ET CONTRE

(Suite)

Il est reconnu également que la présence de certaines personnes entrave les phénomènes et qu'il ne s'ensuit pas de ce qu'un sujet rend tels effets avec un expérimentateur qu'il les produira avec tous.

M. Philip Davis est parti de ce raisonnement :

« Si X. et Y., médiums, ont obtenu des communications indé-
« pendantes de leur savoir et de celui des assistants, je dois en
« obtenir aussi ; les lois des phénomènes sont ici ce qu'elles sont là ;
« dès lors que je ne constate que des cas qui paraissent n'avoir pour
« guide que les intelligences de mes coopérateurs et la mienne, je
« suis donc fondé à soutenir : 1° que ces intelligences sont les seules
« sources des communications ; 2° que ceux qui affirment y avoir
« rencontré un élément étranger sont ou des imposteurs ou des
« personnes manquant de puissance analytique. »

La première conclusion n'est pas démontrée, et la seconde est arbitraire.

Admettons la possibilité de l'intervention d'un facteur intelligent étranger ; cet élément étranger, pouvant faire acte de volonté, est apte à donner son concours à ceux-ci et à le retirer à ceux-là ; il a la faculté d'être arbitraire et par conséquent de se rendre plus ou moins apparent dans les phénomènes ; il lui est même accessible d'agir et de rester complètement caché, en ne reproduisant que ce que désirent attendent, savent ou ont su les expérimentateurs.

« — Pas du tout, risposte le docteur, les spirites *ont dit* qu'on pouvait forcer l'esprit à se manifester ; je somme donc l'esprit de Lamartine d'avoir à venir ; il doit venir et me donner des preuves efficaces de sa présence et de son identité, sinon, si le programme des spirites n'est pas rempli, c'est qu'il n'y a pas d'esprit. »

Ce raisonnement est des plus fantaisistes ; ce que les spirites ont pu dire ne constitue pas le fait ; ce que l'on doit analyser, ce sont les faits d'abord : les théories des spirites ne font pas loi, et il est particulier que, ne les acceptant pas, M. Philip Davis s'en serve comme point de départ de raisonnement.

L'intelligence occulte, si elle existe, a le droit d'être capricieuse ; elle a pu donner à certains spirites des apparences toutes contradictoires avec celles qu'elle a données à M. Philip Davis, elle a le droit de se rire des savants et des théories des spirites. Cet exprimentateur se rejette sur ce que les lois des phénomènes doivent être les mêmes par-

tout; c'est probable: mais la constance des lois n'entraîne pas à la constance des effets, surtout lorsque la volonté et l'intelligence entrent en action ; les lois de la procréation sont constantes aussi, cependant il naît des bossus et des droits, des voyants et des aveugles.

Nous ne connaissons pas toutes les causes qui interviennent, en conséquence nous ne pouvons rien préjuger actuellement sur les lois des phénomènes; le fluide du médium peut n'être qu'un des moyens mis en action, de même que le savoir et l'intelligence des opérateurs; nous n'avons donc aucune donnée précise, à ce jour, pour délimiter le rôle de chacun de ces éléments, et dès lors que des effets échappent à analyser et semblent trahir une intelligence inconnue, il est inaccessible à la science de faire preuve de l'inanité de l'hypothèse spirite; aussi M. Philip Davis n'a-t-il donné qu'un coup de sabre dans l'eau.

Il faut reconnaître, une fois de plus, qu'ici comme en nombre d'autres matières, les faits ont primé notre science et notre raison ; disons plutôt nos préjugés et notre ignorance. Que l'on s'obstine à opposer aux faits la science et la raison qu'on peut posséder, est évidemment faire preuve de ténacité et de prudence, mais encore faut-il s'appuyer sur des bases sérieuses. Or on cherche en vain dans l'arsenal des sciences et dans la force de la raison humaine, des éléments pour affirmer que croire aux esprits soit réellement superstitieux ; rien, absolument rien n'indique que leur existence soit une chose impossible, et aucune des harmonies par nous connues dans les lois de la nature ne semble devoir être troublée en vertu d'un considérant quelconque, du fait de l'hypothèse spirite, attendu qu'après tout considérant formulé contre elle, on peut trouver un autre considérant qui fasse équilibre au premier.

Ces phénomènes sont manifestement en désaccord avec les choses admises jusqu'alors ; mais enfin ils existent. Qu'en conclure ? C'est que des causes naturelles, qui sont inactives dans tous les phénomènes qui se manifestent constamment sous nos yeux, entrent en fonction exceptionnellement. Et il ne faut pas s'imaginer que ce sont les seuls faits qui échappent à la science ; la science a été incapable jusqu'ici d'expliquer l'apparence des queues des comètes toujours opposées au soleil ; la suspension de la grêle, pendant des heures ; l'effet dû au filage de l'huile ; la lumière zodiacale ; les effets mécanique du vol et planement des oiseaux, lesquels effets constituent, devant la mécanique, un paradoxe aussi grand que celui du mouvement perpétuel ; car les lois de la mécanique ne permettent pas de soutenir qu'un volateur puisse s'élever à de grandes hauteurs dans le vent et sans appui fixe, sans battre des ailes ; or, il suffit d'ouvrir les yeux pour voir que buses, tiercelets, vautours, albatros, etc., etc., se jouent des lois mécaniques et des calculs des mathématiciens.

A. GOUPIL.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

Vient de paraître

Le deuxième volume du *Magnétisme curatif* de notre éminent collaborateur A. Bué (Chamuel, éditeur, 29, rue de Trévise, Paris), un fort volume de 450 pages, prix 3 fr. ; prochainement nous en reparlerons, car c'est une œuvre de mérite au point de vue humanitaire.

Les Faits spirites et leur explication philosophique, brochure de 24 pages par le Dr Nicolas Santangelo, (Venosa, *Tipografia di Ambrogio Gogliati*). Prochainement nous en donnerons la traduction dans *la Paix Universelle*.

SOUSCRIPTION
en faveur de K.-F. GABORIAU

3e LISTE

21	juillet,	Mme Bongrand.	1 fr.
5	—	deux anonymes, Nantes . . .	2
5	—	Mme Rivière Nantes.	1
25	—	M. Cornu J. M. Vienne. . . .	4
2	août	M. E. Vaise	2
		Total. . . .	10 fr.

Notre œuvre de secours immédiat

Le 28 juillet, anonyme. . . . . 20 francs.

AVIS

Prochainement, Phal-Nose continuera son intéressante étude sur le Magnétisme Transcendantal, et de plus nous publierons de nombreux cas de guérisons dus à la simple action du magnétisme.

A. B.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 91 **10 Centimes** 1er-15 SEPTEMBRE 1894

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE :

LES ASSISES DE L'HUMANITÉ

Tous les hommes seront un jour réunis en une seule famille. La Paix descendra sur la terre, et l'Amour de la Vérité et de la Justice, dans tous les cœurs. En attendant la venue providentielle du divin parmi nous, tous les hommes de *bonne volonté* doivent diriger leurs regards vers cette époque bienheureuse, l'appeler de tous leurs vœux, la faciliter de tous leurs efforts.

C'est pourquoi, nous appuyant sur la magnifique réussite du Congrès des Religions de Chicago (dont nous donnons le compte rendu ci-après), *nous souhaitons la réunion en 1900, à Paris, d'un Congrès plus large encore.*

Nous souhaitons un Congrès rassemblant toutes les religions, les spiritualistes, les humanitaires, chercheurs et penseurs de tous ordres ayant pour but conmun la progression de l'humanité vers un idéal meilleur et la foi en sa réalisation.

Nous souhaitons que ces *Assises solennelles de l'Humanité* soient ouvertes et fermées par un appel à L'UNION DE TOUS LES HOMMES.

Pas de discussions contradictoires, mais chaque représentant exposant ses idées et ses croyances librement, affirmant ses convictions, devant l'auditoire attentif.

Le Congrès sera à tous et pour tous.

L'Esprit de Vérité le présidera.

Notre rôle n'est pas d'étudier les détails de l'organisation. Le Congrès de Chicago peut servir de modèle. Une période suffisamment longue est ouverte pour la préparation.

Que l'idée émise par notre modeste feuille aille frapper tous ceux qui *aiment vraiment!* Que les chrétiens, juifs, mahométans, bouddhistes, etc....., occultistes, spirites, théosophes, altruistes, scientifistes et, en général, tous chercheurs de la sainte Vérité, considèrent qu'il ne s'agit plus d'une utopie, *que la preuve de la possibilité du succès* a été faite, que tous peuvent figurer brillamment à la tribune où ils seront libres de travailler avec la plus grande force au prosélytisme.

Quel beau legs sera transmis aux générations futures, quelle belle promesse d'Avenir soutiendra les hommes à travers les luttes prochaines, et, hélas!..... peut être inévitables.

Au nom de la Suprême Vérité,
Au nom de l'Amour,
Au nom des célestes espérances,
Tous doivent entendre, tous doivent répondre.

Nous publions dans ce numéro la lettre d'adhésion de de notre frère Alber Jhouney, lettre renfermant de précieux conseils.

LA RÉDACTION.

Lo Congrès des Religions à Chicago

A son retour d'Amérique, M. le professeur Bonet-Maury a donné, dans l'amphithéâtre de la faculté de théologie protestante, une très intéressante conférence sur le congrès des religions qui, vers la fin du mois de septembre dernier, s'est tenu à Chicago et a duré dix-sept jours. Le même professeur en a encore rendu compte dans deux lettres au *Journal des Débats*. D'autres organes de la presse, en France et surtout en Angleterre, ont entretenu leurs lecteurs d'un événement qui non seulement a été l'une des nouveautés les plus curieuses de la grande exposition américaine, mais semble ouvrir des perspectives imprévues sur l'avenir religieux de l'humanité.

Dans un très éloquent volume récemment publié sous ce titre: *le Témoignage de Jésus-Christ*, M. Naville faisait des vœux et exprimait l'espérance généreuse de voir se rapprocher de plus en plus et s'unir finalement toutes les fractions de la chrétienté. Les Américains sont allés bien au delà. Il ne s'agissait pas pour eux de tenir un congrès de toutes les Eglises chrétiennes, mais une assemblée où seraient représentées toutes les grandes religions du globe, qui pourraient y manifester librement leurs sentiments et leur foi. L'idée seule d'une semblable entreprise était déjà fort hardie; car elle procède d'une conviction religieuse encore assez rare, à savoir que toutes les religions, au lieu de s'opposer l'une à l'autre comme la vérité et l'erreur, sont essentiellement solidaires et doivent prendre de plus en plus conscience de cette solidarité. Mais, on le sait depuis longtemps, les choses neuves et hardies attirent l'esprit américain au lieu de l'effrayer. Ayant conçu cette idée, qui est le fruit de l'étude philosophique de l'histoire des religions depuis un siècle, ils ont voulu la mettre en pratique et en démontrer la justesse par une expérience éclatante. Ils y ont réussi. Ce n'est pas que les avertissements, les hochements de tête et les sourires sceptiques aient été épargnés aux organisateurs de ce congrès. N'allait-on pas voir se répéter l'histoire de la Tour de Babel? La même ambition n'allait-elle pas aboutir à la même confusion?

Aucun de ces fâcheux pronostics ne s'est réalisé. Grâce au tact, à l'esprit de prévoyance et à la grande énergie des organisateurs et surtout du Révérend Barrows, de l'Eglise presbytérienne, tous les obstacles ont été levés, tous les dangers écartés, et les concours les plus significatifs obtenus. Je rappelle la sage mesure arrêtée d'avance. Il était entendu que toute polémique directe serait exclue du congrès et que les délégués devaient s'appliquer surtout, en expliquant les doctrines de leur religion, à montrer quelle contribution morale ou matérielle elles avaient apportée au progrès général et au bien commun de l'humanité. Personne n'a essayé de sortir de ces limites; aussi n'a-t-on eu durant les dix-sept jours de séances aucun incident fâcheux à regretter. Il s'est trouvé que les rapports, les plus divers par nature, mais tous rédigés et conçus à ce point de vue humain et pratique, au lieu de se heurter dans la contradiction, ont paru conspirer à la même fin, être animés d'un sentiment commun et produire une admirable et saisissante symphonie religieuse des plus hautes et des meilleures aspirations de l'humanité tout entière.

C'était un spectacle à lui seul déjà d'une saisissante éloquence que celui qu'offrait la grande salle du palais des Arts de Chicago. Sur les gradins, quatre mille assistants environ dont l'attention n'a pas défailli un seul jour; sur l'estrade, cent quatre-vingts délégués environ, entre lesquels vingt-deux femmes, représentant seize religions et vingt races différentes, dont la plupart étaient en costume sacerdotal. A côté de la robe rouge du Cardinal Gibbons, on voyait la soutane noire ornée d'images saintes pendues à des chaînettes d'or de l'archevêque grec de Zante, les tuniques blanches des bouddhistes, les robes jaunes des brahmines, tranchant sur le fond noir du costume des ministres protestants. Voici un tableau statistique que je transcris, car il dispense de tout commentaire:

Chine, 6 délégués. — Japon: shintoisme, 4; bouddhisme, 4. — Indo-Chine et Ceylan: bouddhisme, 4. — Brahmanes orthod., 6. — Brahmo-Somaj, 4. — Parsis, 2. — Islamisme, 2. — Judaïsme, 12. — Agnostiques, 1. — Arméniens, 3. — Grecs orthodoxes, 3. — Catholiques romains, 12. — Protestants, 62, savoir: épiscopaux, 8; presbytériens, 28; luthériens, 3; baptistes, 17; méthodistes, 25, unitaires, 8; quakers et autres, 8.

L'ouverture du congrès a été très solennelle. Il fallait trouver un acte religieux auquel ces représentants des cultes les plus divers pussent s'associer sincèrement. Avec l'assentiment de tous, le Cardinal Gibbons a récité à haute voix le « Notre Père », cette prière ayant été reconnue à l'unanimité comme pouvant devenir la prière universelle. Voilà, je crois, quelque chose d'inouï et de singulièrement émouvant: un cardinal de l'Eglise romaine présidant un acte d'oraison ou de culte au milieu d'une assemblée religieuse si étrangement recrutée. Ajoutons qu'après avoir été inauguré par la prière en commun, ce congrès a clos ses travaux par le chant également unanime d'un cantique anglais qui avait aussi la bonne fortune de traduire les sentiments de toute l'assemblée. Ce sont là deux faits très simples, mais qui en disent, je crois, plus long que bien des discours.

Pour avoir le récit des dix-sept séances du congrès de l'analyse des divers rapports qui ont été lus ou des allocutions qui ont été faites, je suis obligé de renvoyer le lecteur aux comptes rendus qu'ont publiés les journaux anglais ou américains, et surtout au volume que le comité directeur fera bientôt paraître. Je veux ici noter seulement les conséquence les plus saillantes qui ressortent de l'ensemble.

La première, me semble-t-il, est que ce rapprochement de religions différentes a tourné par une sorte de nécessité intérieure à l'honneur de la religion chrétienne. Tous les autres cultes, en manifestant leurs aspirations intimes vers la piété parfaite, ont paru aspirer par cela même à l'idéal chrétien, non pas à une forme particulière d'Eglise ou de théologie chrétienne, mais à l'essence interne de l'évangile du Christ, qui semblait se rapporter aux autres religions comme la religion parfaite aux formes religieuses transitoires qui la préparent et y conduisent l'humanité. La prière chrétienne a été adoptée comme la prière universelle, et de la part des orateurs de l'extrême Orient et même de la part des juifs, la figure du Christ a été saluée non pas seulement avec respect, mais avec amour, et a obtenu, comme l'oraison dominicale, au point de vue purement religieux et moral, une adhésion presque unanime. L'obstacle qui arrête les Hindous, les Japonais, les Chinois et les autres peuples de l'Orient, ont dit ces compatriotes des mages qui jadis vinrent saluer le Messie à sa naissance, ne vient pas du Christ ni de son évangile, mais des nations chrétiennes ou du moins qui se disent telles. Les Orientaux sont scandalisés du contraste qu'ils n'ont que trop l'occasion de constater entre une religion qui ne parle que d'amour, de justice, de renoncement même, et une politique qui se pare du même nom et se montre toujours rapace, violente, sanguinaire, oppressive. Impossible de contester la justesse de cette objection. Il n'y avait pour les chrétiens qu'à confesser les péchés de leurs nations respectives et à courber la tête. C'est ce qu'ils ont fait avec loyauté et une profonde tristesse.

Le second point à relever dans ces réunions, c'est la présence, l'attitude et les discours des dignitaires de l'Eglise catholique. Cette conduite est si nouvelle et en contradiction si complète avec les habitudes exclusives ou intransigeantes de l'Eglise de Rome, qu'elle a paru en France paradoxale et presque incroyable. Je racontais l'autre soir, dans un salon, la prière de Mgr Ireland, et surtout cette déclaration de l'archevêque de la Nouvelle Zélande, Mgr Redwood: « Je ne crois pas, en tant que catholique, avoir toute la vérité, ni avoir la solution toute prête de toutes les questions. Il y a des éléments de vérité et de charité partout dignes de sympathie et de respect. L'homme doit être libre en matière religieuse, comme en matière politique. C'est par l'amour qu'il faut l'amener à la lumière. » Mon récit rencontra l'incrédulité et souleva des protestations vives de la part de deux personnes catholiques, qui ne pouvaient admettre cette compromission d'évêques avec des hérétiques, des Juifs et même des païens. Une autre se mit à soutenir que c'était un triste symptôme des progrès du scepticisme religieux et de l'indifférence, que la religion était en train de périr.

Ce serait un curieux sujet d'étude que de rechercher pourquoi ce

qui paraît naturel aux États-Unis en fait de choses religieuses est tenu pour impossible ou absurde dans notre vieux continent. Ce qui me paraît certain, c'est que, grâce aux habitudes de la liberté politique et de la séparation absolue des Églises de l'État, le catholicisme aux États-Unis a pris des allures et un aspect fort différents de ce qu'il a été et est souvent encore en Europe. Mgr Ireland, qui a séjourné à Paris, l'année dernière, a scandalisé par ses discours toutes nos sacristies et tous nos salons bien pensants. Ici nous ne pouvons pas séparer la notion d'intolérance ou d'intransigeance de la notion d'Église romaine. Celle-ci nous semble perdre son caractère et même sa raison d'être, quand elle abdique ses prétentions exclusives à la domination extérieure et matérielle. Eh bien! les évêques américains et leurs troupeaux nous contraignent à modifier nos idées sur ce point et à renoncer à nos préjugés historiques. Il peut y avoir un catholicisme tolérant; il y en a un qui, sans renoncer à croire que la meilleure tradition ou forme chrétienne est de son côté, reconnaît de vrais chrétiens hors de lui et des frères avec lesquels il est libre d'entrer en communion fraternelle sur le pied du respect réciproque de la conscience religieuse de chacun. Il ne méconnaît pas ce qui sépare encore les chrétiens; mais il ne se refuse pas à constater ce qui est à confesser, que la famille de Dieu s'étend bien au delà des limites étroites d'une Église particulière.

Le Congrès de Chicago n'aurait été illustré que par la présence officielle de ces douze dignitaires de l'Église catholique, qu'il aurait déjà une grande importance. Mais n'y voir qu'une simple démonstration de tolérance ne serait pas suffisant. Ce mot de tolérance ne dit pas assez pour traduire la physionomie de ces réunions et l'esprit qui soufflait avec tant de force. Il y a eu là positivement, entre toutes les familles religieuses de la terre, un acte de rapprochement et de communion pieuse. Les langues parlées étaient diverses, les noms donnés à Dieu différents, les rites variés. Peu importe; les âmes se sont rencontrées et touchées.

A la première Pentecôte chrétienne, les gens de Jérusalem étaient étonnés d'entendre raconter les grandes choses de Dieu dans toutes les langues connues alors sous le ciel. A Chicago, chacun, en écoutant les prières, les hymnes, les aspirations de ses voisins qu'il croyait fort éloignés de lui, a été tout surpris et tout ému de les trouver si près et, au fond, sous des costumes différents, si semblables à lui-même. Les plus sincèrement attachés à leur religion particulière ont été comme forcés de faire une distinction dans leur foi personnelle entre la forme et le fond et de s'avouer intérieurement qu'autant les âmes pieuses et éclairées s'écartent par le dehors, la langue ou même les idées théologiques, autant elles se rapprochent par l'essence intime de toute piété. N'est-il pas admirable qu'au moment précis où nous arrivons à la conscience du caractère imparfait et relatif des formes religieuses, même des plus hautes, nous arrivions aussi à en découvrir la parenté originelle, et que le grand travail de critique religieuse poursuivi depuis Schleiermacher, vienne aboutir sur le sol américain à cette magnifique démonstration de fraternité?

Que l'on veuille bien me comprendre : Je ne prétends pas du tout que, du contact de toutes ces religions particulières, il se dégage l'idée d'une religion supérieure universelle qu'il faut se préparer à saluer et à épouser en abandonnant les autres. Non, il n'y a pas eu en ce sens de révélation à Chicago; et vous auriez tort de partir pour l'Amérique avec l'espoir d'y découvrir ce phénix que l'on appelle « la religion de l'avenir ». Vous n'avez quelque chance de la trouver, cette religion de l'avenir, qu'en restant fidèle à la vôtre, j'entends à celle dont vous êtes intérieurement convaincu et dont vous tirez votre joie, votre consolation et votre vie; en y restant fidèle, dis-je, mais aussi en la creusant davantage, en allant au fond et à l'essence même et en apprenant à ne pas confondre la sève avec l'écorce, ni le froment de la balle légère. Ce qu'a révélé le congrès de Chicago à ceux qui savent réfléchir à ce qui les frappe, c'est que, si l'Évangile de Jésus-Christ est la religion parfaite où toute l'humanité aspire, aucune forme chrétienne ou autre déjà réalisée n'est absolue et définitive, que les hommes religieux vraiment vivants et en progrès sont comme les pèlerins abordant et gravissant de divers côtés la sainte montagne. Au point de départ, ils sont très éloignés les uns des autres et ne se peuvent connaître. Mais, à mesure qu'ils s'élèvent, le cône se rétrécit et leurs sentiers convergents se rapprochent. Eh bien! le moment est venu où les voyageurs semblent déjà assez près pour se donner la main et désormais peuvent monter ensemble, en s'aidant mutuellement, vers la cime lumineuse.

A. SABATIER

(*Journal de Genève.*)

LETTRE D'ALBER JHOUNEY

A L'UN DE NOS RÉDACTEURS

CHER MONSIEUR,

J'approuve à mon tour complètement votre projet de réunir en France tous ceux qui ont à cœur la ré-ascension de l'Humanité, dans un Congrès analogue au Parlement des Religions de Chicago.

Si l'on arrive 1° à y faire participer des représentants de doctrines suffisamment *nombreuses* pour écarter tout soupçon de sectarisme quelconque, 2° à obtenir des Congressistes que chacun expose ses idées, ses croyances, ses espérances, sans discussion contradictoire, l'appui de *l'Etoile* et le mien sont acquis d'avance à un tel Congrès.

Mais il importe que la préparation soit sérieuse, lente s'il le faut. 1900 est un peu lointain; cependant, à cause de l'exposition, cette date serait peut-être préférable comme permettant au Congrès un plus vaste retentissement.

Il importe surtout que le Congrès soit aussi large que possible, qu'il ne soit pas seulement une réunion des Occultistes, mais, comme vous dites vous-même, des Chrétiens, Mahométans, Juifs, Bouddhistes, Occultistes, Kabbalistes, Théosophes, Spirites, Indépendants, Altruistes, Scientifistes.

Le succès de la préparation et la portée de l'accomplissement dépendent de la largeur du Programme. Au reste, là-dessus, nous sommes d'accord.

Il faudrait aussi spécifier que les représentants d'écoles ayant adhéré au Congrès et ne pouvant matériellement s'y rendre pourraient y faire connaître, par lettre lue publiquement, leurs opinions et leurs doctrines : lorsque notre frère Roca dut se retirer en province, il lui aurait été impossible d'assister à un Congrès de ce genre. Et pourtant son apostolat méritait d'y être entendu.

Mais le plus important est que l'idée ne soit pas présentée uniquement par nous ésotéristes, mais aussi par des défenseurs de toutes les philosophies et de toutes les doctrines, par des croyants de toutes les religions.

Vous faites bien de vous appuyer sur l'exemple du Parlement de Chicago, car c'est là un fait accompli et qui démontre à tous le caractère pratique de l'Idée.

C'est par une œuvre aussi ample que la conciliation sera faite plus aisément encore que par des tentatives restreintes, bien que celles-ci aient l'avantage de pouvoir être plus durables qu'un Congrès.

Puisque vous approuvez mon article sur l'Alliance Universelle, voulez-vous avoir l'obligeance de me signaler qu'elle phrase de vos articles vous choisissez pour votre *formule de Charité*, afin que je *signale* dans *l'Étoile* la sympathie de nos deux formules (selon ce qui fut fait avec Hippolyte Destrem).

J'approuve aussi tout à fait votre projet de commencer et de terminer le Congrès par un appel à l'Union de tous les hommes.

Recevez, cher monsieur, l'expression de ma sympathie profonde en l'Humanité et en Dieu, et croyez-moi

A vous de cœur.

Alber Jhouney.

Voir dans *l'Étoile* d'août 1894, page 549, l'article d'Alber Jhouney sur *l'Alliance Universelle*. (N. D. L. R.)

Principes spirites ou la vérité éternelle

L'homme survit à son corps comme le papillon survit à sa chrysalide. La mort n'est donc que le commencement d'une nouvelle phase de l'existence générale des êtres ; elle ne change ni la nature de l'être, ni son caractère, ni son état moral.

S'il est vrai que l'homme conserve sa forme après la mort, cette forme est toujours dans l'épanouissement de sa force et de sa virilité. L'état caduc aussi bien que celui d'enfance sont inhérents au corps matériel. Cet état anormal cesse avec la mort du corps. Ce n'est donc pas l'être visible qui imprime à l'âme sa forme, mais la personnalité réelle de l'homme qui se perfectionne à mesure de son avancement.

La transformation qui s'opère à la mort est commune à tout ce qui existe dans la nature. Le végétal vit d'une vie sensitive, l'animal d'une vie instinctive, et l'homme d'une vie de raison et de solidarité universelle. Tous les êtres se perfectionnent en proportion dans leur avancement dans la hiérarchie des êtres selon la loi du progrès ; la vie de tous les êtres consiste dans un acheminement perpétuel vers un idéal sans limites.

Tous les mondes qui gravitent dans l'espace ne forment, dans leur ensemble, qu'un seul et même monde. Chaque globe forme une fraction du monde infini ; il est, tout à la fois, uni et séparé, solidaire et indépendant des autres. Chaque monde vit de la vie commune et des éléments particuliers qui lui sont propres. Chaque être et chaque monde puisent dans les éléments généraux les principes vitaux qui leur sont propres.

Cette transformation perpétuelle des êtres et des mondes constitue une certitude d'une évidence absolue que nous renaîtrons sans cesse pendant une période inhérente à notre situation morale, et que nous ne mourrons jamais, parce que la renaissance et la mort forment des phases de l'existence générale des êtres et des mondes, qui se complètent mutuellement.

Ces passages continuels d'une vie à une autre, du monde visible au monde invisible, de la vie terrestre à la vie extra-terrestre résolvent le problème, prétendu si difficile, des inégalités qui se manifestent dès le berceau et qui continuent jusqu'au tombeau. Ces inégalités sont une conséquence du travail de l'âme et de son état d'avancement ; car chacun ne rapporte et ne remporte d'un monde que le bagage intellectuel et moral dont il fait provision par son travail, son mérite et ses efforts pendant ses diverses existences.

La mort n'ajoute rien comme elle ne retranche rien à l'état moral, à l'avancement de chaque être. C'est de cet avancement de l'être que dépendent le progrès et la perfection des êtres. L'activité de chacun n'étant pas égale, l'avancement moral ne peut pas l'être non plus, puisque cet état est proportionné au travail de chacun.

Le progrès laborieusement acquis dans chaque existence forme la somme de l'état moral de l'âme. Cet état s'améliore et se perfectionne en proportion des efforts de l'homme dans chaque existence.

Non seulement la mort ne détruit pas l'individualité humaine, mais encore elle la rapproche et l'unit entre elle par les liens les plus doux, par les affections inaltérables. C'est pour cela que nul être ici-bas n'est complètement isolé. Ceux qui nous précèdent dans la tombe ne nous abandonnent pas. Nos amis et nos proches se reconstituent en famille et ne cessent de nous protéger, de nous inspirer : ils veillent continuellement sur nous. Ceux de ces proches et de ces amis qui devancent les autres dans la hiérarchie universelle n'abandonnent pas leurs amis restés sur la route laborieuse de la vie de lutte et de combat. Du haut des régions éthérées qu'ils habitent, ils rayonnent sur leurs frères attardés. Ils leurs tendent constamment la main, les protègent, les excitent au bien et prient surtout efficacement pour eux.

L'homme jouit de son entière liberté dans toutes les existences, mais cette liberté est essentiellement liée à sa responsabilité. Cette responsabilité commence au point où la liberté s'écarte de la voie du bien et du progrès, la désharmonie produite par les égarements et la licence cause la souffrance, qui a pour effet de ramener l'être égaré dans la voie de l'harmonie et du progrès.

L'homme doit soumettre constamment l'action de sa libre volonté au contrôle de sa libre conscience. C'est le seul moyen pour lui de mettre fin à ses souffrances et de doubler les étapes de son avancement intellectuel et moral. La conscience, cette boussole de l'homme dans toutes les existences, tend sans cesse vers l'idéal de la justice éternelle, vers la perfection.

Quelles que soient les fables et les légendes des diverses religions, l'existence de l'espace et celle des autres mondes ne sont pas plus mystérieuses que celle du monde que nous habitons. L'enfer éternel restera comme une

légende brutale inventée par les exploiteurs de l'humanité enfant.

La vie de l'espace aussi bien que celle des humanités qui existent dans les sphères innombrables habitées ne sera bientôt plus un problème pour personne. On parlera de ces humanités comme on parle aujourd'hui des habitants des nouveaux mondes et des peuples nouvellement découverts.

Ces mondes, que les penseurs prévoyaient depuis longtemps, se sont montrés aux habitants du monde de là terre avec cette évidence qui s'impose. Le spiritisme conspué, honni, a droit au sublime honneur d'avoir propagé cette bonne nouvelle, cette sublime découverte que les anciens connaissaient, mais qu'ils avaient toujours tenue cachée au peuple d'abord, trop peu avancé pour la comprendre.

Aujourd'hui le spiritisme proclame à tous les vents cette sublime et consolante vérité qui résout l'énigme de la vie humaine, prétendue insondable. Cette vérité, qui nous montre l'union de tous les mondes, resplendit au grand soleil du siècle moderne.

JULIE GRANGE.

POUR ET CONTRE

(*Suite*)

Or le paradoxe n'est évidemment qu'apparent ; si les calculs ne concordent pas avec les faits, c'est qu'il est des causes inconnues qui ne sont pas représentées dans nos calculs et nos raisonnements, et il en est de même des phénomènes magnétiques.

La science sera sujette à erreur toutes les fois qu'elle ne pourra posséder la certitude d'atteindre toutes les causes qui concourent directement à un effet constaté. Ce que nous appelons *loi* n'est qu'une relation numérique entre les causes saisissables ou supposées et les effets constatés. Dans un certain état de choses, l'action de certaines causes peut être indifférente à nos appréciations, et les déductions tirées du calcul seront exactes, mille, cent mille fois, la formule ne tient pas compte de l'élément inconnu ; mais, si des circonstances amènent des variations dans l'intervention de cet élément, le calcul est dérouté, la loi semble n'être plus la loi, car elle s'affecte d'une autre loi.

Rien, sur terre, ne paraissait pouvoir altérer la loi de gravitation ; l'attraction, d'après les mathématiciens, n'avait pas d'antidote, et voilà que l'attraction est radicalement modifiée par l'intervention d'un agent inconnu, qu'on croit connaître parce qu'on l'a nommé *le fluide !*

Selon M. Philip Davis, le médium est enlevé de terre, parce qu'il veut être enlevé ; c'est encore la volonté du médium qui dirige le transport des objets dans l'espace, qui arrête un balancier d'horloge et le remet en mouvement, qui provoque la formation, dans l'air, de mains, de figure, fantômes, etc. Et il ne serait même pas nécessaire que cette volonté soit bien déterminée ; les désirs *subtils* et presque inconscients du médium, ou des assistants, font agir le fluide, et le fluide créé assemble, dissout, allume, éteint, soulève, transporte ! ! ?

Mais alors, si le désir de simples mortels suffit à produire de semblables effets, sur quoi s'appuie-t-on pour éliminer le principe intelligent dans tous les effets dits *naturels ?* Si une volonté a pouvoir de combattre l'attraction, ne peut-elle être le résultat d'une volonté agissant par un fluide ?

Ceux qui éliminent le principe intelligent dans les grandes lois de la nature prétendent qu'il est *plus logique* d'attribuer ces effet à des *causes purement naturelles ;* mais ils n'ont étayé leur logique d'aucun motif établissant que le principe intelligent n'est pas lui-même la cause purement naturelle de tout ce qui agit et s'agite dans l'univers.

Des lois ! nous n'en connaissons aucune, sauf dans l'abstrait, *géométrie et calcul;* mais dès lors que nous entrons dans le réel, dans la matière, dans la physique, la chimie, la mécanique, la physiologie, etc..., nous ne saisissons que des *rapports*, et nos *lois* ne sont que des *équivalents*.

Aussi les savants profonds disent-ils : *Les effets attractifs sont tels que si les corps s'attiraient en raison des masses et en raison inverse du carré des distances.* La loi de Newton n'est donc qu'un équivalent, mais rien ne prouve que ce soit la loi vraie, la loi de par la nature.

L'ouvrage de M. Philip Davis a cependant une grande portée; moralement, il fait frein sur les emballements de ceux qui sont portés à conclure ferme sur des apparences, car, si puissantes que sont les apparences en faveur de l'existence d'intelligences occultes, on ne peut dire qu'elles atteignent les limites d'une preuve indiscutable.

Scientifiquement, il atteste les faits, et l'essentiel à l'heure actuelle n'est pas de savoir s'il y a ou non des esprits, mais de savoir s'il y a des faits, de les connaître, de les grouper et d'analyser; il faut d'abord qu'ils soient connus, acceptés et indiscutés, de même qu'il est accepté et indiscuté aujourd'hui qu'il existe des moutons à six pattes, des chats à deux têtes, une tour Eiffel et des phénomènes de suggestion.

Je ne critique donc pas M. Philip Davis, tant qu'il soutient que les spirites peuvent s'être égarés sur les causes des phénomènes en affirmant qu'il sont dus aux esprits, mais, quand il soutient avoir démontré scientifiquement la vanité de leur croyance et quand il fait litière du jugement, de la science et de l'esprit d'observation d'autrui, avec une désinvolture outrecuidante, surtout si l'on considère qu'il affirme la réalité de phénomènes physiques plus impossibles pour le monde savant que l'existence des esprits.

Voici d'autres affirmations que j'appellerai : *des bruits qui courent :*

1° Que les communications n'ont jamais dépassé le niveau intellectuel des personnes présentes qui concouraient à la manifestation ;

2° Que *chaque fois* qu'un homme indépendant a pu forcer les assistants et le médium à sortir du cercle de la banalité, tout en s'éloignant assez lui-même du centre d'influence pour ne pas prêter son savoir à la communauté, les esprits se sont trouvés d'une ignorance crasse en histoire, en géographie, etc.

M. Philip Davis, qui reproduit ces affirmations, ajoute :

« On ne peut accorder sur toutes ces choses aucune confiance aux « témoignages des spirites, non qu'il y ait lieu de suspecter leur « bonne foi ni leur honorabilité, mais, malgré eux, ils voient avec « les yeux de la foi, et on sait où cela conduit (1). »

La foi peut aussi produire des effets contraires et empêcher de reconnaître le réel ; alors, quelle confiance le docteur veut-il qu'on accorde à ses témoignages ? On ne suspectera ni son honorabilité ni sa bonne foi ; mais sa foi aveugle en ce que les esprits sont des êtres impossibles en la nature, ainsi que leur intervention, l'a conduit à affirmer des propositions d'une manière absolue, alors que, paraissant vraies dans bien des cas, elles sont déroutées dans d'autres.

KATIE KING

Voici le récit, donné par William Crookes, qui fut l'expérimenta-

(1) Il est remarquable que tous les promoteurs des grandes découvertes se sont vu appliquer ce raisonnement par leurs détracteurs.

teur, d'un des cas les plus extraordinaires qu'aient enregistrés les annales des phénomènes psychiques, du moins parmi ceux qui ont été attestés par des personnes jouissant d'une grande notoriété dans le monde des savants.

Il s'agit de la formation complète et temporaire d'un être humain, grâce au concours de la puissance psychique d'un médinm extraordinairement doué.

C'est ce que les spirites appellent *matérialisation des esprits*, lesquels, empruntant au médium et au milieu ambiant des éléments vitaux et transformateurs, convertissant la matière invisible en matière sensible à nos organes, seraient aptes à se donner les apparences complètes de l'être humain.

Le médium, dans le cas dont il s'agit, est une Américaine, miss Florence Cook, alors âgée de quinze ou seize ans. C'est en 1873 et 1874 qu'eurent lieu à Londres les expériences du savant anglais.

Crookes dit :

« Ma première séance eut lieu dans la maison de M. de Luxmore, et la pièce où devait se développer la manifestation était un arrière-salon séparé par un rideau de la chambre de devant dans laquelle était l'assistance.

« La formalité ordinaire d'inspecter la chambre et d'examiner les fermetures ayant été effectuée, Mlle Cook pénétra dans le cabinet.

« Au bout de peu de temps, la forme de Katie apparut à côté du rideau, mais elle se retira bientôt, en disant que son médium n'était pas bien et ne pouvait être mis dans un état de sommeil assez profond pour qu'il fût sans danger pour elle de s'en éloigner.

« J'étais placé près du rideau derrière lequel mademoiselle Cook était assise, le touchant presque, et je pouvais entendre fréquemment ses plaintes et ses sanglots comme si elle souffrait. Ce malaise continua pendant presque toute la durée de la séance, et une fois, comme la forme de Katie était devant moi dans la chambre, j'entendis distinctement le son d'un sanglot plaintif, identique à ceux qui avaient précédé et qui venait de derrière le rideau, où elle devait être assise.

« J'avoue que la figure était frappante d'apparence de vie et de réalité, et, autant que je pouvais voir à la lumière indécise, ses traits ressemblaient à ceux de Mlle Cook : mais cependant la preuve positive donnée par un de mes sens que le soupir venait de Mlle Cook dans le cabinet, tandis que la figure était au dehors, cette preuve, dis-je, est trop forte pour être renversée par une simple supposition du contraire, même bien soutenue. »

La seule supposition du contraire est que la ventriloquie est intervenue. Crookes a donc bien songé à son emploi ; et, considérant avec raison que cette séance n'avait aucune valeur scientifique, il demanda à expérimenter dans son domicile, *non pas une fois, mais pendant des mois.*

Crookes avait envoyé le récit qui précède à un journal spirite; il écrivit le 3 février 1874 :

« Dans une lettre que j'ai écrite à ce journal en janvier 1873, je disais: « Que ceux qui inclinent à juger durement Mlle Cook sus-« pendent leur jugement, jusqu'à ce que j'apporte une preuve cer-« taine qui, je crois, sera suffisante pour résoudre la question. »

« En ce moment, Mlle Cook se consacre exclusivement à une série de séances privées auxquelles n'assistent qu'un ou deux de mes amis et moi. J'en ai assez vu pour me convaincre pleinement de la sincérité et de l'honnêteté parfaites de Mlle Cook et pour me donner tout lieu de croire que les promesses que Katie m'a faites si librement seront tenues. »

Katie promit à Crookes de lui donner des preuves de sa réalité, malgré la gêne qu'apportaient à la vérification expérimentale les conditions qu'elle imposait, sous prétexte que la lumière pourrait nuire au médium.

Katie avait donc imposé :

1° Qu'on ne lui ferait jamais violence ;

2° Qu'on ne pénétrerait jamais sans son autorisation, avec de la lumière, dans le cabinet obscur où Mlle Cook devait être en léthargie.

Ces réserves incitent naturellement à croire à une fraude, et il est manifeste que c'est l'effet qu'elles produisirent sur Crookes au début de ses expériences.

Il faut lire l'ouvrage de Crookes pour voir quelle minutie il apportait dans ses recherches.

Dans le cas qui nous occupe en ce moment, une opposition était faite cependant à un contrôle absolu sur tous les éléments concourant au phénomène, puisque miss Cook était laissée dans l'obscurité ; et le docteur Philip Davis soutient que plus rien n'est valable dans l'expérimentation. Il n'est point nécessaire de contrôler le médium pendant la séance, pour que l'expérience ait toute valeur scientifique le médium est enfermé dans un cabinet noir et ne doit pas être vu, soit ; peu importe ce que fait et devient le médium : *dès lors que c'est l'apparition qui vient en pleine lumière au milieu des assistants*, c'est cette apparition qu'il faut contrôler.

En ce qui concerne le médium, il suffit de s'assurer rigoureusement :

1° *Qu'il pénètre seul au cabinet noir ;*

2° *Que personne, pendant l'expérience, ne peut s'introduire dans ce cabinet et en sortir pour jouer le rôle de l'apparition.*

Cela fait, on peut abandonner le médium, et, l'enquête se reportant sur l'apparition, il faut s'assurer d'une manière rigoureuse :

3° *Que cette apparition n'est ni le médium ni un mannequin.*

J'estime que, malgré les réserves de Katie King, ces trois conditions sont suffisantes à constituer la base d'un contrôle scientifique, *lorsque le local où s'accomplissent ces phénomènes est celui où habite l'expérimentateur.*

Voici ce que dit Crookes :

« Pour le moment, je ne parlerai pas de la plupart des preuves que Katie m'a données dans les nombreuses séances qui ont eu lieu chez moi, et je n'en décrirai qu'une ou deux qui ont eu lieu récemment.

A. GOUPIL.

(*A suivre.*)

NÉCROLOGIE

Encore un des nôtres qui tombe, encore un cœur vaillant couché dans le sillon ; et celui-ci aurait pu, aurait dû, pour sa famille en deuil aujourd'hui, pour les nombreuses associations auxquelles il était si dévoué, être épargné encore et pour longtemps, car il était jeune, car il était actif, car sa tâche nous paraissait à tous si loin d'être achevée, et cependant la mort l'a terrassé: que la tombe lui soit légère, car il emporte les regrets de tous ceux qui l'ont connu.

Le jeudi 17 août, à l'âge de 48 ans seulement, notre ami Jean Barthélemy Meiffre rendait le dernier soupir après une longue et cruelle maladie. Ses funérailles, sur sa demande, ont été faites par les soins de la Société Philanthropique des Hautes-Alpes, dont il était Trésorier.

Notre ami Meiffre était également Trésorier de la Société des Hauts-Alpins et membre de plusieurs sociétés coopératives : une foule d'amis, sympathique et recueillie, avait tenu à l'accompagner à sa dernière demeure.

Plusieurs couronnes superbes avaient été jointes à celles de la famille, offertes par la Société Fraternelle, par les Hauts-Alpins, par la Société Philanthropique des Hautes-Alpes, par la maison Roult, dont M. Meiffre fut le collaborateur dévoué pendant dix-huit ans.

Les obsèques ont eu lieu au cimetière de la Croix-Rousse, où, devant une assistance des plus nombreuses, le Président de la Société Fraternelle a prononcé les paroles suivantes :

Mesdames, Messieurs,

Un douloureux et commun devoir nous réunit autour de cette tombe : avant de nous séparer, permettez-moi d'adresser quelques mots de reconnaissance et d'adieu à notre ami Jean Barthélemy Meiffre, et à sa famille en deuil l'expression de nos sentiments de condoléances.

Auprès de ce cercueil, vous pleurez un époux bien-aimé, un père affectueux et chéri, avec lui nous perdons un ami sincère et dévoué, un cœur loyal et franc : c'est pour cela que votre deuil est aussi le nôtre et que nous joignons à vos larmes et notre douleur et nos regrets ; sa disparition fera dans sa famille un vide immense, un vide cruel, irréparable, et parmi nous, combien est grande aussi la place qu'il va laisser vacante, combien son activité féconde, dévorante, nous manquera à tous !

Non seulement ce cœur généreux savait se consacrer au bien-être des siens, mais son dévouement, qui n'avait pas de bornes, en faisait un des membres les plus actifs, les plus dévoués, des nombreuses sociétés de philosophie et de philanthropie, dont il était presque l'âme, le cheville ouvrière, tant il leur prodiguait sans compter et ses heures de repos et sa bourse.

Je me crois d'autant mieux placé pour rendre un public hommage aux brillantes qualités du cœur de notre ami Meiffre, que depuis dix ans j'ai pu apprécier la valeur de ses services comme trésorier de la Société Fraternelle pour l'étude scientifique et morale du Spiritisme et de la Fédération Spirite Lyonnaise, et par la tache accomplie en commun et par une fréquentation à peu près journalière me rendre compte de la droiture de son caractère, de l'intégrité de ses sentiments, et surtout de son dévouement absolu à toutes les œuvres saines et viriles auxquelles il consacrait et son temps et son cœur.

Vous tous qui l'avez connu comme Trésorier des Hauts-Alpins, trésorier de la Société Philanthropique des Hautes-Alpes, membre actif de plusieurs sociétés coopératives, vous savez combien son affabilité, sa bonne humeur, savaient lui concilier toutes les sympathies. Pour ma part je ne lui connaissais que des amis, et parmi nous, à la Société Fraternelle, toutes les mains, lorsqu'il la tendait, se pressaient pour serrer amicalement et sincèrement la sienne.

Malgré la douloureuse maladie qui nous l'enlève, malgré ses longues et cruelles souffrances, jusqu'au dernier moment, je puis le dire, il était préoccupé de la bonne marche, de la prospérité de nos sociétés. Mercredi encore, il me demandait si nos efforts étaient couronnés de succès, si nos réunions étaient nombreuses, s'inquiétant des moindres détails qui pouvaient en assurer la réussite, et non seulement il me parlait de nos chères études, de nos travaux, mais encore il reportait également sur les autres sociétés dont il faisait partie une large part de ses préoccupations, de sa sollicitude.

Tel était l'époux, le père, qui vous est ravi, tel était l'homme que nous perdons, tel était le dévouement qui va nous manquer désormais et c'est en mémoire de ses précieuses qualités, des innombrables services rendus à tous discrètement sans compter, que je me plais à rappeler ce que fut ce vrai dévoué, pour que son exemple nous serve de leçon et stimule les zèles qui viendraient à faiblir dans l'accomplissement de la tâche acceptée. Jusqu'au dernier moment, ce vaillant est resté sur la brèche, et la maladie qui avait pu paralyser ses efforts n'avait fait qu'accroître son désir de se consacrer plus encore au bien-être de tous.

De tels sentiments, de tels désirs, doivent-ils être désormais stériles ? Cette tombe qui va renfermer sa dépouille mortelle se refermera-t-elle aussi sur sa denière pensée sans que rien ne survive qu'un pieux souvenir à cette mort prématurée ?

Telle n'était pas la croyance de notre ami Meiffre. Il savait, et c'est cette certitude qui a adouci pour lui les cruelles douleurs de sa longue maladie, les tortures et les angoisses de ses derniers moments, il savait, dis-je, que la tombe n'est pas un anéantissement, un abîme où notre être sombre et se perd tout entier. Il savait que l'étincelle divine qui nous anime, notre moi conscient, survit à la destruction de notre corps matériel, et que, loin d'être à jamais perdue, elle se dégage à l'instant de la mort de ses liens terrestres pour recommencer une nouvelle vie dans ce monde de l'espace d'où tous nous venons et où nous retournerons tous. Il savait qu'en cette vie, parfois si douloureuse, tous, nous pouvons comparer notre sort à celui des chenilles ; comme elles, nous rampons péniblement aujourd'hui, mais tous aussi comme elles nous deviendrons de brillants et légers papillons lorsque nous aurons franchi cette étape : la mort, qui est pour nous l'état de chrysalide, et que nous pourrons alors, légers et joyeux, nous élancer dans la vie de l'au-delà, dans l'existence sans fin, sans bornes.

Il savait et répétait souvent avec notre grand poète Victor Hugo que les morts sont des invisibles, mais non pas des absents, qu'ils ne désertent le foyer aimé, les affections sincères ; il était convaincu que même après la mort il resterait auprès de vous qui le pleurez et vous entourerait de la même affection, de la même sollicitude. Que cette croyance qui vous était commune soit pour vous aujourd'hui un baume à vos poignantes angoisses, à la douleur qui vous étreint.

Il savait encore, cet ami Meiffre, que par delà du tombeau nous retrouvons intégrales les conséquences bonnes ou mauvaises de tous nos actes et que nous ne pouvons jouir que de la somme de bonheur légitimement acquis par nos efforts, par nos labeurs. Sa part aujourd'hui doit être grande, car grand aussi fut son dévouement, son effort, son labeur.

Il savait enfin que tous nous devons naître, mourir, pour renaître encore et progresser sans cesse, marchant d'un pas lent peut-être, mais vers un avenir toujours meilleur, vers un bonheur toujours plus réel, plus parfait, assuré à chacun de nous par les œuvres utiles accomplies dans la longue série de nos existences successives.

Il nous a devancé dans ce monde de l'espace où tous nous retournerons un jour. Puisse sa rentrée dans l'erraticité être pour lui un soulagement et lui procurer le calme, le repos, le bonheur, auxquels ses travaux si virilement accomplis lui confèrent tant de droits !

Sur le point de nous séparer de votre dépouille mortelle, à laquelle nous rendons aujourd'hui les derniers devoirs, ami Meiffre, nous gardons cette conviction profonde que votre âme immortelle a survécu à la destruction de son enveloppe matérielle : que vous nous voyez, nous entendez, et que vous reviendrez auprès de nous pour entourer encore de votre sollicitude les œuvres auxquelles vous étiez si dévoué.

Imbu de sentiments pareils aux vôtres et profondément convaincu de leur absolue réalité, au nom de la Société Fraternelle, de la Fédération Spirite Lyonnaise, de la Société Spirite Lyonnaise, au nom de tous, je vous dis non pas : Adieu à jamais, mais : Au revoir, au revoir et à bientôt !

La foule se retire alors émue et silencieuse. Avant de terminer, nous adressons à sa famille en deuil l'expression

de nos sentiments de condoléances, espérant que nos regrets seront un adoucissement à sa douleur. Nous adressons aussi un souvenir affectueux à l'ami qui nous a quitté pour un monde meilleur.

H. SYLVESTRE.

Un Congrès Spiritualiste et spirite universel

M. J. Alber, secrétaire de « The Spiritualists' International Corresponding Society », nous informe qu'un congrès aura lieu à Londres en mai 1895 sous les auspices de cette Société.

Nous reviendrons dans notre prochain numéro sur cette communication qui, nous en sommes persuadé, intéressera tous nos lecteurs.

H. S.

PHÉNOMÈNES SPIRITES

Nous apprenons de Berlin que les séances données dans cette ville par le médium à matérialisations « Madame M.-E. Williams » ont produit les plus heureux résultats. M. Max Rahn, le dévoué secrétaire de la Société et du journal le *Sphinx*, nous en adresse le compte rendu qu'il vient de publier sous forme d'une élégante brochure. Nous en reparlerons prochainement.

H. S.

BIBLIOGRAPHIE

Une nouvelle revue, LA VIE D'OUTRE-TOMBE, paraît à Charleroi, 7, passage de la Bourse. Un numéro par mois; prix, 2 fr. par an pour la Belgique, 3 fr. pour l'étranger, union postale.

Écrite pour toutes les bourses et toutes les intelligences, nous sommes heureux d'attirer l'attention des lecteurs du coté de cette revue, essentiellement spirite, parlant à la fois au cœur et à la raison.

Faisons des vœux pour sa longue existence, et qu'elle soit la bienvenue.

***

L'ÉNIGME HUMAINE, par le Dr Carl du Prel, avec une préface du professeur Angelo Brofferio, vient de paraître à la librairie CHIESA ET GUINDANI A MILAN; prix, 3 fr. Pour expliquer l'énigme humaine, M. Carl du Prel recommande l'étude des phénomènes hypnotiques et magnétiques.

***

Conciliation scientifique du matérialisme et du spiritualisme, du théisme et de l'athéisme, par J.-E. RENUCCI, avec préface de René Caillé, brochure de 48 pages; prix, 1 fr. *Comptoir d'édition, 14, rue Halévy, Paris.*

***

G. Fabius de Champville. LE MAGISME, étude de vulgarisation, prix, 1 fr., brochure de 54 pages.

Librairie spiritualiste, 12, rue Constance, Paris.

***

Études scientifiques sur LA TERRE, évolution de la vie à sa surface, son passé, son présent, son avenir, par EMMANUEL VAUCHEZ; compte rendu *par Lucien Gueneau*, ancien capitaine de cavalerie, sous-préfet honoraire, directeur de l'*Union républicaine* de la Vienne. Un volume de près de 200 pages ; prix, 1 fr.

Librairie Reinwald et Cie, 15. rue des Saints-Pères, PARIS. Nous recommandons cette étude, qui mérite de fixer l'attention des chercheurs.

A. B.

SOUSCRIPTION
en faveur de K.-F. GABORIAU

4e LISTE

10 août.	Un lecteur de la *Paix universelle*.	0 fr.	50
13 —	M. Fragnon, Lyon	2	»»
15 —	M. B.-C., Croix-Rousse	2	»»
16 —	M. Alber Jouney, fondateur de l'*Etoile*.	25	»»
19 —	M. Nallet, Alexandre, à Treffort.	0	50
19 —	Trouvé dans notre boîte sans destination donnée.	1	»»
	Total	31	»»

Dans le prochain numéro de la *Paix*, Phal-Nose reprendra son intéressante étude de magnétisme transcendantal, et nous parlerons de cures magnétiques.

A. B.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 92 | 10 Centimes | 16-30 SEPTEMBRE 1894

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il parait un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE :

L'UNITÉ

Les hommes, lorsqu'ils *considèrent*, ont une funeste tendance, d'où sont issus les systèmes opposés, les divisions presque infinies qui désolent notre petit globe.

Voici :

Deux choses par le seul fait qu'elles peuvent se distinguer l'une de l'autre sont différenciées, en opposition apparente, mais elles ont toujours en même temps un trait commun, un rapport quelconque.

On ne saurait présenter à l'examen de la pensée deux sujets de raisonnement qui seraient absolument opposés, séparés par un vide infranchissable.

Étant donné, donc (et j'appelle avec force l'attention sur ce point), *que deux perceptions ont toujours un aspect commun et un aspect distinct*, la faute grave consiste à porter d'abord le jugement sur le second aspect, d'où l'on conclut à la séparation, à l'opposition, à la non-conciliation.

Il faut, au contraire, intervertir complètement l'ordre des facteurs du raisonnement et opérer ainsi :

Ayant à comparer (mettre en présence, mentalement) *deux*, quels qu'ils soient, commencer par chercher le *commun* à eux *deux* : d'abord, les lier par l'*unité*, porter ensuite l'attention sur les différences qui, alors, ne sont plus séparatrices, mais se concilient dans le mode harmonique (on réalise l'opposition connexe).

Les jeux infinis des milliards d'aspects contribuent à la perception de l'unité et la rendent éblouissante.

Donc, liez d'abord, distinguez ensuite et vous contemplerez le *tout harmonieux*.

Le chaos n'est que par rapport à l'ignorance ; ouvrez les yeux et vous contemplerez la merveille, le diamant étincelant qu'est le Kosmos.

Voici l'*Ascèse* que doit pratiquer tout animal à face humaine qui aspire au titre d'*homme* (car ce titre ne nous convient nullement) :

1° Se placer dans l'unité,

2° Se sentir baigné (par un acte de foi d'abord, *réellement* ensuite) dans l'Harmonie universelle ; supprimer le sentiment de séparativité, se sentir solidaire de tout ce qui vit, et sentir tout ce qui vit solidaire de *ce qui est*.

Alors, je le répète, des clartés sans nombre jailliront à vos yeux, des ravissements infinis vous accompagneront sur l'aile de l'extase.

Deux exemples suffiront à démontrer l'avantage de la *rectification* du *jugement*, exposée précédemment.

N'avez-vous pas été confondu de la multiplicité des écoles qui toutes prétendent enseigner la voie unique de l'idéal ?

Ne vous êtes-vous pas dit : Qu'y a-t-il de commun entre un spirite, un occultiste, un religieux, un théosophe, un mystique ?

Il suffit de poser la question pour la résoudre.

Ces écoles ont en commun le spiritualisme.

Mais, comme *tout est dans tout*, nous allons constater que le spiritualisme lui-même est constitué comme un homme.

Il y a le spiritualisme matérialiste, c'est le spiritisme qui demande aux procédés matériels les confirmations de sa foi, et les enseignements.

Il y a le spiritualisme scientifique, c'est l'occultisme moderne.

Il y a le spiritualisme animique, c'est la religiosité en général, l'application du sentiment, du cœur à la spiritualité.

Il y a le spiritualisme philosophique, assez bien représenté par la théosophie (1).

Il y a le spiritualisme spiritualiste, c'est le mysticisme.

Ai-je besoin de dire que ces divers centres se pénètrent réciproquement, et que la division vraie dans son ensemble doit subir des atténuations dans les détails. L'homme complet se rattache à tous ces modes et, si l'on voulait analyser le mysticisme, on y retrouverait la même complexité apparente, la même unité d'essence, au centre.

On voit que le corps spiritualiste renferme diverses branches, chacune occupant une région particulière de ce corps qui est analogue au corps humain dans sa gradation, partant de la matière pour aboutir à l'esprit, des ténèbres à la lumière, suivant les lois de l'ordre et de la hiérarchie. L'esprit de ce corps, l'ESPRIT, est commun à toutes les subdivisions; il n'y a de variantes que dans le mode et la clarté de perception de cet esprit par les diverses parties constitutives du corps.

En commençant par nous placer dans l'*unité*, nous avons donc un corps, c est-à dire une organisation, là où nous ne voyions d'abord que des éléments épars, un désordre.

Lorsque ces éléments auront retrouvé leurs places respectives, l'harmonie renaîtra sans qu'il y ait de réellement nouveau autre chose que de l'ordre à la place du désordre.

Voici le second exemple :

Quel est le mode parfait d'organisation du corps social ?

Cette grosse question va recevoir une solution d'une simplicité enfantine.

Je donne d'abord la réponse :

Le corps social doit être organisé sur le modèle d'un homme prototype (Bouddha ou Christ).

Un homme possède une tête, un cœur, un corps et des pieds, moteurs de ce corps.

Saint-Yves d'Alveydre, dans la *Mission des Juifs*, conclut à la division du corps social en trois tribunaux :

Le tribunal de l'Autorité (Science, Sagesse), tête du corps social;

Le tribunal du Pouvoir (Justice), cœur du corps social;

Le tribunal de l'Economie (Commerce), corps du corps social.

Supposons que l'homme ait conçu ces trois divisions sans préciser leurs rapports autrement que par un desideratum hiérarchique, nous avons la Synarchie de Saint-Yves d'Alveydre.

Le cadre est excellent; il lui manque la vie.

Tel quel, il mérite cependant de fixer l'attention et de prétendre à certaines préférences.

Supposons maintenant que, dans ce corps social, les deux tribunaux inférieurs soient totalement subordonnés au suprême, absorbé par lui, en un mot que les instincts, les besoins, les passions, la vie même des peuples soient subordonnés exclusivement au divin, nous aboutissons à l'extrême: la théocratie, contre lequel la liberté humaine finit toujours par se révolter.

De la théocratie, repassons par la synarchie, et continuons le mouvement de séparativité. Les trois centres précédents et un quatrième, celui des pieds, ont alors entre eux des frontières diminuant à l'extrême les rapports, nous avons le système des castes de l'Inde (prêtres, guerriers, commerçants, esclaves). Réalisons enfin la séparation complète, par suite aussi des brisures qui vont fatalement atteindre ces centres isolés; par suite de leurs asservissements respectifs, alternatifs, se produira la désorganisation sociale constatée sur la terre depuis les temps historiques (luttes du pape et de l'empereur au moyen âge, luttes féodales, luttes de souverains) et qui s'accentue par un mouvement accéléré à l'époque actuelle.

(En France, particulièrement, le centre commerçant qui avait acquis la prédominance va, à son tour, être dominé par ce que l'on appelle le quatrième état, correspondant aux pieds du corps social, lequel se trouvera aussi définitivement renversé, sens dessus dessous.)

Comment les hommes réaliseront-ils le système le plus proche de la perfection?

C'est ici la réponse simple :

Puisque tous ces systèmes sont d'autant plus parfaits (conviennent mieux) qu'ils se rapprochent du *système du corps de l'homme*, les hommes devront étudier l'anatomie de ce corps, anatomie physique, psychologique, philosophique et spirituelle (car il n'y a pas d'élément du corps social qui n'ait son correspondant dans le corps de l'homme). Puis, ils s'attacheront à copier ce modèle d'organisation. Ils conserveront les centres principaux (tête, cœur, corps, etc.), mais ils *les relieront, les solidariseront comme cela a lieu dans le corps humain*.

Plus, donc, l'humanité connaîtra l'homme, plus elle se rapprochera elle-même de l'organisation parfaite conforme à celle de son modèle.

Un homme parfait a la santé, l'amour, la sagesse et l'illumination.

L'humanité future, de même, possédera la richesse, l'enthousiasme, la lumière et le divin.

C'est un rêve, je le sais, mais c'est un rêve qu'il faut contempler sans cesse pour sa réalisation future: c'est la vraie réalité dont la privation torture notre pauvre petit globe terrestre.

Il faut au regard de l'homme enfant une face à contempler; pour appuyer sa prière, sans éblouir ses yeux, pour se conformer à la faiblesse de sa nature, on lui présente une *face noire* à laquelle il prête ses passions, ses haines.

Quand donc les hommes contempleront-ils la *face blanche* qui est sourire, amour et lumière, miséricorde absolument?

(1) Tous les systèmes sont des *aspects* de la Vérité-Une, aspects plus ou moins parfaits, plus ou moins complets, mais possédant chacun une nuance propre qui est comme leur *caractéristique* La religiosité simple, par exemple, et même jusqu'à un certain point le mysticisme, s'appuient presque exclusivement sur le sens instinctif intérieur, grossier dans le cas de la religiosité, affiné et entraîné chez le mystique. La théosophie, telle que l'a enseignée H. P. B., est armée d'une logique si serrée et s'envole à de telles hauteurs métaphysiques que sa *caractéristique* extérieure nous paraît être le spiritualisme philosophique.

(*Note d'un Théosophe.*)

Quand donc surtout n'auront-ils plus besoin de ces procédés pour s'élever vers la pure lumière, vers l'éblouissante splendeur du Réel qui domine toute forme, toute conception ?

Quand donc aimeront-ils simplement le *Dieu Unité* et ressentiront-ils les charmes ineffables du culte intérieur, qui est son culte?

De même que le centre de l'homme, *la petite unité* image de la grande, c'est le cœur, c'est l'amour ; de même le centre du *Dieu Unité*, c'est la Bonté.

(Toutes les révélations des hommes-dieux incarnés pour le salut de l'humanité se résument en effet en ces mots : Aimez, soyez bons.)

Adorons donc la BONTÉ *suprême dans l'immuable éternelle* UNITÉ.

Efforçons-nous sans cesse vers elle.

Vers elle tournons tout notre être, notre cœur, notre esprit, nos pensées, nos paroles, nos actions.

Aimons, soyons tolérants, miséricordieux, et le divin descendra parmi nous, en nous il habitera. La terre sera bénie et la céleste récolte sera abondante.

Elek.

LES ENFANTS

Impossible de ne pas le constater : dans tous les pays, de plus en plus, augmentent le nombre des enfants prodiges ; *prodiges* dans tous les genres.

J'ai maintenant sous les yeux une petite Portugaise très intéressante, une fillette de quatre ans. Il y a un mois, à peine, elle arriva à Paris qu'elle voit pour la première fois. Quinze jours après son installation, rue de Châteaubriand, elle alla. avec son père, sa mère et sa grand'mère, chez des amis de la famille demeurant avenue Montaigne. Je ne sais pour quelle raison la grand'mère ne voulut point prolonger sa visite ; elle laissa le jeune couple, mari et femme, et revint chez elle, avec sa mignonne enfant. C'était le lundi de la Pentecôte, vers cinq heures, c'est-à-dire au moment du retour des courses. Toujours très gentille, C... fut fort aimable pour sa grand'mère, jusqu'à la porte de la pension de famille où elles habitaient. Là, profitant d'un moment de distraction de son aïeule, elle la quitta, descendit la rue Balzac, traversa les Champs-Elysées, au milieu de la cohue des voitures d'un jour de fête, retrouva la maison où ses parents, ébahis et effrayés de la revoir, étaient loin de l'attendre. On lui fit, — comme vous devez l'imaginer, — de sérieuses remontrances. Elle les écouta avec ce sang-froid de la femme faite qui vous laisse exprimer une opinion différente de la sienne. Mais, quand on voulut l'effrayer par la menace des sergents de ville qui auraient pu la mettre dans leur sac, elle sourit gracieusement et haussa les épaules. Quand on lui dit, en regagnant le logis, qu'elle avait risqué de se perdre, de se tromper de chemin :

« — Ah! non ! papa, s'écria-t-elle, je puis même te montrer une « autre route qui conduit au même endroit. »

Et la petite fée indiqua un détour par le quartier Marbeuf.

Notez ce fait, C... n'avait jamais été dans cette partie de notre ville... Quel prodigieux esprit d'orientation !

C'est *Elle* encore qui, à la demande qu'un Monsieur lui adressait si « elle l'aimait », lui répondit énergiquement : « Non »; puis, se penchant à l'oreille de sa mère :

« Si, je l'aime beaucoup! mais, c'est mieux de ne pas lui dire. »

Et, comme le Monsieur insistait pour savoir le secret murmuré, elle mit son doigt sur sa bouche, pour recommander le silence à sa mère.

Cette ravissante enfant ne pleure jamais, n'a pas de caprice. A table, elle s'acquitte de la dégustation de tous les mets avec la plus exquise délicatesse. Elle danse avec une grâce parfaite. Elle narre, dans leur ordre respectif, les faits et gestes des journées de ses parents. En somme, elle aurait vingt ans qu'en beaucoup de choses, — moralement parlant, — elle ne nous montrerait guère plus d'acquis.

Je connais une autre petite fille, celle-ci de huit ans. Très malade et constamment malade jusqu'à l'année dernière, elle n'a jamais vu aucun enfant; et il était rigoureusement défendu à ses bonnes et à ses gouvernantes de rien lui enseigner. Toute seule, en accrochant, d'ici et de là, quelques lettres et quelques mots, elle a appris à lire, en trois langues différentes.

A présent qu'elle commence à travailler, vous mettez sous ses yeux n'importe quel axiome de morale, vous lui demandez de l'expliquer ; et elle le fait avec un sens philosophique d'une justesse inouïe. Son petit être se dilate, dans la plus pure jouissance, quand vous lui parlez du beau et du bien...

C'est une amie de la nature ! Entre quatre et cinq ans, connaissant l'effet que lui produisait une belle végétation, ses sœurs la conduisirent, pour la première fois, en Autriche, dans un site admirable, bordé de sombres forêts de sapins, — arbre qu'elle n'avait jamais vu, — ses aînées s'attendaient à une vive manifestation de surprise et d'enthousiasme qui ne vint pas; très étonnées, elles lui demandèrent si elle ne trouvait pas ce pays remarquable.

« — Si répondit elle ; seulement, il y a longtemps que je le connais. »

Elle n'y était jamais venue. Elle n'avait rien vu de semblable !...

Une autre fillette de huit à neuf ans, qu'il m'a été donné de suivre pendant six mois dans ses études musicales, dès la première leçon de piano s'initiait complètement à la lecture des notes, à leur valeur, à la mesure ; elle put immédiatement étudier seule, et, au bout de six semaines, après avoir déchiffré et exécuté un grand nombre de morceaux, elle jouait, en maître, la « Chacone de Durand, » qui n'est déjà pas si facile.

Et ce petit garçon malade, — plus jeune que toutes ces fillettes, — auquel le père apportait nn magnifique jouet :

« Papa, s'écria-t-il, mon frère et ma sœur ont-ils aussi un cadeau?

« — Non, mon fils, ta marraine t'envoie cela, parce que tu es « souffrant.

« — Papa, Jacques et Charlotte savent-ils ce que marraine me « donne ?

« — Non, ajouta le père.

« — Eh bien! vois-tu, papa, il vaut mieux leur dire que c'est pour « nous trois... Ça pourrait leur faire de la peine. »

N'est-ce pas d'une délicatesse adorable ?

Et Charlotte, sa sœur, alors qu'elle marchait à peine, qui s'était collée contre un mur, cachant son petit visage entre ses deux mains, lorsque sa galerie en verre de leur escalier s'était effondrée à ses pieds, l'inondant de toutes parts de débris coupants... puis, sans un seul cri de détresse, regagnant sa nursery !

Quatre à quatre, son père, témoin de son courage, avait franchi ses degrés pour la rejoindre. Alors, la pressant sur son cœur :

« Comme tu as été gentille, mignonne, de ne pas avoir peur ! »

Charlotte, avec un geste beaucoup plus énergique que ne le comportait sa très petite personne, se frappa la poitrine.

« — Moi ! s'écria-t-elle, j'étais sûre qu'il ne m'arriverait rien !... »

Douce confiance de la prédestinée ! ..

Et puis... cette enfant du peuple, de la rue Saint-Maur, adoptée

par une dame de ma connaissance, qui, la première fois qu'elle vit son père adoptif, se jeta à son cou; qui, dès qu'elle eut franchi le seuil de sa nouvelle demeure, manœuvra, auprès des domestiques, comme un vieux diplomate; qui, en un seul jour, devint complètement, pleinement l'enfant de la maison, sans crainte, sans arrière-pensée..., avec amour, avec abandon, avec confiance.

Il me faut encore mentionner ce ravissant petit violoniste de huit ans: Hubermann, que nous avons écouté avec admiration, cet hiver, à Paris. Sa mère le menait, à l'âge de quatre ans, au théâtre de Varsovie; et l'enfant, à de certaines mélodies qui lui allaient au cœur, voulait se précipiter vers l'orchestre. Et Viscasillas, violoniste prodige, aussi avancé moralement qu'artistiquement.

Et la délicieuse petite fille d'un de nos éminents pianistes, enfant de trois ans qui arrête l'exécution d'un air, quand on en change le rythme ou que, — pour essayer de la tromper, — on joue faux:

« Non, pas ça, s'écrie-t-elle, dans son langage enfantin. »

Que sais-je, que sais-je encore?

Je ne vous cite que quelques-unes de mes expériences personnelles; mais, cherchez dans les vôtres et dans celles de votre entourage. Bref, tout nous le révèle: *nos enfants* non seulement ont vécu: *beaucoup*, en plus, sont à des réincarnations fort avancées. Et il faut nous y attendre, et il faudra nous y habituer: ces êtres merveilleux deviendront de plus en plus nombreux.

Dans cette catégorie, — je ne dirai pas de privilégiés, mais de très évolués, — nous ne dirigeons plus leurs efforts. Ils connaissent assez de mystères, ils possèdent déjà assez d'acquis pour trouver, en eux, les ressources propres à leur nouveau développement; et, plus tard, à celui de leur entourage.

Leur phase est celle du bien sensible.

La preuve évidente que nous sommes très peu pour leur avancement, est que leurs aptitudes se manifestèrent en dépit de tout ce qui fait généralement obstacle; *enveloppe*, très peu développée, — faible par conséquent, — *milieu* souvent antipathique à leur précocité; *affinités* de parents, de frères, de sœurs, opposées aux leurs...

Car, ici, je ne m'occupe que des prodiges, enfants de l'étape humaine du *bien sensible;* l'éducation des autres dépendant presque totalement de leur entourage, et des circonstances où ils se meuvent.

Que de fois, — pour ne pas dire toujours, — ne voit-on pas. dans les familles, des rejetons, issus du même sang, tout à fait différents au moral et au physique?

Et ni les pays divers, ni les circonstances diverses qui présidèrent à leur conception, ne peuvent suffire à expliquer logiquement de telles divergences.

D'où provient maintenant cette heureuse invasion d'enfants extraordinaires?

Comme tous les progrès réalisés, elle dérive de deux causes:

1° De l'agent matériel;

2° De l'agent spirituel.

DE L'AGENT MATÉRIEL

La perfection, ai-je dit, naît de la complexité. Or, il n'y a jamais eu, depuis que la Terre existe, d'époque aussi complexe.

Après les longs siècles où chaque nation était restée, — pour ainsi dire, — hypnotisée par ses propres œuvres, par celles de ses propres enfants, nous en sommes enfin arrivés à l'universalité des rapports avec tous les peuples de notre Planète. Nous devons donc, par les éléments nouveaux infusés dans notre sang, dans nos habitudes, dans notre intelligence, dans notre cœur, devenir plus parfaits.

Ce n'est pas de voir une seule personne, pensant, agissant différemment que nous, qui détruira nos préjugés, qui dilatera nos idées, qui élargira notre cœur: c'est d'en avoir cent, mille, peut-être! et de constater qu'elles vivent aussi heureusement que nous, plus heureusement souvent!.. Cette constatation ne pouvait dériver que de la facilité des voyages. La promptitude, le confort dans les déplacements ont surgi; et aussitôt un colossal courant d'idées, d'opinions, — ainsi qu'un immense courant d'air, — a balayé la plupart de nos idées préconçues, de nos opinions fausses. En communiant avec nos antipodes, nous avons reçu de leurs intelligences développées librement, sous d'autres cieux, dans d'autres circonstances, le fruit de l'expérience tirée des choses et des faits qu'ils avaient vécu. En échange, nous leur avons transmis notre acquis.

Fraternel commerce! Merveilleux! splendide dans son double apport!...

Pourtant, il ne limite pas son action dans le domaine seul de la pensée. Des races différentes s'aimèrent, s'unirent. Le sang bouillant de l'Orient apporte son enthousiaste imagination, ses effluves ensoleillées à la froide et rêveuse épouse du Nord; et, le sud, dans son ardeur créatrice, éveille un nouveau monde à l'Occident.

Et ce second continent, qu'a fait naître la foi d'un Christophe Colomb, est si vivace, si fécond, que les petits-fils d'Amérique rendent, déjà, au centuple, ce qu'ils reçurent, jadis, de leur mère-patrie.

Intérêts usuraires que, fort heureusement, nos lois mesquines ne pourront jamais atteindre. Il n'y a que les gens superficiels qui puissent encore déplorer l'extension des échanges entre races, entre peuples. Ils ne jugent que sur les apparences. Sans doute, quelque mal naît de cette diffusion: mal causé par la mauvaise assimilisation d'habitudes, d'idées détournées de leur véritable conception. Mais ce n'est qu'un des petits côtés de l'infiltration de tout courant nouveau. Combien la somme du bien dépasse celle du mal!...

(*A suivre.*) L. d'Ervieux.

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

Deux années se sont bientôt écoulées depuis mon dernier article publié sur le magnétisme transcendantal; je vais aujourd'hui reprendre cette étude au point exact où je l'ai laissée, afin de faire dérouler peu à peu sous les yeux du lecteur les différentes manifestations de la pensée humaine, connues sous les noms divers de magie, goëtie, sorcellerie, etc.

Comme par le passé, je ne ferai d'abord qu'une exposition des faits dûment constatés et enregistrés par moi au cours de mes travaux et de mes observations journalières sans m'inquiéter des théories ayant cours, théories qui, en somme, toutes plus ou moins hypothétiques, n'ont d'autre valeur que celle donnée par ceux qui les soutiennent, sans penser que peut-être demain détruira l'échafaudage laborieusement construit hier et aujourd'hui.

Ceci dit et pour plus de compréhension, que le lecteur veuille se souvenir de ce que j'ai déjà dit ou bien se reporter à la première partie de ce travail paru dans les deux premières années de la *Paix Universelle*, c'est-à-dire jusqu'au numéro 47, portant la date 1er-15 novembre 1892.

Voici donc:

Bientôt se trouvant tous plus forts les uns que les autres, ils arrivent à ne plus pouvoir vivre ensemble, la vie de famille leur est à charge, ils sont en disputes continuelles; alors le père se fâche, et il ne trouve rien de mieux pour faire cesser cet ordre de choses que de recommencer ses conjurations dans le but de se débarrasser des gênants, ce qui a pour résultat immédiat de le faire enfermer une seconde fois, à la grande satisfaction de sa progéniture qui s'en croit débarrassée pour toujours.

Pendant ce temps la mère reste calme au milieu de la tempête, elle supporte avec la patience d'une sainte les peines physiques et mo-

rales que lui font endurer ses enfants, eux qui devraient être sa joie et sa consolation et qui au contraire se plaisent à lui faire subir toutes sortes de tortures par leur mauvais vouloir et leur jalousie réciproque; elle est le bouc émissaire voué à un martyre de chaque instant . .

. . . .

Depuis le jour où le chef de la famille fut interné pour la seconde fois, la maison fut abandonnée afin de se soustraire à l'obsession qui paraissait venir de ce milieu, chacun se croyait voué aux puissances infernales évoquées par le malheureux fou ; et comme la maison leur appartenait, chacun voulut en disposer à son gré, ce qui fut cause que les locataires, ne sachant à qui payer, s'abstinrent pendant plusieurs mois dans la crainte bien légitime d'être obligés de payer deux fois ; de là, nouvelle gêne pour chacun et disputes plus fréquentes entre tous : chacun était arrivé à désirer la mort ou la séquestration des autres pour pouvoir vivre en paix, et ainsi peu à peu ils arrivaient à commettre de véritables actes de folie, tour à tour hantés par la monomanie de la persécution.

Cas étrange et curieux que je livre à la sagacité et à l'analyse des savants et des penseurs, c'est que sur trois, il y en a toujours et régulièrement deux de malades et un aux idées plus saines, et, lorsque les idées s'altèrent vers l'un, la lucidité revient vers l'autre, *ils semblent soumis à l'influence néfaste de forces occultes qui se jouent d'eux* : véritables pantins, des liens invisibles les font mouvoir tour à tour.

Il est vrai qu'ils semblent prendre plaisir à ce qu'il en soit ainsi, les bons conseils qui leur sont donnés par ceux qui leur portent intérêt sont acceptés sur l'instant, mais, une fois livrés à eux-mêmes, ils n'y font plus attention et ils roulent de nouveau sur la pente de leurs passions.

Voici du reste quelques traits pris sur le vif qui peignent bien les unes et les autres.

Un jour, le plus jeune de ce triste trio vint me voir pour me demander un conseil au sujet de différents écarts auxquels se livraient ses aînés.

Après lui avoir donné les sages conseils que dictaient ma conscience et lui avoir montré qu'il devait agir avec prudence, douceur et bonté envers ces malheureux, il me dit : « Mais, monsieur, tout ce que vous me dites est bien beau, *mais je voudrais m'en défaire : donnez-leur donc une maladie et qu'ils en c... Après ça au moins je serai tranquille.* »

Un tel sans-gêne, un tel sang-froid, me soulevèrent le cœur de dégoût ; peu s'en fallut que je ne le mette à la porte pour oser me tenir un pareil langage ; mais, réfléchissant après tout que peut-être il était inconscient, et mon amour de l'humanité l'emportant sur ma raison, je le ramenai à de meilleurs sentiments et me contentai de lui faire une verte morale qui paraît avoir porté ses fruits.

Depuis cette époque il vient me voir de temps à autre afin de puiser au contact d'un milieu plus sain le calme et les conseils qui peuvent lui permettre de faire face à la tempête qui gronde sans cesse entre son père et ses aînés.

A quelque temps de là, l'aîné eut un accès de trouble de ses facultés qui eût pu lui coûter bien cher si des amis bienveillants n'avaient veillé sur lui.

Un soir, il quitte le toit paternel et reste plusieurs jours et plusieurs nuits à errer par les rues, toujours à la recherche d'un moyen pouvant le débarrasser de ses cadets, soit les faire enfermer comme fous, soit les faire mourir par un moyen occulte pour plus de sécurité, afin de jouir seul des revenus de leur immeuble représentant une certaine valeur.

Il entre enfin ; mais, craignant d'être envoûté par ses frères, il reste constamment sur ses gardes, il ne se couche plus ou bien ne s'allonge que quelques instants sur un canapé, prêtant l'oreille au moindre bruit afin de toujours faire face à ceux qui voudraient l'approcher.

Comme on le voit, cette obsession prend un peu la marche et la forme de celle subie par le père quand il fut interné la première fois.

Après être resté quelques semaines torturé de la sorte, un calme apparent fit place à l'exaltation, qui un instant avait tenu tous ses sens en éveil, mais par contre il est obsédé par l'idée du vol: c'est avec peine que l'on peut veiller sur lui pour l'empêcher de commettre ses larcins. Toutefois, sous l'action bienfaisante d'une volonté occulte qui le pousse vers le bien, il revient peu à peu à des idées plus saines.

Nous venons de voir le plus jeune et l'aîné avec leurs idées et leurs sentiments ; le cadet est bien le plus triste de nos trois personnages.

De son côté il veut aussi dominer, il ne pense que pour lui, ses passions et son orgueil lui font croire qu'il est un être à part doué d'un pouvoir à faire trembler l'Univers, il se vante à qui veut l'écouter que par son seul désir il peut incendier les cités les plus puissantes, anéantir en un clin d'œil ceux qui voudraient se mettre en travers de ses vues ; obsédé par l'idée des grandeurs, il veut être grand et pour mieux s'élever il se livre aux vapeurs abrutissantes de l'alcoolisme.

Bientôt du sommet des grandeurs qu'il rêve il descend dans la fange, les fumées de l'alcool lui créent les terribles hallucinations de l'ivresse où tout commence par être rose, pour devenir par la suite le rouge qui fait des victimes.

En effet, un soir qu'il a bu plus que de coutume, il rentre et cherche dispute à la pauvre mère dont le cœur déjà trop abreuvé de fiel se met à saigner davantage sous le coup des injures si souvent renouvelées.

Sur quelques sages observations qu'elle lui fait au sujet de sa conduite il se retire dans sa chambre, où, sitôt seul, il prend un rasoir avec lequel il se lacère le bras gauche afin de se donner la mort ; mais, comme d'après un proverbe bien connu il y a un Dieu pour les ivrognes, la mort ne vient pas malgré les horribles blessures qu'il s'est faites.

Surpris de ne rien entendre après la scène orageuse qui vient de se passer, ses frères entrent vers lui pour voir si un heureux hasard ne se serait pas mis de la partie et ne les aurait pas délivrés pour toujours, par suite d'une congestion alcoolique, puisqu'ils n'ont qu'un but : se débarrasser les uns des autres; mais quelle n'est pas leur surprise, au lieu de trouver un corps froid et inerte, de ne trouver qu'un être tout ensanglanté se faisant un malin plaisir de vivre malgré eux.

Lorsqu'ils lui demandent la cause de l'état dans lequel ils le trouvent, il s'empresse de la leur faire connaître, afin de les *ennuyer davantage* (ce sont ses propres paroles) ; « c'est, dit-il, pour me faire soigner; pendant ce temps le diable ne vous tourmentera pas et je pourrai mieux réfléchir aux moyens que je dois employer pour me défaire de vous. »

. . . .

Voilà donc une famille qui s'envoûte elle-même par désir d'envoûter les autres, au moyen de la magie noire, où tous deviennent les premières victimes de leurs propres actions.

Chaque fois que l'un ou l'autre fait une évocation à l'esprit du mal, le mal se fait sentir davantage à l'évocateur ; ce n'est que par la réaction d'évocation ou bien par une volonté occulte, qu'ils doivent de ne pas être enfermés tous comme de pauvres fous, malfaisants ou dangereux.

Continuons notre étude vers d'autres et nous verrons par la suite que tous sorciers ou envoûteurs, à quelque classe qu'ils appartiennent, sont toujours victimes d'eux-mêmes ou de leurs agissements; le mal se fait son propre bourreau, mais il n'est jamais juge et il ne peut en aucun cas agir contre le bien : il ne fait que se retourner contre lui-même.

Nous avons vu s'accomplir les mystères de la nuit et les résultats d'une évocation, une famille entière aux prises avec Satan (1), nous allons en voir d'autres qui, pour ne pas être entrés dans le domaine de la folie, ne subissent pas moins les conséquences de leurs actions.

(*A suivre.*) PHAL-NOSE.

CORRESPONDANCE

MON CHER DIRECTEUR,

Bravo! pour l'appel libéral et vraiment spirite que vient de faire *La Paix universelle* dans le but de réunir un congrès humanitaire international en 1900. Ainsi que je l'ai dit maintes fois, il faudrait non seulement que les *spirites* et les *spiritualistes modernes*, tel que ces mots ont été compris en 1889, fassent partie du congrès au même titre, mais que le Pape et le matérialiste, s'ils sont *amis de la Vérité*, puissent en faire partie de *droit*.

L'homme n'est né ni méchant, ni hypocrite, sinon Dieu n'est pas... Aucun homme, à moins d'être « malade » ou « ignorant », ce qui revient au même, ne ferme les yeux à la lumière.

D'où vint le désaccord qui subsiste entre l'idée morale et l'acte?

« Il vient le plus souvent, comme on l'a fait justement observer, de ce que l'idée n'est par complète ni absolument démonstrative. Vous ne verrez jamais un géomètre enseigner que 2 et 2 font 4 et régler ses actes comme s'ils faisaient 5; vous ne verrez jamais un physicien enseigner que les corps sont pesants et se jeter par la fenêtre avec l'espoir de ne pas tomber; c'est qu'ici les idées sont des certitudes. »

Il n'y a donc pas à se faire d'illusion : pour que la grande solennité de 1900 puisse réussir, il faut que les spirites et les spiritualistes modernes commencent par donner le bon exemple au point de vue *moral*, ainsi qu'au point de vue scientifique.

La Paix Universelle en tant que *spirite* et M. A. Jhouney en tant que *spiritualiste moderne* viennent donner l'exemple *moral* en se tendant la main. Je ne doute pas que leurs amis ne les suivent dans cette belle voie.

Reste le côté *scientifique*... Qui va donner l'exemple?

N'attendons pas la veille du congrès pour entreprendre une pareille œuvre, sinon les uns arriveront avec leur *brouillard*, les autres avec leur *empirisme*, et on nous dira: « *Médecins, guérissez-vous vous-mêmes.* »

Prenons garde, l'humanité est à la veille de revoir les plus mauvais jours de l'histoire. Si la guerre sociale venait à éclater, elle serait épouvantable. Notre culpabilité serait grande, nous mériterions le plus profond mépris, pour ne pas l'avoir empêchée.

La tâche est belle entre toutes, n'hésitons pas, nous vaincrons les plus opiniâtres, car il n'y a rien d'aussi opiniâtre qu'un fait. Le temps est passé où la neutralité avait une *apparence* de raison ! Ne pas s'unir ouvertement aujourd'hui pour éclairer les hommes serait plus qu'un crime, ce serait une lâcheté.

Élargissons jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

Car *certain* monde de l'*au-delà* n'est peut-être pas innocent du mal qui se prépare...

A l'œuvre donc pour qu'en 1900 tous les *amis de la Vérité* puissent se dire, comme les pèlerins de la première Pentecôte: « Quoi ! la plupart de nous ne se connaissaient pas, nous étions des frères ennemis ; chacun de nous parlait un langage différent, ne voyait la vie que dans état d'égoïsme, et aujourd'hui nous nous entendons, nous nous comprenons, nous parlons une même langue, et nous sommes transportés de joie en découvrant que nous sommes frères, nous qui nous croyions ennemis! » Alors, alors seulement, les hommes comprendront la puissance invincible de *la science unie à la fraternité*, que l'humanité devenue égoïste et intolérante connaît de moins en moins.

Cordiales poignées de mains.

J. BOUVÉRY.

MORALE DU SPIRITISME

Le spiritisme est l'antithèse de l'égoïsme; il a pour principe le dévouement envers tous les hommes et l'amour du prochain. C'est l'ensemble des penchants et des instincts bienveillants mis en pratique. La morale sublime du spiritisme enseigne l'amour des uns pour les autres. Elle solidarise toutes les aspirations et tous les sentiments humains dans l'harmonie sociale.

Cette philosophie harmonique est la seule voie pour arriver à une entente sociale; elle est la seule qui oppose à l'égoïsme étroit, qui isole les membres de la société, la fraternité et la solidarité qui les unit dans un sentiment d'union et de liberté.

L'amour de nos semblables élève l'âme et inspire les plus beaux sentiments de générosité et de grandeur morale. C'est la fraternité humaine et la solidarité généralisées; c'est l'âme épurée, personnifiée dans la bienfaisance.

Ceux qui calomnient cette belle philosophie ignorent que ce sont ses véritables adeptes qui sont les fondateurs de la plupart des œuvres de bienfaisance et des institutions philanthropiques; que ce sont eux qui songent aux malheureux sans asile et sans pain; que ce sont eux qui tendent une main secourable à toutes les misères, à toutes les afflictions; que ce sont eux qui font aimer la vie à ceux qui la maudissent; que ce sont eux enfin qui aplanissent les aspérités du chemin de la vie et qui s'efforcent de concilier tous les intérêts et de les faire converger vers l'harmonie sociale.

Cette sublime philosophie a pour loi l'amour du prochain et pour règle: « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fût fait; faites, au contraire, ce que vous voudriez qu'il vous soit fait. »

Le vrai spirite travaille avec persévérance à la régénération morale et à l'amélioration sociale. Sa conscience est éclairée par les lumières de la raison. Sachant d'où il vient, ce qu'il est et où il va, il ne peut se méprendre sur sa destinée. Le spiritisme démontre la vérité de la vie éternelle; il affirme le droit et accepte le devoir; il travaille donc au triomphe de la justice, de la fraternité et de la solidarité.

(1) *Sous cette dénomination nous désignons tout ce qui est mal et cause de mal.*

Cette doctrine progressive améliore les mœurs, éclaire la conscience et guide la raison. Son principal objectif étant le progrès et les tendances à la perfection, sa devise est : Amour, justice et solidarité.

Les principes spirites, reposant sur l'évidence absolue, sont clairs et limpides. Calme et pur, le spirite marche à visage découvert ; il proclame la vérité comme une philosophie consciente. Ayant conscience de la valeur des principes qui lui servent de guide, il ne cherche pas à en imposer par des fantaisies illusoires et par des faits indémontrables.

Le problème de l'existence de Dieu et de l'âme immortelle se pose clairement. Dans cette situation, le doute ne peut exister. La destinée humaine se montre dans toute la plénitude de son rayonnement infini.

Dans le cours de la vie, toutes ces questions se posent devant les plus sceptiques ; aux heures de silence et de recueillement, la conscience étouffée se réveille. Ceux dont la mauvaise conduite fait désirer le néant ne peuvent éviter les inquiétudes d'une situation anormale essentiellement douteuse. Les vérités par eux méconnues n'en sont pas moins réelles. Aussi, des points d'interrogation qui les troublent se posent sans cesse devant eux. Ces interrogations implacables sont pour eux des fantômes effrayants.

Dieu est la puissance invincible et l'élément essentiel de la nature universelle ; il vit en elle et elle en lui. Les beautés de l'univers ont des harmonies pour l'âme, des tableaux séduisants pour la pensée, des tendresses suaves pour le cœur.

Le matérialiste qui attribue tout à la nature, niant l'existence de Dieu, et l'anthropomorphiste qui attribue à Dieu une figure humaine sont dans l'erreur l'un aussi bien que l'autre, car l'un et l'autre matérialisent Dieu.

L'homme qui sonde les secrets de la nature pénètre successivement du connu à l'inconnu, du visible à l'invisible, de la loi manifestée à la loi pensée, de la force sensible à la force originelle et de l'apparence corporelle à la cause virtuelle.

Le progrès est essentiellement ascensionnel.

Déchaud.

Expérience d'extériorisation de la sensibilité

J'ai déjà parlé dans la *Paix Universelle* de l'expérience du mandeb, mot arabe qui signifie sommeil. Voici en quoi elle consiste. Je place au milieu d'un guéridon une carafe en cristal pleine d'eau ; derrière la panse de la dite carafe est posé un bougeoir pourvu d'un bout de bougie allumée dont la flamme se voit de l'autre coté, à travers la panse.

Un sujet hypnotisable se trouve assis près du guéridon de ce même côté opposé à celui du bougeoir et fixe les yeux sur la flamme de la bougie ; au bout de cinq à six minutes le sujet s'endort et reste plongé dans un profond sommeil magnétique. Je recommençais il y a quelques jours l'expérience avec le même succès que d'habitude, lorsque l'idée me vint d'essayer si par le moyen du mandeb je pourrais produire le phénomène de l'extériorisation de la sensibilité. J'ai fait approcher une autre table près du sujet, à une distance de 13 centimètres environ de son bras droit et j'ai placé du côté de ce même bras, tout au bord de la table, un verre plein d'eau. Le sujet étant endormi, je le laissai dans son profond sommeil et j'attendis un certain nombre de minutes, six à huit à peu près, puis je pinçai rudement le sujet dans différentes parties de son corps, remplissant l'office d'un véritable bourreau. Le sujet ne bougea pas, il ne sentait rien, c'était un cadavre. D'autres personnes exercèrent chacune à leur tour leur férocité sur lui, il ne donna aucun signe de douleur : l'insensibilité était complète, absolue. Je me mis alors à pincer fortement l'eau contenue dans le verre, le bras droit voisin du verre fit un mouvement très accentué, tandis que l'autre bras, le bras gauche, restait complètement immobile. Je recommençai à torturer l'eau avec mes pincements comme j'avais torturé le corps charnel du sujet et le même bras droit eût un mouvement bien plus accentué encore ; ce mouvement est l'expression d'une vive douleur. Le bras gauche continuait à garder son immobilité. Il est probable que, si le verre eut été placé à gauche au lieu d'être placé à droite, le bras gauche aurait senti de la douleur comme le bras droit. Les personnes qui assistaient à l'expérience se mirent aussi à pincer l'eau et le même phénomène se produisit exactement. J'avais déjà tenté plusieurs fois l'expérience de l'extériorisation de la sensibilité avec succès, mais avec le secours des passes, ayant pour m'aider M. A. Costet, jeune et habile magnétiseur. Cette fois, volant de mes propres ailes, au lieu des passes j'ai eu recours au mandeb, procédé purement hypnotique, et j'ai obtenu tout seul absolument les mêmes effets qu'avec les passes. Je considère mon expérience comme intéressante et très heureuse, mais je ne veux pas en exagérer l'importance : elle est bien médiocre comparée à celles M. le comte de Rochas, qui sont bien plus grandioses, bien autrement merveilleuses ; je ne suis qu'un pâle copiste, M. de Rochas est un savant magicien dans toute l'énergie de l'expression ; il peut hardiment entrer en lutte avec les plus fameux thaumaturges de l'Orient. La personne que j'ai endormie par le moyen du mandeb est un jeune fillette de treize ans, Olympe Masson, fille d'un des mes meilleurs sujets. Ce qui ressort de ma tentative, c'est qu'elle vient confirmer les phénomènes obtenus par M. le comte de Rochas et prouve qu'ils ne reposent pas sur l'illusion et qu'ils ne sont pas, comme quelques-uns se l'imaginent l'effet de la suggestion. La fillette plongée dans le sommeil ignorait ce que je voulais obtenir d'elle, et de mon côté je ne lui ai point suggéré qu'elle éprouverait telle ou telle douleur en pinçant l'eau ; elle ne se doutait pas que j'avais fait mettre à côté d'elle, dans le voisinage de son bras droit, un verre d'eau.

Horace Pelletier,

Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie.
à Candé par les Montils (Loir-et-Cher).

NÉCROLOGIE

C'est avec une profonde douleur que nous faisons part à nos lecteurs de la désincarnation, à l'âge de 63 ans, de Mme Marie-Alexandrine Delanne, née Didelot, dont l'enterrement civil a eu lieu à Paris le lundi 27 août dernier.

Compagne affectionnée de notre digne ami Alexandre Delanne,

notre sœur s'est montrée ici-bas d'un rare mérite ; toujours à la peine, elle a pu par sa merveilleuse faculté rendre de nombreux services à la cause spirite.

Nous faisons des vœux pour que son Esprit recueille dans l'au-delà les bienfaits de sa mission d'amour et de dévouement, et nous prions Dieu qu'il lui permette de consoler efficacement les cœurs meurtris qui la pleurent, auxquels nous présentons nos sentiments de profonde, condoléance.

SOUSCRIPTION

en faveur de F.-K. GABORIAU

Le but que nous poursuivions étant atteint, nous fermons aujourd'hui la souscription ouverte en faveur de F.-K Gaboriau.

Nous remercions vivement ceux de nos amis qui ont entendu notre appel ; *néamoins nous rappelons que notre œuvre de secours immédiat se continue sans interruption ;* les misères étant toujours nombreuses la *Paix Universelle* se fait un devoir de distribuer équitablement, au fur et à mesure du besoin, aux plus nécessiteux les sommes recueillies chaque jour à cet effet.

Le 25 août, reçu à nouveau d'un anonyme, 10 francs. Au nom de ceux qui souffrent, merci.

Cours de Magnétisme appliqué à la Thérapeutique

Le dimanche 7 octobre prochain, A. Bouvier reprendra son cours de magnétisme appliqué à la thérapeutique.

Comme par le passé les cours auront lieu les 1er et 3e dimanches de chaque mois, de 3 à 5 heures du soir, et comprendront une partie théorique et une partie pratique, c'est-à-dire, orale et expérimenale.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser à M. A. Bouvier, 5 cours, Gambetta.

BIBLIOGRAPHIE

Collection A.-L. Guyot : LOUIS DE REMORA, *Les Doctrines et les Pratiques du Spiritisme;* prix : 0,20 centimes.

Ce petit livre de près de 200 pages mérite qu'on s'y arrête un instant, la lecture en est facile et attrayante, c'est un résumé des doctrines d'Allan Kardec, que tous les spirites et spiritualistes auront à cœur de posséder.

∴

Contes spirites, par ALPHONSE ARGENCE, ouvrage médianimique, in-18 de 400 pages environ, illustré de 166 vignettes dessinées par l'auteur, d'après des croquis médianimiques.

Prix en librairie, 5 francs; PAR SOUSCRIPTION, 4 francs.

Cet ouvrage rempli de documents et plein d'originalité fera les délices de tout le monde.

Pour bénéficier de la remise accordée aux souscriptions (4 fr. au lieu de 5 fr.), il suffit à nos lecteurs d'envoyer leur adhésion purement et simplement.

Les souscriptions peuvent être adressées indistinctement à la rédaction du *Spiritisme*, 2, Place du Caire, à Paris, ou chez l'auteur, M. Alphonse Argence, rue des Donjons, à Soisy-sous-Etiolles (Seine-et-Oise).

L'ouvrage sera expédié contre remboursement.

∴

La Jeune Mère, journal illustré, 19e année, 6 francs par an. — Le numéro : 60 centimes franco. Bureau : 1, rue de Provencel Paris.

Les jeunes femmes ont à leur disposition un grand nombre de journaux spéciaux qui leur apprennent comment elles doivent s'habiller, organiser un dîner, une soirée, mais ne leur enseignent pas l'art de nourir leurs nouveau-nés, d'élever les enfants, de leur conserver la santé et l'existence.

Le journal *La Jeune Mère*, du Dr BROCHARD, donne ces indications. Il contient de précieux enseignements sur l'allaitement maternel, l'emploi du biberon, sur l'alimentation, la dentition, le sevrage, la vaccination, les soins de l'enfance et tout ce qui intéresse la santé de la mère. C'est une très utile publication, et le complément obligé de tous les journaux que reçoivent les jeunes femmes.

∴

Vient de paraître, chez Chamuel, le deuxième volume du MAGNÉTISME CURATIF, *Psycho-Physiologie*, par A. BUÉ (1) Ce volume, qui fait suite au *Manuel technique*, publié l'an dernier, traite de l'*Hypnotisme*, du *Somnambulisme*, de la *Fascination*, de la *Catalepsie*, de la *Léthargie* et de la *Clairvoyance magnétique*, et expose dans ses curieux développements la Loi Physique, implicitement contenue dans cet aphorisme de la doctrine *mesmérienne :* « Il n'y a qu'une Vie, qu'une Santé, qu'une Maladie, » loi basée sur une *Trinomie* universelle, qui régit tous les phénomènes de la Nature.

M. A. BUÉ dédie le fruit de ses longues et patientes recherches à ceux qui *pleurent* et à ceux qui *souffrent;* il pouvait aussi le dédier à ceux qui *aiment* et à ceux qui *pensent*, car ce livre est l'œuvre d'un penseur et d'un homme de Bien, qui a sincèrement cherché la Vérité en vue du bonheur de tous.

En soulevant un coin du voile qui cache l'avenir de la science et en nous incitant à aimer et à secourir notre prochain, il éveille en nos cœurs des sentiments altruistes et y fait naître l'Espérance !

∴

On trouve tous les ouvrages d'occultisme, magnétisme et spiritisme au bureau du journal, 5, cours Gambetta.

(1) Un fort volume in-18 de 500 pages avec le portrait de l'auteur et des planches dans le texte. Prix : 3 fr. Paris, 29, rue de Trévise.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 93 — 10 Centimes — 1er-15 OCTOBRE 1894

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE :

LA BONTÉ

Parmi les sectes qui se disputent l'empire de la terre en se frappant réciproquement à grands coups de la *lettre qui tue* et qui sert surtout à déguiser les ambitions humaines ou l'action *des forces des ténèbres*, il en existe deux principales que je ne puis désigner autrement ici, pour éviter de jeter le trouble dans bien des âmes, de scandaliser bien des frères sincères.

L'une prétend adorer le *bon Dieu*.

L'autre prétend adorer le *Dieu bon*.

N'est-ce pas vraiment jouer sur les mots ? Les uns et les autres reconnaissent *la bonté* comme attribut principal de leur Dieu. D'ailleurs, on ne saurait présenter aux hommes une face divine qui n'ait pas ce caractère de bonté, tant celle-ci est nécessaire au monde, la condition essentielle de sa conservation et de la vie.

Combien, par suite, il serait plus simple d'adorer la *Bonté !* N'est-ce pas elle qui est aimée universellement, qui manque aux hommes et que les hommes cherchent, que les prophètes, les saints, les Bouddhas, les Christs, les Messies en général sont venus nous révéler ?

Ne suffit-il pas de la chercher partout, de la prendre pour guide, de s'y conformer intimement, et peut-on penser que l'homme qui n'aura eu qu'un culte dans sa vie, celui de la *Bonté*, soit dans l'erreur et mérite damnation ?

Il suffit de poser la question pour la résoudre : le fait répond *non*, le cœur répond NON, la raison répond *non*.

Je dis : le fait répond *non*. En effet, tout homme bon dans tous les pays et dans tous les temps est considéré comme une *bénédiction*.

Tous l'aiment et aspirent à son approche. Tous sentent qu'en lui le divin est présent. Les pouvoirs magnétiques dont il dispose, pour la guérison de ses semblables, qu'il soit chrétien, derviche ou yogui, le prouvent surabondamment.

Adorez la BONTÉ SUPRÊME et tendez toutes vos forces vers elle ; parfois, elle s'incarne dans les médiums divins, et ceux-ci répètent tous : *Aimez-vous les uns les autres.* Sachez la reconnaître partout. Pensant que nous sommes tous enfants du même père, dites-vous que ce père ne doit abandonner aucun de ses enfants.

Il n'y a de vraie religion que celle de la *Bonté*. Elle est universelle.

Les cultes ou modes de culture sont d'autant plus parfaits qu'ils tendent davantage à la développer parmi les hommes, à rendre ceux-ci plus profondément *meilleurs*.

ELEK.

LA DOULEUR

La douleur est la compagne inséparable de l'humanité terrestre. Toute créature qui vit est assujettie dès sa naissance à l'éprouver. La douleur est le mal suprême attaché aux créatures. Elle existe dans tous les états de la société ; mais elle s'accroît en proportion de la sensibilité individuelle et des dérèglements humains. Mais, au sein des mondes universels, il s'élève plus d'accents douloureux que de cris joyeux.

Oui, la douleur est partout. L'homme le plus parfait n'en est pas exempt. Il l'apporte en naissant, puisque son apparition dans le monde se manifeste par des pleurs.

Nous ne vivons que pour mourir, et chaque instant de notre vie est abreuvé de quelque souffrance. Pendant que les uns se réjouissent

dans une insouciance momentanée, il est des malheureux qui luttent pour l'existence et des malades qui se débattent contre la mort. Il en est d'autres plus affligés encore qui endurent de perpétuelles souffrances.

La vie humaine est une continuelle agonie. Les joies terrestres sont des lueurs qui passent comme l'éclair qui sillonne les nues. Mais on se blase sur toute chose; l'habitude émousse la sensibilité et atrophie le sentiment. On se fait d'étranges illusions de santé, de bonheur et des jouissances éphémères de la terre.

La souffrance et la douleur sont le partage de l'humanité terrestre.

Quel est l'homme qui a pu étancher la soif ardente de son âme? Il se souvient des beautés de l'espace et des mondes supérieurs; la main puissante qui l'a créé a laissé des traces de sa grandeur infinie. Aussi l'âme humaine passe sans cesse d'une affection à une autre. Elle n'a donc rien de stable dans ses désirs, dans ses projets; elle dévore avec une rapidité effrayante tous les éléments de la vie: elle est insatiable dans ses désirs, dans ses aspirations. Vivre, c'est se débattre dans le vide; c'est se bercer de rêves enchanteurs, de douces illusions formés et sans cesse détruits; c'est abreuver son cœur de déceptions et de déboires; c'est constater chaque jour, chaque instant, l'inanité des plaisirs, des grandeurs et de la fortune.

Vivre, c'est rejeter tour à tour ce qu'on aimait pour désirer d'autres aliments de bonheur; c'est toujours chercher des joies qui s'enfuient comme des mirages lointains. En vain les hommes mondains livrent-ils leur cœur aux passions, leur esprit à la recherche de la fortune et des grandeurs, leur corps aux voluptés, ils ne sont point heureux. Le passé leur pèse comme un regret et un remords; le présent leur est insuffisant ou fastidieux: ils attendent toujours le bonheur du lendemain.

On s'abuse étrangement quand on croit que ceux qui sont au faîte de la fortune, des honneurs et du pouvoir sont heureux. Le bonheur n'est pas plus sur le trône que dans la chaumière.

Voyageur sur la terre, nous nous trompons sur le but de notre mission. L'infini pouvant seul désaltérer la soif ardente qui nous dévore, c'est donc uniquement vers l'harmonie universelle que nous devons tendre.

Les hommes oublient malheureusement le but vers lequel ils doivent marcher.

Les pauvres infortunés, qui passent leur vie dans les épreuves de toute sorte et qui sont purifiés au feu de la douleur, perdent souvent de vue les récompenses qui les attendent; les pauvres parias de la société, qui trempent leur pain dans les sueurs et dans les larmes, qui n'ont quelquefois point d'abri pour leur famille, ni de grabat où reposer leurs membres fatigués, oublient souvent que leur bonheur n'est pas de ce monde.

Pauvres exilés sur cette plage de douleurs, prenez courage, les joies et les délices vous attendent dans votre véritable patrie.

Le Dieu qui mit en vous les amours qui animent vos cœurs, saura vous dédommager de toutes vos peines et vos souffrances; car la mort n'éteint point les amours de la terre; les amis qui nous quittent vont nous attendre dans l'erraticité.

Que notre courage la ranime à la vue du bonheur infini qui nous attend; travaillons sans cesse à notre avancement, à notre futur bonheur réel.

Déchaud.

MAGNÉTISME TRANCENDANTAL

(Suite)

Nous sommes dans le domaine de la magie, domaine où se dressent encore les autels où la bêtise humaine se plaît à se faire exploiter; aussi voyons-nous chaque jour, en notre fin de siècle que l'on taxe de progressiste, de prétendus mages renchérir sur cette science d'un passé nébuleux, et s'en faire un tremplin qui doit servir leur ambition personnelle; mages dont le pouvoir évocateur réside tout entier dans le bruit du tam-tam ou de la grosse caisse servant à attirer les badauds dans leur église, mais incapable de faire œuvre utile en ce qui regarde l'amour du prochain.

Il est vrai qu'il y a mage et mage, et cela selon les œuvres accomplies, et tel faisant œuvre méritoire aujourd'hui fera peut-être œuvre néfaste demain suivant que la passion de la chair dominera sur la faiblesse de l'esprit, ou bien que la sagesse de l'esprit saura imposer des bornes aux différents besoins de la chair.

Il ne faut pas oublier la *Loi* des causes et effets.

Tous les hommes, étant sujets à l'erreur et partant de là également responsables de leurs inconséquences, subissent en toutes circonstances les effets directs dont eux-mêmes sont la propre cause.

Mais, en aucun cas, qu'il soit mage, magiste ou magicien, l'homme ne peut agir sur son semblable qu'en le trompant dans ses intérêts privés, lorsqu'il y trouve lui-même un bénéfice quelconque; mais il ne peut par une action *occulte*, quelle qu'elle soit, servir ses appétits ou ses vices, comme je vais le démontrer par des faits.

En l'année 1888, une dame J., habitant le cours Gambetta, n°..., ne pouvant vivre avec son mari et ne pouvant obtenir son divorce pour des choses que je n'ai pas à connaître, conçut l'idée de le faire mourir par envoûtement afin de jouir plus vite de toute sa liberté.

Comment faire?

Adroitement elle questionne les uns et les autres au sujet des sibylles et des sorcières en renom, car elle ne veut agir qu'à coup sûr, devrait-il lui en coûter fort cher.

A force de recherches, elle met enfin la main sur l'objet de son rêve, une certaine dame C., leveuse de sort émérite, qui doit exceller non moins à les donner.

Après une entente préalable, notre sorcière s'engage à lui rendre le service demandé, à la condition expresse qu'elle n'en parle à personne, car la moindre indiscrétion pourrait les perdre toutes deux, mais elle ne peut agir qu'après un premier versement de 50 francs.

Pensez donc, il faut se procurer les éléments nécessaires à l'œuvre de mort!

Enfin les premières précautions sont prises; il ne reste plus qu'à exécuter l'œuvre magique d'où dépend tout le succès.

Cette œuvre, comme toutes, les autres doit s'accomplir la nuit à la faveur des étoiles.

C'est au milieu de quatre chemins aux environs de la Mouche que l'heure de la mort va sonner pour le mari gênant.

Mais, que de précautions pour que l'œuvre soit féconde en résultats!

Suivre à la lettre un rituel imposé n'est pas toujours facile.

En cette circonstance, il faut se procurer une poule noire, la tuer d'un seul coup en lui coupant la tête, et sans qu'elle crie ; de plus, il ne faut pas être souillé par une seule goutte de sang et l'enterrer soi-même au milieu des chemins, le plus promptement possible sans se retourner une seule fois en arrière, puis marcher à reculons un certain nombre de pas sans se préoccuper des bruits qui peuvent se faire entendre; ensuite reprendre sa marche en avant et rentrer chez soi avec le cœur de la poule préalablement arraché, dans lequel sera enfoncée une épingle qui doit certainement donner la mort sans laisser d'autres traces què la rigidité cadavérique de l'envoûté ; le reste regarde la sorcière.

Il est à croire que dans ce cas comme dans tant d'autres le rituel n'ait pas été rempli avec toute l'exactitude voulue : peut-être que la lune manquait à l'opération, une tache de sang, que sais-je enfin ?

Ce qu'il y a de bien certain, c'est que, confiante en l'efficacité de l'œuvre magique, dès le lendemain voulant juger de l'effet par elle-même, Mme J. va s'enquérir de son mari ; elle le rencontre mieux portant que jamais.

Complètement désillusionnée et ne sachant quelle contenance tenir, une scène a lieu au cours de laquelle elle reçoit force horions.

C'est là le commencement de la fin.

Le jour même elle va conter sa mésaventure à la sibylle et quelle ne fut pas sa surprise en se trouvant en face de la poule noire qu'elle avait tuée la veille. Un acolyte de cette dernière l'avait retirée du trou afin de pouvoir en vivre le lendemain ; c'était sans doute pour cette raison qu'il ne fallait pas regarder derrière soi !

Ainsi, pour une œuvre magique qui doit donner la mort, on trouve *cinquante francs à dépenser, une poule noire à faire manger et un mari pour frapper* ; c'est là le plus clair de la magie.

Du reste, comme un fait ne suffit pas pour jeter assez de jour sur ces questions qui ne reposent absolument que sur une superstition entretenue à dessein par des classes intéressées, j'apporterai d'autres faits d'ordres différents pour bien asseoir les conclusions que j'aurai à formuler.

(*A suivre.*) PHAL-NOSE.

LES ENFANTS

(*Suite*)

Oui, l'histoire nous a toujours montré les bienfaits découlant du rapprochement des peuples, même dans des contacts commencés par les hostilités des guerres. Sans remonter très haut, les croisades, en confondant dans les mêmes dangers le seigneur et le manant, firent éclore le germe qui devait saper la féodalité. Ce sont les guerres d'Italie qui ont amené la Renaissance. C'est celle de Cent ans qui, auparavant, avait groupé les intérêts des suzerains vers un même but : sauver la patrie commune.

Aucun peuple ne peut côtoyer son voisin, se mesurer avec lui, fouler son sol, sans en tirer un profit moral, sans progresser de quelque manière. Peut-être que, dans le deuil immédiat, dans les horreurs premières, dans l'affreux cortège des batailles, quand on est encore à cicatriser les blessures, ce *gain* n'est point visible, dès l'abord...

Mais laissez le temps effleurer de son aile cette enveloppe matérielle que revêtent les événements ; cherchez l'esprit des résultats acquis, et vous trouverez toujours un pas en avant, dans le grand œuvre du perfectionnement de l'individu et de la collectivité.

Ces faits, nés de corps à corps, s'ils sont pourtant féconds en conséquences heureuses et progressives, que ne devons-nous pas espérer de cette communion toute fraternelle de l'Asie avec l'Europe, de l'Amérique avec l'Austrasie, etc., telle qu'elle s'est établie aujourd'hui.

Il n'y a pas besoin d'être optimiste pour juger que ses effets seront grandioses..., il ne s'agit que de connaître la puissance du carré des nombres.

A présent que j'ai démontré suffisamment les bienfaits de cette complexité, pour ne laisser aucun doute touchant sa grandeur, je n'ai qu'à analyser des agents limités, pour illustrer leur pauvreté, leur étiolement, leur décomposition même, lorsque aucune substance étrangère ne concourt à les rajeunir, à les enrichir.

Si les temps modernes n'avaient pas été témoins de cette poussée impérieuse vers le mélange des races, sans énumérer tous les peuples dégénérés qui auraient disparu, je n'en citerais qu'un seul comme exemple : le Juif, continuant à se marier exclusivement avec sa coréligionnaire, — quelquefois cinq fois sa parente, — aurait donné naissance, de plus en plus, à des enfants scrofuleux, incapables de transmettre, après quelques générations, autre chose qu'un sang impur et empoisonné.

Ses persécutions, — heureusement pour lui, — au moyen âge, le forcèrent d'émigrer. S'il prit encore une compagne de même tradition que la sienne, du moins lui apporta-t-elle des tendances nouvelles, des éléments physiques différents puisés dans une autre atmosphère, dans une nourriture, dans un climat dissemblables. Les intérêts commerciaux, — de nos jours, — poussent l'Israélite dans les cinq parties du globe. Il peut, par un mariage, contracté dans ses périgrinations lointaines, renouveler son sang. Il le peut encore, et il le pourra, de plus en plus, à mesure que les préjugés décroîtront, — en épousant une catholique ou une protestante. Ce n'est qu'à ces conditions qu'il conjurera l'atavisme néfaste de sa santé. Son intelligence remarquable, due plus particulièrement à la tension constante de toutes ses facultés, mises en éveil pour échapper à nos iniques procédés, envers lui, plus qu'à sa constitution physique, finirait par sombrer dans le farniente du bien-être si, à notre époque, il ne visait à la régénération de sa race. Régénération qu'il n'obtiendra qu'au prix de nombreux croisements : application physique du perfectionnement par la complexité.

Donc, les améliorations sans nombre qui proviennent des connaissances emmagasinées de la vieille Europe, s'adjoignant, tous les jours, aux progrès de la nouvelle Amérique, de l'Asie, de l'Afrique même, — nul pays ne nous faisant faillite de ses dons, — contribuent et contribueront encore à former des enveloppes matérielles plus saines, plus affinées, plus belles enfin.

Grâce aux principes de l'hygiène, à la complexité des éléments constitutifs, la population américaine est merveilleuse de beauté et d'aptitudes intellectuelles ; et, depuis une dizaine d'années, nous remarquons dans nos villes une armée de jeunes filles plus saines, plus grandes, plus jolies que leurs mères ; et, parmi nos enfants de huit ou neuf ans, beaucoup sont étonnants, physiquement parlant.

L'élément physique de l'être humain, s'améliorant sans cesse, *par sa complexité*, fournit au principe vital spirituel des organes qui lui permettent de s'élever de plus en plus, suivant l'admirable loi du progrès.

L'AGENT SPIRITUEL

Chaque être, en se dépouillant de son enveloppe matérielle, emporte avec lui le cortège de ses actes bons et mauvais, de ses pensées élevées ou de ses pensées rampantes, de son développement intellectuel enfin : c'est son avoir. Et, depuis ses débuts dans le plan objectif jusqu'à sa dernière vie évoluée, à chaque étape, il n'a pas perdu la plus infime parcelle de sa conquête sur le mal, par le bien. Il a tout capitalisé : sciences, arts, délicatesse du cœur, grâce, adresse, harmonie, équilibre : tous les plans, en un mot, où il s'est exercé. Il possède le degré de perfection dont il a été, lui-même et lui seul, l'artisan, selon des lois admirables !...

Il lui a plu, pour s'améliorer, d'utiliser toutes les ressources que lui offrait l'Univers, que lui présentaient les multiples circonstances où il était mêlé, où il jouait un rôle ; il a fourni une carrière remplie par la plénitude du bien réalisable et requise par chaque degré du transformisme par lequel il a dû passer : Il est alors très évolué, très avancé dans ses jouissances spirituelles ; très complet dans la puissance qu'il exerce sur lui-même, sur l'homme, sur la nature. Il est plus près du bonheur, de l'amour universel ; il les sent, il les goûte !...

S'est-il peu servi, — au contraire, — des occasions de se perfectionner ; au lieu d'immenses efforts, a-t-il préféré les sacrifices modérés : il doit répéter ses réincarnations dans les échelons inférieurs... Comme celui qui s'est hâté, il a tissé sa propre félicité, souvent peu enviable !...

Mais, comme la perfection est *une*... il lui faudra aussi y arriver.

Liberté sublime ! dans une route des plus positives, tendant à un but strictement immuable.

Justice parfaite qui engendre cette diversité d'Êtres innombrables, qui courent tous à une fin unique !

Mais, la Terre avance... Elle se fait vieille, — si je pouvais employer cette expression pour un monde relativement très jeune ; — l'homme a complété son organisme minéral, végétal, animal ; il construit déjà, depuis quelques milliers d'années, son système intellectuel. Beaucoup d'individus ont courageusement lutté, dans des existences antérieures : leur avoir, leur capital est déjà immense ; ils ont acquis, presque totalement, les uns, le plan moral, et ils nous donnent, dans une nouvelle réincarnation, ces petits anges qui sont la douceur, la bonté même, depuis leur plus tendre enfance ; les autres ont achevé le plan musical, et ils nous fournissent ces virtuoses de huit et de neuf ans ; quelques-uns ont presque terminé leur plan scientifique, et ils jettent dans notre monde ces enfants prodiges pour lesquels les mathématiques, la chimie, la physique, l'abstrait et le concret recèlent peu de mystères.

CONCLUSION

Il faut nous y attendre, de plus en plus nos enfants seront merveilleux !

Notre rôle, auprès d'eux, — avec *la raison* des choses déjà en notre possession, — doit donc un peu changer : c'est avec respect qu'il nous faut manier leur frêle enveloppe, incapable de manifester encore les trésors qu'elle cache. L'enfant, — ce nerveux incompris, — se replie sur lui-même, dès qu'il ne sent plus la sympathie. Impossible, à lui, de lutter, vu la faiblesse de ses organes physiques. Et, si nous ne lui aidons, il lui faudra attendre, pour la manifestation de ses dons acquis au préalable, la plénitude de sa jeunesse, quelquefois peut-être, — s'il a été trop contrarié dans ses goûts, — son âge fort ou son âge mûr. Quel retard ! le régime autoritaire du père et de la mère, — contrariant la vocation de leurs enfants, leur imposant des études antipathiques à leur nature, les mariant contre leur gré, — n'a-t-il pas apporté à l'avancement de l'humanité ?

Par contre, quelle célérité sera imprimée à notre race par cette sollicitude maternelle et paternelle qui, de nos temps, s'est fait jour, sollicitude qui épie les aptitudes de l'enfance, les développe utilement, en tenant compte toujours de l'individualité !

Car, si un des meilleurs systèmes d'éducation est de semer, peu à peu, dans l'organisme intellectuel de l'enfant, — sans jamais le violenter, — les germes opposés aux facultés qui paraissent plus développées en lui, on doit bien se garder d'étouffer sa personnalité qui est la résultante de ses vies précédentes.

En le traitant tendrement et habilement, par ses contrastes : le rêveur, par une faible dose de positivisme ; le réaliste, par un peu d'idéalisme, on l'initie aux nouveaux plans qu'il lui faut infailliblement construire, en lui, pour s'harmoniser dans la perfection.

En ne respectant point son individualité au point où elle en est, on risquerait, non de la détruire, — car ce qui est achevé ne cessera jamais de l'être, — mais d'immobiliser sa marche en avant, privé, comme il le serait, des éléments sympathiques au progrès de sa nouvelle évolution.

Tremblons donc, « hommes faits », lorsque nous devons approcher de l'enfance !...

Quant à nous charger de l'éducation du jeune âge, il ne nous faut consciencieusement l'entreprendre qu'animés d'un colossal désir du bien, d'un immense amour du beau et du vrai !

L. d'ERVIEUX.

Paris, 29 mai 1894.

LES CURES MAGNÉTIQUES

Sollicité depuis longtemps par différents lecteurs de la *Paix*, je vais enfin publier quelques-unes des nombreuses cures obtenues par les bons effets du magnétisme humain ; j'éviterai à dessein toutes formules techniques ou scientifiques, afin d'être compréhensible pour tous ; je prendrai les cas au hasard de la plume, me réservant de les classer plus tard en un travail spécial et j'arriverai ainsi à démontrer que, si des cures sont promptes et passent pour miraculeuses, d'autres sont au contraire très longues. Ce n'est que par des magnétisations constantes et souvent répétées qu'elles ont lieu.

Il ne faut pas oublier que le magnétisme est un remède au même titre que tous ceux employés par la médecine contemporaine, avec cette différence cependant qu'il sait s'assimiler aux organismes soumis à sa puissance suivant leurs différents besoins.

Généralement et à tort, la plupart des malades qui ont recours à cette thérapeutique se figurent que tous leurs maux doivent disparaître d'un seul coup comme par enchantement ; pour eux le magnétiseur doit être un être à part, capable de conduire toutes choses à son gré. C'est là une grande erreur ; il n'est souvent qu'un instrument plus ou moins docile, dont se sert dame nature pour ramener l'équilibre dans un corps désorganisé par une cause quelconque, à la condition toutefois que l'être affligé ou malade veuille bien se mettre dans les conditions déterminées, pour en ressentir de suite l'action bienfaisante.

La part des tempéraments faite, la passivité avec laquelle les malades se soumettent à l'action sont autant de causes

dont il faut tenir compte et que les malades eux-mêmes paraissent trop souvent oublier.

La crainte, le manque de confiance, l'incrédulité et tant d'autres raisons morales, sans empêcher l'action du thérapeute ne l'entravent pas moins dans une certaine mesure ; ce n'est qu'à force d'énergie et de persévérance qu'il arrive à vaincre; mais, en toute circonstance, que les personnes soumises à l'action magnétique soient rebelles ou non, c'est-à-dire sceptiques ou crédules, auraient-elles même le désir intime de s'opposer à l'action de l'opérateur, *que fatalement* une modification quelconque pourra de suite être constatée à leur avantage dès l'instant qu'elles sont souffrantes. Sur des milliers de malades soumis à mes soins, je n'ai pas la connaissance d'un seul n'ayant rien éprouvé en mieux à une première magnétisation, j'eus même plusieurs fois le plaisir de taquiner des bien portants qui venaient me voir en curieux prenant pour prétexte d'accompagner un malade avec l'idée bien arrêtée de rire et du malade et de ma méthode ou plutôt de moi-même ; et ceci en portant simplement mon regard sur la partie de l'individu qui me paraissait la plus sensible à mon action, car il y a chez chaque être, homme ou animal, certaines zones d'une sensibilité excessive C'est là une chose que tous les chercheurs de bonne foi ont pu facilement constater ; il suffit donc d'un peu d'observation pour les connaître. Il y a là, il est vrai, une oscultation toute psychique, néanmoins facilement démontrable.

Maintenant je dois dire que, si l'action magnétique est ressentie par tout le monde, il ne s'ensuit pas pour cela la guérison de chacun d'une façon absolue ; pas plus qu'une autre médication le magnétisme n'empêche la mort quand l'heure est sonnée au timbre éternel, *mais en toute circonstance il amoindrit la souffrance*, ce que ne fait pas toujours l'art malgré les nombreux anesthésiques dont il dispose.

Voici du reste quelques cas de guérison qui en diront plus long que toutes les théories possibles passées, présentes et à venir, et je dois ajouter, contrairement à ce que croient certains adversaires des doctrines magnétiques, que loin de revenir après un semblant de guérison, tous les maux, quels qu'ils soient, une fois disparus par l'action curative du magnétisme, me paraissent guéris sans retour; les faits du reste sont là nombreux, et, bien que je n'aie que l'embarras du choix pour mes citations, je ne prendrai que parmi les plus anciens cas, pour montrer la réalité de ce que j'avance, toutes les personnes guéries pouvant encore en certifier l'exactitude ; toutefois pour différentes raisons je ne citerai comme noms que les initiales des personnes qui craignent de jeter le leur à la publicité, me réservant de donner des renseignements particuliers aux personnes qui voudraient *de visu* se rendre à l'évidence, en les consultant directement, par lettre ou de toute autre façon.

1° Mme J., demeurant rue Villeroy, 43, souffrant d'une gastrite depuis plus de quinze années, était arrivée à ne plus pouvoir prendre le moindre aliment, torturée par des souffrances atroces ; malgré le régime suivi et les remèdes employés, la souffrance la tenaillait de plus en plus.

Ayant en vain tout essayé en dehors du magnétisme qu'elle ne connaissait même pas de nom, elle attendait la mort comme suprême délivrance, lorsqu'un de ses amis, alors en traitement pour une autre maladie, l'engagea à venir me trouver, chose absolument impossible vu son état de faiblesse ; mais elle me fit demander, et je la magnétisai une première fois chez elle ; puis ensuite elle vint me trouver quatre ou cinq fois et la guérison fut complète. Il y a de cela six années. Mme J. touche actuellement la soixantaine, et elle se porte à merveille ; sa confiance au magnétisme est maintenant sans bornes.

(A suivre.) PHAL-NOSE.

POUR ET CONTRE

(Suite)

« 1. Ma bibliothèque servit de cabinet noir, elle avait une porte à deux battants qui s'ouvrait sur le laboratoire.

« 2. Un des battants fut enlevé et un rideau fut mis à sa place pour permettre à Katie de sortir facilement.

« 3. Nous étions assis dans le laboratoire en face du rideau.

« 4. Cinq appareils complets de photographie furent préparés, qui devaient tous être dirigés sur Katie en même temps, chaque fois qu'elle poserait pour obtenir son portrait.

« 5. Le laboratoire était éclairé à la lumière électrique ou à l'aide du gaz.

« 6. Durant ces six derniers mois, Mlle Cook a fait chez moi de nombreuses visites, elle y est restée quelquefois une semaine entière.

« 7. Elle n'apportait avec elle qu'un petit sac de nuit ne fermant pas à clef.

« 8. Pendant le jour, elle était constamment en compagnie de Mme Crookes, de moi-même ou de quelque autre membre de ma famille, et, ne dormant pas seule, il y a eu manque absolu d'occasion de rien préparer, même d'un caractère moins achevé, qui fût apte à jouer le rôle de Katie King.

« 9. J'ai préparé et disposé moi-même ma bibliothèque ainsi que le cabinet noir, et d'habitude, après que Mlle Cook avait dîné et causé avec nous, elle se dirigeait droit au cabinet, et, à sa demande, je fermais à clef la seconde porte, gardant la clef sur moi pendant toute la séance.

« 10. En entrant dans le cabinet, Mlle Cook s'étendait sur le plancher, la tête sur un coussin, et bientôt elle était en léthargie.

« 11. Un procès-verbal, signé par toutes les personnes présentes, prouvait qu'il n'était entré qu'une personne dans le cabinet. »

Le récit de Crookes laisse place à l'hypothèse de l'introduction, par le cabinet noir, d'une complice de Mlle Cook, en supposant le concours de domestiques soudoyés ; nous avons écrit au savant anglais pour éclaircir ce point douteux.

Notons en passant que, si cette combinaison a pu éclore dans notre cerveau, les savants qui ont assisté aux séances de Crookes, *pendant des mois*, et Crookes lui-même, ont bien eu autant de cervelle que nous pour se livrer aux mêmes réflexions et former les mêmes hypothèses ; qu'en conséquence, ils ont dû prendre les mesures nécessaires pour parer aux réserves de Katie.

M. Crookes nous a honoré de la réponse suivante :

« Londres, 27 juillet, 1889.

« Monsieur,

« J'ai reçu votre lettre du 19 courant. Voici les renseignements que vous me demandez :

« 1° Outre la porte masquée par une draperie qui séparait les spectateurs de la chambre noire, il y avait une autre porte ouvrant dans la même chambre noire.

« 2° Cette autre porte, j'en gardais la clef dans ma poche.

« 3° Outre que je prenais la précaution de fermer cette porte à clef, j'y apposais souvent des bandes de toile scellées à mon sceau.

« (Quand nous faisions des expériences entre nous, en l'absence de tout étranger, je ne jugeais pas nécessaire de prendre cette précaution.)

« Enfin, que la porte fût simplement fermée à clef, ou fermée à clef et scellée en même temps, les phénomènes présentaient les mêmes caractères.

« Votre bien dévoué.

WILLIAM CROOKES.

Il est donc acquis que Crookes et ses amis ont été précautionneux et se sont méfiés d'un compérage, et il me paraît puéril d'essayer de le démontrer, lorsqu'il s'agit d'un homme de la valeur de Crookes.

Il est donc acquis que Mlle Cook seule pénétrait au cabinet noir et que personne ne pouvait y accéder sans passer par le laboratoire, où les opérateurs étaient réunis en pleine lumière intensive.

Il va être manifeste maintenant que Katie n'était pas Mlle Cook et qu'elle était bien un être animé.

Crookes dit :

« J'ai la certitude la plus absolue que Katie et Mlle Cook sont deux individualités distinctes, du moins en ce qui concerne leurs corps :

« 1. Plusieurs petites marques qui se trouvent sur le visage de Mlle Cook font défaut sur celui de Katie.

« 2. La chevelure de Mlle Cook est d'un brun si foncé qu'elle paraît presque noire ; une boucle de celle de Katie, qui est là sous mes yeux, et qu'elle m'avait permis de couper au milieu de ses tresses luxuriantes, après l'avoir suivie de mes doigts jusque sur le haut de la tête pour m'assurer qu'elle y avait bien poussé, est d'un riche châtain doré.

« 3. Son pouls battait un soir régulièrement 75, tandis que celui de Mlle Cook, peu d'instants après, atteignait 90, son chiffre habituel.

« 4. En appuyant mon oreille sur la poitrine de Katie, j'entendais un cœur battre à l'intérieur.

« 5. Les poumons de Katie étaient plus sains que ceux de son médium, qui, au moment où je fis cette expérience, suivait un régime médical pour un gros rhume.

« 6. La taille de Katie est variable ; chez moi, je l'ai vue plus grande de 6 pouces que Mlle Cook. Hier soir, ayant les pieds nus, et ne se tenant pas sur la pointe des pieds, elle avait 4 pouces et demi de plus que Mlle Cook.

« 7. Hier soir, Katie avait le cou découvert, la peau était parfaitement douce au toucher et à la vue, tandis que miss Cook a au cou une cicatrice qui, dans des circonstances semblables, se voit distinctement et est rude au toucher.

« 8. Les oreilles de Katie ne sont pas percées, tandis que Mlle Cook porte ordinairement des boucles d'oreilles.

« 9. Le teint de Katie est très blanc, tandis que celui de Mlle Cook est très brun.

« 10. Les doigts de Katie sont plus longs que ceux de Mlle Cook, et son visage est plus long aussi.

« 11. Dans les façons de parler, il y a aussi des différences marquées.

« 12. Dans une des photographies, je suis debout à côté de Katie, qui a son pied nu sur un point déterminé du plancher ; j'habillai ensuite Mlle Cook comme Katie ; elle et moi, nous nous plaçâmes dans la même position que précédemment, et fûmes photographiés par le même objectif, à la même distance.

« Lorsque les deux clichés sont placés l'un sur l'autre, les deux, photographies de moi correspondent quant à la taille, mais Katie est plus grande d'une demi-tête que Mlle Cook, et auprès d'elle semble une grosse femme.

« 13. Dans beaucoup d'épreuves, la longueur du visage et la grosseur de son corps diffèrent essentiellement de son médium, et les photographies font voir d'autres dissemblances. »

Mistress Florence Marryat Ross Church, présente aux séances des 8, 13, 21 mai 1874, déclare avoir touché Katie et *avoir senti son corps nu sous son voile.*

Citons maintenant les opérations de Crookes, dans le cabinet noir :

« Le 12 mai, pendant une séance chez moi et après que Katie eût marché au milieu de nous, qu'elles nous eût parlé pendant quelque temps, elle se retira derrière le rideau ; au bout d'un moment, elle revint au rideau et m'appela à elle en disant : « Entrez dans la « chambre et soulevez la tête de mon médium, elle a glissé à terre. »

« Katie était alors debout devant moi, vêtue de sa robe blanche et de son turban.

« Immédiatement, je me dirigeai vers le cabinet pour relever Mlle Cook, et Katie fit quelques pas de côté pour me laisser passer.

« En effet, Mlle Cook avait glissé en partie de dessus le canapé, et sa tête penchait dans une situation très pénible ; je la relevai, et j'eus la satisfaction de constater que Mlle Cook n'était pas revêtue du costume de Katie, mais qu'elle portait son costume ordinaire de velours noir et se trouvait en profonde léthargie. Il ne s'était pas écoulé plus de trois secondes pour cette opération, et, en retournant à mon poste d'observation, Katie apparut de nouveau et dit qu'elle pensait pouvoir se montrer en même temps que Mlle Cook.

« Le gaz fut baissé et elle me demanda ma lampe à phosphore.

« Après s'être montrée à sa lueur pendant quelques secondes, elle me la remit dans la main en disant : « Maintenant venez voir mon médium. » Je la suivis de près et, à la lueur de la lampe, je trouvai Mlle Cook telle que je l'avais laissée. Je regardai autour de moi pour voir Katie, mais elle avait disparu : je l'appelai, mais je n'eus pas de réponse. Je revins à ma place, et Katie réapparut bientôt et me dit que tout le temps elle avait été debout près de Mlle Cook. »

Parlant d'un autre essai, Crookes dit :

« Katie dit que cette fois elle se croyait capable de se montrer en même temps que Mlle Cook. Je baissai le gaz et ensuite, avec une lampe à phosphore, je pénétrai dans le cabinet ; mais, avant, j'avais prié un de mes amis, habile sténographe, de noter toute observation que je pourrais faire dans le cabinet ; car je connais l'importance qui s'attache aux premières impressions ; ces notes sont en ce moment devant moi.

« J'entrai dans le cabinet avec précaution, il y faisait noir, et ce fut à tâtons que je cherchai Mlle Cook que je trouvai accroupie, sur le plancher.

« M'agenouillant, je laissai l'air entrer dans ma lampe et à sa lueur je vis cette jeune dame vêtue de velours noir, comme elle l'était au début de la séance, et ayant toute l'apparence d'être complètement insensible.

« Elle ne bougea pas lorsque je pris sa main et tins la lampe tout près de son visage, mais elle continua de respirer paisiblement.

« Élevant ma lampe, je vis Katie debout tout près de Mlle Cook et derrière elle ; elle était vêtue d'une draperie blanche et flottante.

« Tenant une des mains de Mlle Cook, je m'agenouillai encore.

Par trois fois différentes, j'examinai soigneusement Mlle Cook, accroupie devant moi, pour m'assurer que je tenais bien la main d'une personne vivante, et, à trois reprises différentes, je tournai ma lampe vers Katie, pour l'examiner avec une attention soutenue, jusqu'à ce que je n'aie plus le moindre doute qu'elle était bien là devant moi. A la fin, Mlle Cook fit un léger mouvement, et Katie me fit signe de m'en aller. Je me retirai et je cessai de voir Katie, mais je ne quittai pas la chambre jusqu'à ce que Mlle Cook se fût éveillée et que deux des assistants eussent pénétré avec de la lumière. » Crookes dit d'autre part :

« La photographie est aussi impuissante à dépeindre la beauté parfaite du visage de Katie que les mots le sont eux-mêmes à décrire le charme de ses manières,

La photographie peut, il est vrai, donner un dessin de sa pose, mais comment pourrait-elle reproduire la pureté brillante de son teint ou l'expression sans cesse changeante de ses traits si mobiles, tantôt voilés de tristesse, lorsqu'elle racontait quelque amer événement de sa vie passée, tantôt souriant avec toute l'innocence d'une jeune fille, lorsqu'elle avait réuni mes enfants autour d'elle et qu'elle les amusait en leur racontant des épisodes de sa vie passée dans l'Inde. »

Crookes relate ainsi la dernière apparition de Katie :

« Durant la semaine qui a précédé le départ (1) de Katie, elle a donné des séances chez moi presque tous les soirs, afin de me permettre de la photographier. Katie donna pour instruction à tous les assistants de rester assis ; seul je ne fus pas compris dans cette mesure, car, depuis quelque temps, elle m'avait permis de faire tout ce que je voudrais, de la toucher, d'aller dans le cabinet et d'en sortir chaque fois qu'il me plaisait.

« Je l'ai souvent suivie dans le cabinet, et je l'ai vue quelquefois en même temps que le médium, mais plus généralement je ne trouvais que Mlle Cook reposant sur le parquet, Katie et son costume blanc avaient instantanément disparu.

« Fréquemment j'ai soulevé un côté du rideau lorsque Katie était debout auprès, et alors il n'était pas rare que les sept ou huit personnes qui étaient dans le laboratoire pussent voir en même temps Mlle Cook et Katie sous le plein éclat de la lumière électrique. Nous ne pouvions voir la tête du médium à cause du châle, mais nous apercevions ses mains et ses pieds, nous la voyions remuer péniblement sous l'influence de cette lumière intense, et par moments nous entendions ses plaintes.

« Lorsque le moment de nous dire adieu fut arrivé, je lui demandai la faveur d'être le dernier à la voir. En conséquence, quand elle eut appelé à elle chaque personne de la société et qu'elle leur eut dit quelques mots en particulier, elle donna des instructions pour notre direction future et la protection à donner à Mlle Cook.

« Ayant terminé ses instructions, Katie m'engagea à entrer avec elle et me permit de demeurer avec elle jusqu'à la fin. Après avoir fermé le rideau, le cabinet se trouva dans l'obscurité complète, elle causa quelque temps avec moi, puis elle traversa la chambre pour aller à Mlle Cook.

« — Éveillez-vous, Florence, éveillez-vous, il faut que je vous quitte.

« Mlle Cook s'éveilla tout en larmes, et elle supplia Katie de rester quelque temps.

« — Ma chère, je ne le puis pas, ma mission est terminée, que Dieu vous bénisse, répondit Katie.

« Et elles continuèrent de parler ensemble, jusqu'à ce qu'enfin les larmes de Mlle Cook l'empêchèrent de parler.

« Suivant les instructions de Katie, je m'élançai pour soutenir Mlle Cook, qui allait tomber sur le plancher et qui sanglotait convulsivement. Je regardai autour de moi, mais Katie et sa robe blanche avaient disparu. »

(1) La dernière apparition que Katie avait annoncée.

Il y a ici une contradiction au moins apparente. Si Katie a pu causer avec son médium éveillé, il n'était donc pas nécessaire que Mlle Cook fût en léthargie ?

(*A suivre*).

A. GOUPIL.

CONGRÈS SPIRITE DE LONDRES

Dans notre numéro du 1er septembre nous avons annoncé un nouveau congrès spirite et spiritualiste devant se réunir à Londres en 1895. Nous revenons aujourd'hui sur ce projet, afin de faire connaître à nos lecteurs la circulaire qui nous a été adressée, à cet égard, par *The Spiritualists' International Corresponding Society*.

« AVIS PRÉLIMINAIRE

« Aux membres du Comité international de votre Société : aux présidents et secrétaires des diverses sociétés anglaises, des sociétés existant dans les colonies anglaises et des sociétés spirites étrangères, il est proposé de tenir, dans une salle centrale de Londres, en 1895, vers le mois de mai, un Congrès international des spirites, pour le 47me anniversaire du *Spiritualisme moderne*, afin d'examiner, pendant deux ou trois jours, les rapports des Sociétés spirites de tous pays.

« On étudierait le moyen d'élargir ce mouvement international. On pourrait terminer par un grand concert bien composé suivi d'un bal costumé.

« Le Comité international et les divers comités correspondants ainsi que les diverses sociétés du dedans et de l'étranger, sont particulièrement priés d'indiquer s'ils ont l'intention de se faire représenter et de nous aider de leurs idées, afin d'apporter le plus grand succès au Congrès international de 1895.

« Le dimanche 28 octobre 1894, ou un dimanche approchant, une réunion sera tenue par les membres du Comité international de Londres et de province, et par les représentants des diverses sociétés qui offriront d'y assister.

« Le secrétaire fera un état des réponses reçues et des souscriptions, etc. Les membres du Comité et les délégués des autres sociétés discuteront alors la question de réunir le Congrès selon l'appui reçu ; si cet appui est jugé suffisant pour conduire le Congrès à une heureuse issue, les délégués éliront alors entre eux un comité d'étude qui examinera les mesures générales à prendre conformément aux décisions adoptées par la réunion.

« Le Comité international et ses membres correspondants, les sociétés spirites et tous les Spirites sont appelés à contribuer à la formation d'un fond de garantie de 2,500 à 5,000 francs.

« Tous les dons seront rendus si le Congrès n'était pas tenu.

« Dans votre réponse vous êtes prié de nous dire si vous êtes favorable à l'idée du Congrès, si vous pouvez y assister ou si vous vous ferez représenter par une société amie, et quel est le montant de votre souscription.

« Nous prions le Comité international et ses membres de nous faire parvenir avant toutes les autres sociétés notre notice, et de nous faire connaître pour leur localité respective leur vote pour ou contre.

« *Signé :* J. ALLEN, Hon. Sec. »

Nous applaudissons des deux mains à l'idée de ce congrès, à la condition que ses organisateurs, profitant des leçons d'une expérience trop récente pour qu'il soit nécessaire de la rappeler, sauront donner à leur réunion une envergure assez large pour ne gêner personne et que, laissant de côté toute préoccupation politique ou socialiste, ils se contenteront de s'occuper des phénomènes du nouveau spiritualisme, de la Philosophie spirite qui en découle et de la propagande nécessaire à la diffusion de cette nouvelle manifestation de la Vérité.

Dans ces conditions, notre adhésion pleine et entière est acquise au Congrès de Londres en mai 1895 qui remplacera celui qui n'a pu se réunir à Liège et nous permettra d'attendre 1900, pour convoquer à nouveau à Paris un grand Congrès spirite international aussi brillant sinon plus que celui de 1889.

Avec notre adhésion nous adressons tous nos vœux pour la réussite de leur projet à nos frères de *The Spiritualists' International Corresponding Society* (1).

H. SYLVESTRE.

Œuvre de secours immédiat

Dans la boîte de la Société Fraternelle, 7, rue Terraille, trouvé un don anonyme de 5 francs que nous avons fait parvenir à destination.

Au nom de la souffrance soulagée, merci au bienfaiteur inconnu.

H. S.

Le 28 août, dans notre boîte, par un anonyme	1 fr. »
Le 8 septembre, par Mme L.	5 fr. »
Le 14 septembre, anonyme, de Sens.	1 fr. 05
Plus les 5 francs ci-dessus	5 fr. »
Total :	12 fr. 05

A. B.

BIBLIOGRAPHIE

Les Messies Esséniens du 1er et du xve siècle et l'Église Orthodoxe Par les Esséniens du XIXe siècle publiés par RENÉ GIRARD et MARIUS GARREDI, auteurs de *Catholicisme et Judaïsme*.

C'est le titre d'un ouvrage du plus haut intérêt, que publie la librairie Chamuel, 29, rue de Trévise, Paris (1 vol. in-18 jésus, 400 pages, 3 fr. 50), appuyé sur les faits historiques formant une série des chroniques aussi curieuses que documentées, entre autres une révélation précieuse *sur la mort de Jésus*, faite à son collègue d'*Alexandrie* par l'*Ancien* (Supérieur) *de l'Institut Essénien de Jérusalem*, contemporain et témoin oculaire.

L'idée unique qui rattache les chapitres les uns aux autres, c'est la protestation contre les fausses doctrines qui depuis l'âge d'or (13900 ans av. n. E.) et jusqu'à nos jours, ont fait le malheur de l'Humanité.

Les Auteurs, prenant à parti *les sacerdotaux qui se sont emparés de l'éducation des Peuples et des princes*, affirment que le matérialisme et la démoralisation générale en sont les résultats, et qu'il est absolument urgent DE RÉTABLIR LA MORALE SOCIALE DE JÉSUS L'ESSÉNIEN, le Messie du 1er siècle, si héroïquement confirmée PAR JEANNE D'ARC, LE MESSIE DU XVe SIÈCLE ! !

Après avoir donné tous les moyens de sortir de *l'in-pace sacerdotal* en acquérant à jamais la liberté de conscience, *les Esséniens du XIXe siècle* VEULENT qu'on donne pour base à l'éducation de la Jeunesse leur trinôme *des trois vertus* :

JUSTICE, DÉVOUEMENT ET SOLIDARITÉ !

qui résument la religion Essénienne des deux Messies

JÉSUS ET JEANNE D'ARC,

ce chef-d'œuvre de Dieu qui réunissait tous les charmes de la Vertu, « de la Jeunesse, d'une beauté attrayante » (dit un Contemporain) et d'une intelligence, que seuls possèdent les Esprits célestes,

Aucune Histoire n'a pu révéler ce qu'on trouve *dans le livre des Esséniens* sur les missions de l'ENVOYÉ DE DIEU, interrompues par son supplice, continuées jusqu'à nous par ses Disciples !... Et les résultats de son Martyre ! !

Puis ils terminent par une touchante prière à leurs Sœurs et Frères, sans distinction de croyance, de cultes ou de nationalités, de VOULOIR bien s'unir à LA VOLONTÉ de tous les Fils de la Terre qui VEULENT l'anéantissement de l'empire du mal et des préjugés qui le soutiennent, afin d'inaugurer LE RÈGNE DU BIEN PAR LA JUSTICE POUR TOUS QUI EST : LA DÉLIVRANCE DE LA FAMILLE HUMAINE ! ! !

SOCIALISME PRATIQUE par le retour à la Terre, dédié au Peuple, mais plus particulièrement aux Gouvernants, aux Classes et Sociétés dites aristocratiques, par P. VERDAD. (Lessard, Paris 1894. Prix : 2 francs.) Prochainement nous en ferons l'analyse.

L'Art idéaliste et mystique, Doctrine de la Rose ✠ Croix par le Maître de l'Ordre, Sâr Péladan (1 vol. in-18 jésus, 3 fr. 50, chez CHAMUEL). Il y a un mois, le troisième salon de la Rose ✠ Croix se fermait sur une consécration de succès définitifs ; beaucoup ignorent l'esthétique qui y préside, et ce livre vient nous en instruire. Il s'ouvre par une première partie très neuve : les *Trois Arts de la Personnalité* : puis viennent les trois arts du dessin, et enfin la cynétique de la beauté ou musique. Enfin les 22 kallophanies ou instructions Rosicruciennes, basées sur la division magique du Tarot. *L'Art idéaliste et mystique* est non seulement un traité d'esthétique appliquée aux œuvres, mais aussi d'éthique appliquée aux personnes. Le peintre et l'amateur y trouveront leur règle critique, l'individualiste aussi, des conseils d'extériorité et à la femme des leçons de toilette et de coquetterie idéale.

Cours de magnétisme

Dimanche 7 octobre, à trois heures précises, ouverture du cours de Magnétisme appliqué à la thérapeutique.

Les personnes qui désirent suivre le cours doivent se procurer leur carte d'admission au plus tôt.

Le Professeur H. Durville va reprendre également le cours suivi l'année dernière avec tant de succès. S'inscrire 23, rue Saint-Merry, Paris.

(1) Adresse, 13, Berkeley Terrace, White Post Lane, Manor Park, Essex.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 94 | 10 Centimes | 16-31 OCTOBRE 1894

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE :

ALTRUISME

Dans la *Religion universelle*, on lit ces lignes: « Nous « adhérons donc, quant à nous, à la Ligue du bien public, « que se propose de fonder notre frère Alber Jhouney. « Toutefois, nous craignons beaucoup qu'il échoue dans « sa tentative généreuse de rallier tout le monde. Les « altruistes, entre les autres, ne seront jamais avec lui : « sous le prétexte de ne voir que *les autres* et de perdre de « vue *leur propre personnalité*, ils ne visent à rien moins « qu'à anéantir l'humanité en détruisant ce qu'elle a de « vivant et d'éternel. L'amour des autres ne peut être « vraiment vivant qu'à la condition de se confondre avec « l'amour de nous-mêmes dans l'amour de Dieu. »

J'avoue avoir subi quelque étonnement à la lecture de ces lignes.

Il me semble que la phrase doit trahir la pensée de l'auteur, car il est facile de répondre, avec le cerveau :

Les altruistes, étant essentiellement ceux qui aiment les autres, qui vivent dans les autres et qui servent l'*Union* des autres, seront en particulier avec notre frère Alber Jhouney pour seconder sa belle et féconde idée d'*Alliance Universelle*.

C'est de la logique pure. Sinon, il faudrait que les altruistes fassent exception à leur règle générale de conduite, en ce cas particulier, et alors ils iraient directement contre eux-mêmes et leur but.

La réponse du cœur est encore plus simple, plus nette :

Celui qui aime les autres, réellement, avec son cœur (et non seulement théoriquement), fait la volonté de Dieu, aime vraiment Dieu et aime vraiment soi-même. C'est là ce qu'il faut nettement *sentir*, car les discussions de mots ne servent à rien.

Celui qui est bon pour tous ses frères ne s'anéantit pas ; il se divinise au contraire, car il est comme un Dieu vivant pour les autres.

En soi-même, il conquiert la véritable individualité qui exige évidemment le sacrifice de sa personnalité extérieure.

Celui qui vit pour l'*Amour*, non seulement se sent envahir par une chaleur intense, et connaît les plus grandes voluptés d'âme, mais il se ressaisit nettement, dégage sa conscience des vapeurs de l'illusion, perçoit directement les *vrais*, voit la simplicité là où tout lui paraissait complexité, l'Unité là où tout semblait division, et sent ses facultés d'adoration, ses aptitudes à la *vraie prière, à la réelle sublimation*, s'accroître de jour en jour.

Il vit de la vie universelle et divine.

Tout s'illumine à ses yeux, et le *pouvoir même* lui est donné, par surcroît.

L'Altruiste NE VEUT RIEN ANÉANTIR, MAIS TOUT HARMONISER. Il constitue le lien nécessaire pour tous les éléments épars, égoïstes, qui par son intermédiaire se trouvent solidarisés en un tout harmonieux, sans qu'*aucun ait été sacrifié*, sans qu'aucune initiative n'ait été entravée.

Il lie les hommes comme la lumière lie les étoiles, conciliant leur liberté avec leur solidarité dans l'unité.

Que deviendrait l'organisme du corps si les cellules n'étaient solidarisées par un intermédiaire plus fluide, plus homogène et plus pur en quelque sorte qu'elles-mêmes, quoique de même essence ?

Celui qui aime réellement aime tout :

Dieu, les autres et soi-même, l'Être et la Vie, l'Intelligence, la Sagesse et l'Amour.

Gardons-nous donc des mots qui divisent, ne prononçons que ceux qui unissent!

Les mots engendrent tous les maux.

« La lettre seule particularise et divise, l'esprit éclaire, « anime et unit, » m'écrivait Alber Jhouney, qui aujourd'hui encore m'adresse les belles paroles suivantes:

« Continuons donc nos efforts en aspirant toujours vers « une synthèse plus haute et plus large. Que l'union « embrasse toute l'humanité et l'élève tout entière en « Dieu!

« Les socialistes cherchent Dieu sous le nom de solida- « rité et de justice, les matérialistes eux-mêmes le cherchent « sous les noms de force et de loi.

« Les innombrables rayons poussés à bout convergent « sur un seul centre. Plaçons-nous au centre, non pour « nous y renfermer, mais pour nous y ouvrir à tous en « ouvrant à tous le centre divin! »

Oui, donnons avant tout l'exemple de la fraternité, car aucune théorie n'a l'éloquence du fait; unissons nos cœurs en vue du salut commun, du triomphe de la sainte Vérité parmi nous.

Tout se rapporte à l'Unité: Altruisme, Charité, Amour, c'est la même chose. Beau, Bon, Vrai, c'est l'unité divine conçue soit dans la forme, soit dans le sentiment, soit dans l'Intelligence.

Conservation de l'énergie, justice, raison, c'est la même unique LOI d'équilibre vue soit en aspect matériel, soit par le sentiment, soit par la pensée; c'est par elle que s'opèrent les mises en équation sur tous les plans.

Pour connaître l'unité, vivons dans l'UNION.

AIMONS. L'Amour toujours actif et expansif, enthousiaste et rayonnant, sera le divin magicien de toutes les transformations idéales en nous-mêmes et dans les autres, le céleste ouvrier du grand œuvre, le guide sûr qui nous conduira au port, à travers toutes les embûches et les précipices des *erreurs qui sont légion*, et nous déposera, dans la PAIX, au sein de la vérité une, de l'éternelle unité, suprême Bonté, souverain Bien, but de toutes les adorations, espérance, extase et volupté dernières, possession extrême que dans le *profond* SILENCE notre âme peut pressentir, cessation de tout désir.

(Adoration!...). OM!.....

AMO.

LES PRÊTRES QUI TOMBENT

Bien des âmes candides sont scandalisées de voir que tout n'est pas pour le mieux dans le monde des ecclésiastiques, qu'un assez grand nombre d'entre eux brillent par l'intempérance, d'autres par la cupidité, beaucoup par la luxure, et que certains sont allés jusqu'à l'échafaud.

Il n'y a là rien d'étonnant.

La majorité des ministres de tous les cultes *exotériques* n'offrent-ils pas un spectacle analogue? N'y a-t-il point des lamas voleurs, des brahmes exploiteurs, des bonzes perfides, des imans pervers, des rabbis hypocrites? L'histoire des papes ne fournit-elle pas une collection complète de tous les péchés, le clergé de toutes les époques n'a-t-il pas été en général désespérément perverti, et nos modernes cardinaux romains ne sont-ils point encore profondément marqués du stigmate des plus ignobles vices?

Qu'est-ce que tout cela prouve?... Qu'on ignore ce qu'est un prêtre vrai.

On donne ce nom à des hommes en général ordinaires comme intelligence, entrés le plus souvent dans le sacerdoce soit par intérêt, soit par une impulsion de foi aveugle, soit par un appel de religiosité sincère mais non éclairée: qui ont été élevés dans des espèces de serres chaudes spéciales, appelées des séminaires, soigneusement abrités des souffles contraires, des rayons de lumière hétérodoxes, des opinions scientifiques opposées aux enseignements théologiques particuliers à leur credo, des courants passionnels qui balayent le monde et font sombrer bien des vertus d'apparat; et qui en sont sortis un jour pour se buter presque aussitôt aux coups droits d'une science naissante mais déjà redoutable, à la théologie grandiose d'hérétiques sincères et pleins de sainteté — celle des théosophes actuels par exemple, — à ces terribles confessionnaux dans lesquels des pénitentes faibles et parfois hystériques viennent déverser comme dans une hotte toute la quintessence de l'ordure morale.

Que trouve-t-on dès lors d'étonnant aux chutes lamentables du clergé, aux évanouissements de sa foi, à l'embrasement de ses passions?

Il y a toujours eu deux sortes de prêtres: les non initiés, représentants populaires des religions, et les *initiés*, solitaires le plus souvent, inconnus de tous, sauf de leurs disciples, développés et mûris par un long et pénible entraînement, voués sans retour à la cause de l'humanité et n'ayant aucun rapport avec le clergé ordinaire.

Les premiers s'adressent aux foules encore incapables de comprendre les profondeurs de l'esprit; leur rôle est simple et ne demande ni entraînement, ni développement occulte, ni sainteté: ils ignorent la science sacrée, et ils la travestissent parce qu'ils n'en ont qu'une vague intuition, qu'une mesquine lueur; ce sont eux qui font les chutes parce qu'ils sont simplement des hommes, parce qu'ils n'ont point franchi les *Portes d'Or* qui ouvrent l'entrée du Sentier qui mène à l'Initiation.

Les seconds ont transformé radicalement leur corps et leur âme. Ils ont renouvelé la totalité des « atomes de la vie » qui forment leur enveloppe matérielle et leur ont imprimé un automatisme salutaire; ils ont transmuté leurs passions, ont fait des serviteurs dociles et précieux de celles qui peuvent se prêter à une polarisation divine, et ont déraciné toutes les autres. Ils ont enfin éveillé leur Ego, l'ont rendu fort et maître absolu dans sa maison — le corps physique.

A ce moment, un Aîné les a pris par la main et les a guidés sur la route du Mystère, leur a appris à vivre consciemment sur l'Au-delà, à accorder les vibrations subtiles de leur Être intime avec celles de la Vie Une, à sortir de leur corps pour aller au loin invisibles et souffler dans le cœur des hommes des impulsions d'amour et de paix, à explorer enfin tous les plans de l'Univers invisible pour y seconder les forces de Lumière.

C'est à ce stage que le néophyte a reçu la *Manne cachée* (*Révélation*, II, 17) qui n'est autre que l'ambroisie des Grecs, copiée par les chrétiens dans l'Eucharistie, le Soma des Indous, le breuvage initiatique qui délivre l'Ego de ses dernières attaches, déchire le dernier voile, met le candidat face à face avec l'Être et lui permet de voir la Lumière.

C'est alors qu'il a reçu « une pierre blanche sur laquelle est écrit un mot que nul ne connaît si ce n'est celui qui la reçoit » (*Révélation*, II, 17). C'est ce *Mot perdu* que Swedenborg conseille de cher-

cher parmi les hiérophantes de la Tartarie et du Thibet, et qui était gravé sur la carnélienne blanche, *l'alba petra*, ou pierre de l'initiation. Quand il l'a reçue, le néophyte est devenu un *Prêtre vrai*, un Hiérophante, un Maître, disent les théosophes, un Pilier de la Nouvelle Jérusalem, selon la *Révélation* (chap. III, 12), en Initié.

Il a vaincu, et « on lui donne l'étoile brillante du matin » (*Révélation*, II, 28), le resplendissant Lucifer, symbole des Initiés, dont l'Eglise a voulu faire Satan, oubliant que Jésus a dit : « Moi, Jésus, je suis l'étoile brillante du matin » (*Révélation*, XXII, 16). Nous avons cité la *Révélation* pour montrer combien cette portion du Nouveau Testament est incomprise du clergé et combien elle est claire pour ceux qui en ont la clef; pour notre compte, nous l'avons trouvée dans les ouvrages publiés par la Société théosophique.

Quand le candidat est devenu un Maître, il est impeccable et infaillible. Tant qu'il n'a pas gravi tous les degrés de l'échelle initiatique, il peut tomber ; tant qu'il n'a pas franchi l'Abîme, il peut se perdre.

Pierre Duvart.

MAGNÉTISME TRANCENDANTAL

(Suite)

Dans le courant de l'année 1891, une famille que je connais tout particulièrement, ayant vécu jusque-là du produit du travail de son chef, c'est-à-dire du mari employé depuis de longues années dans une grande administration, s'est vue tout à coup dans une misère noire alors que tout semblait lui sourire.

Forcé de quitter l'administration où il était pour des raisons que je n'ai pas à faire connaître, mais qui se devinent aisément, il fallait trouver un autre emploi; pour cela, il fallait compter avec l'imprévu.

Excellent ouvrier et bien connu, il comptait n'avoir qu'à se présenter ailleurs pour retrouver du travail.

En effet, partout des promesses lui étaient faites, mais ses services n'étaient jamais acceptés faute de pouvoir faire connaître les raisons pour lesquelles il avait quitté l'administration où il était employé, de sorte que les quelques économies faites jusque-là furent bien vite épuisées.

Alors le découragement s'empare de toute la famille; bientôt ils se croient les victimes d'un sort jeté par un parent quelconque. Pour s'en assurer, il font consulter une sibylle, qui n'a rien de mieux à faire que de confirmer leurs erreurs.

Habile dans l'art de faire parler, elle apprend bientôt qu'une parente fortunée habite Lyon, et leur promet de les faire aider par cette dernière pour sortir du bourbier où ils s'enfoncent de plus en plus ; et, comme elle croit qu'il y a là une mine féconde à exploiter, elle s'arrange de façon à lier connaissance avec cette parente, afin de mener son entreprise à bonne fin.

Adroitement circonvenue et prise par les sentiments, la brave femme consent à prêter une somme de 3,000 francs remboursables à volonté pour ne pas paraître faire un don.

Le sort est donc levé, maintenant il n'y a qu'à se mettre à l'œuvre en toute liberté pour se soustraire à la misère.

Un fonds de commerce est acheté, les affaires sont prospères. Très avenants, ils voient avec plaisir leur clientèle augmenter chaque jour; mais un point noir apparaît à l'horizon : ils ont oublié de récompenser la sibylle selon son mérite ; elle n'a encore touché que 50 francs, alors que ses services valent davantage, bien que la parente habilement exploitée ait déjà versé plusieurs centaines de francs à notre aventurière.

Relancés par cette dernière qui réclame encore le prix de ses services, ils consentent à transiger pour une somme convenue qu'ils lui versent immédiatement, croyant ainsi être libres de tout; mais il n'en est rien, comme nous allons le voir.

N'ayant pas touché ce qu'elle désirait, notre nécromancienne les quitte en laissant tomber ces paroles : *Vous vous repentirez de ne pas me donner davantage*. Une douche glacée leur tombant sur le corps n'eût pas produit plus d'effet.

Ils commencent à craindre le pouvoir diabolique de cette femme, tellement elle leur a fait croire aux œuvres magiques. Loin d'en rire, ils laissent vagabonder leur imagination, et, comme la crainte est une mauvaise conseillère, ils se laissent envahir par toutes sortes d'idées; bientôt ils ne voient que sorts et sorciers partout. Par une sorte d'auto-suggestion, ils arrivent à avoir peur de tout le monde: d'avenants qu'ils étaient, ils deviennent rudes, d'une arrogance sans nom, acariâtres ; et la clientèle s'éloigne peu à peu, de telle sorte que d'une maison prospère d'abord il ne reste bientôt plus rien. Ils sont ensorcelés de nouveau. Depuis cette époque, subissant le sort commun de tous ceux qui se laissent aller à la dérive, ils sont retombés dans une profonde misère, ils n'ont plus d'énergie pour la lutte de la vie, ils croient qu'une fatalité les poursuit, et que seule la sorcière en est cause, alors que leur malheur n'est que l'équivalent de leurs conduite.

Si le droit chemin avait toujours été suivi, la vie était assurée, l'administration où travaillait le chef de cette famille depuis près de vingt ans ne renvoyant jamais personne : c'était donc un avenir certain. D'un autre côté, nous voyons que seule la mauvaise grâce, leur arrogance avec les clients, font que ces derniers se retirent, alors qu'au début leur douceur les attiraient. Espérons qu'un jour, comprenant l'absurde de leur situation et plus conscients d'eux-mêmes, ils arriveront à rire de leur... naïveté passée en croyant au pouvoir des prétendus sorciers qui, en somme, ne sont que de vulgaires exploiteurs de la bêtise humaine.

J'aurais bien d'autres curiosités à raconter en ce qui regarde cette famille pour prouver son aberration, mais. ne voulant pas prolonger outre mesure les détails relatifs à chaque individu, nous allons examiner d'autres cas.

(*A suivre.*)

Phal-Nose.

LES SPÉCULATEURS

Savez-vous bien ce que c'est qu'un spéculateur ? Tout aussitôt vous vous empressez de me répondre : On appelle « spéculateur un homme capitaliste qui risque des sommes « importantes dans une entreprise quelconque avec l'espoir de les doubler, de les tripler, de les quadrupler. Il « arrive parfois aussi que le capitaliste, au lieu de voir grossir les sommes risquées par lui, les voit s'engouffrer « dans un véritable naufrage financier, parce que, grâce à « la réclame, l'entreprise était plus séduisante, plus tentante que solide. » Ce n'est pas cela du tout, vous êtes dans l'erreur, vous ne comprenez pas la question. Un spéculateur n'est pas toujours un homme de finance, mais très souvent une sorte de magicien qui fait voir dans un miroir, en latin *speculum*, des choses étranges : *Speculatorios vocant*, dit un auteur latin, *qui, in corporibus levigatis et tersis, ut sunt lucidi enses, pelves, cyathi, speculorumque diversa genera, divinantes, curiosis interrogationibus satisfaciunt* (on appelle spéculateurs ceux qui, au

moyen de corps lisses et polis, tels que lames d'épées brillantes, bassins, coupes et différentes sortes de miroirs, pratiquent la divination et répondent aux questions que leur adressent les curieux). Les spéculateurs étaient nombreux dans l'antiquité; chez tous les peuples on constatait les miroirs et les objets ayant une surface brillante. Le Christianisme, qui n'a cessé de faire une guerre implacable à la magie, qu'il considérait comme une science du démon, n'a pu avoir complètement raison des spéculateurs qui avaient poussé l'audace jusqu'à se faufiler même dans le clergé, ainsi que le témoigne ce passage de l'auteur que je viens de citer et que je traduis mot à mot: « Etant encore « enfant, mes parents me confièrent à un prêtre (chrétien) « pour qu'il m'enseignât les principes de la religion. Il se « trouva précisément que ce prêtre pratiquait la divination « au moyen des miroirs. Plus tard, quand je fus devenu un « peu plus grand, il nous initia à certaines opérations « diaboliques; il nous faisait asseoir à ses pieds, et, tout « plein de zèle pour sa science sacrilège, il s'efforçait, en « fixant nos ongles oints d'huile sainte ou l'intérieur d'un « bassin lisse et poli, de tirer quelques révélations, après « avoir marmotté certains noms qui, par l'effroi qu'ils « m'inspiraient, me semblaient, tout enfant que j'étais « encore, être ceux des esprits infernaux ou bien des adju- « ration sacrilèges. Mon camarade assura qu'il voyait, « avec la permission de Dieu sans doute, je ne sais quelles « images à peine visibles et comme enveloppées de brouil- « lard. Mais moi, tout au contraire, et sans doute moins « favorisé, je ne voyais absolument rien que mes ongles, « le bassin et autres objets sur lesquels étaient fixés mes « yeux. Le prêtre, reconnaissant combien peu j'avais d'ap- « titude pour ces sortes de divinations et craignant en « même temps qu'elles ne fussent contrariées par ma pré- « sence, me dispensa d'y assister, et, chaque fois que la fan- « taisie lui prenait de se livrer à ses pratiques, il avait « grand soin de m'écarter, de peur que je ne l'empêchasse « de réussir. » (Polycraticon.)

L'idée m'est venue de répéter avec mes sujets les expériences indiquées dans le morceau que je viens de traduire. J'ai ordonné à mes sujets de fixer un miroir, que chacun à leur tour ils tenaient dans leurs mains. Ils ont vu des images à peine visibles et comme enveloppées de brouillard, ils en ont vu également d'autres assez nettes et assez bien dessinées. J'ai ensuite oint leurs ongles avec de l'huile, et, après avoir fixé pendant quelques minutes leurs ongles, ils y ont vu apparaître des figures d'abord assez confuses, puis ces figures ont pris plus de netteté et de précision. Ces figures aperçues dans le miroir et dans les ongles n'étaient pas celles des sujets, c'étaient des figures tout à fait étrangères, complètement inconnues, quelques-unes mêmes avaient des formes assez bizarres; c'étaient tantôt des formes humaines, tantôt des formes d'animaux. J'ai recommencé ces expériences pendant un certain nombre de séances, et toujours avec succès. Non seulement mes sujets ont vu des figures, mais, lorsqu'ils fixaient trop longtemps soit le miroir, soit leurs ongles, petit à petit, tout doucement, ils s'endormaient du sommeil hypnotique, et je les réveillais quelquefois difficilement en leur appliquant un souffle frais sur les yeux. Il ressort du très curieux et très intéressant passage que j'ai traduit que ce que nous appelons magnétisme, hypnotisme, spiritisme et que dans notre ignorance et notre simplicité nous nous imaginons avoir inventé, était, sous d'autres noms, connu et pratiqué par les anciens; ils y étaient passés maîtres; seulement, au lieu de propager leur science, comme les modernes, ils l'enveloppaient du plus profond mystère et ne la communiquaient qu'à un très petit nombre d'initiés capables de supporter les plus cruelles tortures et les plus terribles supplices plutôt que de révéler les secrets de la science. Le christianisme, qui, aussitôt qu'il a été définitivement établi, a poursuivi à outrance et sans merci ceux qui étaient seulement soupçonnés de magie, n'a pu venir à bout de la détruire: le secret a été mieux gardé, et on s'est mieux caché, voilà tout. Tant qu'a duré le moyen âge, il y a eu des magiciens et des spéculateurs, c'est-à-dire des gens qui faisaient voir d'étranges choses dans des miroirs et des surfaces polies, et on prétend qu'il y en a encore de notre temps en Occident. En Orient, il y a des spéculateurs en quantité, et, comme ils n'ont rien à craindre, ils exercent ouvertement et publiquement leur science. L'Orient regorge de spéculateurs, on en rencontre de toutes les sortes et dans toutes les contrées.

Horace PELLETIER,
Conseiller d'arrondissement à Candé,
Par les Montils (Loir-et-Cher).

TRIBUNE DU MAGNÉTISME

Les journaux quotidiens ont publié dernièrement la nouvelle suivante, que nous croyons devoir reproduire, afin de la ramener à sa juste valeur. Nous l'empruntons au *Lyon républicain* du 26 septembre.

LES DANGERS DE L'HYPNOTISME

On mande de Vienne (Autriche):

« Les journaux hongrois et autrichiens s'occupent longuement de l'accident effrayant qui s'est produit au château de Tuszor, dans le comtat Szabolez.

« Mlle Ella von Salomon, fille du propriétaire du château, qui, depuis plusieurs années, s'occupait beaucoup d'hypnotisme, avait été endormie en présence de ses parents, de plusieurs médecins et d'un M. Neukonem, de Vienne.

« Il s'agissait d'établir le diagnostic du frère de ce M. Neukonem, qui souffrait de gastrorrhagie ou de phtisie pulmonaire.

« Voici un passage de l'interrogatoire de l'hypnotisée:

« — Nous sommes à Werschetz. Voyez-vous mon frère?

« — Je ne le vois pas.

« — Nous sommes à Werschetz, mon frère se trouve dans le troisième étage. Le voyez-vous?

« — Oui, répond-elle, sur le ton d'une conviction profonde, nous y voilà.

« — Et quel est l'état de mon frère?

« — Il est très malade.

« — Et quel est le genre de maladie?

« Mlle Ella s'est étendue longuement sur l'état des poumons du malade.

« L'hypnotisée semblait être à bout de forces. Toutefois, M. Neukomen, voulant lui poser une dernière question :

« — Dites-moi exactement ce qui résultera de la maladie.

« Et Mlle Ella, balbutiant, dit:

« — Préparez-vous à une issue fatale.

« Puis la malheureuse poussa un cri perçant et tomba de son fauteuil

« Les médecins se précipitèrent au secours de Mlle Ella von Salomon.

« Il était trop tard.

« Le diagnostic du docteur Bragassy, de Vienne, présent à l'expérience, constate l'anémie du cerveau, avec syncopes et, finalement, apoplexie cardiaque. »

L'issue fatale de cette séance est certainement des plus déplorables et nous la regrettons d'autant plus profondément que nous sommes persuadés que les adversaires de l'hypnotisme — lisez magnétisme — ne manqueront pas de s'en faire une arme contre lui pour réclamer à nouveau son interdiction au vulgaire; et cependant, si en cette circonstance une faute grave a été commise, à qui est-elle imputable sinon à l'imprudence, pour ne pas dire à l'incurie, des médecins qui assistaient à cette expérience et n'ont su ni prévenir ni éviter le fatal dénoûment que le premier magnétiseur venu aurait empêché de se produire soit par des insufflations soit par des passes faites à temps sur le côté gauche? Et c'eût été pour le remettre en de telles mains qu'on voulait nous dépouiller du fruit de nos travaux de nos patientes et prudentes recherches? Quelle amère dérision! Ah! combien la dernière loi sur l'exercice de la médecine a été prudente de repousser la spoliation qu'on lui demandait et de nous laisser en dehors de son atteinte et des rancunes de nos perfides contempteurs!

Certainement, comme toutes choses, comme les meilleures choses même. l'hypnotisme (magnétisme) présente des inconvéniens, des dangers réels lorsqu'on en abuse et qu'il n'est pas étudié, pratiqué avec prudence et avec connaissance de cause; le cas présent en est une preuve regrettable, mais ce n'est pas une raison suffisante pour motiver son interdiction.

Nul n'a jamais contesté les terribles dangers que présentent le feu, l'eau, l'électricité par exemple, et cependant il n'est venu à l'idée de personne d'en interdire l'usage. tant sont grands et nombreux les services rendus par ces éléments; on a appris à les connaître, à les manier, à s'en servir, et on se les est appropriés en les pliant presque à tous les usages de la vie. Il doit en être de même du magnétisme, appelé à rendre un jour de non moins évidents services. Les dangers qu'il offre sont bien moins à craindre qu'on le prétend et, avec de la prudence, du sang-froid, peuvent être facilement conjurés; ce qu'il faut faire à l'égard de l'hypnotisme (du magnétisme), c'est d'en étudier l'usage, les ressources, d'en vulgariser la pratique afin que chacun puisse être à même de bénéficier des services qu'il peut rendre tout en évitant les accidents que son abus peut présenter.

Que chacun, magnétiseur et médecin, reste dans son domaine, et de pareils accidents ne seront plus à redouter.

H. Sylvestre.

LES CURES MAGNÉTIQUES

Voici une autre cure qui par sa promptitude tient vraiment du miracle; elle n'est pas ancienne, il est vrai, mais nulle rechute n'est survenue et cependant plusieurs mois se sont écoulés depuis; je l'ai déjà dit, je cite au hasard de la plume et, si je parle de celle-ci, c'est que j'en eus une fois de plus la confirmation ces jours derniers.

Le 27 avril dernier, il y a donc six mois, un jeune homme d'environ dix-sept ans me fut amené à Vienne (Isère) pour essayer, comme tant d'autres, l'action curative du magnétisme; depuis plus d'une année, ce jeune homme souffrait tellement que déjà il désespérait de sa guérison: toutes les médications suivies jusqu'alors, loin d'arrêter les progrès du mal, semblaient, au contraire, lui donner une recrudescence, de telle sorte que, peu à peu, il fut obligé d'avoir recours aux béquilles pour se changer de place, et encore avec des souffrances atroces. Tout son mal était localisé dans le genou droit qu'il lui était impossible de plier, tellement il était enflé et douloureux; la science bien embarrassée ne savait quoi diagnostiquer: nécrose, tumeur. rhumatisme, etc., autant de noms divers, soignés de différentes façons sans obtenir de résultat. Tel était l'état de ce jeune homme, du nom de Clément C..., actuellement domicilié à Jardin, petit village à quelques kilomètres de Vienne.

Je magnétisai la partie affectée environ quatre minutes, puis je commandai au malade de se lever et de marcher, ce qu'il fit avec une assez grande facilité et sans ressentir de douleurs; puis je le fis asseoir de nouveau et je continuai la magnétisation pendant encore quatre ou cinq minutes et il fut guéri.

N'est-ce pas merveilleux, un tel résultat en si peu de temps? C'est à peine si la pauvre mère qui m'avait amené son enfant pouvait en croire ses yeux; des larmes de joie et de reconnaissance inondèrent son visage, maintenant tout radieux d'espérance et d'amour. Sur le point de me quitter, elle voulut lui donner ses béquilles, tellement elle craignait encore; mais, sur mon affirmation qu'il pouvait s'en aller sans cela, elle les prit elle-même sous son bras pendant que son bien-aimé fils marchait devant elle comme s'il n'avait jamais rien eu.

Huit jours après, le jeune homme vint en compagnie de son père me faire constater sa guérison et la disparition de toute trace d'enflure.

Certes, en présence de pareils faits, et ils sont nombreux, l'esprit humain reste confondu. Seul, celui qui en est l'auteur conscient ou inconscient, loin de s'en attribuer le mérite, remonte bien vite à la CAUSE des causes, dans un élan spontané; alors il éprouve une joie intense, un bien-être inexprimable l'envahit dans tout son être comme si un baume vivifiant et régénérateur se déversait en lui pour être distribué encore à ceux qui souffrent et qui gémissent.

Ah! pour le guérisseur, peu importe le nom des maux! Il n'a pas de diagnostic à formuler: la seule chose qu'il regarde, c'est la souffrance en face de laquelle il se trouve et qu'il cherche à soulager.

Comme sonde ou scalpel, il ne possède que son amour intense du bien; armé de la sorte, il fouille dans les profondeurs de l'être, le fait vibrer à son unisson, et les atomes corporels, fluides impurs qui encombrent les fonctions de l'organisme, se dissocient pour faire place à quelque chose

de plus immatériel qui vient redonner la vie, la santé.

Hommes, mes frères, qui souffrez, sachez que la pureté de sentiments et la bienveillance sont les premières et les vraies bases de la thérapeutique.

PHAL-NOSE.

POUR ET CONTRE

(Suite)

M. Jules Lermina dit dans son ouvrage *Magie pratique :*

« Pour se convaincre de la réalité des phénomènes produits par miss Cook, ou prouver une supercherie, un des premiers électriciens d'Angleterre, M. Warley, membre de la Société royale, fit usage d'une batterie galvanique et d'un système de fils. Il lança un courant à travers le corps de miss Cook au moyen de plaques de métal fixées à ses bras. L'appareil était si délicat que le moindre mouvement était immédiatement dénoncé, et il était impossible au médium de se déshabiller et s'habiller pour jouer au fantôme, sans interrompre le courant. Katie apparut, montra ses bras, parla, écrivit et toucha plusieurs personnes. Pendant près d'une heure, le courant ne subit aucune interruption et, à la fin de cette expérience, miss Cook fut trouvée dans un état profond de transe. »

Robert Dale Owen déclare avoir vu, dans d'autres séances, la forme fluidique sortir d'un cabinet vide, alors que le médium était visible et assis au milieu des spectateurs ; la léthargie du médium ne serait donc pas toujours nécessaire et ne serait qu'un moyen auxiliaire pour permettre une transformation plus complète et plus approchée de l'état humain.

Il résulte encore de nombreuses observations que l'être apparu ressemble d'autant plus au médium qu'il y a moins de puissance psychique, et qu'il n'en est souvent que le mirage.

Les réserves de Katie peuvent étonner, si on pose en principe que cet être, s'il est bien une manifestation temporaire, devait connaître parfaitement les lois du phénomène et posséder la puissance de parer à tout accident et de résoudre toute difficulté, afin de débarrasser ses manifestations de toutes les objections.

Or, si on résume tous les travaux faits jusqu'à ce jour sur la matière, il semble manifeste que, quelle que soit la forme sous laquelle se présente le phénomène dit psychique, il est limité en puissance physique et en puissance intellectuelle, et que les êtres occultes, s'ils existent et agissent, procèdent, comme nous, par tâtonnement et par hypothèse.

Il y a quinze ans, pas un seul docteur ès sciences n'eût osé affirmer la réalité des phénomènes de l'hypnose, et aujourd'hui on expérimente officiellement, mais en tâtonnant, avec prudence, dans la crainte des désordres qu'on pourrait produire chez les sujets soumis aux expériences ; les expérimentateurs occultes peuvent être dans des conditions semblables et tenus de se méfier de leur propre influence.

Il y a des éléments de conviction, chez les expérimentateurs, qui valent pour eux des preuves matérielles et qu'ils ne peuvent offrir comme telles au lecteur.

C'est la connaissance exacte qu'on acquiert, par une longue fréquentation, du genre, des allures, du caractère et de l'instruction des sujets employés. Or Crookes a eu le temps d'étudier M[lle] Cook.

Le phénomène est baroque et incomplet dans Katie, comme il l'est dans les communications des tables, ou tous autres cas des phénomènes magnétiques ; partant, on ne rencontre que contradictions ou apparences d'imposture.

Pourquoi ce turban ? Pourquoi ce nom de Katie King ? Pourquoi ce sexe féminin ? L'intelligence du phénomène, quelles que soient sa source et sa nature, semble prendre à tâche de ne pas établir d'une manière complète la preuve de son existence, et c'est même là son signe distinctif. Est ce impuissance ? Est-ce volonté ? Est-ce la résultante de nos doutes, de nos incertitudes, de notre ignorance ?

Je crois aux apparitions de mains effeuillant des fleurs, parce que ce phénomène est affirmé par tant de personnes compétentes dans les sciences et l'observation, qu'il serait ridicule de mettre en doute tant de témoignages, et c'est ce phénomène qui m'empêche de rejeter comme impossible le cas de Katie ; car, si une main se meut, agit intelligemment et disparaît sous cent yeux qui le constatent, il n'existe plus de base d'appréciation pour soutenir que le phénomène ne puisse aller au delà et aboutir à la formation d'un corps humain complet.

D'autre part, je ferai remarquer que ce que pouvait raconter Katie au sujet d'une vie antérieure passée dans l'Inde, où elle se serait appelée Annie Owen Morgan, devait être fort banal à côté de ce qu'elle a dû apprendre aux assistants sur sa vie extraterrestre. Or Crookes n'en souffle mot (??).

Est-ce que Katie, être occulte véritablement matérialisé, se serait renfermée dans les mêmes termes mystérieux, dans les mêmes généralités banales que l'on rencontre dans toutes les communications spirites ? C'est encore possible.

M. Paul Gibier affirme avoir scientifiquement constaté ces phénomènes ; il affirme en outre et avec nombre de spirites :

« Que non seulement on peut photographier les apparitions, mais encore qu'on peut mouler leur tête au plâtre, ou à la paraffine chaude qu'on fait refroidir rapidement avant que l'apparition s'évanouisse, vous laissant le moule en creux, sans fil et d'un seul bloc ! que l'apparition peut être l'image exacte d'un défunt évoqué mentalement par un assistant quelconque, que sa voix n'a pas changé, etc., etc. ! (1) »

Enfin, c'est toute la magie ancienne qui revient sur l'eau, avec tout son cortège de faits étourdissants, auprès desquels les miracles de Lourdes et autres lieux ne sont que des banalités.

M. Philip Davis a essayé, de son cabinet, d'expliquer Katie King par la fraude, il parvient à étayer un système sur quelques-unes des déclarations de Crookes, mais en éliminant les principales. L'ensemble des données des divers témoins écrase toutes les combinaisons truquées qu'on peut imaginer ; il faut ou mettre en conteste les assertions de Crookes et de ses coopérateurs, ou accepter Katie comme phénomène vrai.

Mais ces matérialisations prouvent-elles définitivement l'existence d'êtres libres dans l'espace, personnalités conscientes, ayant été ou non des êtres humains antérieurement ?

Crookes lui-même ne conclut pas ; aux questions qui lui sont posées à ce sujet, il répond : « Moi, je crois à Katie King ; quant à vous dire s'il y a des esprits, mes investigations ne vont pas jusque-là. »

Admettons que l'enquête amène à la certitude qu'il a existé dans l'Inde une Annie Owen Morgan, ayant parfaitement ressemblé à Katie King et ayant accompli tous les actes que cette dernière a relatés, admettons encore qu'il soit bien prouvé que jamais M[lle] Cook ni aucun des expérimentateurs n'aient rien pu savoir de relatif à Annie Owen Morgan, sera-t-il prouvé qu'il y a identité entre cette femme et l'apparition ?

En aucune façon.

En effet, il a été constaté déjà :

Que le phénomène prend des apparences à sa guise, ou d'après les idées des expérimentateurs. Dans les expériences du colonel M...,

(1) Voir le n° du 7 mars 1891 du *Monde illustré* au sujet d'expériences de ce genre faites à Passy.

polytechnicien, dans lesquelles le médium fut sa fille adoptive, apparaît *un petit chien* (?), mort quelque temps auparavant et ayant appartenu au colonel (V. Paul Gibier). Dans un autre cas, attesté par M. Papus, le phénomène représente une madone, un tableau vu par le médium antérieurement, ce que reconnut le médium, qui était en léthargie pendant la matérialisation, lorsqu'on lui montra les photographies de l'apparition.

Dans une autre séance, chez le peintre Tissot, deux matérialisations apparaissent simultanément; l'une est la reproduction exacte du médium en léthargie, un homme à forte barbe marquant quarante-cinq ans; l'autre est une fille de vingt ans, ressemblant extraordinairement à l'individu; tous deux regardent une peinture du peintre Tissot.

Bernadette Soubirous, douée d'un fort pouvoir psychique, eut l'apparition d'une madone, parce que Bernadette était devote et croyait à la Vierge; si elle avait été musulmane, il est probable que l'apparition aurait représenté Mahomet, avec un turban et un croissant.

Si donc le phénomène peut représenter tant de choses, même un être imaginaire, une peinture ou une statue, comment s'assurer que la représentation d'Annie Owen Morgan n'était pas imaginaire? Où sont les moyens de contrôle sur l'identité? Dès lors que nous ne pouvons suivre la cause occulte dans sa zone d'action en dehors de notre sphère, que pouvons-nous préjuger sur ses agissements?

A vous, spirites, qui affirmez les esprits, ne peut-on soutenir que l'esprit, ayant connu les faits et gestes d'Annie Owen Morgan du vivant de cette dernière, était apte à en donner l'image et à en citer les faits?

Vous invoquez contre cette supposition des considérants basés sur la morale, le bon sens, l'intuition et le jugement! Mais tous ces éléments n'ont de valable application que dans les choses de notre plan et peuvent fort bien ne pas être adaptables à l'esprit, si esprit il y a.

L'esprit peut n'avoir rien d'analogue à toutes les idées que vous pouvez vous en faire; il se peut qu'il y ait chez lui hallucination, et qu'en vous trompant, en vous jouant vos défunts, ou des défunts quelconques, ou le chien du colonel M..., il se figure réellement être son personnage ou qu'il ait ses motifs pour se faire comédien.

La logique lutte ici contre la logique, l'intuition lutte contre l'intuition, et le jugement est un gouvernail agissant sur le vide, lorsqu'on veut porter la discussion sur des choses insaisissables. On ne peut donc rien affirmer, et rien, de tous ces phénomènes, ne démontre l'immortalité de l'âme ni la continuation d'un principe conscient après la destruction du corps.

Il reste bien les apparitions assez fréquentes des défunts au moment de leur décès (1).

Mais il s'agit de prouver: 1° que l'apparu était bien mort au moment de l'apparition; 2° qu'une autre puissance n'a pas imité le défunt.

M. Auguste Vacquerie a raison de trouver saint Thomas trop crédule.

CHOSES DE L'AUTRE MONDE

PAR EUGÈNE NUS

Librairie des Sciences psychologiques, 1, rue Chabanais, — Paris

Cet ouvrage est un des plus curieux parmi ceux qui ont été rédigés sur la matière; les dictées obtenues par cet expérimentateur, bien connu dans le monde littéraire, et deux de ses amis, sortent de la banalité que l'on rencontre généralement dans ces communications.

(1) Phénomènes étudiés en Angleterre par une société de savants et qu'ils ont dénommés *hallucinations télépathiques*.

On y trouve un grand nombre de définitions et un choix d'expressions très originales, condensées chacune en douze mots, et constituant un véritable tour de force intellectuel.

Au point de vue de l'analyse, le point important est de savoir si ces expérimentateurs étaient aptes à concevoir, chacun séparément et à condenser de suite en douze mots les définitions nombreuses dont ils ont proposé la solution au phénomène. Or Nus est négatif sur ce point.

Ce qui frappe dans ses dictées, c'est le genre mystérieux et énigmatique que l'on retrouve généralement dans toutes les manifestations spirites qui ont un peu d'amplitude.

La théorie réflexe est impuissante à expliquer comment trois personnes, qui, prises séparément, sont inaptes à résoudre une question, peuvent, par une soudure quelconque de leurs intellects, et totalisant leurs facultés, donner le résultat cherché: non plus qu'apportant à un repas, l'un le pain, l'autre le vin et le troisième des noisettes, comment on se trouverait en possession d'un civet.

Nus et ses amis demandèrent en quoi consistait le phénomène, il fut répondu par la table à coups frappés:

« Le phénomène résulte de l'association de vos âmes entre elles et avec l'esprit de vie. La manifestation émane des forces humaines et de la force universelle. L'être que vos âmes forment, associés avec l'esprit de vie, durant le temps immatériel lié à vos sens et à vos sentiments, n'est que l'expression de votre solidarité animique, verbe mi-humain, mi-divin, lorsque vos âmes sont en vibration harmonique avec l'ordre universel, c'est-à-dire avec le beau, le vrai, le bien, le juste; verbe humain faussé lorsque vos âmes ne constituent pas une unité nécessaire pour vibrer harmoniquement. »

Cette définition renferme en elle-même la théorie réflexe et la théorie spirite d'une manière générale.

1° Association des âmes, des intelligences de ceux qui, consciemment ou non, sont englobés dans la sphère d'action magnétique et qui apportent leurs concours au phénomène.

Ce qui approche du système conçu par nombre d'observateurs.

2° Intervention accidentelle d'un facteur étranger, l'esprit de vie, facteur intelligent ou capable, avec le concours des opérateurs, de constituer une intelligence temporaire, pendant le temps, pendant la durée du phénomène.

(*A suivre*.)

A. Goupil.

CONGRÈS D'ANIMAUX

A l'auteur de *Vivisection*,
M. M. de V.

LE PRÉSIDENT

L'Intelligence humaine, en régissant le monde,
Se partage la Terre et la rend plus féconde,
Mais veut nous mépriser,
Nous, vaillants résignés, faits pour courber nos têtes,
Afin de mieux montrer ce qu'est l'âme des bêtes,
Nous allons aviser.

Ayons nos avocats. — Faisons comme les hommes! —
Ou bien établissons un conseil de prud'hommes,
Où nous aurons nos voix.
Fraterniser ainsi pourra sembler étrange;
Mais, si l'homme nous tue et qu'ensuite il nous mange,
La Nature à ses lois.

Par mœurs et par raison, l'animal se résigne.
Humbles, tristes, soumis, comprenant la consigne:

Tous, nous savons mourir.
Et nous donnons sans fiel, et presque sans murmure,
Pour prix de logement, comme de nourriture,
Nos chairs pour se nourrir.

Manger n'est mépriser. Mais, sans intelligence,
Passer aux yeux de tous pour la stupide engeance,
En qui nul est l'esprit...
C'est çà qui nous émeut, nous consterne et nous choque.
Et qu'il s'appelle bœuf, ou mouton, ou bien phoque :
Chacun en est contrit.

Pour qui dit sottement que nous n'avons pas d'âme :
A quoi servent des nerfs conducteurs de sa flamme ?...
Que fait notre cerveau ?...
Et des sensations l'ingénieux système,
Dans l'homme ou l'animal, n'apparait-il de même
Un sublime écheveau ?.....

En naissant nous avons et la moelle et l'échine ;
L'auteur qui nous forma ne nous fit pas machine,
Mais humble serviteur.
Quoique au-dessus de nous, l'homme est de notre race ;
Et, dans son atavisme, a suivi notre trace
Tout bon observateur.

Pour établir son *droit*, toute tête raisonne ;
D'abord bien humblement, pour n'effrayer personne,
Quand on n'est qu'animal.
Lors moi, *cheval*, je dis : L'homme pour parler pense.
A mon tour je hennis : Quelle est la différence ?...
Est-ce plus anormal ?...

L'homme pour avancer, seul, règle sa démarche ;
Moi, je dois obéir : il commande !... et je marche.
N'est-ce pas là penser ?...
Quand doucement sa main veut me montrer qu'il m'aime,
Je deviens fort docile et, tout ému moi-même,
Cherche à le caresser.

Penser, comprendre, aimer, reflets de l'Ame unique,
Chez l'homme ou l'animal ont donc germe identique,
A divers échelons.
La Nature évolue en ses métamorphoses;
Mais les mêmes effets, naissant des mêmes causes,
Nous servent de jalons.

Tous les sorts ont des lois. Si, sur Terre, où les hommes
Nous ont pour les servir, inférieurs nous sommes :
Nous avons l'Avenir.
Un jour, avec l'oubli de nos passés étranges,
Nous les remplacerons ; quand eux, nobles phalanges,
Auront le Souvenir.

Pour copie conforme :

Signé : DES BÊTES.

Mme CORNÉLIE.

BIBLIOGRAPHIE

VIENT DE PARAITRE. (Librairie des Sciences psychologiques, 1, rue Chabanais, Paris), un nouvel ouvrage des plus intéressants ; son titre, et le nom de l'auteur le recommandent suffisamment pour être pris en sérieuse considération.

Etudes psychiques. Essai de spiritisme scientifique, par D. Metzger. Tel est le titre. Un volume de 450 pages, prix 2 fr. 50.

Dans cet ouvrage l'auteur passe en revue successivement et discute les causes en dehors des esprits, qui, agissant sur nous, soit du dehors, soit du dedans, peuvent servir à expliquer un certain nombre de phénomènes ; les instruments (sens) à l'aide desquels nous connaissons : leur portée, leurs différences, leur insuffisance. Il examine l'hallucination sous ses diverses faces, ainsi que l'illusion. Il traite des apparitions, des pressentiments, des rêves en général, des rêves prophétiques, du dédoublement de l'être, des fantômes vus par les animaux ; ce n'est qu'après cette revue qu'il entre dans la question du spiritisme proprement dit et qu'il en examine les différentes médiumnités avec les résultats qu'on peut en obtenir et les dangers qu'il y faut fuir. Enfin il termine par quelques mots sur la philosophie spirite, où il montre sous leur double aspect la destinée et la fin de l'homme.

*
* *

Le Lotus Bleu du 27 septembre, revue théosophique mensuelle, contient de très bons articles ; mais, à notre grand regret, nous ne pouvons qu'en donner le sommaire : Aux Etudiants en occultisme ; la Mort et l'au-delà, par Annie Besant ; la Réincarnation (suite), les preuves philosophiques, article très savant et surtout très intéressant par le Dr Pascal ; Réminiscences de H. P. B. et de la doctrine secrète ; Méditations ; Théosophes et Théosophistes ; Phénomènes de H. P. B. ; Variétés occultes (les Elémentals), Magnétisme ; Echos du monde Théosophique, etc.

*
* *

LA CURIOSITÉ, Journal de l'Occultisme scientifique, rédacteur en chef : Ernest Bosc, Nice-Tours. Abonnement (25 numéros), 5 francs, très intéressant.

Œuvre de secours immédiat

Le 8 octobre, don anonyme	10 fr. »
Le 5 trouvé, dans notre boîte, anonyme. . .	4 fr. 50
Total :	14 fr. 50

Cours de magnétisme

Dimanche 21 octobre courant à 3 heures précises, A. Bouvier donnera sa deuxième leçon de magnétisme appliqué à la thérapeutique.

En raison de l'importance que prennent les cours, les cartes doivent être retirées au plus tôt, pour être présentées à l'entrée, strictement réservée aux personnes qui les suivent.

*
* *

Tous les ouvrages annoncés par la *Paix Universelle* sont en vente au bureau du Journal.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 95 **10 Centimes** 1er-15 NOVEMBRE 1894

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE :

LE JOUR DES MORTS

L'édifice des religions craque et menace ruine; les dogmes, comme de grands ossements, montrent leur nudité sèche et froide sous le voile brillant des fictions. La marée du matérialisme monte sans cesse. Mais le culte des morts, le culte du souvenir demeure, intense, au fond de l'âme humaine. C'est lui qui prête aux manifestations du 2 novembre leur caractère grave et touchant.

Ce jour-là, la longue théorie des humains, vêtus de noir, se déroule sur le chemin des cimetières, parmi les allées jonchées de feuilles; les dernières fleurs de l'automne parent les dalles funéraires.

La grise mélancolie de novembre s'harmonise avec la pensée de la mort. Une vague impression de terreur plane sur l'horizon triste. Il semble que les trépassés flottent dans l'air en masses innombrables, qu'ils reviennent vers les lieux jadis habités.

Fantômes furtifs, ils glissent par les rues de nos villes et franchissent le seuil des demeures où ils ont vécu autrefois.

Partout la foule des morts se mêle à la foule des humains. Esprits impalpables, ils passent dans l'ombre du soir ou sous la clarté du jour; leur frôlement produit des vibrations subtiles de l'air que les sensitifs seuls connaissent. Au milieu de nos réunions et de nos fêtes, les voyants aperçoivent des esprits calmes, silencieux, attentifs à nos débats. Un monde d'êtres invisibles flotte autour de notre planète; il remplit l'atmosphère; il enveloppe l'humanité dans ses replis, dans ses profondeurs. Il trace de nous à lui un chemin fluidique sur lequel nos pensées se meuvent, sur lequel nos aspirations s'élancent par-dessus l'abîme obscur de la vie terrestre.

Encore rares sont les hommes pourvus de ces sens psychiques qui permettent de communiquer avec l'Invisible. Pour la plupart, nous ne voyons rien des formes, nous ne percevons aucun des mouvements ou des bruits qui trahissent la présence de ces hôtes d'outre-tombe. La matière grossière nous écrase, et le champ de la vie se limite pour nous à l'étroit horizon terrestre.

Pourtant, lorsque viennent les heures consacrées aux morts, les imaginations les plus rebelles croient pressentir quelque chose de ce monde des esprits.

L'oreille croit entendre dans l'espace des voix mystérieuses, l'œil croit voir les fenêtres des vieux châteaux, des palais en ruines s'éclairer soudain et des formes blanches passer lentement. Des ombres vagues errent sur les coteaux et au fond des vallons ombreux. Tels sont les rêves dont se bercent les habitants des campagnes reculées. Mais, dans nos villes, la mort, malgré les hommages qu'on lui rend à jour fixe, la mort est le grand épouvantail dont on repousse la pensée avec effroi. Ceux qui y songent semblent ridicules au milieu de ce scepticisme général. C'est que, pour le grand nombre des humains, l'idée de la Mort est inséparable de l'idée du Néant. Elle traîne après elle l'épouvante de n'être rien, de ne plus être. Pour la plupart d'entre nous, hier encore, la Mort, c'était la pourriture finale, avec l'évanouissement, la chute rapide dans la grande nuit.

Une science nouvelle a dissipé ces craintes et résolu le grand problème de la Mort. Des observations méthodiques poursuivies depuis un demi-siècle ont permis de faire la lumière sur cette vie des Esprits, vie aussi réelle que la nôtre, vie se poursuivant pour chacun de nous

au delà de la tombe sous une forme impondérable, sous un aspect subtil de la matière, soumis, comme toutes choses dans l'Univers à des règles fixes, à des lois invariables. Le surnaturel s'est évanoui, mais la Nature a ouvert des domaines inconnus, pleins d'incalculables richesses, aux recherches des investigateurs.

Les académiciens Crookes, Russell Wallace, Stainton Moses en Angleterre; le docteur Paul Gibier, le professeur Ch. Richet en France; de nombreux savants dans les autres pays du monde, ont affirmé, en publiant les résultats de leurs expériences, la réalité des phénomènes spirites.

Les témoignages qui s'élèvent de toutes parts sont si nombreux; ils émanent d'hommes si considérables que le doute ne peut plus subsister dans la pensée du chercheur impartial. Le monde invisible s'affirme avec une puissance toujours grandissante.

Les manifestations spirites se produisent sous toutes les formes et en tous milieux, depuis les plus grossières jusqu'aux plus sublimes, suivant la nature et l'élévation de l'Esprit qui agit.

Ainsi se déroule, sous la direction d'un pouvoir supérieur, un majestueux programme, un plan d'action dont le but est visible, et ce but, c'est de procurer à l'esprit humain la preuve, la certitude de sa survivance, de son immortalité. Au delà de la tombe, une autre vie s'ouvre, vie où l'être, en attendant des réincarnations nouvelles, trouve dans son état mental les fruits de l'existence terrestre qui vient de s'achever. La mort n'est qu'un simple changement d'état, une phase de l'évolution éternelle de l'être.

Partout est la vie. La nature entière nous montre dans son cadre merveilleux un perpétuel renouvellement de toutes choses. Nulle part la Mort, telle qu'on la considère autour de nous; nulle part l'anéantissement. Aucun être ne peut périr dans son Moi, dans son principe de vie, dans son unité consciente. L'univers est comme une cuve débordant de vie physique et psychique. Dans l'espace, sur les continents, au sein des mers profondes, partout l'immense grouillement des êtres, l'élaboration formidable d'âmes qui n'échappent à la vie embryonnaire que pour monter, grandir sans cesse, s'élancer de degré en degré vers des hauteurs de plus en plus imposantes. Elles émergent du noir chaos, des lentes et obscures préparations, pour poursuivre dans les étapes de la lumière la magnifique ascension de la vie progressive.

L'univers est le vaste théâtre où se déroulent nos existences innombrables. L'enchaînement de nos vies successives est, comme l'échelle des mondes, sans lacunes, sans limites. Pas un degré, pas un lien n'y manque. La Puissance Éternelle nous réserve, à travers l'océan des espaces et l'infini des temps, des manifestations toujours plus puissantes de beauté, de sagesse, d'harmonie morale, des modes d'existence illimités, aussi variés que merveilleux, qui nous relieront d'une manière toujours plus étroite à l'universalité des êtres et des choses.

La mort n'est donc qu'une vaine apparence. Nous nous retrouverons de l'autre côté du tombeau dans la plénitude de nos facultés et de notre conscience. Nous nous retrouverons avec ceux que nous avons aimés et qui partagèrent les heures tristes ou joyeuses de notre existence terrestre. La tombe ne renferme qu'une vaine poussière. C'est plus haut qu'il faut élever vos pensées et vos souvenirs, si vous voulez retrouver la trace des âmes qui vous furent chères.

Ne demandez pas aux pierres du sépulcre le secret de la vie. Sachez que les ossements et les cendres qui reposent là ne sont rien. Les âmes qui les ont animés ont quitté ces lieux. Elles revivent sous des formes moins matérielles, plus subtiles, plus affinées. Du sein de l'invisible où vos prières les atteignent et les émeuvent, elles vous suivent du regard, elles vous répondent et vous sourient. La Révélation spirite vous apprendra à communiquer avec elles, à unir vos sentiments dans une communion d'amour, dans une ineffable espérance.

Ils sont souvent près de vous, les chers êtres que vous pleurez, que vous allez chercher au cimetière, les êtres qui ont été la force de votre jeunesse, qui vous ont bercé de leurs bras maternels, et les amis, compagnons de vos joies et de vos douleurs. Et toutes ces formes, tous ces doux fantômes que vous avez rencontrés sur votre route, qui ont été mêlés à votre existence, et qui ont emporté avec eux quelque chose de vous-mêmes, de votre âme et de votre cœur. Et la foule des hommes disparus dans la mort, mêlée confuse qui semble évanouie et qui revit, vous appelle et vous trace le chemin que vous devez parcourir à votre tour.

O Mort! ô majesté sereine! Toi dont on fait un épouvantail, n'es-tu pas pour le sage et le penseur le repos après l'étape pénible, l'étape poursuivie sous l'ardent soleil ou les ondées pénétrantes? Quand ma pauvre âme, errante depuis tant de siècles de par les mondes, après bien des luttes, des vicissitudes et des déceptions, après bien des illusions éteintes et des espérances ajournées, ira se reposer de nouveau dans ton sein, c'est avec joie qu'elle saluera l'aube de la vie fluidique qui s'ouvre au delà du tombeau. C'est avec ivresse qu'elle s'élèvera du milieu des poussières terrestres à travers les insondables infinis de l'espace et du temps vers ceux qu'elle a chéris ici-bas et qui l'attendent.

Pour la plupart de ceux qui, le 2 novembre, s'acheminent tristement vers les cimetières, la mort reste le grand mystère, le problème sinistre qu'on n'ose regarder en face.

Pour nous, spirites, la mort n'est que l'heure bénie où le corps fatigué retourne à la grande Nature pour laisser à Psyché, sa prisonnière, un libre passage vers la patrie éternelle.

Où est, me dira-t-on, cette patrie éternelle?

Cette patrie, c'est l'infini radieux, parsemé de mondes innombrables. Le monde que nous habitons est un des plus petits parmi ceux qui peuplent l'immensité. L'infini nous enveloppe de toutes parts. Il n'y a pas plus de fin dans l'étendue qu'il n'y en a dans la durée, qu'il s'agisse de l'âme ou de l'univers.

Mais, de même que chacune de nos existences a son terme et doit s'évanouir pour faire place à une autre vie

plus haute, de même chacun des mondes qui peuplent l'univers doit mourir pour faire place à d'autres mondes plus parfaits.

Un jour viendra où la vie humaine s'éteindra tout entière sur le globe refroidi. La terre, vaste cimetière, roulera, morne, dans l'étendue silencieuse. Des ruines imposantes s'élèveront là où furent Rome, Paris, Constantinople, cadavres de capitales, derniers vestiges des races éteintes, gigantesques livres de pierre qu'aucun œil de chair ne lira plus. Mais l'humanité n'aura disparu de la terre que pour poursuivre sur des mondes mieux doués d'autres étapes de son ascension. La vague puissante du Progrès aura poussé toutes les âmes terrestres vers des planètes mieux aménagées pour la vie. Des civilisations prodigieuses fleuriront alors sur Saturne et sur Jupiter. Des humanités renaissantes s'y épanouiront dans une gloire incomparable, près de laquelle les civilisations terrestres n'auront été qu'une grossière barbarie. C'est là qu'est la place future des derniers humains, leur nouveau champ d'action, les lieux bénis où il leur sera donné d'aimer encore et de travailler à leur perfectionnement.

Au milieu de leurs merveilleux travaux, le triste souvenir de la Terre viendra peut être hanter encore ces esprits. Mais, des hauteurs atteintes, la mémoire des douleurs subies, des épreuves endurées, ne sera plus qu'un stimulant à s'élever plus haut.

En vain l'évocation du passé fera-t-elle surgir à leurs yeux les spectres de chair jadis animés, les tristes dépouilles couchées là-bas dans les sépultures terrestres, la voix de la sagesse leur dira:

Qu'importent les ombres évanouies ! Rien ne périt. Tout être se transforme, s'éclaire et monte les degrés de l'échelle immense qui conduit, de sphère en sphère, de soleil en soleil, jusqu'à Dieu. Esprit impérissable, souviens-toi de ceci :

Il n'y a pas de mort !

Léon Denis.

A CEUX QUI PLEURENT

Vous tous qui regrettez un être aimé parti pour l'Au delà, pourquoi pleurez-vous ?

Vous êtes-vous jamais posé l'énigme de l'Etre ?

Le Pourquoi de la Vie ?

La Nature de la Mort ?

∴

L'Être — l'Ame — ne meurt pas.

La Vie est son école de développement.

La Mort, une délivrance temporaire qui la repose quelques siècles (1) avant qu'elle ne retourne à un nouveau labeur sur la terre.

(1) Il n'y a là rien d'absolu, l'expérience démontre certains cas de réincarnations peu de temps après la mort ; un jour, ces cas seront étudiés par la *Paix universelle*.

Note de la Rédaction.

∴

Tout être n'est qu'un rayon de l'universel Soleil spirituel — Dieu — enfermé dans un morceau de matière. Cette matière est la même partout ; le rayon est identique chez tous : tous les êtres sont frères.

∴

Le développement de l'Ame s'opère par la souffrance. Pour se connaître, il faut s'observer ; pour s'observer, il faut s'arracher à l'Illusion qu'on appelle le plaisir, la joie, le bonheur. Ce n'est pas les heureux de ce monde qui se demandent le but de l'existence; la douleur fait rentrer l'âme en elle-même comme la tortue dans sa carapace, et c'est là qu'elle apprend à s'écouter et à se connaître.

Quand la mort pose son bras glacé sur l'agrégat moléculaire qui forme le corps, elle le décompose en éléments infinitésimaux qui entrent dans les divers règnes de la nature, selon les hasards de l'ambiance. L'âme s'éclipse un instant dans la nuit, fait un long rêve, plus vrai, plus vivant que celui que nous nommons la vie terrestre ; un rêve où il n'y a de place que pour le bonheur, car la dure matière n'est plus autour de l'esprit pour le tourmenter : puis elle replonge dans un corps en formation dans le sein d'une femme et fait un nouveau pèlerinage ici-bas.

∴

Les êtres divers diffèrent par la forme, par l'intelligence et par les qualités, parce qu'ils appartiennent à des classes plus ou moins avancées, parce qu'ils ont plus ou moins souffert, parce qu'ils ont plus ou moins vécu.

L'Ame dort dans la pierre, respire dans la plante, sent dans l'animal, pense et veut dans l'homme, sait et aime dans l'Ange, et, quand elle a fini son immense course, elle s'abîme de nouveau dans le sein de Dieu, omnisciente, immortalisée.

∴

L'inégalité de la souffrance est décrétée par la Justice universelle. Auriez-vous jamais cru que Dieu fût capricieux ou méchant ?

Qu'il eût créé d'innocents animaux pour servir de nourriture à un homme cruel et sans pitié ?

Qu'il pût arracher sans raison de la poitrine de sa mère l'enfant qui vient de naître ?

Enlever le père quand il a déjà pris la mère à des orphelins en bas âge, abandonnés, sans ressources ?

Faire vivre de longs jours heureux au criminel, tandis que le juste meurt dans son printemps ou ne vit que pour souffrir ?

∴

Le Présent est le fruit du Passé ; ce que nous avons semé, nous le recueillons, tôt ou tard, dans une Incarnation ou dans une autre.

Nous créons aujourd'hui notre lendemain ; nous tissons les fils du filet qui doit emprisonner notre avenir; nous forgeons les chaînes de notre destin.

∴

Puis la mort sonne ; l'Ame emporte avec elle la récolte de la vie écoulée. Ce qui peut en être utilisé dans l'état de désincarnation forme son Ciel ou son Enfer.

Aux graines spirituelles il faut le Ciel — la mort lui en ouvre les portes.

Pour les semences matérielles il faut la Terre — la Réincarnation l'y reconduit.

Ainsi procède l'inflexible Justice — *Karma*.

∴

Il est une Science qui fait connaître la Terre ; demandez-la aux savants de nos Universités.

La Science de l'Ame, la Science de la Vie, la Science de la Mort ne s'apprend qu'avec « Ceux qui savent ».

« Demandez et vous recevrez. »

Frappez : la Théosophie vous répondra.

Pierre DUVART.

POURQUOI DÉSESPÉRER ?

Un besoin inné, invincible, appelle l'homme au bonheur. Il y aspire de toutes les puissances de son être, il le veut, il le lui faut. Aussi en poursuit-il la conquête par les moyens les plus divers, dans les directions les plus variées. Mais le bonheur, qui pourtant est une loi de sa nature, fuit devant lui et, le plus souvent, échappe à ses prises.

Contradiction pleine de trouble et d'amertume entre la volonté et le fait. Un désordre aussi flagrant, dans un pareil domaine, serre le cœur d'une douloureuse inquiétude. Trompés dans leurs espérances, un grand nombre estiment la vie mauvaise. Ils lui en veulent de ses misères, de ses angoisses, de ses séparations cruelles, injustes, irréparables. Volontiers, ils la maudiraient. Souvent, ils la tuent. Les suicides se multiplient.....

Ah ! certes, il est des jours sombres et froids. Toute existence a ses tempêtes et ses heures de profond découragement. Le nier serait oiseux ; en prendre son parti d'un cœur indifférent, coupable. La soumission passive ne convient pas à l'homme. Il y a en lui un principe d'action qui le porte à la lutte contre les fatalités soi-disant inéluctables qui pèsent sur l'humanité. Quelques terribles crises qu'il traverse, abattu, terrassé par la douleur, ou morale ou physique, il lui est impossible d'arracher de son cœur l'idéal, l'attente du bonheur qu'il porte gravé, ineffaçablement, dans les plis les plus intimes de son âme. Si même la souffrance nous révolte, nous irrite, nous exaspère ainsi jusqu'à la haine et jusqu'au blasphème, c'est que nous sentons instinctivement qu'elle est un désordre, une anomalie dans la nature, qu'elle ne devrait pas être, qu'elle ne sera pas toujours.

Et ce sentiment n'est pas un mirage trompeur. Le cœur ne ment pas quand il affirme que le besoin de bonheur qui est en l'homme sera satisfait un jour, comme se réaliseront ses aspirations vers le beau, le bien et le vrai.

Mais, objecte-t-on, le spectacle de la vie présente ne confirme pas cet heureux optimisme. Nous y sommes frustrés de nos plus légitimes espérances ; nos plus nobles ambitions y tombent, impuissantes, devant la brutalité des faits. L'idéal, haut et pur, qui nous attire, se heurte, à d'insurmontables obstacles..... Ou alors la vie actuelle ne serait pas le tout de l'homme. Elle s'étendrait au delà de la terre et se prolongerait par delà la mort.

Cela serait-il possible? Se pourrait-il que la vie future fût autre chose qu'une vaine chimère? Nous serait-il permis d'espérer, sérieusement, que nous reverrons ceux de nos bien-aimés qui nous ont été ravis et que, désespérés, nous pleurons comme s'ils étaient à jamais perdus? Ah ! s'il en était ainsi, comme tout serait changé ! combien le monde nous paraîtrait moins mauvais, et la vie moins haïssable ! Ce seraient de si magnifiques perspectives, de si illimités espoirs ouverts devant l'âme rassénérée !

Mais, hélas ! la science ne prouve-t-elle pas, les savants ne démontrent-ils pas, que tout aboutit à la destruction, à la désintégration totale des êtres? La science ni les savants n'établissent rien de pareil. Ils l'affirment parfois, mais leurs assertions ne sont que de pures hypothèses, reposant uniquement sur des idées préconçues et sur une ignorance impardonnable des faits psychiques. Aussi sont-elles de nulle valeur et se dissipent-elles, comme le brouillard au soleil, devant les phénomènes positifs offerts à l'observation et à l'expérimentation des investigateurs sérieux. L'âme, en effet, n'est plus, comme dans le passé, un simple objet de spéculations philosophiques et métaphysiques plus ou moins ingénieuses et vaines : elle est *objet de science*. Elle s'étudie au même titre que les faits se rattachant à la physique ou à la chimie, et ses manifestations sont telles, qu'elles imposent irrésistiblement la conclusion de sa survivance. Que le corps se dissolve ! l'âme demeure intacte, entière, avec toutes ses facultés de compréhension, de volonté, de sentiment. Non seulement cela. Mais, lorsque l'enveloppe charnelle se résoud en ses éléments constituants et qu'il semble qu'il ne reste plus de l'être aimé qu'une vile poussière, l'âme qui s'est échappée de sa prison reste auprès de ceux qui lui sont attachés par l'affection et communique à eux dans des circonstances déterminées, qu'il n'est pas extrêmement difficile de provoquer.

Il est vrai, de toute vérité, que « les morts ne sont pas les absents, mais les invisibles ». Lorsqu'il prononçait ces paroles, Victor Hugo constatait simplement ce qu'une observation personnelle, lente et patiente, lui avait appris des rapports qui existent entre les vivants de la terre et ceux qu'on appelle improprement les morts.

Et après lui, que de grands esprits et de penseurs éminents, que de savants aussi, ont dû, à son exemple, se rendre à l'évidence ! A l'origine, sans doute, on ne voulait pas entendre parler de ces choses. Le spiritisme et les spirites étaient un objet de risée universelle ! Croire aux fantômes, croire à la vie des morts et à leurs communications avec nous, quelle énormité ! Cependant, dans un siècle où les faits sont tout-puissants, où l'on ne jure que par eux, le moment devait arriver où le spiritisme triompherait de toutes les résistances et annihilerait les préjugés les plus invétérés. Nous assistons à cette transformation. Les questions mises à l'ordre du jour par les spirites ne laissent plus personne indifférent.

Dans tous les pays, des savants, d'entre les plus autorisés, se livrent avec passion à l'étude captivante des manifestations de l'âme, c'est-à-dire du spiritisme ; et plus ils approfondissent ce grave sujet, plus leurs idées se modifient, plus ils se rapprochent des théories naguère tant honnies. C'est ainsi que M. Ch. Richet dit : « Je ne puis pas encore croire au spiritisme, et cependant je n'en puis plus douter. » C'est ainsi qu'en Italie, le fameux Lombroso, hier encore adversaire acharné des faits spirites, avoue publiquement aujourd'hui leur authenticité, de même que le célèbre astronome Schiapparelli et d'autres hommes de science distingués en grand nombre. En Allemagne, en Russie, en Angleterre, aux États-Unis, des savants de premier ordre s'inclinent de leur côté devant l'évidence des manifestations. Partout, en un mot, la science bien informée a revisé ou revise les jugements précipités et faux d'une science d'autant plus présomptueuse qu'elle était plus ignorante. Or, quand tant de témoignages, tous basés sur des faits positifs, directement et personnellement observés, concourent au même but, il nous est bien permis, à notre tour, d'affirmer que ces faits sont *vrais* et qu'ils nous apportent les preuves les plus palpables de la survivance de l'âme des morts.

Non, ils ne sont pas, les chers invisibles, irrévocablement perdus pour ceux qui les ont aimés et les pleurent ; des communications sont possibles, sont réelles entre eux et nous dès maintenant, et plus tard, joie sans pareille, nous serons réunis à eux dans une vie meilleure : une vie d'autant meilleure que nous nous serons davantage attachés aux œuvres de justice, de paix et de charité.

Voilà la vérité. N'est-elle pas bien faite pour rendre le courage aux désespérés, pour consoler ceux qui pleurent, pour fortifier ceux qui faiblissent? La vie a donc un but, et ce but, c'est à la fois le bonheur et le progrès de tous les êtres dans la connaissance et dans le bien. Ce n'est pas, comme on se l'imaginait, une vaine illusion,

c'est un fait glorieux que la science, la science positive et expérimentale, démontre avec une invincible évidence à tous ceux qui veulent s'en donner la peine. Quoi de plus beau, et comment n'aimerait-on pas, malgré tout, une existence qui contient en germe de si belles promesses et un avenir si digne d'envie?

D. Metzger.

CONSOLATION

Oh! mes frères, vous tous qui êtes courbés chaque jour sous le lourd fardeau des espérances déçues, vous dont les larmes amères sont intarissables en face de toutes les désillusions de la vie, vous dont les cœurs sont sans cesse abreuvés par les douleurs physiques ou morales et qui cherchez en vain le baume bienfaisant qui doit cicatriser les plaies de vos existences, ne vous êtes-vous pas demandé maintes fois, aux heures sombres de l'ennui, si la vie n'a pas d'autre but que celui de naître, souffrir et mourir?

En effet, combien parmi vous ne se sont mis devant cette énigme mystérieuse comme autant de points d'interrogation pour essayer d'arracher au sphinx les secrets du passé ou lui demander ce qui se cache dans l'avenir? Et le sphinx est resté muet.

Les uns, à la douce clarté des étoiles, perçoivent quelque chose de plus grand que les rêves qui bercèrent leur enfance, et laissent vagabonder leur pensée à travers l'immensité sans cependant asseoir leur certitude sur quelque chose de positif.

Les autres, imbus de principes religieux qu'ils doivent accepter comme article de foi, courbent la tête et méditent en silence.

D'autres encore, et la plus grande partie, se révoltent à la pensée de châtiments éternels pour des fautes passagères et se refusent à croire à une loi de justice et d'amour, préférant le néant de la tombe à une éternité de souffrance ou de béatitude sans liberté, et tout cela parce que les hommes ont trop l'habitude de penser faux. Plutôt raisonneurs que raisonnables, ils ne savent pas suffisamment équilibrer leur jugement; la raison et la conscience sont en lutte perpétuelle, de là ces conflits de la pensée, produits de l'analyse qui ont pour tendances générales de tout ramener aux choses de l'instant.

Aussi bien en religion qu'en politique les besoins de la vie font trop souvent oublier les choses de la mort; cependant ces choses s'imposent d'elles-mêmes comme autant de devoirs à remplir envers soi, envers son prochain, envers la société tout entière.

Oui, des devoirs s'imposent après la mort et ce sont précisément les principaux intéressés qui viennent nous le dire; ceux que nous appelons improprement les morts sont là qui nous inspirent.

Ah! qu'ils avaient raison les initiateurs de chaque époque en nous parlant d'espérance. Pour eux l'au-delà n'était pas un vain mot, les uns nous parlent de vies successives, les autres de renaissances, d'autres encore du commerce possible avec les disparus. Si Moïse empêchait à son peuple d'évoquer les morts, c'est qu'il avait reconnu les évocations possibles; si Jésus disait: *Qui ne renaîtra à nouveau n'entrera pas dans le royaume des cieux*, c'est qu'il avait connaissance, lui, le divin Initié, des vies successives par la réincarnation. Si Jeanne d'Arc, la grande Lorraine, l'humble bergère de Domrémy, entendait les voix qui la conduisaient à la victoire, c'est que ces voix existaient. Du reste, l'histoire des peuples, celle des religions et celle de la pensée humaine, fournissent tellement de preuves accumulées les unes sur les autres en faveur de la survivance et des manifestations de l'être après la mort, qu'il est impossible de ne pas croire à cette vérité.

Notre siècle, il est vrai, avait besoin de faits pour asseoir une certitude; eh bien! les faits sont venus nombreux. Le doute avait fait place à la foi, mais les morts sont sortis des tombeaux pour affirmer leur existence, et ces morts vénérés, dans leur commerce avec les humains, se sont manifestés par les phénomènes les plus étranges, les plus stupéfiants, en se servant des choses les plus diverses. Les tables dansent, les meubles changent de place, des bruits se font entendre, des messages sont écrits, des fantômes apparaissent, le tout contrôlé par la science qui se sert de ses plus grands moyens d'investigation, tellement elle craint d'être trompée dans son analyse et dans ses déductions; et ces êtres d'outre-tombe, toujours désireux de s'affirmer davantage, se prêtent volontiers à l'analyse de la science; et la science confondue et impuissante s'incline enfin devant la brutalité des faits, qui, eux, sont pleins de conséquences pour l'avenir, si nous en croyons les voix autorisées de ceux qui nous ont devancés dans l'au delà.

Loin de nous bercer par des rêves enfantins, ils nous font connaître le but de la vie et de la mort et la raison d'être de l'existence; cette raison, c'est le progrès indéfini des êtres et des mondes à travers la durée du temps et l'infini de l'espace.

Ils nous disent que chaque vie corporelle est une page du livre éternel et qu'elle est liée à la vie spirituelle, de même que la veille est liée au sommeil, le repos à l'activité.

Chaque vie doit être un progrès; de même que l'enfant qui suit ses cours est obligé de recommencer la même leçon jusqu'à ce qu'il la sache suffisamment pour passer à une autre, l'esprit profite des leçons de chaque incarnation pour s'élever de plus en plus dans les splendeurs de la lumière divine.

La mort est la naissance à une nouvelle vie où l'esprit peut faire la vérification du passé en consultant les feuillets du grand livre, c'est-à-dire sa conscience, où s'inscrit par doit et avoir ses actions bonnes ou mauvaises; c'est alors que voyant les causes réelles de trouble et de désespoir qui entravaient sa marche en avant sur l'échelle des mondes, il prend les résolutions viriles qui doivent le conduire au mieux, jusqu'au jour où, débarrassé enfin du lourd fardeau de la matière, il puisse reprendre son vol audacieux sous des formes plus éthérées et continuer ainsi son ascension en compagnie d'autres esprits parvenus dans le même plan.

Alors tout en suivant les traces de ceux qui l'ont devancé dans le spiritualisme, ou dans la spiritualisation, il aide *magnétiquement* par ses puissants effluves déversés à profusion et aussi par son inspiration, les humanités arriérées encore à l'état d'enfance qui, elles aussi, aspirent au mieux.

N'y a-t-il pas dans cette doctrine, donnée par le monde invisible et contrôlée par les humains, matière à sérieuses réflexions ?

La mort, loin d'être un épouvantail, c'est la vie, la vie à outrance; c'est le repos après la lutte, c'est le calme après l'orage, mais c'est encore l'activité, car l'esprit médite et prépare son avenir en profitant des leçons du passé.

Oh! morts bien-aimés qui nous avez fait franchir les portes de la tombe pour nous montrer la vie, soyez bénis! Que vos puissantes inspirations nous éclairent et nous soutiennent dans la lutte d'ici-bas afin que nous puissions aussi consoler ceux qui pleurent, guérir ceux qui souffrent, éclairer ceux qui doutent.

Unissons-nous dans un même amour, puisque, faisant partie de la grande famille universelle, nous allons au même but. Vous l'avez dit, nous sommes tous solidaires, comme tel nous avons des devoirs à remplir envers tous et envers nous-mêmes, aussi bien dans le plan intellectuel et moral que dans le plan physique et matériel; ne l'oublions pas.

Frères, qui doutez encore que la radieuse espérance pénètre votre âme attristée et meurtrie, écoutez dans le silence et le recueillement la grande voix des trépassés. Bientôt vos pensées et vos désillusions s'évanouiront dans la nuit de l'oubli pour faire place aux douces joies nées des beautés qu'il vous sera permis de contempler, et vous aurez la certitude qu'après la mort, c'est la vie!

A. BOUVIER.

? ? ?

Malgré bien des revers et des circonstances fatales, notre superbe exposition lyonnaise, triomphant quand même des destins contraires qui semblaient devoir annihiler ses efforts, s'imposait à l'admiration de tous par les beautés de son cadre et les splendeurs réunies dans son enceinte. De tous côtés, les visiteurs affluaient; quelques-uns s'étant même déplacés de très loin pour venir en contempler les merveilles. Parmi ces derniers, le hasard me fit rencontrer en septembre un vieil ami d'enfance, que, tout heureux de retrouver, j'invitai à passer une soirée chez moi. Notre conversation pouvant, je crois, intéresser les lecteurs de ce journal, j'en demande pardon à mon ami, mais je la leur livre :

Nous avions causé de tout et particulièrement de nos souvenirs d'enfance, lorsque mon ami me dit à brûle-pourpoint :

Quel est donc ce journal : *Le Moniteur spirite et magnétique*? Est-ce que par hasard tu t'occuperais de ces machines-là?

MOI. — Pourquoi pas?

MON AMI. — Parce que, d'après ce que j'ai entendu dire, ce n'est qu'une vaste... *illusion*.

MOI. — Tu peux dire *fumisterie:* le mot a été employé si souvent qu'il ne tire plus à conséquence.

MON AMI. — Pas plus, je crois, que ce qui se fait dans les milieux où l'on s'en occupe, car, si je suis bien renseigné, il n'y a que des vieilles femmes toquées ou mystiques qui croient encore à ces sornettes, et je ne suppose pas que tu fasses chorus avec elles, car, entre nous, il faut avoir la cervelle un tantinet à l'envers pour croire à ces histoires de revenant. Vois-tu, quand on est mort, on est bien mort, et je n'ai jamais vu le diable ailleurs que dans ma poche quand je n'avais pas le sou.

MOI. — Tu as peut-être eu tort de juger cette science d'après l'opinion d'autrui; si, au contraire, tu avais cherché à baser ton appréciation sur des recherches personnelles et sérieuses, certainement tu n'en parlerais pas de la sorte. Tu te souviens de cette histoire des *Camisards*, par Eugène Bonnemère, et combien elle faisait nos délices autrefois? Eh bien! je te surprendrais fort si je te donnais l'opinion de cet auteur sur le Spiritisme.

MON AMI. — Vraiment! qu'en dit-il donc?

MOI. — Tiens, lis toi-même.

GARIBALDI. — Cette religion de la science et de la raison s'appelle le Spiritisme.

EUGÈNE BONNEMÈRE. — J'ai ri comme tout le monde du Spiritisme, mais ce que je prenais pour le rire de Voltaire n'était que le rire de l'idiot, beaucoup plus commun que le premier.

C. FLAMMARION. — Je n'hésite pas à dire que celui qui déclare les phénomènes spirites contraires à la science, ne sait pas de quoi il parle.

MON AMI. — Ah! par exemple, voilà qui me déconcerte! Quoi! des hommes aussi éminents ont cru au Spiritisme ?

MOI. — Et ils l'ont fait en bonne et nombreuse et surtout savante compagnie, à te citer tous les personnages importants qui, dans la science, dans la littérature, dans la politique, se sont occupés du Spiritisme, qui l'ont étudié, contrôlé et affirmé. Mais je n'en finirais pas. Voici cependant encore quelques appréciations que sans doute tu ne connais pas.

ALFRED RUSSELL WALLACE, *de la Société royale de Londres.* — J'étais un matérialiste si complet et si convaincu qu'il ne pouvait y avoir dans mon esprit aucune place pour une existence spirituelle et pour aucun autre agent dans l'univers que la matière et la force. Les faits cependant sont des choses opiniâtres; les faits me convainquirent. Grâce à une patiente observation, j'ai acquis des preuves certaines de la réalité des phénomènes spirites.

Ce témoignage d'un homme aussi illustre dans son pays donne, tu en conviendras, un certain poids à celui-ci de :

V. HUGO. — Éviter le phénomène spirite, lui faire banqueroute de l'attention à laquelle il a droit, c'est faire banqueroute à la vérité.

Libre à toi de faire banqueroute à la vérité si bon te semble, mais je pense que, si tu voulais bien te souvenir de ce qui se passait autrefois chez ton père, tu ne pourrais tenir un autre langage que celui du plus grand savant de l'Angleterre, l'éminent

WILLIAM CROOKES, parlant des phénomènes spirites. — Après quatre ans d'études, je ne dis pas : Cela est possible, je dis : Cela *est*.

MON AMI. — Mais je ne savais pas qu'il y eût autant de personnages célèbres qui s'étaient occupés de cette question; j'avais entendu dire que les Spirites étaient tous des hallucinés, et je le croyais. Alors il y a beaucoup de gens qui s'en occupent?

MOI. -- Beaucoup plus qu'on ne le pense qui, dans l'intimité, dans des groupes d'expériences, d'études, où dans des sociétés spéciales, se livrent à des recherches dans le domaine de l'occulte, et essayent de soulever le voile qui nous cache les mystères de l'*au delà* de la tombe, car, contrairement à ton avis, quand notre corps est mort, tout n'est pas fini, et Allan Kardec a pu dire avec juste raison : ***Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse : telle est***

la loi à laquelle nul de nous ne peut se soustraire et que, comme les autres, il te faudra accepter ou subir.

Mon Ami. — Oh ! mais tu me parais profondément versé dans cette question, et je serais bien aise si tu voulais me donner quelques éclaircissements sur le Spiritisme ; puisque autant de personnages éminents se sont occupés de cette science, il est impossible qu'il n'y ait pas quelque chose de sérieux et de vraiment fondé ; ils ont dû écrire des ouvrages où sont consignées leurs observations. Puisque tu prends toi-même la chose si au sérieux, je ne serais pas fâché que tu m'indiques le moyen de m'éclairer rapidement sur ce sujet.

Moi. — Si tu devais rester quelque temps à Lyon, je me chargerais en causant de te donner une idée plus exacte de la philosophie spirite, des preuves scientifiques sur lesquelles elle repose. Je pourrais en te conduisant dans certains groupes, en te faisant lire nos journaux, te montrer des faits étranges et cependant bien réels, des phénomènes absolument authentiques, attestés par de nombreux témoins, mais, puisque nous n'en aurons pas le loisir, voici quelques livres dans lesquels tu pourras puiser d'utiles renseignements.

Tu trouveras à foison des observations scientifiques des phénomènes spirites et des attestations du plus grand poids dans les ouvrages de : Eugène Nus, *Choses de l'autre monde;* de Gabriel Delanne, *le Spiritisme devant la science ; le Phénomène spirite*, du Docteur Gibier ; *Spiritisme ou Fakirisme oriental ; Analyse des choses*, du même auteur. Un excellent ouvrage est celui de Gardy *de Genève : Cherchons*. Celui de W. Crookes, *Recherches sur le Spiritisme*, est des plus concluants en raison des faits relatés par cet observateur et de la méthode rigoureusement scientifique avec laquelle il conduisait cette étude. W. Crookes rapporte des choses si surprenantes, qu'il faut toute l'autorité et le respect que son savoir imposent pour ne pas les révoquer en doute. Une foule d'autres ouvrages rapportent aussi des faits absolument probants, mais le fait par lui-même n'est que peu de chose : ce qui importe avant tout, ce sont les conséquences morales et philosophiques qui en découlent. Ces conséquences ont été étudiées et analysées avec une grande clarté par Allan Kardec, le vrai fondateur du Spiritisme philosophique, il te faudra donc lire ses ouvrages qui sont les fondements de la philosophie spirite : *le Livre des Esprits ; le Livre des Médiums ; les Évangiles ; le Ciel et l'Enfer ; et la Genèse selon le Spiritisme.* Mais avant, tu feras bien de consulter un ouvrage récent de toute beauté, tant par la pureté du style que par l'élévation des sentiments qui y sont exprimés. Lorsque tu auras savouré les envolées superbes que mon ami, M. Léon Denis, a jetées à profusion dans son ouvrage *Après la Mort*, tu comprendras ce que c'est que le Spiritisme et combien il s'impose à l'attention des penseurs, des philosophes, combien, avec ses certitudes, il guérit et console et pourquoi, à quelque classe de la société qu'ils appartiennent, tous ceux qui étudient le Spiritisme sérieusement y trouvent de réelles satisfactions. Cet ouvrage, qui réalise un des vœux du Congrès spirite de 1889, est un exposé magistral de la philosophie spirite et un résumé fidèle de la doctrine d'Allan Kardec.

Il ne faudrait pas croire que le Spiritisme a pour but de scruter l'avenir, le passé, le présent, pour vous favoriser dans vos calculs matériels ; il n'a rien de commun avec les boniments des diseuses de bonne aventure et ce serait le méconnaître absolument que de l'assimiler aux pratiques des jeteurs de sort, des sorcières, des diseuses de bonne aventure, de tous les parasites qui, comme une immonde vermine, cherchent à exploiter l'occulte pour vivre à ses dépens. D'après *Allan Kardec*, le but essentiel du Spiritisme est l'amélioration des hommes. Il n'y faut chercher que ce qui peut aider au progrès moral et intellectuel.

Le vrai spirite n'est pas celui qui croit aux manifestations, mais celui qui met à profit l'enseignement donné par les Esprits. Rien ne sert de croire, si la croyance ne fait pas faire un pas en avant dans la voie du progrès, et ne rend pas meilleur pour son prochain.

La croyance au Spiritisme n'est profitable qu'à celui dont on peut dire : Il vaut mieux aujourd'hui qu'hier.

Si tu penses qu'une philosophie qui poursuit un tel but ne mérite pas ton attention, libre à toi de ne pas t'en occuper, mais conviens tout au moins qu'elle a droit au respect en raison de son but et des convictions profondes qu'elle sait inspirer à ses adeptes.

Mon Ami. — Quelle chaleur : tu as manqué ta vocation, tu aurais dû te faire missionnaire, car tu as la foi d'un apôtre pour sa religion. Le Spiritisme est sans doute une religion nouvelle ?

Moi. — Je t'ai dit que le Spiritisme était une philosophie, mais non pas une religion ; il n'a ni prêtre, ni culte, ni dogme, c'est la science de l'avenir dont tous les adeptes font encore de l'école mutuelle et pour laquelle il n'y a point de maître absolu. La foi du vrai spirite est raisonnée, basée sur des faits, elle n'est jamais imposée ; il ne doit pas croire ce qu'on lui dit, mais ce qu'il reconnaît d'accord avec sa conscience, sa raison ; il n'admet que ce qu'il comprend. C'est là ce qui différencie sa croyance de celles du passé et lui donne plus de force. Mais il se fait tard, mon cher Ami, et nous n'en finirions pas à nous étendre sur ce sujet. Lis les ouvrages que je t'ai signalés, et par correspondance nous continuerons plus tard cette causerie.

Mon Ami. — Encore une question : tu m'as dit qu'il y avait des Sociétés qui s'occupent de ces études et des journaux qui sont consacrés à la diffusion du Spiritisme ; y en a-t-il beaucoup ?

Moi. — En fixer le nombre serait, je crois, bien difficile. En Amérique, c'est par millions qu'on chiffre ses adeptes, il y en a tout autant en Europe, en Asie, en Afrique, partout. En France, toutes les grandes villes ont des centres d'études, dont quelques-uns sont très importants et de nombreux groupes particuliers où on l'étudie ; je suis en relations avec un grand nombre de ces groupes de Paris, Marseille, Bordeaux, le Havre, Reims, Bruxelles, etc. Je n'en finirais pas à te citer chaque ville. Qu'il me suffise de te dire que le Congrès spirite de Paris, en 1889, avait réuni plus de 40,000 adhésions, dont quelques-unes individuelles, mais pour la plupart collectives.

A Lyon, je connais de nombreux groupes d'études, mais il est difficile d'y être admis en raison de leur intimité ; il y a également plusieurs Sociétés dont les membres paient une cotisation minime, leur donnant le droit d'assister à toutes les séances et de lire les ouvrages de leur bibliothèque. Ce sont, entre autres, la Société Spirite Lyonnaise, dont le siège social est *Cours Charlemagne*, *n° 14*, c'est la plus ancienne société spirite lyonnaise. Puis vient la Société Fraternelle *pour l'étude scientifique et morale du spiritisme*, *7, rue Terraille*. Celle-ci a été fondée en 1883 ; elle est autorisée par arrêté préfectoral et fonctionne régulièrement depuis onze ans. Comme journaux, les plus importants sont : la *Revue Spirite*, fondée à Paris en 1857 par Allan Kardec ; le journal *le Spiritisme*, 2, place du Caire à Paris. En Belgique et publié en français, il y a le *Moniteur spirite et magnétique, le Messager*, et ici, à Lyon, nous avons la Paix Universelle, qui s'occupe et de Spiritisme et de Magnétisme, encore une question très importante à étudier et qui réserve à l'avenir de merveilleuses surprises. Nous en recauserons plus tard, si tu veux. En dehors de ces publications que je te cite au hasard, il y en a une foule d'autres qui sont éditées un peu partout et qui se livrent avec le même entrain à la recherche et à la défense de la vérité.

Une dernière recommandation, qui est essentielle si tu veux étudier la philosophie spirite ; il importe peu que tu le fasses en compagnie ou dans le silence du cabinet. Si, au contraire, tu veux expérimenter ses phénomènes, il est indispensable d'éviter l'isolement en raison des écueils que tu pourrais rencontrer. Ne fais jamais seul de la médiumnité, si tu es médium, et avant toutes choses, avant toute expérience, médite sérieusement sur l'enseignement donné par Allan Kardec

dans le *Livre des Médiums* et ne t'écarte jamais de la ligne de conduite qu'il trace aux médiums, si tu veux éviter bien des déboires. Mais, je te le répète, à aucun prix il ne faut expérimenter seul. Tu ne croiras pas non plus à tout ce qui pourrait être donné dans les communications, mais seulement aux choses que tu comprendras et lorsqu'elles seront d'accord avec la science et satisferont ta conscience, ta raison.

Et maintenant, mon cher ami, te voilà sur la voie. Si tu veux savoir, tu n'as qu'à te mettre à l'ouvrage, mais, si tu le fais, que ce soit sérieusement, et les résultats, j'en suis certain, dépasseront tes espérances.

H. SYLVESTRE.

A VICTOR HUGO

Tu dors du grand sommeil, Maître dont la pensée
A réfléchi longtemps le splendide univers;
Dans la nuit du cercueil, sur ta tête affaissée,
Tes yeux ne sont-ils pas sur d'autres jours ouverts ?

Serait-il disparu pour jamais, le génie
Qui chauffait ton grand front de rayonnants éclats ?
Se serait-il dissous aux heures d'agonie
Ainsi que la matière aux obscurs agrégats ?

Tout serait-il éteint au foyer de ton âme
Qui dépassa du ciel le pavillon d'azur
Pour sonder l'océan où des îles de flamme
Promènent leurs rayons dans un éther plus pur ?

Non, tout ne s'endort pas pour jamais dans la bière
Cachant le bleu du ciel aux cils de nos yeux clos;
Non, tout ce qui fut nous ne devient pas poussière;
L'esprit ne reste pas au lit froid de nos os.

Par delà les tombeaux il est encor des heures
Que nous verrons passer sur nos fronts rajeunis;
Il est des îles d'or qui seront nos demeures
Au sein de l'océan des grands cieux infinis.

Si le sol affamé prend notre chair pâlie,
Si notre sang se fige aux corolles des fleurs,
Notre âme au large vol dans une autre patrie
S'en va pour moissonner des baisers et des pleurs.

1885.

GUYMIOT.

ESPRIT ANCIEN, ESPRIT NOUVEAU[1]

Paul Grendel, l'écrivain délicat dont la plume nous a gratifiés de tant d'œuvres appréciées, d'une grâce toute féminine et qui contrastent si heureusement avec la littérature maniérée ou corrosive de notre époque, l'auteur de: *Elfa*, *Blidie*, *Une Heure d'Oubli*, etc., vient de publier sous ce titre une brochure de belle apparence dans laquelle il a exposé les enseignements, signalé les difficultés, fait ressortir les espérances du spiritisme.

(1) Prix 1 fr. 25; chez Chamuel, éditeur.

Le style en est clair, limpide: il coule comme l'eau murmurante d'un ruisselet gazouillant entre ses rives fleuries.

L'auteur a pensé avec raison que, plus facilement que les gros volumes, la brochure pénètre partout, se lit volontiers parce qu'elle exige moins d'heures, et il a consacré à ce mode pratique de vulgarisation son talent de plume et ses fortes convictions.

On trouvera dans cet opuscule de 86 pages un exposé succinct mais complet des doctrines spirites, une critique virulente quoique juste des superstitions catholiques, des pages chaleureuses sur les conséquences morales du spiritualisme moderne et de belles envolées vers la philosophie de l'avenir.

Cette brochure sera certainement accueillie et répandue par tous les spirites militants. Elle sera goûtée par tous les adeptes éclairés qui reconnaîtront en elle une œuvre pleine de cœur et de foi raisonnée, une synthèse philosophique à la portée de tous, appuyée sur des faits dûment observés et analysés.

Nous comptons bien que Paul Grendel n'en restera pas là et que, puisqu'il lève aujourd'hui bravement son fanion en l'honneur de notre cause, il persévérera dans une voie où l'on recueille parfois des déboires, mais où l'on rencontre aussi de grandes consolations et de précieux encouragements.

LÉON DENIS

Œuvre de secours immédiat

Reçu de M. Emmanuel Vauchez, pour être vendues au profit de notre œuvre, 37 brochures à 1 fr. . . . . 37 fr.
100 brochures à 0 fr. 25 . . . . 25 fr.
Total à réaliser 62 fr.

Au nom de ceux qui souffrent, merci à ce bienfaiteur.

Cours de magnétisme

Dimanche 4 novembre à 3 heures précises, A. Bouvier donnera sa troisième leçon de magnétisme appliqué à la thérapeutique; cette leçon sera consacrée à l'étude des fluides et leur action dans la nature et sur l'homme.

En raison de l'intérêt croissant que prennent les cours, les cartes rigoureusement personnelles devront être présentées à l'entrée.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 96 **10 Centimes** 16-30 NOVEMBRE 1894

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE :

AVIS

Nous prions nos lecteurs dont l'abonnement est terminé de bien vouloir nous faire parvenir le montant de leur réabonnement pour l'année 1894-1895 ou bien de faire bon accueil au mandat de 3 fr. 25 que nous leur ferons présenter par la poste dans le courant du mois.

* * *

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro l'étude de Phal-Nose sur le Magnétisme transcendantal ainsi que divers articles des plus intéressants qui nous sont parvenus de différents collaborateurs.

L. R.

LE CONGRÈS DE L'HUMANITÉ EN 1900

Le *Congrès universaliste* ou *Congrès synthèse* de 1900 pour lequel nous avons fait un appel intitulé *Les Assises de l'Humanité* est en excellente voie de réussite et nous remercions vivement, au nom de l'Humanité, les premiers adhérents: Spirites, avec M. Bouvery; Occultistes du groupe Ésotérique, avec l'*Initiation* de septembre et le *Voile d'Isis* d'octobre; Théosophes, avec le *Lotus bleu* de septembre; Magnétiseurs et Spirites du *Moniteur spirite et magnétique* du 15 octobre; enfin les Messianiques de l'*Étoile*, avec l'apôtre de l'*Alliance universelle* Alber Jhouney, etc.

Nous félicitons M. Ernest Bosc de son article de conciliation paru dans la *Curiosité* du 21 octobre, et nous sommes de *cœur* avec tous les hommes s'inspirant à un degré quelconque de la belle formule unitaire de Jésus: « Afin qu'ils soient tous une même chose, comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous; qu'eux-mêmes ne soient aussi qu'une chose en nous... » (Saint Jean, XVII, 21.)

Le *Congrès de l'Humanité* sera le premier accomplissement de cette parole, comme il sera la première réalisation du désir d'*Unité*, *d'Amour*, *de Fraternité pure et sincère*, des grands initiateurs dans tous les temps et tous les pays.

Nous ne doutons pas de l'adhésion de nos excellents amis et frères: Léon Denis, Delanne, Metzger, Sausse, etc.

Tous battront le rappel et rassembleront les *troupes spiritualistes* de proche en proche.

Chacun est convié à cette œuvre de rayonnance, car nul effort, si minime soit-il en apparence, n'est perdu.

D'autre part, nous comptons absolument sur l'appui des organisateurs du *Parlement des religions* de Chicago, dont le Comité provisoire du Congrès de 1900 sollicitera le concours.

Les religions participantes au Congrès de Chicago et les Catholiques américains en particulier (dont le libéralisme si large a appuyé la politique chrétienne de Léon XIII) voudront collaborer au sublime *essai d'entente entre les hommes* qui sera la continuation et la conséquence de celui qu'ils ont tenté avec tant de succès.

Ainsi, toutes les religions du monde seront appelées à une fusion sympathique sur les grands principes communs pouvant assurer le salut de l'Humanité et préparer l'Unité et la Paix future sur la terre, constituer la grande famille dont les enfants s'entre-déchirent depuis de longs siècles, alors qu'ils pourraient si bien s'aimer, être heureux dans leur grande solidarité, et évoluer vers la LUMIÈRE.

Des régions élevées de l'esprit pur, les influences providentielles soutiendront les hommes de bonne volonté venus de toutes parts, pour combattre *la lettre qui tue* et appeler à la vie beaucoup de ceux qui sommeillent dans la plaine des morts.

Les Socialistes, Altruistes, Humanitaires, Economistes, Libertaires, en un mot tous ceux qui, aimant sincèrement le Progrès, la Solidarité, la Fraternité et l'Harmonie, ne rentrent pas actuellement dans les classifications précédentes, apporteront leur précieux concours à une œuvre répondant à leurs vœux les plus chers: Amour, combat contre la misère, l'ignorance, la guerre et tous les fléaux qui désolent la terre en dépit de toute saine raison, de tout sentiment de justice, de toute promesse de rédemption.

Dès aujourd'hui donc, nous ne craignons plus d'affirmer notre foi dans la réussite du *Congrès de l'Humanité*, en 1900.

Nous avons dès maintenant l'adhésion de tous ceux qui ne sont pas sourds à la voix de leur *conscience*.

A cette date solennelle, elle pourra être construite, l'ARCHE D'ALLIANCE qui portera à travers les déluges, hélas!... imminents, le germe précieux de la synthèse finale, car le temps vient où les montagnes seront abaissées, les vallées comblées, où toutes les séparations, fruits néfastes des lettres mortes, seront abattues, où tous les hommes, harmonisés dans l'Unité, comprendront enfin les grandes vérités de l'éternelle évolution, la raison de la vie, aimeront ensemble et se réchaufferont ensemble au foyer de *Sainte Vérité Une*, forts de la force de tous, riches de la richesse de tous.

Nous préconisons, avec notre frère Alber Jhouney, la formation d'un comité provisoire et nous demandons, dès aujourd'hui, des conseils sur la date *de formation de ce comité provisoire*.

Peut-être conviendrait-il de le provoquer pour le premier semestre 1895?

Ce comité, fonctionnant comme celui de Chicago, auquel il fera d'ailleurs appel, pour la section des religions, rédigera l'adresse circulaire et recherchera le plus grand nombre d'adhésions dans *tous les partis*.

Plus tard, il opérera un classement approximatif et déterminera la formation du *Comité définitif* devant lequel il devra complètement s'effacer.

Un membre au moins de chaque classe devra faire partie de ce comité définitif qui aura la mission de mener à bonne fin l'œuvre du Congrès de l'Humanité.

Sa besogne sera facilitée par la présence en 1900, à Paris, des nombreux Congrès partiels réunis à l'occasion de l'Exposition.

Tous ces congrès, à l'esprit forcément *unitaire*, seront appelés à se résumer ensemble pour donner dans une note finale LE GRAND CRI D'APPEL de l'Humanité.

Ce Congrès synthèse n'excluant aucune aspiration sincère, quelle que soit sa formule, son mode d'être et de manifestation, ne peut être confondu avec aucun autre Congrès international particulier.

Il faudra beaucoup d'impersonnalité, de dévouement aux organisateurs; mais, si les hommes méritent une *telle bénédiction*, il est certain que des frères dévoués, prêts à s'effacer en toutes circonstances pour la bonne harmonie, se présenteront et s'uniront.

Car, c'est une ŒUVRE DU CŒUR avant tout, que celle dont il s'agit.

Nous donnons, dans ce numéro, la lettre du dévoué Bouvéry, qui apporte l'appui de son expérience, et nous ajoutons ici cet extrait de l'article d'Alber Jhouney, paru dans l'*Étoile* d'octobre :

« Comme le dit la *Paix Universelle*, nous pouvons prendre exemple sur le Parlement des Religions américain.

« Les Américains posèrent en principe l'admission au Congrès de représentants de toutes les religions, constituèrent un comité général comprenant des protestants de confessions diverses, un archevêque catholique, un rabbin israélite et un swedenborgien.

« Ce comité rédigea une adresse préliminaire et un exposé en dix articles des buts du Parlement des Religions.

« Le tout fut envoyé sous forme de circulaire dans le monde entier. Les adhésions dépassèrent l'attente du Comité.

« Les archevêques catholiques des Etats-Unis, dans leur assemblée de New-York, approuvèrent le projet et déléguèrent, pour s'entendre avec le Comité général, l'évêque John Keane.

« Ces adhésions recueillies, le Comité général eut encore un très long travail à accomplir pour distribuer les séances du Congrès entre les orateurs des religions diverses; chaque orateur devait se borner à exposer la doctrine de la religion sur telle ou telle question sans polémique et sans attaque aux autres religions.

« L'œuvre du *Congrès universaliste*, ne nous le cachons pas, est beaucoup plus difficile encore que celle du Parlement des Religions.

« Mais celle-ci avant son achèvement avait paru tout aussi invraisemblable à beaucoup de timides et de routiniers.

« Osons donc pour l'amour de l'humanité future, l'humanité une!

« Voici quelques réflexions que je soumets aux promoteurs du Congrès sans aucun parti pris, disposé à modifier entièrement mes opinions, après entente mutuelle, car ce qu'il faut voir ce n'est pas les idées de tel ou tel d'entre nous, c'est le succès de l'*Idée*.

« *La Paix Universelle* a posé un principe plus large que celui des Américains: nous ne voulons pas réunir seulement des représentants de toutes les religions, mais de toutes les doctrines.

« Il me semble donc qu'il importerait d'abord de classer les diverses doctrines afin de pouvoir s'adresser à chacune.

« Pour les religions, le classement est fait : il n'y a qu'à reprendre celui du Parlement américain.

« Mais il y aurait à dresser la liste :

1° Des doctrines philosophiques plus ou moins officielles : philosophie universitaire, sciences (représentées par les diverses académies de France et de l'étranger), etc. ;

« 2° Des doctrines philosophiques indépendantes depuis le Positivisme jusqu'au Spiritisme et à l'Esotérisme (ce deuxième groupe embrassant tous les apôtres du renouveau spirituel : Théosophes, Spirites proprement dits, Occultistes, Spiritualistes, Messsianiques, etc., etc.) ;

« 3° Des doctrines philosophiques soutenues par les groupes littéraires (ainsi en France, pour ne prendre que les jeunes *Revues*, chacune d'entre elles pourrait déléguer un rédacteur au Congrès universaliste);

« Une subdivision de ce troisième groupe comprendrait les doctrines esthétiques ;

« 4° Des doctrines sociales dans toutes leurs variétés : économistes, étatistes, libertaires, etc.

« Ce n'est là qu'une liste extrêmement abrégée et sommaire. Nous aurons à la reprendre et à la détailler : car il faut autant que possible n'oublier personne.

« La fée qu'on oublie d'inviter est celle qui, dans les contes, donne le mauvais sort et la malédiction.

« Et l'on pourrait trouver un sens profond à cette tradition légendaire.

« N'est-ce point parce que l'humanité a toujours oublié quelque fée, quelque idée essentielle, parce qu'elle a toujours réuni des conciles incomplets et servi des idéals fragmentaires qu'elle n'a pu échapper à la malédiction et au malheur?

∴

« Nous ne sommes pas encore assez avancés pour constituer, comme les Américains, un comité général définitif avec le lancement de la circulaire.

« Il me semble donc qu'il faudra constituer d'abord un Comité provisoire.

« Une fois la liste complète dressée, le Comité provisoire rédigerait la circulaire (qui pourrait être l'appel de *la Paix Universelle* un peu développé et expliqué).

« A la circulaire seraient joints, brièvement exposés, les buts du Congrès universaliste.

« On adresserait la circulaire aux représentants des diverses doctrines.

« Après *toutes les réponses reçues*, on constituerait alors, — choisi

parmi la totalité des adhérents, — un Comité général définitif du Congrès (1).

« Nous avons le temps :

« Le Comité général des Américains ne fut constitué qu'en 1891, au printemps, et l'exposition de Chicago avait lieu en 1893.

« Or nous sommes en 1894 (à la fin, il est vrai) et l'Exposition où se tiendrait le Congrès n'est qu'en 1900.

« Mais il ne faut pas oublier que l'œuvre des *Assises de l'Humanité* est plus complexe et plus vaste encore que le Parlement des religions.

« Nous n'aurons pas trop de six ans pour rendre possible la réunion pacifique, selon le vœu de Bouvéry, des matérialistes qui ont gardé l'amour des hommes et des catholiques qui se souviennent de la tolérance du Christ et de ce sublime enseignement : le Parabole du Samaritain.

« Tel serait donc le programme de la préparation :

« 1° Liste des doctrines ;

« 2° Comité provisoire ;

« 3° Rédaction et envoi de la circulaire ;

« 4° Comité général définitif.

« Qu'en pensent nos frères Amo, Nicolaï et Bouvéry ?

∴

« L'*Alliance Universelle* est une œuvre possédée du même esprit que le *Congrès universaliste*.

« Les deux œuvres se prêtent un mutuel secours.

« Le *Congrès universaliste* est l'œuvre éclatante qui rayonne au milieu d'une exposition, la grande Assemblée humaine visible au-dessus des hommes et les élevant pendant quelques jours à la réalisation de l'unité pour leur en laisser le durable souvenir et la conception divine.

« L'*Alliance universelle* est l'œuvre discrète et constante, la création par le concours de toutes les doctrines généreuses et avec leurs *propres éléments* d'un centre perpétuel (2) d'harmonie et de paix entre toutes ces doctrines et entre les hommes qui les défendent.

« L'*Alliance universelle* pourrait contribuer à la préparation du Congrès universaliste, puis, le Congrès accompli, travailler à préparer de nouvelles assemblées de fraternité et d'union, et *dans l'intervalle de ces assemblées*, maintenir entre les diverses doctrines la continuité de la libre sympathie et de la paix qui, d'un congrès à l'autre, risquerait de s'altérer ou de s'affaiblir.

« J'associerai donc dans l'Etoile l'œuvre des *Assises de l'Humanité* du Congrès universaliste à l'œuvre de l'Alliance universelle ».

Nous nous associons, de notre côté, pleinement à l'*Alliance Universelle* si conforme à nos propres aspirations et supplions encore une fois nos lecteurs de se bien pénétrer de l'importance capitale du *Congrès de l'Humanité* et de nous appuyer de toutes leurs sympathies, de toutes leurs forces, de travailler pour l'Unité, la cessation des haines, l'adoucissement des rapports entre les hommes.

Que notre faible voix soit entendue, et nous nous effacerons avec bonheur devant *de plus dignes*.

Que la Paix vienne sur la terre !

Que les hommes se plaisent désormais aux échos de la chanson du Cœur !

Qu'ils confondent leur souffle dans le souffle de la Vie une, qu'ils prennent conscience de leur vraie nature !

Qu'ils s'élèvent enfin et s'enlacent fraternellement dans une immense *Espérance !*

La Rédaction.

(1) Ce qui simplifierait notre tâche, ce serait peut-être de nous entendre avec les organisateurs des divers Congrès *scientifiques, économiques, esthétiques, féministes*, de *science psychique*, etc., qui se tiendront en 1900 et de demander à ces divers Congrès de déléguer certains de leurs adhérents à notre Comité d'abord, puis au Congrès universaliste. Les *Assises de l'Humanité* seraient donc la synthèse des divers Congrès de l'Exposition.

(2) S'il y avait un nombre suffisant d'adhésions au principe de l'*Alliance universelle*, les adhérents pourraient prendre le titre de *Correspondants de l'Alliance universelle*, avec une carte appropriée.

Ces *Correspondants* ne seraient liés entre eux par aucun engagement *officiel : ils ne formeraient pas de comité*, ceux qui appartiennent à une association quelconque y resteraient attachés comme auparavant.

Ils auraient seulement pour But :

1° D'être des agents de paix, d'harmonie et de sympathique indépendance entre leurs doctrines respectives.

2° De contribuer, librement et dans la mesure où le permettraient leurs occupations personnelles, à la préparation des œuvres telles que le *Parlement des Religions* et le *Congrès universaliste*. A. J.

LETTRE A M. ALBER JHOUNEY

Paris, 19 octobre 1894.

Cher Monsieur Jhouney,

Permettez-moi, avant de répondre à votre appel si plein de cœur et de sagesse paru dans *l'Etoile*, de relire avec vous le beau sonnet de M. Sully-Prudhomme, votre illustre confrère en poésie. On verra, une fois de plus, que les poètes sont bien, quand ils le veulent, de *voyants*, quoi qu'on en dise :

Le laboureur m'a dit en songe : Fais ton pain.
Je ne te nourris plus, gratte la terre et sème.
Le tisserand m'a dit : Fais tes habits toi-même ;
Et le maçon m'a dit : Prends la truelle en main.

Et seul, abandonné de tout le genre humain,
Dont je traînais partout l'implacable anathème,
Quand j'implorais du ciel une pitié suprême,
Je trouvais des lions debout sur mon chemin.

J'ouvris les yeux, doutant si l'aube était réelle.
De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle.
Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés.

Je connus mon bonheur et qu'au monde où nous sommes
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes.
Et, depuis ce jour-là, je les ai tous aimés.

Cher monsieur, oui, le bel exemple que vous venez de donner en compagnie de nos excellents amis de la *Paix Universelle* sera, j'espère, des plus fructueux ; rien ne vaut pour vaincre une marche en avant hardie.

Or il est temps, grand temps d'essayer sérieusement de fonder *l'Harmonie sociale* par la Vérité. Mais pour cela, ainsi que le dirait sûrement notre dévoué *Amo*, il ne faut pas créer des parias de la pensée. Toute pensée exprimée de bonne foi mérite le respect.

Mais vous ne vous le dissimulez pas. *l'œuvre* qu'il s'agit de constituer est autrement complexe que le Parlement des Religions. Les difficultés en sont d'autant plus grandes que le gâchis où l'humanité s'est embourbé est plus profond.

Tout apostolat doit être guidé par une sagesse froidement raisonnée et fortement voulue : sans cela l'échec est certain.

Le XIXe siècle a *dévoré* à lui seul plus d'œuvres sociologistes, humanitaires que trente siècles du passé.

Jamais on n'a tant vu d'hommes dévoués et de superbe envergure élaborer des théories plus belles les unes que les autres, pour le bien général. Hélas ! qu'en est-il resté ? *L'anarchisme !* Un désarroi sans précédent. Et cela, osons le dire, aussi bien en *haut* qu'en bas.

Pourquoi une défaite aussi retentissante qui a fait dire aux moins pessimistes : « De quel nom te nommer, heure trouble où nous sommes? » — « Il y a quelques années, il fallait, j'en conviens, un peu plus de philosophie et d'expérience que n'en ont la plupart des hommes, un peu de cet instinct qu'ont les bêtes, pour annoncer l'orage. Aujourd'hui, il suffirait d'ouvrir les yeux pour voir s'amonceler les nuées, d'ouvrir les oreilles pour entendre rouler la foudre. Nous vivons au milieu des pires aveugles et des pires sourds. » — « Notre fin de siècle sera une aurore ou un crépuscule, l'horizon est empourpré de rouges lueurs; mais ces lueurs précèdent-elles la nuit ou annoncent-elles le jour? Nul ne le sait. »

C'est que les uns ont voulu tout obtenir du sentiment de la *Fraternité*, et les autres tout demander à la *Science*. Divorce néfaste! Tant qu'on tiendra séparées et comme ennemies ces deux forces, on n'aboutira à rien.

Mais revenons à votre proposition :

Il faut, vous le démontrez fort justement, commencer par constituer un *Comité provisoire*, qui devra, bien entendu, étudier toutes les faces de la question. Mieux on connaît les difficultés d'une œuvre, plus on a de chance d'en triompher.

J'approuve fort de comprendre les doctrines *esthétiques* dans celles dont vous désireriez, avec raison, le concours. En effet, la beauté des choses dans le monde matériel et dans le monde des arts élève l'âme elle-même vers la beauté morale.

D'autre part, vous savez combien on se défie de tout ce qui ne se passe pas au grand jour. On a tellement abusé de la crédulité, de la confiance des autres, tant d'utopies souvent généreuses ont induit l'homme en erreur ; on a si souvent vu tel beau parleur, une fois dans la place convoitée, imposer sans ménagement un autoritarisme insupportable, ou faire dévier par des manœuvres souterraines, adroites, le but généreux qu'on se proposait, qu'il est essentiel de se précautionner contre le retour de pareilles choses dans l'œuvre des *Assises de l'Humanité*, ainsi que dans l'*Alliance Universelle*.

Le moyen, dira-t-on? Il est bien simple. C'est même probablement pour cela qu'on ne l'emploie guère.

Tout au grand jour, tout en pleine loyauté, telle devra être la devise de l'œuvre entreprise. Ainsi que dans la maison d'Horace, rien, rien ne doit rester dans l'ombre; chacun devra pouvoir d'un coup d'œil en voir tous les rouages, en scruter toutes les intentions. Mieux on se convaincra par *soi-même* que personne ne brigue, ni ne peut briguer soit pour lui, soit pour son parti, une préséance choquante, plus on verra que l'unique but poursuivi, c'est la recherche de la vérité, au profit de tous, amis ou adversaires ; plus ce but sera clairement, à tout instant et en toute occasion, démontré à tous, plus on sera fort.

Arrière, par conséquent, les obscurités voulues, les intrigues de couloir, les intérêts personnels! *Un pour tous, tous pour un*, ou mieux encore : TOUS POUR TOUS.

Loin de craindre la lumière, l'investigation ou les critiques, il nous appartient tout au contraire de les provoquer, afin de nous éclairer, par la contradiction même. *La lumière! toujours la lumière!* n'est-ce pas le moyen d'empêcher que tout trébuche au moment où l'on s'y attend le moins? Tâchons, en outre, de simplifier le plus possible les rouages, car une trop grande complexité dans l'organisation paralyserait les mouvements et les progrès de l'œuvre.

Quant à l'*Alliance Universelle* dont je souhaite depuis si longtemps, sous un autre nom, il est vrai, la réalisation, il faudrait, ou je me trompe fort, qu'elle fût *démocratique*, fédérative aussi, cela va de soi ; autrement elle ne s'étendrait guère et n'aurait pas l'influence voulue.

Aux timorés que le mot de *démocratie* effaroucherait, je rappellerai ce que vient de dire Léon XIII à Castelar, précisément en parlant de l'évolution démocratique où entre si hardiment l'Eglise : « Ne faut-il pas, répondit le Pape, ramener l'Eglise à ses origines, la faire remonter vers son berceau, ses sources, ses traditions? »

Du reste : Démocratie ou aristocratie, ce ne sont que des mots. Il y a au-dessus, il y a l'*homme*, il y a l'*humanité* qui seuls nous importent.

Oh! je le sais on dira : Les hommes ne sont pas préparés à une pareille évolution. Le principe démocratique suppose des esprits libres, capables de se gouverner eux-mêmes, faute de quoi on verse dans l'anarchie.

Eh! ces objections sont de tous les temps. C'est grâce à elles qu'on arrête tous les progrès, et qu'en voulant barrer la route aux légitimes aspirations qui se font jour dans le peuple, quand l'autorité n'a pas encore perdu tout son prestige, on provoque les révolutions et l'on donne naissance au désarroi actuel. Les abus d'en haut engendrent fatalement les résistances, la haine d'en bas.

C'est par la justice, c'est dans l'amour qu'il faut se retremper pour le salut de la société.

Enterrons à jamais ce blasphème qui a trop souvent été l'évangile des classes dirigeantes :

> Aux larmes, au travail, le peuple est condamné
> Et du sceptre de fer veut être gouverné.

Que ceux qui savent se mêlent donc franchement, sans arrière-pensée au peuple ; s'ils savent aimer réellement, quelles belles moissons on peut récolter dans ce milieu trop négligé. Ils donneront un peu de leur savoir, ils recevront, en échange, des cœurs qui ne demandent qu'à se livrer.

En ce qui concerne le *Comité central* qui devra forcément exister pour faciliter la diffusion des idées qui nous sont chères, il serait bon, pour ne pas froisser les susceptibilités légitimes, ainsi que pour éviter les tentations d'accaparement, que le dit comité n'appartînt pas plus de dix ans à une même nation. Le terme du mandat, revenant au comité de chaque nation, coïnciderait avec la réunion d'un congrès international.

Il faut pour cela que l'organisation de l'*Alliance Universelle* soit très *décentrenlisatrice*, sinon ce transfert serait impossible, ou bien on nous rappellerait le vers célèbre :

> La montagne en travail enfante une souris.

Voilà, cher Monsieur Jhouney, les grandes lignes qui, à mon avis, devraient être suivies. Mais qu'elles soient acceptées ou non, je souhaite de tout cœur la réalisation de l'entente préconisée.

Pour ceux qui hésiteraient à en faciliter la réalisation, je leur rappellerai une fois de plus le désarroi où se trouve l'humanité pour laquelle, suivant le mot de Littré, on n'a, scientifiquement parlant, ni barque, ni voiles pour la diriger vers le port de salut.

En effet, comme on l'a fort justement dit, « déçue par la science, abusée par la philosophie, énervée par la littérature, l'humanité se sent profondément malheureuse et troublée. Elle est lasse de ses dénégations, de son égoïsme, de son orgueil, elle sent tressaillir en elle de nouvelles, d'invincibles aspirations, elle secoue les sombres étreintes du doute et du désespoir, elle veut vivre, elle veut croire, elle veut espérer, » mais jusqu'à ce jour elle a vainement cherché le phare lumineux lui montrant le port et la conduisant au but.

De là ces soubresauts pleins de fièvre, de là ces révoltes contre la société et contre la vie elle-même. On assassine pour le *bien!*... Jamais on ne s'est tant suicidé! Les cas d'aliénation mentale se multiplient de jour en jour. Il faut être aveugle et sourd, ou n'avoir jamais médité sur l'histoire de l'humanité pour croire qu'un tel état de choses puisse durer.

Ce n'est pas avec la charité seule qu'on arrêtera ce grand mal, qui tient à différentes causes. La charité n'est qu'un palliatif.

On ne l'enrayera pas davantage avec la force. La force ne résoud rien. Ce qui étonne, c'est, suivant l'énergique expression de Napoléon, « l'impuissance de la force ».

Il est épuisé, le crédit fait aux institutions stériles, qu'elles soient spiritualistes, matérialistes ou spirites ; on attend en cette fin de siècle positif des résultats certains : on s'est assez longtemps leurré de mots.

Prenons garde qu'en désespoir de cause le prolétariat, qui est le nombre, et qui sera la force quand il voudra, ne proclame *officiellement* à son tour, le règne de la force : « Etes-vous sûrs, ô satisfaits impitoyables qui régnez aujourd'hui, demande M. Henry Fouquier, que l'on n'accusera pas d'être un révolutionnaire, de l'avoir toujours, cette force *que vous empruntez et que vous achetez déjà ?* »

N'entendez-vous pas les sourds murmures qui, à l'usine, au fond de la mine, sous le chaume, répètent le refrain terrible qui éclatera si on n'y prend garde, comme la *Marseillaise* à la fin du XVIIIe siècle :

Lazare ! Lazare ! Lazare !
Lève-toi.
. . . .
C'est leur linceul que nous tissons
C'est leur linceul (bis)
Que nous tissons.

Et alors, quels cataclysmes ! L'homme sera un loup pour l'homme. Et les gendarmes ni la guillotine n'empêcheront point la terrible explosion.

Pas d'illusion : on ne sauvera rien, en continuant les uns et les autres de répéter ces formules stéréotypées : « Il y a quelque chose à faire pour l'ouvrier. Il faut faire quelque chose pour empêcher l'orage d'éclater, etc. » Quoi ? On ne sait pas bien, on craint de faire trop, on craint de ne pas faire assez... Si cela n'était pas si triste, ce serait risible de voir tous ces *médecins* d'un nouveau genre, qu'un Juvénal ou qu'un Molière devrait *fouailler* d'importance, afin de leur réveiller le cœur pour qu'il s'*allie* à la science d'où seul peut sortir le remède.

A l'œuvre donc, vous qui faites passer le bien général avant votre petite personnalité, à quelque monde, aristocratique ou démocratique, qu'elle appartienne. *Sursum Corda !*

Agréez, cher Monsieur Jhouney, mes saluts les plus fraternels.

J. BOUVÉRY.

L'IDÉE DE DIEU DANS LE SPIRITISME

Un de mes correspondants me demande de résumer brièvement, dans un de nos périodiques, les raisons qu'a le Spiritisme d'affirmer l'existence de Dieu.

Y a-t-il de l'Intelligence et de la Conscience dans l'Univers ? peut-on se demander tout d'abord.

Nul n'en peut douter. C'est par l'intelligence et la conscience que nous connaissons et jugeons toutes choses. Or il n'y a pas d'effet sans cause. Et tout effet intelligent, a dit Kardec, a forcément une cause intelligente. C'est là l'axiome sur lequel s'appuie tout le Spiritisme. En l'appliquant aux manifestations d'outre-tombe, il démontre la réalité de l'existence des Esprits. De même, en l'appliquant à l'étude du monde et de ses lois, il démontre l'existence d'une Cause intelligente dans l'Univers.

L'existence de cette Intelligence suprême est affirmée par tous les Esprits élevés. Elle l'est par tous les écrivains et philosophes spirites depuis Allan Kardec jusqu'à Em. Vauchez, en passant par Bonnemère, Eug. Nus, Bellemare, etc., etc. Elle constitue donc un des points essentiels de l'enseignement spirite et, à ce titre, elle est inséparable du reste de cet enseignement. Que l'on ne parle pas de dogme. Le Spiritisme ne connaît pas de dogme. Il n'impose rien. Il enseigne. Or tout enseignement a ses principes.

Sans doute nous sommes inégalement développés et nous ne pouvons tous voir de la même manière dans tous les sens ; de là tant d'opinions diverses sur l'idée de Dieu ; mais quand il s'agit de poser des principes, — et c'est le rôle de tout enseignement, celui du Spiritisme en particulier, — il ne faut pas en chercher l'expression au-dessous de soi, mais au-dessus. Il y a déjà bien assez d'attractions qui nous retiennent à la terre, laissons l'âme humaine prendre son essor vers Celui que tous les grands initiateurs ont appelé le Père !

La solidarité qui relie les êtres ne peut avoir d'autre centre que l'Unité universelle, car c'est en elle que tous les rapports viennent aboutir pour s'y fondre et s'y harmoniser. Mais il faut que cette Unité soit de même nature que nous, qu'elle soit à la fois Intelligence et Raison, pour que nous nous sentions reliés à elle et par elle. C'est par elle seule que nous pouvons connaître le but de la vie, notre rôle dans le Monde, notre destinée personnelle et collective, puisqu'elle est la Raison même des choses et la Loi vivante de l'Univers. Il suffit, nous dit-on, pour être solidaires, que nous nous sentions reliés par une commune origine et de communes destinées, mais précisément l'étude de cette origine et de ces destinées nous reporte encore vers cette Unité suprême qui est non pas la Cause première, comme le disent les uns, non pas une cause finale, comme le veulent les autres, mais la cause éternellement agissante d'où émane toute vie.

Et ce principe est aussi la seule base, la seule sanction possible de la Loi morale, de la Loi de Justice. Dès que l'on étudie le problème de l'au-delà, la situation de l'Esprit après la mort, — et c'est là l'objet capital des recherches spirites, — on se trouve en présence d'un état de choses qui est réglé par une Loi de Justice, Loi d'équilibre et d'harmonie qui régit le monde moral comme elle régit le monde physique. La connaissance de cette loi est une force, une consolation pour le penseur, une certitude que la souffrance n'est pas inutile, que la vertu n'est pas un vain mot et que le Bien règne au-dessus de tout. Il y a là une notion supérieure qu'on ne peut éliminer sans mutiler le spiritisme..

Et si nous considérons que tout s'enchaîne dans ce domaine moral comme dans le domaine matériel, que chaque cause, si minime soit-elle, entraîne à travers les temps ses conséquences bonnes ou mauvaises suivant sa nature, comment ne serions-nous pas effrayés en songeant à ce que se prépare la société actuelle dont presque toutes les pensées, les paroles, les actes, inspirés par l'égoïsme ou par la haine, accumulent au-dessus d'elle de sombres nuées fluidiques qui portent dans leurs flancs les éléments d'une effroyable tempête.

Ne serons-nous pas effrayés de toutes ces défaillances morales qui se multiplient autour de nous, effrayés en constatant que le sentiment du devoir tient si peu de place dans les esprits, que la plupart des hommes ne remplissent leurs fonctions et leurs tâches qu'avec répugnance. Ne serons-nous pas effrayés de retrouver au fond de tant d'âmes humaines l'affaissement, la démoralisation, le découragement et ce dégoût de la vie qui se traduit par le suicide.

Et si nous sentons cela, comment hésiterons-nous à affirmer à la face de tous, à faire connaître cette Loi de Justice qui s'exécute d'elle-même, sans tribunal et sans jugement, mais à laquelle n'échappe cependant aucune de nos pensées, aucun de nos agissements, de cette Loi qui nous révèle une Intelligence rectrice du monde moral, car que serait une loi séparée de la notion d'intelligence, une loi *en l'air*, dénuée de tout point d'appui et que rien ne distinguerait des lois aveugles et mécaniques du Matérialisme ? Ne suffit-il pas de savoir

qu'il y a de l'intelligence et de la conscience dans le Monde actuel pour comprendre que l'Intelligence et la Conscience se retrouvent dans le Principe ordonnateur qui est la Loi de ce monde!

La Loi de Justice ne peut reposer sur rien de successif et de changeant, mais seulement sur un principe immuable et éternel.

C'est l'ignorance de toutes ces choses qui est la véritable cause de nos maux, l'ignorance de notre nature, de nos destinées, des lois universelles, ignorance qui pousse l'homme et la société à des actes dont les conséquences accumulées les écrasent.

Mais la vérité, comme un pâle rayon dans la nuit, commence à luire dans nos ténèbres. La science, disais-je récemment dans un autre journal, après s'être attardée pendant un demi-siècle dans les déserts du matérialisme et du positivisme, après en avoir reconnu la stérilité, la science contemporaine — peut-être sous l'influence des puissances invisibles qui sont à l'œuvre — dans tous les domaines : physique, chimie, psychologie, s'achemine d'un pas de plus en plus décidé vers la Grande Unité que l'on entrevoit au fond de tout. Derrière toute substance mue, la force se montre. Et qu'est-ce que la force? On commence à le comprendre. La force, c'est la projection de la pensée, de la volonté dans la substance. L'éternelle création n'est que l'éternelle projection de la Pensée divine dans l'Univers.

Les athées à courtes vues s'obstinent à juger de l'ordre du Monde et des lois universelles d'après l'examen du cercle étroit de la vie présente et du cadre restreint de la Terre, sans vouloir comprendre que c'est par l'étude de l'enchaînement des vies successives et de la pluralité des mondes que se révèle l'universelle harmonie, l'absolue Justice et la grande Loi de l'évolution des êtres vers le Bien parfait qui est Dieu. Tout est réglé en vue d'un but qui est le perfectionnement continu de l'être et l'accroissement en lui de la somme du Bien et du Beau. On peut suivre d'ici même cette loi majestueuse du Progrès à travers tout le lent travail de la Nature, depuis les règnes les plus inférieurs jusqu'à l'homme conscient et au-dessus de lui, de degrés en degrés, à l'infini. Et cette poussée continue vers le Mieux n'est compréhensible que par l'existence d'un Principe supérieur et universel qui pénètre la Nature entière et préside à cette évolution colossale des êtres et des mondes.

C'est ce qu'ont senti instinctivement toutes les générations passées, toutes les multitudes qui reposent sous la poussière des âges, et c'est pourquoi les élans, les aspirations de leur pensée sont montés, à travers l'histoire, vers la Grande Cause d'où tout émane et vers qui tout retourne éternellement.

C'est là le suprême Idéal, celui qui nous détache des attractions bestiales et nous fait vainqueurs dans la lutte contre les passions, contre les convoitises et les appétits furieux.

Regardez partout où quelque chose de grand se révèle, partout où une œuvre s'impose à l'admiration des hommes, vous sentirez le souffle de l'Idéal qui anime, qui soulève, qui subtilise les pesanteurs de la matière, qui arrache l'esprit aux régions inférieures de la vie pour l'élever jusqu'aux hauteurs sublimes où planent la Beauté, la Vérité, la Justice énernelles, aspects divers d'une seule et même personnalité qui est Dieu. Car c'est en Dieu seul que s'identifient et s'unissent toutes les puissances dont un seul reflet orne d'une couronne impérissable le front des hommes de génie.

Léon Denis.

PEUPLES ET NATIONS

UNITÉ DE LA TERRE

La patrie des chrétiens devrait être l'humanité, *leur apostolat* la paix. Puisque, par leur alliance avec César, beaucoup ont failli dans cette mission, menti à leur origine, disons quelques mots de ces graves questions : Patrie, internationalisme.

Car, si nous avons le véritable amour de la Fraternité Universelle dans le cœur, nous devons y conformer nos pensées, nos paroles et nos actes.

Patrie, pays père, c'est solidarité. La solidarité s'effectue autour du *foyer commun*, dans l'ordre matériel, d'où les assemblages qu'on nomme *peuples ;* ou bien autour d'un *principe commun* dans l'ordre spirituel, d'où les organismes qu'on nomme *nations*.

On m'accordera, j'espère, que la spiritualité doit dominer la matérialité, que la liaison des cœurs et des intelligences est plus belle et précieuse que celle des corps, que la *nation* (solidarité autour d'un principe spirituel) est supérieure au peuple (groupement matériel).

Il y a des patries religieuses, séparées par des frontières religieuses, comme la Juive, la Mahométane, et il y a des patries séparées par des frontières matérielles, comme la France, l'Allemagne, etc.

Les Juifs constituent une *nation* qui a des principes à travers des *peuples* qui n'en ont plus ; cette nation domine de toute son unité les peuples divisés et... en tire parti...

Ceux-ci ne voient plus en elle (naïvement étonnés cependant de sa conservation) que des débris dispersés et impuissants, ce qui est d'un jugement aveugle et superficiel.

Elevons nous davantage et nous verrons que la *nation juive*, restée *une*, représentée par tout fils d'Abraham auquel Jéhovah a promis la terre, s'est répartie dans son grand jardin où sont *parqués* les peuples. Que lui importe d'être patriote française en France, patriote allemande en Allemagne, elle n'en reste pas moins nation juive pour cela.

Pour le Musulman, la patrie est partout où flotte le drapeau de l'Islam, où se trouve un adorateur du *Dieu un*, dont Mahomet fut le prophète.

Une tentative de fondation d'*Alliance islamique universelle* fut tentée, il y a près d'un an et demi, appuyée par un Français, M. Goguyer, directeur du journal l'*Almontader* de Tunis. C'était une concurrence sérieuse à l'Alliance Israélite, qui existe *de fait*, mais le gouvernement français brisa vite journal et directeur.

Ce qui prouve, une fois de plus, qu'il y a des internationaux qui ont tout intérêt à empêcher les autres de le devenir.

Croira-t-on que je vais blâmer juifs, musulmans, au sujet de leur conception de *patrie* si différente de celle des peuples d'Europe? Il n'en est rien. La nation, je le répète, est supérieure au peuple. C'est un pas en avant dans la voie de la spiritualité et de l'intelligence. Les questions de croyance, d'ailleurs, priment toujours les autres. (Les matérialistes même *croient*, ils croient au Néant). Aussi l'apparente solidarité matérielle est-elle loin d'avoir supprimé les guerres civiles, intestines (elle favorise, en outre, l'état de guerre générale en Europe). Catholiques et protestants français se sont déchirés jadis. Où était la patrie, là-dedans? Deux patries religieuses se combattaient dans la même patrie matérielle.

Que l'unification se fasse dans les principes élevés, que l'amour de la Paix descende dans les cœurs de tous les hommes et, après la cessation des guerres d'idées, après l'harmonisation des patries intellectuelles et religieuses viendra facilement celles des patries matérielles.

C'est donc la *Parole* qui sauvera les hommes. Car tous leurs efforts sur le plan matériel n'aboutiront qu'à la ruine générale et à l'imminence de guerres effroyables et interminables.

Le ventre est *mauvais conseiller*, ce ventre dans lequel se résume le corps social actuel, réclamant pour sa défense un bras monstrueux, et l'asservissement, sinon l'anéantissement de la tête et du cœur.

Peuples, la Paix n'est pas où vous la cherchez, ni la sécurité où vous l'espérez.

Gardez-vous du *faux patriotisme*, fermez l'oreille à ces voix lugubres qui dans la nuit actuelle vous crient :

« Volez, mentez, souillez... au jeu ! à la débauche ! qu'importe ! mais fondez des canons, des fusils, entretenez les funestes malentendus qui permettent de continuer l'écrasement des peuples sous le poids des armées, de spéculer sur le travail de la masse, au profit de quelques-uns, ruiner, tondre les mêmes moutons... marqués pour l'abattoir, promis aux futures boucheries.

Ohé ! Chrétiens ! Est-ce que Jésus est venu vous enseigner cela ? Vous disant que tous les hommes sont frères a-t-il ajouté : Vous, Allemand, il faudra exterminer ces gueux de Français ; vous, Italiens, rêverez l'anéantissement de ceux qui vous ont délivrés ; vous, Anglais, mon peuple évangélique, bâtirez votre fortune sur les ruines de la terre ?

L'Europe et la Chine sont en présence. Les Chinois se sont constitués en *nation* sur un principe, *celui de la famille*, propriétaire du sol qu'elle cultive (division de la propriété qui assure la conservation de la famille).

Tout Confucius, leur grand moralisateur, peut se résumer ainsi :

Lorsque la famille est unie, il y a de bons fils, de bons frères, de bons époux, de bons pères, des bons amis, des bons serviteurs, des bons magistrats, des bons ministres et des bons gouvernants, par tout de la loyauté. Quand la famille est détruite, c'est la fraude et le désordre qui de proche en proche ruinent l'état social.

Sur cette simple morale, sur le culte de la famille, et par suite naturellement, sur celui des ancêtres, 500 millions Chinois ont vécu en paix.

Qu'ils aient été divisés en peuples, par des frontières matérielles (comme les 450 millions d'Européens divisés en une trentaine de sociétés à intérêts différents, souvent opposés), c'était la guerre perpétuelle au lieu de cette paix dans cette grande agglomération.

Les Chinois n'ont qu'un tort actuellement, c'est d'être pacifiques (et d'admettre la hiérarchie de l'intelligence) en présence des barbares d'Europe et de leurs dignes émules, les *Japonais*, ne reconnaissant plus d'autre droit que celui de la force, d'autre justice que celle du feu et de la dévastation.

Oh ! je sais que mes affirmations peuvent déconcerter, et, lorsque j'ai vu dernièrement des barbares d'Europe proposer le *démembrement* de la Chine, dans un but de cupidité, au mépris de tout principe *de vraie civilisation*, j'ai senti la honte et la dégradation des peuples dits chrétiens et civilisés.

Français, ne vous associez pas à ce *banditisme* qui demain se retournerait contre vous.

Avec le brave cœur qui a nom Bouvery, je crie : De la lumière ! de la lumière !

Démasquons sans trêve les influences ténébreuses, ennemies de l'homme, dévoilons les mensonges qui le maintiennent dans la nuit, dans l'ignorance de sa vraie nature, NATURE DIVINE.

Nos maîtres modernes disent volontiers, dans l'intimité, que l'idée de patrie même est illusoire. *C'est le dernier culte forcé*. Ils ajoutent : Que deviendrons-nous si cette illusion disparaît ? — Mais alors ! leur répondrai-je, si cette illusion vous paraît bonne, vous avez été bien téméraire en détruisant toutes les autres dont quelques-unes, peut-être, étaient bonnes aussi ; et, lorsqu'une illusion est bonne, je ne sais pourquoi, il me semble qu'elle doit renfermer du vrai.

Il n'y a plus que de la matière, criez-vous, et d'autre part, vous refusez même cette matière (avec ses basses jouissances), à la grande *masse*, et vous vous étonnez que cette *ombre* de troupeaux d'ombres, fruit d'un étrange cauchemar du néant qui la rappelle, vous vous étonnez, dis-je, que cette grande masse bouillonne, enfin, pour tout de bon, et menace !...

Que la patrie soit matérielle, intellectuelle ou religieuse, dans tous les cas, je ne m'étonne pas de la voir caresser par notre affection.

C'est la famille, c'est l'école du devoir. L'Angleterre prend sa force dans sa famille. Le Tsar Alexandre III avait de grandes vertus familiales ; mais, à côté de la petite famille, il y a la grande famille.

A côté de la petite patrie, il y a la grande patrie, LA TERRE.

Tous ceux qui rêvent de fraternité universelle sont internationaux ; nul homme de cœur ne peut blâmer ce rêve.

Quand les peuples commercent ensemble, ils font de l'*internationalisme*. Les Expositions universelles ou *internationales* sont provoquées périodiquement. Quand les Congrès scientifiques ou humanitaires se réunissent, c'est l'*esprit internationaliste* qui les rassemble

L'Internationalisme de l'argent !... Qui donc oserait le nier, à l'heure actuelle ?

Il n'y a pas d'arbitrage entre peuples qui ne soit une conception née de l'*internationalisme*, issu lui-même du sentiment d'une solidarité supérieure aux solidarités locales et les complétant.

La division en peuples, c'est la guerre perpétuelle.

L'Internationalisme ou Fraternité Universelle, c'est la Paix.

La *guerre* est fille de la division ; *la paix* est fille de l'Union.

Hommes, vous êtes solidaires. Vous vous battrez et souffrirez tant que vous ne connaîtrez pas cette *Loi !*

Faut-il donc qu'aujourd'hui encore la mauvaise foi et l'ignorance osent désigner à la vindicte publique ceux-là qui rêvent *Paix et Fraternité Universelles ?* Par quelle étrange aberration ne flétrit-on pas, au contraire, les agents de toutes les divisions qui ruinent et désolent notre globe ?

C'est l'esprit du mal qui maintient l'idée de la guerre et de sa nécessité. C'est la bête immonde et fraudeuse qui enveloppe depuis de longs siècles dans ses gigantesques anneaux l'humanité étouffée et désespérée.

Maudite soit-elle !... et puissent tous les hommes répéter le même cri avec moi.

Les Etats-Unis d'Europe donneront la Paix aux peuples constituants, de même que la France unifiée (ce fut l'œuvre d'une Monarchie jadis glorieuse), donna la Paix et la Sécurité relatives aux morcellements innombrables de la France féodale.

J'ai appelé l'attention sur la patrie religieuse ou nation, j'ai montré sa supériorité sur la patrie matérielle ou peuple ; enfin, je fais voir que l'idée même de nation, quoique supérieure à celle du peuple, est inférieure à celle d'Internation ou *Nation Une* de la terre qui est l'organisation vers laquelle nous tendons actuellement.

Car il viendra un temps où toutes les fonctions *materielles*, *intellectuelles*, *religieuses* (d'où résultent tant de multiples patries s'entre-choquant) seront supprimées, où tous les hommes comprendront l'*Unité* et n'auront plus qu'une religion, celle de la *Vérite Une*, religion éternelle, universelle, qui n'est, pour l'heure, que l'apanage de quelques-uns (dont la chaîne est cependant ininterrompue à travers les temps et les espaces).

Dès aujourd'hui, aimons *avec tous ceux qui aiment*, prions *avec tous ceux qui prient* et sachons que toutes les prières ardentes et sincères s'élèvent vers la *même pure région* et que tout s'y confond dans la divine Unité, dans l'*Esprit pur*.

Evitons les mots susceptibles de déchaîner les haines aveugles qui

y sont attachées, toutes filles de l'égoïsme qui est le mobile principal de tous ceux qui les cultivent.

Déclarons-nous franchement pour la *fraternité universelle de l'humanité sans distinction de sexe, de race, de rang ou de croyance* (formule des théosophes).

Les mots patrie, internationale, perdront la force de leur magnétisme mauvais.

Désirons par-dessus tout le triomphe de la Vérité et soyons, en toutes circonstances, ses chevaliers, prêts à lui sacrifier notre vie et nos intérêts terrestres les plus chers.

La bonté est la manifestation sensible aux hommes de l'*Unité divine*.

Cette bonté veut s'étendre à tous les êtres.

Elle nous défend d'être hypocrites en parlant de Paix d'une part et en armant des canons d'autre part. (Je reconnais cependant que les peuples d'Europe ne pourront désarmer qu'*ensemble* et que la France doit rester forte, *conserver son homogénéité intérieure, mais en manifestant sans cesse le désir sincère de Paix Universelle.*)

Evoquons la NATION UNE, espérance commune de tous les hommes de bonne volonté.

Que toujours la sublime formule de la *Bhagavad Gita* (le chant du Bienheureux, poème indou) soit la nôtre, notre épée flamboyante, notre bouclier magique, notre divin talisman :

QUE TOUS LES ÊTRES SOIENT HEUREUX !

Ceux qui n'aiment pas sont malheureux.

Parlons-leur d'Amour.

AMO.

POUR ET CONTRE

(*Suite*)

Ce facteur étranger est l'indéterminée du problème. Est-il unique ? Est-il multiple ? Est-il intelligent quand il n'est plus en rapport avec le médium ? Existe-t-il dans les humains à l'état semi-indépendant ? Existe-t-il tant en dehors de nous qu'en nous ? Existant hors de nous, ne se met-il en contact avec nous qu'accidentellement ?

Est-il une association des *âmes* de tous ceux qui ont vécu ? Est-ce lui qui fournit la partie animique et fluidique de chacun des êtres de notre planète, part qu'il reprend à la mort après qu'elle s'est affectée, par l'existence, d'une puissance intellectuelle plus grande ? Est-ce un être d'une série supérieure à la série des êtres qui nous sont accessibles ? (1)

Toutes ces conceptions, tirées des faits, ne sont pas opposées ; elles peuvent être les diverses combinaisons d'un même système, et il pourrait bien se faire que tout le monde ait raison. Chaque théorie se trouve du reste appuyée par des cas.

Le phénomène est généralement renfermé dans le cercle des aptitudes des expérimentateurs et dans celui de leurs idées, il synthétise leurs intelligences. Mais il n'en est pas toujours ainsi, il dépasse parfois les aptitudes de la personne la plus développée, tout en restant semblable à la synthèse précitée.

Ainsi, on verra, dans le récit de Crookes, le phénomène donnant de la télégraphie Morse ; deux personnes, Home et Crookes, possédant quelques éléments, mais le phénomène les dépassant à cet égard. Je signalerai d'autres cas semblables. Il semblerait que le phénomène est apte, dans ce cas, à *compléter* le savoir présent des opérateurs en s'aidant peut-être de leur savoir passé, mais qu'il ne peut aborder une matière dont aucun des opérateurs n'a connu le moindre élément ; mais cette règle n'est pas sans exceptions.

Les apparences d'actions réflexes se présentent sous des formes très variées, dans les fonctions intellectuelles humaines.

Un enfant réfléchit plus ou moins les aptitudes intellectuelles, les penchants et les facultés de ceux qui l'ont procréé ; on a appelé *hérédité* ce phénomène réflexe.

Deux personnes prononcent parfois les mêmes paroles en même temps, entamant ainsi, dans des cas, des sujets qui n'avaient pas été abordés dans le cours de la conversation ; chacune d'elles ne pourrait cependant prétendre que l'autre, réfléchissant sa pensée, n'est qu'un être fictif.

Un individu qui a vécu dans un certain milieu s'assimile les idées de ce milieu, et ses discours réfléchissent ces idées. Ce phénomène réflexe s'appelle *Esprit de corps*.

Dans l'hypnose et le magnétisme, le sujet devient presque automatique dans ses effets réflexes et n'est point passé cependant à l'état d'être imaginaire.

Le constat de l'action réflexe, encore qu'elle atteindrait l'égalité parfaite au point de rendre absolument insensible la présence d'un être occulte, ne prouve pas son absence.

Mais il est certain que si, comme le prétend M. Philip Davis, les phénomènes ne donnaient jamais que les effets d'égalité ou même de similitude très marquée, que, même en admettant les esprits, les résultats seraient tels pour nous que s'ils n'existaient pas.

(*A suivre.*)

A. GOUPIL.

(1) Pour cette dernière hypothèse, je recommande la lecture de l'ouvrage du docteur Antoine Cros, *le Problème*. Cet ouvrage a une valeur scientifique remarquable.

BIBLIOGRAPHIE

Vient de paraître, Paris, Comptoir d'édition, 14, rue Halévy, *Esquisses du Tout Universel*, par Jacob, préface par J.-H. D..., ouvrage de plus de 150 pages dont nous regrettons de ne pouvoir faire connaître le prix à nos lecteurs ; lacune que prochainement nous pourrons combler.

Cet ouvrage des plus intéressants à divers points de vue est divisé en quatre parties différentes qui comprennent, la première : les différents règnes, les créations et les créatures ; la deuxième, les Univers et les mondes ; la troisième est la conclusion de l'auteur ; la quatrième, composée d'un tableau représentatif du tout Universel, contient des notes d'un intérêt réel.

***

L'Etoile de Kervenn, précédée d'une lettre de VICTOR HUGO à l'auteur et d'une préface de MARIUS GARREDI, Révélations en trois actes suivies d'un épilogue au XXe siècle par RENÉ GIRARD. Prix, 1 fr. Paris, Comptoir d'édition, 14, rue Halévy.

Faire l'analyse de cet opuscule de 56 pages serait le publier en entier. Rappelons toutefois qu'il y a là l'œuvre d'Esséniens qui se dévouent à la cause de l'humanité.

Œuvre de secours immédiat

Le 29 octobre, trouvé dans notre boîte, don anonyme. . . 5 f.
Le 3 novembre, d'un anonyme d'Orange, un bon de poste. 5

Total 10

Cours de magnétisme

Le dimanche 18 courant, A. Bouvier traitera, dans son cours de magnétisme appliqué à la thérapeutique, de l'hypnotisme en général et ses conséquences psychologiques et physiologiques, distinction entre les Ecoles de Paris et de Nancy.

Le cours commencera à 3 heures précises et sera divisé comme précédemment en deux parties : la première partie, toute théorique, sera consacrée à l'orale ; la seconde, pratique, sera consacrée aux expériences.

A. B.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

Cinquième Année. — N° 97 | **10 Centimes** | 1er-15 Décembre 1894

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

Abonnements : Un an { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE :

QUI TROMPE-T-ON ?

Oui, qui trompe-t-on ? et qui donc se trompe ? où sont les mystificateurs, où sont les bafoués dans cet étrange débat des matérialistes contre spiritualistes ?

Les uns mettent toute leur confiance, toute leur joie en ce corps charnel, tangible, je le veux bien, mais périssable, au reste : de sorte qu'au bout d'un temps plus ou moins long, mais toujours trop court de leur propre aveu, ils se trouvent privés de tout ce qui les rendait fiers, de tout ce qu'ils aimaient et plongent, disent-ils, à tout jamais dans le néant d'où ils étaient sortis. Hors le corps concret, point de vie ! proclament-ils ; et ils sont de bonne foi.

Les autres, croyants également sincères — car nous n'avons pas à nous occuper des sectaires intransigeants qui parlent à l'encontre des faits et de leur propre conviction — nous affirment que le corps n'est rien ou presque rien, un simple instrument de manifestation temporaire d'une chose absolument inaccessible qu'on appelle âme ou esprit et qui serait, d'après eux, immortelle. L'immortalité, c'est une belle chose, sans doute, surtout pour l'âme, si elle existait : mais, voilà : existe-t-elle ?

Le meilleur moyen de le savoir est d'interroger ceux qui en proclament l'existence. Ils commencent par nous présenter une série de phénomènes fort intéressants, certes, et qui ne peuvent manquer d'entraîner la conviction au moins partielle de ceux qui les étudient sérieusement et sans parti pris. Mais les matérialistes font observer — non sans raison — qu'aucun de ces faits n'est encore du ressort de l'expérimentation strictement positive ; et, comme ils font profession de ne croire que sur le témoignage des sens non hallucinés ou, préférablement, des instruments, ils ne pensent pas pouvoir encore ajouter foi à l'existence de l'âme.

L'objection est sérieuse, il faut en convenir ; elle est fondée en partie et ne manque pas de bon sens. Cherchons donc autre chose, en attendant que les savants qui s'occupent si activement du magnétisme, de l'hypnotisme, du spiritisme, de l'occultisme, de la magie, etc., soient parvenus à introduire les principes du positivisme philosophique et mathématique en ces expériences troublantes.

Les spiritualistes disent : Il n'y a pas d'effet sans cause. Nous pensons, nous aimons, nous nous souvenons, nous voulons ; donc nous possédons un principe capable de pensée, d'amour, de mémoire, de volonté ; ce principe, cette entité distincte, c'est l'âme. — Erreur, répondent les matérialistes ; ces forces sont des propriétés de la matière, au même titre que le son, l'électricité, la chaleur, la lumière. — Voir, ripostent les premiers ; toutes vos forces physiques se résolvent les unes aux autres, n'existent pas comme tout bien défini ; ce sont des manières d'être d'une seule et même énergie répandue dans l'université de la matière qui, elle-même, n'est peut-être qu'un esprit de l'énergie. Pour l'âme, il en va tout autrement ; si, comme vous le dites avec instance, certaines des parties qui la composent peuvent passer pour être propriétés de la matière, il en est d'autres qui ne peuvent être pénétrées, séparées ni transformées ; je dis bien que le sang est rouge, et le soleil aussi, comme la fleur des coquelicots, comme le manteau des rois et l'habit du bourreau ; et vous aussi le dites avec moi ; mais je ne sais pas si cette sensation même que je ressens à la vue de ces différents objets qui ont une commune propriété, est identique à celle que vous éprouvez. Quels que soient nos efforts pour connaître la pensée d'un autre, quel que soit le bon vouloir de cet autre à nous bien faire comprendre ce qu'il veut dire, nous sommes invinciblement enchaînés chacun à soi-même, irrévocablement séparés de tout l'univers, et nous ne pouvons communiquer les uns avec les autres que par des points de contact extérieurs ou par une sorte d'induction d'âme à âme. L'individualité, voilà une propriété qui n'appartient pas à la matière ni même aux modalités de l'énergie ; et cette propriété que nous constatons en nous-mêmes est le trait le plus caractéristique de l'âme.

On doit convenir cette fois que les spiritualistes ont un argument contre lequel on ne peut élever que des objections de simple convenance personnelle, et l'expérience très facile que chacun peut répéter à loisir de son individualité nous semble être une preuve que l'âme,

bien que non accessible aux sens, existe réellement, qu'elle forme un tout concret dont chaque partie concourt au but commun, et de plus qu'elle est immortelle — car comment concevoir la cessation de cette individualité essentielle? Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme, excepté ce qui fait l'essence même des choses, puisque la forme n'est qu'un simple accident de l'essence.

De ce qui précède, on peut tirer cette conséquence peut-être inattendue, mais rigoureuse, que cela seul existe véritablement et mérite le nom d'être qui, par le fait de constituer un tout réellement concret — tel que l'âme — ne peut cesser d'exister.

Alors, parce que le corps meurt, le corps n'existe pas? Mais touchez-vous donc, rêveur que vous êtes! Pincez-vous; vous dormez. Regardez et voyez; touchez et sentez; écoutez et entendez... — Doucement, Messieurs les matérialistes! Je déraisonne peut-être, mais je ne dors pas, je ne rêve pas; je cherche. Et je me dis en premier lieu que, doutant de l'existence du corps, je ne puis me fier au témoignage des sens corporels que vous invoquez. Quand mes yeux voient un fantôme, quand mes mains touchent une table qui tourne, vous me dites que mes sens peuvent être hallucinés, et j'en conviens avec vous; mais j'ai bien le droit de les récuser également quand vous voulez, par eux, me convaincre de l'existence du corps. J'aimerais mieux, si cela ne vous contrarie pas trop, me fier à des instruments plus précis, comme la balance du chimiste ou le scalpel du vivisecteur; cette proposition ne vous déplaira certainement pas, puisque c'est sur le témoignage de ces mêmes instruments que vous basez vos convictions.

Or, le scalpel comme la balance m'apprennent que les molécules matérielles qui entrent dans la composition du corps n'y séjournent qu'un laps de temps fort court, juste le nécessaire pour lui fournir la somme de travail dont chacune d'elles est susceptible; après quoi elles sont éliminées soit — comme les parties non assimilables — par les voies respiratoires ou digestives, soit par la peau, dans les phénomènes de perspiration (et ce sont, soit dit en passant, ces émanations cutanées qui constituent la partie principale de cette atmosphère propre à chacun de nous et qu'on a appelée corps astral, périsprit, aérosome, etc.). Donc la molécule matérielle entre dans le rayon d'activité de ce centre de forces qui est l'âme et qui fait vivre le corps, elle y apporte sa part de force vive, puis, son rôle accompli, elle retourne se perdre dans le milieu ambiant.

Plaçons maintenant une lentille sur le parcours d'un rayon lumineux; nous verrons, en un point donné, se former une image qui, comme notre corps, nous apparaîtra avec tous les caractères de la réalité; mais nous savons bien que cette image n'est que le résultat d'une illusion de nos sens, qu'un véritable fantôme; elle paraît, mais elle n'existe pas. Comment cela se fait-il? C'est que les molécules de l'air et de l'éther qui la pénètre, entraînées par les rayons lumineux, viennent vibrer au foyer où se forme l'image, puis leur rôle accompli, elles retournent se perdre dans le milieu ambiant. Absolument comme pour le corps tangible.

Les deux phénomènes sont donc exactement semblables, sinon identiques: ils ne diffèrent que par le temps plus ou moins considérable que chaque molécule met à s'acquitter de sa tâche dans l'un et l'autre cas; et l'on est, ce semble, en droit de conclure de ces expériences *positives* que, de même que l'image, *le corps paraît mais n'existe pas* en tant que tout concret et bien défini. Et il en est plus ou moins de même de tous les corps de l'univers.

La matière tangible n'est qu'une illusion des sens, au même titre que les spectres tant ridiculisés dans le monde où l'on professe — un peu à la légère — de ne croire que ce qu'on voit; l'âme est la seule réalité que nous ayons strictement le droit d'affirmer, chacun pour son propre compte. Et si les matérialistes pensent pouvoir récuser le témoignage des *revenants* — ce qui est évidemment leur droit, — ils sont dans l'obligation stricte, s'ils veulent être conséquents avec la théorie positiviste, de récuser aussi celui de leur propre corps. Mais alors, nous ne vivons plus que dans le rêve, dans la fantasmagorie, dans la mystification permanente, et nous demandons à nouveau : Ah! çà, qui trompe-t-on, ici?

MARIUS DECRESPE.

Les Faits spirites et leur explication philosophique

PAR LE Dr SANTANGELO

Depuis quelque temps les phénomènes spirites font beaucoup de bruit, et cela non pas seulement parmi le vulgaire (ce qui serait peu important), mais encore et à des époques récentes dans le sanctuaire le plus réservé des sociétés savantes officiellement constituées.

Après les faits de Milan, auxquels assistèrent les plus grandes célébrités européennes de la science, nous retrouvons les faits de M. Ochorowicz, qui récite encore le *Pater peccavi* et le *Mea culpa* à Varsovie; aujourd'hui se montrent les phénomènes surprenants de Rome qui, la semaine dernière, ont arraché à M. le professeur Richet, à son départ pour Paris, le mot « *merveilleux!* »

Pourquoi donc persister dans l'erreur? Après de si nombreuses preuves données en tout sens et en tout lieu, nous devrons enfin être persuadés. Nier aujourd'hui l'existence de tels phénomènes, c'est faire preuve d'une stupidité complète : les incrédules les plus endurcis et les matérialistes les plus passionnés courbent docilement la tête, quand, à la suite de leurs propres études, ils se livrent à une mûre réflexion. Je sais bien que peu de grands psychologues, peu de grands savants admettent de tels faits, tandis que la plupart les nient formellement et les combattent; mais je sais bien mieux encore que si dix parmi ceux qui les étudient ont la valeur d'un million, un million de ceux qui les délaissent ont la valeur d'un zéro.

On n'ignore pas que la garantie du jugement est en raison directe du succès des preuves expérimentales opposées. *M. Ardigo*, matérialiste mécanique par excellence, dans le développement des faits biologiques et psychiques, considère ces faits comme des billes de billard, et m'écrit dans une de ses dernières lettres: « Pour moi, je ne crois nullement au spiritisme proprement dit. » M. Morselli, me maltraitant de son mieux dans sa *Revue philosophique*, traite de *mirobolantes* les expériences de Mme Eusapia Paladino, et promet de sérieusement étudier l'argument, étude qu'il a délaissée jusqu'ici et que peut-être il délaissera toujours, par mépris pour mon *insistance* et mes invitations renouvelées! Le professeur G. Sergi, au moment des dernières expériences de Rome, contraint par moi d'y prendre part, s'arrange de façon à n'assister qu'à une seule séance et, loin d'être satisfait, me parle au contraire de mystification. Enfin, le distingué Wundt lui-même (qui sait à la suite de quelle séance), en réponse à l'*Offene Frage* du philosophe Ulrich, écrivait : « *Je ne crois à rien; le spiritisme semble être un vernis à spéculations.* » Tous semblent dire quelque chose; en réalité, ils ne disent rien si l'on considère les nombreux témoignages accrédités de personnes compétentes, témoignages pris dans divers sens après une étude sérieuse et approfondie des phénomènes.

La joute est aussi vieille que le psautier. Le différend devrait désormais être tranché en faveur des *spirites*. Tout fut octroyé, tout fut épuisé. Il y eut des paris; on s'interpella, on voulut des prestidigitateurs dans les séances Sacchi à Milan, Wladyslaw Ribka à Varsovie; pour vaincre l'obstination profonde des incrédules, les malheureux médiums (qui d'ailleurs se montrèrent toujours complaisants) supportèrent toutes sortes de rigueurs : on les lia et finale-

ment on les déshabilla. Les faits sont encore là, les étudie qui veut. Pour moi, j'étais suffisamment persuadé, aujourd'hui me voilà pleinement convaincu par les dernières expériences de Rome, faites dans le courant du mois en présence de MM. Siedmiradsky, Lombroso, le docteur Schrenck-Notzing de Monaco, Richet; et d'ailleurs, pour moi du moins, mon propre témoignage a une bien plus grande valeur, et pourquoi n'en serait-il pas ainsi? A Naples, j'eus ma première preuve de la réalité du spiritisme. Sur ma main, sur un de mes billets de visite fut clairement tracée une croix. Au mois de novembre dernier, je reçus à l'hôtel de l'Allégresse quelques horions suspects. A Rome, enfin, je fus un instant transporté dans les airs et jeté comme une grenouille sur la table des expériences.

Les faits existent donc pour moi; les preuves si souvent renouvelées et leurs manifestations polymorphes le montrent assez. Les faits existent tels que les spirites les admettent et les comprennent. Me voilà ainsi amené à donner sans retard leur véritable explication philosophique.

Si nous essayons de construire l'univers avec des atomes inertes sans une sérieuse discussion sur l'atomisme dynamique, sur lequel repose toute la science expérimentale moderne (nous considérons l'univers au sens mécanique), impossible de jamais nous rendre compte de rien, d'expliquer quoi que ce soit. Au contraire, l'étude de l'atomisme dynamique nous permettra de tout expliquer ou du moins nous donnera la clef de l'explication de tout, à condition cependant d'admettre dans l'univers deux choses: l'esprit d'abord, la matière ensuite.

Je n'ai pu jusqu'ici comprendre pourquoi il nous faut partir de l'atome lui-même plutôt que du centre de l'atome, pourquoi ce centre doit être envisagé au sens mécanique et non au sens psychique puisque les atomes reçoivent, sous l'influence de la force, la somme des deux énergies, énergie rendue et énergie dépensée, le tout serait le résultat d'une association unique ou d'associations diverses; s'il en est ainsi, nous dirons que la vie physique crée la vie chimique et que la vie chimique engendre la vie animale (Caporali). Nous suivrons, en un mot, le développement de l'être depuis l'atome jusqu'à son développement suprême, le génie (Bovio). Les positivistes modernes nous enseignent que l'expérience seule est le critérium de la vérité, ils auraient toutes les raisons du monde s'ils s'en tenaient à l'étroite observation des faits; mais telle n'est pas leur conduite, aussi leur positivisme se transforme en *à priorisme*, et même en dogmatisme lorsque, négligeant les faits, ils viennent assigner des limites à nos connaissances. Ils critiquent ainsi Bacon lui-même qui disait : « C'est une vile erreur de croire que ce qui n'est aujourd'hui ni découvert ni compris, ne puisse l'être demain. » J'ai eu le bonheur d'approcher plusieurs des grands savants qui se disent positivistes matérialistes, et, s'il faut parler avec franchise, j'avoue que non seulement je les ai jugés de médiocres observateurs, mais encore dans la majorité des cas j'ai trouvé leurs raisonnements détestables. De nos jours la philosophie tend au *monisme*. Tant mieux! Cela fait supposer combien avant sera étranglée l'hydre fatale du matérialisme, car une foule de penseurs profonds s'évertue à soutenir l'existence d'un *monisme biologique* précédant le *monisme mécanique*.

Leibnitz a dit : « Nous parlerons du monde après une étude plus sérieuse. » Et maintenant, grâce à cette étude, passons avec les faits du royaume de la mort à celui de la vie, du royaume de la matière à celui de l'esprit. Au fond de cette scène vaste et changeante qui nous impressionne se trouve l'infiniment petit, l'unité, le véritable nombre de Pythagore, le point de l'énergie psychique et non pas mécanique, le créateur et le destructeur de tout. Et maintenant ne me parlez plus de la matière, la matière n'est que représentation et phénomène, et non pas réalité substantielle (Caporali). Pour l'amour de Dieu, plaçons la vie avant la matière; la production d'un corps est toujours l'effet de l'existence d'une âme (Wundt).

Ceci étant posé et malgré l'opposition de M. Moselli, j'écris une seconde fois ce que j'écrivais il y a deux ans: « L'âme humaine est une unité, un centre de force, un point d'énergie dont le développement graduel et le progrès indéterminé ne prendront jamais fin. » Si je suis en désaccord avec M. Moselli sur ce point, je suis du moins complètement d'accord avec Giordano Bruno et Leibnitz, lesquels affirment que l'âme humaine est un atome central, une monade prédominante arrivée à un si haut degré de perfectionnement qu'elle se trouve capable de grouper les autres monades autour d'elle, et qui, séparée d'un corps pesant, peut toujours s'en créer un nouveau plus léger. D'ailleurs, la science expérimentale ne me démontre-t-elle pas que la matière est toujours prête à changer d'état, et qu'il existe des atomes pondérables et des atomes impondérables? Quoi donc d'étonnant à penser que ma personnalité subsiste après ma mort? Supposez, pour vous en faire une idée, que débarrassé de mon pardessus et ma redingote, je doive pénétrer en bras de chemise dans les espaces célestes.

Le défaut d'un examen sérieux des faits de la nature et l'exclusion d'une saine philosophie ou d'une métaphysique raisonnée sur l'incessant effort de nos recherches, ne pouvaient que nous précipiter dans l'abîme le plus profond où nous sommes malheureusement tombés.

Une métaphysique est possible, dit le professeur Brofferio, dans son manuel de psychologie, et il a raison. On a eu grandement tort de vouloir la supprimer. La confusion des faits est grande chez les savants. Il suffit, pour en être pleinement convaincu, de jeter un coup d'œil sur les nombreux discours prononcés, dans chaque branche de la science, à l'ouverture des années scolaires. Au milieu de ces dégradantes oscillations, entre la matière et la force se débat comme un forcené, et plus que tout autre, le professeur Bernheim de la faculté de médecine de Nancy. Il dit: « La science ne peut prouver que l'esprit est capable d'exister sans la matière », et cependant j'affirme que si le professeur Bernheim était parti de l'unité, du nombre vrai de Pythagore, il aurait en peu de temps calmé la tempête effroyable de son cerveau.

Pourquoi nier le spiritisme qui s'accorde bien avec les données les plus positives, les plus exactes de l'ancienne et de la moderne science expérimentale? — Comment expliquer, dit Kant, les actes complexes de la pensée sans l'unité de conscience? Comment comprendre le darwinisme, comment comprendre une évolution initiale et permanente, sans l'unité qui, avide d'harmonie, tend toujours au plus haut degré de perfectionnement? Que dire des faits merveilleux de l'ontogenèse et de la filogenèse? Comment expliquer les phénomènes d'adaptation sans admettre une unité capable de vouloir et de sentir?

Le spiritisme admet la pluralité des mondes habités. Cette idée ne doit pas nous étonner; ne s'accorde-t-elle pas, en effet, avec les vues des plus grands penseurs et des plus grands astronomes qui ont eu, pour ainsi dire, une intuition de ce fait monstrueux (Reynaud, Brewster, Flammarion)? Je cite ici le nom d'un homme dont l'autorité ne peut être mise en doute, ce nom est celui du Père Secchi, théologien et philosophe tomiste; j'en donne le remarquable extrait suivant: « La vie remplit l'univers, et à la vie est associée l'intelligence. Mais du moment que des êtres inférieurs à nous existent en grand nombre, de même peuvent exister dans des conditions différentes des êtres infiniment supérieurs à nous. Entre la faible lumière de ce rayon divin (qui éclaire notre frêle constitution, et nous permet cependant de connaître tant de merveilles) et la science de l'auteur de toutes choses se trouve une distance infinie, distance que l'on peut remplir par les degrés sans nombre de ses créatures pour lesquelles les théorèmes, qui, pour nous, sont l'objet des études les plus arides, pourraient être de simples intuitions. »

Cela ne suffit pas encore; poursuivons. Désormais, il est pour moi trop manifeste, non seulement que les faits spirites sont d'accord avec les données de la science les mieux établies, mais que bien plus ils servent à les élucider sur de nombreux points.

L'hypnotisme qui entrait, Dieu sait comment, dans le champ de la science officielle, gâce aux études approfondies de M. Charcot, ne trouve son pendant, sa solution adéquate que dans de nombreux points des diverses manifestations spirites. Nous avons le désir de parler de mouvements. de molécules de la substance grise du cerveau, de dédoublements de personnes, de double cerveau, de centres en partie excités, en partie paralysés ; mais, si nous n'avons recours à l'âme active et à l'âme passive de M. Caporali, si nous n'avons recours à l'atmosphère vitale de M. del Pozzo, ou à la radiation humaine de M. Baretty, tout sera inutile.

J'écrivais il y a quelque temps que « l'hypnotisme est le spiritisme entre les vivants, tandis que le spiritisme proprement dit est l'expression réelle du commerce le plus évident entre les vivants et les morts. » Cette conception étonna M. Moselli : maintenant je soutiens mon idée avec une plus grande connaissance de cause, et je laisse au temps, juge suprême, le soin de décider. Je lisais, il y a quelques jours, avec grand plaisir, la confirmation de nos vues. J'extrais le passage suivant du dernier discours prononcé par Flammarion sur la tombe d'Allan Kardec : « Le médium est le sujet dans le spiritisme, de même que le somnambule est le sujet dans le magnétisme, avec cette différence que le médium subit l'influence d'action d'un être complètement invisible (l'esprit), tandis que le somnambule subit celle d'un être vivant (le magnétiseur).

Il y a quelques années, quand les données expérimentales n'étaient pas si avancées, quand nous souffrions encore de la verge cruelle du plus tyrannique dogmatisme, il était possible de tout opposer, de tout discuter; mais, depuis que la libre science expérimentale a posé sous les yeux un amas de faits importants, le plus grave affront pour la raison humaine serait de ne pas tirer de ces faits les conclusions forcées et logiques qu'ils comportent.

L'existence des faits spirites se trouve désormais accréditée sur une vaste échelle. Ils exigent, non pas une étude partielle ou simplement superficielle, mais une étude profonde de leur complexité, quelque étendues, quelque variées que soient leurs manifestations ; dans le cas contraire, nos jugements seront toujours trompeurs. Faire danser un ou plusieurs diables dans un cercle expérimental de spiritisme, comme font les curés, exprime une certaine idée ; le diable est une intelligence, une puissance inférieure à Dieu, je comprends cela facilement. Je comprends de même que dans certains cas le diable puisse singer Dieu ; mais je ne puis saisir la raison pour laquelle il ne faut pas l'étudier, ce diable, alors que la science est obligée de tout étudier. — Au reste, l'idée du diable a fait son temps; bien plus, elle est rendue trop puérile ; et cependant, s'il faut parler avec franchise, je trouve plus rationnel le curé avec son diable, qu'un savant qui me dit qu'un centre psychomoteur du cerveau d'un jeune médium a la faculté de faire voleter trois individus dans les airs (c'est là mon cas particulier) !

(A suivre). *Le Traducteur* : ALTHA.

LETTRE OUVERTE

A M. Loys de Rémora.

MONSIEUR,

Je viens de lire avec un si vif intérêt la charmante petite brochure : LES DOCTRINES ET LES PRATIQUES DU SPIRITISME (1) que vous avez fait paraître dans la *Collection A.-L. Guyot*, que, bien que n'ayant pas l'honneur d'être connu de vous, je ne puis résister au désir de vous en témoigner publiquement mon entière satisfaction. Vous voudrez bien m'excuser, Monsieur, si, ignorant votre adresse, je confie cette lettre à notre modeste journal, *la Paix universelle*, qui saura, je l'espère, vous faire parvenir mes sincères félicitations et, en même temps, fera connaître à ses lecteurs un livre que son prix modique met à la portée de toutes les bourses et dont le contenu est une œuvre de bonne et saine propagande.

(1) *Collection A.-L. Guyot*, 20, rue du Croissant, à Paris : 0 fr. 20.

Tout, ou du moins presque tout, m'a charmé dans ce livre ; son style clair et attrayant, même dans l'exposé des théories arides, son format, son prix plus que modique, et la quantité énorme de documents condensés, résumés en ces quelques pages.

Mais avant d'aller plus loin et de recommander, comme il le mérite, à nos lecteurs votre intéressant ouvrage, veuillez me permettre de vous signaler les quelques points sur lesquels nous ne sommes pas absolument du même avis ; car ils ne sont, je crois, que le résultat d'une connaissance moins approfondie du monde spirite que des doctrines et pratiques du spiritisme que vous exposez si clairement, à moins qu'ils ne soient le fait d'un mauvais tour d'un prote ou d'un compositeur.

Vous avancez page 16 : « Disons, du reste, que *Dieu, l'Univers semblent inconnus à la plupart des Spirites* ; ils ne savent pas ou ne veulent pas savoir que cela existe. »

C'est diamétralement le contraire qui est vrai ; les Spirites qui ne veulent pas s'occuper de Dieu et de l'Univers sont dans nos rangs une minorité si infime qu'elle serait complètement négligeable si elle n'avait à sa tête un ou deux écrivains de talent, mais fourvoyés aux yeux de l'immense majorité des Spirites pour qui l'Idée de Dieu et la Vie universelle sont les seules bases du Spiritisme. Dans le *Livre des Esprits*, dans *le Ciel et l'Enfer*, dans la *Genèse*, dans tous ses livres, Allan Kardec accorde une large place à ces questions qui sont pour nous capitales et que nous cherchons à élucider de notre mieux.

Vous dites, page 33 : « Ce que l'on cache avec soin, c'est que Réveil, fils d'un avocat au barreau de Lyon, s'était adonné avec passion à l'étude des sciences et surtout de la philosophie, et qu'il était mûr pour attaquer l'examen des causes premières et dernières, lorsque les premières manifestations spirites eurent traversé l'Océan pour venir jusqu'à nous. »

Nous n'avons certes rien de caché ni à cacher dans la vie de notre illustre initiateur, *Hippolyte-Denizard Réveil*, qui, avant de rendre immortel par ses travaux le nom vénéré d'ALLAN KARDEC, s'était déjà fait connaître et estimer à une haute valeur du monde scientifique, non pas comme directeur d'un théâtre, comme vous le donnez à entendre, mais bien par ses ouvrages très importants sur la pédagogie.

Allan Kardec et ses disciples n'ont jamais eu la pensée de faire du Spiritisme un culte, une religion ; ils protestent et ont toujours protesté énergiquement contre cette assimilation qu'ils regardent comme fausse et préjudiciable au Spiritisme qui n'est et ne veut rester qu'une philosophie éminemment progressive et moralisatrice, évoluant toujours vers le bien, le beau, le vrai, sans prêtres, sans dogmes et sans autre sanctuaire que la conscience de chacun de ses adeptes. Contrairement à votre avis exprimé page 30, le Spiritisme est une science nouvelle, mais non un culte, une religion ; la doctrine qui en est l'exposé, loin de ressembler aux dogmes immuables des religions, se changera, se renouvellera suivant les progrès de la science, d'accord avec la conscience, la raison absorbant les vérités nouvelles qui seront révélées et rejetant comme des scories inutiles les points sur lesquels elle pourrait être prise en défaut. Qui dit religion, culte, dit piétinement, routine, servitude morale; or, le Spiri-

tisme veut et doit être avant tout un élément de progrès, de justice et de liberté.

En dehors de ces trois points sur lesquels, sans doute, votre plume a dû trahir votre pensée, je ne trouve, Monsieur, dans *le Doctrines et les Pratiques du* Spiritisme, que des passages à recommander à nos amis, à nos lecteurs. Je ne puis les citer tous, j'aurais trop à faire et la place me manque. Je ne veux pas cependant résister au plaisir de leur signaler les deux suivants qui leur permettront d'apprécier le but que vous avez, je crois, voulu atteindre et qui les engageront à se procurer votre intéressant petit livre:

Page 143. « C'est à ce moment où nous sombrons dans un gâchis « où le sang va couler, c'est à ce moment qu'il convient de prêcher « la vraie croisade : le salut est dans le combat contre l'égoïsme, « dans la lutte contre le matérialisme, dans l'établissement des prin- « cipes sacrés de l'égalité d'origine et de la perfection personnelle « (qui ne s'achète pas et que l'on ne gagne que par ses propres efforts); « c'est là la seule égalité, la vraie (toute autre n'existe pas et n'est « qu'un leurre des politiciens), et enfin, dans la croyance robuste à « l'immortalité de l'âme. »

Page 172. « La lutte est assez étendue : la foi est morte, il faut la « faire revivre Médiums, vous avez à lutter contre l'esprit de secta- « risme des gens qui ne pensent pas, des ennemis de Dieu ; affirmez « vos croyances, développez surtout le merveilleux charme, l'en- « chantement miraculeux, l'amour. Que la volonté du bien vous « soutienne ! Vos amis de, là-bas vous y aideront et, émerveillés, « vous, pauvres frères, de la mission qui vous est confiée, vous arri- « verez à la fin de votre carrière terrestre avec une âme améliorée de « tout le bien que vous aurez créé. »

Je voudrais, Monsieur, vous citer davantage, reproduire en entier certaines pages, certains chapitres, mais la place me fait défaut, et, peut-être, agissant ainsi, je manquerais mon but qui est non seulement de vous adresser nos plus vives félicitations, mais encore de faire acheter par tous votre petit livre.

Ce premier ouvrage nous donne déjà beaucoup de satisfactions ; espérons que celui annoncé, *les Phénomènes du Spiritisme*, réalisera encore davantage que ses promesses et sera suivi de toute une série d'études ayant pour but la recherche et la défense de la vérité et la connaissance exacte de nos destinées dans l'au delà.

Dans cette voie, un de nos amis, M. Léon Denis, nous a montré récemment des horizons splendides ; son beau livre, *Après la mort*, avec ses superbes envolées, dépasse de beaucoup à nos yeux tout ce qu'on a écrit sur le Spiritisme depuis Allan Kardec dont il résume en la poétisant toute la philosophie. Je ne sais, Monsieur, si vous avez lu ce magistral exposé du Spiritisme, si non, je vous engage fortement à en prendre connaissance, afin de vous convaincre de la place que l'Idée de Dieu et de la Vie universelle occupent dans nos études et du soin que nous prenons à empêcher le Spiritisme d'être confondu avec les religions égoïstes et rétrogrades ; tandis que ces dernières sont hypnotisées par le passé, nous portons nos regards vers l'avenir que nous voulons toujours plus beau, toujours meilleur.

A la suite des ouvrages d'Allan Kardec, *Après la mort*, de notre ami M. Léon Denis, est le premier livre que nous aurions aimé à vous voir citer page 145 de votre étude, où son absence est une véritable lacune qu'il vous suffira de vous signaler pour la voir comblée.

Excusez, Monsieur, cette trop longue lettre et avec mes félicitations, veuillez agréer mes sincères salutations.

H. Sylvestre.

LES ANIMAUX

Je connais, à Paris, un professeur qui, — grâce à sa méthode d'enseignement, — a enrégistré les plus grands succès. Intelligences masculines et féminines, natures richement douées et natures pauvrement dotées, entières facilités lui étant accordées et difficultés de toutes sortes lui étant soulevées : toujours et dans toutes circonstances, il a triomphé du mal et de l'ignorance. Avec lui, les grands problèmes de l'éducation trouvent tous leur solution ; ils ne sont plus sujets, pour être résolus, qu'à une condition de temps : plus ou moins long, selon l'individualité de l'enfant.

Quel est le secret de sa méthode ?

Le voici : Donner une moins grande place à la mémoire ; relever, exalter la compréhension et l'assimilation des idées. Et cela, lors même qu'au lieu de retenir cent pensées on n'en absorberait qu'une seule, lors même qu'au lieu de réciter un volume mot à mot, on n'aurait rendu compte que de la substance d'une ligne.

Cette méthode est la ruine du système ancien.

Bien plus, par des soins d'amateurs *de culture psychologique*, sûr que dans cet ordre tout s'enchaîne comme dans l'ordre physique, — une chose découlant en tout et pour tout des choses précédentes, — il appelle, par des séries de questions, habilement ménagées et modifiées selon l'esprit et l'avancement de ses élèves, il appelle, dis-je, la formule de la nouvelle vérité, de la nouvelle loi, du fait nouveau déductif des prémices déjà comprises.

En un mot, ses élèves ont la satisfaction immense de trouver eux-mêmes tout ce que d'autres professeurs se seraient fatigués à leur expliquer, — peut-être dix fois ! — sans le leur faire comprendre. Parce que ces maîtres se seraient bornés à un contrôle sur la lettre et non sur l'esprit.

Sans doute qu'au premier abord cette méthode, — toute d'infiltrations graduelles et profondes jusqu'à la moelle intellectuelle, — semble plus lente et réclame, du maître, un tact inouï dans le choix des premières vérités, des premiers faits pris pour point de départ. Mais, comme le système qu'il inaugure découle, lui aussi, d'un ordre déductif, avec un peu d'observation, de calme, de bonne volonté, il a bien vite découvert, chez chaque enfant confié à ses soins, ce côté lumineux que tout être possède en son entendement : cette base solide sur laquelle s'échafaude tout le système des connaissances que l'enfant puisera dans son existence présente. Celui-ci, trouvant cette base, cette clarté initiatrice, dans une des lois de la nature ; celui-là, dans une idée purement morale ; cet autre, — moins avancé, — dans un fait matériel.

Donc, si aux débuts les progrès sont visiblement moins rapides, par contre, au bout d'un mois, de six mois, d'un an, on voit la supériorité de l'enseignement ! Rien de ce qui a été travaillé n'est oublié, parce que *tout* est parfaitement assimilé, que *tout* est devenu substance intégrale de l'intelligence.

Certes, pour briller, la mémoire est un don merveilleux !... Pourtant, elle est un présent, plus précieux encore, considérée comme magasin d'événements, de pensées où nous allons chercher des conséquences, des comparaisons, des vérifications ; mais, ce n'est pas elle qui tire les conséquences, qui compare et qui vérifie. Elle est une faculté superficielle. Malgré son immense bagage, on sait très peu si l'on ne sait que par elle.

En effet, le phénomène de la récitation de pages, de phrases et de mots peut se borner à une opération mécanique : répétition de sons et non d'idées.

Un son perdu, un mot déplacé peuvent amener les erreurs les plus grossières.

L'œuvre de la mémoire n'est pas cette œuvre du savoir intelligent

pour lequel l'idée est *tout*, pour lequel la valeur du mot n'est plus une valeur musicale, pour lequel la place de l'expression ne relève point du rythme exigé par l'oreille, mais dérive simplement de la nécessité absolue de mieux rendre la pensée.

De sorte que, si de dix, de vingt manières, on pouvait également l'exprimer, ces dix, ces vingt manières lui seraient aussi bonnes, aussi faciles à employer.

La mémoire est quelquefois cette eau qui coule sur l'ardoise. Il ne faut pas la confondre avec les substances que pourraient absorber les tissus de cette ardoise, substances capables de s'amalgamer avec elle, d'augmenter son volume, de changer sa constitution.

Tant que l'eau est sur l'ardoise, c'est très bien; mais, qu'en reste-t-il une minute après?

Tandis que le plus infime corpuscule qui s'est confondu avec son grain l'a changée, l'a modifiée, peut-être puissamment?

Est-ce à dire qu'il faille négliger les exercices de mémoire?

Non; car, à défaut d'assimilation immédiate de l'idée, l'intelligence s'amollit par cette discipline, se dilate conséquemment et devient, peu à peu, apte à une opération plus avancée, quelquefois à une conclusion heureusement vraie.

Dans l'évolution de l'enseignement, la mémoire a joué son rôle utile. Si ce rôle tend à être détrôné, et le sera certainement dans l'avenir, la raison en réside dans l'état supérieur de notre race qui réclame une éducation plus substantielle pour satisfaire son organisme perfectionné, pour répondre à son développement logique vers *le mieux*.

Car l'évolution pédagogique a des degrés correspondant mathématiquement aux nécessités psychiques de la race évoluant: minéral, végétal, animal, *humanal*. Si nous n'avons jamais possédé ou avons perdu, — ce qui est tout un pour notre savoir, — la clé de l'enseignement donné au minéral par le minéral, au végétal par le végétal; nous avons quelques notions assez exactes de celui qui est pratiqué par l'animal.

Qui est-ce qui n'a pas assisté aux leçons de chant des oiseaux, de natation des canards, etc.?

Les animaux, même ceux qui ne vivent pas en contact familier avec le roi de la création, cultivent leurs facultés, à l'aide d'un enseignement donné par le père et la mère à leurs enfants; et, si nous avions la patience de suivre, dans tous leurs détails, les péripéties de la lutte pour un perfectionnement quelconque, nous serions surpris de retrouver, sur une échelle plus petite, les mêmes difficultés, — différentielles pourtant dans chaque individualité, — que nous rencontrons dans l'éducation de nos enfants. Quant aux espèces animales qui s'approchent de l'homme, du rayonnement de sa pensée, elles subissent sa double influence: sa domination qui les dompte, ses empreintes intellectuelles qui hâtent leur passage dans un plan supérieur. Et, de même qu'à notre époque nous constatons la présence d'un grand nombre d'enfants prodiges, prêts à entrer dans la cinquième étape des Terriens: la spiritualité; de même, voyons-nous quantité d'animaux vraiment extraordinaires qui posent, — avec mérites à l'appui, — leur candidature à la dignité humaine. Et, comme rien ne confirme mieux un exposé que des exemples, je citerai en entier un article que je faisais paraître l'année dernière, dans le *Conseiller des Mères*. Ce sont les aventures réelles, avec un dossier paraphé si on le désirait, de deux chats, les bêtes les plus évoluées que j'aie jamais vues ou dont j'aie entendu parler.

« A Paris, rue Châteaubriand, il y a quelque treize ans, dans une « pension de famille, jamais on n'avait pu élever à bien un jeune « matou. Volés, écrasés, pendus, tel y avait été le lamentable sort « des spécimens de la race féline.

« Pourtant, dans le vieux Beaujon, vivait un monde de souris. « Comment faire? Ce n'était pas faute d'attraits que mignous péris-« saient..., mais par pure fatalité. Enfin, un beau matin, un mon-« sieur, ami de la propriétaire, apporta, dans les plis de sa redin-« gote, un jeune chat qu'il avait sauvé, disait-il, de la mort à « l'instant précis où un char fort lourd allait le couper en mille....

« — Bonne chance à Mignou, » ajouta-t-il en partant.

« Mignou n'était qu'un simple chat de gouttière, aux regards pro-« fonds et mélancoliques, au nez épaté et tout à fait vulgaire, au « pelage abondant et bien tacheté... Ce qui dominait tout, chez lui, « beauté et défauts, c'était sa physionomie intelligente.

« La dame du logis, en possession d'un chien aimé, ne pouvant « s'occuper de sa nouvelle bête, eut l'idée merveilleuse de la confier « à une de ses pensionnaires, comme éducation et soins maternels... « Elle consolait, de cette façon, deux êtres malheureux... La pension-« naire, vieille fille, sans fortune, servait de demoiselle de compa-« gnie à ses deux tantes, très riches, qui, avec elle, habitaient la « pension. Pauvre miss G..., la vie n'était pas toujours gaie !.... « Aussi comme elle aima, comme elle choya Mignou!... Mignou ne « songea pas, une minute, à quitter cette si bonne mère adoptive. « Toujours sur son épaule, sur ses genoux, à peine daignait-il « accorder un regard de protection aux autres hôtes de la maison. « Miss G... sortait peu; quand cependant elle le faisait, Mignou, « qui d'habitude considérait la rue comme un mauvais lieu, con-« descendait à se mettre sur le seuil de la porte, pour la voir plus « tôt, dès qu'elle approchait du tournant; et c'était des miaô... à « n'en plus finir...

« Miaô, miaô, pourquoi m'avez-vous quitté si longtemps?

« Miaô, miaô. Oh! que je suis content de vous revoir! »

« Et la queue remontait en panache, s'agitait, balayait tour à tour « les mains, les joues de sa chère maîtresse.

(A suivre.) L. d'Ervieux.

Nature physique, image de la nature morale

Lourde ou éthérée, puisque la matière est éternelle, que rien ne se perd dans la nature: ni force, ni étendue, ni chaleur, pas même une étincelle, et, qu'à la longue, tout se forme et se transforme; cette vérité une fois reconnue, il est évident que toute chose, à une époque antérieure, a été ce qu'elle n'est pas actuellement, et que, par la suite, elle ne sera plus ce qu'elle est aujourd'hui.

Pour les mondes, ces transformations s'opèrent soit par cataclysmes et bouleversements, soit par longues périodes et absorptions infinitésimales.

Si l'on convient de ces diverses et innombrables transformations matérielles, qui tombent sous les sens organiques actuels, pourquo n'en pas déduire qu'en dehors de la matière épaisse et argileuse, il doit y avoir des tranformations analogues et infinies de la matière épurée et intelligente, quoique invisibles à l'œil terrestre et fini?

Il est donc probable, par analogie ou concordance et dualité de l'invisible avec le visible, que ce qui est actuellement l'âme de l'homme, — avant d'en être digne et *pour le devenir*, — a dû, à l'état infime de vie par essence, par des transformations périodiques, — et par *échelons hiérarchiques*, — animer tour à tour des êtres inférieurs.

Devenue intelligence humaine, c'est-à-dire consciente et raisonnable, l'âme se transforme de nouveau ascensionnellement par le travail et par l'étude; et, cette halte accomplie, elle doit, sans doute, sans s'arrêter dans son travail, et dans des milieux divers qui lui conviennent, aller progresser encore, puisque ainsi qu'à toute chose son but est dans l'Eternité.

Sous peine du non-être, il faut agir toujours.
Que l'homme, encor massif, effectuant son cours
Sans désirs élevés, sans dignité de l'âme,
Sur notre étroite Terre ait fini son programme;

Qu'au contraire ce soit à l'idéal secours
Qui s'offre par l'abstrait que l'esprit ait recours,
L'action est la vie : elle en est le dictame.
Dans tout corps électrique elle apparaît en flamme.

Et quand, pour s'affranchir, l'âme change d'essor,
Que, du Temps, l'organisme essuyant la bruine
N'est qu'une masse usée et qui tombe en ruine.

L'Etre qui va surgir s'affirme en rayons d'or;
Il change de foyer; mais, lumière féconde,
D'effluves progressifs il imprègne le monde.

Mme Cornélie.

Expérience d'hypnotisation et d'extériorisation de la sensibilité au moyen de la pile

Plus j'expérimente et plus il me semble évident qu'il existe entre les aimants, l'électricité et ce qu'on appelle la force psychique une grande analogie. J'applique le pôle nord d'un barreau aimanté au milieu du front d'un sujet, à la racine des cheveux, et je l'endors. Pour réveiller le même sujet, je retourne l'aimant et j'applique au même endroit le pôle Sud et le réveil ne se fait pas longtemps attendre. J'ai fait cette expérience maintes et maintes fois avec succès. L'idée m'est venue alors d'essayer si je réussirais également en usant de l'électricité. J'avais déjà endormi et réveillé des sujets avec un bâton de gomme laque ou un bâton de soufre ; j'ai usé ces jours-ci dans le même but d'une pile bouteille au bichromate de potasse. J'ai fait asseoir la personne sur laquelle je désirais expérimenter près d'une petite table ronde au milieu de laquelle je plaçai la pile, je lui fis tenir entre le pouce et l'index de chacune de ses deux mains un des deux pôles, puis j'établis le courant. Le sujet ressentit de légers picotements dans les mains, puis les picotements augmentèrent, et ensuite l'engourdissement leur succéda. L'engourdissement dégénéra bientôt en paralysie qui gagna les bras, les épaules, enfin le cou. Les paupières s'appesantirent, petit à petit le sommeil se fit sentir et finit par dominer complètement. C'était bien un sommeil hypnotique, le sujet était complètement privé de sensibilité, les pincements les plus cruels ne lui causaient aucune douleur. J'approchai de ses narines un flacon d'ammoniaque que j'avais ouvert et je l'y laissai près d'une minute, le sujet ne bougea pas plus que si ses narines eussent été de marbre. Son sommeil était donc un sommeil profond, une image véritable de la mort. Je profitai de cet état pour entreprendre une autre expérience, l'extériorisation de la sensibilité. J'approchai une autre table à 14 centimètres du bras gauche du patient et je posai sur cette table tout au bord, un verre plein d'eau. Je me mis à pincer et à repincer très fortement le bras gauche de la victime, allant même jusqu'à la torture, et la pauvre victime ne donna pas le moindre signe de douleur. Je me mis alors à pincer de toutes mes forces l'eau du verre et tout aussitôt les mouvements de ce même bras gauche exprimèrent une vive douleur. Je redoublai de férocité à l'égard de l'eau et les mouvements du bras indiquant une vive douleur furent bien plus accentués encore. J'avais une aiguille à ma portée et je la plongeai dans l'eau, le sujet parut éprouver une atroce douleur dans son bras; je continuai pendant plusieurs secondes et l'effet fut exactement le même. Le sujet était toujours profondément endormi. Son corps astral ou spirituel, comme on voudra l'appeler, avait quitté au moins en partie le corps charnel qui par suite se trouvait insensible et avait pénétré l'eau contenue dans le verre, et c'était cette eau qui ressentait toutes les douleurs que ne ressentait pas le corps charnel. Satisfait de mon expérience, j'interrompis le courant de la pile pour réveiller le sujet et ce réveil se fit longtemps attendre. Le sujet donna cependant quelques signes de mouvement qui annonçaient que le sommeil, quoique de mauvaise grâce, se décidait à abandonner sa proie, mais le réveil ne fut obtenu complètement que par des insufflations multipliées sur les paupières. J'ai répété cette même expérience sur d'autres sujets et j'ai obtenu les mêmes résultats. Ce qui me fait supposer qu'il y a au moins un semblant d'analogie entre l'aimant, l'électricité et la force psychique ou fluide humain, c'est que par la simple imposition des mains j'obtiens le sommeil et le réveil aussi bien qu'avec l'aimant et la pile. Ces trois forces qui ont des noms différents, ont des effets hypnotiques d'une identité absolue. Je dois ajouter qu'après leur réveil les sujets sur lesquels j'opère ressentent dans le bras charnel les conséquences des pincements et des piqûres que j'ai infligées à l'eau du verre pendant leur sommeil, et que la douleur persiste pendant plusieurs heures. N'est-ce pas une chose merveilleuse, miraculeuse qui bouleverse toutes les lois de ce que nous appelons le monde physique?

Horace Pelletier,
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie,
A Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).

THÉOPHILE CAILLEUX [1]

Pierre-Théophile Cailleux naquit à Folies-en-Santerre le 14 février 1816, il fit de sérieuses études à Abbeville et se voua de bonne heure à l'enseigement. En dehors de ses devoirs professionnels, dont il s'acquitta toujours avec la pleine conscience du rôle à la fois important et effacé qu'il avait accepté de tenir — car c'est un maître parfois bien modeste qui jette la première graine de talent ou du génie — il se livra avec passion aux problèmes qui le hantaient sans cesse : la recherche des origines humaines, des migrations des peuples, de la marche de la civilisation à travers le monde. Les ténèbres du passé, les ténèbres de l'avenir, voilà la double nuit où l'esprit humain chercher à jeter quelque lumière, voilà la source de toutes les théogonies et de toutes

(1) Notice biographique écrite par notre ami E. de Reyle pour un nouvel ouvrage de M. Cailleux, *la Judée en Europe* (à Paris, chez Chamuel, 29, rue Trévise, et au Bulletin des Sommaires, 44, rue Beaunier).

les religions, cause déterminante de tous les systèmes philosophiques et cosmogoniques qui agitent leurs flambeaux dans les ténèbres de ce qui fut et de ce qui vivra.

Cailleux resta, lui aussi, de longues années penché sur le séduisant et décevant problème du passé ; longtemps il hésita, compulsant les textes anciens, afin de leur arracher la réponse tant désirée, quand, un jour, ses doutes s'évanouirent et la certitude s'éveilla dans son esprit, comme à Mandhyn endormi dans la forêt de Brocéliande, le génie de la Gaule venait de se révéler à lui. Immédiatement, il se mit au travail et peu après parut son premier ouvrage : *Origine celtique de la civilisation de tous les peuples* (1878) ; puis, coup sur coup, il donna deux autres livres : les *Poésies d'Homère* et les *Pays atlantiques décrits par Homère* (1879). Infatigable, il publia, en 1883 sa *Théorie nouvelle des origines humaines*. En 1885, il fit, à Paris, devant un public d'élite, une série de conférences sur *Troie en Angleterre*, et résuma ses huit savantes leçons en une plaquette portant le même titre. L'année même de son décès, survenu en 1890, il commença un travail sur les *Questions américaines*, qu'il laissa inachevé, l'inexorable mort lui ayant arraché la plume des mains. D'autres ouvrages, dus à son patient labeur et à sa fertile pensée, restaient encore sur sa table de travail ; c'est l'un de ceux-là, *la Palestine*, qui est offert aujourd'hui au grand jour de la critique par les soins pieux de sa veuve, fidèle au culte de la pensée du défunt.

Cailleux a-t-il réellement touché du doigt la vérité si ardemment cherchée ? C'est ce que je ne saurais dire, profane que je suis dans ces hautes questions, dont la solution peut paraître souvent bien douteuse. Mais ce qui ne l'est pas, c'est la sincérité et l'ardeur avec lesquelles il défendait ses théories favorites, c'est la profonde conviction qu'on sentait absolue en lui. On *devait*, avant de l'écouter, et on *pouvait* encore, après l'avoir entendu, douter de la réalité de son système : mais pendant qu'il parlait, on croyait en lui pleinement et simplement, car il puisait le don de la persuasion en son âme consciencieuse et droite, en son cœur vraiment humain, qui battait avec passion pour tout ce qui touchait l'humanité dans son ensemble, et tout particulièrement sa chère patrie celtique, à laquelle il rêvait d'élever un inébranlable autel.

Et c'est pour lui rendre ce sincère témoignage que j'ai écrit ceci.

E. DE REYLE.

JOURNAUX ET REVUES

LE LOTUS BLEU contient toujours d'excellents articles sur la théosophie et le spiritualisme : le n° 8 du 27 octobre nous donne *la Mort et l'au-delà*, par Annie Besaut ; *le Sabbat*, par Guymiot ; *la Réincarnation*, preuves philosophiques, Dr Pascal, etc., etc.

Librairie de l'Art Indépendant, 11, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris ; le numéro 1 franc. Abonnement : France, 10 francs ; Etranger, 12 francs.

⁂

LA REVUE DE L'EST, politique, littéraire, illustrée, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois (le numéro 1 franc), traite des questions du plus haut intérêt ; le mouvement idéaliste entre pour une large part dans son sommaire. Administration, 47, place Drouet-d'Erlon, Reims.

⁂

LA REVUE PACIFIQUE ET LITTÉRAIRE, paraissant les 1er et 15 de chaque mois, directeur ÉDOUARD GRIMBERT, à Sainte-Colombe, par Pont-Royal (Côte-d'Or). Abonnement : un an, 12 fr. : le numéro 60 cent.

Saluons cette nouvelle revue qui apporte sa pierre à l'édifice de *la Paix*. Le sommaire du n° 1 contient d'excellentes choses. Voici : *le Mouvement Pacifique et Littéraire*, Édouard Grimbert. — *Communications*, A. Pardoux. — *Association internationale de la presse pacifique*, É. Grimbert. — *Hymne national*, Myrtile Reugner. — *Quel est le but des Amis de la Paix*, Rœderer. — *Proxénètes et Prostituées*, É. Grimbert. — *L'Anarchie*, René Girard. — *La Vie Humaine*, Émile Arnaud. — *A une Mère*, É. Grimbert.

⁂

LE MONDE NOUVEAU, organe sociologique, littéraire, scientifique, politique, illustré, bi-mensuel ; 2, place du Caire, Paris. Abonnement : France, 3 francs par an ; union postale, 4 francs.

Nous désirons de tout notre cœur que l'idéal de notre nouveau confrère se réalise : le but qu'il poursuit est des plus humains et des plus généreux : ce qu'il veut pour L'AVENIR, c'est une société harmonieuse. Son programme : crédit gratuit, échange de la production sans argent, coopération universelle, plus de chômage, droit au travail assuré, logement gratuit, la vie à bon marché, plus d'orphelins abandonnés, le bien-être pour la vieillesse !

Œuvre de secours immédiat

Le 8 novembre, reçu d'un anonyme	. . . .	10 fr.
Le 10 — de Mlle J. pour un anniversaire	.	2
Total	. . . . .	12 fr.

De plus, *M. P**** nous fait remettre différents effets d'habillement, lingerie et chaussures pour être remis à nos nécessiteux. Au nom de ceux qui souffrent, merci.

Cours de magnétisme

Dimanche 2 décembre, à 3 heures précise, A. Bouvier donnera sa cinquième leçon de magnétisme appliqué à la thérapeutique.

Plusieurs intéressés nous ayant demandé les conditions d'admission pour assister aux cours, nous nous faisons un plaisir de les leur donner par la voie du journal :

L'inscription est de 12 francs par an payables en retirant sa carte qui est toute personnelle.

Les cartes sont toujours valables pendant un an, peu importe la date de l'inscription ; elles sont exigibles à l'entrée.

ERRATA

Lire dans le n° 96 de *la Paix Universelle*, page 5, 1re colonne, avant-dernier paragraphe de l'article signé Bouvery : devrait *fouailler* d'importance, au lieu de *foualler*.

Page 7, à l'article « Peuples et Nations », 2e colonne, avant-dernier paragraphe, 1re ligne, lire : les *factions* matérielles au lieu de *fonctions*.

A. B.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 98 **10 Centimes** 16-31 DÉCEMBRE 1894

LA PAIX UNIVERSELLE

REVUE INDÉPENDANTE

MAGNÉTISME TRANSCENDANTAL

VÉRITÉ RAISON JUSTICE — PHILOSOPHIE — PHYSIOLOGIE — PSYCHOLOGIE — LUMIÈRE SAGESSE AMOUR

La connaissance exacte de soi-même engendre l'amour de son semblable. A. B.

Directeur : B. NICOLAÏ

Il n'y a pas de culte plus élevé que celui de la vérité.

ABONNEMENTS : UN AN { France. . . 3 fr. / Etranger. . 3 50

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

Il paraît un numéro les 1er et 3e dimanches de chaque mois.

SOMMAIRE :

AVIS

Nous prions nos lecteurs dont l'abonnement est terminé de bien vouloir nous faire parvenir au plus tôt leur réabonnement ou bien de faire bon accueil au reçu de 3 francs 25 que nous leur ferons présenter par la poste.

L. D.

PROGRÈS ET DÉCADENCE DES PEUPLES

L'HUMANITÉ COLLECTIVE

S'il est bon de marcher en avant sans trop se préoccuper du passé, il est parfois utile de demander à l'histoire les enseignements qui nous montrent le progrès et la décadence des peuples. On trouve dans cette vision rétrospective des leçons utiles qui nous démontrent que tout passe et tout se transforme.

L'Asie surtout, qui a été le berceau et l'apogée de brillantes civilisations disparues, nous prouve la fragilité des choses de la terre.

A la vue de ruines gigantesques qu'on rencontre de toutes parts, le voyageur étonné se demande ce que sont devenus tant de beaux monuments anciens, dont les restes provoquent l'étonnement et l'admiration. Que reste-t-il en effet des merveilles de l'art de ces temples célèbres et de tant d'autres monuments où s'étalaient les beautés artistiques des siècles passés ? Ces superbes momies ne représentent aujourd'hui qu'une tradition éloignée et incohérente et le souvenir mutilé de grandeurs évanouies sous les décombres des siècles; ces souvenirs, sans liens avec l'avenir des hommes du siècle présent, ne peuvent donner que des idées vagues des merveilles qui gisent dans la poussière du temps ; ce sont des squelettes de civilisations disparues, de grandeurs passées et de puissances conquérantes qui n'ont laissé qu'un chiffre dans l'histoire.

Ces disparitions ou ces transformations nous démontrent clairement que toutes les civilisations ont leur berceau, leur apogée et leur décadence.

Mais, s'il est vrai que les plus brillantes civilisations disparaissent, il est certain aussi que les hommes qui les ont formées continuent leur marche ascensionnelle dans d'autres planètes plus avancées que la nôtre.

D'après la loi universelle, la matière se transforme, mais l'être immortel marche toujours en avant dans la série des mondes qu'il doit parcourir.

Dans cette sublime pensée, Camille Flammarion s'est écrié en parlant de l'humanité collective : « O mages de l'éternelle vérité, apôtres du sacrifice, pères de la sagesse, toi, Socrate qui pris la ciguë, toi son élève, ô Platon, vous Phidias et Praxitèle, sculpteurs de la beauté, vous diciples de l'Evangile, Jean, Paul, Augustin, vous, apôtres de la science, Galilée, Képler, Newton, Descartes, Pascal, et vous Raphaël, Michel-Ange, dont les conceptions resteront toujours nos modèles, et vous, chantres divins, Hésiode, Dante, Milton, Racine, Pergolèse, Mozart, Beethoven, seriez-vous donc maintenant immobilisés dans un paradis imaginaire, auriez-vous changé de nature, ne seriez-vous plus les hommes que nous avons connus et admirés, et dormiriez-vous maintenant, véritables momies, éternellement assis à votre place dernière ? Non, l'immortalité ne serait qu'une ombre sans l'activité, et nous aimerions autant la tombe que le Nirvâna rêvé par les bouddhistes. C'est la vie éternelle que nous voulons, et non la mort éternelle. La vie éternelle, vous l'avez conquise, âmes illustres, non par les travaux d'une seule existence, mais par ceux de plusieurs vies se continuant l'une l'autre ; vous l'avez conquise, non comme un champ de repos où l'on va dormir après la bataille, mais comme une terre promise dans laquelle vous êtes entrés et où vous accomplissez maintenant les œuvres d'une existence glorieuse.

« Vous développez maintenant ces facultés brillantes dont la terre n'a connu que le germe, et qui demandèrent pour éclore d'autres soleils plus féconds que le nôtre ; vous donnez cours aux aspirations

sublimes que l'on avait à peine devinées sur cette terre, où nul objet n'était vraiment digne de les attirer, où nulle force n'était capable de les soutenir ; vous poursuivez enfin, dans l'activité incessante de votre esprit, le but le plus cher à chacun de vous. C'est là où vous êtes, là dans ce ciel calme qui nous domine, au milieu de ces lumières inaltérables qui constellent l'éther. Nous vous contemplons d'ici dans ces demeures lointaines, et nous sentons avec amour que ces mondes silencieux ne nous sont pas étrangers. »

Les hommes illustres de tous les temps et de tous les pays continuent leur marche ascensionnelle dans le monde universel ; ils poursuivent le perfectionnement de leurs œuvres grandioses dans des mondes plus parfaits qu'ils parcourent d'étape en étape sur la route de l'infini : c'est la loi du progrès.

Sous l'empire de cette consolante vérité, soyons heureux et forts dans les revers de la vie comme dans les satisfactions accordées à notre faiblesse. Ne perdons jamais de vue que tout passe ; que la gloire, les honneurs, les richesses et les plaisirs, ces hochets de la faiblesse humaine, passent comme l'aurore d'un beau jour, comme le nuage que le vent emporte, et disparaissent comme la trace que le navire, dans sa marche, fait sur l'onde et les flots.

Tout passe, tout finit, tout va comme la feuille
Qui tombe desséchée et en un jour s'effeuille.
De notre humanité la vertu fait le rang ;
Car l'homme le plus juste est aussi le plus grand.

Mais, dira-t-on, le penchant au mal est quelquefois invincible. Ce sont les flots qui entraînent les flots. Ici se placent bien des hypothèses qui deviennent des réalités sous l'empire de la loi du progrès. Les lenteurs de la marche en avant, de l'amélioration morale, sont tellement accentuées et d'une apparence tellement stationnaire, qu'on semble avoir raison de dire que le mal et le penchant au mal sont incorrigibles. Le mal semble un principe éternel que rien ne peut détruire ni amoindrir.

Dans la nature de certains animaux et même de certains hommes cruels, on semble autorisé à dire avec le poète :

Si vous cachez le mal aux regards du méchant,
Il le retrouvera dans son propre penchant.
Le tigre qui poursuit sa proie et la déchire
Eut-il jamais besoin de maître pour l'instruire ?

Le principe de la permanence du mal devient évident si l'on prend les catégories des êtres dans leur généralité ; mais, en procédant par l'analyse et non par la synthèse, on verra que les êtres s'améliorent individuellement, que ceux de la même espèce ne sont pas également mauvais. Bien que leurs progrès soient très lents, presque insensibles, la marche ascensionnelle des êtres n'avance pas moins.

Comme nous mesurons toutes choses par nos sens imparfaits, une foule de choses nous échappent.

La terre n'est qu'une petite unité dans l'immensité du monde universel. Notre vision, partant de cet infiniment petit, ne peut dépasser la perception des horizons bornés que peuvent découvrir ses regards. Ceux qui habitent des mondes plus parfaits jouissent de plus vastes perspectives. Leurs regards peuvent donc sonder des régions et des choses qui nous sont inconnues. En attendant d'atteindre ces mondes supérieurs, contentons-nous des lumières inhérentes à notre globe imparfait.

DÉCHAUD

Les Faits spirites et leur explication philosophique

(Suite)

Nous pourrons faire un million d'hypothèses, personne ne discute la grande question ; reste à savoir laquelle, parmi ces hypothèses, s'accorde le mieux avec le bon sens et la généralité des faits.

Sans trop torturer notre cerveau, sans tâtonner dans l'obscurité d'une métaphysique abstraite et nébuleuse, ce qui serait du temps perdu, la science expérimentale nous met entre les mains la clef de ce chaos si compliqué. Ayons soin d'étudier un chapitre de l'*ontogénie générale*, voyons l'origine de l'homme pour observer les transformations qui s'opèrent à la suite de la fusion d'une cellule ciliée (spermatozoïde) avec un œuf-cellule, grâce aux nouvelles combinaisons moléculaires et atomiques d'un centre unique de forces. Si du centre d'une cellule unique surgit un Napoléon, un Cavour ou un Bismark, j'affirmerai toujours que le monade bénie préside et présidera éternellement mon existence personnelle. Il suffit pour cela qu'après la destruction de mon corps elle s'unisse à des atomes éthérés, comme disent Balfour, Stewart et Tait.

Il est évident que la matière active en soi est toujours en mouvement, c'est là un fait donné par tout traité élémentaire de physique ou de chimie, et démontré par la théorie magnétique de Maggiorani, l'Od de Reichenbach et les récentes et superbes expériences de M. Luys sur le cerveau des chiens. Mon propre corps est lui-même un laboratoire perpétuel ; les atomes qui le composent aujourd'hui ne seront pas les atomes de demain. Pour toute matière, soit organique, soit inorganique, il est toujours question d'activité et de subordination de centres. Le peu de connaissances que nous possédons sur les éléments de la force et les transformations ultimes de la matière semblerait devoir terminer, une fois pour toutes, la lutte acharnée des spiritualistes contre les matérialistes, à condition toutefois que ceux-ci accordent une importance plus considérable à la force qu'à la matière (et il devrait en être ainsi).

Mais, dit Brofferio, avec une pareille hypothèse, on est amené, si l'on admet l'existence d'une âme humaine, à admettre l'existence d'une âme dans les cousins, dans les orties. Peu importe, puis-je répondre, du moment que Hering admet l'existence de la mémoire, que Hœckel admet la sensation et la volonté, et que Trezzo, athée et matérialiste, reconnaît que l'atome vit. D'ailleurs le professeur Brofferio ne me prouve pas l'impossibilité où se trouve un point d'énergie, bien développé et bien organisé dans un certain sens, d'exister éternellement à la suite d'une organisation différente.

Giordano Bruno, qui rendait l'âme humaine immortelle et la privait de conscience et de mémoire après la mort de l'individu, en arrivait peut-être à la conception d'une constitution atomique toute différente. Or, c'est là un fait impossible, puisque par l'écriture directe j'ai pu obtenir les signatures de mon aïeul et de mon bisaïeul. De même un de mes amis, M. Bertuccio Scammacco, personne honorable sous tous les rapports, a pu voir le spectre de sa fille morte, Graziella, s'asseoir sur ses genoux, l'embrasser, recommencer les gamineries de sa vie passée, jouer du piano, hésiter aux passages qu'elle ne connaissait pas dans sa vie, finalement partir en laissant un petit écrit de sa main qui fut reconnu par sa mère alors à Catane. Cette dame se rendit précipitamment à Rome pour assister à d'autres séances remarquables. Mais je ne veux pas ici prouver l'identité personnelle, sujet que d'autres avant moi ont bien traité. Mon but est de démontrer que l'âme humaine est un centre de forces, un point simple et par suite immortel, toujours prêt à passer aux extériorisations terrestres ou célestes, soumettant du même coup la vie et la matière. Sur ce même principe me semble basée l'action des esprits sur les médiums.

Il n'est pas douteux qu'un dynamisme actif, intelligent en principe, agisse dans les séances de spiritisme. Pourquoi trouver étrange, après les considérations précédentes, qu'un esprit utilise cette matière en vue de ses fins propres, dispose de notre atmosphère vitale pour agir de différentes façons, du moment que c'est la vie qui produit le corps, et non le corps qui produit la vie ?

On ne peut clairement s'expliquer certains faits qu'après leur observation, qu'après leur examen. Dans une de mes dernières séances (novembre, hôtel de l'Allégresse, à Naples), à la clarté d'une bougie placée sur le seuil de la partie intérieure du balcon, je vis se détacher de la région dorsale de Mme Eusapia une pointe, laquelle s'allongea rapidement et finit par rencontrer à quelques mètres de distance un grand paravent qui dissimulait mon lit; ce paravent fut ramené vers nous et nous entoura, tandis que le médium avait sa main droite dans les mains de ma nièce et la main gauche dans les miennes. Ce fait s'accorde avec bien d'autres en tout point semblables. Il ne me semble pas différer du phénomène suivant observé par les savants de Milan en octobre 1892. Une pointe mystérieuse fit gonfler et soulever un coin de la robe de Mme Eusapia et servit de point d'appui pour le complet soulèvement de la table.

Bien souvent on a vu la main du médium se débarrasser violemment de la chaîne, et s'avancer à une distance de 2 ou 3 mètres, prendre un objet quelconque et le porter sur la table des expériences. Ce phénomène a souvent fait mettre en doute la bonne foi du médium, alors que c'était là non pas son œuvre propre, mais bien celle de l'esprit.

Est-il quelque rare phénomène, inexplicable pour le moment, qui dépende de la volonté du médium ? C'est là une question non encore tranchée. Pour moi, il est sûr et indubitable que l'esprit se sert du corps du médium comme d'un instrument quelconque. Dans quelques séances j'ai vu des médiums fatigués autant et même plus qu'un cheval tombé sous le poids d'une énorme charrette.

Il s'agissait, dans une de mes dernières séances de Rome, de faire constater à M. le professeur Richet, par trop rigoureux et méfiant, le complet soulèvement de la table. Le coup était décisif : la table se remuait en tous sens, se soulevait tantôt sur un pied et tantôt sur trois, mais ne réussissait pas à se séparer entièrement du sol. Le médium Cecchini était en trance, avec le caractère d'une léthargie profonde ; il gémissait comme sous le poids d'une forte souffrance, sa respiration était difficile et haletante. M. Hoffman, vivement intrigué par le danger, ne cessait d'exhorter l'esprit à la production du phénomène tant désiré, et le suppliait en ces termes :

— Vois donc, bon esprit, fais un suprême effort ; il s'agit du triomphe d'une juste et sainte cause.

— Je ne puis, répondit le médium à voix basse.

— Pourquoi ne peux-tu ?

— Je suis seul.

Enfin on triompha, la table se souleva entièrement à la hauteur de 50 centimètres du plancher.

Ce fait prouve la passivité du médium, les efforts que souvent il est contraint de faire, d'où le complet épuisement nerveux et l'incapacité des médiums à remplir plusieurs fois de suite le même office ; il montre aussi que les résultats obtenus dans les diverses séances sont souvent l'œuvre non d'un seul esprit, mais de plusieurs. « Je ne puis, car je suis seul. » Que dire de cette réponse ? C'est là une déclaration explicite que l'on doit rapporter plutôt à l'esprit, qui parle par la bouche du médium, qu'au médium lui-même, car bien souvent on a vu de faibles demoiselles soulever des tables très lourdes. La même Eusapia Paladino, que j'eus le soin de mener avec moi, en novembre dernier, à l'hôtel de l'Allégresse, souleva, en ma présence, à une hauteur considérable, un guéridon en bois de noyer excessivement lourd. On sait de plus que les médiums reprenant leur travail et leur passivité ordinaire pourraient avoir du mal. Aussi entendons-nous, bien des fois, l'esprit nous dire : « Réveillez mon médium qui souffre. »

Nombreux sont les exemples de la coopération de plusieurs esprits ; à l'appui de mon assertion, je cite un fait aussi beau que remarquable qui vint dignement couronner ma dernière séance de Rome.

La salle d'expériences ne renfermait pas de piano ; aussi, pour l'obtention du surprenant phénomène, fûmes-nous obligés d'en louer un pour quelques jours. Il s'agissait, comme cela est arrivé quelquefois et comme je pus le constater moi-même chez M. Nolleggiani, au mois de novembre, de faire jouer des airs à un piano hermétiquement fermé.

On ferma le piano ; bien plus, on colla transversalement plusieurs bandes de papier. Les médiums étaient au nombre de trois, MM. di Giacomo, Cecchini et Boella ; on fit une obscurité complète et déjà on entendait bien des bruits autour du piano : on rapprochait des chaises, on donnait des coups sur les côtés et sur la plate-forme. On attendit dans un profond silence la production du phénomène. Bientôt on nous dit typtologiquement : « Rapprochez le médium », et peu après : « Tournez le médium ».

On rapprocha Cecchini du piano, on le tourna vers lui ; Cecchini est un médium à effets de son. Un fracas épouvantable se fit entendre alors ; tous pensèrent que le piano était réduit en mille morceaux. On fit le jour : le piano avait été violemment ouvert, le devant déplacé, le dessus et le dessous enfoncés, le couvercle du clavier soulevé. Le piano était toujours à sa place ; à ses côtés gisaient les morceaux susceptibles d'être déplacés. On fit une seconde fois l'obscurité et l'on attendit quelque temps.

Et maintenant que dire ? Jamais langue humaine ne saura rendre ce que j'entendis. Douce harmonie, suaves accents, votre douceur résonne encore en moi. C'était bien là des choses de l'autre monde. Comment avait-on passé du fracas formidable aux plus tendres mélodies du rossignol ? Je suis connaisseur en musique ; j'ai tapotté le piano, joué d'autres instruments, entendu des morceaux superbes à quatre mains et des pianistes remarquables, mais tout n'est rien, comparé à cette musique divine. Muet, extasié, pour ainsi dire enchanté, souvent je serrais la main de M. Richet, plus enchanté que moi. J'étais en paradis, voilà tout !

Et maintenant je me demande si dix artistes, très forts, réunis après un long concert, pourraient jouer ce céleste morceau ? Assurément non, et, ce qu'il y avait de plus étonnant, c'est que, tandis que les notes graves du piano faisaient énormément de bruit, les notes aiguës variaient des milliers de fois accompagnées des tons harmonieux de la mandoline ; on aurait dit que les plus grands artistes donnaient ce concert ; en réalité cette divine musique était l'œuvre non d'un seul individu, mais de plusieurs grands maîtres désincarnés.

Je ne parle pas de tous les phénomènes importants obtenus dans les quelques séances de Rome, pendant et après la réunion du congrès médical. Le compte rendu de ces séances a été publié par le journal *Lux*, avec force détails ; déjà même deux d'entre elles ont été résumées par l'*Arena* de Vérone sur les conseils de la comtesse Mainardi.

Mon but est de réduire à l'impuissance le matérialisme, désormais rendu insoutenable, quelque point que l'on considère. Une saine philosophie et une métaphysique raisonnée, basées toutes deux sur les données des plus sûres que nous offre la science expérimentale, peuvent seules nous tirer de l'erreur. L'examen superficiel et l'appréciation peu profonde qui ont régné jusqu'ici ne pouvaient que nous entraîner aux conséquences les plus mesquines, les plus funestes.

Nous devons être provisoirement assurés que plus on aperçoit de terrain, plus on voit, et que tous les phénomènes de la nature, sans exception, ont entre eux des rapports merveilleux. Il faut bien les étudier pour en tirer ensuite les conséquences logiques. La grande énigme qui nous entoure, pour le moment, sera en partie devinée si nous passons d'un monisme mécanique à un monisme biologique en partant de l'unité, du point de l'énergie psychique, base des diverses représentations de la matière et de l'esprit.

-A nous de trouver le nouveau. Il nous serait commode de rester inactifs dans le bourbier des vieilles connaissances, mais, si nous n'allons au moins respirer les premières brises de la vie, nous serons contraints de périr sans avancer d'un seul pas.

Je termine cet opuscule par les belles paroles du professeur Henri del Pozzo de Mombello, si regretté de moi : « Oui, c est toujours en suivant les voies nouvelles qu'on a progressé; le sentier battu appartient au troupeau de brebis ; voilà pourquoi le but suprême de la science est la découverte de la vérité, la recherche de son asile. Il faut aller l'y surprendre par monts et par vaux, malgré les précipices et les sommets inaccessibles, sans prendre garde à l'autorité, aux préjugés, à la mode. » Le spiritisme est précisément cette voie large et nouvelle qui mène à l'inconnu, à sa découverte.

Le Traducteur : Altha.

COMMUNICATION

Obtenue mécaniquement par E. de Reyle, le 1er novembre 1883

Lorsque le jour des Morts vous guide au cimetière,
Quand les chers disparus viennent vous réunir,
Pâles, vous avancez dans la terne lumière :
Vous semblez mal porter le poids du souvenir...

Pourtant, que craignez-vous ? D'où vient votre vertige ?
Quels sont ces pleurs secrets qui germent dans vos yeux ?
Vos morts ne sont pas morts, ils sont vivants, vous dis-je,
Et leur jours de nouveau s'égrenent sous les cieux !

Regardez, regardez, autour de vous la vie,
Dormant pour quelques mois, va bientôt refleurir,
L'hiver ne dure point, et la terre, ravie,
Aux baisers du soleil va bientôt reverdir ;

Bientôt le lourd sommeil qui pesait sur le monde
Va partir comme un songe au souffle du réveil,
Le cauchemar hideux, loin dans la nuit profonde,
S'éteindra lentement devant le grand soleil ;

Les prés refleuriront, le ciel aura des flammes,
Les astres des rayons, les abeilles du miel,
Nous verrons revenir le bonheur dans les âmes,
Les baisers sur la lèvre et les oiseaux au ciel...

Ainsi de nous. La mort à des formes nouvelles
Vient redonner la vie après l'obscur trépas
Et mettre de la flamme à nos mystiques ailes :
La vie est éternelle, et le néant n'est pas.

Rien de moins certain que la cause des communications écrites ! Quelle part y prennent les influences ambiantes, quelle part revient au monde invisible ? Je versifie moi-même, mais les communications que j'ai obtenues *en vers*, à l'époque où j'étais médium, m'ont semblé très caractéristiques pour l'examen impartial. Leur style est plutôt inférieur au mien et d'ailleurs radicalement distinct comme tour de phrase et même comme terminologie (certain mots s'y troutrouvent qui ne se présentent presque jamais sous ma plume) : mais ce qui est surtout digne de remarque, c'est que mes propres écrits poétiques sont péniblement produits avec force ratures, mots biffés et surchargés, tandis que les communications comme celle cidessus (signée Hégesippe Moreau — *sous toutes réserves !*) courent sans une hésitation depuis le premier jusqu'au dernier, sans ponctuation, sans alinéa, sans majuscule, sans correction, et que le tout est obtenu en une dizaine de minutes. Ceci soit dit pour founir un appoint à la théorie des communications écrites.

Les esprits peu compliqués qui ont résolu et tranché la question spirite, qu'ils ne connaissent d'ailleurs pas, par la négative, ont bien de la chance, alors que nous autres, qui avons touché du doigt la vérité, n'osons rien affirmer et passons d'un doute à un autre doute. Décidément la foi et la négation sont les meilleurs oreillers !

E. de Reyle.

LES ANIMAUX

(*Suite*)

« Mignou, à cette époque, — j'en suis sûr, — crut au paradis des « chats. Il était si beau ! son pelage si fourni, si long que maintes « personnes le prenaient pour un angora !...

« O vicissitudes animales !... Ce qui fit le bonheur de sa maîtresse « fit son malheur.

« Miss G... perdit une de ses tantes et hérita d'une partie de sa « fortune. Miss G... perdit l'autre de ses tantes et hérita encore. « Bref, miss G... fut riche... Sa première pensée fut de quitter la « maison et les personnes qui l'avaient connue dans une position « subalterne... Pourquoi ne voulut-elle pas emporter Mignou ?

« Craignait-elle, vu la grande intelligence de ce chat, qu'il ne révélât à quelqu'un ses mauvais jours ? Mystère...

« Elle abandonna Mignou ou plutôt le laissa dans la pension de « famille.

« On eût dit que Mignou avait rêvé une amitié éternelle ! Durant « six longs mois, la pauvre bête végéta entre la vie et la mort, errant « dans les coins les plus obscurs, disparaissant des semaines « entières, refusant, lorsqu'il revenait, toute nourriture, fuyant les « caresses mensongères de l'homme... et de... la femme !..

« Au retour de l'un de mes nombreux voyages, je revis Mignou, « dans le piteux état où l'avait plongé son cuisant chagrin. Cette « déception animale me toucha au dernier point et j'entrepris la « guérison morale du pauvre chat. Je fus vite aidé par le concours « de tous ceux qui l'aimaient. Peu à peu, sous l'influence de nos « caresses, Mignou reprit goût à la nourriture; il fit même quelques « avances à « Don Carlos », le vieux chien du logis ; il reparut à la « salle à manger à l'heure des repas ; et, les pattes autour de la taille « des dames préférées, il mendiait quelques baisers... C'était si doux « de revivre, d'être aimé !.. malgré cette blessure brûlante qui était « toujours là, sur le cœur.

« Car le chagrin *était et est* toujours là !...

« Mignou reconnaissant envers l'homme qui l'avait apporté rue « de Châteaubriand, l'a toujours reconnu et fêté dans toutes ses « visites.

« Mignou, plein de gratitude envers moi et envers plusieurs « autres qui le sauvâmes de ses idées noires, nous a toujours « souhaité la bienvenue au retour de nos voyages. Le pauvre !.. il « savait, par expérience, que la séparation est une des douleurs de « ce monde : même pour les chats !... Il ne nous en voulait pas.

« Mais Mignou n'a jamais consenti à reconnaître miss G..., ou « mieux il l'a trop reconnue ; il ne lui a jamais pardonné... ses « rêves perdus !... Mis plusieurs fois en sa présence, il a fui, irrité, « courroucé.

« Mignou a affirmé, de mille manières, son individualité. Pendant de longues années, après son chagrin, il a partagé, l'hiver, « près du feu, la chaise de son compagnon « Don Carlos ».

« Sa partie postérieure, sous l'empire d'une vie aisée et abondante, « ayant pris une rotondité majestueuse, Mignou, s'étalant avec « volupté, faisait tomber, sans le vouloir, son ami fidèle. Carlos « gémissait, aboyait gentiment auprès de sa maîtresse pour être « remis en lieu et place... Mignou, plein de complaisance, son œil « mi-ouvert comme excuse, se ramassait autant que possible ; jus-« qu'à ce que, dans une nouvelle somnolence, il rejetât encore, par « terre, le chien qu'il adorait durant sa veille.

« Don Carlos mourut de vieillesse, une sombre après-midi de « décembre. Comme on désirait lui accorder à Neuilly, dans son « jardin, une sépulture digne de sa fidélité, on le déposa dans un « cabinet solitaire, en attendant l'aube prochaine. On crut le laisser « seul!... Mais Mignou s'était faufilé auprès de son camarade. « Quand l'heure du repas sonna, Mignou ne vint point à la salle à « manger. On le chercha longtemps en vain. Puis, par hasard, on « ouvrit la retraite mortuaire... Là on le trouva couché à côté du « défunt... On le sollicita inutilement de quitter un aussi triste « endroit. Mignou résista. Croyant à un de ces caprices propres à la « race féline, on laissa la porte ouverte, sûr que le chat ne tarderait « pas à descendre pour dîner.

« Mignou ne dîna point le soir... Mignou fit la veillée du mort!.. « miaulant plus fort à mesure que le corps se refroidissait davan-« tage ; et, au matin, il n'abandonna son poste que lorsqu'on eut « fait la levée du corps.

« Pendant deux jours, Mignou erra et ne mangea pas.

« Mignou a vu bien d'autres désastres dans sa pauvre vie de chat ; « il a toujours été à la hauteur des circonstances.

« Pour donner un formel démenti au « dit-on » qui veut que les « chats s'attachent à la maison plus qu'à leurs maîtres..., Mignou, « après douze ans de séjour, rue Châteaubriand, a été transporté à « Neuilly-sur-Seine. Heureux, auprès de sa vieille maîtresse, il l'a « été jusqu'au jour où il l'a vue mourir... Désertant, depuis lors, les « salons où s'écoulèrent ses plus belles années, il s'est réfugié dans « la cuisine près de la domestique de celle qu'il l'avait recueilli tout « enfant.

« Il attend, avec résignation, sa fin qui ne peut plus tarder !... « Qu'elle lui soit légère et douce... comme il l'a mérité !... »

. . . .

A cette histoire je puis encore en ajouter une autre qui ne le cédera en rien à la première, comme force pour mes arguments.

« Sur les bords méditerranéens de la Riviera, les photographes « Antossi et de Brœg avaient un chat qui les adorait. Par malheur, « Collodion » ne possédait pas une des qualités les plus précieuses « de sa race : cette adresse qui fait que les matous les plus lourds « circulent, sans causer d'accidents, au milieu de cent objets de « prix...

« Le chat des photographes cassait tout ; et, lorsque c'étaient des « clichés, la perte se chiffrait vite par une somme ronde.

« Les photographes, maintes fois, avaient chassé leur chat, mais « on ne sait comment Collodion trouvait toujours moyen de rentrer « par quelque porte de derrière. Dans ces occasions, il était si câlin, « si tendre, que bientôt ses méfaits étaient oubliés et pardonnés.

« Pourtant, un jour..., c'en était trop !... Collodion cassa pour « une somme de cinq cents francs, outre tout le travail à refaire. Un « des associés résolut vivement de le perdre dans une campagne au-« dessus de Menton. Le chat, transporté en voiture, fut abandonné « dans un champ d'oliviers, à quatre kilomètres de cette ville. On « était bien certain, cette fois, d'en être enfin et pour toujours dé-« barrassé !... Mais, ô prodige ! huit mois plus tard, un chat, aux « côtes efflanquées, pelé, la peau sur les os, vint amoureusement, « piteusement, humblement, frotter son panache écourté sur le pan-« talon du chef de la maison !...

« C'était... Collodion mourant... Il venait demander grâce ou « expirer aux pieds de son maître. Il avait fait soixante-douze kilo-« mètres de Menton à Cannes ! Sa maigreur et cette distance ne « racontent-elles pas quelle odyssée fut son voyage ?... Sa fidélité, « son intelligence pour retrouver son chemin ne révèlent-elles pas « des qualités peu soupçonnées, *récemment acquises*, dans la race « féline !... »

. . . .

Ainsi, de notre temps, si fécond en merveilles, nous trouvons la solution matérielle, le secret de l'énigme de deux révolutions tendant à des plans supérieurs :

1° Le passage de l'animal à l'humanité ;

2° Le passage de l'homme à la spiritualité.

Conclusion I. — Par le rapprochement, — domestique ou d'agrément pur, — établi entre l'homme et certains animaux, ceux-ci, soit par les efforts auxquels ils sont forcés de s'astreindre, pour nous plaire et nous rendre service, soit par les caresses que nous leur faisons, quand ils arrivent à exécuter nos volontés, soit par les châtiments que nous leur infligeons quand ils ne saisissent pas nos désirs, soit enfin sous l'influence suggestive de l'air ambiant où s'imprègnent nos pensées, — plus relevées que les leurs, — tendent constamment et énergiquement à dépouiller leur principe animal pour revêtir l'enveloppe humaine.

Conclusion II. — Notre devoir, à nous, hommes, est de respecter l'individualité des animaux, d'avoir pitié de leur degré inférieur, de les aider dans leur transformisme par notre douceur et non par notre cruauté.

Toute souffrance infligée à une bête est une lâcheté, un abus de la supériorité, un mal, par conséquent.

Si, en imposant le travail à quelques espèces capables de l'exécuter, nous n'outrepassons pas notre droit vis-à-vis d'elles, nous le dépassons cependant lorsque nous exigeons des animaux plus qu'ils ne peuvent faire, que nous les nourrissons insuffisamment et que nous les maltraitons.

On peut être injuste envers un animal comme on l'est envers un homme, plus peut-être, car l'homme peut se défendre, et souvent l'animal ne le peut pas ; et, dans le cas où la bête nous rend quelques services domestiques, la faire souffrir est tout bonnement une basse ingratitude.

Conclusion III. — Tout s'enchaînant dans l'univers, sur notre planète, dans la succession des êtres et des formes terrestres, par un sentiment déductif, l'homme doit en arriver à cette trtiple conception : qu'après avoir étendu sa protection et son affection sur le règne animal, — l'embellissant et le relevant, — il doit aussi cette protection, cette affection au règne végétal, l'améliorant dans ses types divers, soignant et son parc et ses champs et ses plantes, et que, de plus, il lui faut user du règne minéral non pour détruire, mais pour bâtir utilement.

L. d'Ervieux.

Paris, 11 juin 1894.

BRILLANTS SUCCÈS

Notre superbe Exposition lyonnaise vient de fermer ses portes. Dans les allées ombreuses du parc de la Tête-d'Or, le calme a remplacé le tumulte des visiteurs qui s'y pressaient naguère, et les nombreuses merveilles de l'art et du genre humain alors réunies dans ses divers palais sont aujourd'hui dipersées à tous les coins du monde.

De ce grand tournoi, qui, malgré tant de destins contraires, s'est terminé d'une façon si brillante, chacun conservera d'inoubliables

souvenirs, et certainement cette belle leçon des choses vues sera pour beaucoup un stimulant et le point de départ de nouveaux perfectionnements, de nouveaux progrès, dans l'art, dans l'industrie, dont profiteront nos successeurs. En attendant, comme après les grandes batailles, chacun se recueille et cherche à marquer les résultats obtenus. Tandis que les uns maugréent contre la récompense tant désirée, mais attribuée à un concurrent plus heureux, d'autres au contraire se réjouissent d'avoir vu le succès couronner leurs efforts. Il en est un de ces derniers que nous tenons spécialement à mettre en relief, autant parce que c'est un véritable artiste dans son genre qu'en raison des lauriers qu'il a su conquérir dans les divers concours auxquels il a pris part.

Parmi les nombreux attraits de notre Exposition, les concours horticoles sont certainement ceux qui ont offert aux visiteurs le plus de variété, d'élégance, et qui par ce fait ont été des plus admirés. Jardiniers et fleuristes rivalisaient d'ardeur, de talent, de brio, pour faire naître sous nos regards éblouis ces massifs étincelants qui nous charmaient par leur grâce exquise et leurs mille coloris. Nous leur devons donc des félicitations toutes spéciales pour leurs merveilleuses créations, et nous sommes d'autant plus heureux de les leur adresser que celui à qui en revient la plus large part est notre ami : C. CROZY aîné. Le chiffre des récompenses qu'il a obtenues pendant la durée notre Exposition — soixante-trois prix — paraîtra peut-être fantaisiste : il est cependant des plus exacts ; en voici d'ailleurs la courte nomenclature :

Mentions honorables.	2
3[e] prix : Fleurs coupées.	3
2[e] prix : Semis divers	33
1[er] prix : Canas et Chrysanthèmes	23

Soit 61, plus une *médaille d'or* et le *grand prix d'horticulture*. C'est là, croyons-nous, un succès sans précédent dans nos annales horticoles, succès que viennent encore corroborer et grandir les résultats obtenus par M. CROZY aîné aux concours de *Douai* et de *Châlons*, où il sut également se faire décerner les *premiers prix* pour la richesse et la variété de ses collections.

La place trop restreinte dont nous disposons aujourd'hui ne nous permet pas de détailler toutes les merveilleuses créations qui ont valu à notre ami cette ample moisson de lauriers ; nous remettons à plus tard cette intéressante étude, car nous voulons, avant de terminer, commettre encore une indiscrétion, dont cet ami voudra bien nous pardonner. Ne demandez pas à M. CROZY aîné le chiffre total des récompenses qui lui ont été décernées dans les divers concours auxquels il a pris part : il n'en sait plus le nombre. Mais, s'il nous permet de contempler la riche collection des médailles de tous les modules qui témoignent de ses mérites et de ses succès, vous serez certainement émerveillés d'y voir figurer :

24 médailles	en or.
36 —	en vermeil.
32 —	en argent.
2 —	en bronze.

Soit 94 médailles en tout ; ce chiffre est plus que suffisant pour établir la légitime réputation que M. CROZY s'est acquise dans sa spécialité : mais il n'a pas dit son dernier mot, car notre ami est un infatigable chercheur, et son passé répond pour lui de l'avenir.

Nous prions, en terminant, notre ami Pierre Crozy de nous excuser si nous avons mis sa modestie à une trop rude épreuve ; mais nous devions à la vérité de montrer tel qu'il est ce travailleur fils de ses œuvres.

Le ruban du mérite agricole ayant dejà couronné ses travaux accomplis, pour ses succès prochains c'est la rosette que nous désirons lui voir décerner, car elle est déjà, croyons-nous, plus que méritée ; nous espérons même bientôt lui voir porter le ruban rouge.

H. SAUSSE.

POUR ET CONTRE

(*Suite*)

Plus les cas s'écartent de l'égalité ou de la similitude, plus ils tendent vers la preuve de l'intervention d'êtres occultes et, scientifiquement, le problème devient ceci : « L'écart a-t-il été assez grand « dans des cas dûment constatés, pour affirmer que l'effet rendu « était complètement détaché des opérateurs ? » J'estime que oui avec nombre d'expérimentateurs ; le lecteur jugera d'après mes données expérimentales et celles des analystes suivants :

La Commission de trente-trois membres nommée par la Société dialectique de Londres.

WILLIAM CROOKES, membre de la Société royale de Londres.

RUSSEL VALLACE, savant naturaliste.

Le docteur PAUL GIBIER.

BARKAS, membre de la Société géologique de Newcastle.

AUGUSTE MORGAN, président de la Société mathématique de Londres.

VARLEY, ingénieur en chef des télégraphes sous-marins.

ROBERT HOUDIN.

OXON, professeur à la faculté d'Oxford.

ZŒLLNER, astronome de Berlin.

GEORGES SEXTON, membre du Collège royal des médecins et chirurgiens de Londres.

THURY, professeur à l'Académie de Genève.

ROGGERS, physicien américain.

MAPES, professeur de chimie à l'Académie nationale des Etats-Unis.

ROBERT HARE, professeur à l'Université de Pensylvanie.

ROBERT DALE OWEN, savant distingué.

THOMAS HENRY HUXLEY, un savant de l'Angleterre.

GEORGES HENRY LEWES, physiologiste éminent.

DONALD MAC-NAB, ingénieur.

DE ROCHAS, colonel commandant de l'École polytechnique.

Et une foule de gens appartenant au monde de la science, ou tenant la tête du mouvement des idées dans tous les pays du monde.

CHAPITRE III

Les fonctions collectives des volontés

Les travaux déjà faits sur l'hypnose, le magnétisme et les phénomènes spirites, et notamment l'ouvrage de M. Philip Davis, apportent des éléments précis et certains dans la connaissance des phénomènes magnétiques.

1° *La volonté est une véritable force qui exerce son action dans les phénomènes magnétiques.*

2° *Il est démontré que cette force peut agir à distance et être la cause déterminante d'effets physiques et physiologiques d'une grande intensité.*

3° *Elle agit sur l'homme, sur les animaux et sur la matière inerte.*

4° *Les volontés des assistants, opérateurs ou simples spectateurs, peuvent être concourantes ou contraires aux phénomènes.*

En nous emparant de ces données, nous nous expliquons bien des bizarreries jusqu'alors incomprises.

Exemple : Dans un groupe d'expérimentateurs, un sensitif, médium ou hypnotique, donne des résultats d'une nature spéciale :

les opérateurs composant le petit groupe, habitués à constater ces résultats, et, par suite, ne doutant pas de leur réalité, apportent inconsciemment à leur production l'aide de leur volonté.

Ces expérimentateurs invitent-ils des étrangers à assister à ces expériences, académiciens, sociétés savantes ou autres, afin de *constater les faits*, ceux-ci viennent, incrédules, convaincus de leur impossibilité, mais croyant n'être que des spectateurs neutres, ne se doutant pas que leur *désir* est une force contraire qui peut paralyser les manifestations. Au grand étonnement des expérimentateurs habituels, le médium ne rend rien, le sensitif fonctionne mal, si c'est un hypnotique, le magnétiseur se sent paralysé, et les examinateurs s'en retournent plus incrédules qu'à leur arrivée.

Y a-t-il néanmoins un commencement d'effet? Déjà les idées des examinateurs se modifient, leur action, de négative qu'elle était, devient neutre, puis positive, et les phénomènes se développent.

Telle est la clef de ce qu'on appelle *l'influence de la foi; la croyance aux phénomènes modifie l'action inconsciente de la volonté*, ce qui ne veut pas dire, comme l'interprètent les moqueurs, que la foi entraîne les opérateurs à des hallucinations ridicules.

Si les assistants, incrédules, sont d'une nature physique telle que leur volonté n'agisse pas hors de leur organisme, leur croyance ou leur incrédulité sera de nul effet: ils n'ont pas de pouvoir magnétique.

Posséder le pouvoir magnétique, c'est avoir la faculté d'agir par la volonté, consciemment ou non, hors de ses propres organes.

Donc, dans une séance publique, selon que l'auditoire sera favorable ou défavorable aux expériences, les résultats seront bons ou mauvais, et le directeur des phénomènes sera applaudi ou remportera une veste, et le public partira sans se douter qu'il est l'auteur, bien souvent, de la réussite ou de l'échec.

Je parle, bien entendu, des séances non truquées.

Il est donc maladroit, si l'on veut convaincre, d'opérer dans un milieu complètement nouveau, où il y a trop d'incrédules; les séances spirites ne doivent donc pas être tentées en public ou en grandes réunions d'incrédules; je n'en ai jamais réussi une seule dans ces conditions, surtout quand il se produisait des manifestations de moquerie acerbe bien caractérisée; il faut une puissance psychique bien grande pour l'emporter contre ces dispositions.

On disait à Calino qu'une femme avait fait trois enfants d'un seul coup: « Je ne le croirai, répondit-il, que si elle recommence devant moi. »

Ceux qui n'ont jamais étudié les phénomènes magnétiques sont dans la même erreur que Calino; ils comparent le médium à un prestidigitateur; le prestidigitateur résume en lui les forces qui concourent à la production des effets qu'il veut obtenir, forces dont il dispose en maître absolu; le prestidigitateur est essentiellement actif, et il réalisera à volonté le tour d'escamotage qu'il a produit une fois.

Le médium, au contraire, ne résume qu'une fraction des forces en action, et encore ne sait-il ce qu'elles sont: être passif, il ne peut que se prêter docilement à l'accomplissement des phénomènes. La vie de Home, écrite par lui-même, est, du reste, très instructive à cet égard.

Mais il arrive fréquemment que le médium a l'intuition de ce qui va se passer; de cette remarque, quelques analystes se sont demandé si ce ne sont pas les désirs du médium qui sont la cause unique des phénomènes.

Remarquons que, si un intellect étranger est tenu de se mettre en contact avec le médium pour le faire agir, il peut résulter de ce contact la communication au médium de la pensée et de l'intention de l'intellect étranger, d'où dérive l'intuition du médium. Cette combinaison est manifestement réalisée dans les phénomènes hypnotiques.

Le médium peut croire spontanée chez lui et sa propriété une idée qui n'est qu'une suggestion de l'être occulte; or c'est là que gît la difficulté d'analyse, savoir appliquer la cause initiale.

Il en est de même des sujets *lucides*, somnambules, hypnotiques ou autres, sur lesquels on reporte généralement la source des facultés qu'ils semblent posséder. Est-ce bien le sujet qui est lucide? N'est-il pas le simple interprète, l'outil d'un facteur intelligent, inconnu, qui possède ces facultés?

N'est-il pas évident, d'après la logique du moins, qu'on ne peut faire une opération mentale complexe sans être conscient, et qu'il en découle la faculté d'expliquer comment on a procédé pour aboutir, par exemple, à la solution numérique d'un problème compliqué? Or Mondeu n'a jamais pu expliquer ses opérations.

Faisait-il bien des opérations? N'attendait-il pas simplement que les résultats lui soient communiqués, comme ces médiums qui écrivent des pages dont ils ne saisissent pas le sens avant de s'être relus? Ne doit-on pas admettre comme principe que: *Toutes les fois qu'un sensitif se surpasse en effets intellectuels, il y a intervention d'une intelligence étrangère?*

Certes, les facultés de l'homme sont variables. Un orateur n'est pas toujours en verve, mais quand il se trouve dans toute la force de ses facultés, il en a conscience, il se sent raisonner, tout en lui marque ce surcroît de puissance, son degré de conscience est augmenté aussi.

Je n'entends donc point dire que tout excès de puissance intellectuelle sur l'ordinaire d'un sujet doive trouver son motif dans l'occulte. Je parle de ces sujets chez lesquels un excès de facultés correspond, au contraire, à un affaiblissement du degré de conscience.

Prétendre, comme le font des partisans de *l'inconscient, que la faculté intelligente peut s'accroître quand se réduit le degré de conscience* me semble un paradoxe dans le genre de celui du mouvement perpétuel, où des chercheurs pensent trouver une machine qui, avec 1 de force initiale, rendra 10 de résultat. Quand un moteur quelconque, mis en marche par la force musculaire, rend plus qu'on ne lui a donné d'impulsion, on peut être certain qu'un autre moteur dissimulé donne l'excès de la production. Je crois donc qu'il en est de même dans tous les cas de lucidité, clairvoyance, vue à distance, etc. Ce n'est pas le sujet qui va au loin puiser des éléments, mais c'est une force, à la sienne étrangère, qui les lui apporte.

(A suivre.) A. GOUPIL.

RÉALITÉ

Il est des printemps beaux qu'on n'a pas vus sur terre;
Il est des étés clairs, qu'on n'y rencontre point;
L'astre où nous gémissons roule au fond d'un mystère
Dont la mort à nos yeux déchire un large coin.

L'Etre n'est pas restreint à la frêle existence
Qui frissonne un moment autour du globe noir;
Il est d'autres parfums que ceux dont la flagrance
Fait surgir à nos cœurs les doux rêves d'espoir.

Il est des jours présents cachés par l'ignorance
Où des êtres plus grands scrutent des horizons
Dont nos yeux n'ont pas vu l'invincible attirance
Et qu'on ne trouve point grâce à des oraisons.

D'invicibles soleils répandent des rivières
De couleurs, de parfums, de sons et de saveurs
Sur des champs merveilleux et des races princières
Qui, bien que loin de nous, restent pourtant nos sœurs.

Loin ? Non : tout près, en nous. La goutte de rosée
Réfléchit les rayons du soleil matinal
Qui, du fond de l'azur, sourit à l'épousée,
La terre du printemps à l'émoi virginal.

Le soleil est bien loin, la rosée est bien fine,
L'Astre d'or tout entier s'y mire avec plaisir ;
De même au pur miroir de notre âme argentine,
L'Univers se présente à la soif du désir.

GUYMIOT.

1894

L'Écriture populaire et universelle du vingtième siècle

Tout le monde a entendu parler plus ou moins de la sténographie, mais on se figure généralement que c'est une sorte de grimoire spécialement réservé aux sténographes de profession. L'erreur est grande : la sténographie, système Duployé, est une véritable écriture abrégée, rendant de très grands services à ceux qui l'emploient.

Cette écriture simple et facile, s'apprenant en quelques heures, économise le temps d'une manière notable, en ce qu'il en faut moitié moins que pour l'écriture ordinaire ; elle permet de soulager la mémoire en prenant rapidement des notes.

Dans le but de vulgariser cet art, si utile à tous, et surtout aux déshérités, qui n'ont que peu de temps à consacrer à leur instruction, un journal, *le Grand Sténographe*, vient d'entreprendre la tâche louable et vraiment humanitaire de mettre à la portée de chacun l'étude de cette science précieuse.

Le Grand Sténographe, le plus grand de tous les journaux, écrit en sténographie Duployé et en typographie, est un véritable chef-d'œuvre qui mérite à tous égards de fixer l'attention générale.

Bureaux, 166, rue Lafayette. Paris.
Directeur Gérant, Léon Petit.
Abonnement : 4 francs.

A. J., sténographe.

La *Revue Pacifique et Litteraire* (un an : 12 francs ; six mois : 6 francs ; trois mois : 3 francs) vient d'ouvrir quatre grands concours avec prix en espèces. Ces prix seront décernés aux auteurs des meilleurs mémoires sur : 1° la prostitution et son abolition : 2° le désarmement général : 3° l'œuvre des Congrès de la Paix ; 4° les Conférences interparlementaires.

Pour prendre part à ces concours, il suffit d'être abonné à la *Revue Pacifique et Littéraire*.

Adresser toutes les lettres au directeur, M. Edouard Grimbert, à Sainte-Colombe par Pont-Royal (Côte-d'Or).

REVUE DES LIVRES

TRAITÉ EXPÉRIMENTAL DE MAGNÉTISME. *Physique magnétique*. Cours professé à l'*Ecole pratique de Magnétisme et de Massage*, par H. Durville. T. I., avec portrait et signature autographe de l'auteur et de nombreuses figures dans le texte. Relié., 3 francs, à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Le directeur de l'*Ecole pratique de Magnétisme et de Massage* vient de publier un ouvrage des plus curieux sur le Magnétisme.

L'ouvrage, qui doit comprendre 2 volumes, est écrit méthodiquement, dans la forme d'un traité de physique ; et, en effet, l'auteur ne parle que de physique. Mais, c'est une physique inconnue, par laquelle il démontre que le magnétisme — qui est tout différent de l'hypnotisme — s'explique parfaitement par la *théorie dynamique*, et qu'il n'est qu'un mode vibratoire de l'éther, c'est-à-dire une manifestation de l'énergie.

Des démonstrations expérimentales, aussi simples qu'ingénieuses, que chacun peut vérifier, semblent démontrer que le corps humain émet des radiations qui se propagent par ondulations comme la chaleur, la lumière, l'électricité, et qu'elles déterminent des modifications dans l'état physique et moral d'une personne quelconque placée dans la sphère de leur action. L'auteur est très affirmatif sur ce point, car le nombre et la constance des faits lui ont permis de formuler les lois qui les régissent. Il étudie comparativement le magnétisme propre à l'aimant, au globe terrestre, à l'électricité : se proposant d'étudier, dans le second volume, la chaleur, la lumière, le mouvement, les décompositions chimiques, le son, et tous les corps ou agents de la nature, qui, affirme-t-il, obéissent aux mêmes lois physiques.

L'ouvrage de M. Durville est des plus intéressants au point de vue scientifique ; car, si ses affirmations sont vraies, le Magnétisme animal tant vanté depuis Mesmer, est une véritable science physique dont il établit les bases fondamentales.

ALFRED THOMEREAU : *quelles sont les limites de l'intervention de l'Etat en matières d'assurances ?* Opuscule intéressant toutes les classes de la société (prix 50 centimes). PARIS L. WARGNIER ET CIE, éditeurs, 30, rue Le Pelletier.

Œuvre de secours immédiat

Le 21 octobre, reçu anonyme (Vaucluse).	5 fr.
Le 5 — de M. J. M. C. à Vienne.	2 fr.
Le 3 décembre d'un abonné à la *Paix Universelle*. . .	2 fr.
Total.	9 fr.

Cours de magnétisme

Dimanche 16 décembre, sixième leçon de magnétisme appliqué à la Thérapeutique.

A Bouvier continuera dans ce cours l'exposé des doctrines fluidistes émises jusqu'à ce jour, et il commencera l'étude des méthodes expérimentales employées par chaque école.

Nous rappelons que les cours commencent à 3 heures précises pour finir à 5 heures. Les cartes personnelles sont de rigueur.

ERRATA

Lire dans le n° 97 de la *Paix Universelle*, à l'article *Qui trompe-t-on*, 1re page, 2e colonne, 15e ligne : *Voire* au lieu de *Voir* ; — 18e ligne, *universalité* au lieu de *université* ; — 19e ligne, *aspect* au lieu de *esprit* ; — 20e ligne, *justesse* au lieu de *instance* ; — 23e ligne, *coquelicot* au lieu de *coqulicot*.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.